



## HISTOIRE

NATURELLE ET MORALE

8374

DES

## ILES ANTILLES

### DE L'AMERIQUE.

Enrichie d'un grand nombre de belles Figures en taille douce, des Places & des Raretez les plus considerables, qui y sont décrites.

Avec un Vocabulaire Caraïbe.

SECONDE EDITION.

Reveue & augmentée de plusieurs Descriptions, & de quelques éclaircissemens, qu'on desiroit en la precedente.



A ROTERDAM, Chez ARNOUT LEERS,

M. DC. LXV.

## HISTOIRE NATURELLE ET MORALE

# ILES ANTILLES

## DE L'AMERIQUE

Emichie d'angras d'nombre de belles Tigures en taille douce, des Places & des Ravetez les plus confiderables, qui y font décrites.

Avec un Vocabulaire Caraibe.

SECONDE EDITION.

Revere & augmentée de plustums Descriptions, & de quelques éclaireissement, qu'un destroit en la procedente.



SWITH SONY OF

A ROTERDAM,

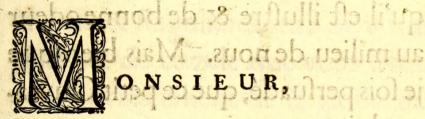
Chez ARNOUT LEER

M DC LXV

## D Hisbardson Hail

## L'ILE DE TABAGO,

Pour les Hauts & Puissans Seigneurs les Estats Generaus des Provinces Vnies du Pais-bas.



Pons be de Raultog ziol ei

ge doive recevoir un ornement & Ayant esté convié de revoir l'Histoire Naturelle & Morale des Iles Antilles de l'Amerique, & d'en produrer une Edition nouvelle, qui fut enrichie de plusieurs Descriptions, & de quelques figures & éclair-29

éclair cissemens, qu'on desiroit en la precedente: j'ay creu que je ne pouvois rechercher une protection plus avantageuse à toutes ces Additions, qu'en leur faisant voir le jour à la faveur de vôtre Nom, qui est autant celebre dans cette partie du nouveau Monde, dontee Livre traite, qu'il est illustre & de bonne odeur au milieu de nous. Mais bien que je sois persuadé, que ce petit Ouvrage doive recevoir un ornement & un éclat tout particulier de la liberté que je prens, & que je confesse haurement, qu'il a besoin de cet apux, pour paroiere aus yeus d'un siecle tres éclairé, & qui a sujet d'examiner plus severement que par le passé, éclairles

les pieces de cette nature qu'on luy presente : infaut meant moins que je vous avoue, Monsieur, que ce n'est point tant son propre interest, quem'oblige à vous l'ofrir, que le desir qui me presse, de donner au public quelques preuves de la grande estime que je fais de vos eminentes vertus, & singulierement de vôtre pieté, & de ce zele que vous avez pour l'avancement de la gloire de Dieu, dans cetteaimable Colonie, qui recueille avec ioye les dous fruits de vôtre sage conduite, dépuis que la providence vous y a appellé. Il est vray, Monsieur, que n'ayant pas le bien d'estre connu de vous, iay suiet d'aprehender, que d'abord

vous ne soyez surpris de mon procedé: mais si vous me permettez de le iustifier, ie vous diray s'il vous plait, qu'en visitant durant mes voyages la plûpart des Îles de l'Amerique, & trouvant celle de Tabago entierement deserte, bien qu'elle me parut richement pourveue, de tous les avantages naturels, qu'on eut pu desirer pour recevoir des Habitans: ie souhaitois dés lors, que quelque personne d'autorité, prit la resolution de la faire cultiver comme elle le meritoit: de sorte, qu'ayant en suite entendu, que Messieurs Lampsins y avoient fait porter à leurs frais & dans leurs propres vaisseaus, plusieurs

sieurs braves hommes, pour y établir une nouvelle Peuplade, sous la Commission & les favorables auspices des Hauts & Puissans Seigneurs les Estats Generaus des Provinces Unies du Païs bas, & qu'ils vous avoient presenté à leurs Hautes Puissances, pour y commander en leur Nom: je benis Dieu de tout mon cœur de ce genereus dessein, & de l'excellent choix que ces Seigneurs avoient fait de vôtre Personne, pour en avoir la direction: & des ce tems la, je conceus de grandes esperances, qu'il seroit acompagné d'un heureus succés par la bened ction du Seigneur, & que cette belle Terre étant en de

si bonnes mains, seroit bien tost, l'une des plus florissantes & des plus celebres de toutes les Antilles. Certes, Monsieur, ie puis dire maintenant avec verité, que mon attente n'a point esté vaine, & que mes desirs sont à present parfaitement acomplis, puisque j'aprens avec une satisfaction nonpareille, par le recit constant & unanime de tous ceus qui en sont retournez dépuis peu, qu'outre la grande prudence, l'équité, & la moderation tres-exquises, que vous aportez en l'administration de vôtre charge, en protegeant les gens de bien, reprimant, les déreglez par les loix de la justice, & veillant sur tout que Dieu foit

soit servi, dans toute l'étendue de vôtre Gouvernement: vous gardez encore un si bel ordre dans vôtre Maison, & vous y recevez avec tant de courtoisse & de civilité toutes les Personnes d'honneur qui vous visitent, que vous conservez & avancez merveilleusement parmi ce nouveau Monde, la gloire & la reputation de la Nation Belgique. Jesais, Monsieur, que vôtre Modestie, qui releve grandement le lustre de vos autres perfections, n'aprouvera point ces louanges, bien qu'elles soyent fondées sur la verité: c'est pourquoy je ne m'etendray point plus avant dans cette riche matiere, de peur de vous

ofenser, & afin aussi que l'on ne me puisse point imputer avec quelque couleur, d'avoir entrepris de faire vôtre Eloge, qui est reservé à une meilleure plume: mais je vous prieray tant seulement, que pour confirmer ce que cette Histoire pose par tout pour constant; aslavoir, que les Iles Antilles ne sont point si obscures, qu'elles n'ayent le bonheur d'estre éclairées de plusieurs honnestes Familles, & particulierement de Chefs, qui sont tres illustres, pour leur pieté, leur valeur, leur sagesse, & méme pour leur grande erudition; il vous plaise, Monsieur, de soufrir que j'ajoûte encore ce mot: qu'ayant la connoissance de toutes les

## EDISTIRE.

les belles choses, & possedant en égale perfection les plus nobles langues de l'Europe, & même celles qui sont les plus prisées entre les doctes, comme les excellentes Poesses Latines que nous avons de vôtre fasson le témoignent amplement: Vous avez aussi toutes les graces naturelles & aquises, & tous les atraits de l'esprit & du corps, qui sont capables de toucher les cœurs & de gagner les afections des Habitans del'île que vous gouvernez, & des étrangers qui y abordent: tellement, qu'encore que cet agreable séjour ait toutes les beautés & tous les charmes qu'on sauroit desirer, pour le rendre acompli, il faut touté-

fois avouer, que vous estes son plus precieus joyau, & que vous faites ses plus cheres delices. Voila, Mon-SIEUR, le sentiment commun de tous ceus qui ont eu le bien de vous voir, & les raisonnables motifs qui m'ont excité à graver vôtre Nom au frontispice de cette Histoire des Iles Antilles, entre lesquelles celle où vous commandez, est la premiere en ordre, de même que vos soins l'ont rendue l'une des plus considerables. Et c'est aussi de toutes ces necessaires & evidentes premisses, que je tireray s'il vous plait, la preuve tres claire de la justice de mon entreprise, de méme que c'est sur vôtre grande bonté que je fon-

de l'esperance que i'ay, qu'en la séellant de votre aprobation, vous agreerez, le petit present que ie vous fais de la Description de votre Ile & du pais des Apalachites en particulier, comme un témoignage du service que ie vous ay voué & du respect tres-sincere que ie vous porte, & comme un gage inviolable des prieres que ie presente à Dieu pour la prosperité & la benediction de vos grands employs, me disant à toujours.

MONSIEUR

Vôtre tres-humble & tresobeissant Serviteur,

DE ROCHEFORT

Ous avons le malheur dans les Relations que l'on nous donne des pais lointains, que souvent elles sont écrites par des personnes interessées, qui par de certains moiss & pour de certaines considerations deguisent la verité, es nous representent les choses d'un autre air, & sous une autre couleur, qu'elles ne sont en effet. Quelque fois aussi nous rencontrons des Ecrivains, qui de sang froid & de gavete de cœur, nous en font acroire, & prenent plaisir à imposer à nôtre credulité. Les uns & les autres ont l'assurance de mentir, & croyent qu'ils le peuvent faire inpunément, parce qu'ils viennent de loin, comme dit le proverbe. Et par fois enfin nous fommes sujets arecevoir des pieces de cette nature, de la main de gens simples & grossiers, qui n'ont ni estude ni esprit pour nous donner rien d'exact & d'assuré, & dans les écrits dequels on ne tronve pas de certitude ni de fondement, parce qu'en plusieurs sujets ils one pris le blanc pour le noir, & que faute d'avoir ou bien compris, ou bien retenu les choses, ils ne nous les raportent pas dans leur naive verité: quoy qu'au reste leur intention ne soit pas de nous tromper. Mais au contraire, c'est un grand avantage, quand de tels Ouvrages sont composez par des Auteurs, ou l'on peut reconnoistre tout ensemble ces trois conditions, d'estre desinteressez, de ne point faire jeu de la verité, & d'avoir de la memoire & de l'intelligence, pour former leurs Relations.

Ceus qui prendront la péne, de jetter les yeus sur l'Histoire que nous leur presentons en ce Volume, y doivent esperer les deus premieres de ces conditions que nous venons d'établir, cest à dire en un mot, la sincerité: veu que c'est une louange, qu'il semble qu'un chacun se peut donner innocenment, à moins que

Ja

Sapropre conscience le demente. Mais pour les qualitez de l'esprit que nous a vons representées comme la troisiéme condition, nous n'en saurions prendre l'eloge, sans faire un trait de vanité.

Nous osons nous promettre que le titre d'Histoire Naturelle & Morale, que nous mettons sur le front de cet Ouvrage, ne semblera ni trop fastueus ni trop vaste, a ceus qui daigneront le confronter avec le corps de la piece. Au moins avons nous tasché de proportionner la grandeur de l'edisice, à la magnificence du portail. Ce n'est pas que nous nous vantions icy d'avoir compris dans ce Livre, tout ce que l'on pourroit ecrire sur le sujet des Antilles. On trouveroit assez de matiere pour en amplifier de beaucoup l'Histoire Naturelle, & même la Morale: Mais quoy qu'il en soit, il nous semble que nous avons satisfait en quelque sorte, à ce que le frontispice du Livre fait esperer aus Lecteurs, & que si chaque partie du Nouveau Monde, étoit examinée aussi particulierement par les Historiens, l'Ancien en seroit mieus informe, qu'il n'a este jusqu'à present.

Nous avons esté obligez à toucher en quelques endroits, des sujets deja traitez par d'illustres Ecrivains, & connus d'une infinité de personnes : non certes en intention ou de grossir nôtre volume, ou de nous élever au désus de ces grands Auteurs: mais parce que sans cela nôtre Histoire eut esté defectueuse. Tout de même qu'une Carte de la France seroit imparfaite, si son Auteur y avoit obmis quelques places considerables, sous ombre, que d'autres Geographes les auroient marquées en des Cartes particulieres, de chaque Province du Royaume. Et n'eantmoins, nous nous sommes retranchez en ces matieres, autant qu'il nous à êté possible, comme en la Description du Cocos de l'Ananas & de plusieurs autres choses.

A l'exem-

A l'exemple de Lery & de l'Escarbot, & d'autres Historiens, & par le conseil & les invitations de quelques-uns de nos amis, nous avons parsemé cet Ouvrage de paraleles, & d'opositions enpruntées de divers Païs & de divers Peuples. Si quelcun trouve que c'est interrompre le fil de l'Histoire, alonger le parchemin, & amuser le tapis: nous nous flatons dans la creance, qu'il y en aura d'autres, à qui ces petis enrichissemens ne seront pas desagreables. Et s'ils ne les considerent pas comme de traits apartenans au dessein essenciel du tableau, ils les pourront regarder avec quelque plaisir, comme des bordures de fleurs, de fruits, & d'oiseaus, pour l'ornement de la piece.

Pour ne pas fatiguer le Lecteur, en lui faisant faire de trop grandes traites tout d'une haléne, & pour ne point l'asser ses yeus par une trop longue & trop uniforme tissure de periodes & de discours, nous avons divisé nôtre Histoire en autant de Chapitres & d'Articles, que nous avons estime le pouvoir faire raisonablement, & avec grace. Mais en quelques endrois, la contexture & la liaison de la matiere ne nous ayant pas laisse la liberte de faire des pauses, & de couper nôtre recit, comme nous l'eussions voulu; cette contrainte nous servira d'une excuse suffisante.

Le discours est l'image de la pensée. Mais le portrait represente la chose même. C'est pourquoy, nous ne nous sommes point contentez de simples paroles dans cette Histoire. Nous y avons ajoûté un grand nombre de figures & de tailles douces, selon les sujets qui nous l'ont permis, pour en inprimer plus puisfanment l'idée dans les esprits, par une demonstration sensible

ont excellenment representé une partie des mêmes choses par

le burin de leurs Graveurs, comme entr'autres Charles de l'Ecluse, & Iean de Laet, nous en dussent détourner: veu que par ces aides nous facilitons l'intelligence des matieres, & nous divertissons nos Lecteurs, en même tems que nous embélissons & que nous enrichissons nôtre Histoire. Mais si la main du Graveur qui a tasché de suivre le crayon du Peintre, n'a pas bien conduit tous ses traits, nonobstant les soins & les adresses de ceus qui en ont formé les desseins, il s'en faudra prendre seulement à sa foiblesse & à son inadvertence, & non pas rejetter la faute sur les Directeurs de l'Ouvrage, qui n'ont rien oublié, de tout ce qu'ils ont creu pouvoir contribuer, à sa perfection.

Pour les manquemens de ce Livre, qui peuvent estre venus de nous mêmes, sans que le Scribe ni l'Imprimeur y ayent rien contribué, nous n'aurons point de honte de les reconnoitre, & nous nous garderons bien de les défendre, quand on nous les auramontrez, sachant assez qu'elle est la foiblesse, & de la memoire & du jugement de tous les hommes du monde. Seulement nous suplions ceus qui les auront remarquez, de s'apliquer à eus

mêmes ce dire fameus,

### Homo sum, humani à me nihil alienum puto.

Cest à dire de se souvenir qu'ils sont sujets à se méprendre, & à se tromper comme toute autre personne. Qu'au lieu donc de reprendre se verement & avec rigueur, ce qu'ils n'aprouve-ront pas dans nôtre Histoire, ils nous en avertissent doucement & en charité: & nous y desererons autant que la raison nous le pourra persuader. Ainsi bien loin de nous en plaindre, nous leur en aurons de l'obligation, & le public en recevra de l'utilité, si ce Livre est mis encore une autre sois en lumière.

Nous

Nous citons souvent avec honneur, plusieurs personnes de merite de toutes sortes de conditions & qualitez, qui habitent dans les Colonies, que diverses Nations de l'Europe ont sormées aus Antilles. Nous avons estimé que nous en devions user de la sorte, pour autorizer par ce moyen nos Relations, & leur procurer plus d'éclat & plus de certitude. Nous avons aussi produy ces illustres & irreprochables témoins, pour des abuzer plusieurs qui sont si mal informez de ces Iles, qu'ils se persuadent, qu'elles ne servent pour la plûpart, que de retraite aus banqueroutiers & aus gens de mauvaise vie. Le contraire étant neantmoins tres-averé, assavoir, qu'elles sont habitées par une infinité d'honnestes familles, qui y vivent ci vilement & en la crainte de Dieu.

Ce n'est pas pour obliger cette Province tres-renommée, en laquelle cette Histoire a esté mise sous la presse, que nous avons toûjours employé le terme d'Hollandois, pour exprimer toute cette florissante Nation, qui releve de la Souveraineté des Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Generaus des Provinces Vnies des Pais-bas: mais seulement pour nous rendre intelligibles à nos François, en nous acommodant au stile communement receu parmi eus, qui comprend sous ce mot, tous les Habitans des autres Provinces confederées.

AU

## LECTEUR,

Touchant cette seconde Edition de l'Histoire des Antilles.

Ette Histoire, ayant esté imprimée en un Païs ou nôtre langue est étrangere, ce n'est pas de merveille, qu'il s'y trouve plusieurs fautes. Et il y a plutôt sujet de s'étonner, qu'il ne s'y en rencontre pas d'avantage. Il y a plusieurs è aigus, où il n'en faut pas, & souvent il n'y en a point, où il en faut, selon la regle d'aujourduy. Nous disons aussi le mêmé des Apostroses, & des ponctuations, On trouvera aussi en quelques endrois, des lettres qui ne sont pas necessaires, suivant la prononciation & l'ortograse qui ont cours; & en d'autres il en saudroit ajoûter, pour eviter les incongruitez. Nous aurions sait une liste de toutes ces sautes, que nous condamnons les premiers, si nous néussions craint, qu'elle eut étonné par sa longueur.

Pour ce qui est de l'elegance & des enrichissemens du langage, comme cela n'est pas de l'essence de l'Histoire; Les
esprits solides & raisonnables, rechercheront plus icy les
choses, que les mots, & la verité que les ornemens. Nous
confessons neantmoins, que pour nous estre arrétez un peu
trop scrupuleusement, aus propres termes de quelques memoires, qui nous sont venus de diverses mains, nous avons
quelquésois employé des mots qui ne sont plus de mise, &
même des sassons de parler, qui ne sont pas du bel usage. Nos
Lecteurs, les suporteront s'il leur plait: puisque si ces sautes
font tort à la pureté de la diction, & à l'élegance du stile, qui
est à present le mieus receu, elles ne corrompent point le
sens, & ne changent pas la substance des choses.

Nous demandons particulierement ce benin suport, en saveur des Additions, des éclaircissemens, & des amplifications que nous avons esté obligez de saire à cette deuziéme Edition,

C 3 fans

sans en avoir pû conferer selon nôtre desir, avec ce tres-docte & incomparable Amy & Allié, qui eut la bonté de polir, d'orner, & d'adoucir par ses pures & naïves expressions, les rudes matieres que nous lui communiquâmes pour en composer cette Histoire, à peu prés en la même sorme, qu'elle a paru en sa premiere impression. Car nous avouons que c'est de cette excellente plume, que nous tenons la plus grand'part, de tout ce qu'il y a de plus net & de plus exact dans cet Ouvrage, & particulierement tous ces riches paraleles, & toutes ces judicieuses opositions, dont il luy plût de parsemer. comme d'autant de belles fleurs, l'Histoire Morale de nos Caraïbes: de même que nous lui devons le Vocabulaire du langage de ce Peuple, qu'il obtint du P. Raymond qui étoit alors à Paris. De sorte, que si nous avions esté encore assez heureus, pour estre éclairez de ses belles lumieres, sans doute, que cette piece pourroit estre mise au rang des plus achevées en sa forme, comme nous osons avancer, qu'elle l'est en la verité de ses matieres. Mais une étendue d'environ deus cens lieues de chemin qui nous separe, ayant interrompu dépuis quelques années le dous commerce de lettres, que nous entretenions auparavant avec ce grand homme: le Lecteur debonnaire est suplié d'atribuer à cette insurmontable necessité, l'inegalité du stile qui est visible en quelques endrois, & la privation de tous les autres precieus ornemens, dont cette Histoire auroit esté enrichie, sans cet éloignement.

Bien que tout cet univers soit un teatre d'inconstance, où il arrive journellement des revolutions si étranges & si inpreveues, qu'elles changent en peu de tems la face des choses mêmes, qui sembloient estre les plus afermies: il faut particulierement confesser, que ces alterations & ces changemens sont plus reconnoissables & plus frequens dans ce nouveau Monde, duquel nous décrivons icy une partie; qu'en aucun autre endroit de l'ancien, où nous habitons. Dépuis environ dixset ans, que nous sommes de retour du dernier des voyages que nous y avons faits cheminans en nôtre vocation, selon l'ordre que la providence nous avoit adressé: nous aprenons que des lles qui avoient alors des Colonies tres-slorissantes, sont à present presque desertes, & que d'autres, qu'on tenoit

#### Avertissement au Lecteur.

en ce tems-là comme abandonnées, sont maintenant peuplées à merveille. Que la plûpart des mêmes Iles ont changé de Seigneurs fonciers, bien qu'elles reconnoissent la même Souveraineté dont elles relevoient auparavant. Que les Indiens originaires du Païs, sont tellement reduits à l'étroit, qu'ils n'ocupent plus que les Terres de la Dominique & de Saint Vincent, où l'on projette encore d'établir des Colonies, & de les obliger à les recevoir ou par amitie ou par force. Tellement qu'on nous assure, que si nous étions maintenant sur les lieus, nous aurions de la péne à reconnoitre les choses, que nous y avons autrésois veuës de nos propres

yeus, & touchées de nos propres mains.

Voila, ce qui concerne les changemens qui sont arrivez aus Antilles: & pour ce qui touche ceus du Continent, les derniers memoires qui nous sont venus du sein de la Mexique nous informent, que la Colonie de la Palme, qui ocupoit autréfois l'un & l'autre rivage de la grande Riviere, qui est connuë dans la Floride sous le nom du Fleuve du Saint Esprit & qui s'étendoit lors que nous y fûmes portez, dépuis la coste de la mer jusques à Ochille, c'est a dire, plus dedix ou douze lieuës avant dans la terre, a esté contrainte dépuis peu d'abandonner toute cette contrée-là, & de se retirer au pied des montagnes, qui sont éloignées de plus de soixante lieues de la coste de la mer, en tirant au domaine des Apalachites, tant afin de se mettre à couvert des incursions des Sauvages de la Province de Tagoesta qui les harceloient sans cesse; que pour se parer par même moyen, des frequentes inondations de la Riviere & des torrens, qui enlevoient souvent tout le provenu de leurs champs, lors qu'ils étoient à la veille de le recueillir. Nous avançons ces exemples, afin que ceus qui faisans le voyage de l'Amerique, porteront avec eus nos Relations, ne trouvent point étrange d'y voir toutes ces revolutions qui y sont survenues, & qui ne pouvoient estre preveues d'aucun homme.

Quelques-uns de nos Amis, ayant veu entre nos mains, les excellentes Lettres, dont plusieurs Seigneurs & Chefs de diverses Colonies de l'Amerique, nous ont honorez en suite de la premiere Edition de cette Histoire: & ayans jugé qu'elles

donne-

donneroient un merveilleus poids à nos Relations, & qu'elles leur serviroient d'une aprobation autentique, si nous leur donnions place à l'entrée de ce Volume, veu nonmément, qu'elles leur sembloient écrites à dessein d'estre publiées. Nous avons eu beaucoup de péne à suivre en ce point leurs inclinations, à cause que nous sommes persuadez que la grande generosité de ces Seigneurs, leur a dicté des termes trop beaus, trop obligeans & trop avantageus en faveur de cet Ouvrage, & si nous avons siéchi à leurs sentimens, ce n'a pas esté sans protester, comme nous le faisons encore, que ce n'est point pour nôtre interest particulier, puisque sans nous atribuer aucune partie de ces éloges, mais les renvoyant entierement à la même civilité d'où ils ont pris leur origine. nous ne les produisons icy, que pour les considerations que ces Charitables amis nous ont alleguées: & pour justifier amplement, ce que nous avons déja posé comme tres-constant: que ces Pais-là, ne sont point si barbares que quelques-uns les estiment: puis-qu'ils'y rencontre des personnes tres-illustres, non seulement au fait des armes & en la sage conduite des peuples, mais encore en la connoissance parfaite de tout ce qui est en estime parmi les plus grands & les plus solides esprits de nôtre Europe, ainsi que ces riches productions de leurs plumes le témoignent, sans qu'il soit besoin de recourir à d'autres preuves, early continued a solution of solutions are sensitive and a solution of solutions and solutions are solutions as the solution of solutions are solutions as the solutions are solutions are solutions.

Le partire de la composition del composition de la composition de la composition de la composition del composition de la composition del composition del composition de la composition del composition del composition del composition del composition del composition d

the second of th

ENHALT DUE SHIPPS

### COPIES

De quelques Lettres choisies entre plusieurs autres, qui ont esté écrites de l'Amerique en saveur de cette Histoire. Et premierement de celle que Monsieur le Chevalier de Lonvilliers Poincy, Bailly & Grand Croix de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, Commandeur d'Oysemont & de Coulours, Chef d'Escadre des Vaisseaus du Roy en Bretagne, Lieutenant & Gouverneur General pour sa Majesté aus lles de l'Amerique nous écrivit aprés qu'il en eut receu un Exemplaire, & en nous envoyant le Plan de sa Maison, & le paysage de l'Île de Saint Christoste.

#### MONSIEUR

I E n'ay point esté surpris de la beauté & de l'excellence de vôtre Livre, que vous avez pris la pene de m'envoyer. Il ne peut rien sortir de vôtre bel esprit, qui ne soit parfaitement achevé: & il me semble que vous avez si heureusement reusi dans cet Ouvrage, que je m'assure que vôtre reputation en recevra un grandéclat. Vos remarques sont si curieuses & si veritables, & le discours si poli que vos amis n'y peuvent rien desirer d'avantage. Pour moy, je me veus seulement rejouir avec vous, d'un si beau succes, & vous rendre mille graces, de ce que vous vous estes si avantageusement souvenu de moy. Ie vous envoye en échange le Plan de cette Maison que vous avez desiré. I'y ay ajoûté celui du paysage de nôtre Ile, qui ne vous desagreera pas: & quoy que l'absence de Monsieur Auber de Midelbourg, m'aye un peu mis en peine par qui vous faire tenir ces petites curiositez, j'ay creu que Monsieur Kerke, marchand de Flessingue seroit connu de vous, o qu'il s'aquiteroit volontiers de cette commission dont je le charge par le Capitaine Antoine d'Armoyse. Ie voudrois estre assez heureus, pour vous témoigner en une ocasion de plus d'importance, ma gratitude de tant d'autres obligations que je vous ay; Vous pouvez bien croire, Monsieur, que je le feray toû-

jours avec joye dans toutes celles qui s'ofrirent, & que je suis de tout mon cœur.

#### MONSIEUR

De Saint Christofle le 10 Decemb. 1658. Vôtre tres-humble Serviteur.

LE CHEVALIER DE POINCY.

Copie d'une autre Lettre que le même Seigneur nous adresfa, en nous envoyant encore un autre Crayon de sa Maison.

#### MONSIEUR

I 'Ay receu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le sixié-] me du mois de Mars dernier, & je suis bien aise que vous ayez. agrée les Tableaus de ma Maison & de notre Ile. Vostre Livre est rempli de remarques tres-doctes, & si curieuses qu'il ne recevra qu'un mediocre enbelissement, en y ajoûtant le Plan d'une petite Caze à l'Indienne. Ie prens pourtant tant de plaisir à satisfaire à ce que vous desirez, que je vous en envoye encore un autre Crayon par cette voye, afin que vous ayez le moyen de choisir celui que vous jugerez le plus propre à vôtre dessein. Ie ne suis point du tout étonne de l'aprobation que nôtre Nation, & même les étrangers ont donnée à vostre Histoire: Car elle est si exacte & sibien écrite, qu'on n'y peut rien ajoûter. Ie suis témoin dépuis plus de vint années de la plupart des belles choses que vous remarquez, & on ne fauroit trop avantageusement reconnoitre un travail si louable. Ie vous souhaite toute sorte de prosperité, & vous conjure de croire, qu'en toutes ocasions je vous feray paroitre, que je suis parfaite. ment.

#### MONSIEUR

De Saint Christosle le 15.
Juillet 1659.

Votre tres-humble Serviteur

LE CHEVALIER DE POINCY.

Copic

Copie de la lettre que Monsieur le Gouverneur de la Colonie de la Palme, nous a envoyée au sujet de cette Histoire.

#### MONSIEUR

Nostre Colonie doit beaucoup à vôtre docte plume, & au zele que vous avez eu de la faire connoître à l'autre Monde, où sans vos belles lumieres, l'on ne sauroit pas même si elle subsiste en celui-cy: tellement que nous reconnoissons par une tres-agreable experience, qu'en quelque part qu'on vous trouve; soit dans le sein de l'île Hispaniola, soit dans celle de la Tortuë, soit dans la Floride, soit en France, ou dans vos riches Ecrits, vous estes par tout l'obligeant & le tout aimable. Il n'y a aucun de nôtre Compagnie quin'ait ces sentimens, qui ne vous regarde comme un ami intime, qui ne souhaite de vous revoir dans ces contrées, & de vous pouvoir un jour témoigner la reconnoissance que nous vous devons, à cause de ce dous souvenir que vous avez eu de nous dans vôtre vraye & incomparable Histoire des Antilles. Nous avons tout sujet de donner ces eloges à cette excellente production de vôtre esprit, apres tant de Relations fabuleuses qui ont passé sous nos yeus, & qui ont donné aus Apalachites & aus autres Indiens qui peuplent ces Pais, une toute autre face qu'ils n'ont en éfet. Pour moy, j'ay du déplaisir de ce que lors que cette Colonie nais-Sante eut le bien de vous posseder, je ne pus jouir qu'un moment de vostre douce conversation. Vous savez, Monsieur, que la necessité de nos affaires m'obligea de me rendre sur nos frontieres pour oposer nos forces à la descente des Barbares, qui y avoient paru, & que je pris congé de vous dans l'esperance de vous trouver encore à la Palme à mon retour, mais sans doute, vous ne le sauries pas si je ne le vous disois, que jamais aucun vent ne fut plus contraire à mes inclinations, que celui qui durant mon absence se rendit favorable à la continuation de vostre Voyage, puis qu'en vous enlevant du milieu de nous, il ravit ausi les delices de nos cœurs, & nous priva d'une tres-Sensible consolation. Dépuis ce tems-là, nous avons souvent parlé

de vous, & nous avons reconnu par vôtre digne Histoire, que l'amitie que nous avons pour vous est reciproque, veu que vous avez sibien conserve les Idées de la Palme, de Cofa, de Bemarin & des Provinces voisines, & que vous nous donnez des enseignes illustres de ce precieus souvenir. Certes, Monsieur, quand bien vous nous auriez laissez dans ce profond silence, où nous sommes comme ensevelis dépuis tant d'années, nous dirions neantmoins de vôtre Histoire, qu'elle est judicieuse, fidele, & divertissante, & qu'elle est richement embelie de tous les agréemens, que les esprits les plus delicats sauroient desirer, pour leur entiere satisfaction. Poursuivez, Monsieur à nous aimer, & tenez s'il vous plait pour assuré que nous reputerons à grand bonheur d'aprendre que nos lettres vous ayent esté fidelement delivrées, & que nous ayons toûjours part en vos afections, de même qu'en vous honorans tres parfaitement, nous faisons des prieres à Dieu pour vêtre prosperité, & pour l'heureus succés de vos louables entreprises. C'est ausià sa sainte protection, que je vous recommande en particulier, comme étant de tout mon cœur.

#### MONSIEUR

De la Palme en l'Amerique Septentrionale le 14 Juin 1659.

Vôtre tres-humble & tresobeissant Serviteur.

DE VAL CROISSANT.

Copie d'une Lettre que Monsieur Edouard Graeves, Docteur en droit, & l'un des Chefs & Directeurs des Familles étrangeres qui sont parmi les Apalachites, nous à envoyée sur le sujet de cette Histoire, avec la Relation fort ample de tout l'état de ce Païs-là, & ses crayons de la montagne d'Olaimy, de la Ville de Melilot, & de la Plante sensitive

#### MONSIEUR

Bien que nous vivions dans l'une des plus reculées Colonies de l'Amerique Septentrionale, & que nous soyons presque privez de tout commerce avec le reste des hommes, qui font proses.

sion de rechercher les belles choses & de leur donner le prix qu'elles meritent: nous avons neantmoins esté assez heureus, que de
recevoir un Exemplaire de l'excellente Histoire Naturelle & Morale des Iles Antilles, que vous avez donnée au public. Et parce que
vous avez eu la bonté de vous souvenir de nous, & de nous nommer avec honneur en plusieurs endroits de vôtre Livre, & même
d'y inserer à dessein une belle & judicieuse digression, qui ne traite
que de nous, je crois estre obligé de vous en rendre de tres-afectueuses actions de graces, & de vous assurer comme je fais, que
nous avons leu avec un contentement extraordinaire, cette Relation tres-fidele & tres-exacte, que vous avez composée de ce petit
Etat, sur les memoires que seu Mr. Bristok vous avoit envoyez.

Nous souhaiterions, Monsieur, que ce docte Personnage, qui a laissé parminous une si douce odeur de ses vertus, fut encore en vie pour s'aquiter de la promesse qu'il vous avoit donnée, d'informer encore plus amplement l'Europe, de tout ce qu'il y à de plus rare & de plus considerable dans ce Païs & dans les Provinces voisines. Car comme il avoit une tres-exaste connoissance de toutes ces chofes, & une grace incomparable à s'en exprimer de vive voix & par écrit, il eut esté sans doute aussi soigneus de tenir sa parole avec

honneur, qu'il avoit esté facile & obligeant à la donner.

Mais afin que dans cette perte qui nous est extremement sensible, vous ne soyez pas entierement frustré de cette douce attente, & de l'esperance que vous en avez fait concevoir au public: nous vous prions Monsseur de recevoir le Cayer qui acompagne les presentes, où vous trouverez les Crayons de la celebre montagne d'Olaimy, de nôtre Ville de Melilot, & de la Plante sensitive, avec un recit veritable de nôtre petite Colonie, & de tout ce dont nous avons creu vous devoir informer, pour estre ajoûté si vous le jugez.

convenable, à la deuzième Edition de vôtre Histoire.

Nous avons außi estimé, Monsieur, que vous ne trouveriez point mauvais, que nous joignissions außi à ces memoires que nous confions à vôtre prudence, le jugement que nous avons pris la liberté de faire de tout vôtre digne Ouvrage, & la priere que nous vous faisons de le recevoir, comme le sentiment general de tout ce qu'il y a d'honnétes gens, dans cette partie du nouveau Monde. De vray, Monsieur, nous croirions commettre une haute injustice si nous en usions autrement, & si nous ne confessions avec cette fran-

d 3 chife

chise & sincerité dons nous faisons prosession: que vous avez grandement obligé le public, en lui donnant une piece des plus acomplies en ce genre d'écrire, qui ayent encore veu le jour, & que nous ne doutons point qu'elle ne soit dans l'aprobation universelle de tous ceus qui aiment les Iles, & qu'en suite, vous n'en rece-

viez une grande louange.

Mais agreez s'il vous plait, Monsieur, que nous prenions la liberté de vous dire, que d'abord nous nous sommes un peu étonnez, de ce que vous ne vous étiez donné autrement à connoitre dans l'exemplaire qui est parvenujusques à nous, que sous certaines lettres, qui n'ont jamais esté de mauvais augure. Nous n'avons garde de chercher quelques mysteres, qu'une ingenieuse subtilité pourvoit facilement trouver dans ces Caracteres, ni de penetrer dans les raisons qui vous ont obligé d'en user de la sorte, mais nous nous sommes persuadez que si votre modestie, par une industrie semblable à celle de cet excellent Peintre de l'antiquité, a voulu enprunter ce voile: vous étiez aussi par un succés tout pareil, fort bien reconnu à la délicatesse de vos traits, aus vives couleurs de vôtre stile, & par cette ravissante Symmetrie que vôtre pinceau a donnée à toutes les parties de cet excellent Ouvrage.

Sans vous traiter avec des termes de flaterie, qui sont bannis par un arrest irrevocable, & sans aucune esperance de rapel, de toute la jurisdiction de cette Republique: de qui pouvoit-on atendre des descriptions siriches & sinaives, de tout ce qu'il y a de plus merveilleus dans ces îles, où les plus renommées Il ations de l'Europe ont poussé comme à l'envi des Colonies, que de celui qui les a soigneusement visitées? Et qui pouvoit nous en donner l'Histoire avec plus de perfection: qu'une personne exempte de toutes les partialitez & de tous les prejugez ou interets, qui infectent la plûplart des Ecrivains du siecle: & qui s'est étudiée de considerer les choses dans leur propre forme, sans que l'envie, la jalousie, ou quelque autre passion maligne, ayent tant soit peu alteré leur vraye &

naturelle beauté?

Soit que vous parliez des miracles de la nature, ou des mœurs des Barbares, ou de la police des habitans étrangers: vous le faites avec tant de grace, d'exactitude, & de dexterité, que nous pouvons dire, que la curiosité la plus avide & la plus insatiable, s'en treuve satisfaite. Mais, ce qui donne plus de poids à nôtre admira-

tion;

tion; c'est que vous avez tiré toutes ces raretez de vôtre riche fonds ayant le premier penetre dans ces secrets, & traite de ces matieres.

Bien que le sujet que vous maniez soit souvent assez sterile & languissant, voire même quelquéfois sauvage & obscur, vous le polissez par la douceur de vos expressions, vous l'éclairez de vos belles lumieres, vous le sûtenez par la force de vos raisonnemens, vous l'animez par la vigueur de vos pensées, vous l'enrichissez de tant d'agreables paraleles & de judicieuses opositions, & vous le revetez de tant de precieus ornemens, qu'on y trouve par tout un dous aymant, & des chaînes invisibles, qui lient les cœurs, & stimpt les confiderent

atirent les afections de tous ceus qui le considerent.

Il est vray, que vôtre modestie, dans la presace qualifie toutes ces beautés, ces graces, & ces riches observations, des bordures de sleurs, de fruits, & d'oiseaus, quine sont point de l'essence mais de l'ornement du Tableau: Mais quant à nous, nous les priserons toûjours comme une ravissante broderie, qui rehausse la valeur de la matière, ou si vous nous permettez de nous exprimer encore plus richement, comme autant de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierres precieuses que vous y avez semées, pour donner à tout le corps de cette Histoire, tout l'éclat & toute la pompe, qu'on pourroit desirer pour son acomplissement. Voila, Monsieur, ce que nous

avions à dire en gros de votre travail.

Mais, s'il nous est encore permis de le considerer en détail, trouvez bon, Monsieur, que nous vous declarions franchement, que nous avons icy quelques-uns de vos amis qui vous ont connu aus Iles, qui se persuadent, que sans y penser, vous avez fait un grand tort aus païs que vous décrivez, parce que vous les representez evec tant de naïveté dans leur beauté naturelle: qu'ils aprehendent, qu'iln'y ait desormais personne qui forme le dessein de visiter ces lieus, pour léquels autrefois l'on ne craignoit point d'entreprendre desi longs & de si perilleus voyages, puisqu'on peut à present si aisement contempler tout ce qu'il y a de plus beau & de plus rare, sans fortir du lieu de sa demeure, & même sans quiter le cabinet : Mais nous ne vous celerons pas außi, qu'il y en a d'autres, & en beaucoup plus grand nombre, qui raisonnent tout autrement, & qui s'atendent que vôtre procede aura un succes tout contraire au jugement des premiers. D'autant qu'ils croyent que vous dépeignez ces contrées si belles & si ravissantes, que les 1les fortunées qui sont tant

vantées dans les fables, n'en étant que des idées fort großieres & de legers crayons: l'on prendra volontiers la genereuse resolution de les aller voir, pour conferer les excellentes copies que vous leur avez mises en main, avec les Originaus, & ainsi contenter la veuë, de ce que vous dites estre, comme il l'est en éset, acompagné de tant de charmes reels. & de veritables delices.

Et de vrai, Monsieur, qui est celui qui en lisant vos doctes écrits, n'auroit envie de voir ces belles plaines de quelques Iles que vous representez, convertes de tant de tresors de la nature: & de considerer en presence, la hauteur prodigieuse de ces montagnes, qui pour nous servir de vos termes, sont couronnées d'une infinité d'arbres precieus, & retétues d'une verdure eternelle? Qui ne seroitépris de la beauté de tant de profondes vallées & d'agreables collines, qui en divertisant ces aimables paysages, y forment des perspectives si divertissantes, que l'ail ne peut soufrir qu'avecregret, d'estre tant soit peu diverti de la contemplation de tous ces aimables objets? Sur tout qui est-ce, qui aprés avoir leu ce que vous dites de ce magnifique Palais de Monsieur le Gouverneur General de vôtre Nation, lequel vous décrivez d'une architecture & acomplie, arrosé de tant de claires fontaines, ombragé de tant de bois precieus & de bonne odeur, assorti de tout ce que l'artifice & la nature ont de plus ravissant, & même pour veu de tant de douceurs, qu'elles pourroient faire tarir les sources de l'amertume: ne soit en suite transporte d'un ardent desir de voir le glorieus assemblage de tant de raretez & de tant de merveilles, qui lui toyent autréfois inconnuës?

Il faudroit aussi estre privé de l'une des plus douces passions, qui flatent ordinairement le cœur des hommes, si aprés avoir leu vôtre Histoire l'on ne destroit de voir, non plus dans les livres, ou dans les cabinets des curieus; mais au lieu même de leur origine, tant de sortes de bétes à quatre pieds, de reptiles & d'insestes, & particulierement ces incomparables Oiseaus que vous representez dans leur pompe, couverts d'un plumage diversifié de tant de vives & inalterables couleurs, qu'elles semblent avoir épuise tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus lumineus dans la nature, pour faire ce superbe mélange? L'on envoye bien à l'Europe quelques dépouilles de ces legers habitans de l'air: mais outre qu'étans morts, ils perdent beaucoup de leur lustre & de leur grace: vous

les

les avez si parfaitement bien d'écrits en vôtre Histoire, que nous nous persuadons aisément, que ceus qui la lisent souhaiteroient fort volontiers, d'avoir quelque participation de leur agilité, pour se transporter dans ces aimables contrées, asin de les y voir avec tout ce vis éclat, & tout ce riche émail dont ils sont parez. Et sur tout pour y considerer ce Diamant animé, ou cette Estoile volante, cet admirable Colibry, qui pour perpetuer sarace, fait un nid d'un si merveilleus artisice, qu'il est à craindre que l'Arabie heureuse n'oublie desormais celui de son Phænix, pour celebrer celui-cy.

Pour ne rien dire de ce petit Cucuyos, que vous revétez de tant de gloire & de lumiere, qu'il fait évanouir les plus épaisses tenebres de la nuit: ces Monstres de la mer & de la terre, ces Amsibies qui font marcher devant eus la terreur & l'épouvantement, étans touverts de vos termes, ont une certaine grace, qui amoindrit de beaucoup l'horreur qu'on avoit conceuë de leurs corps écaillez ou herissez de poil, & de toutes les prodigieuses désenses dont leurs gueules sont armées. La mer même cette inexorable, qui ne respecte aucune autres loix que celles que son Createur lui a imposées, y nourrit tant de poissons diferens, & recele dans son vaste sein tant d'ambre, tant de perles, tant de coral, & tant d'autres riches productions que vous décrivez, que desormais, l'on se resoudra facilement à se consier à son inconstance, pour avoir quelque part à tous ses tresors.

Vous n'exaltez pas neantmoins ces heureuses contrées jusqu'à un tel point, que vous n'en découvriez les désauts, & n'en declariez les incommoditez, mais au même tems que vous en donnez la connoissance, vous fournissez par une charitable industrie, les remedes qui sont propres pour repousser les éfets de leur malignité. Et il n'y a rien de tout ce qui peut choquer lerepos des Habitans de ce nouveau Monde, à quoy vous ne pourvoiyez, ni venin auquel vous n'oposiez l'antidote, ni d'assigeant que vous ne soulagiez: de sorte que les nouveaus venus en lisant vosécrits y trouvent non seulement le moyen de passer leur vie avec douceur dans ces agreables retraites, & les secrets de reussir dans tous les nobles & prositables employs que vous leur proposez: mais envere les aydes dont il faut user, & le regime de vivre qu'ils doivent garder, pour y conserver leur santé toûjours vigoureuse, contre-

les injures des saisons, les mauvaises qualitez de quelques fruits. Et les outrages des reptiles & des insectes; tellement qu'en moins d'une heure, ils y aprenent plus de remedes aus maus qui les y peuvent acueillir, qu'une sâcheuse experience ne leur en auroit pa

enseigner, dans la revolution d'un siecle entier.

Vous avez si parfaitement conservé les idées du naturel, de la police, & de toutes les diverses fassons de faire des Nations que vous avez veues en tant de diferens endrois de l'Amerique, qu'on ne sauroit rien desirer aus navves descriptions, que vous en avez faites. Les maximes mêmes les plus sauvages, & les coutumes les plus étranges, reçoivent un tel air de politesse en passant par vos mains, que les esprits les plus delicats, ne treuvent rien qui les rebute, ou qui leur donne le moindre dégoût en lisant vôtre Histoire. Et pour les memoires qui vous ont esté fournis par ces nobles Voyageurs que vous citez toûjours avec eloge: vous les avez si bien arangez dans leur propre lieu & dans un ordre si judicieus, qu'encore qu'ils soient precieus en leur matiere & en la forme qu'ils ont receue de leurs propres Auteurs, vous les avez rendus tellement vôtres par ce beau jour, & par tous tes agréemens dont vous les avez acompagnez, que ce seroit vous faire tort, si l'on ne les contoit entre vos propres richesses.

Bien que vôtre Nation, soit l'une des plus illustres & des plus genereuses qui soyent au Monde, & qu'on doive apeler vôtre France, de même que l'anoienne terre de Canaan, le Païs de la vraye noblesse, la parfaite en beauté, la joye de toute la terre, & qu'elle soit celebrée par tout l'univers pour l'ail de l'Euzrope, la mere des civilitez, & la maitresse des belles siences, de la bonne grace, & de tous les plus nobles exercices de la paix de la guerre, de la Cour & du cabinet: vous ne negligez pas neantmoins par un sourcilleus dédain, les autres Peuples, qui sont dans son ancienne alliance: mais vous louez ce qui le merite, parmi telle Nation qu'il se rencontre, & vous avez si bien partagé vos Relations, que vous donnez à chacune ce qui lui est deu, sans qu'on vous puisse acuser avec justice, de partialité ou de

flaterie.

De peur, que ces chaleurs presque continues qui regnent aus Antilles, ne fussent tant soit peu contraires au temperament de vos Letteurs, vous leur avez sourni par une sage prevoyance, un aima-

ble

ble rafraichissement au milieu de leur course, au moyen de la Relation si curieuse & si bien circonstanciée, de ces tristes Habitans du Détroit de Davis, qui passent les deus tiers de leur vie parmi les glaces & les neiges qui couvrent leurs cavernes: & lereste, dans les eaus avec les poissons, comme une espece d'Amsibies entre les autres hommes.

Nous ne doutons point, Monsieur, que les Caraïbes que vous avez si bien dépeints, dans leurs ménages & dans leurs divertissemens, dans tous leurs exercices de la paix & de la guerre, dans leur naissance & dans leur mort: ne vous avouent desormais pour leur propre Historien, & qu'ils ne vous celebrent en leurs Carbets & en toutes leurs rejouissances les plus solemnelles, pour avoir fait l'arbre de leur genealogie, & pour leur avoir donné La connoissance de leur vraye origine, & singulierement, pour les avoir produits à la face de l'Europe tels qu'ils sont en éfet, c'est assavoir, beaucoup moins barbares, qu'on ne les avoit creus jusques-à present. Nous avons eu la curiosité, de communiquer ce que vous en avez dit, à ceus qui restent encore au milieu de nous; & nous les avons entendu confirmer de vive voix, tout se que feu Monsteur Bristok, vous avoit mandé de leurs guerres, de leur religion, de leur langage, & de leurs mœurs, tellement que toutes ces choses sont si veritables au fonds, & en toutes leurs circonstances, qu'on ne sauroit les rejeter, sans dementir tout un peuple, qui par une tradition constante & unanime, étant nourri dans cette creance, en sera toujours le ga-

Mais ce seroit peu, s'il n'y avoit que cette Nation, qui se resent encore de l'humeur sauvage, qui publiast vos perfedions, or qui vous témoignast ses reconnoissances: Il est aust tres-juste, que nous qui vivons entre quelques restes de ces Peuples, or parmi d'autres, que nous tâchons de civilizer, tenions à gloire singuliere de nous aquiter de ces devoirs: or que nos Familles, qui ne composent à present aucun vorps d'état separé d'avec eus, or qui jusques-à maintenant s'étoient contentées d'avoir leur témoin au ciel, ayant esté produites au jour par vôtre Histoire, confessent qu'elles sont redevables à vôtre bonté, de toute la lumiere dont elles jouissent en l'Europe, or qu'elles vous en reiterent par ma plume, leurs plus cordiales actions

actions de graces. Recevez-les s'il vous plait Monsieur, & en continuant de nous honorer de vôtre bienvueillance, qui nous est si avantageuse: Croyez que nôtre Floride, répandra volontiers & sans aucune reserve tout ce qu'elle a de sleurs, pour orner la couronne qui est deue à vôtre Histoire, & que nos plaines, nos lacs, nos forets, & nos plus hautes montagnes n'ont point d'habitans, qui n'admirent vos écrits, & qui ne forment des vœus pour vôtre prosperité. Ce sont-là leurs sentimens communs, & les particuliers de celui qui sera pour tonjours.

#### MONSIEUR

De Melilot en la Floride ce 6 Jan. 1660. Vôtre tres-humble & tresaffectioné Serviteur.

EDOUARD GRAEVES.



HISTOI-



HISTORE NATURALLE.

# HISTOIRE NATURELLE & MORALE

DES

# ILES ANTILLES

DE

### L'AMERIQUE.

# LIVRE PREMIER

Comprenant l'Histoire Naturelle.

#### CHAPITRE PREMIER.

De la situation des Antilles en general : de la Temperature de l'Air; De la nature du Pais; & des Peuples qui y habitent.



NTRE le Continent de l'Amerique Meridionale, & la parrie Orientale de l'Île de Saint Jean Porto-Rico, il y a plusicurs Iles, qui ont la figure d'un arc, & qui sont disposées en telle forte, qu'elles sont une ligne oblique au travers de l'Ocean,

Elles sont communément appellées, les Antilles de l'Amerique. Que si l'on demande la raison de ce nom là, il est à croire, qu'elles ont été ainsi nommées, parce qu'elles sont comme une barriere au devant des grandes Iles, qui sont appellées, les Iles de l'Amerique. Et ainsi il faudroit écrire, & prononcer proprement Antilles, ce mot étant composé de celuy

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 2 celuy d'Ile, & de la particule Gréque diri, qui signissé à l'opposite. Neantmoins l'usage a obtenu, que l'on écrive & que l'on prononce Antilles. On les nomme aussi, les lles Caraïbes ou Cannibales, du nom des Peuples qui autrésois les possedoient toutes, & quelques uns les appellent aujourduy, Iles Camerçanes.

CHRISTOFLE COLOMB, fut le premier qui les decouvrit, sous le regne de Ferdinand & Isabelle, Roys de Castille

& de Leon, l'an mille quatre cens quatre-vints douze.

On en conte en tout vint-huit principales, qui sont sous la Zone Torride, à prendre dépuis l'onziéme degré de l'Equateur, jusques au dix-neuvième, en tirant vers le Nord. Quelques uns, comme Linscot en son Histoire de l'Amerique, prenant le nom d'Antilles en une signification plus generale, le donnent aus quatre grandes Iles, l'Espagnole, ou Saint Domingue, Cube, Iamaique, & Porto-Rico, aussi bien qu'a ces Vinthuit.

L'air de toutes ces Iles est fort temperé, & asses sain, quand on y est acoûtumé. La Peste y étoit autrésois inconnue de même qu'en la Chine, & en quelques autres lieus de l'Orient: Mais il y a quelques années, que la plûpart de ces Iles surent affligées de siévres malignes, que les Medecins tenoient pour contagieuses. Ce mauvais air, y avoit été apporté par des Navires qui venoient de la coste d'Afrique: Mais aujourduy, on n'entend plus parler de semblables maladies.

Les chaleurs, n'y sont pas plus grandes qu'en Franceaus mois de Juillet & d'Aout: Et par le soin de la Divine Providence, entre les huit & neuf heures du matin, il se leve un petit vent d'Orient, qui dure souvent jusques sur les quatre heures du soir, & qui raffraichit l'air, & rend la chaleur plus suportable. Josef Acosta dit, qu'aus grandes lles de l'Amerique, on ne sent ce raffraichissement que vers le midy. Et c'est ainsi que presque sous toute l'enceinte de la Zone Torride, le sage Maitre du Monde, a ordonné des vens frais, & reguliers, pour temperer les ardeurs du Soleil.

Il ne fait jamais de froid aus Antilles. Aussi la glace n'y

est point connue, ce seroit un prodige que d'y en voir,

Et jamais en ces bords de verdure embellis l'Hyver ne se montra, qu'en la neige des lys.

Mais les nuits y sont extrémement fraiches, & si l'on demeure découvert pendant ce tems-là, on est sujet à s'enrumer, & à gagner de grands & dangereus maus d'estomac: Et on à remarqué, que tous ceus qui s'exposent à nud à cette delicieuse fraicheur, s'ils ne sont saiss de mans d'estomac, du moins ils deviennent pâles, jaunâtres, & boufis, & perdent en peu de tems, tout ce qu'ils avoient de couleur vive & vermeille. Il est yray, que d'autres attribuent ces esfets, à la nourriture de la Cassave, que l'on mange ordinairement en ces Iles au lieu de pain, & qui peut estre, a quelque qualité contraire à la constitution naturelle des Habitans de nos climats. On éprouve la même temperature durant la nuit, au Perou, & dans les Maldives. Et ceus qui ont fait le voyage de Jerusalem, & de tous les pais chauds, rapportent, qu'autant que les chaleurs y sont grandes pendant le jour, autant les nuits y sont froides. Ce qui arrive, à cause des grandes vapeurs que le Soleil éleve sur le jour, & qui venant à se condenser la nuit, & à tomber en rosée, raffraichissent l'air merveilleusement,

L'Equinoxe, dure en ces lles prés de la moitie de l'année, & le reste du tems, les plus grands jours sont de quatorze heures, & les plus courtes nuits de dix. Et c'est ainsi que la Divine sagesse, a donné aus terres qui sont plus exposées aus ardens rayons du Soleil, des nuits sort longues & sort humides, pour reparer & remettre en vigueur, ce que cet astre si

voisin, ya flétry & desséché durant le jour.

On n'y peut point diviser l'année en quatre égales & diverses parties, comme nous le faisons en l'Europe. Mais les pluyes, qui y sont fort frequentes dépuis le mois d'Auril, jusques à celuy de Novembre, & les grandes sécheresses qui dominent le reste du tems, sont la seule difference, qu'on peut remarquer entre les saisons.

Que si on demande, comment on doit appeller ces deus diverses Constitutions & Temperatures de l'air? C'est en cet endroit où les opinions se trouvent sort partagées. Les uns veulent, que de même que les jours n'y ont presque point de ces heures qu'on nomme Crepuscule, qui tiennent le mi-

A 2

HISTOIRE NATURELLE, Chap:

lieu entre le jour & la nuit, qu'aussi il n'y ait point de Printems ni d'Automne, qui fassent la liaison de l'Eté, & d'une espece d'Hyver qu'ils y admettent. Les autres maintiennent au contraire, qu'il n'y a aucune juste raison, qui puisse obliger, à faire porter le nom d'Hyver à l'une de ces saisons: à cause que la terre n'y est jamais couverte de glace, ni de neige, qui sont les tristes productions de l'Hyver, mais toujours revétue d'une agreable verdure, & presque en tout tems couronnée de fleurs & de fruits, quoy qu'en une differente mesure. D'où ils concluent que le Printems, l'Eté, & l'Automne, y partagent l'année en trois diverses & égales portions, encore qu'on ne les puisse pas discerner si aysément,

qu'en plusieurs autres endroits du monde.

Mais le sentiment des Peuples, qui ont formé des Colonies en ces Hes, ne s'accorde pas avec cette division, parce qu'ils prenent le tems des pluyes pour l'Hyver, & celuy des sécherestes, qui est beau, riant & serein, pour l'Eté. Hest vray qu'Acosta au Chapitre troizieme, du deuzieme Livre de son Histoire, querelle les Espagnols qui parlent de la sorte. & qui prenent pour Hyver ces mois pluvieus. Il soutient que le tems sec & serein, est le vray Hyverdans toute la Zone Torride. parce qu'alors le Soleil est le plus éloigné decette Region: & qu'au contraire, la saison des pluyes & des brouillars, y doit estre nommée l'Eté, à cause de la proximité de cet Astre. Mais bien qu'à parler proprement & à la rigueur, il se falut icy ranger au sentiment d'Acosta, neantmoins puis que non seulement les Espagnols, mais tant d'autres Nations, sont accoutumées à tenir un autre langage, il nous serabien permis d'user de leurs termes, en une chose de si petite importance.

Au reste, quelque pluvieuse que puisse estre la saison dans les Antilles, cens qui y ont demeuré plusieurs années assurent, qu'il ne se passe presque aucun jour, que le Soleil ne s'y fasse voir. Et c'est ce que l'on dit aussi de l'île de Rhodes: A cause dequoy toute l'antiquité la dediée au Soleil, croyant qu'il en

avoit un foin particulier.

Le flus & reflus de la Mer, est reglé en ces pais comme aus costes de France: mais il ne monte que trois ou quatre pieds au plus.

division Confederate a view

La

-

Laplus grand' partie de ces Iles, est couverre de beaus bois, qui estant verds en toute saison, sont une agreable perspe ci-

ve, & representent un Eté perpetuel.

La terre y est en plusieurs lieus aussi belle, aussi riche, & aussi capable de produit e qu'en aucun endroit du Monde. En effet toutes celles de ces lles qui sont cultivées, donnent en abondance, dequoy vivre aus Habitans qui y demeurent: En quoy elles sont bien differentes de ces pais de la nouvelle France, où les pauyres sauvages ont tant de peine à trouver leur nouvriture, que leurs ensans en sortant le matin de leurs Cabannes, & eus au milieu de la campagne où ils sont leur chasse, ont accoutumé de crier à haute voix, Venez Tatous, venez Castors, venez Orignaes; appellant ainsi au secours de leur necessité, ces animaus, qui ne se presentent pas à eus si souvent, qu'ils en auroient besoin.

Ces mêmes lles habitées, sont pourveues de bonnes sources d'eau douce, de sontaines, de lacs, de ruisseaus, de puits
ou de cisternes: & quelques unes d'entre elles ont aussi de
belles rivieres, qui arrosent la terressort agreablement. Il y
a même en plusieurs lieus des caus minerales, dont on use
avec heureus succés pour la guenison de divers mans. Le soulfre, se tire en plusieurs endroits du sein des montagnes, & les
paillettes luisantes & argentées que les torrens & les rivieres
charrient parmy le sable & l'écume de leurs caus, au teme
de leurs débordemens, sont des Indices certains qu'il s'y sorme
du Cristal, & qu'il y a aussi des mines de ces precieus metaus,
qui sont tant recherchez de la plûpart des hommes.

Les eaus courantes, qui meritent de porter le nom de Rivieres n'y tarissent jamais dans les plus grandes sécheresses, & sont sort secondes en poissons, qui sont pour la plûpart, disserons de ceus qui se voient en Europe: Mais il s'en trouveentelle abondance aus costes de la Mer, que les Habitans ne s'amusent pas souvent à peschendans les rivieres.

La Vigne vient fort bien en ces îles, & outre une espece de vigne sauvage, qui croist naturellement parmy les bois, & qui porte de beaus & gros raisins, l'on voir en toutes celles qui sont habitées, de belles treilles, & même en quelques endroits des Vignes cultivées comme en France, qui portent

A 3

deus

Quant au Blé, qui vient en la neuve Espagne aussi bien qu'en lieu du monde, il croist seulement en herbe aus Antilles, & ne peut servir qu'à faire de la sauce verte, à cause que le froment veut estre hyverné, & que la terre estant trop grasse en ce pais, elle pousse tant d'herbe au commencement, qu'il ne reste pas assés de force à la racine, pour passer au tuyau, & former un épy. Mais, s'y on avoit essayé d'y semer de l'Orge, du seigle, & d'autres grains qui veulent le chaud, il est croyable, qu'ils y croistroient en persection. Il est vray, que quand tous ces grains y pourroient venir en maturité, les Habitans, qui ont presque sans peine le Manioc, les Patates, le Mays, & diverses autres especes de racines & de legumes, ne voudroient pas prendre le soin qu'il faut pour les cultiver.

Tous les vivres naturels de ces Iles sont legers & de facile digestion. Dieu l'ayant ainsi permis, à cause que le pais étant chaud, on n'y doit pas tant charger son estomac, que dans les contrées froides. De la vient, qu'on conseille aus nouveaus venus, de manger peu & souvent, pour se bien porter. Les vivres, n'y sont pas aussi beaucoup de sang, ce qui est cause

que les Chirurgiens y saignent fort peu.

Pour ce qui regarde les Habitans de ces Iles. Elles sont peuplées de quatre Nations disserentes: Dont la premiere qui en est Originaire, & qui les possede de tems immemorial, est celle des Caraïbes, ou Cannibales, déquels nous entreprenons de parler au long au deuzième Livre de cette Histoire. Les autres trois sont, les François, les Anglois, & les Hollandois. Ces Nations étrangeres, ne se sont établies en ce Païs, que dépuis l'An mille six cens vint-cinq. Et dépuis ce tems, elles s'y sont tellement accruës; que la Françoise & l'Angloise nontmément, y sont aujourduy un tres-grand peuple: Commeil se verra plus particulierément dans la suite de cette Histoire.

#### CHAPITRE SECOND.

De chacune des Antilles en particulier.

Pour observer quelque ordre, en la description que nous serons de chacune des Antilles en particulier, nous les distribuerons toutes en trois classes: dont la premiere comprendra les lles qui approchent plus du midy, & qui sont les plus voisines de la ligne. La seconde, celles qui s'étendent plus vers le Nord; & la derniere, celles qu'on nomme ordinairement les Iles de dessous le vent, qui sont au couchant de l'Ile de Saint Christosse, la plus renommée de toutes les Antilles.

#### A RaTal C. L. Eine I. Such

De l'Ile de Tabago, ou de la Nouvelle Oualcre.

A premiere, & la plus Meridionale de toutes les Iles Antilles, que nous avons proposé de décrire au premier Livre de cette Histoire, est celle qui a esté connuë jusqu'à present dans toutes les Cartes Geografiques, sous le nom de Tabago, & qui dépuis trente ans ou environ, a aussi esté apelée la Nouvelle Oüalcre, ou bien Walchre selon l'ortografe des Flamans. Elle est distante de l'Equateur en tirant vers le Nord, d'onze degrez & séze serupules. Son circuit est du moins de trente lieuës, & son étendue d'onze en longueur, sur la largeur de quatre, & de quelque peu moins aus extremités.

Cette lle, n'est point herissée de montagnes sourcilleuses & inaccessibles, ni inondée de marécages, ou couverte de bois inpenetrables comme quelques autres des Antilles, qui sont encore possedées par les Caraïbes. Mais en quelques endrois elle est relevée en collines fort agreables, puis aprés sestre abaissée en des vallées extremement divertissantes, elle s'élargit en des plaines tres-fertiles, qui sont revétuës de Cedres, de Palmes, d'Acapous, d'Akoumas, & de toutes sortes d'excellens Arbres d'une hauteur & d'une grosseur demesu-

HISTOIRE NATURELLE, Chapin

rées, qui faisans par tout de merveilleuses perspectives, semblent avoir esté plantez à dessein, de se promener sous leurs branches, ou d'y prendre le plaisir de la chasse, sans aucun

enpeschement.

TOST

Quant aus qualités de son Terroir, il est en quelques lieus leger & sablonneus, en d'autres il est parsemé de gravier. & de petis caillous, ailleurs il paroit gras & noirâtre: & ceus qui l'ont visité dans toute son étendue, dépuis ses plaines jusqu'au sommet de ses côtaus, raportent constanment, que par tout il est tres propre à estre cultivé: Mais les Arbres qui Aux font en tout tems une riche guirlande, font sans contredit son plus precieus ornement. Les uns sont chargez de bons fruits, qui peuvent contribuer beaucoup au rafraichissement & au soûtien de la vie des hommes: & les autres ne servent pas seulement à l'ornement des montagnes & au divertissement de la veue, mais aussi à la charpente, à la menuyserie. à la teinture & à la medecine: la solidité, la bonne odeur. la diferente couleur, & les vertus secrettes de leur bois. de leurs fruits, & de leurs feuilles les rendant, tres propres à tous ces usages bb at along the nove seems ag , will the

Outre tous ces beaus Arbres, qui sont aussi communs à la plupart des autres lles du voisinage, il en croist plusieurs en celle-ci, qui lui font particuliers, & qui la rendent recommendable: tels que sont en premier lieu, ceus qu'on y atrouvez dépuis peu, qui portent des fruits qui ne sont en rien diferens, quant à la forme exterieure, des Noix Muscades qui nous viennent des Indes Orientales, & qui sont pareillement couverts de Macis, c'est à dire d'une petite feuille ou pellicule aromatique, qui est entre la Nois & la rude écorce qui conserve & envelope tout le fruit. Mais quantau reste, cette sorte de Muscades, est d'une saveur plus piquante que celle qui vient du levant, & d'une odeur si foible qu'elle se passe aisément. Il est neantmoins à esperer, que si l'on prenoit le soin de décharger les arbres qui les portent, des branches mortes ou superfluës qui les étousent, & les empeschent de recevoir pleinement les rayons du Soleil, elles viendroient en plus grande perfection, & seroient d'un goût plus agreable, & d'une odeur plus douce & plus constante.

I

Il y croit aussi presque par tout des autres Arbres, que les habitans ont apellez Millepieds, Fromagiers, Bois de Canelle, & de Copal, dont nous ferons icy les descriptions, à cause qu'ils sont entierement inconnus, ou fort rares aus autres lles. Le Millepieds, est ainsi nomme, parce qu'il est soûtenu d'un nombre presque infini de grosses racines, qui sont formées de ses propres branches, incontinent qu'elles touchent la terre, tellement qu'a la fin, son tronc devient d'une grosseur prodigieuse. Ses feuilles, sont un pen plus larges que celles du Laurier. Il produit un fruit de la grosseur d'une figue, qui est fort recherché des Perroquets. Ce fruit est devancé d'une fleur blanche, sous laquelle on trouve ordinairement une certaine gomme jaune, qui a la vertu de guerir toutes sortes de dertres & de feus volages, qui viennent à la face ou aus mains. C'est aussi dans les branches creuses de cet Arbre, que les Abeilles de cette Ile, font le plus souvent leur cire & leur miel.

Le Bois de Canelle que les Floridiens apellent Pauame, & nos François Sassafras, est l'un des plus beaus & des plus excellens Arbres, quise voyent en tout ce nouveau Monde. Il croit fort droit, & son tronc s'éleve jusqu'à vint-cinq ou trente pieds de hauteur, avant que de pousser ses branches. Ses feuilles sont aprochantes en figure, en couleur, & en odeur à celles du Laurier. Son bois est rougeâtre & de bonne senteur, solide, uni & tres-propre à faire toutes sortes de riches ouvrages de menuiserie: mais dans cette Ile, l'on ne s'en sert à present qu'a bâtir des maisons. Ses branches sont si tousues, qu'il ne peut rien croitre désous, qu'une petite herbe courte, qui compose en tout tems un beau tapis vert, pour le divertissement de ceus qui veulent jouir de la delicieuse fraicheur qu'elles presentent, à même tems qu'elles recreent également la veuë & l'odorat, par la verdure perpetuelle de leurs feuilles, & la souëue odeur qu'elles exhalent.

Ces Arbres, portent des graines semblables à celles du poyvre rond, & bien qu'elles soient un peu sortes, les Perroquets y trouvent leurs delices: C'est aussi sur leurs branches qu'ils sont ordinairement leur ramage inportun, & où ils se tiennent en toute assurance sans pouvoir estre aperceus, à cause que leurs plumes sont de même couleur que les seuilles de ces Arbres sur léquels ils se plaisent. Leurs écorces aromatiques sont recherchées de tous ceus qui sont travaillez de dessurions froides, & leur decoction est employée heureusement aus douleurs de reins procedantes de froid, comme aussi à la guerison de la colique, à la dificulté de respirer, & à décharger la poitrine des humeurs gluantes qui l'opressent, comme aussi à chasser les vens & toutes les obstructions des parties basses. Et cette même écorce étant séchée à l'ombre, donne encore une saveur si agreable aus viandes qui en sont assaisonnées, qu'a cause qu'elle est aprochante de celle de la Canelle, l'on a apellé les Arbres qui en sont couverts, de ce même nom.

Le Copal, dont nous parlerons en divers endrois de cette Histoire, est un Arbre d'une belle montre, lequel étant percé en son tronc ou en ses plus grosses branches jette un baume de tres-douce odeur, qui a la vertu de guerir en sort peu de tems toutes sortes de coupures, &t de faire resoudre ou supurer les tumeurs, qui se sont amassées en quelque partie que ce soit du corps des hommes. L'écorce de cet Arbre est rousatre, & de même que le Cassier, il perd ses seüilles durant les grandes chaleurs, contre la nature de tous les autres, qui parent la terre de ces contrées, & qui conservent en tout tems leur

agreable verdure.

Le Fromagier, est un Arbre qui vient dans cette lle d'une grosseur tout a fait extraordinaire, & d'une figure bien diferente de celle des autres de même nom, qui se treuvent ailleurs, comme nous le dirons en son lieu. Il est ravissant pour le bel ombrage qu'il donne, & pour le fruit merveilleus qu'il produit. Il consisteen une grosse silique ligneuse, laquelle est de la grosseur d'un œuf de Poule, & de la longueur d'un demi pied. Lors que cetterude envelope est meure, le soleil la fait ouvrir à moitie, & le vent l'ayant fait tomber, on trouve qu'elle est remplie d'un fin coton ou duver, lequel étant extremement dous, & delié comme de la soye, seroit tres-propre à faire quelques beaus ouvrages. Cet Arbre a sans doute receu le nom qu'il porte, à cause que son bois qui est revétu par dehors d'une écorce grisâtre, est si molasse, qu'on le peut couper aussi aisément que du fromage.

Ceus qui ont eu la curiofité de penetrer dans les bois d'haute fûtave qui couronnent cette Terre, yont aussi rencontré un nombre bien considerable de ces Arbres, qui portent le fruit de Cacao, dont les Espagnols se servent en la composi-tion de ces pains tant prisez parmi-eus, déquels ils sont cet excellent bruvage, qui est connu par tout sous le nom de Cicolate. Ils y ont aussi remarqué une sort grande quantité de ceus qu'on apelle de Fustok, dont le bois qui est jaune est employé avec heureus succés à la teinture: & une infinité d'autres qui sont en estime, ou bien à cause qu'ils sont chargez de ce precieus vermillon que les Indiens nomment Roucou, ou d'autant qu'il distile de leurs troncs des gommes & des raisines de bonne odeur, en assez grande abondance pour entirer du profit. Les Orangers, les Citronniers aigres & dous, les Grenadiers, les Figuiers, les Goyaviers, les Momins, les Bananiers, & les Papayers, y portent aussi des fruits autant beaus & delicats, qu'en aucun autre endroit des Antilles.

Tous les vivres qui servent à la nourriture ordinaire des Habitans de ces païs chauds, croissent aussi dans cette lle en leur persection, & avec une telle facilité que sans beaucoup de travail, on y recueille du Ris, du gros Mil, des Pois & des Féves, du Manioe dont on sait le pain qui est en usage dans la plus grande partie de l'Amerique, des Melons, & toutes sortes d'herbes potageres & de racines, qui sont sort nourrissantes & d'un goût relevé. Les Ananas & les Patates y viennent aussi à merveille: & cette Terre répond si parsaitement à l'atente de ceus qui prenent le soin de la cultiver, qu'elle leur rend avec une douce usure, toutes les semences qu'ils jettent dans son sein.

On trouve dans cette scule Ile, toutes les especes de Bétes à quatre pieds, dont on voit sculement une ou deus pour le plus aus autres Antilles. En premier lieu, l'on y rencontre communement une sorte de Sangliers que quelques Indiens nomment Iavaris, & les autres, Paquires, qui sont diferens de ceus de nôtre Europe, en ce qu'ils ont les oreilles plus courtes, un évent, ou comme veulent quelques-uns, le nombril sur le dos, & que leur grongnement est beaucoup

B 2

plus

Quant aus Oiseaus qui peuplent l'air de cette Ile, outre les Ramiers, les Tourtes, les Perroquets, & une espece de Merles & de Grives qu'on y voit voler par troupes, il ya encore une sorte de Faisans, que les habitans nomment Kaquereka, à cause que des le point du jour, ils repetent distinctement & à diverses reprises un certain ramage, qui semble former ce mot, dont ils sont une musique autant choquante & des-agreable aus oreilles de ceus qui n'y sont pas encore acoûtumez, que leur chair est savoureuse & delicate à leur

goût.

Les bords de la mer qui entoure cette Ile, & des Rivieres qui l'arrousent, sont encore couverts d'Aigrettes, de Plongeons, de Canarts, & de plusieurs autres sortes de beaus Oiseaus, qui se nourrissent de petis Poissons, ou de quelques insectes qui stotent sur les eaus. Et le Continent qui n'en est pas beaucoup éloigné, la remplit aussi d'une infinité d'autres, qui ne passent point jusqu'aus Iles plus reculées. Quelques-uns sont parez d'une seule livrée: mais les autres ont le corps émaillé de tant de belles & de vives couleurs, que soit que l'on considere l'agreable bigarrure de leur plumage, ou la merveilleuse industrie avec laquelle ils sont leurs nids, ou l'agilité incomparable dont ils sendent l'air, ils sournissent un tres-ample sujet de celebrer le Seigneur, qui a paré si magnifiquement tant de legeres creatures.

La Mer qui lave incessamment les bords de cette Terre, est abondante en toutes sortes d'excellens Poissons. Les grosses Tortuës, durant le calme & le prosond silence de la nuit, sortent par centaines de ce vaste sein de l'Ocean où elles se sont

jouées

jouées pendant le jour, pour cacher leurs œuss à la saveur de la nuit, dans le sable mollet qui est sur ses rivages. Les Carets, qui sont couverts de cette sorte d'écailles precieuses dont on sait à present tant de beaus ouvrages qui enrichissent les cabinets des curieus, s'y viennent aussi rendre par troupes, pour y terrir en leur saison: la nature leur ayant donné cet instinct, qu'ils y trouveront des lieus commodes, pour y mettre en dépost, l'unique esperance de la conservation de leur espece.

Au couchant & au nord de cette Ile, y a des havres & des mouillages tres-seurs & tres-commodes pour toutes sortes de navires. Mais ce qui est de plus merveilleus, & d'un singulier avantage pour y atirer & conserver le commerce, c'est que ses Habitans ont reconnu par une douce experience, qu'elle n'est point sujette à ces ésroyables tempestes, que les Insulaires apellent Ouragans, qui font ailleurs tant de ravages. Nous ne rechercherons point curieusement, comment il se peut faire, que toutes les autres terres des Antilles étans exposées si fouvent à cette universelle conspiration des vens, celle-ci seule en soit exempte, & jouisse d'un calme parfait, pendant que tout le voisinage est dans la confusion qui acompagne ordinairement ce desordre: Mais en raportant cet éset extraordinaire à Dieu seul qui en est le veritable Auteur, & lui donnant toute la gloire de cette illustre merveille, nous dirons en admirant ce rare privilege, que son adorable providence a voulu déployer en faveur de cette Ile, que ces vens si legers & si forts, qui bouleversent les maisons, & desolent les campagnes, fortent du fonds de ses inepuisables tresors, & que n'ayans point d'autre force que celle qu'il leur inspire, ils ne soussent que là, où sa tres-sage ordonnance les adresse.

Cette Ile, de même que quelques autres des Antilles, a encore cet avantage tres-considerable, qu'elle ne nourrit aucune beste qui ait du venin. Il est vray qu'on rencontre quelquéfois parmi ses forets le moins frequentées, de monstrueus serpens de douze à quinze pieds de long. Mais, outre qu'ils prenent la suite à la rencontre des hommes, & qu'on n'a pas encore oui dire, qu'ils leur ayent sait aucun mal, lors que les Negres, qui sont ces serviteurs perpetuels des Habitans de ce nouveau Monde, les trouvent à leur avantage, ils les tuent pour se repaistre de leur chair, laquelle ils disent estre aussi delicate & savoureuse à leur gout, que celle des meilleurs poissons. Ils conservent aussi les dépouilles de ces épouvantables Reptiles, pour en accommoder les curieus qui en sont état, à cause des écailles de diserente couleur dont elles sont émaillées avec une si admirable varieté, & un mélange si superbe, qu'il n'y a aucune tapisserie qui leur soit comparable.

Nous pouvons mettre aussi entre les faveurs que le ciel a répanduës liberalement sur cette lle, qu'a peine y en a t'il aucune dans tout le vaste sein de l'Ocean de l'Amerique, qui à proportion de son étenduë, ait tant de Rivieres & de Fontaines d'eau vive, que celle-cy. Les anciens habitans n'en avoyent autréfois remarqué que dixhuit : mais ceus qui v sont à present en content beaucoup d'avantage, dont la plûpart apres avoir serpenté & rafraichi les plaines & les vallées. ont assez de force & de rapidité, pour rouler leurs eaus jusques-à la mer. Il y a même quelques unes de ces agreables Rivieres, qui en faisant leur cours ordinaire, & rencontrant en quelques endrois des pentes, ou des rochers plus eminens que le reste du terrain, y precipitent leurs eaus avec tant d'inpetuosité, qu'elles seroient capables de faire tourner avec une facilité nonpareille, les rouës des Moulins à sucre, ou des machines à sier le bois, qu'on y voudroit dreffer.

Il y a encore dans cette lle, plusieurs belles & grandes Prairies, qui sont convertes d'une herbetres-propre à nourrir & à engraisser le bétail, & qui aprés la saison des pluyes sont émaillées d'une infinité de petites sleurs de diferentes sigures, qui recreent merveilleusement la veuë: mais les arbres & les plantes de cette terre en portent de si ravissantes, & d'une si douce odeur, qu'on ne s'arrête pas souvent à considerer toutes ces menuës productions des prairies, bien qu'il soit constant, que les plus curieus y trouveroient la riche matiere de leurs speculations.

Nous décrirons au Chapitre onziéme de cette Histoire Naturelle, les sleurs qui sont communes à toutes ces lles, mais

d'autant

d'autant que celle-ci produit une sorte de Lys qui n'est point connuë ailleurs, nous la representerons en cet endroit avec le plus de naiveté qu'il nous sera possible. La Plante qui porte cette fleur mysterieuse, ne rampe point sur la terre où elle pourroit estre foulée aus pieds des passans, mais elle croist sur le tronc ou sur les plus grosses branches de quelques uns de ces arbres precieus dont cette lle est avantageusement parée, & avant un si riche foûtien, elle s'éleve par touses & par bouquets, comme le Muguet ou le Lys des vallées. Cette incomparable fleur qui n'a pas plus d'étendue que celle du Narcysse, represente si parfaitement un Lys en broderie d'argent. qu'il semble que la nature ait déployé tout ce qu'elle a de plus rare dans ses tresors, pour la produire dans cette Ile, avec toute la grace & les atraits que les mains les plus adroites des brodeurs & des orfévres luy sauroient donner, pour la saire paroître avec toute cette pompe & tout cet éclat, qui l'a renduë digne d'enrichir la couronne & la pourpre des plus augustes Rois du Monde.

Bien que cette place entre toutes les autres Antilles, foit la plus avancée vers la Ligne Equinoctiale, & par consequent la plus exposée aus ardeurs du Soleil, l'Air y est neantmoins extremement agreable & temperé. Il est bien vray qu'a cause de certaines incommoditez qui acueillirent les premiers hommes qu'on y avoit portez pour la défricher, les envieus de cet etablissement se servirent d'une si triste ocasion, pour en dire des choses difamatoires, comme si cette terre eut devoré ses habitans, & n'eut pas esté digne d'estre cultivée. Mais ces maladies qui pour lors lui étoient communes avec toutes les Iles qu'on découvre nouvellement, sont à present entierement evanouves, & par la benediction du Seigneur, l'on y jouit d'une santé aussi ferme, & d'une constitution de corps & d'efprit autant vigoureuse, qu'en aucune autre des Anvilles.

Cette Terre de même que les voisines étoit autrésois peuplée de Caraïbes, qui y avoient plusieurs beaus & grands Villages: mais il y a prés d'un siecle qu'ils surent contrains de l'abandonner, & de se retirer à l'Île de Saint Vincent, pour HISTOIRE NATURELLE, Chap.2

se mettre à couvert des surprises fort frequentes & des rudes assauts, qui leur y étoient livrez par les Aronagues, leurs

anciens & irreconciliables ennemis du Continent.

16

Cette Ile étant ainsi deserte par la retraite des Caraibes, & apartenant de droit aus premiers qui l'ocuperoient, sa beauté, sa fertilité, & sa situation fort avantageuse, convierent il y a environ trente ans, une Compagnie de Bourgeois de la Ville de Flessingue d'y faire porter deus cens hommes, à dessein d'y jetter les premieres fondemens d'une Colonie, à laquelle ils donnerent des lors le nom de la Nouvelle Oualere, qui est celui de la plus celebre & de la plus peuplée de toutes les Iles qui composent la Province de Zelande, en laquelle leur Ville a toûjours tenu un rang tres-considerable: mais les Indiens du voisinage s'étans liguez avec les Espagnols de l'Ile de la Trinité resolurent de venir sondre d'un commun acord sur ces nouveaus venuz, avant qu'ils eussent le loisir de mettre en bonne desense le Fort qu'ils avoient commencé de bâtir, & que le secours qui leur avoit esté promis sut arrivé.

Ce funeste dessein, reussit à ces barbares ainsi qu'ils l'avoient projetté: tellement, qu'aprés avoir taillé en pieces tous ceus qui eurent le courage de s'oposer à leur descente, démoli la forteresse, & fait plusieurs prisonniers de guerre: ceus qui furent assez heureus pour échaper le massacre ou la captivité, aprehendans un traitement pareil à celui de leurs

compagnons, furent d'avis de se retirer ailleurs.

Dépuis cette déroute, cette Ile fut prés de vint années sans avoir aucuns habitans qui y sussent fermement arrêtez: mais en l'an mille six cens cinquante quatre, Messieurs Adrien & Corneille Lampsins, resolurent de faire peupler de nouveau cette belle Ile, sous les favorables auspices des Hauts & Puissans Seigneurs les Etats Generaus des Provinces Unies du Païs-bas: Et depuis onze ans que ces deus genereus Freres, ont formé & heureusement executé ce grand dessein, ils y ont fait passer à leurs frais & dans leurs propres vaisseaus, un nombre tres-considerable de braves hommes, qui travaillent incessanment à la désricher, & à relever glorieusement les ruines de l'ancienne Colonie que leurs compatriotes y avoient autrésois dressée.

Monsieur Adrien Lampsins est Directeur de la Compagnie des Indes Orientales à la Chambre de Midelbourg; & Monsieur Corneille Lampsins, son frere, qui est decedé dépuis peu au grand regret de tous ceus qui l'ont connu, étoit ancien Bourguemaistre & Senateur de la Ville de Flessingue, & Deputé perpetuel de la Province de Zelande, à l'Assemblée des Hauts & Puissans Seigneurs les Estats Generaus des Provinces Unies.

Outre ces grandes charges & eminentes dignitez, déquelles ce Seigneur étoit revétu de son vivant, & dont il s'est aquité avec beaucoup de louange, l'on remarquoit en sa personne une integrité incorruptible, un dous & facile accés, & un grand zele à conserver & à acroître la gloire & la reputation de sa patrie, & à entretenir les Provinces confederées. dans l'étroire correspondance, & la parfaite amitie de Puissances Souveraines, qui sont dans leur ancienne alliance. D'où vint que le Roy tres-Chrestien à present heureusement regnant, voulant reconnoistre les merites de cedigne Senateur, & les bons services qu'il avoit rendus à sa Majesté, en plusieurs ocasions importantes, de son propre mouvement, certaine science, pleine puissance & autorité Royale, le crea & declara Baron, voulant qu'il fut reputé censé & apellé BARON DE TABAGO, & que tel il se pût nommer & apeler tant en jugement que dehors: & qu'il jouit de cette dignité titre & preeminence, pleinement paisiblement & perpetuellement, luy, ses hoirs, successeurs & ayans cause tant masses que semelles, en tels & pareils droits de noblesse, autoritez, prerogatives, privileges, & preeminences, en fait de guerre assemblées de Nobles & autres, comme en jouissent, usent, & ont acoustumé d'en jouir les autres Barons du Royaume de France. Et que desormais lui & sa posterité, puissent porter les armes escartelées, ayant sur le tout un Escusson chargé de sleurs de Lys sans nombre, & ornée d'une couronne perlée, ainsi qu'elles sont icy empraintes.

C



Et pour le gratisser encore d'avantage sa Majesté, lui donna le ceint militaire, & le sit CHEVALIER DE L'A-COLADE, Comme il apert plus amplement par ses Lettres données à Saint Germain en l'Aye, au mois d'Aoust, de l'an de grace mille six cens soixante deus, léquelles sont signées de sa main Royale, & seellées du grand seau en cire verte, &

en suite verissées & enregistrées au Parlement de Paris, oui & à ce consentant le Procureur General de sa Majesté, suivant l'Arrest de verissication, en date du vinteinquiéme May, millesix cens soixante trois.

D'autant que cette lle, est au rang des Iles Antilles, & du nombre de celles qu'on nomme aussi les Iles Caraïbes, & qu'en cette qualité, elle est comprise dans la concession que la Compagnie des Indes Occidentales a obtenue des Hauts & Puissans Seigneurs les Estats Generaus des Provinces Unies, dés le commencement qu'elle sut erigée, M.M. Lampsins ont apuyé l'etablissement qu'ils y ont fait, de l'Octroy des Directeurs commis des chambres respectives de cette même Compagnie, representans l'Assemblée des dixneus: ainsi qu'il paroit par l'Extrait de leurs resolutions, en date du cinquiéme du mois de

May, de l'année mille six cens cinquante cinq.

L'une des conditions de cet Octroy, portant expressement, que celui qui seroit nommé pour commander à cette Colonie naissante, seroit agreé & confirmé en cette charge par les mêmes Hauts & Puissans Seigneurs les Estats Generaus, M. M. Lampsins leur presenterent Monsieur Hubert de Beveren: & leurs Hautes Puissances étant deuëment informées de la generosité, de l'experience, de la fidelité, & de toutes les autres belles qualitez dont ce Gentil-homme est richement pourveu, & qui le rendent tres-capable de cet employ, le munirent de leur ample Commission, le deuzième du mois de Septembre en la même année mille six cens cinquante cinq: en vertu de laquelle, il est entré en possession de ce Gouvernement, au grand contentement de tous les Habitans de l'Île, qui ont tout sujet de se louer de sa tres-sage conduite, & de tous les grands soins qu'il aporte pour procurer le bien & la gloire de leut Colonie, & l'entretenir dans le repos & la tranquilité dont elle jouit.

Il faut avouer, que cette Ile meritoit bien d'avoir des Habitans: car outre ce que nous avons déja dit, de la bonté de l'air qu'on y respire, de l'incomparable sertilité de son terroir, de la beauté ravissante des arbres qui le revêtent, & du cristal coulant des rivieres & des sontaines qui l'arrousent, des excellens vivres qui y croissent, du miel & du sucre qui y

C 2 dift

20 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 2

distilent, des precieuses marchandises qui s'y recueillent, de la pesche & de la chasse qui y sont abondantes, de la seureté & commodité de ses ports & de ses rades, & de tous les autres avantages qui la rendent recommendable: étant voisine du Continent de l'Amerique meridionale, elle est tres-propre pour y entretenir un bon commerce avec les François, les Anglois, & les Espagnols qui y ont des Colonies, comme aussi avec les Arouagues, les Calibis, les Caraïbes, & plusieurs autres nations Indiennes, qui ont leurs Villages sur le bords de la grande Riviere d'Orinoque, & le long de la coste de la mer.

Pour assurer ce commerce, & mettre cette place en état de ne point redouter les courses des sauvages, ou les surprises de quelque autre ennemi, M. M. Lampsins y ont sait bâtir trois Forteresses, qui sont à present en tres-bonne désense, & suffisanment pourveuë de canons, & de toutes les autres munitions de guerre & provisions de bouche, qui sont necessaires pour afermir le repos des habitans, contenir les brouïllons dans le devoir, & donner de la terreur aus envieus de la gloire de cette Colonie. La plus considerable de ces Forteresses, & où Monsieur le Gouverneur sait sa demeure ordinaire, est connuë sous le nom de Lampsinbergue, pour la distinguer des deus autres, qui sont communement apelées de Beveren, & de Belleviste.

La premiere est bâtie sur une agreable colline, laquelle est élevée de cinquante pieds ou environ, au desus du terrain que l'on nomme Lampsin-Baye, & où l'on a aussi jetté les sondemens d'une Ville, qui porte le nom des Seigneurs de l'Ile, & qui est déja enrichie d'une belle & grande ruë, en laquelle on voit l'Eglise, plusieurs agreables maisons couvertes de tuiles, & acompagnées de Magazins, fort amples & solidement batis, & de quelques autres ornemens publics & particuliers, qui sont tous d'une belle monstre au dehors, & tres-commodes au dedans. Cette Forteresse consiste en quatre bastions, sur chacun déquels, il y a une baterie de plusieurs grosses pieces de canons, qui desendans la Ville & la Campagne voisine, peuvent soudroyer tous les vaisseaus qui auroient l'assurance de mouiller àcette Baye, ou de porter des hommes à terre, sans en avoirobtenu la permission. Ces quatre bastions enfer-

ment dans leur enceinte le corps de garde, l'arsenal muni de toutes sortes de bonnes armes, la maison de Monsieur le Gouverneur, & les apartemens des Officiers & des soldats de la

garnison qui y est entretenuë.

L'autre Fort qui est appellé de Beveren, est flanqué sur un rocher, lequel étant inaccessible de quelque côté qu'on le vueille aborder, est encore baigné de la mer & d'une riviere d'eau douce, qui lui font un large & profond fossé, en forme de demyelune. La situation de cette place est si avantageuse. que selon le jugement de tous ceus qui s'entendent aus fortisications, l'on pourroit avec peu de frais, la mettre en état d'arréter une puissante armée : parce qu'outre qu'elle n'est commandée d'aucune montagne ou eminence qui soit au voisinage, le roc sur lequel ce Fort est bâti, ne peut estre ni miné ni sapé, à cause de sa dureté naturelle, & des eaus qui l'entourent. Joint que pour y entrer, il faut traverser la riviere, & monter par un petit sentier pratiqué dans la masse du rocher, & qui est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un homme de front, tellement que les soldats qui le gardent, n'ont pas beaucoup de peine à defendre cette avenuë, & d'en empescher l'accés. Il est aussi pourveu de plusieurs grosses pieces d'artillerie de quinze à dixhuit livres de bales, qui tiennent la rade & tout le Quartier voisin en seureté. Tout joignant cette Place, il y a une langue de terre qui forme une presqu'lle, sur laquelle on a dessein de bâtir encore une autre Ville, sous le nom de la Nouvelle Flesinque.

Le troisième Fort, qu'on apelle de Belleviste, ne consiste qu'en une redoute, qui est construite entre deus Pointes, dont l'une est nommée de Caron, & l'autre de Sable. L'on a edisié dépuis peu cette petite Forteresse, à dessein d'empescher les Indiens de saire quelques irruptions dans l'Ile par ces endrois-là. Car bien-que M. M. Lampsins desirent que leurs sujets entretiennent une bonne intelligence avec ces Barbares, afin de les aprivoiser & de les atirer à la connoissance de Dieu, par toutes les voyes de douceur & de charité Chrestienne, si est-ce qu'ils ne veulent pas qu'ils descendent à terre, sans en avoir demandé & obtenu la licence de Monsieur

le Gouverneur.

Pour ce qui est de l'état present de cette Colonie, les derniers memoires qui en sont venus nous aprenent, qu'il y a déja environ douze cens Habitans, qui s'ocupent tous à cultiver le Tabac ou le Gingembre, ou le Coton, ou l'Indigo, ou ces precieus Roseaus dont on fait le Sucre, & qu'ils ont déja six beaus Moulins pour briser ces Cannes & en exprimer le Suc. Il est aussi constant que les Navires qui en sont retournez depuis peu, ont déchargé à Flessingue dans les magazins de M. M. Lampsins, une quantité bien notable de toutes ces sortes de marchandises, qui étoient du crû & de la fasson de cette Ile: léquelles aussi au raport des experts ont esté jugées autant excellentes & aussi bien conditionées qu'aucunes autres de même espece, qui jusqu'à present sont venuës de l'Amerique.

Il est à croire, que la bonté & la fertilité du terroir de cette Ile, contribuë beaucoup aus louables qualitez & à toute la perfection de ces marchandises: mais il en faut aussi donner la gloire & la louange, à la diligence & à la d'exterité des Habitans de cette Nouvelle Oualcre, qui étans d'un naturel vigilant & laborieus au possible, sont aussi fort soigneus de ne rien oublier de tout ce qui est capable de mettre dans l'estime leur aimable Colonie, & de lui aquerir & conserver un

bon renom parmiles marchands.

Quant au Gouvernement de cette Ile, la justice & la police y sont administrées avec toute l'equité, la douceur & la moderation que l'on sauroit desirer, par un sage Conseil auquel Monsieur le Gouverneur preside. Ce Senat est composé d'un Bourguemaistre de cinq Eschevins & des principaus Officiers de la milice, qui terminent promtement & sans beaucoup de remises suivant les bonnes loix, & les anciennes coûtumes des Provinces confederées, tous les diferens qui peuvent survenir entre les Habitans.

Les Eglises de l'une & de l'autre langue que le Seigneur y a recueillies, c'est à dire tant la Flamande que la Valonne, sont aussi conduites par le ministere des Pasteurs des Anciens & des Diacres, de même que celles des Provinces Unies ausquelles elles sont associées, sous la direction d'une même Discipline Eclesiastique, & l'Inspection de leurs Synodes.

Enfin

Enfin, pour ce qui concerne la Police, l'on ne soufre point de paresseus ni de bouches inutiles dans cette petite Republique, non plus qu'en celle des Abeilles: mais comme l'oysiveté qui est la rouillure des corps & des esprits, en est bannie par un Arrest irrevocable, aussi le dous & prositable employ de l'agriculture, & tous les louables exercices qui servent à l'entretien du commerce, y sont receus & pratiquez avec honneur, de même que parmi les plus genereuses Nations, dont l'histoire est parvenue jusques à nous.

#### ARTICLE II.

#### De l'Ile de la Grenade.

& seize scrupules au deça de la Ligne, commence proprément le demy cercle des Antilles. On luy donne sét lieues de longueur, sur une largeur inégale, elle s'étend Nord & Sud en sorme de Croissant. Les François s'y sont placez il y a environ six ans. Ils eurent à leur arrivée beaucoup à démesser avec le Caraïbes, qui leur en contesterent quelques mois par la force des armes, la paissible possession. Mais ensin Monsieur du Parquet Gouverneur pour le Roy de l'Île de la Martinique, qui avoit entrepris à ses frais cet établissement, les obligea, à luy laisser la terre libre, par la consideration de leurs propres Interests, sondez principalement sur le grande avantage qu'ils recevroient du voisinage des François, qui les assisteroient en tous leurs besoins.

La Terre, y est tres-propre à produire toute sorte de vivres du païs, des Cannes de Sucre, du Gingembre & d'excellent Tabac. Elle jouyt d'un air bien sain. Elle est pourveue de plusieurs sources d'eau douce, & de bons mouillages pour les Navires. Il y a aussi une infinité de beaus Arbres, dont les uns portent des fruits delicieus à manger, & les autressont propres à bâtir des maisons. La pesche est bonne en toute la coste, & les Habitans se peuvent étendre tant pour la pesche, que pour la chasse, en trois ou quatre petis Ilets, qu'on nommé les Grenadins, qui sont au Nord-Est de cette terre. Monsieur le Comte, Capitaine de la Martinique, à esté le premier Gouverneur de cette Ile. Monsieur de la Vaumeniere, luy a succedé en cette charge. Il a sous sa conduite plus de trois cens hommes bien aguerris, qui pour la plupart ont déja demeuréen d'autres Iles, & qui s'entendent parfaitement à faire cultiver la terre, & à manier les armes, pour repousser au besoin les efforts des sauvages, & de tous ceus qui voudroient troubler le repos dont ils jouyssent, en cette aimable demeure.

Monsieur le Comte de Seryllac, ayant entendu le recit avantageus qu'on faisoit à Paris & ailleurs, de la bonté & beauté de cette Ile, là fait acheter dépuis peu de Monsieur du Parquet. Ce qui donne tout sujet d'esperer, que dans peu de tems cette Colonie, qui est tombée en de si bonnes mains, sera considerable pour le nombre de ses Habitans, & pour la

quantité des Marchandises qu'elle fournira.

#### ARTICLE III.

#### De l'Ile de Bekia.

Ette Terre, est distante de la ligne de douze dégrez & vint-cinq scrupules. Elle a dix ou douze lieues de circuit, & elle seroit asses fertile, si elle étoit cultivée. Il y a un fort bon Havre pour les Navires, qui y peuvent estre à l'abry de tous vens: mais à cause qu'elle est dépourveue d'eau douce, elle est peu frequentée, si ce n'est de quelques Caraïbes de saint Vincent, qui y vont quelques saire la pesche, ou cultiver de petis jardins qu'ils ont ça & là, pour leur divertissement.

#### ARTICLE IV.

#### De l'Ile de Saint Vincent.

C Ette Ile, est la plus peuplée de toutes celles que possedent les Caraïbes. Elle est sur la hauteur de seize degrez au Nord de la Ligne. Ceux qui ont veu l'Île de Ferro, qui est l'une des Canaries, disent que cellecy est de même figure. Elle peut avoir huit lieuës de long & six de large. La terre est relevée de plusieurs hautes montagnes, au pied desquelles se voyent des plaines, qui seroyent fort sertiles si elles étoient cultivées. Les Caraïbes y ont quantité de beaus Villages, ou ils vivent delicieusement, & dans un profond repos. Et bien qu'ils soient toûjours dans la mésiance des Etrangers, & qu'ils se tiennent sur leur garde quand il en arrive à leur rade, ils ne leur resusent pas neantmoins du pain du païs, qui est la Cassave, de l'eau, des fruits, & d'autres vivres qui croissent en leur terre, s'ils en ont besoin: pourveu qu'en échange, ils leur donnent des couteaus, des serpes, des coignées, ou quelques autres serremens, dont ils sont état.

A cause que cette place, entre toutes celles que les Caraïbes possedent aus Antilles, est la plus voisine du continent, où habitent les Aroüagues leurs irreconciliables ennemis, ils y assignent ordinairement, le rendez-vous general de leurs troupes, lors qu'ils ont formé le dessein de les ataquer. C'est aussi de cette lle, que sont sortis les plus vaillans hommes, qui à diverses reprises, ont fait des descentes & des ravages dans les Colonies des François & des Anglois, comme nous le dirons en son lieu.

### CONTRACTOR OF THE VANCE OF THE TANK TO THE TRACE OF THE T

# De l'Ile de la Barboude.

I due nos François appellent la Barboude, & les Anglois Barbade, est tituée entre le treizième & le quatorzieme degré, au Nord de l'Equateur, à l'Orient de Sainte Alousie & de Saint Vincent. Les Anglois, qui yont mené des l'an mil six cens vint sét la Colonie qui l'habite encore à present, luy donnent environ vint-cinq lieuës de tour. Elle est d'une sigure plus longue que large. Il n'y a qu'un seul ruisseau en cette lle, qui merite de porter le nom de Riviere: Mais la terre y étant présque par tout platte & unie, elle a en plusieurs endroits des Etangs, & des reservoirs d'eau douce,

qui

qui suppléent au defaut des fontaines & des rivieres. La plupart des maisons, ont aussi des Cisternes, & des puits, qui ne tarissent jamais.

Du commencement qu'on cultiva cette terre, on tenoit qu'elle ne promettoit pas beaucoup: Mais l'experience a verifie le contraire, & elle s'est trouvée si propre à produire du Tabac, du Gingembre, du Cotton, & particulierément des Cannes de sucre, qu'apres l'Ile de Saint Christosse, elle est ta plus frequentée des Marchands, & la plus peuplée de toutes les Antilles. Des l'an mil six cens quarante six, on y contoit environ vint mille Habitans, sans comprendre les Esclaves negres, que l'on tenoit monter à un nombre beaucoup

plus grand.

Il y a plusieurs places en cette Ile, qui portent à bon droit le nom de Villes: parce-qu'on y voir plusieurs belles, longues & larges ruës, qui sont bordées d'un grand nombre de beaus edifices, où les principaus Officiers & Habitans de cette celebre Colonie sont leur demeure: Mais à considerer toute cette Ile en gros, on la prendroit pour une seule grande Ville, à cause que les maisons ne sont pas sort éloignées les unes des autres: Qu'il y en a aussi beaucoup de bien bâties, à la fasson de celles d'Angleterre: que les boutiques & les magazins y sont sournis de toutes sortes de Marchandises: qu'on y tient des soires & des marchez: Et que toute l'Ile, à limitation des grandes Villes, est divisée en plusieurs Parroisses, qui ont chacune une belle Eglise, où les Pasteurs qui y sont en grand nombre, sont le service Divin.

Tous les plus considerables Habitans de cette lle, y sont sermement établis, & s'y trouvent si bien, qu'il arrive rarement qu'ils la quittent, pour aller en une autre. Ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle leur sournit en abondance tous les meilleurs rasraichissemens qui peuvent estre transportez de l'Europe, & une infinité de douceurs que ce nouveau Monde pro-

duit.

Nous aprenons aufi, que cette Colonie s'est tellement aeruë, que ne pouvant plus contenir sans enpressement le grand nombre de ses Habitans, elle a esté obligée pour se mettre plus au large, de pousser une nouvelle Peuplade dans le Continent de l'Amerique Meridionale, laquelle s'acroist de jour à autre, à la décharge, & au plus grand avantage de celle-cy, dont elle releve.

Cette lle est renommée par tout, à cause de la grande abondance d'excellent sucre, qu'on en tire depuis plusieurs années. Il est vray, qu'il n'est pas si blanc que celuy qui vient d'ailleurs, mais il est plus estimé des Rassineurs, par ce qu'il a le grain plus beau, & qu'il soissonne davantage, quand on le purisse.

#### ARTICLE VI.

#### De l'Ile de Sainte Lucie.

L'Alouse, elle est stuée sur le treizième degré & quarante scrupules au deça de la ligne. Elle n'estoit par cy devant frequentée que par un pétit nombre d'Indiens, qui s'y plaisoient à cause de la pesche qui y est abondante. Mais les François de la Martinique, sont venus dépuis peu leur tenir compagnie. Il y a deus hautes montagnes en cette Ile, qui sont extremément roides. On les apperçoit de fort loin, & on les nomme ordinairement, les Pitons de Sainte Alouse; Au pied de ces montagnes; il y a de belles & agreables vallées, qui sont couvertes de grands arbres, & arrosées de fontaines. On tient que l'air y est bon, & que la terre y sera fertile, quand elle sera un peu plus découverte, qu'elle n'est à present.

Monsieur de Rosselan, a étably cette Colonie Françoise, sous les ordres de Monsieur du Parquet, qui l'avoit choisy pour y estre son Lieutenant: & étant decedé en l'exercice de cette charge de laquelle il s'aquittoit dignement, Monsieur

le Breton Parissen a esté mis en sa place.

### ARTICLE VII.

#### De l'Ile de la Martinique.

Es Indiens, appelloient cette lle Madanina; mais les Espagnols luy ont donné le nom qu'elle porte à present. Elte est sur la hauteur de quatorze degrez & trente scrupules au deca de la ligne. C'est une belle & grande terre, qui a environ seize lienes en longueur, sur une largeur inegale, & quarante cinq de circuit. C'est aujourduy l'une des plus celebres, & des plus peuplées des Iles Antilles.

Les François, & les Indiens occupent cette terre, & yont véculong tems ensemble en fort bonne intelligence. Monsieur du Parquet, neveu de seu Monsieur Desnambuc, qui donna le commencement aus Colonies Françoifes qui sont répandues en ces Antilles, comme nous le dirons cy aprés, en est Gouverneur pour le Roy, & dépuis quelques années il

en a áquis la Seigneurie: 010

C'est la plus rompue des Antilles, c'est à dire la plus remplie de montagnes, qui sont fort hautes, & entre coupées de rochers inaccessibles. Ce qu'il y a de bonne terre, est composé en partie de Mornes, qui sont des eminences presque rondes, ainsi nommées au pais: de côtaus qui sont parsaitement beaus, (on les appelle Cotieres au langage des Iles:) Et de quelques plaines ou valons, qui sont extremément agreables. - Land Try os raus their nO - projected

Les montagnes, sont tout à fait inhabitables, & servent de repaire au bestes sauvages, aus serpens, & aus couleuures, qui y sont en fort grand nombre. Ces montagnes sont convertes de beaus bois, d'ont les arbres, surpassent de beaucoup & engrosseur, & en hauteur les nôtres de France, & produisent des fruits, & des graines, d'ont les sangliers & les grash Starring Library and the Comment of

oiséaus se repaissent.

Pour ce qui est des Mornes & des côtaus, la plupart sont habitables, & d'un bon terroir, mais fort penible à cultiver: Car on en voit qui sont si hauts & si droits, qu'à peine y peut In travailler sans danger, ou du moins, sans estre obligé à se

tenir d'une main à quelque souche de Tabac, ou à quelque branche d'arbre, afin de travailler de l'autre.

Le l'abac qui croist dans ces lieus élevez, est toujours meilleur, & plus estimé, que celuy qui croist es vallées, & en des sonds, qui ne sont pas de si prés savorisez de l'aimable presence du Soleil. Car le Tabac qui se cueille en ces endroits, est toujours plein de taches jaunâtres, comme s'il étoit brûlé, & n'est ni de bon goût, ni de bonne garde. Ces lieus étousés sont aussi fort mal-sains, ceus qui y travaillent, deviennent de mauvaise couleur, & les nouveaus venus, qui ne sont pas acoûtumez à cet air, y gagnent plûtot qu'ailleurs le mal d'estomac, qui est si commun en ces lles.

Comme il y a deus sortes de Nations differentes en cette terre, aussi est elle partagée entre l'une & l'autre, c'est à dire entre les Indiens habitans naturels du païs, & les François, qui jetterent les sondemens de cette Colonie au moys de Juillet de l'an mil six cens trente cinq, sous la sage conduite de Monsieur Desnambuc, qui les sit passer de l'île de Saint Christoste, les mit en la paisible possession de cette terre, & apres les avoir munis de tout ce qui étoit necessaire pour leur subsistence, & pour leur seureté, leur laissa Monsieur du Pont, pour commander en qualité de son Lieutenant.

La partie de l'Ile, qui est habitée par les Indiens, est toute comprise en un quartier, qui se nomme la Cabes-terre, sans

autre distinction.

Pour ce qui est du païs occupé par les François, & que l'on nomme Basse-terre; il est divisé en cinq quartiers, qui sont la Case du Pilote, la Case Capot, le Carbet, le Fort Saint Pierre, & le Prescheur. En chacun de ces quartiers il y aune Eglise, ou du moins une Chapelle, un Corps de garde, & une place d'Armes, autour de laquelle on a bâty plusieurs beaus & grands Magazins, pour serrer les Marchandises qui viennent de dehors, & celles qui se sont dans l'île.

Le quartier de la Case du Pilote, est ainsi appellé, à cause d'un Capitaine sauvage, qui y demeuroit autrésois, & qui tenoit à gloire de porter ce nom de Pilote, que nos François luy avoient donné. Il étoir grand amy de Monsieur du Parquet, & c'éroit luy qui l'avertissoit continuellement, de tous

les desseins, que ceus de sa Nation formoient alors contre nous.

Au quartier de la Case Capot, il y a une Fort belle Savanne, (on appelle ainsi aus Iles les prairies & les lieus de pâturage) laquelle est bornée d'un costé d'une riviere, nommée la Riviere Capot, & de l'autre, de plusieurs belles habitations.

Le quartier du Carbet, a retenu ce nom, des Caraïbes, qui avoient autréfois en cette place l'un de leurs plus grands Villages, & une belle Cazequ'ils appelloient Le Carbet, nom, qui est encore à present commun à tous les lieus, où ils sont leurs assemblées. Monsieur le Gouverneur, a honoré un fort long tems c'et agreable quartier de sa demeure, laquelle il faisoit en une maison qui est bâtic de briques, guéres loin de la rade, pres de la place d'armes, en un beau vallon, qui est arrosé d'une asses grosse riviere, qui tombe des montagnes. Les Indiens qui n'avoient point encore veu de bâtiment de pareille figure, ni de matiere si solide, le consideroient au commencement, avec un profond étonnement, & apres avoir essayé avec la force de leurs épaules, s'ils le pourroient ébranler, ils étoient contrains d'avouer, que si toutes les maisons étoient bâties de la sorte, cette tempeste qu'on nomme Ouragan, neles pourroit endommager.

Cette maison, est entourée de plusieurs beaus jardins, qui sont bordez d'arbres fruitiers, & embellys de toutes les rarétez, & curiositez du pais. Monsieur le Gouverneur a quitté cette demeure depuis environ deus ans, à cause qu'il ne se portoit pas bien en ce quartier où elle est située, & en a fait present aus Jesuites, comme aussi de plusieurs belles habitations qui en dépendent, & d'un grand nombre d'Esclaves né-

gres, qui les cultivent.

Le Fort Saint Pierre, est le quartier où demeure presentement Monsieur le Gouverneur. Il y a une Fort bonne batterie de plusieurs grosses pieces de Canon, partie de sonte verte, & partie de ser. Ce Fort commande sur toute la rade. A un jet de pierre du logement de Monsieur le Gouverneur, est la belle Maison des Jesuites, située sur le bord d'une agreable Riviere, que l'on appelle pour cette raison, la Rivière des Iesuites. Cerare edifice, qui pourroit en un besoin servir

de Citadelle, est bâty solidement de pierres de taille & de briques, d'une structure qui contente l'œil. Les avenues en sont fort belles; & aus environs on voit de beaus jardins, & & des vergers remplis de tout ce que les lles produisent de plus delicieus, & de plusieurs plantes, herbages, sleurs & fruits qu'on y a apportez de France. Il y a méme un plan de Vignes, qui porte de bons raisins, en asses grande abondance, pour en saire du vin.

Le quartier du Prescheur, contient un plat païs sort considerable pour son étenduë; & plusieurs hautes montagnes, à la pente déquelles on voit un grand nombre de belles habita-

tions, qui sont de bon rapport.

Entre la Cabes-terre & la Basse-terre, il y a un cul-de-sac, où il se trouve beaucoup de bois propre à monter le Tabac. On y va prendre aussi des roseaus, qui servent à palissader les Cases, & du Mahot franc, dont l'écorce sert à plusieurs usages de la ménagerie.

La plupart des maisons de cette Ile, sont de charpente, fort commodes, & d'une montre agreable, Les plus considerables sont bâties sur ces eminences, que les Habitans appellent Mornes. Cette situation avantageuse, contribué beaucoup à la santéde ceus qui y demeurent, car ils y respirent un air plus épuré que celuy des vallées; Et elle releve merveilleusement la beauté de tous ces agreables edifices, leur sour-nissant une perspective sort divertissante.

La meilleure rade de cette île, est entre le Carbet, & le Fort Saint Pierre. Elle est beaucoup plus assurée que celle des lles voisines, étant à-demy entourée de montagnes asses hautes, pour la mettre à couvert des vens, & y tenir les vais-

seaus en seureté.

Entre la Case du Pilote, & ce sein qu'on nomme ordinaïrement le Cul-de-sac des Salines, il y a un rocher une demye
lieuë avant en mer, que l'on appelle le Diamant, à cause de sa
sigure, qui sert de rétraite à une infinité d'Oiseaus, & entre
autres aus Ramiers, qui y sont leurs nids. L'accés en est dissicile: mais on ne laisse pas de le visiter quelquessois en passant, pendant le tems que les petits des Ramiers, sont bons à
manger.

Le Crénage, est situé du même costé que ce Dismant; c'est un lieu en forme de Cul-de-sac, ou de sein, où l'on mene les Navires pour les r'assraichir, & pour les reparer en les tournant sur le costé, jusques à ce que la quille apparoisse à decouvert. La mer y est toujours calme: mais ce lieu n'est pas en bon air, & les matelots y sont ordinairement pris de sievres, qui pourtant ne sont pas fort dangereuses, puis qu'elles

quittent le plus souvent en changeant de lieu.

Outre les Torrens, qui au tems des pluyes coulent avec impetuosité parmy toutes les ravines de cette lle, on y conte jusqu'à neuf ou dix rivieres considerables, qui ne tarissent jamais. Elles prenent leurs sources à la pente, ou au pied des plus hautes montagnes, d'où elles roulent leurs eaus entre les vallons, & apresavoir arrosé la terre, elles se déchargent en la mer. Leur voisinage est souvent incommode & dangereuz, à cause que lors qu'elles se debordent, elles deracinent les arbres, sappent les rochers, & desolent les champs & les jardins, entrainant bien souvent dans les precipices, les maisons qui sont en la plaine, & tout ce qui s'oppose à cette extraordinaire rapidité de leur cours. C'est aussi ce qui a convié la plupart des Habitans de cette Colonie, de choisir leurs demeures au sommet de ces petites montagnes, ou à la pente de ces eminences, d'ont leur Ile est richement couronnée: car elles les parent contre ces inondations.

Mais ce qui est de plus considerable en cette terre, est la multitude des Habitans qui la possedent, & la cultivent, qu'on dit estre à present de neuf ou dix mille personnes, sans y comprendre les Indiens, & les Esclaves négres, qui sont presque en ausi grand nombre. La douceur du Gouvernement, & la situation avantageuse de cette lle, contribuent beaucoup à l'entretien, & à l'accroissement de cette grande assurce de Peuple. Car présque tous les Pilotes des Navires François & Hollandois qui voyagent en l'Amerique, ajustent le cours de leur navigation en telle sorte, qu'ils la puissent reconnoitre, & aborder avant toutes les autres, qui ne sont pas si bien sur leur route: & si-tost qu'ils ont jetté l'ancre à la rade de cette terre, pour y prendre les refraichissemens qui leur sont necessaires, ils y son, descendre leurs passagers, s'ils

ne sont expressément obligez de les conduire encore plus loin. Il est même arrivé souvent, que des familles entieres, qui étoient sorties de France, en intention de passer en d'autres Iles, qui sont au delà de celle-cy, & qui ne luy cedent en rien, ni en bonté d'air, ni en fertilité de terroir, étans satiguées & ennuyées de la mer, s'y sont arrêtées, pour ne point s'exposer de nouveau, à tant de dangers, de dégouis, & d'autres incommoditez, qui accompagnent inseparablement, ces

longs & penibles voyages.

Parmy cette grande multitude de peuple, qui compose cette Colonie, il y a plusieurs personnes de merite, & de condition qui apres avoir signalé leur valeur, dans les armées de France, ont choify cette aimable retraitte, pour estre le lieu de leur repos, apres leurs honorables fatigues. Monsieur de Goursolas, Lieutenant General de Monsieur le Gouverneur, s'y est rendu recommandable entre tous; sa sage conduite, son affabilité, & son humeur obligeante, luy ont aquis les affections de tous les Habitans de l'Île, & les respects de tous les étrangers qui y abordent. Monsieur le Comte, & Monsieur de L'Oubiere, y sont considerez entre les principaus Officiers. Monsieur du Coudré, y a exerce un fort longtems la charge de luge Civil

& Criminel, avec beaucoup d'approbation.

Au commencement de la description de cette Ile, nous avons dit à dessein, que les François & les Indiens, y ont vêcu long tems ensemble en bonne intelligence: Car nous apprenons des memoires, qui nous ont este envoyez depuis peu, touchant l'Etat de cette Ile, qu'il y-a environ quatre ans, que les Caraïbes sont en guerre ouverte avec les nôtres; que depuis ce tems-là, ces Barbares ont-fait plusieurs ravages en nos quartiers; & que ni les hautes montagnes, ni la profondeur des precipices, ni l'horreur des vastes & astreuses solitudes, qu'on avoit tenuës jusques alors pour un mur impenetrable, quisceparoit les terres des deus Nations, ne les ont pû empescherde venir fondre sur nos gens, & de porter jusques au milieu de quelques-unes de leurs habitations, le feu, le massacre, la desolation, & tout ce que l'esprit de vengeance leur à pû dicter de plus cruel, pour contenter leur rage, & pour assouvir la brutalité de leur passion. Alistica V

On parle diversement des sujets de cette rupture. Les uns l'attribuent au déplaisir que quelques Caraïbes ont conçeu, de ce que Monsieur du Parquet, a établi contre leur gré, des Colonies Françoises aus Iles de la Grenade, & de Sainte Alousie, ou de ce qu'on ne leur a pas acompli la promesse qui seur avoit esté faite, en s'emparant de ces places, de leur donner en compensation, des marchandises, qui leur seroyent les plus agreables, jusqu'à la concurrence, de la valeur de deus mille francs, ou environ. Les autres disent, qu'ils ont esté incitez à prendre les armes, pour venger la mort de quelques uns de leur Nation, Habitans de l'Ile de Saint Vincent, qu'ils tiennent estre periz, apres avoir beû de l'eau de vie e mpoisonnée, qui leur avoit esté apportée de la Martinique.

Incontinent que cette guerre sut declarée, & que les Caraïbes eurent sait par surprise, selon leur coûtume, quelques dégats en l'un de nos quartiers: ceus qui sont envieus de la gloire de nos Colonies, & de leur progrez & affermissément dans ce nouveau Monde, saisoient courir le bruit, que nos gens ne pourroyent jamais domter ces Barbares; que ceus de cette même Nation qui habitent à la Dominique, & à Saint Vincent, avoient ébransé tous leurs alliez du Continent, pour nous saire la guerre à sorces unies; que pour faciliter ce dessein, & grossir leur party, ils avoient même traitté de paix avec les Arovaguës leurs anciens ennemis; & qu'ils avoyent engagé si avant tous ces Sauvages en leur querelle, qu'ils étoient resolus de se jetter d'un commun essort sur nous, & de nous accabler de leur multitude.

L'On ne sait pas au vray, si cette ligue generale dont on nous menaçoit à esté projettée: mais il est constant qu'elle n'a point paru, & qu'apres les premieres courses, que les Caraïbes de la Martinique firent sur nos terres avec quelque avantage, ils ont dépuis si mal reussy dans leurs entreprises, & ils ont esté si souvent pour suivis & repoussez des nôtres, avec perte de leurs principaus Chess, qu'ils ont esté contrains depuis deus ans ou environ d'abandonner leurs Villages, & leurs Jardins à leur discretion, & de se r'ensermer dans l'epaisseur des bois, & parmy des montagnes & des rochers qui sont présque inaccessibles. De sorte que ceus qui connoissent la valeur,

valeur, l'experience, & le bon ordre de nos François qui habitent cette Ile, sont entierement persuadez, que si ces Barbares, ont encore l'assurance de sortir de leurs tanieres, pour experimenter le sort des armes, & pour secouer cette profonde consternation en laquelle ils vivent, ils seront contrains par necessité, ou de leur quitter l'entiere possession de cette terre, ou d'accepter toutes les conditions sous lesquelles ils voudront traitter de paix avec eus, & renouveller l'ancienne alliance, qu'ils ont trop legerement rompuë.

Dépuis la premiere edition de cette Histoire, nous avons esté plenement informez de l'état auquel est à present cette florissante Colonie, & de l'heureus succés des guerres quelle a eus avec les Caraïbes: Mais à cause que cet Article est dêja assez dissus, & que cette matiere apartient proprement à l'Histoire Morale, nous la remettrons avec toutes ses circonstances, au Chapitre vintième de nôtre second Livre, auquel

nous traitons des guerres des Caraïbes.

# CHAPITRE TROISIÉME.

Des Iles Antilles qui s'étendent vers le Nord.

Outes les lles dont nous ferons la description en ce Chapitre, étans situées plus au Nord que les precedentes; jouissent par consequent d'une temperature un peu plus douce. Elles sont aussi plus frequentées que celles de Tabago, de la Grenade, & de Sainte Alousse; à cause que les Navires qui se sont rafraichis à la Martinique, & qui descendent à Saint Christosse, les peuvent visiter les unes apres les autres, sans se detourner de leur route.

#### ARTICLE I.

De l'Ile de la Dominique.

CEtte lle, est sur la hauteur de quinze degrez & trente serupules. On l'estime avoir en longueur environ tréze lieuës, & en sa plus grande largeur un peu moins. Elle a en

son centre plusieurs hautes montagnes, qui entourent un fonds inaccessible, où l'on voit du haut de certains rochers, une infinite de Reptiles, d'une grosseur & d'une longueur

effroyable.

Les Caraïbes, qui habitent cette Ile en grand nombre, ont fort long-tems entretenu, ceus qui les alloient visiter, du conte qu'ils saisoient, d'un gros & monstrueus serpent, qui avoit son repaire en ce sonds. Ils disoient qu'il portoit sur sa tesse une pierre éclatante comme une Escarboucle, d'un prix inéstimable. Qu'il voiloit pour l'ordinaire ce riche ornement, d'une petite peau mouvante, comme la paupiere qui couvre l'œil: mais que quand il alloit boire, ou qu'il se jouoit au milieu de ce prosond abysme, il le montroit à decouvert, & que pour lors les rochers, & tout ce qui étoit à l'entour, recevoit un merveilleus éclat du seu, qui sortoit de cette precieuse couronne.

Le Cacique de cette Ile, étoit autréfois des plus considerez entre les autres de la même Nation. Et quand toutes leurs troupes marchoient en bataille, contre les Aroüagues leurs ennemis du Continent, celuy cy avoit la conduite de l'avantgarde, & étoit signalé par quelque marque particuliere, qu'il avoit sur son corps. Et encore à present, il tient un rang de Prince parmy ces Barbares, qui ont même tant de respect & de veneration pour luy, qu'ils le portent souvent sur leurs épaules, dans une forme de brancart, lors qu'il veut honorer de sa presence leurs festins, & leurs autres assemblées solemnelles.

Quand il passe de Navires François prés de cette lle, on voit aussi-tôt plusieurs canots, en chacun déquels il y a trois ou quatre Indiens au plus, qui viennent convier les Capitaines de ces Vaisscaus, d'aller moüiller aus bonnes rades qu'ils montrent: Ou du moins, ils presentent des fruits de leur terre, qu'ils ont apportez, & apres avoir sait present de quelques uns des plus beaus aus Capitaines, & aus autres Officiers, ils offrent ce qui leur reste, en échange de quelques hameçons, de quelques grains de cristal, ou d'autres menues bagatelles qui leur sont agreables.

Ceus qui ont une connoissance particuliere de cette belle Ile, nous assurent, qu'elle est l'une des meilleures, & des plus dignes d'estre cultivées de toutes les Antilles, à cause des excellentes vallées, & des plaines de grande étenduë, qui sont au pied des agreables montagnes, qui luy sont une superbe couronne, & parce qu'elle est rafraichie plus qu'aucune autre, de plusieurs grandes sources, qui y sorment des ruisseaus & des rivieres, qui sont merveilleusement commodes. On tient aussi, qu'il y a des personnes de qualité, qui ont dessein d'obliger bien tôt les Caraïbes, à recevoir des compagnons du dous repos & de la tranquilité qu'ils y respirent.

#### ARTICLE IL

# De l'Ile de Marigalante.

N la met ordinairément sur la hauteur de quinze de grez & quarante scrupules. C'est une terre assez platte & remplie de bois, qui témoignent qu'elle ne seroit pas inseconde, si elle étoit cultivée. Elle a toujours été frequentée des Indiens, tant pour la pesche, que pour l'entretien de quel-

ques petis jardinages qu'ils y ont.

Les derniers avis, qui nous sont venus des Antilles, portent, que Monsieur D'Houel, Gouverneur de la Gardeloupe, a nouvellement sait peupler cette Ile, & qu'il y a sait bâtir un Fort, pour reprimer quelques Indiens, qui vouloient s'opposer à ce dessein, & qui y avoient tué vint hommes, qu'il y avoit envoyez par avance, pour découvrir peu à peu la terre: & qu'à cause de cet accident, il y en a fait passer environs trois cens, qui se retiroient la nuit en un grand vaisseau qu'ils avoient à la rade, jusques à ce que la fortification sut en desense. Les Caraïbes de la Dominique, pour entretenir l'amitie qu'ils ont avec les Habitans de la Gardeloupe, qui sont leurs plus proches voisins, disent qu'ils sont innocens de ce massacre, & en ont sait excuse à Monicur d'Houel, l'imputant à ceus de leur Nation, qui habitent aus autres lles.

11 1 = /1

#### ARTICLE III.

Des Iles des Saintes, & des Oiseaus.

Entre la Dominique, & la Gardeloupe, il y a trois ou quatre petites lles, fort proches les unes des autres, qu'on nomme ordinairement les Saintes. Elles sont sur la même hauteur que Marigalante, au couchant de laquelle elles sont situées, & jusques à present, elles sont desertes & inhabitées.

l'Ile aus Oiseaus, est encore plus occidentale que les Saintes. On la range sur la hauteur de quinze degrez, & quarante cinq scrupules. Elle est ainsi nommée à cause de la multitude d'Oiseaus, qui y sont leurs nids jusques sur le sable, & au bord de la mer. Ils sont pour la plûpart sort faciles à prendre à la main, par ce que ne voyant pas souvent des hommes, ils n'en ont nulle crainte. Cette terre est sort basse, & à peine la peut-on appercevoit, que l'on n'en soit bien prés.

#### ARTICLE IV.

## De l'Ile de la Desiderade.

Lle est ainsi nommée, par ce que Christosle Colomb, la découvrit la premiere de toutes les Antilles, en son se-cond voyage de l'Amerique. Et comme la premiere terre de ce Nouveau Monde, sut appellée par luy, San Salvador, au lieu qu'elle se nommoit auparavant Guanahani, qui est une des Lucayes, sur la hauteur de vint-cinq degrez & quelques serupules; ainsi, il nomma celle-cy la Desirée, à cause de l'accomplissement de son souhait. Elle est éloignée de dix lieuës de la Gardeloupe, en tirant vers le Nord-Est: & de la ligne, de seize degrez, & dix scrupules. Il y a assez de bonne terre en cette Ile, pour y dresser plusieurs belles habitations: c'est pourquoy on espere, qu'elle ne sera pas long-tems, sans estre peuplée.

#### ARTICLE V.

## De l'Ile de la Gardeloupe.

C Ette Ile, est la plus grande, & l'une des plus belles, de toutes celles que les François possedent aus Antilles. Elle étoit cy devant appellée par les Indiens Carucueira: mais les Espagnols luy ont donné le nom qu'elle porte à present. Les uns la mettent precisément au seiziéme degré, & les autres y ajoussent seize scrupules. Elle a environ soixante lieues de circonference, sur neus ou dix de largeur aus endroits ou la terre s'étend d'avantage. Elle est divisée en deus parties par un petit bras demer, qui separe la Grand' terre, d'avec celle qu'on nomme proprement la Gardeloupe. La partie plus Orientale de celle-cy, est appellée, Cabes-Terre, & celle qui est au Couchant, Basse-Terre.

Ce qu'on nomme la Grand' Terre, a deus Salines, où l'eau de la merse forme en sel, comme en plusieurs autres lles, par

la seule force du Soleil, sans aucun autre artifice.

La partie qui est habitée, est relevée en plusieurs endroits, & particuliérement en soncentre, de plusieurs hautes montagnes, dont les unes sont herissées de rochers pelés & affreus, qui sélevent du sein de plusieurs effroyables precipices, qui les entourent; & les autres, sont couvertes de beaus arbres, qui leur composent en tout tems une guirlande agreable. Il y a au pied de ces montagnes, plusieurs plaines de grande étenduë, qui sont rafraichies par un grand nombre de belles rivieres, qui convioient autréfois les flottes qui venoient d'Espagne, d'y venir puiser les eaus, qui leur étoient necessaires, pour continuer leurs voyages. Quelques unes de ces rivieres, ense débordant, roulent des bâtons ensoufrez, qui ont passé par les mines de soulfre, qui sont dans une montagne des plus renommées de l'Ile, qui vomit continuellement de la sumée, & à laquelle on a donné pour ce sujet, le nom de Soulfriere. Il y a aussi des fontaines d'eau bouillante, que l'experience a fait trouver fort propres à guerir l'hydropisse, & toutes les maladies qui proviennent de cause froide.

Il y a deus grands seins de mer, entre ces deus terres, d'où les Habitans de l'Île qui se plaisent à la pesche, peuvent tirer en toute saison des Tortuës, & plusieurs autres excellens

poissons.

Cette terre commença d'estre habitée par les François, en l'an mil six cens trente cinq. Messieurs du Plessis, & de L'Olive, y eurent les premiers commandemens avec égale autorité. Mais le premier étant mort le septiéme mois apres son arrivée, & Monsieur de l'Olive étant devenu inhabile au gouvernément, par la perte qu'il fit de la veuë, les Seigneurs de la Compagnie des lles de l'Amerique, prirent à cœur de soûtenir cette Colonie naissante, qui étoit extremément desolée, & de la pourvoird'un chef doué de courage, d'experience, & de toutes les qualitez, qui sont requises en un homme de commandement. A cet effet ils jetterent les yeus sur Monsieur Auber l'un des Capitaines de l'Ile de S. Christofle, qui étoit pour lors à Paris. Le tems à amplement verifié, que ces Messieurs ne pouvoient pas faire un meilleur choiz: Car cette Colonie doit sa conservation, & tout le bon état auquel elle a été dépuis, à la prudence, & à la sage conduitte de cedigne Gouverneur, qui signala son entrée en cette charge, par la paix qu'il fit avec les Caraïbes, & par plusieurs bons ordres qu'il établit, pour le soulagement des Habitans, & pour rendre l'Ile plus recommendable: comme nous le deduirons au Chapitre troisiéme, du second Livre de cette Histoire.

Monsieur d'Houel est aujourduy Seigneur & Gouverneur de cette Ile: & depuis qu'il y a été étably, elle a prisencore une toute autre face, qu'elle n'avoit auparavant, car elle s'est accruë en nombre d'Habitans, qui y ont bâty plusieurs belles maisons, & y ont attiré un si grand commerce, qu'elle est a present l'une des plus considerables, & des plus florissantes des Antilles.

O y voit de belles plaines, sur lesquelles on fait passer la charruë pour l'abourer la terre; ce qui ne se pratique point aus autres Iles: Apres quoy le Ris, le Mays, le Manioc dont on fait la Cassaue, les Patates, & même le Gingembre, & les Cannes de sucre, viennent le mieux du monde.

Plu-

Les Jacobins Reformez, possedent une partie de la meilleure terre de cette Ile, sur laquelle ils ont fait plusieurs belles Habitations, qui sont d'un bon rapport. Elles doivent le bon état auquel elles sont, aus soins incomparables du P. Raymond Breton, qui les a conservées à son Ordre, parmy plusieurs difficultez.

La partie de l'Ile qu'on nomme la basse terre; est enrichie d'une petite Ville, qui s'acroist tous les jours. Elle a déja plusseurs ruës, qui sont bordées d'un grand nombre de beaus edifices de charpente, qui sont pour la plûpart à deus étages, & d'une structure commode, & agreable à la veuë. Elle est aussi embellie de l'Eglise Parroissiale, des Maisons des Jesuites, & des Carmes, que Monsieur le Gouverneur y a appellez dépuis peu; & de plusieurs amples Magazins, qui sont necessaires pour la subsistence de cette aimable Colonie.

Monsieur le Gouverneur, fait sa demeure en un Chateau, qui n'est pas fort éloigné de la Ville. Il est bâty bien solidément, à quatre faces. Les coins sont munis déperons, & de redoutes de massonnerie d'une telle épaisseur, qu'elle peut soûtenir la pesanteur de plusieurs pieces de Canon de fonte verte, qui y sont posées en batterie. Un peu au delà de ce Chateau, il y a une fort haute montagne, qui le pourroit incommoder: mais Monsieur le Gouverneur, qui n'oublie rien de tout ce qui peut contribuer à l'ornement & à la seureté de son Ile, y a fait monter du Canon; & afin qu'un ennemy ne se puisse emparer de cette place, il y a fait une espéce de Citadelle, qui est en tout tems pourveuë de vivres, & de munitions de guerre. Il y a aussi fait bâtir des logémens, qui sont capables de tenir à couvert les Soldats qui la gardent, & de servir au besoin de retraite assurée aus Habitans. La Cabes-Terre, a aussi un Fort, quiest bien considerable. Il est bâty en un lieu qu'on nommoit autrefois la Case au borgne. Il contient tout ce quartier-là en assurance. On l'appelle le Fort de Sainte Marie. Messieurs les Neveus de Monsieur d'Houel, ayans contribué de leurs biens à l'afermissement de la Colonie de cette Ile, en sont aussi Seigneurs en partie, & leur surisdiction s'étend, sur ce quartier de la Cabes-terre, qui leur est échû en partage.

Plusieurs personnes de condition, se sont retirées en cette Ile, & y ont sait drésser un grand nombre de Moulins à sucre, Monsieur de Boisseret, y est Lieutenant General de Monsieur le Gouverneur. Monsieur Hynselin, Monsieur du Blanc, Monsieur de Mé, Monsieur des Prez, & Monsieur Postel, y sont estimez entre les principaus Officiers, & les plus honorables Habitains. Monsieur d'Aucourt, personnage d'un rare savoir, & d'une conversation sort douce, y exerce la charge de Lieutenant Civil & Criminel, avec beaucoup de louange.

#### ARTICLE VI.

# De l'Ile D' Antigoa.

Ctte Ile, est sur la hauteur de seize degrés & quarante sest de six ou sept lieuës, sur une largeur inegale. Elle est de difficile accés aus navires, à cause des rochers qui l'environnent. L'on tenoit cy-devant, qu'elle étoit inhabitable, par ce qu'on croyoit qu'il n'y avoit point d'eau douce: mais les Anglois, qui s'y sont placez, y en ont trouvé, & y ont encore creusé des puits, & des cisternes, qui suppléeroient à ce défaut. Cette Ile est abondante en poissons, en gibier, & entonte sorte de bétail domessique. Elle est habitée par sét ou huit cens hommes, & il y a comme en toutes les autres, qui sont entre les mains de cette Nation, de bons & de savans Passeurs, qui ont un grand soin des troupeaus, qui leur sont commis.

#### ARTICLE VII.

# De l'Ile de Mont-serrat.

Es Espagnols, ont donné à cette lle le nom qu'este porte, à cause de quelque ressemblance qu'il y a, entre une montagne qui y est, & celle de Mont-serrat, qui est prés de BarceBarcellonne, & ce nom luy est demeuré jusques à present. Elle est sur la hauteur de dix-sét degrez de latitude septentrionale. Elle a trois lieuës de long, & présque autant de sarge, de sorte qu'elle paroit d'une sigure ronde. La terre y est tres-sertile. Les Anglois la possedent & y sont sort bien logez. On tient qu'il y a environ six cens hommes,

Cequi est de plus considerable en cette lle, est une belle Eglise, d'une agreable structure, que Monsseur le Gouverneur & les Habitans y ont fait bâtir: la chaire, les bancs, & tout l'ornement du dedans, sont de menusserie, de bois du

pais, qui est precieus, & de bonne odeur.

#### ARTICLE VIII.

Des Iles de la Barbade & de Redonde.

'Ile, que les François nomment Barbade, & les Anglois Barboude, est sur la hauteur de dix-sét degrez & trente scrupules. C'est une terre basse, longue d'environ cinq lieuës, située au Nord-Est de Mont-serrat. Les Anglois, yont une Colonie de trois à quatre cens hommes, & y trouvent dequoy subsister commodément. Elle à cecy de fâcheus & de communavec les lles d'Antigoa, & de Mon-serrat, que les Caraïbes de la Dominique & d'ailleurs, y font souvent de grands ravages. L'inimitie que ces Barbares ont conceuë contre la Nation Angloise est si grande, qu'ils ne s'écoule présque aucune année, qu'ils ne fassent une ou deus descentes à la faveur de la nuit, en quelcune des Iles qu'elle possede: & pour lors, s'ils ne sont promtément découvers & vivément repoussez, ils massacrent tous les hommes qu'ils rencontrent, ils pilent les maisons & les brûlent, & s'ils peuvent se saisir de quelques femmes ou de leurs enfans, ils les font prisonniers de guerre, & les enlevent en leurs terres, avec tout le butin qui leur agrée.

l'Île qu'on appelle Redonde ou Rotonde, à cause de sa figure, est sur la hauteur de dix-sét degrez & dix scrupules. Elle est petite, & ne paroit de loin que comme une grosse tour: & selon une certaine sace, on diroit que ce seroit un grand

F 2

Navire,

Navire, qui est sous la voile. On la peut facilément aborder de toutes parts, à cause que la mer qui l'entoure est prosonde, & sans rochers ou écueils, qui puissent mettre en danger les Navires.

#### ARTICLE IX.

# De l'Ile de Nieves.

l'Est une petite terre, qui est située sur la hauteur du dixsettiéme degré & dixneuf scrupules vers le Nord. Elle
n'a qu'environ six lieuës de tour, & dans son milieu, une seule
montagne qui est fort haute, & couverte de grands bois jusques au sommet. Les habitations sont tout à l'entour dela
montagne, à commencer dépuis le bord de la mer, jusques à
ce qu'on arrive au plus haut, où l'on peut commodément
monter. On fait aisément & par eau & par terre, tout le circuit de cette lle. Il y a plusieurs sources d'eau douce, dont
quelques-unes sont assez fortes, pour porter leurs eaus jusques à la mer. Il y a même une sontaine, dont les caus sont
chaudes & minerales. On a fait des bains tout proche de la
source, qui sont frequentez avec heureus succés, pour la
guerison des mêmes maladies, qui demandent l'usage des eaus
de Bourbon.

Les Anglois qui s'y font établis en l'an milsix cens vinthuit, habitent cette Ile au nombre d'environ trois milles hommes, qui y subsistent honorablement par le trasic qu'ils y sont

de Sucre, de Gingembre, & de Tabac.

Cette lle, est des mieus policées de toutes les Antilles. La Justice s'y administre avec grande sagesse, par un Conseil, qui est composé des plus notables, & de plus anciens Habitans de la Colonie. Les juremens, les larcins, l'yvrognerie, la paillardise, & toutes sortes de dissolutions & de desordres, y sont punis severément. L'an mil six cens quarante neuf, Monsieur Lake y commandoit. Depuis Dieu l'a appellé à soy. Il étoit homme craignant Dieu, & savant; qui gouvernoit avec grande prudence, & grande douceur.

Il y atrois Eglises, qui sont simplement bâties; mais en recompense elles sont commodément disposées pour y faire le Divin service. Pour la seureté des vaisseaus qui sont à la rade, & pour empescher la descente que pourroit saire un Ennemy, on y a bâty un Fort, où il y a plusieurs grosses pieces de Canon, qui commandent sur la mer. Il tient aussi en assurance les Magazins publics, dans lesquels on décharge toutes les Marchandises qui viennent de dehors, & qui sont necessaires pour la subsistence des Habitans. Et c'est delà, qu'elles sont puis apres distribuées à tous les particuliers qui en ont besoin, pourveu que ceus qui ont cette commission, les jugent capables de les payer au jour nommé, & au prix, que Monsieur le Gouverneur & Messieurs du Conseil y ont mis, selon leur prudence, & equité.

Ce qui rend encore cette Ile recommandable, est qu'elle n'est separée que par un petit bras de mer, de celle de Saint Christosse, la plus belle & la plus renommée de toutes les Antilles, dont elle est la Capitale. Décrivant donc assez briévement la plupart des autres Iles, il est juste de nous étendre un peu davantage sur cellecy. Et c'est pourquoy nous en serons

un Chapitre à part, comme le sujet le merite bien.

# CHAPITRE QUATRIÉME.

De l'Ile de Saint Christofle en particulier.

'Ile de Saint Christofle, suit ainsi appellée par Christofle Colomb, qui la voyant si agreable, voulut qu'elle portast son nom. A quoy il sut aussi convié par la figure d'une des montagnes qui sont en cette lle, laquelle porte sur sacroupe, comme sur l'une de ses épaules une autre plus petite montaigne; de même que l'on peint Saint Christosse, comme un Geant, qui porte nôtre Seigneur sur les siennes, en sorme d'un petit ensant. L'île est sur la hauteur de dix-sét degrez; & vint cinq Scrupules.

C'est le siege des Gouverneurs Generaus des François & des Anglois, qui possedent la plus grand'-part des Antilles :

F. 32

MON-

MONSIEUR LE CHEVALIER DE POINCY, Baillif & Grand-Croix de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, Commandeur d'Oysemont & de Coulours, & Chef d'Escadre des Vaisseaus du Roy en Bretagne, Gentil-homme de fort ancienne Maison, qui porte le nom de Poincy, exercetresdignement cette charge pour sa Majesté, depuis environ dixneuf ans. Et l'on trouve en sa personne, toute la prudence, toute la valeur, toute l'experience & en un mot toutes les hautes qualitez, qui sont necessaires pour achever un grand Capitaine. C'est aus soins & à la sagesse de ce brave Seigneur. que l'on doit aujourduy le bon Etat de cette Ile: Car l'ayant trouvée comme un desert, il l'a enrichie de plusieurs beaus edifices: Il la remplie de toutes les choses necessaires à la vie: Il y a attiré une grande multitude de personnes de toute condition, qui y vivent doucément & en repos. & il y a formé la plus noble & la plus ample Colonie, que nôtre Nation ait eue jusqu'à present, hors des limites de la France. Il maintient cette Colonie par de bonnes lois politiques, & militaires. Il rend une fidele justice à tous ceus de son gouvernement, ayant éstably pour cet effet un Conseil de gens de consideration. Il prend un soin charitable des pauvres, des malades & des orfelins: En general il soulage & aide au besoin tous les habitans de l'Ile, subsistant de ses propres biens, par son bon ordre, & par son œconomie, sans estre à charge à personne. Il traitte splendidement les Etrangers qui le viennent visiter, & fait un accüeil favorable à tous ceus qui abordent en son Ile. Sa maison est conduite avec un ordre qu'on ne sauroit assez priser. Dans la paix même, on y voit saire les exercices de la guerre: Et en tous tems, elle est une école de civilité, & de toutes sortes de vertus. Il fait observer exactement la discipline militaire, pour tenir l'Ile en desense, donner de la terreur à l'ennemy, & préter au besoinsecours aus alliez. Il est l'Arbitre de tous les differens qui surviennent entre les Nations voisines, & par sa sage conduite, il demeure toujours en parfaite intelligence avec les Anglois, les conviant par ses rares vertus, à l'honorer, & à déserer à ses sentimens. Il peut mettre sur pied en un instant plusieurs Compagnies de Cavalerie & environ huit à neuf mille hommes de pied.

pied, Enfin il a eu soin détendre le nom François en plusieurs Iles, ou il a étably des Colonies qui sont a present florissantes: Il à aussi envoié en la terre serme de l'Amerique, en un endroit appelle Cap de Nord, des hommes qui entretiennent un commerce avec les Indiens, & qui peuvent donner le sondément à une ample Peuplade, par ce que ce lieu là, ouvre l'entrée d'un grand & bon Païs. Il étoit impossible de passer plus outre, sans arrêter quelque tems nos yeux sur un si digne General. Pour suivons maintenant la description de Saint Christosse.

L'Ile a environ vint-cinq lieuës de tour. La terre en étant legere, & fablonneuse, est tres-propre à produire toutes sortes des fruits du païs, & plusieurs de ceus qui croissent en Europe. Elle est relevée au milieu, par de tres-hautes montagnes, d'où coulent plusieurs ruisseaus, qui s'ensient quelque-fois si promtément, par les pluïes qui tombent sur les montagnes, sans qu'on l'apperçoiue à la pente, ni aus plaines; que l'on est souvent surpris de ces torrens, qui debordent

tout à coup.

Toute l'Île est divisée en quatre Cantons: dont il y en a deus, qui sont tenus par les François, & les autres, par les Anglois: mais en telle sorte que l'on ne peut traverser d'un quartier à l'autre, sans passer sur les terres de l'une ou de l'autre Nation. Les Anglois, ont en leur partage plus de petites rivieres que les François: Mais en recompense, ceux-cy, ont plus de plat-païs, & dé terres propres à estre cultivées. Les Anglois sont aussi en plus grand nombre que les nôtres: mais ils n'ont point de si fortes places de desense, & ne sont pas si bien armez. Les François ont quatre Forts, munis de quantité de Canons, qui portent loin en mer, d'ont celui qui est à la pointe de sable, à des fortifications regulieres comme une Citadelle. Le plus considerable apres celui-là, està la rade, ou au mouillage qu'on appelle de la Basse-terre. Il y a jour & nuit en l'un & en l'autre, des Compagnies de Soldars qui font bonne garde. Pour contenir aussi les quartiers en seureté, & prevenir les desordres, qui pourroient survenir entre deus peuples differens, chaque Nation tient aus avenues de ses quartiers, un corps de garde, qui se renouvelle par chacum 48 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 4

chacunjour. Les Anglois, ont aussi de leur costé deus places sortes, l'une qui commande sur la grand'-rade, & l'autre sur

une autre descente, qui est joignant la pointe de sable.

Cette Ile, est pourveile d'une belle Saline, qui est sur le bord de la mer, dans un sein, que les habitans appellent ordinairement Cul-de-sac. Guéres loin de-là, il y a une pointe de terre, qui s'avance si pres de l'Ile de Nieves, que le traiet de mer qui separe ces deus places, n'a qu'un petit quart de lieuë, de sorte qu'il s'est trouvé des hommes, qui l'ont autréfois passé à la nage.

On tient, qu'il y à une Mine d'argent à Saint Christosse: mais, comme les salines, les bois, les rades, & les Mines sont communes aus deus Nations, personne ne se met en peine d'y regarder. Joint qu'il faut une grande puissance, & un prodigieus nombre d'Esclaves pour une telle entreprise. La vraie

Mine d'argent de cette Ile, c'est le Sucre.

On fait aisément par terre, le tour de toute cette Ile: mais on ne peut traverser le milieu, à cause de plusieurs grandes & hautes montagnes, qui enferment en leur sein d'effroyables precipices, & des sources d'eaus chaudes. Et même on y trouve du soulfre, qui a donné le nom de Soulfriere, à l'une de ces montagnes. Depuis le pied des montagnes, en prenant la Circonferance au dehors, toute la terre de cette Iles'étend par une pente douce jusques au bord de la mer, d'une l'argeur inégale, selon que les montagnes poussent plus où moins avant leurs racines, du costé de la mer; où que la mer s'avance, & reserre la terre contre les montagnes. Toute l'etenduë de bonne terre qui est cultivée, jusques à la pente trop roide des montagnes, est divisée présque par tout, en plusieurs étages, par le milieu desquels passent de beaus & larges chemins tiréz en droite ligne, autant que les lieus le peuvent permettre. La premiere de ces lignes de communication, commence environ cent pas au dessus du bord de la mer: l'autre trois ou quatre cens pas plus haut, & ainsi en montant jusques au troizième ou quatriéme étage, d'où l'on voit les habitations de désous, qui forment un aspect fort agreable.

Chaque étage, qui fait comme une ceinture ou plus gran-

de ou plus petite à l'entour des montagnes, selon qu'il en est ou plus ou moins éloigné, a aussi ses sentiers, qui comme autant de ruës traversantes, donnent le libre accez à ceus qui sont ou plus haut ou plus bas: Et cela avec une si belle symmetrie, que lors que l'on fait par mer le tour de l'Ile, il ny a rien de plus agreable, que de voir cette divertissante verdure de tant d'arbres qui bordent les chemins, & qui sont aus lizieres, & font les separations de chaque habitation. La veuë ne se peut lasser de considerer cette terre. Si elle se porte en haut, elle se trouve terminée, par ces hautes montagnes, qui sont couronnées d'une verdure eternelle, & revetues de bois precieus. Si elle se restéchit plus bas, elle apperçoit les lardins, qui prenant leur naissance dés le lieu où les montagnes sont accessibles, s'étendent de là par une douce & molle descente, jusques au bord de la mer. Le beau vert naissant du Tabac planté au cordeau, le Jaune pâle des Cannes de Sucre qui sont en maturité, & le vert brun du Gingembre & des Patates, font un paisage si diversifié, & un émail si charmant, qu'on ne peut, sans faire un effort sur son inclination, retirer la veuë de dessus. Ce qui recrée encore d'avantage les yeux, est qu'au milieu de chaque habitation ou Jardin, on remarque plusieurs belles maisons, de differente structure. Celles nommement qui sont convertes de ruile rouge ou plombée, donnent un grand lustre à cette aimable perspective: Et par ce que l'Ile va toujours en montant, l'étage inferieur ne derobe pas la veue de celui qui est plus avant en la terre; mais en un instant on voit tous ces beaus compartimens, tous ces chemins qui sont comme autant d'allées de vergers; toutes ces bordures de differentes sortes d'arbres; tous ces jardins plantez à la ligne de diverses espèces de fruits; & tous ces jolis edifices, qui ne sont distans le plus souvent que de cent pas, ou environ, les uns des autres: Et en un mot, tant d'agreables objets se presentent aus yeux en même tems, que l'on ne sait à quoy s'arréter.

Il est necessaire, pour la plus grande commodité des habitans, & la facilité de leurs employs, que leurs maisons soient separées les unes des autres, & placées au milieu de la terre qu'ils cultivent: Mais, les François, outre leurs demeures qui sont ainsi écartées, ont encore bâty en leur quartier de la basse terre, une agreable ville, qui s'augmante tous les jours, & d'ont les edifices sont de brique & de charpente. Elle est prés de la rade où les vaisseaus ont coûtume de mouiller. Tous les plus honorables Habitans de l'Ile, & les Marchands étrangers,

y ont leurs Magazins. On y trouve chez les Marchands François & Hollandois, qui font là leur residence, d'excellent vin, de l'eau de vie, de la biere, toutes sortes détosses de sove & de laine, qui sont propres pour le pais, & generalement tous les rafraichissemens qui ne croissent point en l'île, & qui sont necessaires pour l'entretien des habitans. L'on à de tout à un prix raisonnable, en échange des Marchandises qui croissent en cette terre. C'est en ce même lieu, où demeurent les artisans, qui s'occupent en divers métiers, qui sont utiles pour maintenir le commerce, & la societé civile. On y voit de plus, un Auditoire pour rendre la Justice, & une belle Eglise qui peut contenir une fort nombreuse assemblée. Tout cet edifice est de charpante élevée sur une baze de pierre de taille. Au lieu de vitres & de fenestres, il n'ya que des balustres tournez. Le comble du couvert est à trois faistes, pour ne point donner tant de prise au vent, & la couverture est de tuile rouge.

Les Capucins, ont en quelques années la conduite de cette Eglise, & la charge des ames parmy les François de l'Île:
mais en l'an mil six cent quarante six, ils sutent dispensez de
cet employ du commun avis des habitans, qui les congedierent civilement, & receurent en leur place, les Jesuites &
les Carmes, qui y ont à present, par les soins & la liberalité
de Monsieur le General & des Habitans, de belles Maisons, &
de bonnes habitations, qui sont cultivées par un grand nombre d'esclaves qui leur appartiennent, & qui leur sournissent
dequoy subsister honorablement. Le P. Henry du Vivier à
esté le premier Superieur de la Maison des Jesuites. Sa douçeur, & son aimable conversation, luy ont aquis le cœur de
tous ceus de nostre Nation qui demeurent en cette Ile.

Monsieur le General, a aussi fait bâtir un bel Hôpital en un lieu sort sain, où les malades qui n'ont pas le moien de se faire

Medecins & des Chirurgiens jusqu'à leur convalescence. Les Etrangers, qui tombent malades dans l'Ile y sont aussi receus. Il a encore mis ordre, que les Orselins soient placez en des maitons honorables, où ils sont instruits & nourris à ses fraiz.

Entre les beaus, grands, & solides edifices que les François & les Anglois ont bâty, en plusieurs endroits de cette lle, le Chateau de Monsieur le General de Poincy excelle sans contredit, & surpasse de beaucoup tous les autres; c'est pour-

quoy nous en ferons une description particuliere.

Il est placé en un lieu frais & sain, sur la pente d'une treshaute montagne couverte de grands arbres, qui par leur verdure perpetuelle, luy donnent une ravissante perspective. Il est éloigné du bord de la mer, d'une bien petite lieuë de France. L'on trouve au chemin qui y conduit, & qui monte insensiblement, les agreables maisons de quelques-uns des principaus Officiers & Habitans de l'Ile: & dés qu'on à costoyé une petite eminence qui le couvre, en venant de la basse terre, on y est conduit par une droite & large allée, bordée d'Orangers & de Citroniers, qui servent de palissade, & qui recréent merveilleusement l'odorat & la veüe: Mais ce beau Palais, presentant à l'œil une face extremément charmante, à péne la peut on jetter ailleurs.

Sa figure est présque quarrée, à trois étages bien proportionez, suivant les régles d'une exquise Architecture, qui y a emploie la pierre de taille, & la brique, avec une belle symmetrie. La face, qui se presente la premiere, & qui regarde l'Orient, a au devant de son entrée un large escalier, à double rang de degrez, avec un beau parapet au dessus; & celle qui a l'aspect au Couchant, est aussi embellie d'un escalier tout pareil au premier, & d'une belle & grosse source d'eau vive, qui étant receüe dans un grand bassin, est de là conduite par

des canaus sou-terrains en tous les offices.

Les salles & les chambres sont bien percées; les planchers sont saits à la Françoise, de bois rouge, solide, poly, de bonne odeur, & du crû de l'Ile. Le couvert, est sait en plate sorme, d'où l'on a une veue des plus belles, & des plus accomplies du monde.

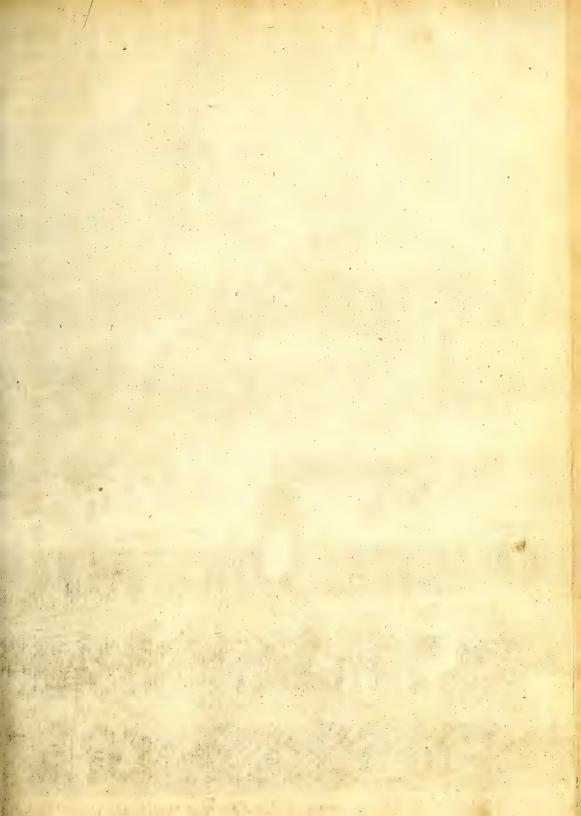
Dans l'espace qui est entre ce Chateau, & la montagne voisine, on a ménagé un beau jardin, qui est curieusement entretenu. Il est fourny de la plu-part des herbes potageres, qui se voient en France, & enrichy d'un parterre, rempli de steurs rares & curieuses, qui sont arrosées d'une claire sontaine, qui prend sa source à la pente de la montagne, & sans beaucoup d'artissice fait un gros ject, qui resallit au milieu du lardin.

res, pour l'accomplissement d'une si belle maison.

Ce riche bâtiment est si bien placé, & rafraichy si agreablement des dous vens qui coulent de la montagne, & de celuy d'Orient, qui est le plus ordinaire du pais, qu'aus plus grandes chaleurs de l'été, on y jouyt d'une aimable temperature.

C'est-une chose divertissante au possible, quand aus jours de rejouissance publique, on fait à l'île des seus de joye, pour les nouvelles de quelque heureus succés des armes victorieuses de sa Majesté Tres-Chrestienne. Car alors les Clairons, & les Hautbois, sont ouir leur son éclatant du haut de la platte-sorme de ce Palais, en telle sorte, que les montagnes voisines, les côtaus & les bois qui les couvrent, retentissent à ce bruit penétrant, & sorment un aimable éco, qui s'entend par toute l'Île, & bien avant en mer. Alors on voit aussi pendre du haut de la Terrasse, & des senestres de l'etage le plus élevé, les enseignes semées de sleurs de Lis, & les drapeaus & étendars, que Monsieur le General a remportez sur les ennemis.

A l'un des côtez de cette maison, il y a une belle & grande Chapelle, fort proprement ornée, où les Aumosniers de





1. Le Chasteau. 2. Le Jardin. 3. La Basse cour. 4. La Chapelle et les Offices. 5. Les Escuries. 6. La Tour des munipons. 7.10





Monsieur le General font le service. Les Offices & les logements des domestiques vont en suitte, & sont compris en deus corps de logis, qui sont aussi bâtis de brique. A l'autre côté. mais un peu plus loin, sur une petite eminence, on voit le quartier des Eclaves Négres, qui occupent plusieurs petites maisons de bois, & de brique. On a donné à ce lieu le nom de la Ville D'Angole.

Cette Maison, n'est pas seulement recommandable pour estre située en bon air, pour estre parfaitement bien bâtic, & pour les claires sources d'eaus qui la raffraichissent, les beaus lardins qui l'entourent, les droites & spacieuses avenues qui y conduisent, les commodités des divers offices qui l'accompagnent, & pour tous les autres riches ornemens qui l'embellissent: Mais aussi pour estre sortisiée de redoutes, & munie de grosses pieces de Canon de sonte verte, & d'un Arsenal, où toutes sortes d'armes, & de provisions de poudre, de mésche,

& de balles, se trouvent en abondance.

Ce ne seroit pas même assez pour la perfection de ce magnifique Hostel, qu'il eut tous ces rares avantages de la nature & de l'art, que nous venons de décrire, si aprés tout cela il étoit situé en un lieu desert, aride, & infructueus, & qu'il falust mandier d'ailleurs que de la terre qui l'environne, les moyens necessaires pour son entretenément. Aussi n'a-tilpoint ce defaut, & la beauté s'y trouve jointe avec l'utilité, par un merveilleus assemblage. Car de ses fenestres, on voit dans la bassecourt, trois machines, ou moulins propres à briser les Cannes de Sucre, qui apportent à leur maistre un profit, & un revenu affuré, & qui va du pair avec celuy des plus nobles & meilleures Seigneuries de France. Quantà la matiere: pour entretenir les moulins, assavoir les Cannes de Sucre, elle se recueille des chams qui sont aus environs. & qui les produisent à merveille. Plus de trois cens Négres, qui appartiennent à Monsieur le General, cultivent ces terres, & tont employez au service de ces Moulins, & à la fabrication de: diverses autres Marchandises, que cette lle produit heurensement, comme nous le dirons au second Livre de cette Histoire:

Tout se fait en cette maison, & en ses dépendances, sans contue confusion, & sans empréssement. Ce grand nombre d'Esclaves Négres est si bien policé, conduit & reglé, que chacun se rend à l'exercice & à l'employ qui luy est assigné par le Maitre des ouvrages, sans s'ingerer dans les offices & dans les occupations des autres.

Outre cette sorte de gens qui sont nez à la servitude, Monsieur le General a environ cent Domestiques François de Nation, qui sont gagez pour le service de sa maison, dont la plûpart sont de diverses professions, & de divers métiers necessaires en la societé Civile, sur tous lesquels, l'intendant de la maison, a une inspection particuliere.

Monsieur le General, a encore les Gardes de sa personne, qui l'accompagnent lors qu'il est necessaire, sous la conduite d'un Capitaine, plutôt pour representer la Majesté du Roy, de qui il a l'honneur d'estre Lieutenant, que par aucun besoin qu'il en ait, estant aimé, & chery de tous les François, &

reveré des Etrangers.

A l'exemple de Monsieur le General, plusieurs Nobles & honorables Familles, qui sont venuës de France, estant attirées par la douceur de son Gouvernement, se sont sermement établies dans cette île, & yont bâty de belles & agreables maisons. Les plus remarquables sont celles de Messieurs de Poincy, de Tréval, & de Benevent, qui sont trois braves Gentils-hommes, Neveus, de Monsieur le General: le premier desquels, est Gouverneur particulier de Saint Christosle, sous Monsieur son Oncle, & les deus autres, sont Capitaines de leurs quartiers.

Feu Monsieur Giraud, entre ses autres Maisons, en avoit aussi sait bâtir une pres de l'Hostel de Monsieur le General, & une autre à Cayonne, qui sont des plus accomplies. Ce personnage, qui étoit de grand merite, & qui par sa sage conduite, s'étoit acquis l'amitie de tous les Habitans des Iles, portoit la qualité de Sergent de bataille de Saint Christosse, & autres Iles de dessous le vent, c'est a-dire, de S. Martin, de Saint Bartelemy & de Sainte Croix, qui sont au Couchant de S. Christosse.

Entre les maisons considerables parmy nos François, on doit encoremettre celle de Monsieur Auber, qui a esté Gou-

verneur de la Gardeloupe. Elle est d'une belle structuse, de bois solide & en bon sonds, & de plus, elle a un bois de haute sûtaye, qui n'est pas encore abbatu, & de la terre nette pour occuper cinquante Esclaves, qui travaillent au Sucre, & au Gingembre. Mais ce qui luy donne plus de lustre, est qu'elle est placée, au plus haut érage des Habitations du quartier de la montagne Plateau, & relevée sur une eminence, d'ou l'on découvre plusieurs belles demeures qui sont au désous, & autant loin en mer, que la force de l'œil se peut êtendre. Monsieur de la Roziere à present Major de l'Ile, Monsieur de Saint Amant, Monsieur de l'Esperance, Monsieur de la Roche, qui sont Capitaines, tous les Officiers en general, & tous les plus anciens Habitans, sont bien logez.

Les Anglois, ont aussi sait bâtir en leurs quartiers, plusieurs grands & beaus edifices, qui relevent merveilleusément la beauté naturelle de cette lle. Les plus considerables
sont ceus de Feu Monsieur wäernard, premier Gouverneur
General de cette Nation: de Feu Monsieur Riche, qui sut
son Successeur, de Monsieur Euret, qui exerce aujourduy
cette charge avec grande louange, & de Monsieur le Colonel
Gesfreson, qui sont tous si accomplis, qu'ils doivent à bon
droit estre nommez, entre les plus belles, & les plus commo-

des maison des Antilles.

On conte aussi, jusques à cinq belles Eglises, que les Anglois ont fait bâtir en cette lle. La premiere, qu'on rencontre en sortant du quartier des François, est à la pointe des Palmistes; la seconde pres de la grande rade, au dessous de l'Hostel de Monsieur seur Gouverneur; la troisiéme à la pointe de Sable, & les deus autres, au quartier de Cayonne. Les troispremieres, sont d'une agreable structure selon le païs, ornées en dedans de belles chaires, & de sieges de menuiserie, & de bois precieus. Les Ecclesiastiques, y sont envoyez de même qu'en toutes les autres lles par les Evesques d'Angleterre, déquels ils tiennent leur ordination, & ils y celebrent le Service Divin, au grand contentement detous ceus de leur Nation, & à l'edification singuliere des étrangers, selon la Liturgie de l'Eglise Anglicane, avec toute la gravité, la modestie & la reverence, qui sont requises, à la Maison de Dieu, & au culte relia

religieus, que tous les Fideles sont obligez de luy rendre.

# CHAPITRE CINQUIÉME.

Des Iles de dessous le vent.

Outes les Iles, qui sont au Couchant de celle de Saint Christosse, sont ordinairement appellées, les Iles de dessous le vent: par ce que le vent qui sousse presque toujours aus Antilles, est un vent d'Orient, qui participe quelquésois un peu du Nord, & que ce n'est que bien rarément un vent du Couchant, ou du Midy. On en conte en tout neuf principales, desquelles nous traitterons en ce Chapitre, selon l'ordre à peu prez qu'elles tiennent en la Carte.

#### ARTICLE I.

De l'Ile de Saint Eustache.

C Ette Ile est au Nord-Ouest de Saint Christosle, sur la hauteur de dix-sét degrez, & quarante minutes. Elle est petite, & ne peut avoir en tout, qu'environ cinq lieuës de tour. Ce n'est à proprement parler qu'une montagne, qui s'éleve au milieu de l'Ocean, en sorme de pain de Sucre: qui est la même figure que represente le mont de Tabor, & le Pic de Tenerise: sinon que ce dernier, est incomparablement plus haut.

Elle releve de la Souveraineté de Messieurs les Etats Generaus des Provinces Unies, qui en ont concedé la Seigneurie, & la proprieté sonciere, à Monsieur Van Rée, & à ses Associez Honorables Marchands de Flessingues en Zelande, qui y ont étably une Colonie, composée d'environ seize cens hommes, qui y sont proprément accommodez, sous le dous

Gouvernement de la Nation Hollandoise.

Cette lle, est la plus forte d'asséte de toutes les Antilles: car il n'y a qu'une bonne descente, qui peut estre facilement desenduë, & où peu d'hommes pourroient arrêter une armée entiere. entiere. Outre cette fortification naturelle, on y a bâty un bon Fort, qui commande sur la meilleure rade, & bien avant

en mer, par la portée de son Canon.

Les Habitans sont tous commodément logez, & proprément meublez, à l'imitation de leurs compatriotes d'Hollande. Il n'ya plus que le haut de la montagne, qui soit couvert de bois: tout le tour est désriché. Et l'on ne sauroit croire qu'à péne, la grande quantité de Tabac, qu'on en a tiré autréfois, & qu'on en tire encore journellement.

Bien-qué, le sommet de la montagne de cette Ile, paroisse fort pointu, il est neantmoins creus, & a en son centre un fonds assez vaste, pour entreténir quantité de Sauvagine, qui se plait dans cette prosonde retraitte. Les Habitans, sont soigneus de nourrir sur leurs terres, toutes sortes de volailles, & même des Pourceaus, & des Lapins, qui y soissonnent à merveille.

Il n'y a point de Fontaines en cette Ile; mais il y a presentement fort peu de maisons, qui n'ayent une bonne Citerne, pour suppléer à ce manquement. Il y a aussi des Magazins, si bien fournis de toutes les choses, qui sont necessaires à la vie, & à l'entretien des Habitans, qu'ils en ont souvent assez, pour en faire part à leurs voisins.

Quant aus personnes qui composent cette Colonie, il ya plusicurs familles honorables, qui y vivent Chrétiennément & sans reproche, & qui n'ont jamais été slétries des crimes, que quelques-uns leur imposent. Ceus qui ont vécu parmy ces gens-là, y ont remarqué un grand ordre, & beaucoup moins de déreglement, qu'en diverses autres lles.

Il y a aussi une belle Eglise, qui est gouvernée par un Pasteur Hollandois. Monsieur de Graaf, qui est à present Pasteur de l'Eglise de Trévers, en l'Île d'Oualcre, en a eu autrêsois la conduite. Il ypreschoit en un même jour, & en une même chaire, en François, & en Flamand; pour edisser les Habitans de l'une & de l'autre langue, qui demeurent en cette Île. Monsieur de Mey celebre Predicateur de l'Eglise de Midelbourg, qui entre autre écrits, a donné au public un docte & curieus commentaire, sur les lieus les plus difficiles des cinq livres de Moyse, où il est traitté des choses naturelles, fucceda à Monsieur de Graaf, & dépuis qu'il a été rappellé pour servir en son Païs, Messieurs les Directeurs de cette Colonie, ont toujours esté sort soigneus de demander au Synode de leur Province, de bons & de sideles ouvriers pour estre employez, en cette petite portion de la vigne du Seigneur.

#### ARTICLE II

### Del'Ile de Saint Bartelemy.

Ile de Saint Bartelemy, est au Nord-Est de Saint Christosse, sur le dixséttiéme degré. Elle a peu de terre propre à estre cultivée, bien qu'elle soit d'un assez grand circuit. Monsieur le Bailly de Poincy, Gouverneur General des François, l'à fait habiter à ses dépens, il y a environ quinze ans. L'on y trouve plusieurs beaus arbres fort estimez, une infinité d'oiseaus de diverses especes, & de la pierre tres-propre à faire de la chauz, qu'on y va querir des autres Iles. Elle est de difficile accez pour les grands Navires; à cause qu'elle est entourée de plusieurs rochers. Ceus qui se plaisent à la Solitude, n'en s'auroient desirer une plus accomplie.

#### ARTICLE

#### De l'Ile de Saba.

Lle est située au Nord-Ouest de Saint Eustache, sur la hauteur du dixséttieme degré, & trente-cinq scrupules. On croiroit à la voir de loin, que ce ne seroit qu'une roche: Mais la Colonie de Saint Eustache, qui y afait passer des hommes pour la cultiver, y a trouvé une agreable vallée, & assez de bonne terre pour employer plusieurs familles, qui vivent contentes, en cette aimable retraitte. Il n'y a point de mouillage à la coste, que pour des chaloupes. La pesche y est abondante. Et les soins que Monsseur le Gouverneur de Saint Eustache.

Eustache, a pris jusqu'à present de cette Peuplade, sont que les refraichissemens necessaires n'y manquent point.

#### ARTICLE IV.

#### De l'Ile de Saint Martin.

C Ette Ile, est sur la hauteur de dixhuit degrez & seize scrupules. Elle a environ sét lieuës de long, & quatre de large. Il y a de belles Salines, qui avoient obligé l'Espagnol a y bâtir un Fort, où il entretenoit une Garnison, pour s'en conserver la proprieté. Mais il y a environ neus ans, qu'il démolit le Fort & abandonna l'Ile. Ce qui ayant esté apperceu par Monsieur de Ruyter, qui commandoit l'un des grands Navires, que Messieurs Lampsius envoyent d'ordinaire en l'Amerique, & qui pour lors costoyoit cette lle de Saint Martin, il sut à Saint Eustache lever des hommes, qu'il y amena pour l'habiter, & en prendre possession, au nom de Messieurs les Estats Generaus, des Provinces Unies.

La nouvelle de la sortie des Espagnols de cette terre, étant venue au même tems à la connoissance de Monsieur le General des François, il equippa promtement un Navire, & y mit un nombre de braves hommes, pour relever le-droit & les pretensions de nôtre Nation, qui avoit possedé cette lle avant l'usurpation de l'Espagnol. Dépuis les François, & les Hollandois, ont partagé cette terre à l'amiable, & ils y

vivent ensemble, en fort bonne intelligence.

Les Salines, sont au quartier des Hollandois: mais les François en ont l'usage libre. Monsieur le General, établit pour son Lieutenant en cette place Monsieur de la Tour. Et a present, c'est Monsieur de Saint Amant qui y commande. Il a sous soy environ trois cens hommes, qui cultivent la terre, & sont tous les dévoirs possibles, pour la mettre en reputation.

Les Hollandois, y sont en aussi grand nombre que les François. Messieurs Lampsius, & Monsieur van Rée, sont les principaus Seigneurs, & Directeurs de cette Colonie. Ils ont en leur quartier de belles Habitations, de grands Ma-

H 2

gazins,

60 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 3
gazins, & un nombre bien considerable de Négres, qui leur

sont serviteurs perpetuels.

Il n'y a point d'eau douce en cette Île, que celle, qui au tems des pluies est recueillie en des cirernes, qui y sont assez communes. Il y a plusieurs Ilets à l'entour de cette terre, qui sont tres-commodes, pour les menus divertissemens des Habitans Il y a aussi des Etangs d'eau salée, qui s'avancent bien avant entre les terres, où l'on pesche une infinité de bons poissons, particulierément des Tortues de mer. On trouve dans les bois, des Porceaus sauvages, des Ramiers, des Tourtes, & des Perroquets sans nombre. On y voit plusieurs arbres, qui distilent diverses sortes de gomme: mais le Tabac qui y croist, étant plus estimé que celuy des autres Iles: c'est ce qui rend son commerce plus considerable.

Les François & les Hollandois, ont leurs Eglises particulieres, es quartiers de leur jurisdiction. Monsieur des Camps, qui a esté le premier Pasteur de l'Eglise Hollandoise, y surenvoyé en cette qualité par le Synode des Eglises Vallonnes des Provinces Unies, qui a cette Colonie sous sonsinspection spirituelle, & étant decedé en l'exercice de cette charge, les premiers Vaisseaus qui doivent partir pour ce pais-là, y en doivent porter un autre, qui a esté choisi pour son successeur, & qui y doit prescher le Saint Euangile du Seigneur, en l'une & en

l'autre langue.

#### ARTICLE

# De l'Ile de l'Anguille.

Lle porte ce nom, à cause de sa figure: car c'est une terre fort longue, & fort étroite, qui s'étenden serpentants prés de l'Île de Saint Martin, d'où on l'apperçoit à découvert. Il ne s'y trouve aucune montagne, la terre, y est par tout platte & unie. A l'endroit où elle a plus de largeur, il y a un étang, autour duquel, quelques familles Angloises se sont placées dépuis sét ou huit ans, & où elles cultivent du Tabac, qui est fort prisé de ceus qui se comoissent à cette Marchandise. On met cette lle sur la hauteur de dixhuit degrez & vint scrupules, au deça de la ligne.

ARTI

# ARTICLE VI.

Chap. 5

Des Iles de Sombréro, d'Anegade, & des Vierges.

A premiere de ces trois lles, est située au milieu des Bancs, qui bordent le Canal par ou passent les Navires, qui veulent retourner en Europe. Elle est sur le dixhuitième degré, & trente scrupules. Les Espagnols, l'ont nommée sombrero, à cause qu'elle à la figure d'un chapeau. Elle est inhabitée.

Anegade, qui est sous le même dégré que Sombrero, est

aussi deserte, & de dangereus abord.

Les Vierges grandes & petites, comprenent plusieurs lles qui sont marquées en la carte sous ce nom. On en conte en tout douze ou treize. Elle s'étendent au Levant de l'Île de Saint Jean de Porto-Rico, sur la hauteur de dixhuit degrez au Nord de la ligne. Entre ces lles, il y a de fort bons mouillages, pour mettre en seureté plusieurs slottes. Les Espagnols les visitent souvent pour la pesche, qui y est abondante. Il y a aussi, une infinité de beaus Oiseaus de mer & de terre. Mais il y a si peu de bon terroir, qu'apres l'avoir essayé, & visité en toute son étendue, on a trouvé, qu'il ne meritoit pas d'avoir des Habitans.

#### ARTICLE VIII.

#### De l'Ile de Sainte Groix.

du Vent, est celle, qui porte le beau nom de Sainte Groix. Elle est sur la hauteur de dixhuit dégrez & quelques scrupules. Les Caraïbes, qui en surent chassez par les Espagnols, la nommoient. Ay-ay, Elle étoit sort estimée parmy eus: à cause que c'étoit la première lle que cette Nation avoit occupée aus Antilles, en venant du Nord chercher une habitation commode, pour jetter les sondemens de leurs Colonies, comme nous le representerons particuliere

ment au second Livre de cette Histoire, au Chapitre de leur

Origine.

La terre de cette Ile, rend avec beaucoup d'usure, tout ce qu'on y seme. On y voit de belles & spacieus plaines de terre noire & facile à labourer. Il y a aussi plusieurs arbres fort beaus, & precieus, qui sont propres à la teinture, & à la ménuiserie. L'airy est bon; mais les eaus n'y sont pas beaucoup saines, si on les boit incontinent qu'elles ont esté puisées. Pour leur ôter la mauvaise qualité qu'elles ont, on les laisse reposer quelque tems en des vaisseaus de terre, ce qui les rend bonnes, & qui donne sujet de croire, qu'elles ne sont mauvaises, qu'à cause de leur limon, comme celles du Nil.

Cette Ile, est maintenant en la possession des François, qui en ont relevé glorieusement le débris. Apres les divers changémens de Maitres, qui y étoient survenus en peu d'années, comme nous le dirons au Chapitre deuzième du second Livre de cette Histoire. Monsieur le General des François, qui la fait peupler à ses frais, luy a donné un nouveau lustre,

qui fait naître l'esperance d'une ample Colonie.

Elle peut avoir neuf ou dix lieues de long, & presque autant, en sa plus grande largeur. Les montagnes n'y sont point si hautes, ni si pressées les unes contre les autres, que l'on ne puisse monter au dessus, & qu'il n'y reste beaucoup de bonne terre, propre pour employer plusieurs milliers d'hommes.

# CHAPITRE SIXIEME.

Des Arbres qui croissent en ces Iles, dont on peut manger le fruit.

Ntre les Arbres, qui se trouvent en ces Iles, les uns portent de bons fruits qui aident à la nourriture des Habitans, les autres sont propres à faire des bâtimens, ou bien ils servent à la ménuiserie, ou à la teinture. Il y en a aussi, qui sont employez avec heureus succés en la Medecine, & quelques autres qui recréent seulement l'odorat par leur senteur

senteur agreable, & la veue par la beauté de leur seuillage,

qui ne flérrit jamais.

Deceus qui portent des fruits bons à manger, & qui se voyent en l'Europe, on n'y rencontre que les Orangers, les Grenadiers, les Citroniers, & les Limoniers, dont la grosseur, & la bonté, surpasse celle des mêmes espéces qui croissent ailleurs.

#### ARTICLE I.

Des Orangers, Grenadiers, & Citroniers.

Quant aus Oranges, il y en a de deux sortes aus Antilles; elles sont toutésois de même figure, & on ne les peut discerner que par le goût. Les unes sont douces, & les autres aigres, les unes & les autres extremément delicates; les aigres aportent une grande commodité au ménage, car on s'ensért au lieu de verjus & de vinaigre, mais les douces excellent en bonté. Il est vray que quelques un nomment les Oranges de la Chine, Les Reynes des Oranges, & de vrais muscats sous la figure & la couleur d'Oranges. Mais quelque estime que l'on fasse de l'agreable douceur de ces Chinoises, il y en a qui preserent le goût excellent & relevé de celles de l'Amerique.

Les Grenadiers croissent aussi en persection en toutes ceslles, & y portent des fruits beaus à voir & agreables au goût. Ces Arbrisseaus servent en plusieurs endroits de Palisade aus courts, & aus avenues des maisons, & de bordure aus

jardins.

Pous les Citrons, il y en a de trois espéces différentes en grosseur, que l'on ne nomme pas pourtant toutes Citrons. La premiere sorte, qui est la plus belle & la plus grosse, est appellée Lime. Elle n'est guére bonne qu'à consire, n'ayant présque point de jus, mais étant consite elle est excellente. La seconde espéce est le Limon, de la même grosseur que les Citrons qui nous sont apportez d'Espagne: mais il a peu de jus à proportion de sa grosseur. Le petit Citron qui fait la troiziéme espéce est le meilleur & le plus estimé. Il n'a qu'une ten-

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 6 64 dre pellicule, & est tout plein de suc extremement aigre, qui donne bon goût aus viandes, & sert à affaisoner plusieurs ragouts. Il est particulierà l'Amerique. Quelques curieus, ont aussi en leurs jardins des Citrons parfaitement dons, tant en leur écorce qu'en leur suc, qui ne cedent ni en grosseur, nien saveur à ceus qui croissent en Portugal. Ils ont aussi des Figuiers de la même espece que ceus qui croissent en la France & ailleurs, & qui ont cecy de particulier, que presque toute l'année, ils sont chargez de fruits qui meurissent à merveille, dans ces pais chauds. Les Anglois de l'Ile de la Vermude, en font une boisson fort saine & extremement agreable au goût, qui leur tient lieu de vin, laquelle estant gardée, devient aussi forte que le vin d'Espagne.

# ARTICLE II.

## Du Goyavier.

Our commencer par les Fruitiers, on fait état du Goyavier, qui approche de la forme d'un Laurier, horsmis que ses seuilles sont plus molles, d'un vert plus clair & qu'elles sont cottonnées par dessous. L'écorce de cet Arbre est fort deliée & unie. Il pousse plusieurs rejettons de sa racine, qui font à la fin, si on ne les arrache, un bois épais sur toute la bonne terre voisine. Ses branches qui sont assés tousuës, sont chargées deus fois l'an de petites fleurs blanches, qui sont suivies de plusieurs pommes verres, qui deviennent jaunes & de bonne odeur, lors qu'elles sont meures. Ce fruit, qui se nomme Goyave, est orné au dessus d'un petit bouquet en sorme de couronne, & au dedans, sa chair est blanche ou rouge, remplie de petis pepins comme est la Grenade, Ce qui fait que les Hollandois l'appellent Grenade douce. Il est de la grosseur d'une pomme de Rénette, & il meurit en une nuit.

Sa qu'alité est, de reserrer le ventre estant mangé vert : dont aussi plusieurs s'en servent contre le slus de sang; Mais étant mangé meur, il a un esset tout contraire.



### ARTICLE III.

### Du Papayer.

L'hauteur de quinze à vint pieds, gros à proportion, creus & spongieus au dedans, d'où vient qu'on l'employe à conduire par tout où l'on veut, les ruisseaus des tontaines. Il y en a de deus sortes, l'une qui se voit communément dans toutes les lles. Ses seüilles sont divisées en trois pointes, à peu prés comme la seüille du Figuier, elles sont attachées a de longues queües, qui sont grosses comme le pouce, & creuses au dedans: Elles sortent de la cime de l'Arbre, d'où est ant recourbées, elles couvrent plusieurs fruits ronds de la grosseur d'une poyre de Coin, qui croissent à l'entour du tronc, auquel ils demeurent attachez.



L'autre espèce de Papayer, se trouve particulierement en l'Ile de Sainte Croix. Elle est plus belle & plus chargée de suëlles que l'autre. Mais ce qui la fait estimer d'avantage, c'est son fruit qui est de la grosseur d'un Melon, & de la figure d'une mammelle, d'où vient que les Portugais l'ont nommé Mamao.

Ces Arbres, ont cecy de particulier, qu'ils donnent de nouveaus fruits chaque mois de l'année. La fleur de l'une & de l'autre espéce est de bonne odeur, & approchante de celle du Jasmin. Mais on met entre les regales des Iles le fruit de la dernière, à cause que quand il est arrivé à sa persection, il a une chair ferme, qui se couppe par tranches comme le Melon, & qui est d'un goût delicieus. Son Ecorce, est d'un Jaune messée de quelques lignes vertes, & au dedans il est remply d'une infinité de petis grains ronds gluans & mollasses, d'un goût picquant, & qui sent l'épice. Ce fruit fortisse l'estomac, & aide à la digestion. Quelques uns le mangent, comme il vient de l'Arbre; mais les delicats le preparent avec du Sucre, & en font



font une sorte de Marmelade, qui est sort agreable à la veue, & delicieuse au goût, lors notamment que la douceur naturelle de ce fruit, est relevée par quelques épiceries qu'ils y mettent. Oubien ils le confissent tout entier, ou coupé & seché par quartiers, en sorme d'écorces de Citrons.

### ARTICLE IV.

Du Momin, & des Cachimas.

Pommier, & porte un gros fruit de même nom que luy. Il est vray que les insulaires l'appellent ordinairement Corasol, à cause que la graine de ceus qui se voyent parmy eus, à esté

68 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 6

apportée de Corasol, qui est une lle tenüe dépuis un long tems par les Hollandois, qui y ont un bon sort, & une ample Colonie, qui s'est étendue en plusieurs autres lles voisines de celle là. Ce fruit ressemble à un petit Cocombre, qui n'est point meur. Il a la peau toujours verte, & émaillée de plusieurs petis



compartimens, en forme décailles. Si on le cuëille en sa maturité il est blanc au dedans comme de la Créme, & d'une douceur relevée par une petite aigreur, qui luy donne une pointe fort agreable. Ce fruit, est rassraichissant au possible, & delicieus au goût. Il porte sa semence au milieu, qui est de la grosseur, & de la sigure d'une Féve extremement polie, & de la couleur d'une pierre de touche, sur laquelle on auroit tout fraichement éprouve une piece d'or; car elle paroit émaillée de petites veines d'orées.

Nous

Nous joignons les Cachimas avec le Momin à cause que ces Arbres, portent aussi des fruits, qui ont le goût & la blancheur de la Creme, & que leur semence qui croist au milieu, est presque d'une même figure & solidité. Mais il y a deus sortes de Cachimas, l'une qui est sauvage & herissée dépines, est chargée d'un fruit de la grosseur d'une pomme mediocre, qui a la peau relevée par bossettes, & qui demeure tousjours verte & dure. Et quant à l'autre, qu'on appelle ordinairement le Cachimas franc, c'est un Arbre qui à l'écorce assez polie, & qui dans la saison, presente un fruit beaucoup plus gros que le premier, qui étant parvenu à sa maturité est d'une couleur vermeille, & dont la substance qui est cachée fous cette peau, est blanche au possible, & d'une tres-douce saveur. Ces Arbres croissent assez hauts, & sont couverts de feuilles aprochantes à celles des Charagniers. Ceus qui mangent rarement de ces fruits, ont remarqué, qu'ils ont la vertue d'exciter l'apetit, & de purifier l'estomac des humeurs gluantes, qui y étoyent atachées, ce qui fait, qu'ils les ont en cstime:

# ing some of the way of the line of the lin

# Du Iunspa:

Elunipa ou Genipa, qui est le même Arbre que les Bresiliens nomment lanipaba, & les Portugais Ienipapo, croist
de la grosseur d'un Chataignier, ses rameaus se recourbent
pres de terre, & sont un ombrage agreable, ses seuilles sont
longues comme celles du Noyer. Il porte des sleurs pareilles à celles du Narcisse, qui sont de bonne odeur. Son bois est
solide, de couleur de gris de perle. Les Habitans des lles
couppent les trones de ses Arbres quand ils sont encore seunes, pour saire des asuts de sus se de mousquets, parce que
ce bois étant mis facilement en œuvre, peut estre poly en
persection. Chaque mois il se revest de quelques seuilles
nouvelles. Il porte des pommes qui étant meures, semblent
estre cuites au sour, elles sont de la grosseur d'une pomme de
Rambour: En tombant de l'Arbre elles sont un bruit pareil



à celuy d'une arme à seu: Ce qui vient, de ce que certains vens ou esprits, qui sont contenus en de petites pellicules qui couvrent la semence, étans excitez par la cheute, se sont ouverture avec violence. D'où il y a raison de se persuader, que c'est le même fruit, qu'en la nouvelle Espagne les Indiens ap-

pellent d'un nom fort barbare, Quant la lazin.

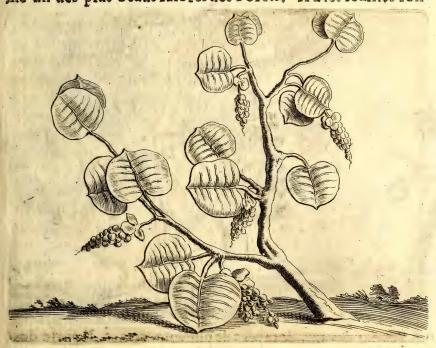
Si on mange de ces pommes de Junipa, sans ôter cette petite peau qui est au dedans, elles reserrent le ventre d'une étrange fasson. Ce fruit est recherché des chasseurs, à cause qu'étant
aigrelet il étanche la soif, & fortisse le cœur de ceus qui sont
satiguez du chemin. Son suc, teint en violet fort brun, encore
qu'il soit clair comme eau de roche. & quand on en veut
mettre jusques à deus fois sur la même place du corps que l'on
veut teindre, la seconde teinture paroit noire. Les Indiens
s'en servent pour se fortisser le corps, & le rendre plus souple, avant que d'aller à la guerre. Ils croient aussi, que cette
couleur les rend plus terribles à leurs ennemis. La teinture
de ce fruit ne se peut effacer avec le savon: mais au bout de
neus ou dix jours, elle d'ispatoit d'elle même. Au tems que ce
fruit tombe, les pourceaus qui en mangent, ont la chair & la
graisse

graisse entierement violette, comme l'experience le témoigne. Il en est de même de la chair des perroquets, & des autres oiseaus, lors qu'ils s'en nourrissent. Au reste, on peut faire avec ces pommes un breuvage assés agreable, mais qui n'est gueres en usage, que parmy les Indiens, & les Chasseurs, qui n'ont point de demeure arrétée.

### ARTICLE VI.

Du Raisinier.

L de moyenne hauteur & rampe presque par terre au bord de la mer: Mais dans une bonne terre il devient haut, comme un des plus beaus Arbres des Forets. Il a les seuilles ron-



des, épaisses, entre-messées de rouge & de vert. Sous l'écorce du trone, apres qu'on a enlevé un aubel blanc de l'épaisseur de deus pouces, on trouve un bois violet, solide, & fort propre à faire d'excellens ouvrages de menuiserie. Il produiten ses branches des fruits, qu'on prendroit quand ils sont 72 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 6 meurs, pour de gros Raisins violets: Mais au lieu de pepins, chaque grain a sous une tendre pellicule, & sous fort peu de substance aigrette, raffraichissante, & d'assez bon goût, un n'oyau dur comme celuy des prunes.

## ARTICLE VII.

De l'Acajon.

Ly a trois sortes d'Arbres qui portent le nom D'Acajon; mais il n'y a que celuy que nous décrivons icy, qui porte du fruit. C'est un Arbre de moyenne hauteur, qui panche ses branches jusques à terre. Ses seuilles sont belles & larges, ar-



rondiés par devant, & rayées de plusieurs veines. Il porte des seurs qui sont blanches, lors qu'elles s'épanovissent nouvellement, puis aprés elles deviennent incarnates, & de couleur de pourpre. Elles croissent par bouquets & elles exhalent une si douce odeur, qu'on n'a point de péne à discerner l'Arbre qui les porte. Ces sleurs ne tombent point jusques à ce qu'elles

qu'elles soient poussées par une espece de Chataigne saite en sorme d'oreille, ou de rognon de lievre; Quand cette chataigne a pris son accroissement, il se sorme au dessous une belle pomme longuette, qui est couronnée de cette creste, qui devient en meurissant d'une couleur d'Olive, pendant que la pomme se revest d'une peau delicate, & vermeille au possible. Elle est remplie au dedans, de certains silamens spongieus, qui sont imbus d'un suc tout ensemble dous & aigre, qui desaltere grandement, & que l'on tient estre tres-utile à la poitrine, & aus désaillances de cœur, étant temperé avec un peu de Sucre. Mais, s'il tombe sur quelque linge, il y imprime une tâche rousse, qui demeure jusques à ce que l'Arbre sleurissede nouveau.

Les Indiens font un bruvage excellent de ce fruit, lequel étant gardé quelque jours, a la vertu d'enyvrer aussi promtément que feroit le meilleur vin de France. La nois qui est au dessus étant brulée, rend une huile caustique, de laquelle on se sert heureusement pour amollir, & même pour extirper ces durétez qui croissent aus pieds, & que l'on nomme Cors. Que s'y on la casse, on trouve au dedans un pignon couvert d'une tendre pellicule, laquelle étant ôtée, est d'un tres-bon goût, & a la vertu déchausser & de sortisser merveilleusement l'estomac.

Cet Arbre, ne porte du fruit qu'une fois l'an, d'où vient que les Bresiliens, content leur áge avec les nois qui croissent sur cette pomme, en reservant une par chacun année, laquelle ils conservent avec grand soin, dans un petit panier, qui n'est destiné qu'à cet usage. Si on fait une incisson au pied de cet Arbre, il jette une gomme claire & transparente, que plusieurs ont pris pour celle qui vient d'Arabie. La semence de l'Arbre est en la nois, qui produit aisément étant mise en terre.

### ARTICLE VIII.

### Des Prunes D'Icaque.

L'Icaque, est une espece de petit prunier, qui croist en forme d'un buisson; les branches, sont en tout tems chargées de petites seuilles longuettes, elles sont deus sois l'an émaillées d'une infinité de belles sleurs blanches, ou violettes, qui sont suivies d'un petit fruit rond, de la grosseur d'une Prune de damas, & qui étant meur devient blanc ou violet,



de même qu'étoit sa fleur. Ce fruit est fort dous, & tellement aime de certains Sauvages, qui demeurent pres du Golse d'Hondures, qu'on les appelle Icaques, à cause de l'état qu'ils sont de ces Prunes, qui leur servent de nourriture. Ceus qui ont voyagé parmy ces Peuples, ont remarqué, que lors que ces fruits sont en leur maturité, ils sont sort soigneus de s'en conserver la proprieté; & que pour empescher leurs voisins, qui n'en ont point en leur contrée, d'y venir saire aucun dégast, ils siennent durant tout ce tems-là aus avenues.

Chap. 6 DES ILES ANTILLES.

75

de leur terre, des Corps-de-garde, composez de l'elite de leurs meilleurs Soldats, qui les repoussent vivement avec la fléche & la massuë, s'ils ont l'assurance de se presenter.

### ARTICLE IX.

Des Prunes de Monbain.

Le Monbain, est un Arbre qui croist fort haut, & qui produit aussi des Prunes longues & jaunes, qui sont d'assez bonne odeur: Mais, le noyau étant plus gros que tout ce qu'elles ont de chair, elles ne sont gueres estimées, si ce n'est de quelques uns, qui les messent dans les bruvages du Oüicou & du Maby, pour leur donner un meilleur goût. Les Pourceaus, qui vivent dans les bois, sont toujours gras, lors que ces fruits sont en maturité, par ce qu'il en tombe une grande quantité sous les Arbres, à mesure qu'ils m'eurissent, qui sont receüillis avidément de ces animaus. Cet Arbre, jette une gomme Jaune, qui rend une odeur encore plus penetrante que celle du fruit. Les branches étant mises en la terre, prenent aisément racine, ce qui fait, qu'on les employe ordinairement à sermer les parcs, où l'on nourri le bétail.

### ARTICLE X.

### Du Courbary.

Le Courbary, croist d'ordinaire plus haut, plus roussu, & plus gros, que le Monbain. Il porte un fruit, dont la coque est fort dure à casser; & qui a environ quatre doigts de long, deus de large & un dépais. Dans la coque il a deus ou trois noyaus, couverts d'une chair fort pâteuse, qui est jaune comme du Sasran. Le goût n'en est pas mauvais: mais on n'en peut saire d'excés, que l'estomac n'en soit extremément chargé & que la gorge n'en soit empeschée. Les Sauvages, en cas de necessité en sont une sorte de bruvage, qui n'est pas desagreable étant bien preparé, c'est à dire lors qu'il a bien

76 HISTOIRE NATURELLE. Chap. 6

bien bouilly avec l'eau. Son bois est solide, de couleur tirant sur le rouge. l'Arbre étant vieil rend de la gomme, qui s'endurcit au Soleil, & qui demeure toujours claire, transparente comme l'ambre jaune, & de bonne odeur. Quelques Indiens en forment des boutons de diverse figure, dont ils sont des Bracelets, des Colliers & des pendans d'oreille, qui sont beaus, luisans, & de bonne senteur.

### ARTICLE XL

Du Figuier d'Inde.

N voit en la plûpart de ces Iles, un gros Arbre, que les Européens ont nommé Figuir d'Inde, à cause qu'il porte un petit fruit sans noyau, qui a la figure, & le goût approchant des figues de France. D'ailleurs il ne ressemble de rien à nos Figuiers; car outre que la feuille est de disferente sigure, & beaucoup plus étroite, il croist en des lieus, si demefurément gros, qu'il s'en rencontre qu'à peine plusieurs hommes pourroient embrasser, parce que le tronc, qui le plus souvent n'est pas uny ensacirconference, pousse à ses costez, dépuis la racine jusques à l'endroit où les branches prenent leur naissance, certaines arestes, ou saillies, qui s'avancent jusques à 4 ou 5 pieds aus environs, & qui forment par ce moyen deprofondes cannelures, enfoncées comme des niches. saillies, qui sont de la même substance que le corps de l'Arbre sont aussi envelopées, de la même écorce qui le couvre, & elles sont de l'épaisseur de sét à huit pouces, à proportion de la grosseur du trone qu'elles entourent. Le bois de cet Arbre, est au dedans blanc & mollasse, & l'on couppe ordinairement de ces longues pieces qu'il pousse hors de son tronc, pour faire des planches, des portes, & des tables, sans crainte que l'Arbre meure. Car il recouvre en peu de tems, si proprement de son écorce, la bréche qui a esté faite, qu'a peine peut on appercevoir que l'on en ait rien enlevé, Tous ceus qui ont demeuré en l'Ile de la Tortue, qui est située au costé septentrional de l'Ile Espagnole, ont veu au chemin qui conduit des

des plaines de la montagne, au village que nos François ont nommé Milplantage, un de ces Arbres, qui peut facilement tenr à couvert plus de deus cens hommes sous l'ombre de ses branches, qui sont toujours chargées de plusieurs feuilles si toufués, qu'on y trouve en voyageant, une fraîcheur fort agreable, & un couvert bien assuré contre la pluye.

#### ARTICLE XII.

#### Du Cormier.

I L y a en ces Iles, une espèce de Cormier, bien different du L Cormier que l'on voit en France. Car il ést d'une hauteur excessive fort beau à voir, & orné de belles feuilles, & de plufieurs branches qui les accompagnent. Il porte un fruit agreable, rond comme une Cerise, qui est de couleur jaune, tacheté de petites marques rouges, & qui tombe de soy même lors qu'il est meur. Il a le goût de la Corme, & c'est ce qui est cause, qu'on luya donne le même nom. Il est fort recherché des Qiseaus.

# A R. T. I. C. L. E. XII E.

## Du Palmiste Epineus.

Outes ces Îles ont des Palmes, & quelques-unes en onte L'une se nomme Palmiste Epineus. Cet Arbre porte justement ce nom, caril est tout Herissé, ayant en sa tige, en ses branches, & en ses feuilles de grandes épines extremement aiguës, & si dangereuses, que quand quelcun en est pique, il court risque d'en estre long tems incommode, s'y l'on n'y apporte un promt remede. Celles qui entourent le tronc de l'Arbre, sont plates, longues comme le doigt, de la figure d'un Cure-dent, polies, & d'une couleur tannée tirant sur le noir. Les Negres, avantque de s'en approcher, mettent le seuà l'entour du pied de L'Arbre, pour bruler toutes les Epines qui l'arment & luy servent de desense. Son fruit consiste en un gros bouquet, qui K 35



est composé de plusieurs nois grisatres, dures, & rondes, qui resserrent des noyaus qui sont bons à manger. C'est aussi de cette espece de Palmes, que quelques Negres tirent du vin, par le moyen des incissons qu'ils sont au dessous de ses branches. Il y a apparence, que c'est le même Arbre, que les Bressiliens nomment Ayri.

### ARTICLE XIV.

### Du Palmiste Franc.

A seconde espece est nommée Palmiste Franc. C'est un grand Arbredroit & d'une hauteur demesurée. Les racines de cette espece de Palmier, s'élevent hors de terre tout autour de la tige, de la hauteur de deus ou trois pieds, & de la grosseur d'un baril. Ces racines sont petites à proportion de la hauteur de l'Arbre qu'elles soutiennent: mais elles sont entrelacées si étroitement, & si consusément les unes dans les autres, qu'elles luy servent d'un solide appuy. Cet Arbre a cecy

Chap. 6 DES ILES ANTILLES

79

cecy de particulier, qu'il est ordinairement plus gros par le haut que par le bas. Quand il est encore jeune, il a l'écorce tendre, de couleur grisatre, & marquée de pied en pied d'un cercle, qui donne à cognoistre à peu prés, combien il y a



d'années qu'il occupe la terre: Mais quand il a pris sa consistence, il devient par tout si solide & si uny, qu'on n'y peut plus rien remarquer. Son sommet, est orné de plusieurs bellesbranches canclées & polies, qui sont accompagnées de part & d'autre, d'une infinité de seuilles vertes, longues, étroites, & deliées, qui leur donnent une merveilleuse grace. Les plus tendres de ces branches, qui ne sont pas encore épanovyes, s'élevent directement au milieu de l'Arbre, pendant que les autres qui sont courbées tout autour, luy composent une riche & agreable couronne.

Cet Arbre, se décharge par chacun mois de queleune de ses branches, & d'une écorce, qui se détache de dessous quelle est longue de quatre ou cinq pieds, large de deus ou environ, & de l'épaisseur d'un cuir preparé. Les Habitans des lles, nomment cette écorce Tache, & ils l'employent

pour la converture de leurs Guisines, & des autres peris offices de leurs Habitations, de même qu'ils se servent des seuilles, tressées, & cordonnées proprément à l'un des costez des

branches, pour faire celle de leurs maisons.

Nous avons à dessein, rangé les Palmistes à la fin des Arbres fruitiers qui se trouvent en ces Iles, à cause qu'ils contribuent tous, horsmis le Latanier, à la nourriture des hommes. Car si le Palmiste épineus, lequel nous avons décrit en l'article precedent, fournit du vin, celuy-cy porte au sommet de son tronc, & comme en son cœur, une moëlle blanche, tres-tendre, & tres-savoureuse qui ale goût de Noisette, étant mangée cruë, & etant bouïllie & assaisonnée avec plusieurs seuilles deliées, & blanches au possible, qui l'entourent, & luy servent comme de chemise, elle peut tenir un rang considerable, entre les plus delicieus mets des Antilles. Les François, appellent cette substance moëlleuse, & les seuïlles qui l'enveloppent, Chou de Palmiste, parce qu'ils en mettent au potage, au lieu de chous, ou d'autres Herbes.

Si l'on fend en deus le tronc de cet Arbre, & qu'on enleve comme il se peut saire aisément, une certaine matiere fillasseuse & mollasse qui est au dedans, ce bois qui reste ainsi creuse, & qui est épais d'un bon pouce, sournit de belles & longues goutieres, qui sont de durée. On s'en sert pour couvrir d'une seuse piece le saîte des Cazes, & pour conduire les eaus par tout où l'on veut. Les Tourneurs & les Menuysiers sont aussi avec ce bois, qui est présque noir. & se polit aisément, plusieurs beaus & rares ouvrages, qui sont natu-

rellement marbrez.

Pline, fait des Arbres si prodigieusement hauts, qu'une stéche n'en peut atteindre le sommet quand elle est tirée; Et l'Auteur de l'Histoire generale des Indes, parle d'un Arbre de telle hauteur, qu'on ne s'auroit jetter une pierre a plein bras par dessus. Mais encore que le Palmiste que nous decrivons surpasse de beaucoup tous les autres arbres des Antilles, nous n'oserions pas dire qu'il soit d'une hauteur si demesurée, puisque du pied de l'arbre, on remarque facilément une belle panache, qui sortant du plus haut du tronc, est toujours tournée au soleil levant; Elle se renouvelle par chacune année.

née, & quand elle est sortie de son étuy, elle est émaillée d'une infinité de petites fleurs jaunes, en forme de boutons dorez, qui venans à tomber, sont suivis de plusieurs fruits ronds, & de la grosseur d'un petit œuf de poule. Ils sont attachez en un seul bouquet, & afin que ces fleurs & ces fruits, soient conservez contre les injures du tems, ils sont couverts par dessus d'une écorce épaisse, dure & grisatre par le dehors, & d'un vermeil doré par le dedans, qui aboutit en pointe. Ce precieus parasol, n'est autre chose que l'étuy, qui reserroit les fleurs, avant qu'elles fussent épanouyes, & qui s'étant entre-ouvert par dessous, s'élargit en une figure creuse au milieu, & pointue aus extremitez, pour mieus couvrir & les fleurs & le fruit.

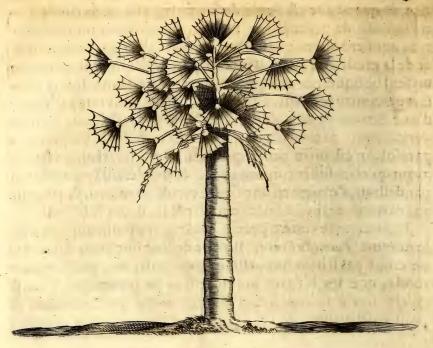
D'autant que cette espece d'Arbres, n'a point dépines, on le nomme Palmiste Franc. Il y en a encore une autre sorte, qui ne croist pas si haut que celle-cy, qui porte une petite graine ronde, que les Négres sont soigneus de recuëillir, à cause qu'elle sert à faire de beaus Chapelets qui sont marbrez, & polis à merveille.

### ARTICLE XV.

#### Du Latanier.

A troizième espece de Palme est nommée Latanier. Cet arbre éleve sa tige assez haut; mais il ne croist pas beaucoup en grosseur. Au lieu de branches il n'a que des longues feuilles, qui étant épanouyes sont rondes par le haut, & plicees par le bas, à la façon d'un Eventail. Elles sont attachées à de grandes queuës, qui sortent de certains filamens, qui entourent la teste du tronc, comme une grosse toile rousse & fort claire. Ces feuilles étant liées par petis faisseaus, servent à couvrir les cazes, & la peau qu'on enleve de dessus les. queuës; est propre à faire des cribles, des paniers, & plusieurs autres petites curiositez, que les Indiens tiennent entre leurs meubles plus precieus. Ils font aussi du bois de cet arbre, & de celuy du Palmiste Franc, des arcs, des massues, dont ils se fervent en leurs combats, au lieu dépées, des Zagaves, qui sont de petites lances aigues, qu'ils d'ardent avec la main contre

92345



contre leurs ennemis, & ils en munissent la pointe de seurs siéches, qui sont par ce moyen aussi penetrantes, que s'y elles étoient d'acier.

#### ARTICLEXVI

Du Cocos.

A quatriéme espece de Palme, & la plus excellente de toutes, est celle qui porte le nom de Cocos, ce fameus fruit dont les Historiens disent tant de merveilles. Mais il faut remarquer, que les Cocos qui se trouvent aus Indes Occidentales, ne croissent pas à beaucoup-prés si hauts, que ceus de l'Orient, le tronc pour l'ordinaire n'excedant pas vint, ou vint-cinq pieds en hauteur, étant au reste d'une grosseur bien proportionnée. Il est beaucoup plus chargé de branches & de seüilles, que le Palmiste Franc. Les Iles de la Monaque & de Roatam, qui sont au Golse d'Hondures, sont renommées pour l'abondance de ces Arbres. L'Ile de Saint Bartelemy entre

Chap. 6 DES TLES ANTILLES. 83
entre les Antilles, en est aussi ornée, & c'est de là, qu'on en

a apporté en celle de Saint Christofle.

Le fruit, croist sur le tronc même, au pied des branches. Il a la forme d'une nois: mais sans saire de comparaison



pour la grosseur: car un seul pese quelquésois environ dix livres. Dépuis que l'Arbre a commencé de porter, on ne le trouve jamais sans fruit; car il en pousse de nouveaus par chacun mois de l'année. La coque est si dure & si épaisse, qu'on la peut polir, & y graver diverses figures, pour enrichir les coupes, les bouteilles, & plusieurs autres vaisseaus, qu'on en fait, pour le service ordinaire du ménage. Elle est entourée d'une grosse envelope, qui est toute de silamens.

L 2

Quand

Quand on a ouvert cette nois de Cocos, on trouve premicrement une chair blanche comme neige qui est nourrisfante au possible: & qui a le goût de l'Amande. Cette substance moëlleuse est en si grande quantité en chaque fruit, qu'on en peut remplir un plat; Elle est attachée sermement au dedans de la Coque, & en son milieu, elle contient un grand verre d'une liqueur claire & agreable, comme du vin muscat; de sorte qu'une personne se pourroit bien contenter de l'un de ses fruits, pour son repas. C'est cette eau seule, qui se convertit en germe, & qui entre ses autres vertus, a la proprieté d'essacre toutes les rides du visage, & de luydonner une couleur blanche & vermeille, pourveu qu'on l'en lave aussi-tost, que le fruit est tombé de l'Arbre.

Qui desirera d'apprendre toutes les particularitez du Cocos, & les grands usages qu'il a tant en la Medecine, qu'en la Ménagerie, liras'il luy plait, la belle & ample description que François Pyrard en a fait, en son traitté des Animaus, arbres & fruits des Indes Orientales. Ouil represente, que les Peuples de ces païs-la, trouvent dans ce seul Arbre non seulement leur pain, leur bruvage plus delicieus, leur vetement, leur huile, leur sucre, leur miel, leur baume, & les medecines pour rétablir leur santé, lors qu'elle est alterée: mais, qu'ils en tirent encore la matiere, pour bâtir avec une facilité & solidité nonpareille, leurs maisons, & les vaisseaus, dont ils entretiennent le commerce avec leurs voilins. De forte, que l'on voit aus Iles Maldives, des Navires qui ne sont bâtis & chargez que de Cocos, ayant receu de cet Arbre merveilleus, planches, chevilles, cordages, cables, voiles, ancres, huile, vin, confitures, sucre, & diverses autres choses.

## ARTICLE XVII.

Du Cacao.

Uelques-uns, à cause de la ressemblance des noms, confondent quelquesois le Cocos, avec le Cacao, qui croist en la Province de Guarimala, pres la neuve Espagne, qui est aussi aussi un fruit tres-renommé en toute l'Amerique, pour estre le principal ingredient, qui entre en la composition de la Chicolate, ou Chocolate, d'ont on fait un bruvage souverain, pour fortisser la poitrine, dissiper toutes les humeurs malignes qui s'y attachent, chasser la gravelle, & tenir le corps frais & dispos, pourveu qu'on le prene moderément.



Ce Cacao, qui se trouvoit aussi aus Antilles, en l'an 1649, dans le Jardin d'un Habitant de l'Ile de Sainte Croix, est à present connu en celle de Tabago, comme nous l'avons dit en son lieu. C'est un Arbre presque semblable à l'Oranger, sinon qu'il ne croist pas du tout si haut, & qu'il a les seüilles un peu plus étenduës. On le plante ordinairement en des lieus ombrageus, & même sous d'autres arbres, qui le puissent desendre de l'ardeur du Soleil, qui slétriroit ses seuilles. Son fruit qui est de la grosseur, & d'une sigure approchante de celle d'un Gland, ou d'une moyenne Olive, se forme dans de grosses cosses longuettes, qui sont rayées, & divissées par le costez, comme il est icy representé.

L 3.

CHA:

# CHAPITRE SETTIEME.

Des Arbres qui sont propres à bâtir; ou qui servent à la menuyserie; ou à la Teinture.

Ous avons jusques icy representé, plusieurs beaus Arbres qui portent des fruits, qui contribuent à la nourriture, ou au raffraichissement des Habitans des Antilles: & en ce Chapitre, nous nous proposons de traitter des principaus, qu'on peut employer utilement, tant à bâtir des maisons, qu'à les orner, par le moyen des beaus meubles de menuyserie, qu'on en peut faire; Puis apres, nous considererons tous les autres Arbres de diverses couleurs, qui sont propres à la Teinture.

### ARTICLE I.

### De deus sortes d'Acajou.

I L ya fort peu d'Îles, ou l'on ne trouve de beaus Arbres, qui sont trespropres à bâtir des maisons, & à faire divers ouvrages de ménuyserie. On fait particulierement état de l'Acajou, qui croist d'une hauteur & d'une grosseur si excessive, que les Caraïbes tirent souvent d'un seul tronc, ces grandes Chaloupes, qu'ils appellent Pyraugües, qui sont capables de porter cinquante hommes. Il pousse plusieurs branches, qui sont fort tousues, à cause de la multitude de feüilles d'ont elles sont chargées, l'ombrage de cet arbre est fort agreable: Et même quelques uns tiennent, qu'il contribue à la santé de ceus qui se reposent dessous.

Il y a deus sortes d'Acajou, qui ne sont differens qu'en la hauteur de leur tronc, & en la couleur de leur bois. Celuy qui est le plus estimé, a le bois rouge, leger, de bonne senteur, & sort sacile à estre mis en œuvre. On a remarqué par experience, que le ver ne l'endommage point; qu'il ne se pourrit point dans l'eau; quand il a éte coupé en bonne Lune; Et

que

que les coffres & les aumoires qui sont faites de ces bois, donnent une bonne odeur aus habits, & qu'ils les contregardent de toutes les vermines, qui s'engendrent, ou se glissent aisément dans les coffres qui sont faits d'une autre matiere. Ces proprietez sont cause que quelques-uns ont creu, que cet arbre étoit une espece de Cedre. On en fait aussi de l'Escente, pour couvrir les maisons. Les Capitaines de Navires, qui trafiquent aus Antilles, apportent souvent des planches de ce bois qui sont si longues & si larges, qu'il n'en faut qu'une, pour faire une belle & grande table.

L'autre sorte d'Acajou, est de pareille figure quant au dehors, que celuy que nous venons de décrire; mais il ne croist pas du tout si haut, & quand on a levé l'écorce & l'aubel, on trouve que le bois est blanc. Il est aussi fort facile à mettre en œuvre, quandil est fraichement couppé; mais si on le laisse a l'air, il se durcit en telle sorte, qu'on a bien de la péne à s'en servir. Les Habitans des Iles, ne l'employent qu'à faute d'autre, à cause qu'il est sujet aus vers, & qu'il se pourrit en peu de tems. Si on fait des incisions au tronc de ces arbres, ils iettent une grande abondance de gomme, qui pourroit avoir

quelque bon usage, si on en avoit fait l'essay.

COTOS

### ARTICLE II.

# De L'Acomas.

Et Arbre, est bien aussi gros & aussi haut que l'Acajou, & n'est pas moins prisé des Architectes, & des Mennysiers. Ses feuilles sont polies, & asses longues. Il porte un fruit de la grosseur d'une prune, qui étant venu en sa maturité, est de couleur jaune, & beau à voir, mais il est tropamer pour estre recherche des hommes. Les Ramiers s'en engraissent en une saison de l'année, & pendant ce tems la, leur chair est de même goût, que le fruit qu'ils ont mangé. Il a l'écorce cendrée & raboteuse, le bois pesant & ayse à polir, & selon les lieus où il croist, son cœur est rouge, ou jaunâtre, ou tirant sur le violet. Si on ouvre l'écorce, il en sort une liqueur laiteuse, qui se durcit en sorme de Gomme.

ARTL

#### ARTICLE III.

Du Bois de Rose.

I L faut avouer, que si les Habitans des Antilles, avoient des-I sein de s'y établir sermement, ils y pourroient trouver, non seulement les choses qui sont necessaires à l'entretien de la vie, mais encore les delices & les curiositez, tant pour ce qui concerne la nourriture, & le vétement, que pour ce qui regarde la structure de leurs maisons, & leur embellissement interieur. Mais les douces pensées du retour au pais de leur naissance, que la plu-part conservent en leurs cœurs, leur font negliger, tous les rares avantages que ces lles leur presentent, & passer legerement, par dessus la riche abondance des choses precieuses qu'elles produissent, sans en tirer aucun profit. Car pour ne rien dire presentement, de la grande facilité qu'ils ont de faire des étoffes, du Cotton qui y croist, de nourrir en leurs parcs toutes sortes de volailes, & de betail domestique, qui y foissonne autant qu'en lieu du monde; ils pourroient sans doute, recevoir beaucoup démolumens, de plusieurs bois precieus, qui seroient de grand usage non seulement pour les loger, & les meubler commodément: mais aussi pour en faire du Commerce avec l'Europe. Les descriptions que nous ferons de quelques uns de ces rares Arbres, tant au reste de ce Chapitre qu'au suivant, justifieront cette proposition.

Le Bois de Rose, étant propre non seulement à la charpente, mais aussi à la Menuyserie, doit tenir le premier rang. Cet arbre croist d'une hauteur bien proportionnée à sa grosseur; Son tronc est ordinairément si droit, que c'est l'un des plus agreables ornémens des forests des Antilles; Il est couvert de plusieurs belles branches, qui sont accompagnées de seuilles molles, veluës d'un costé, & longues à peu pres comme celles du Noyer En la saison des pluyes il porte des sleurs blanches, de bonne odeur, qui croissent par bouquets, & qui relevent merveilleusément la grace naturelle de cet arbre. Ces sleurs sont suivies d'une petite graine noirâtre & polie. L'é-

corce

Chap. 7 corce de son tronc, est d'un gris blanc. Son bois est au dedans de couleur de feuille morte, & quand le Rabot & le Polissoir ont passe par dessus, on y remarque plusieurs veines de differentes couleurs, qui sont comme des ondes, qui luy donnent un éclat marbré, & un lustre merveilleus. Mais, la douce odeur qu'il exhale, lors qu'on le met en œuvre, & qu'on le manie est, ce qui le fait priser d'avantage, & qui luy donne le beau nom qu'il porte: Quelques-uns, ont même estimé que cette douce senteur, qui est encore plus agreable que celle de la Rose, luy devoit donner le nom de bois de Cypre, & pat effet ils le font passer sous ce titre, en quelques-unes des Antilles. Cet arbre, croist dans toutes les lles de même fasson, quant à la figure exterieure; mais son bois est marbré de diverses couleurs, selon la difference des terroirs, où il a pris sa naissance.

### ARTICLE IV.

### Du Bois D'Inde.

Et Arbre precieus & de bonne senteur, se trouve en si grande abondance dans l'Ile de Sainte Croix, & en plusieurs autres, qu'il y en a des forests presque toutes entieres. Il va du pair avec le Bois de Rose, mais il croist beaucoup plus gros & plus haut, lors qu'il rencontre une bonne terre. Son tronc prend de profondes racines, & s'èleve fort droit. Son écorce est deliée, douce & unie par tout, sa couleur est d'un gris vif & argenté, & en quelques endroits elle tire sur le jaune, ce qui fait remarquer cet Arbre entre tous les autres. Il fleurit une fois l'an, au tems des pluyes, & pour lors, il renouvelle une partie de son seuillage. Son bois est tressolide, & pesant au possible, d'où vient qu'il soussre d'estre poly, & que quelques sauvages en sont leurs massues. Apres qu'on a levé un aubel vermeil, qui est sous l'écorce : on appercoit le cœur de l'arbre qui est extremément dur, & d'une cou-. leur violette, laquelle le fait beaucoup estimer des curieus.

La bonne odeur de cet Arbre, reside particulierement en ses seuilles. Elles sont de pareille figure, que celles du 90 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 7

Goyavier, & quand on les manie elles parfument les mains d'une senteur plus douce, que celle du Laurier. Elles donnent à la viande & aus sauces un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à une composition de plusieurs sortes d'épiceries, qu'à une simple seuille. On s'en sert aussi dans les bains, que les Medecins ordonnent pour fortisser les ners soulez, & pour desseicher l'ensture, qui reste aus jambes de ceus, qui ont esté travaillez de sievres malignes.

### ARTICLE V.

De plusieurs Bois Rouges qui sont propres à bâtir,

O Utre l'Acajou, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, il y a encore en ces lles plusieurs beaus arbres, qui ont le bois rouge, solide, & pesant, qui resiste aus vers, & à la pourriture. Ils sont tous tres-propres à bâtir des maisons, & à faire de beaus ouvrages de Me-

nuyserie.

Mais on fait particulierement état, du Bois de fer, qui porte ce nom, à cause qu'il surpasse en solidité, pesanteur, & dureté, tous ceus que nous avons d'écrits jusques à present. Cet Arbre, qui doit estre mis entre les plus hauts, & les mieus proportionez des Antilles, est revétu de beaucoup de branches. Il porte de petites feuilles, qui aboutissent en pointe, & sont divisées prés de la queue. Il fleurit deus fois l'année, assavoir aus mois de Mars & de Septembre. Ses fleurs, qui sont de couleur de violette, sont suivies d'un petit fruit, de la grosseur d'une Cerize qui devient noir étant meur, & est fort recerché des Oiseaus. L'écorce du tronc est brune. Le Bois est d'un rouge bien vif, lors qu'il est nouvellement coupé; mais il se ternit étant mis à l'air, & perd beaucoup de son lufire. Le cœurde l'Arbre est d'un rouge fort obscur, comme le bois de Bresil, & d'une telle dureté, que l'on doit avoir des coignées bien trenchantes, & qui soyent à l'épreuve, pour le pouvoir abbatre: Mais son bois étant beau, solide, facileà polir, & plus incorruptible que le Cedre & le Cyprés, il recom=

compense abondamment par toutes ces bonnes qualitez, la

pene qu'il donne, avant qu'on s'en puisse servir.

Il y a encore un autre Arbre qui porte le même nom de Bois de ser, mais il n'est pas comparable au precedent. Il ne porte que de petites seuilles, & quand il sleurit il est chargé d'une insinité de Bouquets, qui s'élevent sur toutes ses branches, comme autant de pannaches, qui les parent sort avantageusement. Il est d'une belle hauteur; & il a l'aubel jaune ou blanc, selon les lieus ou il croist. Tout le bois de cet arbre, horsmis le cœur qui est fort petit, fort dur, & tirant sur le noir, est sujet aus vers, ce qui fait qu'on ne le met pas volontiers en œuvre, si ce n'est à faute d'autre.

### ARTICLE VI.

De plusicurs Arbres dont le Bois est propre à la Teinture.

Entre les Arbres qui croissent aus Antilles, il y en a plufieurs qui servent à la Teinture. Les plus estimez, & les plus connus, sont, le Bois de Bresil, le Bois Jaune, l'Ebéne verte, & le Roucou.

Le Bois de Bresil, est ainsi nommé, à cause que le premier qui a esté veü en Europe, avoit esté apporté de la Province du Bresil, ou il croist en plus grande abondance, qu'en aucun autre endroit de l'Amerique. Cet arbre est rare aus Antilles, & on n'en trouve qu'en celles, qui sont le plus herissées de rochers secs & arides. Son tronc n'est pas droit comme celuy des autres arbres; mais il est tortu, raboteus, & plein de nœuds a peu prés comme l'Epine blanche. Lors qu'il est chargé de sleurs il exhale une douce senteur, qui fortisse le Cerveau. Son bois est recherché des Tourneurs; mais son principal usage, est en la Teinture.

L'Ile de Sainte Croix, est renommée parmy toutes les autres, pour avoir une infinité d'Arbres rares & precieus. On fait particulierément état d'un, qui s'éleve fort haut & dont le bois qui est parfaitement jaune, sert à la Teinture. Lors que les Anglois tenoient cette Île, ils en envoyoient beaucoup

M 2

en leur pais. On le nomme Bois Iaune, à cause de sa couleur, ou bien de Fustok, ainsi que nous l'avons dit en la description de l'Île de Tabago, en laquelle cet Arbre est aussi sort commun.

L'ébene Verte, cst ordinairement employée à faire plusieurs excellens ouvrages de Menuyserie, par ce qu'elle prend aisément la couleur, & le lustre de la vraye Ebéne: mais son meilleur usage est en la Teinture, laquelle elle rend d'un beau vert naissant. L'arbre qui porte ce bois, est fort toussu, à cause que sa racine pousse une grande quantité de rejettons, qui l'empeschent de croistre si haut & si gros qu'il feroit, si sa force étoit ramassée en un seul tronc. Ses seüilles sont polies, & d'un beau vert. Sous l'écorce, il a environ deus pouces d'aubel blanc, & le reste du bois jusques au cœur, est d'un vert si obscur, qu'il approche du noir; mais quand on le polit, on découvre certaines veines jaunes, qui le sont paroistre marbré.

### ARTICLE VII.

### Du Roucou.

C'Est le même Arbre que les Brasiliens nomment Veucu : Il ne croist pas plus haut qu'un petit Oranger. Ses seüilles qui sont pointues par l'un des bouts, ont la figure d'un cœur. Il porte des sleurs blanches messées d'Incarnat; Elles sont composées de cinq seüilles, qui ont la forme d'une Etoile, & la largeur d'une Rose. Elles croissent par bouquets, aus extremitez des branches, Ces sleurs sont suivies de petites siliques, qui reserrent plusieurs grains de la grosseur d'un petit pois, qui étans parvenus à maturité, sont couverts d'un vermillon le plus vis, & le plus éclatant, qu'on s'auroit desirer; Cette riche Teinture, qui est ensermée en cette écosse, est si mollette, & si gluante, qu'elle s'attache aus doigts, aussi-tôt qu'on la touche.

Pour avoir cette precieuse couseur, on s'écoue dans un vaisseau de terre les grains sus lesquels elle est attachée, on verse dessus de leau tiede, dans laquelle on les lave, jusques à ce qu'ils ayent quitté leur vermillon. Et puis quand on à lais-

sé reposer cette eau, on sait seicher à l'ombre le marc, ou la lie épaisse qui se trouve au sonds du vaisseau, & l'on en sorme des Tablettes, ou de petites boules, qui sont sort esti-mées des Peintres, & des Teinturiers, lors qu'elles sont pures, & sans aucun mélange, comme sont celles que nous venons de décrire.



Le bois de cet Arbre, se brise facilement; il est tres-propre pour entretenir le seu, & s'il est entierément éteint & qu'on en frotte quelque tems deus pieces l'une contre l'autre, elles jettent des étincelles comme seroit un susil, qui allument le Cotton, ou toute autre matiere susceptible de seu, que l'on à mise auprez pour les recevoir. Son écorce serra faire des cordes qui sont de durée. Sa racine donne un bon goût aus viandes, & quand on en met dans les sauces, elle leur communique la couleur, & l'odeur du Safran.

Les Caraïbes, ont de ces Arbres en tous leurs Jardins, ils les entretiennent soigneusement & les prisent beaucoup; à cau-

64 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 8

se qu'ils en tirent ce beau vermillon dont ils se rougissent le corps. Ils s'en servent aussi à peindre, & à donner du lustre

aus plus belles vaisselles de leur petit ménage.

On pourroit aussi mettre au rang des Arbres qui sont propres à la Teinture, la plûpart de ceus qui distilent des gommes: car ceus qui ont esté curieus d'en saire l'essay, ont remarqué, qu'essant messes dans la Teinture, elles relevent les couleurs les plus sombres & les moins claires, par un certain éclat, & un fort beau lustre, qu'elles leur donnent.

# CHAPITRE HUITIÉME.

Des Arbres qui sont utiles à la medecine; Et de quelques autres dont les Habitans des Antilles peuvent tirer de grands avantages.

Ieu avant ordonné à tous les Peuples les bornes de leur habitation, n'a l'aissé aucune contrée dépourveuë de moyens necessaires, pour y faire sublister commodément les hommes, qu'il y a placez; & pour étaler devant leurs yeus, les richesses infinies de son adorable Providence, il a donné à la terre la vertu de produire, non seulement les vivres qui sont necessaires pour leur nourriture; mais encore diversantidotes, pour les munir contre les infirmitez, dont ils peuvent être acuëillis, & plusieurs remedes souverains, pour les en delivrer, lors qu'ils y sont tombez. Pour ne rien dire des autres endroirs du monde, les Antilles, possèdent sans contredit tous ces rares avantages, orun degré fort confiderable: Gar elles ne fournissent pas simplement à leurs Habitans une agreable varieté de fruits, de racines, d'herbages, de legumes, de gibier, de poissons, & d'autres delices pour couvrir leurs tables; mais elles leur present encore un grand nombre d'excellens remedes pour les guerir de leurs maladies. C'est ce que le Lecteur judicieus pourra facilement remarquer en la suitte de cotte Histoire Naturelle, & particuliere-

Chap. 8 DES ILES ANTILLES. lierement en ce Chapitre, où nous décrirons les Arbres qui

sont d'un grand usage en la Medecine.

### ARTICLE

Du Casier ou Canificier.

Et Arbre croist de la grosseur, & presque de la même sigure qu'un Pescher, ses feuilles sont longuettes & étrois tes: Elles tombent une fois l'an pendant les sécheresses, & quand la saison des pluyes retourne, il en pousse de nouvelles.



Elles sont precedées de plusieurs beaus bouquets de sieurs jaunes, auquelles succedent de longs tuyaus, ou de longues filiques, qui viennent de la grosseur d'un poulce, ou environ, & sont quelquesois d'un pied & demy, ou de deus pieds de

long. Elles contiennent au dedans, comme en autant de petites cellules, cette drogue Medecinale si connue des Apoticaires, que l'on appelle Casse. Nos François nomment l'Arbre Cassier, ou Canssicier, & les Caraibes Mali Mali. Tandis que le fruit grossit & s'allonge, il est toujours vert, mais quand il a pris sa conssistance, il devient en meurissant, brun, ou violet, & demeure ainsi suspendu à ses branches.

Quand ce fruit est meur & sec, & que les Arbres qui le portent sont agitez de grands vens, on entend de fort loin le bruit, qui est excité par la collisson de ces dures & longues siliques, les unes contre les autres. Cela donne l'éspouvante aus Oiseaus, qui n'en osent approcher; & pour les hommes qui ne savent pas la cause de ce son confus, s'ils ne voyent les Arbres mêmes émeus, & choquans leurs branches & leurs fruits, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas loin du bord de la mer, de laquelle ils crovent entendre l'agitation: ou bien ils se persuadent, que c'est le Chamaillis de plusieurs soldats, qui sont aus mains. C'est la remarque de tous ceus qui ont visité le sein, ou comme on le nomme ordinairément le Cul-de-sac, de l'Ile de Saint Domingue, où l'on voit des plaines entieres, & de fort longue étendue, qui ne sont couvertes d'aucuns autres Arbres. C'est aussi de-là, selon toute apparence, qu'on a apporté la semence de ceus qui croissent aus Antilles. Au reste ces bâtons de Casse, qui viennent de l'Amerique, sont plus pleins & plus pesants, que ceus qu'on apporte du Levant, & la drogue qui est dedans, a tous les mêmes effets.

Les fleurs du Cassier étant consites en sucre, purgent benignement, non seulement le ventre, mais aussi la vessie. Les bâtons du Cassier lors qu'ils sont consits verts, ont aussi la même proprieté. Mais la poulpe étant extraite du fruit meur, fait une operation plus prompte, & beaucoup plus louable. Plusieurs des Habitans du Pais se trouvent bien d'en user chaque mois, un peu avant le repas: & ils ont remarqué, que ce dous Medicament leur conserve merveilleusement leur bonne constitution.

# ARTICLE 11.

## Des Nois de Medecine.

Lis Nois de Medecine qui font si communes en toutes ces lles, croissent sur un petit Arbre, d'ont on fait le plus souvent les separations des Jardins & des habitations. Si l'on n'empesche sa juste croissance, il monte à la hauteur d'un siguier ordinaire, duquel il a aussi la figure, son bois est sort tendre & moëlleus, il produit plusieurs branches qui rampent consusément à l'entour du tronc. Elles sont chargées de seuilles assez longues, vertes & mollasses, qui sont rondes par le bas, & se terminent en trois pointes.



Le bois & les feuilles de cet Arbre, distilent un suc laiteus, qui tâche le linge: Même il n'y à pas de plaisir de s'en approcher en tems de pluie, parce que les gouttes d'eau qui tombent de dessus ses seuilles, ont un tout pareil esset que le suc. Il porte plusieurs sleurs jaunes composées de cinq seuilles,

HISTOIRE NATURELLE, Chap. S qui ont la figure d'une étoile, quand elles sont épanouves. Les fleurs venant à tomber, quelques unes sont suivies de petites nois, qui sont vertes au commencement, puis elles deviennent jaunes, & enfin noires, & un peu ouvertes lors qu'elles sont meures; Chaque Nois, reserre trois ou quatre novaus en autant de distinctes cellules, qui ont l'écorce noirâtre de la grosseur & de la figure d'une Féve. L'écorce étant levée. on trouve dans chacun, un pignon blane, d'une substance huileuse, qui est enveloppé & my-party d'une deliée pellicule. Ces pignons ont un goût assez agreable, qui est approchant de celuy des Noisettes: Mais, s'y l'on n'observe quelque regle en les mangeant, ils excirent un étrange devoyement par haut & par bas, particulierement, s'y on avalle la petite peau qui les enveloppe, & celle qui les separe par la moytie. Pour temperer leur force, & pour en user avec un heureus succés, on les purge de ces peaus, & on les fait passer legerement sur les charbons, puis étant battus, on en prent quatre ou cinq, qu'on mésse dans un peu de vin, pour seur servir de vehicule & de correctif.

Les rameaus de cet Arbre étant couppés & mis en terre, prenent facilement racine. Les Portugais tirent de l'huile des pignons, qui est estimée en la ménagerie, & qui peut aussi avoir son lieu en la Medecine.

### ARTICLE III.

Du Bois de Canelle,

l'Arbre, qui porte cette espece de Canelle, qui est si commune en toutes les Iles, peut tenir place entre ceus qui servent à la Medecine, puisque son écorce aromatique est recherchée de tous ceus qui sont travaillez d'affections froides, & employée pour décharger l'estomac, des humeurs gluantes & pituireuses qui l'oppressent. La bonne odeur, & la verdure perpetuelle de ce bel Arbre, ont persuadé à quelques uns que c'étoit une sorte de Laurier; Mais il croist beaucoup plus haut, son tronc estaussir plus gros, ses branches sont plus

étenduës, & ses sevilles, qui ne sont pas du tout si longues, sont de beaucoup plus douces, & d'un Vert plus gay. Son écorce, qui est cachée sous une peau cendrée est plus épaisse, & d'une couleur plus blanche, que la Canelle qui vient du levant; Elle est aussi d'un goût plus acre & plus mordicant, Mais étant séchée à l'ombre, elle donne une saveur tresagreable aus viandes.

Outre tous ces Arbres precieus que nous venons de décrire, les Iles de Tabago, de la Barbade, & de Sainte Croix,
sont estimées entre toutes les autres, pour avoir plusieurs bois
que l'usage a rendus recommendables en la Medecine. Car on
y trouve du Sandale, du Gayac, & même du Sasafras, qui
sont assez connus, sans qu'il soit besoin d'en faire des deseriptions particulieres.

# ARTICLE IV.

Du Cottonnier.

ruciniun in a la combres Carameer, à cauc de TL y a encore plusieurs autres Arbres, assez communs pat I toutes les Antilles, dont les Habitans peuvent tirer de grandes commoditez. Le Cottonnier, que les Sauvages appellent Manoulou-Aketha, doit tenir le premier rang, comme étant le plus utile. Il croist de la hauteur d'un Pescher: Il a l'écorce brune, les feuilles petites, divisées en trois. Il porte une fleur de la grandeur d'une Rose, qui est soutenuë par le bas, sus trois petites seuilles vertes, & piquantes, qui l'enserrent. Cette fleur est composée de ainq feuilles, qui sont d'un jaune doré, elles ont en leur sonds de petites lignes de couleur de pourpre, & un bouton jaune, quiest entoure de petis filamens de même couleur. Les fleurs sont suivies d'un fruit, de figure ovale, qui est de la grosseur d'une petite nois avec sa coque. Quandil est parvenu à sa maturité, il est tout noir par dehors, & il s'entrouve en trois endroits, qui font voir la blancheur du Cotton, qu'il reserre sous cette rude converture. On trouve dans chaque fruit, set petites feves, qui sont la semence de l'Arbre. 100 HISTOIRE NATURELLE. Chap. 1

Il y a une autre espèce de Cottonnier, qui rampe sur la terre, comme la vigne destituée d'appuis: c est celle-cy, qui produit le Cotton le plus sin & le plus estimé. On fait de l'un & de l'autre des toiles, & plusieurs petites étosses, qui sont d'un grand usage en la ménagerie.

### ARTICLE V.

Du Savonnier.

Ly a deus fortes d'Arbres, dont les Insulaires se servent au lieu de Savon, l'un a cette qualité en son fruit, qui croîst par grappes, rond, jaunâtre, & de la grosseur d'une petite prune, qui a aussi un noyau noir & dur, qui se peut polir. On le nomme communément Pomme de Savon. L'autre, a cette vertu en sa racine, qui est blanche & mollasse. L'un & l'autre rend l'eau blanche & écumeuse, comme feroit le Savon même; Mais si on usoit du premier trop souvent, il bruleroit le linge. L'on appelle ces Arbres Savonniers, à cause de la proprieté qu'ils ont de blanchir.

# ARTICLE

- March and a state of the collection of the col

C'Est Arbre, ne se plait qu'aus marécages, & aus bords de la mer. Il a la seuille verte, épaisse, & assez longue. Ses branches qui se récourbent contre terre, ne l'ont pas si tost touchée, qu'elles prennent des racines, & poussent un autre Arbre, qui entrelasse ordinairement sa tige & ses branches si prés à prés, & à tant de réplis, avec tout ce qu'il peut joindre; que ces Arbres gagnent & occupent en peu de tems, tout ce qu'il trouvent de bonne terre, qui est par ce moyen rendue si difficile à désricher; que l'on n'en peut attendre aucun prosit. C'est sous ces Arbres, que les Sangliers, & autres besses Sauvages tiennent leur fort. Its servent aussi en quelques livus



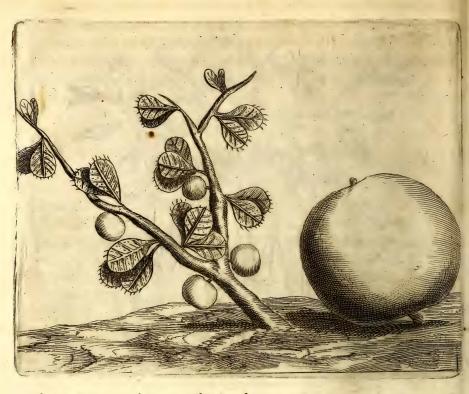


fieus de rempart aus Habitans des Iles, qui sont assurez que personne ne les surprendra de ce costé là. Ils sont encore tresutiles, en ce que n'y ayant point de Chesne en ces Iles, leur écorce est propre à tanner les cuirs.

# ARTICLE VII.

# Du Calebassier.

I ne saut pas oublier le Calebassier, qui sournit la plus grande partie des petits meubles du ménage des Indiens, & des Habitans étrangers, qui sont leur demeure en ces Iles. C'est un Arbre, qui croist de la hauteur, de la grosseur, & de la sorme d'un gros Pommier. Ses branches sont ordinairément sort toussurs. Ses seuilles qui sont longuettes, étroites, & rondes par le bout, sont attachées par bouquets aus branches.



ches, & en quelques endroits du tronc. Il porte des sleurs & des fruits presque tous les mois de l'année. Les sleurs sont d'un gris messé de vert, & chargé de petites taches noires, & quelquesois violettes. Elles sont suivies de certaines pommes, dont à peine en peut-on trouver deus, qui soient de pareille grosseur, & de même figure. Et comme un potier, sait paroitre l'adresse de sa main, en faisant sur une même roue, & d'une même masse de terre, des vaisseaus d'une forme & d'une capacité disserente: Ainsi la nature montre icy son industrie merveilleuse, en tirant d'un seul Arbre, des fruits divers en leur forme, & en leur grosseur, encore qu'ils soient tous attachez à une même branche, & produits d'une même substance.

Ces fruirs ont cecy de commun, qu'ils ont tous une écorce dure, ligneuse, d'une épaisseur & d'une solidité requise pour s'en pouvoir servir au lieu de bouteilles, de bassins, de coupes,

pes, de plats, décuelles, & de tous les autres petis vaisseaus, qui sont necessaires au ménage. Ils sont remplis d'une certaine poulpe, laquelle étant bien bien meure, devient violette, de blanche qu'elle étoit auparavant. On trouve parmy cette substance, certains petis grains plats, & durs qui sont la semence de l'Arbre. Les Chasseurs des lles, se servent de ce fruit pour étancher leur soif au besoin, & ils disent qu'il a le goût de vin cuit: mais qu'il reserre un peu trop le ventre. Les Indiens polissent l'écorce, & l'émaillent si agreablement avec du Roucou, de l'Indigo, & plusieurs autres belles couleurs, que les plus delicats peuvent manger & boire sans dégoût, dans les vaisselles qu'ils en forment. Il y a aussi des Curieus, qui ne les estiment pas indignes, de tenir place entre les raretez de leurs cabinets.

#### ARTICLE VIII.

#### Du Mahot.

Ly a deus fortes d'Arbres qu'on appelle Mahot, assavoir le Mahot frant, & le Mahot d'herbe. Le premier est le plus recherché, parce qu'il est plus fort. Il ne devient pas fort grand, mais il produit plusieurs branches, qui rampent contre terre. L'écorce en est fort épaisse, & fort aisée à lever de dessus l'Arbre. On en fait de longues éguillettes, qui sont plus fortes que les cordes de Teil, d'ont on se sert en plusieurs endroits. On l'employe ordinairement à monter les rouleaus du Tabac, & à attacher plusieurs choses, qui sont necessaires au ménage. Pour ce qui est du Mahot d'herbe, on s'en sert au désaux du premier; mais il pourrit facilement, & n'egale en rien l'autre pour la force.

Enfinil y a dans ces Iles plusieurs autres Arbres, qui ne se voyent point en l'Europe, dont les uns recréent seulement la veue, tels que sont, celuy qu'on appelle Mappou, & plusieurs sortes de Bois Epineus: Et les autres contentent l'odorar par leur bonne senteur: ou même ont des qualitez venimeuses, comme l'Arbre laiteus. Céluy dont la racine étant broyée, & jettée dans les rivieres, enyure les Poissons: le

Mancenilier, lequel nous décrirons en son lieu, & une infinité d'autres, qui ont tous le bois blanc, mol & de nul usage, & qui n'ont encore point de nom parmy nos François.

# CHAPITRE NEUVIEME.

Des Arbrisseaus du Paîs; qui portent des fruits, ou qui poussent des racines, qui sont propres à la nourriture des Habitans, ou qui servent à d'autres usages.

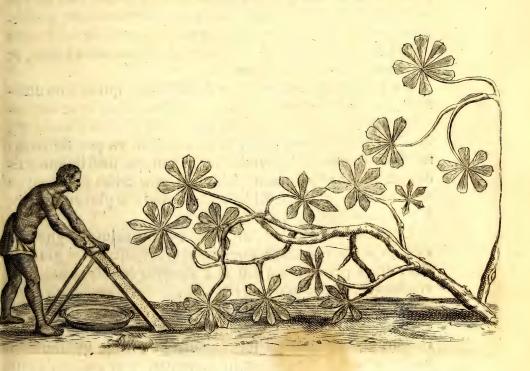
leu ayant fait de la terre un seul Element, la separée en diverses Contrées, a chacuse desquelles il a donné quelque avantage & quelque commodité, qui ne se trouve point aus autres, afin que dans cette agreable varieté, sa Providence se puisse tant plus distinctément reconnoître, & admirer. Mais, il faut avouer, qu'en la distribution que cette Divine Sagesse a fait de ses biens, les Antilles ont esté sort richement partagées: Car pour nous arrêter fixement à la matiere que nous traittons, non seulement le grands Arbres, que nous avons décrits aus Chapitres precedens, contribuent au logément, à la nourriture, au vétement, à la conservation de la sante, & à plusieurs autres dous accommodemens des hommes qui y habitent, mais il y croistencore plusieurs Arbrisseaus, qui poussent des racines, ou qui portent des fruits qui servent aus mêmes usages, comme il se pourra remarquer par la lecture de ce Chapitre.

# ARTICLE I.

Du Manyoc.

Les Habitans des Iles, se servent au lieu de ble de la racine d'un Arbrisseau, qui se nomme Manyoe, & que les Toupinambous appellent Manyot, & d'autres Mandioque, de laquelle on fait un pain assez delicat, que l'on appelle Cassave. Cette racine est si seconde, qu'un arpent de terre qui en sera planté, Chap. 9 DES ILES ANTILLES. 10

planté, nourrira plus de personnes, que n'en pourroient saire six, qui seroient ensemencez du meilleur froment. Elle jette un bois tortu, de la hauteur de cinq à six pieds, qui est tresfacile à rompre & remply de petis nœuds. Sa seuille est étroi-



te & longuette. Au bout de neuf mois, la racine est en sa maturité. On dit même qu'au Bresil, il ne luy saut que trois ou quatre mois, pour croistre grosse ou comme la cuisse. Si la terre n'est point trop humide, la racine s'y peut conserver trois ans, sans se corrompre: si bien qu'il ne saut point de grenier pour la serrer, car on la tire de la terre, à mesure qu'on en a besoin.

Pour faire venir cette racine, il faut prendre de ce bois, & le couper par bâtons, de la longueur d'un pié ou environ. Puis faire des fosses dans le jardin avec une houë, & fourrer trois de ces bâtons en triangle dans le terre que l'onà tirée de ces fosses, & dont on a fait un petit monceau relevé. On appelle

appelle cela planter à la fosse. Mais il y a une autre sorte de planter le Manioc, que l'on nomme planter au Piquet, qui est plus pronte & plus aysée, mais qui ne produit pas de Manioc si beau, ni si estimé. Cela ne consiste, qu'à faire un trou en terre avec un piquet & à y planter tout droit le bois de Manioc. Mais il faut prendre garde en le plantant, de ne pasmettre les nœuds en bas, parce que les bâtons ne pousseroient point. Les Indiens n'y sont point d'autre sasson : mais pour l'avoir en saison, ils observent le decours de la Lune, &

Il y a plusieurs sortes de ces Arbrisseaus, qui ne sont disserens, qu'en la couleur de l'écorce de leur bois, & de leur racine. Ceus qui ont l'écorce, grise, ou blanche, ou verte, sont un pain de bon goût, & ils croissent en peu de tems: mais les racines qu'ils produisent ne sont pas de si bonne garde, & elles ne soisonnent point tant, que celles du Manyoc rouge ou violet, qui est le plus commun, le plus estimé, &

le plus profitable en la ménagerie.

que la terre soit un peu humectée.

Le suc de cette racine, est froid comme celuy la ciguë; & c'est un poison si puissant, que les pauvres Indiens des grandes Iles, étans persécutez à seu & à sang par les Espagnols, & voulans eviter une mort plus cruelle, se servoient de ce venin, pour se faire mourir eus mêmes. On voit encore aujourduy en l'île de Saint Domingue, un lieu nommé la Caverne des Indiens, où se trouvent les ossemens de plus de quatre cens personnes, qui s'y donnerent la mort avec ce poison, pour échaper des mains des Espagnols. Mais, au bout de vint quatre heures, que ce suc si venimeus pour toutes sortes d'animaus, est tiré de sa racine, il perd sa qualité maligne & dangereuse.

## ARTICLELIA

# Du Ricinus, ou Palma Christi.

L y a dans les Antilles, une infinité de ces Arbrisseaus que l'on nomme Palma Christi, ou Ricinus. Et ils croissent si hauts, & si gros en quelques lieus, qu'on les prendroit pour Chap. 9 DES ILES ANTILLES.

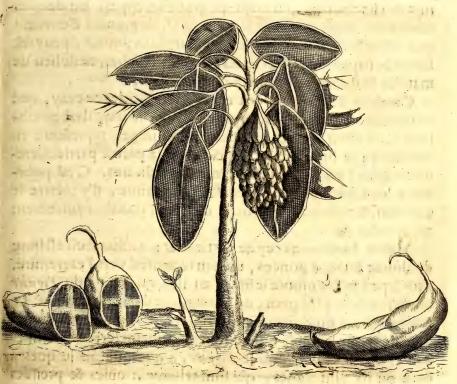
107

une espece differente de ceus que l'on voit en Europe. Les Négres en amassent la graine & en expriment l'huile, de laquelle ils se servent pour frotter leurs cheveus, & se garentir de la vermine. Les qualités que luy donnent Galien & Dioscoride, répondent bien à l'usage qu'en tirent ces Barbares. La seuille de cet Arbrisseau est aussi souveraine, pour la guerisson de quelques ulceres, parce qu'elle est fort attractive.

## ARTICLE III.

# Des Bananiers, & Figuiers

I L croist en toutes ces Iles deus sortes d'Arbrisseaus, ou plutôt de gros Roseaus spongieus au dedans, qui viennent volontiers en terre grasse, pres des ruisseaus, ou dans les vallées,



qui sont à l'abry des vens. On les nomme ordinairement Bananiers, ou Planes & Figuiers, ou Pommiers de Paradis.

Ces deus especes d'Arbrisseaus ont cecy de commun entre eus, 1. Qu'ils croissent de pareille hauteur, assavoir de douze ou de quinze pieds hors de terre: 2. Que leurs tiges qui sont vertes, luisantes, spongieuses & remplyes de beaucoup d'eau, fortent d'un gros oignon en forme d'une poire, qui est muny de plusieurs petites racines blanches, qui le lient avec la terre: 3. Qu'ils poussent proche leur pié des rejettons, qui produisent des fruits au bout de l'an : 4. Que quand on a coupe une des tiges pour avoir le fruit, la plus avancée succede en la place, & ainsi l'Arbrisseau se perpetuë, & se multiplie, tellement, qu'il occupe avec le temps, tout autant de bonne terrequ'il en rencontre: 5. Que la substance de l'un & de l'autreest mollasse, qui se resout en eau, laquelle étant claire au posfible, a neantmoins la qualité de teindre le linge, & les étoffes blanches en couleur brune. 6. Que leurs fruits sont au sommet de chaque tige, en forme de grosses grappes, ou de gros bouquets. 7. Et que leurs feuilles, qui sont grandes d'environ. une aulne & un quart, & larges de dixhuit pouces, peuvent servir de nappes & de serviettes, & étant séches, tenir lieu de matelas & de lits, pour coucher mollement.

Ces deus Arbrisseaus sont encore semblables en cecy, que de quelque sens que l'on coupe leur fruit, lors qu'il est en maturité, la chair qui est blanche comme nége, represente en son milieu la figure d'un Crucisix: cela paroit particulierement quand on le coupe par rouelles delicates. C'est pourquoy les Espagnols croiroient faire un crime, d'y mettre le couteau, & se scandalisent fort, de le voir trancher autremente.

qu'avec les dens.

Mais le Bananier accey de particulier: 1. Son fruit est long de douze à tréze pouces, un peu recourbé vers l'extremité, gros à peu prés comme le bras; au lieu que celuy du Figuier est de la moitie plus petit, de la longueur de six pouces. 2. Le Bananier, ne produit en son bouquet que vintcinq ou trente Bananes pour le plus, qui ne sont point trop serrées les unes aupres des autres; Mais le Figuier, a quelques ois jusques a cent ou six vint sigues; qui sont tellement unies & pressées les unes contre les autres, qu'on a de la peine à les en détacher. 3. Les Bananes ont la chair serme & solide, propre à estre

estre cuite, on sous la cendre, ou au pot avec la viande, ou consite, & séchée au sour, ou au Soleil, pour estre gardée plus facilement. Mais la Figue, ayant une substance mollace, ne peut servir à tous ces usages.

Pour avoir ces fruits, on coupe par le pièles Arbres, qui ne portent qu'une seule sois en leur vie, & on soutien avec une sourche la grosse grappe, de peur qu'elle ne se froisse en tombant. Mais on n'y met pas volontiers la serpe, que quand on apperçoit, qu'il y a quelques uns des fruits de chaque bouquet, qui ont la peau jaune; Car c'est un signe de maturité: & lors étant portez à la maison, ceus qui étoient encore verts meurissent successivement, & l'on a chaque jour du fruit nouveau.

La Grappe, qui est nommée Regime par nos François, est ordinairement la charge d'un homme: & quelquessois il la faut mettre sur un levier, & la porter à deus sur les épaules, comme la grappe de raissin, que les Espions rapporterent de la terre de Canaan. Quelques uns, ont trouvé ce fruit si beau & si delicat, qu'ils se sont imaginez que cét celuy du Paradis terrestre, dont Dieu avoit desendu à Adam & à Eve de manger. Aussy ils le nomment Figuier D' Adam, ou Pommier de Paradis. La seüille de ces Roseaus, se trouvant de la grandeur que nous avons dit, étoit du moins bien propre, à couvrir la nudité de nos premiers parens. Et pour ce qui regarde la figure du Crucisix, que le fruit represente au dedans lors qu'il est coupé, cela peut sournir une ample matiere de profondes speculations, à ceus qui se plaisent à spiritualiser les secrets de la Nature.

Il y en a qui disent, que la figure d'une Croix est aussi marquée dans la semence de l'herbe que l'on nomme Ruë. La petite Gentiane on Cruciata, a les seüilles disposées en sorme de Croix sur sa tige: & il saut avoüer, que la nature comme en se jouant, s'est pluë à representer de cette sorte diverses sigures, dans les plantes & dans les sleurs. Ainsi il y en a qui se rapportent à la sorme des chevens, d'autres à celle des yeus, des orcilles, du nez, du cœur, de la langue, des mains & de quelques autres parties du corps. Et ainsi il y a encore diverses plantes sameuses, qui semblent representer plusieurs au-

tres choses, comme des Aigles, des Abeilles, des serpens, des pattes de chat, des crestes de coq, des oreilles d'Ours, des bois de cerf, des siéches, & semblables; dont par sois même à cause de cette ressemblance, ces plantes-là, portent le nom. Nous ne les specisions pasicy, parce que tous les Livres en sont pleins.

### ARTICLE IV.

Du Bois de Coral.

Lyaencore en plusieurs Iles, un petit Arbrisseau, qui porte une graine rouge comme du Coral. Elle croist par bouquets à l'extremité de ses branches, qui en reçoivent un grand lustre. Mais ces petits grains, ont une petite marque noire à l'un des bouts, qui les désigure, & leur fair perdre leur prix, selon l'advis de quelques uns. Les autres disent tout au contraire, que cette bigarrure de couleurs, ne les rend que plus agreables. On s'en sert à faire des Brasselets.

## ARTICLE V.

Du Iasmin & du Bois de Chandelle.

Les Arbrisseaus, que nos François ont nomme Iasmin, & Bois de Chandelle, doivent estre mis entre ceus, qui sont considerables en ces Iles. Car le premier porte une petite sleur blanche, qui parsume tout la circonference de sabonne odeur; & c'est ce qui luya acquis le nom qu'il porte. Et quant à l'autre, il exhalé une si agreable & si douce senteur, lors qu'on brule son bois sec, il est aussi si susceptible de seu, & il rend une slamme si claire, à cause d'une certaine gomme aromatique d'ont il est Imbu, que c'est avec raison qu'il est recerché des Habitans pour l'usage & l'entretien de leurs seus, & pour leur tenir lieu de chandelle, & de slambeau pendant la nuit.

# CHAPITRE DIXIEME.

Des Plantes, Herbages, & Racines de la terre des Antilles.

Pres avoir representé dans les Chapitres precedens, les Arbres & les Arbrisseaus, dont la terre des Antilles est richément couverte: il nous faut maintenant entrer en la consideration, de plusieurs rares Plantes, Herbes, & Racines dont elle est aussi tres-abondamment pourveue.

# ARTICLE I.

# De trois sortes de Pyman.

A Plante, que nos François appellent Pyman ou Poyure de l'Amerique, est la même que les naturels du païs nomment Axi ou Carive. Elle croist toussuré, comme un petit buisson sans épines. Sa tige, est couverte d'une peau cendrée, elle porte plusieurs petis rameaus, qui sont chargez d'une multitude de seülles longuettes, dentelées, & de couleur de vert naissant. Il y en a de trois sortes qui ne sont en rien disserentes, qu'en la sigure de l'écosse, ou du fruit qu'elles portent. L'une ne produit qu'un petit boutton rouge, longuet comme un clou de Girosse, qui a au dedans une semence deliée, beaucoup plus chaude que les épices, qui viennent du Levant, & présque caustique, qui communique facilement cette qualité picquante, à tout ce à quoy on l'employe.

L'autre Espèce, a une écosse beaucoup plus grosse, & pluslongue, qui devient parsaitement vermeille étant meure, & si l'on s'en sert aus saulces, elle les jaunit comme seroit le

Safran.

La Troizième, a encore une écosse plus grosse, qui est assez épaisse, rouge comme du plus vis Coral, & qui n'est pas également unie. La graine qui n'est point si acre, ni si épicée que celle des autres, est suspendue au milieu. C'est l'un des plus beaus fruits, que l'on s'auroit voir, lors qu'il est meur. On en a apporté de la graine en France & ailleurs, qui est venue



en persection. Mais le fruit ne vient pas du tout si gros, qu'en l'Amerique On se sert de cette écosse, & de la graine qui est dedans, au lieu de poyure, parce que ce fruit donne un goût relevé, qui approche de celuy de cette épice. Les essets neantmoins n'en sont pas si louables; Car apres qu'il à un peu piqué la langue, & enslammé le palais par son acrimonie, au lieu de fortisier, & déchausser la poitrine, il l'assoiblit, & y cause des froideurs; Ou plutost, selon le sentiment des Medecins, il ne l'échausse que trop, & il l'assoiblit par sa vertu caussique, n'y causant de froideur que par accident, entant qu'il dissipe l'humide radical, qui est le siege de la chaleur. Cet pourquoy on remarque dans les Iles, que ceus qui s'en servent

Chap. 10 DES ILES ANTILLES. 113 vent ordinairement en leur manger, sont sujets à des maus d'estomac, & à contracter une couleur jaune.

#### ARTICLE II.

#### Du Tabac.

L où selon l'opinion de quelques uns, elle a esté premierement découverte par les Espagnols, est aussi nommé Nicotiane, du nom de Monsieur Nivot Medecin, qui la mit le premier en usage en l'Europe, & qui l'envoya de Portugal en France. On la qualific encore Herbe à la Reyne, parce qu'estant apportée de l'Amerique, elle fut presentée à la Reine d'Espagne, comme une plante rare, & de merveilleuse vertu. Les Espagnols, luy donnent de plus le nom d'Herbe Sainte, pour les excellens effets que l'experience leur en a fait sentir, comme temoigne Garcilasso, au 25 Chapit. du 2 Livre de son commentaire Royal des Yncas du Perou. Enfin on l'appelle Petun, bien que sean de Lery s'en mette fort en colere, soutenant que la plante qu'il a veuë au Bresil, & que les Taupinambous nomment Petun, est tout a fait différente de nostre Tabac. Les Caraïbes, le nomment en leur langue naturelle Y ouly. On ne connoissoit autrésois dans les Iles d'autres Plantes de Tabac, que celles que les Habitans nomment ordinairement Tabac vert, & Tabac à la langue, à cause de la sigure de sa feuille: Mais dépuis qu'on y à apporté de la terre ferme, de la semence de celles qu'on appelle Tabac de Verine, & Tabac des Amazones, on les a aussi divisées en ces quatre sortes. Les deus premieres sont de plus grand rapport: Mais les deus autres sont plus estimées, à cause de leur bonne odeur.

Toutes ces sortes des plantes de Tabac, croissent aus lles, de la hauteur d'un homme & d'avantage, lors qu'on n'empéche point leur croissance, en coupant se sommet de leurs tiges. Elles portent quantité de feüilles vertes longues, veluës par dessous, & que l'on diroit estre huilees, lors qu'on les manie. Celles qui croissent au bas de la plante, sont plus larges & plus

lon-

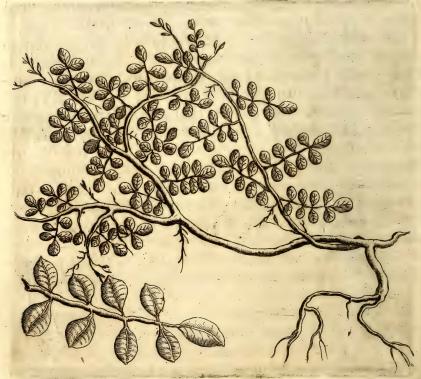
longues, comme tirant plus de nourriture de l'humeur de la racine. Elles poussent au sommet de petits rameaus, qui portent une sleur en sorme de petite clochette, laquelle est d'un violet clair. Et quand cette fleur est séche, il se sorme un petit bouton en la place, dans lequel est conténuë la seménce, qui est de couleur brune & extrémement deliée.

Quelquesois on trouve sous les seuilles, & sous les branches de cette Plante, des nids de ces petis oiseaus que l'on appelle Colibris, & que nous décrirons en leur lieu.

#### ARTICLE III.

De l'Indigo.

A matiere d'ont on fait cette Teinture violette qu'on appelle Indigo, se tire d'une Plante, quine s'eleve hors



de terre, qu'un peu plus de deus pieds & demy. Elle a la feuille petite, d'un vert naissant, qui tire sur le jaune quand elle

Chap. 10 DES ILES ANTILLES.

TIS

elle est meure. Sa sseur est rougeâtre. Elle vient de graine, que l'on seme par sillons en droite ligne. Son odeur est sort desagreable, au contraire de cette espece d'Indigo que l'on trouve en Madagascar, qui porte de petites sleurs d'un pourpre messé de blanc, qui s'entent bon.

# ARTICLE IV.

Du Gingembre.

Pare toutes les Epiceries du levant, qu'on à essayé de faire croistre en l'Amerique, il ny en a aucune qui aix reussi que le Gingembre, qui y vient en abondance, & en sa persection. C'est la racine d'une Plante, quine s'eleve pas



beaucoup hors de terre, qui a les seuilles vertes & longuettes, comme celles des roseaus, & des cannes de sucre. Sa Racine, ferépand non en profondeur, mais en largeur, & est couchée entre deus terres, comme une main, qui a plusieurs doigts étendus aus environs. D'où vient aussi qu'on l'appelle Patte, entre les habitans des lles. Cette plante se peut provigner de semence, ou comme il se pratique plus ordinairement, de certeines petites racines, qui croissent comme filets, autour de la vieille tige & des plus grosses racines, tout ainsi qu'aus Chervis. Elle croiss facilement en toutes les Antilles & particuliement à S. Christosse. Aussi, depuis que le Tabac est devenu

# ARTICLE V.

à si vil prix, plusieurs Habitans de cette Ile, ont fait trafic de

Gingembre, avec un heureux succés.

#### Des Patates.

A Patate, que quelques uns appellent Batate, est une racine qui est presque de la figure des Truses des jardins, que l'on nomme Toupinambous ou Artichaus d'Inde, mais d'un goût beaucoup plus relevé, & d'une qualité beaucoup meil-

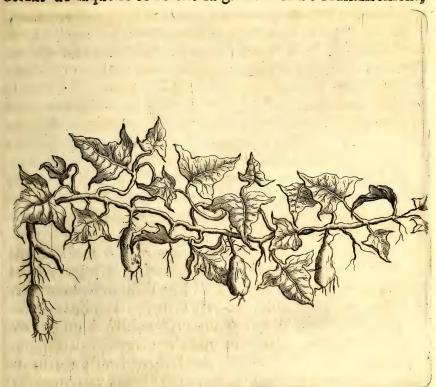
leure pour la santé.

Nous prendrons icy occasion de dire en passant par forme de digression, que ces Toupinambous, qui sont aujourduy non seulement fort commun en ces quartiers, mais sort vils & sort méprisez, & qui ne sont guéres que la viande des pauvres gens, ont esté autrésois entre les plus rares delices. Car aus superbes sestins, qui se firent à Paris par les Princes, à quelques Ambassadeurs en l'an mil six cens seize, on en servir comme d'un mets precieus & exquis. Retournons à nostre Patate.

Elle croit en perfection dans une terre legere, moyenement humide, & un peu l'abourée. Elle pousse quantité de feuilles mollasses, d'un vert fort brun, qui ont une figure approchante de celles des Epinars. Elles sortent de plusieurs pampres qui rampent sur terre, & qui remplissent incontinent au long & au large toute la Circonserence; Et si la terre est bien preparée, ces pampres sorment en peu de tems diverses racines, par le moyen de certains sibres ou silamens blanChap.10 DES ILES ANTILLES.

117

blanchâtres, qui se poussent de dessous les nœuds, & qui s'insinuent facilement en la terre. Elle porte une sleur, de la couleur à peu-prés qu'est la racine, & en sorme de clochette, au desaut de laquelle se sorme la graine. Mais ordinairement,



pour provigner ce fruit, on prend seulement de ces pampres qui s'éparpillent par tout comme nous avons dit, & on les couche dans une terre labourée, où au bout de deus ou trois mois ils ont produit leur racine: Laquelle a aussi cette vertu, qu'étant coupée par rouelles & mise en terre, elle produit sa racine & sa feuille, comme si elle avoit sa semence, en chacune de ses moindres parties, de même que les Naturalistes l'atribuent à la graine de la Coriandre & à celle de l'Armoise, de laquelle ils disent de plus, qu'elle renaist même de sa cendre.

Ces Racines sont de couleur differente, & dans un même champ on entirera quelquesois de blanches, qui sont les plus communes, de violettes, de rouges, comme les Bettes-raves, de jaunes, & de marbrées. Elles sont toutes d'un goût excel-

P 3

lent.

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 10 lent. Car pourveu qu'elles ne soient point remplies d'eau, & qu'elles soient creues en un terroir movennement humide & sec, qui participe de l'un & de l'autre, elles ont le goût des Chataignes, & sont d'une meilleure nourriture que la Cassaue, qui desséche le corps; Car elles ne sont pas si arides. Aussi, plusieurs Anglois se servent de ces racines, au lieu de pain & de Cassaue, & les sont cuire pour cet esset sous la cendre, ou sur les charbons. Carétant ainsi preparées, elles sont de meilleur goût, & elles perdent cette qualité venteuse, qu'ont la pluspart de racines. Mais pour l'ordinaire, on les fait cuire dans un grand pot de ser, au fond duquel on met tant soit peu d'eau: Puis on étouppe soigneusement avec un linge l'orifice du couvercle, afin qu'elles cuisent par cette chaleur étouffée. Et c'est là le mets plus ordinaire des serviteurs & des Esclaves du Païs, qui les mangent ainsi sortant du pot, avec une sauce composée de Pyman, & desuc d'Orange, que nos François appellent Pymantade.

Il faut avoüer, que si cette racine n'étoit pas si commune, elle seroit beaucoup plus prisée. Les Espagnols la mettent entre leurs delices, & ils l'aprétent avec du beurre, du sucre, de la muscade, ou de la Canelle. Les autres la reduisent en bouillie, & y ajoûtant force graisse, & du poyure ou du Gingembre, trouvent que c'est un excellent manger. Mais la plûpart des Habitans des Iles n'y sont pas tant de façon: Quelques uns aussi cuëillent la tendre extremité des pampres, & apres les avoir sait bouillir, ils les mangent en sa-

lade, en forme d'Asperge, ou d'Houblon.

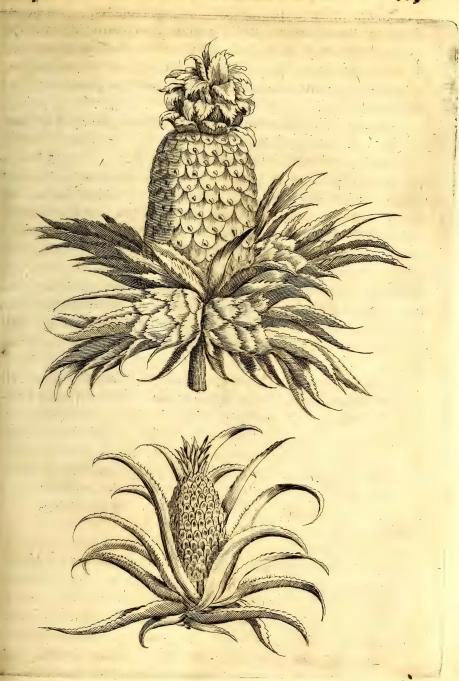
## ARTICLE VI.

## De l' Ananas.

I 'Ananas, est tenu pour le fruit le plus delicieus, non seulement de ces iles, mais de toute l'Amerique. Il est aussi si beau & d'une odeur si douce, qu'on diroit que la nature ait déploié en sa faveur, tout ce qu'elle reservoit de plus rare, & de plus precieus en ses tresors.

Il croist sur une tige haute d'un bon pied, qui est revétuë

d'en-



Le fruit qui croist entre ces seuilles, & qui est élevé sur cette tige, est quelquesois de la grosseur d'un Melon. Sa sorme
est à peu près semblable à une pomme de Pin. Son écorce,
qui est relevée de petits compartimens en forme décailles, d'un
vert pâle, bordé d'incarnat, couchez sur un sonds jaune, est
chargée en dehors, de plusieurs petites sleurs, qui selon les divers aspects du Soleil, se revétent d'autant de disserentes couleurs, qu'on en remarque en l'arc en Ciel. Ces sleurs tombent en partie, à mesure que le fruit meurit. Mais ce qui luy
donne plus de lustre, & ce qui luy a acquis le titre de Royentre les fruits, c'est qu'il est couronné d'un gros bouquet, tissu
de sleurs & de plusieurs seuilles, solides & dentelées, qui sont
d'un rouge vis & luisant, & qui luy donnent une merveilleuse
grace.

La chair, ou la poulpe qui est contenuë sous l'écorce, est un peu sibreuse; mais elle se resout toute en suc dans la bouche. Elle a un goût si relevé, & qui luy est si particulier, que ceus qui l'ont voulu parfaitement décrire, ne pouvans le faire sous une seule comparaison, ont emprunté tout ce qui se trouve de plus delicat, en l'Auberge, en la fraise, au Muscat, & en la Rénette, & apres avoir dit tout cela, ils ont esté contrains de consesser, qu'elle a encore un certain goût particulier, qui

ne se peut pas aisément exprimer.

fort pointuës.

La vertu, ou le germe, par lequel ce fruit se peut perpetuer, ne consiste pas en sa racine, ou en une petite graine rousse, qui se rencontre souvent en sapoulpe: Mais en cette guirlande dont il est couvert. Carsi-tôt qu'elle est mise en terre, elle prend racine, elle pousse des feûilles, & au bout de l'an elle produit un fruit nouveau. On voit souvent de ces fruits, qui sont chargez de trois de ces bouquets, qui ont tous la vertu de conserver leur espece. Mais chaquetige, ne porte du fruit qu'une seule sois. Il y en a de trois ou quatre sortes, que les habitans des Iles ont distingués ou par la couleur, ou par la figure, ou par la saveur, assavoir l'Ananas blanc, le Pointu, & celuy qu'ils appellent la Rénete. Ce dernier est plus estimé que les deus autres, à cause que quand il est bien meur, il possede pour le goût toutes ces rares qualitez que nous avons dites; Il a aussi une odeur plus agreable que les autres, & il agace moins les dens.

Les Indiens naturels du Païs, & nos François qui demeurent aus Iles, composent de ce fruit un tres-excellent bruvage, qui approche sort de la Malvoisie, quand il est gardé quelque tems. On en fait aussi une consiture liquide, laquelle est l'une des plus belles, & des plus delicates, de toutes celles que l'on apporte des Indes. On coupe aussi l'écorce en deus, & on la consit à sec avec une partie des seüilles les plus deliées, puis apres on là rejoint proprement selon l'art, & on l'encroûte d'une glace sucrée, qui conserve parsaitement la figure du fruit & de ses seüilles, & qui fait voir en ces heureuses contrées, nonobstant les chaleurs de la zone torride, une douce

image des tristes productions de l'hyver.

On a mangé assés long tems de ce fruit, sans remarquer les rares usages qu'ila dans la Medecine; Mais à present, l'experience a fait connoistre, que son suc a une vertu admirable pour recréer les esprits, & relever le cœur abbatu; on l'employe aussi heureusement, pour fortisser l'estomac, chasser les dégouts, & rétablir l'appetit. Il soulage aussi merveilleusement ceus, qui sont affligez de la gravelle, ou de suppression d'Urine, & même il détruit la force du poison. Au desaut de ce fruit, sa racine produit les mêmes esfets. L'eau que l'on en tire par l'Alanbic, fait une operation plus promte & plus puissante; mais à cause qu'elle est trop corrolive, & qu'elle offense la bouche, le palais & les vaisseaus uretaires, il en faut user en bien petite quantité, & par l'avis d'un savant Medecin, quis'aura donner un correctif, à cette acrimonie.

## ARTICLE VIL

#### Des Cannes de Sucre.

Le Roseau, qui par son Suc delicieus sournit la matiere dont on compose le Sucre, porte les seuilles semblables aus autres roseaus, que l'on voit aus marais & au bord des étangs; mais elles sont un peu plus longues, & un peu plus trenchantes. Car si on ne les empoigne avec adresse, elles coupent les mains comme un rasoir. On le nomme Canne de Sucre, & il croist de la hauteur de cinq à six pieds, & de la grosseur de deus pouces en circonference. Il est divisé par plusieurs nœuds, qui sont ordinairement éloignez de quatre ou cinq pouces les uns des autres. Et d'autant plus que cette distance est grande, d'autant plus aussi les Cannes sont estimées estre plus propres, à faire le Sucre.

Latige, pousse comme un buisson de longues feûilles vertes & toussues, du milieu desquelles s'éleve la canne, qui est aussi chargée en son sommet de plusieurs feûilles pointues, & d'un panache dans lequel se forme la semence. Elle est entierement remplie d'une moëlle blanche & succulante, de laquelle on exprime cette douce liqueur, dont se forme le

Sucre.

Elle vient en perfection dans une terre grasse, legere, & moyennément humide. On la plante en des sillons, qu'on sait en égale distance avec la houe, ou avec la charrue, & qui sont prosons d'un demy pied. On y couche des Cannes qui sont meures, on les couvre de terre, & peu de tems apres, chaque nœud sorme une racine, & pousse sa feûille & latige, qui produit une nouvelle Canne. Si tost qu'elle sort de terre, il saut estre fort soigneuz de sarcler tout aus environs, afin que les méchantes herbes ne la suffoquent: Mais dez qu'une sois elle a couvert la terre, elle se conserve d'elle même comme un bois taillis, & elle peut durer plusieurs années, sans estre renouvellée, pourveu que le sonds soit bon, & que le ver ne la corrompe, car en ce cas, le meilleur est d'arracher au plûtost toute la plante, & de la saire toute nouvelle.

Encore

Encore que les Cannes soient meures au bout de neuf ou dix mois, elles se conservent bonnes sur le pied deus ans, & quelquesois trois ans entiers, apres quoy, elles déperissent. Mais le plus seur & le meilleur est, de les couper tous les ans, prez de terre, & au defaut du dernier nœud.

Lors que ces Cannes sont en leur maturité, & que l'on marche sur les chams, on trouve ce dous raffraichissement, & on en suce avec plaisir le jus, qui est excellent, ayant le même goût que le sucre. Mais si l'on en prend trop, ou se met en danger d'un cours de ventre, & c'est dequoy il faut avertir les nouveaus venuz, car ceus qui sont naturalisez dans le pais, n'y

sont pas si sujets.

Il y a encore en quelques unes de ces lles, de ces belles & precieuses Cannes, qu'on porte à la main par ornement, & qui sont naturellement, marbrées & émaillées de diverses figures. Le bord des Ftangs, & tous les endroits marécageus, sont aussi pourveus de gros R oseaus fort hauts & fort droits, dont les Habitans sont ordinairement les parois & les separations de leurs maisons, & les lattes de leurs couvers. Les Indiens se servent aussi du sommet de ces roseaus, pour faire la plûpart de leurs sléches.

# CHAPITRE UNZIEME.

De quelques autres rares productions de la terre des Antilles, & de plusieurs sortes de Legumes & de Fleurs qui y croissent.

Ous avons déja representé au Chapitre precedent, plusieurs Plantes, Herbages & Racines qui croissent aus Antilles, & qui sont considerables en leurs seüilles, en leurs fruits, & en leurs merveilleuses proprietez. Mais, d'autant que cette matiere est extrémement seconde & agreable, nous sommes persuadez, que le lecteur curieus aura pour agreable, de voir encore sous un titre particulier, un grand nombre de rares Productions de cette terre, qui sont pour la plûpart inconnuës en l'Europe.

ARTI-

# ARTICLEL

# Des Raquettes.

E que nos François appellent Raquettes, à cause de la sigure de ses seuilles; Est un gros buisson épineus, qui rampe sur la terre, ne pouvant s'élever guére haut, parce que sa tige, qui n'est autre chose qu'une seuille qui s'est grossie par succession de tems, ne monte qu'environ demy pied hors de terre, Et quoy qu'elle soitassez grosse elle ne paroit point, & on ne la peut appercevoir qu'en soulevant les seuilles vertes, lourdes groffieres & épaisses d'un pouce, qui l'entourent, & qui sont attachées les unes aus autres. Elles sont armées d'aiguillons extrémement perçans & deliez; Et sur quelques. unes de ces seuilles longues & herissées, il croist un fruit de la grosseur d'une Prune Datte, qui a aussi sur sa peau plusieurs. menues & deliées épines, qui percent vivement les doits de ceus qui le veulent cuëillir. Quand il est meur il est rouge dedans & dehors comme le vermilon. Les Chasseurs des lles le trouvent fort delicat & fort rafraichissant. Mais il a cette proprieté, qu'il teint l'urine en couleur de sang, aussi tost apres qu'on en a mangé, de sorte que ceus qui ne savent pas ce secret, craignent de s'estre rompu une veine. Et il s'en est trouvé qui aians apperçeu ce changement, dont ils ignoroient la cause, se sont mis au lit, & ont creu estre dangereusement malades. On dit, qu'il y a au Perou une espece de Prunes, qui produit le même esset. Et quelques uns assurent l'avoir aussi remarqué, apres avoir mangé de la gelée de groseilles rouges.

Ceus qui ont décri le Tunal, qui est si prisé à cause de la precieuse teinture décarlatte qu'il nourrit sur ses seuilles, le font tout pareil à la plante, d'ont nous venons de parler, horsmis, qu'ils ne luy donnent point de fruit. Quelques autres, l'ont mise au rang des Chardons qui portent des sigues, à cause que le fruit en a la sigure, & que quand il est ouvert au lieu de noyau, il n'a que des petits grains, tout pareils à ceus

de la figue.

Il yen a encore d'une autre espece, dont le fruit est blanc, & d'un goût beaucoup plus dous, & plus savoureus que le rouge, dont nous venons de parler. Et même il s'en trouve une autre, qui est sans doute une espece de Tunal, sur laquelle on a veu des vermisseaus, semblables en couleur à un rubis: qui teignent en tres-belle & tres-vive écarlate le linge, ou le drap sur lequel on les écrase.

### ARTICLE II.

Du Cierge.

T E Cierge, qui est ainsi nommé par nos François, à canse Le de sa forme, est appellé par les Caraibes Akoulerou. C'est aussi une espece de gros Chardon, qui croist comme un gros buisson toussu, & herisse de toutes parts dépines extremement pointuës & deliées. Il pousse en son milieu neuf ou dix tiges sans branches ni seuilles, qui sont hautes de neuf à dix pieds, droites & canelées comme de gros Cierges. Elles sont aussi munies de poignantes épines, comme d'aiguilles fines, & percantes au possible, qui ne permettent pas, qu'ore le puisse toucher de quelque costé que ce soit. L'écorce & le dedans sont asses molasses & spongieus. Chaque Cierge porte en une saison de l'année, entre les rayes canelées de sa tige, des fleurs jaunes ou violettes, ausquelles succede un fruit en forme de grosse sigue, qui est bon à manger, & asses delicar. Les oiseaus en sont fort frians, mais ils ne les peuvent béqueter qu'en volant, parce que les aiguillons qui le confervent de toutes parts, ne leur souffrent pas de s'arrester sur ce buisson, nisurses tiges. Mais les Indiens en détachent le fruit, avec de petites perches fendues par le bout.

## ARTICLE III.

# De plusieurs sortes de Lienes.

Ly a plusieurs espèces de bois rampans par terre, & qui s'attachent aus Arbres, & empeschent souvent de courir sacilement par les sorcts. Les Habitans des Iles les nomments

Lienes.

126 HISTOIRE NATURELLE, Chap.11

Lienes. Les unes sont en forme de gros Cable de Navire. Les autres portent des sleurs de diverses couleurs. Et même il s'en voit qui sont chargées de grosses siliques tannées, longues d'unbon pied, larges de quatre ou cinq pouces & dures comme l'écorce du chesne, dans lesquelles sont contenus ces fruits curieus qu'on appelle Chataignes de mer, qui ont la figure d'un cœur, & dont on se sert souvent apres qu'on les a vuidez de leur poulpe, pour conserver du Tabac pulverisé, ou quelque autre poudre de bonne senteur. Ce que les Habitans des Iles appellent Pommes de Lienes, est un fruit qui croist sur une sorte de Vime, qui s'attache aus gros Arbres, comme le Lierre. Il est de la grosseur d'une bale de jeu de paume, & couvert d'une coque dure, & d'une peau verte, qui contient au dedans une substance, laquelle estant meure a la figure, & le goût de Groseilles.

# ARTICLE IV.

Des Herbes toujours vives.

N trouve dans ces Antilles plusieurs espéces d'Herbes toujours vives, dont les unes croissent sur le tronc des vieus Arbres, comme le Guy sur le Chesne: les autres croissent en terre & sur des Rochers. Elles ont tant d'humidité naturelle, que bien qu'elles soient arrachées, & suspenduës la racine en haut, au milieu des chambres, où on les conserve par ornement, & pour recréer la veuë, elles ne quittent point leur verdure.

## ARTICLE V.

Des Plantes sensibles.

I L y a à Tabago une espece d'Herbe toujours vive, qui d'abondant est sensible. Elle croist haut d'un pied & demy, ou environ: la tige est entourée d'une grande multitude de feuilles longues d'un bon pied, larges de trois doits, dente-lées à peu prés comme celle de la Fougere, aus extremités de couleur verte entremésée de petites táches brune & rou-

Chap. 11 DES ILES ANTILLES.

127

ges. En la saison des fruits, il croist du milieu de cette plante une sleur ronde, composée de plusieurs seuilles, qui sont rangées en même ordre que celles du Soucy. Mais elles sont d'un violet clair, & ont asses bonne odeur estant maniées.



La nature de cette Plante est telle, que si que seu narrache de ses seuilles, ou s'il les touche seulement, toute la Plante se stetrit, & laisse tomber ses autres seuilles contre terre, comme si on l'avoit soulée aus pieds. Et selon le nombre des seuilles que l'on en a arrachées, elle demeure plus ou moins de temps à se redresser.

Il en croist une semblable à Madagascar que les habitansappellent Haest-vel, c'esta dire Herbe ayant vie. Mais ce n'est pas la même espece, qui se voit à Paris au jardin du Roy, car elle a la seuille beaucoup plus petite, & qui n'est ni tacherée ni dentelée: Et qui plus est, elle ne produit point de sleurs. Outre que ses seüilles estant touchées, se resserrent endedans par quelque sorte de contraction, Au lieu que celle que nous decrivons, laisse tomber les siennes à terre en dehors.

On voit encore une autre espece de Plante vive & sensible. en plusieurs autres Iles. Elle croist quelquéfois de la hauteur d'un Arbrisseau. Elle est revetué de beaucoup de petites branches qui sont chargées en tout tems d'une infinité de feuilles longuettes & étroites, qui sont émaillées en la saison des pluyes, de certaines menues fleurs dorées, qui résemblent à de petites étoiles. Mais ce qui fait que cette Plante est estimée l'une des plus rares & des plus merveilleuses du monde, est qu'aussi-tôt qu'on là veut empoigner, elle retire ses seuilles, & les recoguille sous ses petis rameaus, comme s'y elles étoient flétries, puis elle les épanouit de nouveau, quand on retire la main & qu'on s'en éloigne.

Il y en à, qui nomment cette Plante l'Herbe Chaste; parce qu'elle ne s'auroit souffrir qu'on la touche, sans s'en offencer. Ceus qui ont passé par l'Ishme depuis Nombre de Dios jusques à Panama, racontent qu'il y a des bois entiers, d'un Arbre nommé Sensitif, auquel si tost que l'on touche, les branches & le feuilles s'élevent avec grand bruit, & font ensem-

ble la figure d'un Globe.

On voyoit a Paris, au jardin du Roy il y à quelques années, un Arbrisseau sensitif, estimé de grand prix. Mais quelcun s'estant avisé de donner l'invention de le mettre au fonds d'un puits, pour le conserver contre le froid, & les rigueurs de l'hyver, il y mourut miserablement, au grand regret des Curieus.

# ARTICLE VI.

# De plusieurs sortes de Pois.

A terre y produit par tout des legumes, tels que sont les pois & les feves, de plusieurs sortes: Les Sauvages An-

tillois les appellent en general Manconti.

Pour les Pois, ils sont presque tous de même espece que ceus qui croissent en l'Europe, excepté ceus que l'on cueille sur un petit Arbrisseau, qui est de la hauteur du Genest & a les feuilles petites, vertes, & étroites. Il porte des Pois dans des gousses, ou siliques, qui sont attachés à ses branches. Ils

**font** 

sont verts & plus petis que les ordinaires, d'un goût relevé, & si faciles à cuire, qu'il ne leur faut qu'un bouillon. On les nomme aus lles, Pois d'Angole, parce que la semence, en est venuë de ce païs la, comme il est à croire.

Il y en à d'une autre sorte, que l'on nomme Pois, mais qui neantmoins ont la figure de Féves. Ils sont asses petis. Et de cette espece il y en a de blans, de noirs, de rouges, ou tannés, qui sont tous excellens, & qui viennent à maturité en trois mois. On les nomme à Saint Christosse Pois Anglois.

# ARTICLE VII.

Des Feves, & Faseoles.

Entre les Feves & Faseoles, il en croist aus Antilles de plusieurs espéces, qu'on ne voit point en France. Les plus communes sont des blanches, à qui les premiers Habitans ont donné un nom mal honneste, à cause de leur figure. Elles produisent leur fruit, qui est bon à manger, six semaines aprés avoir esté plantées. Les autres sont diversissées de plusieurs belles & differentes couleurs, comme celles que l'on nomme Fèves de Rome, cu de Lombardie.

Mais les plus considerables pour leur rareté, sont celles qu'on nomme Févés desét ans, parce qu'une même tige, porte sét ans entiers sans se lasser, & s'étend sur les Arbres, sur les rochers & par tout ou elle peut atteindre. Et ce qui est merveilleus, c'est qu'en tout tems il y a du fruit en sleur, du fruit en vert, & du fruit en maturité. De sorte qu'on y peut admirer:

Le printems & l'Automne en un même rameau.

On dit la même chose, d'un certain Arbre d'Egipte nommé Figuier de Faraon, où l'on voit toujours du fruit meur, du fruit prest à meurir, & du fruit naissant. Les Orangers ont un semblable avantage.

## ARTICLE VIII.

Des Plantes & herbes qui peuvent avoir leur usage en la Medecine ou au ménage.

Uant aus plantes, qui peuvent avoir leur usage en la Medecine. Il y en a plusieurs en ces lles, desquelles les proprietés ne sont pas encore bien connuës, & quelques autres qui se trouvent aussi ailleurs. Telles que sont, la scolopandre, une espece d'Aloes, & plusieurs sortes de Capillaires. Il y en a aussi quelques unes, dont on a déja fait l'experience, & qui sont recognuës pour estre douées de grandes vertus, entre lesquelles les plus prisées sont, le sonc de senteur, le Balisser, & l'Herbe aus sléches.

Le Jonc de senteur, est tout semblable aus autres joncs qui croissent aupres des étangs & des rivieres; mais il pousse une racine ronde de la grosseur d'une noisette, qui rend une odeur fort douce comme celle de l'Iris, & qui étant séchée à l'ombre, & reduite en poudre, a une merveilleuse vertu pour aider les semmes qui sont en travail d'enfant, si on leur en

donne une petite prise.

Le Balisier, croist de disferente grosseur & hauteur selon les terroirs où il se trouve, il se plait particulierément dans des lieus humides. Ses seuilles sont si grandes & si larges, que les Caraïbes en couvrent au besoin, leurs petites cabanes. Elles sont aussi employées pour adoucir les instammations des playes, & pour faire des bains à ceus qui ont des ners soulés, ou quelque autre debilité. Sa sleur, qui croist comme une pannache, qui est composée de plusieurs petites coupes jaunes ou rouges, est suivie de boutons, qui sont remplis d'un grand nombre de grains gros comme des pois, qui sont si polis & si durs qu'on en peut faire des Chapelets.

L'Herbe aus fléches, est une espece d'herbe triste, car pendant le jour ses fleurs sont toujours sermées, & durant la nuit elles sont epanouyes. Ses seuilles qui sont d'un beau vert, sont longues de six ou set pouces, & larges de trois. Sa racine étant

pilée

Chapit DES ILES ANTILLES

131

pilée, a la vertu déteindre tout le venin des flèches enpoisonnées, étant appliquée sur la playe, le plus promtément qu'il

est possible.

La plûpart des Herbes potageres que nous avons en France, croissent aussi en ces Iles. Il est vray qu'il y en a quelques unes, comme sont les Chous & les Oignons, qui ne portent point de graine. On n'en manque pas toutesois pour cela; Car quant aus Chous, lors qu'ils sont en maturité, ils produisent plusieurs rejettons, que l'on transplante, & qui en poussent d'autres, qui deviennent aussi gros & aussi beaus, que s'ils venoient de graine. Et pour ce qui est des Oignons, les Navires y en apportent quantité, qui produisent beaucoup de vert, dont on se sert ordinairement dans le potage, & dans les pois.

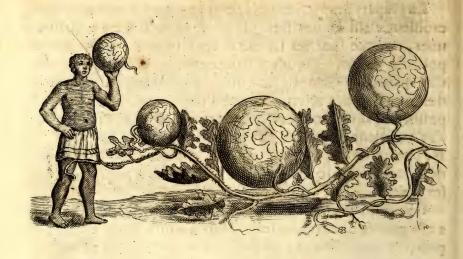
Il y a aussi beaucoup de Melons communs, dont la graine a esté portée de ces quartiers; Mais a cause de la chaleur du pais, ils meurissent là plus facilement, ont la chair plus serme, & de meilleur goût, & sont d'une plus soveue odeur. Et ce qui est l'excellence, est que l'on en a, en toutes les saisons de

l'année.

## ARTICLE IX.

#### Des Melons d'eau.

I croist en ces païs là, une autre espece de Melons, qui sont communs en Italie; Mais qui sont sans comparaison meilleurs en Egypte, & au levant. Il en croist aussi en quelques endroits de France, mais il ne valent rien. On les nomme Melons d'eau, parce qu'ils sont remplis d'une eau sucrée, qui entrelasse leur chair, qui est pour l'ordinaire, vermeille, & rouge comme du sang aus environs du cœur, où sont contenus les grains de leur semence, qui sont aussi de même couleur, & quelquessois noirs. Leur écorce demeure toujours verte & sans odeur, de sorte que c'est à la tige, plutost qu'au fruit, qu'il faut discerner leur maturité. Ils croissent souvent plus gros que la teste, d'une sorme ron-



de ou en Ovale. On les mange sans sel, & bien que l'on en mange en quantité, ils ne nuisent point à l'estomac: Mais en ces pais-là qui sont chauds, ils rassraichissent beaucoup, & provoquent l'appetit.

On y cultive encore du Mays, qu'on nomme autrement Blé d'Espagne, ou de Turquie, de toutes sortes de Mil, des Concombres, des Citrouilles, des Bettes raves & d'autres Racines, qui sont toutes extremement bonnes & savoureuses.

## ARTICLE X.

# Des Lys des Antilles.

T parce qu'il y en à qui pourroient outre tout cela, demander des fleurs. Il y en croist aussi de tres-belles, & de tres-bonne odeur. Entre autres il s'y voit une espece de

Chap. 11 DES ILES ANTILLES. Lys blanes d'une merveilleuse senteur: Car ils ont une odeur pareille à celle du asmin, mais si penetrante, qu'il n'en faut qu'une fleur, pour parfumer une chambre. L'Oignon & la feuille sont semblables à celles des Lys de France, mais la fleur a ses seuilles éparpillées & divisées par petis lambeaus, com-

me si elles avoient esté découpées par plaisir, avec des cizcaus. Il y a encore d'autres Lys, qui sont du tout point pareils à nos Lys jaunes, ou orangers.

## ARTICLE XI.

# De Deus sortes de fleurs de la Passion.

N voit aus Antilles une Plante tres-renommée pour la beauté de ses seuilles, la douce odeur de ses sleurs, & la bonté de son fruit. Les Espagnols l'appellent Grenadile, les Hollandois Rhang Appel, & nos François la fleur de la Passion, à cause qu'elle porte cette rare seur, en laquelle on remarque avec admiration, une partie des instrumens de la passion de nôtre Seigneur, qui y sont representez. Il est vray, que quelques curieus qui l'ont considerée attentivement, avouent, qu'ils y ont bien reconnu quelque ressemblance de la couronne dépines, des fouets, des clous, du marteau, & de la Colomne: mais ils ajoûtent aussi, que la plûpart de ces chofes y sont figurées, à peu prés en la même façon, que les Vierges, les Lions, & les Ours le sont par les Constellations celestellement, que pour trouver toutes ces enseignes de la passion dans ces sleurs-là, ils disent apres Acosta au 27 Chapitre du Livre quatrieme de son Histoire, qu'il est besoin de quelque pieté, qui en fasse croire une partie.

Il y en a de plusieurs fortes, qui ont toutes cecy de commun: que s'y elles ne rencontrent quelque arbre pour l'embrasser, & se soutenir, elles rampent sur la terre, comme fait le lierre: que leurs fleurs s'epanovissent apres le lever du Soleil, & se referment avant qu'il se couche; & qu'elles produisent un fruit delicat & raffraichissant au possible. Mais les feuilles, les fleurs, & les fruits de quelques-unes, sont si differens en leur forme exterieure, qu'il ne se faut pas s'étonner

R 3



de ce que les Auteurs qui ont traitté de cette Plante, & qui ont crû, qu'il n'y en avoit qu'une seule espece, ne se sont pas accordez, dans les descriptions qu'ils nous en ont données. Les Habitans du Bresil en content jusques à sét sortes: mais aus Antilles, l'on n'en connoît que les deus, dont nous avons icy fait mettre les figures. L'une a les feuilles affez larges. qui sont partagées en cinq fleurons, dont celuy du milieu est rond par le haut, & les quatre autres se terminent en pointe. Sa fleur étant épanouve, est plus ample qu'une rose. Elle est enserrée prés du pied, dans trois petites feuilles vertes; son corps est composé de plusieurs autres belles seuilles, dont les unes sont d'un bleu celeste, qui est parsemé de petites pointes rouges, quiont la figure d'une couronne, & les autres sont de couleur de pourpre. Toute cette belle fleur est entourée d'une infinité de menus filamens ondez, qui sont comme les rayons de ce petit Soleil entre les fleurs; ils sont émaillez de blanc, de rouge, de blëu, d'incarnat, & de plusieurs autres vives couleurs, qui leur donnent une merveilleuse grace. L'autre sorte, a aussi les feuilles divisées en cinq parties comme la premiere: mais sa fleur, qui a la figure d'une petite coupe, bordée par le haut de petits filets blancs & rouges, n'est point si étenduë; le dedans est orné de feuilles blanches, qui se terminent en pointe. Ces deus espéces de fleur de la Passion, poussent de leur cœur une petite Colomne ronde, qui a sur son chapiteau un bouton chargé de trois grains, qui ont la forme de clous: cette colomne est accompagnée de cinq filets blancs, qui supportent de petites languettes jaunes, femblables a celles qu'on voit dans la couppe des Lys; & c'est ce qu'on dit representer les einq playes de nôtre Seigneur.

Ces fleurs, qui sont d'une douce odeur, venant a tomber, le bouton qui est sur la colomne se grossit telsement, qu'ils s'en sorme un beau fruit jaune, poly, & de la grosseur d'une pomme mediocre. Son écorce est aussi épaisse que celle d'une Grenade, & elle est remplie d'un suc delicieus au goût, parmy lequel, il y a un grand nombre de pepins noirs & durs au possible. On ordonne ce fruit, comme un souverain raffraichissement, à ceus qui ont la sievre, & l'experience a sair connoître, qu'il aune singuliere vertu pour reveiller l'appetit,

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 11 136 recreer les esprits vitaus, & reprimer les ardeurs de l'estomac; Les Habitans du Bresil entretiennent soigneusement cette Plante, de laquelle ils se servent comme d'un singulier ornement pour couvrir les berceaus & les cabinets de leurs jardins, car ses seuilles & ses sleurs leur sournissent un agreable ombrage; & ils composent avec le fruit un syrop cordial, qui est fort estimé parmy eus, à cause qu'outre les proprietez que nous avons déja dites, il a encore cette qualité bien remarquable, de ne laisser aucun dégoùt, à ceus qui ont accoutume d'en user. L'écorce de ce fruit & ses fleurs étans confites, produisent tous les mêmes effets que le suc.

## ARTICLE XII.

# De l'Herbe de Musc.

I Lya aussi une Herbe, que l'on nomme Herbe de Muse. Elle I porte sa tige asses haut, & elle croist toussuë, comme un petit buisson sans épines. Ses feuilles sont assez longues & rudes, ses fleurs sont jaunes fort belles à voir, en sorme de calice ou de clochette, qui se forment apresen un bouton assez gros, qui devient étant meur, d'un blanc satine en dedans, & de couleur de musc en dehors. La graine que ce bouton reserre, est aussi de cette même couleur brune: Elle sent parfaitement le Muse, quand elle est nouvellement cueillie. Dont aussi elle est nommée Graine de Muse, & elle conserve long tems cette odeur, pourveu qu'on la tienne en lieu sec, & dans quelque vaisseau, où elle ne s'évente pas,

Ainsi plusieurs autres Herbes, plusieurs Arbrisseaus, & même la pluspart de ces vimes ou Lienes, qui rampent parmy les buissons, & qui s'élevent sur les Arbres qui croissent dans les Antilles, portent des fleurs aussi belles & agreables à la veuë, qu'elles sont douces & sovenes à l'odorat. De sorte que bien souvent en allant par la campagne, on passe en des lieus, où l'air en est tout parfumé.

## CHAPITRE DOUZIEME.

De cinq sortes de Bestes à quatre pieds, qu'on a trouvé en ces Iles.

Vant que les Espagnols & les Portugais eussent dressé des Colonies en l'Amerique, on n'y voyoit ni Chevaus, ni Bœuss, ni Vaches, ni Moutons, ni Brebis, ni Chévres, ni Pourceaus, ni Chiens. Mais pour faciliter leurs navigations, & rassraichir leurs vaisseaus dans le besoin, ils jetterent de tous ces animaus en divers lieus de ce nouveau Monde; où ils ont tellement multiplié, qu'a present ils y sont plus communs, qu'en aucun endroit de l'Europe.

Outre ce Betail étranger, il a eu de tout tems dans les Antilles quelques Bestes à quatre pieds, telles que sont, l'opassum, le Iavaris, le Tatou, l'Agouty, & le Rat musqué, dont nous

ferons les descriptions en ce Chapitre.

#### ARTICLE I.

#### De L'Opassum.

L'opassum, qui est le même animal que les Bresiliens nomment Carigueya, est de la grosseur d'un Cochon de six sémaines. Il a le muséau pointu, la machoire d'enbas plus courte que celle de dessus, comme le pourceau: les oreilles, longues, larges & droites, & la que ue longue, pelée par le bout, & recourbée. Il est couvert sur le dos d'un poil noir entremélé de gris, & sous le ventre & sous le col, il est jaunâtre. Il a des ongles extremement pointus, avec lesquels il grimpe legerement sur les arbres. Il se nourrit d'oiseaus, & il fait la chasse aus poules comme le Renard, mais au desaut de proye, il se nourrit de fruits.

Ce qui est de particulier en cet Animal, est, que par une singularité bien remarquable, il a une bourse de sa peau même repliée sous le ventre, dans laquelle il porte ses petis, les-

quels

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 12 138 quels il lasche sur terre quand il veut, en desserrant cette bourse naturelle. Puis quand il veut passer outre, il l'a r'ouvre, & les petis rentrent dedans, & il les porte ainsi par tout. La femelle les allaitte sans les poser à terre; car ses mammelles sont cachées dans cette bourse, qui est en dedans couverte d'un poil beaucoup plus mollet, que celui qui paroit en dehors. La femelle produit ordinairement six peris. Mais le masle, qui a aussi un pareil sac naturel sous le ventre, les porte à son tour, pour soulager la femelle, quoy qu'il ne les puisse pas allaitter. Ces Animaus sont communs dans la Virginie, & dans la Nouvelle Espagne. La Baleine, n'ayant pas receu de la nature la commodité d'un tel sac, a l'industrie, à ce que dit Filostrate, de cacher ses petis dans sa gueule. Et la Belette aime tant ses petis, que crainant qu'on ne les luy dérobe, elle les prend aussi dans sa gueule, & les remuë de lieu em autre.

#### ARTICLE II.

#### Du Iavaris.

Ly a aussi en quelques unes de ces Iles, comme a Tabago, une espece de Pourceaus sauvages, qui se voient pareillement au Bresil, & en Nicaragua. Ils sont présque en tout semblables aus sangliers de nos forests. Mais ils ont peu de lard, les oreilles courtes, presque point de quëue, & ils portent leur nombril sur le dos. On en voit de tout noirs, & d'autres qui ont quelques taches blanches. Leur grongnément, est aussi beaucoup plus esfroyable, que celuy des Pourceaus domestiques. On les nomme savaris. Cette venaison est d'assez bon goût: Mais elle est dissicile à prendre, à cause que ce Sanglier ayant un évent sur le dos, par lequel il respire & rafraichit ses poulmons, il est presque infatigable à la course, & s'il est contraint de s'arréter, & qu'il soit poursuivy des Chiens, il est armé de desenses si pointuës & si trenchantes, qu'il déchire tout ceus qui ont l'assurance de l'approcher.

#### ARTICLE III.

Du Tatou.

L'on a experimenté qu'il foula fel delicate à manger, & qu'ils ont un petit offelet à la queüe, qui guerit la furdité. L'on a experimenté qu'il foulage le bourdonnement, & qu'il appaife la douleur d'oreille, le laissant dedans enveloppé dans du cotton. Il y en a qui sont beaucoup plus petis.

Quand ces Animaus sont poursuivis, & quand ils prenent leur repos, ce qu'ils sont ordinairement durant le jour, ils se mettent en sorme de boule, & ils ramassent si bien leurs pieds, leur teste, & leurs oreilles sous leurs écailles dures & solides, qu'il ny a aucune partie de leur corps, qui ne soit à couvert sous cette curasse naturelle, qui est à l'épreuve des armes des chasseurs & des dens des chiens; & s'ils sont prés de quelque precipice, ils se laissent rouler du haut en bas, sans creinte de se faire mal. L'Inscot recite qu'aus Indes Orientales, en la Riviere de Goa, sut pris un Monstre Marin, tout couvert d'écailles, dures à l'égal du ser; & qui lors qu'on le touchoit, se retiroit ainsi en une pelotte.

#### ARTICLE IV.

#### De l' Agouty.

L'Agouty, est de couleur brune tirant sur le noir. Il a le poil rude, clair, & une petite queue sans poil. Il a deus dens en la machoire den haut, & autant en celle d'en-bas.

140 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 12

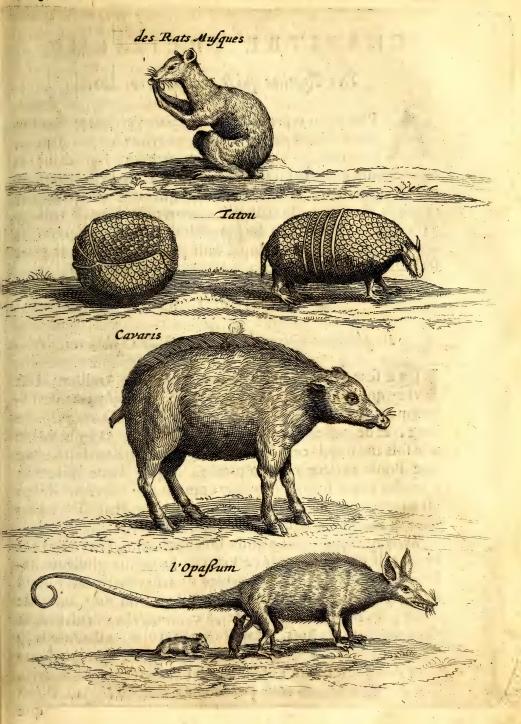
Il tient son manger en ses deus pattes de devant, comme l'Escurieu. Il jette un cry comme s'il disoit distinctement Coüyé. On le poursuit avec les chiens, parce que sa chair, quoy qu'elle sente un peu le sauvagin, est estimée de plusieurs, autant que celle du Lapin. Quand il est chassé, il se sauve dans le creus des Arbres, d'où on le fait sortir avec la sumée, apres qu'il a crié étrangement. Si on le prend jeune, il s'aprivoise aisément, & lors qu'on le met en colere, le poil de dessus son dos s'herisse, & il frappe la terre de ses pattes de derriere, comme sont les lapins. Il est aussi de même grosseur. Mais ses oreilles sont courtes & rondes, & ses dens sont trenchantes comme un rasoir.

#### ARTICLE V.

## Des Rats Musqués:

Les Rats Musqués, que nos François appellent Piloris, font le plus souvent leur retraitte dans les trous de la terre, comme les Lapins, aussi ils sont presque de la même grosseur, mais pour la figure, ils n'ont rien de different de celle des gros Rats qu'on voit ailleurs, sinon que la pluspart, ont le poil du ventre blanc comme les Glirons, & celuy du reste du corps, noir ou tanné. Ils exhalent une odeur Musquée, qui abbat le cœur, & parsume si fort l'endroit de leur retraitte, qu'il est fort aisé de le discerner.

La Terre ferme de l'Amerique, nourrit plusieurs bestes à quatre pieds, qui ne se trouvent en aucune de ces lles.



## CHAPITRE TREIZIEME.

Des Reptiles qui se voyent en ces Iles.

Pres avoir representé au Chapitre precedent, les Bestes à quatre pieds, qui se sont trouvées aus Antiles,
lors que les Colonies étrangeres s'y sont établies:
nous devons à present traitter des Reptiles, qui y sont aussi en
grande abondance: car ces animaus qui sont naturellement
ennemis du froid, se multiplient merveilleusement dans ces
pays chauds: Joint que les grands bois, & les rochers de ces
lles, contribuent beaucoup à leur production, car ils leurs
servent de retraitte assurée.

#### ARTICLE I.

De plusieurs especes de Serpens & de Couleuvres.

Ly a fort peu de Bestes venimeuses dans les Antilles. Il est vray qu'il ya beaucoup de Serpens & de Couleuvres de differente couleur & figure. Il s'en voit de neuf a dix pieds de long, & de la grosseur du bras & de la cuisse. On y a même une fois tué une de ces Couleuvres, qui avoit dans son ventre une Poule entiere avec la plume, & plus d'une douzaine d'œufs, ayant surpris la poule comme elle couvoit. Il s'en est trouvé une autre, qui avoit englouty un chat. D'où l'on peut aisément juger, de la grosseur de ces Bestes.

Mais quelques prodigieuses qu'elles soient, elles n'ont aucun venin en la plûpart de ce Terres. Et même plusieurs habitans, en ayans sur la couverture de leurs maisons, qui est fait le plus souvent des seüilles de Palme, ou de Cannes de Sucre; ils ne les en chassent pas, à cause qu'elles dénichent & devorent tous les Rats. Mais il faut tout dire, elles sont aussi la guerre aus Poulets. On a encore remarqué, que quelques unes ont l'adresse de garder une poule lors qu'elle couve, sans luy saire aucun mal pendant ce tems-là: Mais si tost Chap. 13 DES ILES ANTILLES

143

que les œufs sont éclos, elles mangent les petis poussins, & du moins suffoquent la poule, s'y elles ne sont pas assez puis-

fantes pour l'engloutir.

Il y en a d'autres qui sont parfaitement belles & agreables à voir: car elles sont entierement vertes, horsmis sous le ventre, qu'elles sont d'un gris blanc. Elles sont longues, d'une aulne & demye, & quelquefois de deus: Mais elles sont fort deliées à proportion, n'estant pour le plus, que de la grosseur du poulce. Elles ne vivent que de grenouilles, qu'elles épient prés des ruisseaus, ou d'oiseaus, qu'elles guettent sur les Arbres, & dans leurs nids, lors qu'elles y peuvent atteindre. Ainsi cette espece de Couleuvre est noble par dessus les autres: Car elle ne vit que de pésche & de chasse. Quelques Habitans, qui sont acoûtumez à voir toutes ces sortes de Couleuvres, les manient sans crainte, & les portent en leur sein. Ceus qui ont voiagé en Asie & en Afrique, disent qu'ils y ont trouvé quelque chose de semblable. Car ils rapportent qu'en la grande Tartarie, il y a des montagnes, où se nourrissent des Serpens d'une grosseur prodigieuse, mais nullement venimeus, & tresbons à manger: Et qu'au Royaume de Syr, ils ont veu de ces Bestes, se jouer avec des enfans, qui leur donnoient un morceau de pain. On ditaussi, que dans les Provinces des Antes, au Royanme du Perou, il y a d'effroyables Couleuvres, longues de vinteinq à trente pieds, qui ne font mal à personne.

Quant aus Iles de la Martinique, & de Sainte Alousie, il n'en est pas de même qu'aus autres Antilles; Car il y en a qui ne sont point dangereuses, & d'autres qui le sont beaucoup. Celles qui ne le sont pas, sont plus grosses, & plus longues que les autres. C'est pourquoy ceus qui ne les connoissent pas, en ont plus de peur, que de celles qui sont veritablement à craindre. Neantmoins elles ne sont aucun mal: au contraire, dez qu'elles aperçoivent une personne, elles s'ensuyent avec diligence. Ce qui est cause qu'on les appelle Coureresses. Elles ont aussi des taches noires & blanches sur le dos, qui servent à les faire reconnoitre plus

(26 hours of property of make the first of make the

aisément.

#### 144 HISTOIRE NATURELLE, Chap.13

Les Couleuvres dangereuses, sont de deus sortes. Les unes sont grises sur le dos & fort veloutées. Les autres sont toutes jaunes, ou rousses & effroyables à voir, à cause de cette couleur, bien qu'elles ne soient pas plus dangereuses, & peutestre encore moins, que les premieres. Les unes & les autres ayment fort les Rats, aussi bien que celles qui n'ont point de venin; Et lors qu'il y en a beaucoup en une case, c'est merveille s'il ny a aussi des Couleuvres. Elles sont de differente grosseur & longueur, & l'on tient que les plus courtes. sont celles qui sont le plus à craindre. Elles ont la teste platte & large, la gueule extremement fenduë, & armée de huit dens, & quelquefois de dix; dont les unes sont crochuës comme un croissant, & tellement pointues, qu'il est impossible de s'imaginer rien de plus. Et comme elles sont toutes creuses, c'est par ce petit canal qu'elles font couler subtilement leur venin, qui est renfermé dans de petites bourses, aus deus costés de leur gueule, à l'endroit precisement où répondent les racines de leurs dens. Elles ne máchent jamais les alimens dont elles se nourrissent: mais les avalent tout entiers, apres les avoir pressez & aplatis, s'ils sont trop gros. Quelques uns disent, que si elles employoient leurs dens à les mâcher, elles s'empoisonnéroient elles mêmes, & que pour obvier à cela, elles couvrent leurs dens de leurs gencives, lors qu'elles prenent leur nourriture.

Ces Animaus sont si venimeus dans ces deus Iles, que quand ils ont piqué, s'y l'on n'a recours promtément, à quelque puissant remede, la blessure se rend incurable, en moins de deus heures. Ils ont cecy de bon, qu'ils ne vous mordent jamais, pourveu que vous ne les touchies pas, ni rien sur quoy ils se reposent.

#### ARTICLE II.

### De Lezars.

Ly a plusieurs sortes de Lezars dans ces Iles. Les plus gros & les plus considerables, sont ceus que quelques Indiens ont nommé Iguanas, les Bresiliens Senembi, & nos Caraïbes

raibes Ouayamaca. Quand ils ont pris leur juste consistence. ils ont environ cinq pieds de longueur, à mesurer dépuis la teste, jusques à l'extremité de la queue, qui est bien aussi longue que le reste du corps: Et pour leur grosseur elle peut estre d'un pied en circonference. Selon les divers terroirs ou ils se nourrissent, ils ont aussi la peau de differente couleur. Et c'est peutestre pour ce sujet, que les Portugais les ont nommés Cameleons, & se sont persuadez que s'en estoit une espece. En quelques lles, les femelles sont couvertes d'un beau yert, qui est marqueté de blanc & de noir, & les males sont gris: En d'autres ils sont noirs, & les femelles sont d'un gris clair. rayé de noir & de vert, il y a même des lieus, où les males & les femelles ont toutes les petites écailles de leur peau, si éclatantes, & si chamarrées, qu'on diroit à les voir de loin, qu'ils soient couverts d'une riche toile d'or, ou d'argent. Ils ont sur le dos des épines en forme de créte, qu'ils dressent & couchent quand ils veulent, & qui vont toujours en amoindrissant dépuis la teste jusque au bout de la queue. Ils sont portez sur quatre pieds, qui ont chacun cinq griffes, qui sont munies d'ongles fort pointus. Ils sont fort legers à la course. & ils grimpent des mieus sur les arbres. Mais, soit qu'ils aiment de considerer les hommes, ou qu'ils soient d'un naturel stupide, & peu apprehensif, quand ils sont apperçeus du chasseur, ils attendent patienment le coup de sléche, ou de fusil sans branler. Et même, ils souffrent qu'on leur mette au col un las coulant, qui est attaché au bout de la perche, dont on sesertasses souvent, pour les tirer de dessus les Arbres où ils reposoient. Quand ils sont en colere, ils enstent un grand gosier, qui leur pend sous le col & qui les rend epouvantables, ils ont aussi la gueule fort fenduë, la langue épaisse, & quelques dents assez pointues. Ils ne demordent pas aisément, ce qu'ils ont une fois serré: mais ils n'ont point de venin.

Les Femelles, ont des œufs qui sont de la grosseur de ceus des Ramiers, mais ils ont la coque molle. Elles les posent asses prosond dans le sable, qui est au bord de la mer, & les laissent couver au Soleil, d'où est venu que quelques Auteurs, les ont mis entre les animaus amfibies. Les Sauvages ont aprins

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 13 146 aprins aus Europeens le moyen de prendre ces Lezards, & la hardiesse de les manger à leur exemple. Ils sont tres-dificiles à tuer. De sorte qu'à quelques uns, l'on a donné jusques à trois coups de fusil, & emporté une partie des entrailles, sans qu'ils fussent abatus. Cependant, en leur mettant un petit bois dans le nez, ou une épingle entre les deus yeus, y aiant là un petit trou, où l'épingle entre aisément, on les fait mourir aussi-tôt. Les Caraïbes, sont sort adroits à les prendre avec un lags coulant, qu'ils leur passent subtilement sur le cou, ou bien les ajant attrapés à la course, ils les saississent d'une main par la queue, laquelle étant fort longue; donne une belle prise: & avant qu'ils se puissent retourner pour les mordre. ils les prenent sur le chinon du col: Et puis ils leur tournent les pattes sur le dos, ils les lient, & les conservent ainsi en vie plus de quinze jours, sans leur donner à manger. Leur chair est blanche, & en des endroits couverte de graisse. Ceus qui en usent, la trouvent fort delicate, lors nommement qu'on a relevé un certain goût fade qu'elle a naturellement, par de bonnes épices & quelque sauce piquante. On ne conseille

Outre ces gros Lezars, on en voit en ces lles de quatre autres sortes qui sont de beaucoup plus petis. Nos François les nomment Anolis, Roquets, Maboujats, & Gobe-mouches.

rend le potage aussi excellent, que nos œufs de poule.

pas neantmoins d'en manger souvent, à cause qu'elle déseche trop le corps, & lui sait perdre tout son embon-point. Les œufs sont sans glaire, & n'ont au dedans que du jaune, qui

#### ARTICLE III.

#### Des Anolis.

Es Anolis, sont fort communs en toutes les habitations. Ils sont de la grosseur & de la longueur des Lezars qu'on voit en France: Mais ils ont la teste plus longuette, la peau jaunâtre & sur le dos, ils ont des lignes rayées de bleü, de vert & de gris, qui prenent depuis le dessus de la teste, jusques-au bout de la queüe. Ils sont leur retraitte dans les trous de la terre, & c'est de-là que pendant la nuit ils sont un bruit beau-

Chap. 13 DES ILES ANTILLES. coup plus penetrant, & plus inportun que celuy des Cygales. Le jour ils sont en perpetuelle action, & ils ne font que roder aus environs des Cases, pour chercher dequoy se nourir.

# ARTICLE Des Roquets.

Es Roquets sont plus petis que les Anolis. Ils ont la peau de couleur de feuille morte, qui est marquée de petis points jaunes, ou noirâtres. Ils sont portez sur quatre pieds, dont ceus de devant sont asses hauts. Ils ont les yeus étincelans & vifs au possible. Ils tiennent toujours la teste élevée en l'air, & ils sont si dispos, qu'ils sautelent sans cesse, comme des oiseaus, lors qu'ils ne veulent pas se servir de leurs aisses. Leur queue est tellement retroussée sur le dos, qu'elle fait comme un cercle & demy. Ils prenent plaisir à voir les hommes, & s'ils s'arrétent au lieu ou ils sont, ils leur jettent à chaque fois des œillades. Quand ils sont un peu poursuivis, ils ouvrent la gueule, & tirent la langue comme de petits chiens de chasse.

#### ARTICLE V.

#### Des Maboujas.

Es Maboujas sont de differente couleur. Ceus qui se tiennent dans les arbres pourris, & aus lieus marécageus, comme aussi dans les profondes & étroites vallées où le Soleil ne penetre pas, sont noirs & hideus tout ce qui se peut, & c'est sans doute ce qui a donné occasion de les appeller du même nom, que les Sauvages ont imposé au Diable. Ils ne sont gros pour l'ordinaire, qu'un peu plus que le pouce, sur six ou sét de longueur. Ils ont tous la peau comme huilée.

Table Table Table

#### ARTICLE VI.

#### Des Gobe-mouches.

Eus que nos François nomment Gobe-mouches à cause de leur exercice le plus ordinaire, & les Caraïbes Oulleou. ma, sont les plus petis de tous les Reptiles qui sont en ces Iles. Ils ont la figure de ceus que les Latins nomment Stelliones; Il y en a qui semblent estre couverts de brocatel de fin or, ou d'argent, d'autres qui sont de vert doré, & de diverses autres ravissantes couleurs. Ils sont si familiers, qu'ils entrent hardiment dans les chambres, où ils ne font aucun mal; mais au contraire les purgent de mouches, & de pareille vermine. Ce qu'ils font avec une telle d'exterité & agilité, que les ruses des chasseurs ne sont pas à priser, en comparaison de celles de cette petite Beste. Car elle se tapit, & se met comme en sentinelle sur quelque planche, sur la table, ou sur quelques autres meubles, qui soyent plus élevés que le pavé. où elle espere que quelque mouche se viendra poser. Etappercevant sa proye, elle la suit par tout de l'œil, & ne la quitte point de veuë, faisant de sa teste autant de disserentes poflures, que la mouche change de places. L'on diroit quelquefois, qu'elle se lance à demy corps en l'air. Et se tenant sur ses pieds de devant, halétant apres son gibier, elle entr'ouve sa petite gueule assez fenduë, comme si déja elle le devoroit & l'engloutissoit par esperance. Au reste, bien que l'on mene du bruit en la chambre, & que l'on s'approche d'elle, elle est si attentive à sa chasse, qu'elle n'abandonne point son poste; & ayant enfin trouvé son avantage, elle s'elance si droit sur sa proye, qu'il arrive rarément qu'elle lui échappe. C'est un divertissement bien innocent, que de considerer l'attention, que ces petites Bestes apportent, à chercher leur vie.

De plus elles sont si privées qu'elles montent sur la table quand on mange; & si elles apperçoivent quelque mouche, elles la vont prendre jusques sur les assietes de ceus qui mangent, & même sur les mains & sur les habits. Elles sont d'ailleurs si polies & si nettes, qu'elles ne donnentpoint d'aversion

Chap. 13 DES ILES ANTILLES.

ni de dégoût, pour avoir passé sur quelque viande. Pendant la nuit, elles tiennent leur partie en cette musique que sont les Anolis, & les autres petis Lezars. Et pour se perpetuer. elles font de petis œufs gros comme des pois, qu'elles couvrent d'un peu de terre, les laissant couver au Soleil. Si tost qu'on les tuë, ce qui est fort aisé, à cause de l'attention qu'elles apportent à leur chasse, elles perdent incontinent tout leur lustre: l'or & l'azur, & tout l'éclat de leur peau se ternit, & devient pâle & livide of sign and on our of significant parties of the

Si quelqu'un de ces petis Reptiles que nous venons de décrire, devoit estre tenu pour une espece de Cameleon, se devroit estre ce dernier, à cause qu'il prend volontiers la couleur, de tout ce surquoy il fait sa residence plus ordinaire. Car ceus qu'on voit à l'entour des jeunes Palmes, sont entierement verts comme les feuilles de cet arbre. Ceus qui courent sur les orangers, sont jaunes comme leur fruit; Et même il s'en est trouvé, qui pour avoir esté familiers dans une chambre, où il y avoit un tour de lit de taffetas changeant, produisirent une infinité de petis, qui avoient tont le corps émaillé de diverses couleurs, toutes semblables à l'ornement du lieu où ils avoient accés. On pourroit peutestre attribuer cet effet, à la force de leur petite imagination : mais nous laissons cette speculation aus curieus. emploon, it a removable adorest mine, it advises expect

## ARTICLE VII.

## Des Brochets de terre.

I L y a encore en plusieurs de ces lles des Brochets de terre; L qui ont l'entiere figure, la peau, & la hure de nos Brochets de Riviere. Mais au lieu de nageoires, ils ont quatre pieds; qui sont si foibles, qu'ils se trainent sur la terre en rampant, & en serpentant comme les Couleuvres, ou pour demeurer en nôtre comparaison, comme des Brochets, qui sont hors de leau. Les plus grands, ne peuvent avoir que quinze pouces de long, sur une grosseur proportionée. Leur peau, est couverte de petites écailles, qui sont extremément luisantes, CHA

T 3

& de couleur de gris argenté. Quelques curieus, en ont de petis en leurs Cabiners, qu'on leur a fait passer pour des Salemandres.

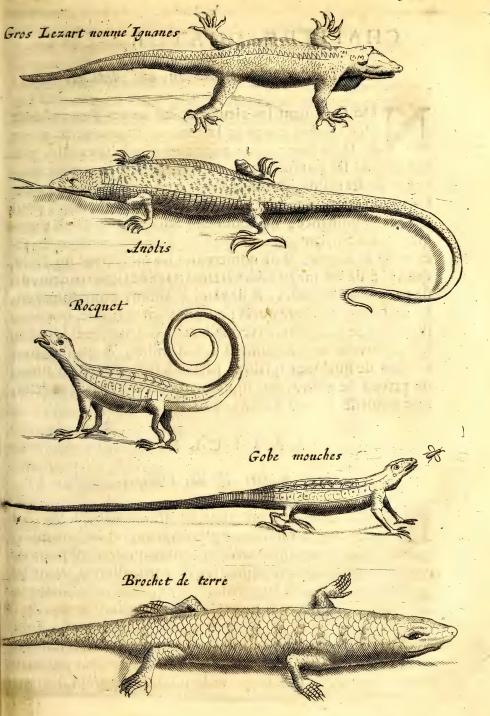
Pendant la nuit, ils font un bruit effroyable de dessous les rochers, & du fonds des cavernes où ils se tiennent. Le son qu'ils rendent est beaucoup plus fort, & plus desagreable que celuy des Grenouilles & des Crapaus, & il se change & se diversifie, suivant la varieté des lieus, où ils sont cachez. Ils ne se montrent présque point, qu'à l'entrée de la nuit, & quand on en rencontre de jour, leur mouvément, qui est tel que nous avons dit, donne de la frayeur.

#### ARTICLE VIII.

Des Scorpions & d'une autre espece de dangereus Reptiles.

Ly a aussi des Scorpions, qui ont la même forme, que ceus qu'on voit en France: mais ils n'ont pas un venin si dangereus, ils sont jaunes, gris, ou bruns, selon les differens terroirs où ils se trouvent.

En fouillant dans les lieus marécageus pour y faire des Puits, ou des reservoirs d'eau, on trouve souvent une sorte de Lezars hideus au possible. Ils sont de la longueur de six pouces ou environ. La peau de leur dos est noire, & parsemée de petites écailles grises, qui semblent estre huilées, tant elles sont luisantes. Ils ont le déssous du ventre écaillé comme le dos: mais la peau qui le couvre, est d'un jaune pale. Leur teste est petite & pointuë. Leur gueule qui est assez fenduë, est armée de plusieurs dens, qui sont extremément trenchantes. Ils ont deus petis yeus, mais ils ne peuvent supporter la lumiere du jour, car austi-tôt qu'on les a tirez de la terre, ils tachent incontinent de faire un trou avec leurs pattes, qui ont chacune cinq ongles durs & crochus, avec quoy ils se font ouverture de même que les Taupes, pour penetrer par tout où ils veulent. Ils font un grand ravage dans les jardins, rongeant les racines des Arbres & des Plantes. Leur morfure, est aussi autant venimeuse, que celle du plus dangereus Serpent.



## CHAPITRE QUATORZIEME.

Des Insectes qui sont communs aus Antilles.

On seulement les cieus, & les autres plus vastes & plus relevez corps de la nature, racontent la gloire du Dieu fort: mais même les plus petites & les plus ravalées de ses productions, donnent aussi à connoitre l'ouvrage de ses mains, & fournissent à tous ceus qui les considerent avec attention, une riche & abondante matiere, pour exalter la puissance, de sa Majesté Souveraine. C'est pourquoy nous croyons, que ceus qui se plaisent à mediter les secrets de la nature, & de contempler les merveilles de Dieu. qui a tiré de ses inépuisables tresors, tant de riches ornemens, de proprietez occultes, & de rares beautez, pour en revétir les moindres de ses creatures: auront pour agreable, que nous donnions ce Chapitre, à la consideration de quelques Insectes, qui se voyent communément aus Antilles, & qui sont tous revétus de quelques qualitez particulieres, comme d'autant de rayons de gloire, qui soutiennent & relevent avec éclat, leur foiblesse & leur bassesse naturelle.

#### ARTICLE I.

Des Soldats, & des Limaçons.

Entre les Insectes, qui sont en abondance en ces païs chauds, il y a une espece d'Escargots, ou de Limaçons, que les François appellent soldats, parce qu'ils n'ont point de coquilles qui leur soyent propres & particulieres, & qu'ils ne les sorment pas de leur propre bave, comme le Limaçon commun: mais, que si tost qu'ils sont produits de quelque matiere corrumpuë, ou autrement, ils ont cet instinct, pour mettre la soiblesse de leur petit corps à couvert des injures de l'air, & de l'atteinte des autres Bestes, de chercher une maison étrangere, & de s'emparer de tel coquillage qu'ils trouvent

vent leur estre propre, dans lequel ils s'ajustent & accommodent, comme les Soldats qui n'ont point de demeure arrétée: mais qui font toujours leur maison de celle d'autruy, selon la rencontre & la necessité.

On les voit plus ordinairement en des coques de Burgaus. qui sont de gros Limaçons de mer, qu'ils rencontrent à la coste, à laquelle ils sont poussez, quand le poisson qui en étoit le premier hoste, est mort. Mais, on trouve aussi de ces petis Soldats, en toutes sortes d'autres coquillages, même en des coques de nois de Liénes, & on en a veus quelques uns, qui s'étoient fourrez dans des pieds de grosses Crabes mortes. Ils ont encore cette industrie, qu'a mesure qu'ils grossissent, ils changent de coquille, selon la proportion de leur corps, & en prennent une plus ample, dans laquelle ils entrent quittant la premiere. De sorte qu'on en voit de differentes fassons & figures, selon la diversité des coquillages qu'ils empruntent. Il yà apparence que c'est de ces Soldats que Pline parle sous le nom d'une espece de petite E crevisse, à qui il attribue le même. Ils ont tout le corps fort tendre, horsmis la teste & les pattes. Ils ont pour pied & pour défense, un gros mordant, semblable au pied d'un gros Cancre, duquel ils ferment l'entrée de leur coquille, & parent tout leur corps. Il est dentelé au dedans, & il serre si fort ce qu'il peut attraper, qu'il ne démord point, sans emporter la piece. Cét insecte, va plus viste que le Limaçon commun, & ne salit point de sa bave, l'endroit où il passe.

Quand on prend ce Soldat il s'en fasche, & sait du bruit. Pour luy faire rendre la maison qu'il a prise, on en approche le seu: & aussi tôt il sort de la place. Si on lá luy presente pour y rentrer, il s'y remet par le derriere. Quand il s'en rencontre plusieurs, qui veulent quitter en même tems seur vieille maison, & s'emparer d'une nouvelle, qui leur agrée à tous: c'est alors qu'il entrent en une grande contestation, & qu'apres s'estre opinâtrez au combat, & avoir joué de leurs mordans, les plus soibles sont ensin contrains de ceder au victorieus, qu'i se saisit aussi tôt de la coquille, de laquelle il jouit en paix,

comme d'une precieuse conqueste.

Quelques uns des habitans en mangent, comme on fait en V

quelques endroits les Escargots: Mais ils sont plus propres à la Medecine, qu'à la nourriture. Car étans ôtez de leur coquille, & mis au Soleil, ils rendent une huyle, qui est fort prositable à la guerison des goutes froides, & qui s'employe aussi heureusement, pour amollir les duretez, & les callus du corps.

Il y a encore deus sortes de petis Limaçons, qui sont sorte beaus. Les uns sont plats comme les bonnets de Basques, & de couleur brune. Les autres sont pointus, & tournez en forme de vis de pressoir, ils sont aussi rayez de petites bandes rouges, jaunes & violettes, qui les sont estimer des

Curieus.

#### ARTICLEIL

#### Des Mouches Lumineuses.

de differentes figures & couleurs. Mais il faut donner le premier lieu, à celles que les François appellent Mouches Lumineuses, que quelques Sauvages nomment Cucuyos, & les Caraïbes Coyouyou, d'un nom approchant. Cette Mouche n'est point recommendable pour sa beauté, ou pour sa figure, qui n'a rien d'extraordinaire: mais seulement pour sa qualité lumineuse. Elle est de couleur brune, & de la grosseur d'un Hanneton. Elle a deus ailes fortes & dures, sons lesquelles sont deus ailerons fort deliez, qui ne paroissent que quand elle vole. Et c'est aussi pour lors que l'on remarque, qu'elle a sous ces ailerons, une clarté pareille à celle d'une chandelle, qui illumine toute la circonference. Outre, qu'elle a aussi ses deus yeus si lumineus, qu'il n'y a point de tenebres, par tout où elle vole pendant la nuit, qui est aussi le vraye tems, qu'elle se monstre en son lustre.

Elle ne fait nul bruit en volant, & ne vit que de fleurs, qu'elle va cueillir sur les arbres. Si on la serre entre les doits, elle est si polie & si glissante, qu'avec les petis esforts qu'elle fait pour se mettre en liberté, elle échappe insensiblement, & se fait ouverture. Si on la tient captive, elle reserre toute

la lumiere qu'elle a sous ses ailerons, & n'éclaire que de ses yeus, & encore bien soiblement, au prix du jour qu'elle donne étant en liberté. Elle n'a aucun aiguillon, ni aucun mordant pour sa désense. Les Indiens, sont bien aises d'en avoir en leurs maisons, pour les éclairer au lieu de lampes. Et d'elles mêmes, elles entrent la nuit dans les chambres, qui ne sont pas bien closes.

Il y a de certains Vers luisans en ces Iles, qui volent comme des Mouches. Toute l'Italie & tous les autres païs du Levant en sont aussi remplis. Le sameus Auteur de Moyse sauvé en sait mention dans la presace de son ouvrage. Et sur la fin du Poëme, cet illustre Poëte en parle ainsi, dans la description qu'il nous donne d'une nuit:

Les heures tenebreuses
Ornoient le sirmament de lumieres nombreuses
On decouvroit la Lune & de seus animez
Et les champs & les airs étoyent déja semez
Ces miracles volans, ces Astres de la terre
Qui de leurs rayons d'or sont aus ombres la guerre,
Ces tresors où reluit la divine splendeur
Faisoient déja briller leurs stammes sans ardeur:
Et déja quelques uns en guise d'escarboucles,
Du beau poil de Marie avoient paré les Boucles:

Mais, quelques Lumineus que puissent étre ces petis Astres de l'Orient, toujours ne sont ils que comme une petite étincelle, au prix du grand seu, que jettent ces slambeaus volans de l'Amerique. Car non seulement, on peut à la faveur de leur clarté, voir son chemin pendant la nuit: mais à l'aide de cette lumiere, on écrit facilement, & on lit sans peine le plus menu caractere. Un Historien Espagnol recite, que les Indiens de l'Ile de Saint Domingue, se servoient de ces petites Mouches attachées à leurs mains & à leurs pieds, comme de chandelles, pour aller la nuit à la chasse. On dit aussi, que quelques autres Indiens expriment la liqueur l'umineuse, que ces Mouches ont en leurs yeus & sous les aîles, & qu'ils s'en frottent le visage & la poitrine en leurs réjouissances va

nocturnes: Ce qui les fait paroitre au milieu des tenebres, comme s'ils étoient couverts de flamme, & comme des spec-

tres affreus, aus yeus de ceus qui les regardent.

On prend aisément ces Mouches durant la nuit. Et pour cet estet, il faut seulement remuer en l'air un tison allumé. Car incontinent que celles qui sortent du bois à l'entrée de la nuit, apperçoivent ce seu, croyant que ce soit de leurs compagnes, elles volent droit au lieu où leur paroit cette lumiere, & on les abbat avec le chapeau, ou bien se venant jetter d'elles mêmes contre le tison, elles tombent étourdies a terre.

Ce sera sans doute icy une chose divertissante de rapporter ce que Monsieur du Montel Gentil-homme François. personnage aussi sincere & aussidigne de Foy qu'il est Docte & Curieus, & à la genereuse liberalité duquel nous devons beaucoup de belles & rares remarques qui enrichissent cette Histoire, a nouvellement écrit sur ce sujet à l'un de ses amis. , Voicy donc ce qu'il en dit. Etant en l'Ile Hispaniola ou Saint , Domingue, je me suis souvent arrêté à l'entrée de la nuit , au devant des petites cabanes, que nous y avions dressées , pour y passer quelques jours, en attendant que nôtre Na-"vire fut reparé: le mesuis dis-je souvent arrêté, à consi-,, derer l'air éclairé en plusieurs endrois, de ces petites étoiles , errantes. Mais sur tout, c'étoit une chose des plus belles. ,, à voir, lors qu'elles s'approchoient des grands arbres, qui "portent une espece de Figues, & qui étoyent joignant nos , huttes. Carelles faisoient mille tours, tantost aus environs, , tantost parmy les branches de ces arbres toufus, qui ca-" choient pour un tems la lumiere de ces petis astres, & les , faisoient tomber en éclypse: & au même tems nous ren-,, doient cette lumiere, & des rayons entrecoupez au travers. " des feuilles. La clarté venoit à nos yeus tantost oblique-"ment, & tantost en droite ligne, & perpendiculairement. "Puis ces Mouches éclattantes se d'eveloppant de l'obscurité. , de ces arbres, & s'approchant de nous, nous les voyions sur " les Orangers voisins, qu'ils mettoient tout en seu, nous rendant la veue de leurs beaus fruits dorez, que la nuit nous, , avoit ravie, émaillant leurs fleurs, & donnant un coloris si 22 Vif "vif à leurs feuilles, que leur vert naturellement agreable, "redoubloit encore & rehaussoit notablement son lustre, par "cette riche enluminure. Je souhaitois alors l'industrie des "Peintres, pour pouvoir representer une nuit éclairée de tant "de seus, & un paisage si plaisant & si lumineus. Ne trouvez "pas mauvais, que je m'arreste si long tems à l'Histoire d'une "Mouche, puisque du Bartas luy a autrésois donné place entre les Oiseaus, au cinquiéme jour de sa premiere sémaine, "& en a parlé magnisiquement en ces termes.

Déja l'ardent Cucuyes es Espagnes nouvelles,

" Porte deus feus au front, & deus feus sous les ailes

L'aiguille du brodeur au rais de ces flambeaus Souvent d'un lit royal chamarre les rideaus:

.. Aus rais de ces brandons, durant la nuit plus noire,

L'ingenieus tourneur polit en rond l'yvoire;

A ces rais l'usurier reconte son tresor,

, A ces rais l'ecrivain conduit sa plume d'or.

"S'y l'on avoit un vase de sin cristal, & que l'on mit cinq ou ssix de ces belles Mouches dedans, il n'y a point de doute, que la clarté qu'elles rendroient, pourroit produire tous, les admirables essets, qui sont iey d'écrits par cét excellent, Poëte, & sourniroit un slambeau vivant & incomparable. Mais au reste dés que ces Mouches sont mortes, elles ne re, luisent plus. Toute leur lumière s'éteint avec leur vie, C'est là l'agreable recit de nostre digne Gentil-homme.

#### ARTICLE III.

#### Des Falanges.

Pour venir aus autres espéces de grosses Mouches qui se voient aus Antilles, & que quelques uns nomment Falanges: outre les Cucuyos, il y en à qui sont de beaucoup plus grosses, & d'une étrange figure. Il s'en trouve, qui ont deus trompes, parcilles à celle de l'Elefant: L'une recourbée en haut, & l'autre en bas. Quelques autres ont trois cornes.

J'ay veu ditil une espece de ces grosses Mouches, belle en " perfection. Elle étoit longue de trois pouces ou environ. "Elle avoit la teste azurée, & de la fasson de celle d'une Saute-,, relle, sinon que les deus yeus étoient verts comme une éme-, raude, & bordez d'un petit filet blanc. Le dessus des ailes, , étoit d'un violet luisant, damasse de divers compartimens, "de couleur incarnate, rehaussée d'un petit fil d'argent natu-, rel. Au reste ces compartimens étoient d'une Symmétrie si , bien observée, qu'il sembloit que le compas & le pinceau, , y cussent employé toutes les régles de la perspective, & les ,, adoucissemens de la peinture. Le dessous du corps, étoit de , même couleur que la teste, horsmis, qu'ils y avoit six pieds , noirs, repliez proprement contre le ventre. Si on epanouis-, soit les ailes, qui étoient dures & solides, on appercevoit , deus aîlerons, qui étoient plus deliez que de la toile de soye, 2, & rouges comme écarlate. Je la vis en l'Île de Sainte Croix, , entre les mains d'un Anglois & j'encouchai à l'heure même , la description sur mes tablettes. Je croiois au commencé-, ment qu'elle étoit artificielle, à cause de cet incarnadin si vif. ,, & de ce filet d'argent; mais l'ayant maniée, je reconnus que ,, la nature étant sans doute en ses plus gayes humeurs, s'étoit , divertie à parer si richement, cette petite Reine entre les , Insectes.

#### ARTICLE IV.

#### Des Millepieds.

C Et Insecte est ainsi nommé, à cause de la multitude presque innombrable de ses pieds, qui herissent tout le dessous de son corps, & qui luy servent pour ramper sur la terre, avec une vitesse incroiable, lors notamment qu'il se sent poursuivy. Il a de longueur six pouces, ou environ. Le dessus de son corps est tout couvert d'écailles tannées, qui sont fort dures, & emboittées les unes dans les autres, comme les tuiles d'un toit: mais ce qui est de dangereus en cet animal, est, qu'il a des mordans en sa teste & en sa queüe, dont il pince si vivément, & glisse un si mauvais venin en la partie qu'il ablessée; que l'espace de vint-quatre heures, & quelquésois plus long tems, on y ressent une douleur sort aigue.

## A R T I CLEV.

#### Des Araignées.

N voit en plusieurs des Antilles, de grosses Araignées, que quelques uns ont mises au rang des Falanges, à caufe de leur figure monstrueuse, & de leur grosseursi extraordinaire, que quand leurs pattes sont étenduës, elles ont plus de circonference, que la paume de la main n'a de largeur. Tout leur corps est composé de deus parties, dont l'une est platte, & l'autre d'une figure ronde, qui aboutit en pointe, comme un œuf de pigeon. Elles ont toutes, un trou sur le dos, qui est comme leur nombril. Leut gueule ne peut pas facilément estre discernée, à cause qu'elle est présque toute couverte sous un poil d'un gris blanc, qui est quelques ois entreméle de rouge. Elle est armée de part & d'autre, de deus crochets fort pointus, qui sont d'une matiere solide, & d'un noir si poly & si luisant, que les Curieus les enchassent en or, pour s'en servir au lieu de Curédens, qui sont sort estimez

de tous ceus, qui connoissent la vertu qu'ils ont, de preserver de douleur, & de toute corruption, les parties qui en sont frottées.

Quand ces Araignées sont devenues vieilles, elles sont couvertes par tout d'un duvet noirâtre, qui est aussi dous, & aussi pressé, que du velours. Leur corps, est supporté par dix pieds, qui sont velus par les côtez, & herissez en désous de petites pointes, qui leur servent pour s'accrocher plus aisément par tout, où elles veulent grimper. Tous ces piedssortent de la partie de devant: Ils ont chacun quatre jointures, & par le bout, ils sont munis d'une corne noire & dure, qui

est divisée en deus, comme une petite fourche.

Elles quittent tous les ans leur vieille peau, comme les serpens, & les deus crochets qui leur servent de dens & de desense; ceus qui rencontrent ces precieuses dépoüilles, y peuvent remarquer la figure entiere de leur corps, telle que nous l'avons fait dépeindre à la fin de ce Chapitre. Leurs yeus sont si petis, & si enfoncez, qu'ils ne paroissent que comme deus petis points. Elles se nourrissent de mouches, & de semblables vermines, & on a remarqué qu'en quelques endroits, elles filent des toiles qui sont si fortes, que les petis oiseaus qui s'y embarrassent, ont bien de la péne de s'en développer. On dit le même des Araignées, qui setrouvent communément dans les Iles Vermudes, qui sont habitées par les Anglois; il est aussi fort probable, qu'elles sont d'une même espece.

#### ARTICLE VI.

### Du Tigre volant.

Na donné à cet Insecte, le nom de Tigre volant, à cause qu'il est marqueté par tout son corps, de taches de diverses couleurs, de même que le Tigre. Il est de la grosseur d'un Cers volant. Sa teste est pointue, & embellie de deus gros yeux, qui sont aussi verts, & aussi brillans qu'une Emeraude. Sa gueule est armée de deus crocs durs, & pointus au possible, avec lesquels il tient sa proye, pendant qu'il en tire

le suc. Tout son corps est revétu d'une croute dure & brune, qui lui sert comme de cuirasse. Ses ailes, qui sont aussi
d'une matiere solide, couvrent quatre ailerons, qui sont aussi
deliez que de la toile de soye. Il a six pattes, qui ont chacune
trois jointures, & qui sont herissées de plusieurs petites pointes. Durant le jour, il s'occupe continuellement à la chasse
d'autres Insectes, & pendant la nuit, il se perche sur les arbres, d'où il sait un bruit tout pareil au chant des Cigales.

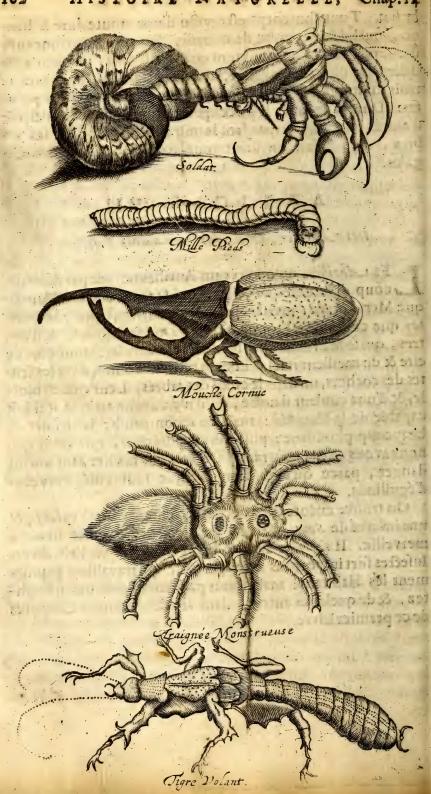
#### ARTICLE VII.

Des Abeilles, & de quelques autres Insectes.

Loup differentes de celles, qui se trouvent en l'Amerique Meridionale: mais les unes & les autres, sont plus petites que celles de l'Europe. Il y en a qui sont grises, & d'autres, qui sont brunes, ou bleuës: ces dernieres sont plus de cire & de meilleur miel. Elles se retirent toutes, dans les sentes des rochers, ou dans le creus des arbres. Leur cire est molle, & d'une couleur si noire, qu'il n'y a aucun artifice, qui soit capable de la blanchir: mais en recompense, leur miel est beaucoup plus blanc, plus dous & plus clair, que celuy que nous avons en ces contrées. On les peut manier sans aucun danger, parce qu'elles sont presque toutes dépourveues d'éguillons.

On trouve encore dans ces lles, plusieurs Cers volans, & une infinité de Sauterelles, & de Papillons, qui sont beaus à merveille. Il s'y voit aussi & sur la terre, & en l'air divers Insectes fort importuns & dangereus, qui travaillent grandement les Habitans: mais, nous parlerons de ces incommoditez, & de quelques autres, dans les deus derniers Chapitres

de ce premier Livre.



t, my als one has the besuccessions

## CHAPITRE QUINZIEME.

Des Oiseaus les plus considerables des Antilles.

Leader | June Hirechlandess, all lead

Outes les œuvres de Dieu sont magnifiques, il les a toutes faites avec sagesse, la terre est pleine de ses biens: mais il faut avouer, qu'entre toutes les Creatures; qui n'ont rien au dessus de la vie sensitive; les Oiseaus publient plus hantement qu'aucunes autres, les inépuisables richesses de sa bonté & de sa providence: Et qu'ils nous convient, par la douce harmonie de leur chant, par l'activité de leur vol, par les vives couleurs & par toute la pompe de leur plumage, de louer & glorifier cette Majesté Souveraine, qui les si avantageusement parez, & embellis de tant de rares perfections. C'est aussi pour nous animer à ces sacrez dévoirs, qu'aprés avoir traitté des Arbres, des Plantes, des Herbages, des Bestes à quatre pieds, des Reptiles & des Insectes, dont la terre des Antilles est converte, nous décrirons en ce Chapitre tous les plus rares Oiseaus, qui peuplent l'air de ces aimables Contrées, & qui enrichissent la verdure éternelle, de tant d'Arbres precieus, dont elles sont couronnées.

#### ARTICLE I.

## Des Fregates.

Des qu'on approche de ces lles, plusieurs Oiseaus qui frequentent la mer, viennent à la rencontre des Navires, comme s'ils étoient envoiez, pour les reconnoître. Si tost que les nouveaus passagers les apperçoivent, ils se persuadent qu'ils verront incontinent la terre: Mais il ne se faut pas statter de cette esperance, jusques à ce qu'on les voie venir pat troupes. Car il y en à une espece, qui s'écarte souvent en pleine Mer, de plus de deus cens lieues loin de terre.

Nos François les nomment Fregates, à cause de la sermeté & de la legereté de leur vol. Ces Oiseaus ont bien autant de

HISTOIRE NATURELLE, Chap.r. 164 chair qu'un Canart; mais ils ont les ailes beaucoup plus grandes, aussi ils fendent l'air, avec une telle vitesse & rapidité. qu'en peu de temps, on les a perdu de veue. Ils ont le plumage different : car les uns sont entierement noirs: & les autres sont tout gris, à la reserve du ventre & des ailes, qui sont mélées de quelques plumes blanches. Ils sont fort bons pescheurs, car quand ils apperçoivent un poisson à fleur d'eau. ils ne manquent pas comme en se jouant, de l'enlever, & d'en faire curée. Ils ont sur tout une adresse merveilleuse, à se saisir des poissons volans; car si tost qu'ils voyent, que cette delicate prove fait herisser les eaus, & qu'elle s'en va estre contrainte de prendre l'essor, pour eviter les cruelles poursuites de ses ennemis de mer. Ils se placent si bien du costé où ils doivent saire leur saillie, que dez qu'ils sortent de l'eau, ils les reçoivent en leur bec, ou en leur serres: Ainsi ces innocens & infortunés poissons, pour eviter les dens d'un ennemy, tombent souvent entre les griffes d'un autre, qui ne leur fait pas une meilleure composition.

Les rochers qui sont en mer, & les petites lles inhabitées servent de retraitte à ces Oiseaus. C'est aussi en ces lieus des serts, où ils sont leurs nids. Leur chair n'est point tant pri-sée: mais on recüeille fort soigneusement leur graisse, à cause qu'on a experimenté, qu'elle est trespropre, pour la guérison ou du moins le soulagement, de la Paralysie, & de toutes sor-

tes de gouttes froides.

#### ARTIGLE

#### Des Fauves

Es Oiseaus, que nos François appellent Fauves, à cause de la couleur de leur dos, sont blancs sous le ventre. Ils sont de la grosseur d'une poule d'eau; mais ils sont ordinairement si maigres, qu'il ny a que leurs plumes qui les fasse valoir. Ils ont les pieds comme les Cannes, & le bec pointu, comme les beccasses. Ils vivent de petis Poissons, de même que les Fregates, mais ils sont les plus stupides de tous les Oiseaus de mer & de terre, qui sont aus Antilles; car soit qu'ils:

Chap. 15 DES ILES ANTILLES.

165

qu'ils se lassent facilement de voler, ou qu'ils prenent les Navires pour des rochers stottans; aussi tôt qu'ils en appercoivent quelcun, sur tout si la nuit approche, ils viennent incontinent se poser dessus: Et ils sont si étourdis qu'ils se laissent prendre sans peine.

#### ARTICLE III.

Des Aigrettes & de plusieurs autres Oiseaus de Mer & de Riviere.

N voit aussi prés de ces lles, & quelquesois bien loin en Mer, des Oiseaus parsaitement blancs, qui ont le bec & les pieds rouges comme du Coral; Ils sont un peu plus gros que les Corneilles. Ontient que c'est une espèce d'Aigrette, à cause qu'ils ont une queue qui est composée de deus plumes longues & precieuses, qui les sait discerner entre tous les au-

tres Oiseaus, qui frequentent la Mer.

Entre les Oiseaus de Rivieres & d'étangs: Ily a des Pluviers, des Plongeons, des Poules d'eau, des Cannars, des Oyes Sauvages; une espece de petites Cannes, qui sont blanches comme la neige par tout le corps, & ont le bec & les pieds tout noirs, & des Aigrettes, d'une blancheur du tout admirable, qui sont de la grosseur d'un Pigeon, & qui ont le bec semblable à celuy de la Becasse, & vivent de poisson, aimant les sables & les rochers. Elles sont particulierement recherchées, à cause de ce precieus bouquet, de plumes sines & deliées comme de la soye, dont elles sont parées, & qui leur donne une grace toute particuliere. Mais parce que tous ces Oiseaus de Mer & de Riviere, sont communs ailleurs, il n'est pas besoin de les décrire.

#### ARTICLEIV

#### Du Grand Gosier.

L y a encore un gros Oiseau en toutes ces lles, qui ne vir que de poisson. Il est de la grosseur d'une grosse Canne, & d'une

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 15 166 d'un plumage cendré & hideus à voir. Il a le beclong & plat, la teste grosse, les veus petis & ensoncez, & un col assez court, fous lequel pend un Gosier, si demesurement ample & vaste, qu'il peut contenir un grand seau d'eau. C'est pourquoy nos gens l'appellent Grand Gosier. Ces Oiseaus, se trouvent ordinairement sur les arbres, qui sont au bord de la mer, où ils se tiennent en embuscade pour épier leur proye. Car si tost qu'ils voient quelque poisson à fleur d'eau, & à leur avantage, ils fe lancent dessus & l'enlevent. Ils sont si goulus, qu'ils avallent d'assez gros poissons tout d'un coup, & puis ils retournent à leur sentinelle. Ils sont aussi si attentifs à leur pésche, que ne detournans point la veue de dessus la mer, d'où ils attendent leur proye; on les peut facilement tirer de la terre, sans qu'ils se donnent garde du coup. Ils sont songearts & melancoliques, comme il convient à leur employ. Leurs yeus sont si viss & si perçans, qu'ils découvrent les Poissons bien loin en Mer, & plus d'une brasse de prosondeur: mais ils attendent que le poisson soit présque à steur d'eau, pour se

#### ARTICLE V.

ruer dessus; leur chair n'est point bonne à manger.

#### De Poules d'eau.

Lis Iles, qu'on nomme les Vierges, font recommendables entre toutes les Antilles, pour avoir une infinité de beaus & de rares Oiseaus de mer & de terre. Car outre tous ceus dont nous venons de parler, qui y sont en abondance, on y voit une espece de petites Poules d'eau, qui ont un plumage ravissant. Elles ne sont pas plus grosses qu'un pigeon: mais elles ont le bec plus long de beaucoup, de couleur jaune, & les cuisses plus hautes, qui de même que les pieds, sont d'un rouge sort vis. Les plumes du dos & des ailes, & de la queüe, sont d'un Incarnat luisant, entre-mélé de vert & de noir, qui sert comme de sons, pour relever ces éclatantes couleurs. Le dessous des ailes & du ventre, est d'un jaune doré. Leur col & leur poitrine, sont enrichis d'une agreable mélange, de tout autant de vives couleurs, qu'il y enà en tout leur

leur corps: & leur teste qui est menuë, & en laquelle sont enchassez deus petis yeus brillans, est couronnée d'une huppe tissue de plusieurs petites plumes, qui sont aussi émaillées de diverses belles couleurs.

#### ARTICLE VI.

#### Des Flammans.

Es étangs, & les lieus marécageus, qui ne sont pas souvent frequentez, nourrissent de beaus & grands Oiseaus, qui ont le corps de la grosseur des Oyes sauvages, & de la figure de ceus, que les Hollandois nomment Lepelaer, à cause de la forme de leur bec, qui est recourbé en fasson d'une cücilliere. Carils ont le bec tout pareil, le col fort long, & les jambes & les cuisses si hautes, que le reste de leur corps est elevé de terre de deus bons pieds ou environ. Mais ils different en couleur, d'autant qu'ils ont le plumage blanc quand ils sont jeunes; puis apres à mesure qu'ils croissent, il devient de couleur de Rose, & enfin quand ils sont âgez, il est tout incarnat. Il y a apparence que c'est à cause de cette couleur, que nos François les ont nommés Flammans. Il se trouve de ces mêmes Oiseaus, prés de Montpélier, qui ont seulement le dessous des ailes & du corps incarnat, & le dessus noir. Il s'en voit aussi aus lles, qui ont les ailes mélées de quelques plumes. blanches & noires.

On ne les rencontre rarement qu'en troupe, & ils ont louye & l'odorat si subtils; qu'ils éventent de loin les chasseurs, & les armes à seu. Pour eviter aussi toutes surprises, ils se posent volontiers en des lieus découverts, & au milieu des marécages, d'ou ils peuvent appercevoit de loin leurs ennemis, & il yen a toujours un de la bande, qui fait le guet, pendant que les autres souillent en l'eau, pour chercher leur nourriture: Et aussi tost qu'il entend le moindre bruit, ou qu'il apperçoit un homme, il prend lessor, & il jette un criqui sert de signal aus autres pour le suivre. Quand les chasseurs, qui frequentent l'Ile de S. Domingue, veulent abattre de ces Oiseaus, qui ysont sort communs, ils se mettent au dessous

dessous du vent, asin que l'odeur de la poudre ne leur soit si facilément portée, puis ils se couvrent d'un cuir de Bœuf, & marchent sur leurs mains, pour contresaire cette beste, jusques à ce qu'ils soient arrivez en un lieu, d'où ils puissent commodement tirer leur coup: & par cette ruse, ces Oiseaus qui sont acoutumez de voir des Bœufs sauvages, qui descendent des montagnes, pour venir aus abreuvoirs, sont saits la proie des chasseurs. Ils sont gras & ont la chair assez delicate. On conserve leur peau, qui est couverte d'un mol duvet, pour estre employée aus mêmes usages, que celles du Cygne & du Vautour.

#### ARTICLE VII.

#### De l'Hirondelle de l'Amerique:

I L y a quelques années, qu'il fut aporté de ces lles, à un curieus de la Rochelle, un Oiseau de la grosseur d'une Hirondelle. & tout semblable, excepté que les deus grandes plu-



mes de la queuë, étoient un peu plus courtes, & que son bec étoit crochu, comme celuy d'un Perroquet, & ses pieds comme ceus d'une Canne, le tout parsaitement noir, si ce n'est le dessous du ventre, qu'il avoit blanc comme celuy des Hirondelles; enfin il leur ressembloit si fort, horsmis cette petite disserence, que nous ne le saurions mieus nommer
qu'Hirondelle d'Amerique. Nous luy avons à dessein donné
place apres les Oiseaus de Mer & de Riviere, à cause que la
forme de ses pieds donne assez à connoistre qu'il vit dans les
caus. Et parce qu'il est si rare, qu'aucun Auteur n'en a jamais
parlé que nous sachions, nous en donnons icy la figure sidelement tirée sur l'original, renvoyans celles des autres Oiseaus plus remarquables, que nous avons déja décrits, ou que
nous allons décrire, à la fin de ce Chapitre.

#### ARTICLE VIII.

## De plusieurs Oiseaus de terre.

Outre tous ces Oiseaus de Mer, de Rivieres, & d'étangs; on trouve en ces lles une tresgrande abondance de Perdris, de Tourtes, de Corneilles, & de Ramiers, qui menent un étrange bruit dans les bois. On y voit trois sortes de Poules, les unes sont Poules communes, semblables à celles de ces quartiers; les autres sont de celles que nous nommons Poules d'Inde: Et celles de la troisséme sorte, sont une espece de Faisans, que les François à l'imitation des Espagnols, appellent Poules Pintades, par ce qu'elles sont comme peintes de couleurs blanches, & de petis points, qui sont comme autant d'yeus, sur un fonds obscur.

Il y a aussi plusieurs Merles, Grives, Ortolans & Gros-becs,

présque tout semblables aus nôtres de même nom.

Quant aus autres Oiseaus, qui sont particuliers aus forests des Antilles, il y en à de tant de sortes, & qui sont si richement, & si pompeusement couverts: qu'il saut avoirer que s'ils cedent à ceus de l'Europe pour le chant: Ils les surpassent de beaucoup en beauté de plumage. Les descriptions que nous allons saire, de quelques uns des plus considerables, consignment suffissamment la verité de cette proposition.

170 HISTOIRE NATURELLE, Chap.13

Nous commencerons par les Perroquets, qui selon leur disserente grosseur sont distinguez en trois especes. Les plus grands sont nommes Arras, Canides ou Camvés, les moindres Perroquets communs, & les plus petis Perriques.

# ARTICLE IX.

### Des Arras.

Es Arras sont des Oiseaus beaus par excellence, de la grosseur d'un Faisan : mais quant à la figure du corps, ils font semblables aus Perroquets. Ils ont tous la teste assés grofse, les yeus vifs & assures, le bec crochu, & une longue queuë, qui est composée de belles plumes, qui sont de diverses couleurs, selon la difference des Iles, où ils ont pris leur naissance. On en voit qui ont la teste, le dessus du col, & le dos de bleü celeste tabizé, le ventre & le dessous du col & des ailes, de iaune râle, & la queue entierement rouge. Il y en a d'autres, qui ont présque tout le corps de couleur de seu, horsmis qu'ils ont en leurs ailes, quelques plumes, qui font jaunes, azurées & rouges. Il s'en trouve encore qui ont tout le plumage messé de rouge, de blanc, de bleu, de vert & de noir, c'est à dire de cinq belles & vives couleurs, qui font un tresagreable émail. Ils volent ordinairement partroupes. On jugeroit à leur posture qu'ils sont fort hardis & resolus: car ils ne s'étonnent point du bruit des armes à feu, & si les premier coup ne les a blessez, ils attendent sans bouger du lieu où ils font, une deuziéme charge: mais il y en a pluficurs, qui attribuent cette assurance, à leur stupidité naturelle, plutôt qu'a leur courage. On les apprivoise assez aisément : on leur apprendaussi à prononcer quelques paroles, mais ils ont pour la plûpart, la langue trop épaisse, pour se pouvoir saire entendre, aussi bien que les Canides, & les plus petis Perroquets. Ils sont si ennemis du froid, qu'on à bien de la peine à leur faire passer lamer.

or with an ampingage than or

#### 

#### Des Canides.

The state of the same of the s N'estime beaucoup les Canides qui sont de même gros-Jeur que les precedens, mais d'un plumage encore plus ravissant. Témoin celuy que Monsieur du Montel qui a fait plusieurs voyages en l'Amerique, & qui a soigneus ément visité routes les Iles, a veu en celle de Coração, & dont il nous "donne cette exacte relation. Il meritoit, dit il, de tenir , rang entre les plus beaus Oiseaus du monde. Je le conside-,, ray de si prez, & le maniay si souvent étant en ce lieu là, que , j'en ay encore les idées toutes fraiches. Il avoit tout le plu-, mage sous le ventre, sous les ailes & sous le col de cou-, leur d'aurore tabizée: Le dessus du dos, & de la moitié "des ailes d'un bleu celeste, & vifau possible. La queue & , les grandes plumes des ailes, étoient entremélées d'un in-, carnadin éclatant à merveilles, diversifié d'un bleu comme "le dessus du dos, d'un vert naissant, & d'un noir luisant, qui , rehaussoit & faisoit paroître avec plus déclat, l'or & l'azur , de l'autre plumage. Mais ce qui étoit le plus beau, étoit sa , teste, couverte d'un petit duvet de couleur de Rose, mar-", queté de vert, de jaune, & de bleu mourant, qui s'étendoit , en ondes jusques au dos. Ses paupieres étoient blanches, ,, & la prunelle de ses yeux jaune & rouge, comme un rubis dans un chaton d'or. Il avoit sur la teste, comme une toque , de plumes d'un rouge vermeil, étincelant comme un char-, bon allumé, qui estoit bordée de plusieurs autres plumes ", plus petites, de couleur de gris de perle.

Que s'il étoit merveilleus pour cette riche parure, il n'é, toit pas moins à priser pour sa douçeur; Cat bien qu'il eût
, le bec crochu, & que les ongles, ou serres de ses pieds, d'ont
, il se servoit comme de mains, tenant son manger, & le por, tant au bec, sussent si perçantes & si fortes, qu'il eut pü em, porter la piece, de tout ce qu'il empoignoit: neantmoins
, il étoit si privé, qu'il jouoit avec les petis enfans, sans les bles, ser: Et quand on le prénoit, il resserroit si bien ses ongles,

ajoûte, qu'il avoit été apporté des Antilles à Monsieur Rodenborck, qui étoit alors Gouverneur du Fort, & de la Co-

lonie Hollandoise, quiest en l'Ile de Caração.

ARTL

# ARTICLEXI

#### Des Perroquets.

N voit presque par toutes les Antilles des Perroquets, que les Indiens habitans du païs appellent en leur langue Kouléhuec, & qui vont par troupes comme les Etourneaus. Les chasseurs les mettent au rang du gibier, & ne croient pas perdre leur poudre ni leur peine de les mettre bas. Car ils sont aussi bons & aussi gras, que le meilleur poulet: sur tout quand ils sont jeunes, & pendant le tems des graines, & des fruits de plusieurs Arbres, dont ils se nourrissent. Ils sont de differente grosseur & de different plumage, selon la difference des Iles. De sorte que les anciens habitans savent reconnoître le lieu ou ils sont nez, à leur taille & à leur plume.

Il y en à d'une admirable sorte, en l'une des Iles qu'on appelle Vierges. Ils ne sont pas plus gros que l'Oiseau que les Latins nomment Hupupa, & ils ont presque la même figure. Mais ils sont d'un plumage chamarré d'une si grande varieté de couleurs, qu'ils recréent merveilleusement la veuë, & ce qui est le principal, ils apprenent parsaitement bien à parler, &

contresont tout ce qu'ils entendent.

Chap. 15

#### ARTICLE XII

#### Des Perriques.

Es plus petis Perroquets, ne sont pas plus gros qu'un Merle, il s'en trouve même qui n'ont pas plus de corps qu'un Passereau. On les nomme Perriques. Elles sont couvertes d'un plumage, qui est entierement vert, horsmis que sous le ventre & aus bords des ailes & dela queüe, il tire sur le jaune. Elles apprenent aussi à parler & à sisser. Mais elles retiennent toujours quelque peu du sauvagin. Ce qui sait qu'elles pincent bien sort, quand elles ne sont pas en bonne humeur. Et si elles peuvent avoir la liberté, elles gagnent les bois, où elles meurent de saim. Car ayant esté nourries Y 3

de jeunesse en la cage, où elles trouvoient leur nourriture preparée, elles ne savent pas choisir les Arbres, sur léquels il yades graines qui leur sont propres.

#### ARTICLE XIII.

Du Tremblo.

Ly à en quelques Iles, particulierement à la Gardeloupe, un petit Oiseau que l'on nomme Tremblo, parce qu'il tremble sans cesse principalement des ailes qu'il entr'ouve. Il est de la grosseur d'une caille, & son plumage est d'un gris un peu plus obscur, que celuy de l'Alouëtte.

#### ARTICLE XIV.

Du Passereau de l'Amerique.

Es lles de Tabago & de la Barboude, comme étant les plus Meridionales des Antilles, ont beaucoup de rares Oiseaus, qui ne se voient pas en celles, qui sont plus au nord. Il s'y en rencontre entre autres un, qui n'est pas plus gros qu'un Passereau, & qui a un plumage ravissant: Car il a la teste, le col, & le dos, d'un rouge si vis & si éclatant, que lors qu'on le tient serré en la main, & qu'on ne fait paroistre que le col, ou le dos, on le prendroit même de fort prez, pour un charbon allumé. Il a le dessous des ailes & du ventre d'un bleu celeste, & les plumes des ailes & de la queue, d'un rouge obscur, marqueté de petis points blancs, disposez en égale distance, qui ont la figure de la prunelle de son œil. Il a aussi le bec, & le ramage, d'un Passereau; & pour ce sujet on l'a nommé à bon droit, Passereau de l'Amerique.

#### ARTICLE XV.

De l'Aigle D'Orinoque.

T'L passe aussi souvent de la terre ferme, à ces mêmes lles, I une forte de gros Oifeau, qui doit tenir le premier rang entre les Oiseaus de Proye, qui sont aus Antilles. Les premiers habitans de Tabago, le nommerent, Aigle D'orinoque, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'une Aigle, & qu'on tient que c'et Oiseau, qui n'est que passager en cette Ile. se voit communement en cette partie de l'Amerique Meridionale, qui est arrosée de la grande Riviere d'Orinoque. Tout son plumage est d'un gris clair, marqueté de taches noires, horsmis que les extremités de ses aîles & de sa queue. sont bordées de jaune. Il a les yeus vifs & perçants. Les aîles fort longues, le vol roide & promt, veu la pesanteur de son corps. Ils se repaist d'autres Oiseaus, sur léquels il fond avec furie, & apres les avoiratterrez, il les dechire en pieces, & les avale. Il a neantmoins tant de generosité, qu'il n'attaque jamais ceus, qui sont foibles & sans defense. Mais seulement les Arras, les Perroquets, & tous les autres qui sont armez comme lui, de becs forts & crochus, & de griffes pointues. On a même remarqué, qu'il ne se rue point sur son gibier, tandis qu'il est à terre, ou qu'il est posé sur quelque branche: mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor, pour le combattre en l'air, avec un pareil avantage.

### ARTICLE XVI.

# Du Mansfeny.

L aussi de Proye, mais il n'a pas tant de cœur, que celle dont nous venons de parler, car il ne fait la guerre qu'aus Ramiers, aus Tourres, aus poulets, & aus autres petis Oiseans, qui ne lui peuvent resister.

176 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 15

Il y a encore dans ces lles une infinité d'autres Oiseaus de toutes sortes d'éspeces, & dont la plûpart n'ont point de noms.

### ARTICLE XVII.

Du Colibry.

Our couronner dignément l'Histoire des Oiseaus de nos Antilles, nous finirons par l'admirable Colibry, admirable pour sa beauté, pour sa petitesse, pour sa bonne odeur, & pour sa fasson de vivre. Car étant le plus petit de tous les Oiseaus qui se voient, il verifie glorieusement le dire de Pline, que Natura nusquam magis quam in minimis tota est. Il se trouve de ces Oiseaus, dont le corps est si petit, qu'ils ne sont guéres plus gros qu'un Hanneton. Il y en a, qui ont le plumage si beau, que le col les aîles & le dos representent la diversité de l'arc-en-ciel, que les Anciens ont appellé Iris, & fille de l'admiration. L'on en voit encore, qui ont sous le col un rouge si vif, que de loin, on croiroit que ce seroit une escarboucle. Le ventre & le dessous des aîles est d'un jaune doré; les cuisses d'un vert d'Emeraude; les pieds & le bec noirs comme ébene polie; & les deus petis yeus, sont deus diamans enchassez en une ovale de couleur d'acier bruny. La teste est d'un vert naissant qui lui donne tant d'éclat qu'elle paroit comme d'orée. Le masse, est enrichy d'une petite Hupe en sorme d'aigrette, qui est composée de toutes les disserentes couleurs, qui emaillent ce petit corps, le miracle entre les Oiseaus, & l'une des plus rares productions de la nature. Il abaisse & leve quandil lui plair cette petite creste de plumes, dont l'Auteur de la nature l'a si richement couronné. Tout son plumage est aussi plus beau, & plus éclatant, que celuy de la femelle.

Que si cet Oiseau est merveilleus en sa taille, & en son plumage; il n'est pas moins digne d'admiration en l'activité de son vol, qui est si vite & si precipité, qu'à proportion, les plus gros Oiseaus, ne sendent point l'air avec tant de sorce, & ne sont pas un bruit si resonnant, que celuy qu'excite cet aimable

Chap. 15 DES ILES ANTILLES.

17

ble petit Colibry, par le battement de ses aîles; Car on diroit que ce soit un petit tourbillon émeu en l'air, & qui sissile aus oreilles. Et parce qu'il se plait à voler prés de ceus qui passent, il surprend quelquésois si inopinément, que bien souvent il donne une subite, & innocente frayeur, à ceus qui l'entendent plûtost qu'ils ne le voient.

Il ne vit que de rosée, laquelle il succe sur les sleurs des arbres avec sa langue, qui est beaucoup plus longue que le bec, & qui est creuse comme un petit chalumeau, de la grosseur d'une menuë aiguille. On ne le voit que fort rarement sur terre, ni même perché sur les arbres: mais suspendu en l'air aupres de l'arbre, où il prend sa nourriture. Il se soutient ainsi par un dous battement d'ailes, & en même tems il tire la rosée, qui se conserve le plus long-tems, au fond des fleurs à demy épanoüies. C'est en cette posture, qu'il y a du plaisir à le considerer. Car épanovissant sa petite hupe, on diroit qu'il ait sur la teste, une couronne de rubis & de toutes sortes de pierres precieuses. Et le Soleil rehaussant toutes les riches enluminures de son plumage, il jette un éclat si brillant, qu'on le pourroit prendre, pour une rose de pierrerie animée & volante en l'air. Aus lieus où il y à plusieurs Cottonniers, on voit ordinairement quantité de Colibris.

Bien que son plumage perde beaucoup de sa grace quand il est mort, si est ce qu'il est encore si beau, que l'on a veu des Dames en porter par curiosité pour pendans d'oreilles. Ce que plusieurs ont trouvé leur estre mieus seant, que tous les autres.

Ce merveilleus Oiseau, n'a pas seulement la couleur extraordinairement agreable: mais il y en a d'une sorte, qui apres avoir recrée la veuë, rejouït encore & contente l'odorat par sa soveue odeur, qui est aussi douce, que celle de l'ambre & du musc les plus sins.

Il bâtit le plus souvent son nid, sous une petite branche de quelque Oranger ou Cottonnier, & comme il est proportioné à la petitesse de son corps, il le cache si bien parmy les seuilles, & le met si industrieusement à l'abry des injures de l'air, qu'il est présque imperceptible. Il est aussi, si bon architecte, que pour n'estre point exposé aus vens du levant & du Nord,

SHE WE

Z

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 15 178 qui soufflent d'ordinaire en ces païs-la, il le place au midy. Il le compose au dehors de petis filets d'une Plante que l'on nomme Pite, & dont nos Indiens font leurs cordes. Ces petis filamens, sont deliez commedes cheveus, mais beaucoup plus forts. Il les lie & les entortille avec son bec si serrement, à l'entour de la petite branche fourchuë, qu'ilà choisie pour y perpetuer son espece: que ce nid étant ainsi parmy les feuilles, & suspendu sous la branche, se trouve comme nous avons dit & hors de la veuë, & hors de tout peril. L'ayant rendu solide & remparé au dehors par ces filamens, & par quelques brins décorces & de menues herbes, entrelacez les uns dans les autres avec un merveilleus artifice, il le pare au dedans du plus sin cotton, & d'un duvet de petites plumes, plus molles que la soye la plus deliée. La semelle, ne fait communément que deus œufs, qui sont en ovale, & de la grosseur d'un pois, ou si vous voulés d'une perle de conte.

Nôtre brave voiageur, ne se taira pas sur cette matiere, elle est trop digne de ses observations curieuses. Voicy donc ce qu'il en écrit entr'autres choses à son amy, en ses relations "familieres. On trouve par fois des nids de Colibry, sous ,, les branches de quelques unes de ces plantes de rabac, qu'on ", laisse croître aussi haut qu'elles peuvent, pour en avoir la ,, graine. Je me souviens, qu'un de nos Negres m'en montra ,, un, qui étoit ainsi fort proprément attaché sous une de ces "branches. Même comme j'étois à Saint Christosse, à la ,, pointe des Palmistes, un Anglois m'enfit voir un autre, qui , tenoit à l'un des roseaus, qui soutenoit la couverture de sa ,, case à Tabac, comme ont parle aus lles. J'ay veu aussi un , de ces nids avec les œufs, qui étoit encore attache à la " branche, qui avoir esté coupée pour l'ornement du cabi-", net d'un curieus, lequel avoit de plus encore le masse & la " femelle secs, & conservez en leur entier. Et c'est là où je "consideray attentivement & le nid & l'oiseau. Et aprés " avoir admiré l'œuvre de Dieu en cette petite creature, je ,, dis étant tout ravy à la veue decenid, qui étoit de la grof-, four d'une nois,

Que la matiere ou la figure Se fasse icy considerer Rien ne se doit accomparer A cette exquise Architecture Vne solide dureté S'y mosse avec la beauté Par un singulier artifice: Car un bec est tout l'instrument Qui donne à ce rare edisice, Son plus precieus ornement.

Au reste, il se voit de ces Oiseaus presque en toutes les Antilles, mais selon la diversité des lles ils different & de groffeur & de plumage. Les plus beaus, & les plus petis de tous, se trouvent en l'île d'Aruba, qui releve de la Colonie Hollandoise, qui est à Coração.

On pourroit peutestre desirer icy, que nous parlassions du chant de cet Oiseau, & qu'aprés avoir ravy la veuë, & satisfait merveilleusement l'odorat, il contentast encore l'ouie par l'harmonie de son chant. Quelques uns disent qu'en esset il y en a d'une espece, qui chante en quelque saisson de l'année. Mais il y a grande apparence, que ce qu'on appelle le chant du Colibry, n'est autre chose, qu'un petit cry semblable à celuy de la Cygale, qui est toujours d'un même ton. Mais quand il ne chanteroit pas, il possed sans cela, assez d'autres rares avantages de la nature, pour tenir rang entre les plus beaus, & les plus excellens Oiseaus.

Ceus qui ont demeuré au Bresil, nous rapportent constanment, qu'il y a un petit Oiseau nommé Gonambuch, d'un blanc luisant, qui n'a pas le corps plus gros qu'un Frelon, & qui ne doit rien au Rossignol, pour le regard du chant clair & ner. Peutestre que c'est une espéce de Colibry, comme quelques uns le posent. Mais toujours n'est il pas comparable, ni en beauté de plumage, ni en odeur, & autres ravissantes qualitez, à celuy que nous venons de décrire. Ceus lá ont mieus rencontré, qui ont dit que ce chef d'œuvre de nature, est une espéce de ces petis Oiseaus que quelques Indiens appellent Guaraciaba, ou Guacariga, c'est à dire Rayon du Soleil, & Guaracigaba, c'est à dire Cheveu du Soleil. Les Espagnols les nommeut Tomineios, par ce que quand on en met un avec son nid dans un trébuchet à peser l'or, il ne pese ordinairement, que deus de ces petis poids, que les mêmes Espagnols appellent, Tominos, c'est à dire vint-quatre grains.

Quelques uns ont mis en avant, qu'une partie de ces admirables Colibris, sont premierement des Mouches, qui puis aprés se transforment en Oiseaus. D'autres ont écrit, que les Antillois appelloient ces Oiseaus des Rénez, parce qu'ils dorment la moitie de l'année comme les L'oirs, & qu'ils se reveillent au Printems, renaissant comme de nouveau, avec cette agreable faison. Même il y en à qui disent, que lors que les sleurs viennent à tomber, ils poussent leur petit bec dans le tronc des arbres, & y demeurent fichez immobiles & comme morts durant six mois, jusques à ce que la terre vienne à à estre couverte, d'un nouveau tapis de sleurs. Mais nous n'avons garde de messer tous ces contes, à la veritable Histoire de nôtre Colibry, & nous ne les faisons que toucher du doigt en passant.

Nous fermerons ce Chapitre, par une chose bien digne d'étre remarquée, & qui ne se voit point ailleurs, si ce n'est peutestre en la Guinée comme l'Inscot le rapporte. C'est le merveilleus instinct, que Dieu a donné à tous les petis Oiseaus de l'Amerique, pour conserver leur espece. En ce qu'y ayant parmy les bois une sorte de grandes couleuvres vertes & menues; qui rampent sur les Arbres, & qui pourtoient s'entortillant de branche en branche, aller manger les œuss des Oiseaus, dont elles sont sort avides: Pour empescher ces larronesses d'atteindre à leurs nids, tous les petis Oiseaus, qui n'ont pas le bec assez fort, pour se defendre contre leurs ennemis, sont leurs nids au bout sourchu de certains silamens, qui comme le lierre croissent à terre, s'élevent à la faveur des Arbres, & s'étant poussez jusqu'à leur sommet, ne pouvant aller plus outre, retombent en bas, quelques sois deus ou trois brasses,

Chap. 13 DESTILES ANTILLES II 18

au dessous des branches. C'est donc au bout de ces ligamens nommés Lienes par nos François, que les Oiseaus atrachent sortement leurs nids, avec une telle industrie, que lors qu'on les rencontre dans les bois, comme il y en a grand nombre, on ne peut assez admirer, ni la matiere, ni l'ouvrage de ces petis edifices branlans. Pour ce qui est des Perroquets, & des autres Oiseaus qui sont plus sorts, ils sont leur nids dans les creus des arbres, ou sur les branches, comme ceus de par deçà: Car ils peuvent rechasser avec le bec & les ongles, les Couleuvres qu'i leur sont la guerre.

On trouvera en la page suivante, les figures des Oiseausles plus rares & les plus considerables que nous venons de décrire: mais il faut confesser que le burin, ni même les

pinceaus les plus delicas, ne leur s'auroient donner la grace, les traits, ni toutes les vives couleurs, dont ils sont naturellement parez.





# CHAPITRE SEIZIEME.

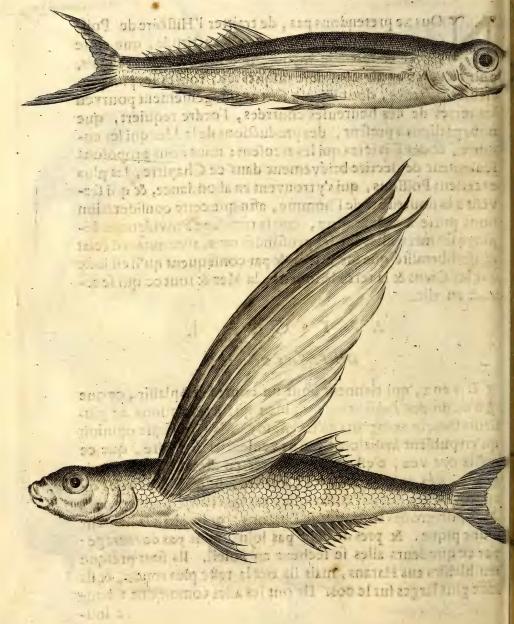
Des Poissons de la Mer, & des Rivieres des Antilles.

Ous ne pretendons pas, de traitter l'Histoire des Pois-sons des Antilles, avec toute l'exactitude, que cette ample & feconde matiere le pourroit desirer: mais, puis qu'apres avoir consideré jusques icy, toutes les plus precieuses richesses, dont Dieu a fort avantageusement pourveur les terres de ces heureuses contrées, l'ordre requiert, que nous parlions à present, des productions de la Mer qui les entoure, & des Rivieres qui les arrosent: nous nous proposons seulement de décrire briévement dans ce Chapitre, les plus excellens Poissons, qui s'y trouvent en abondance, & qui servent à la nourriture de l'homme, afin que cette consideration nous porte à reconnoître, que sa tres-sage Providence a déployé ses merveilles sur les profondes eaus, avec autant déclat & de liberalité que sur le sec, & par consequent qu'il est juste que les Cieus & la terre le louent, la Mer & tout ce qui se remuë en elle.

#### ARTICLE L

Des Poissons volans.

IL yena, qui tiennent pour un conte fait a plaisir, ce que l'on dit des Poissons volans, bien que les relations de plufieurs fameus voiageurs en fassent foy. Mais, quelque opinion qu'en puissent avoir ceus qui ne veulent rien croire, que ce qu'ils ont veu, c'est une verité tres-constante, qu'en navigeant, dés qu'on a passé les Canaries, jusques à ce que l'on approche des Iles del'Amerique, on voit sortir souvent de la Mer, de grosses trouppes de Poissons, qui volent la hauteur d'une pique, & pres de cent pas loin, mais pas davantage :: par ce que leurs ailes se séchent au Soleil. Ils sont présque femblables aus Harans, mais ils ont la teste plus ronde, & ils font plus larges sur le dos. Ils ont les ailes comme une Chauve-fouve-souris, qui commencent un peu au dessous de la teste, & s'étendent présque jusques à la queüe. Il arrive souvent, qu'ils donnent en volant contre les voiles des Navires, & qu'ils tombent même en plein jour sur le tillac. Ceus qui en ont fait cuire, & qui en ont mangé les trouvent sort delicas.



Ce qui les oblige à quitter la mer, qui est leur élement le plus ordinaire, est qu'ils sont poursuivis de plusieurs grands Poissons, qui en sont curée. Et pour esquiver leur rencontre, ils prennent une fausse route, faisant un bond en l'air, & changeant leur n'ageoires en ailes, pour eviter le danger, mais, ils trouvent des ennemis en l'air, aussi bien que dans les eaus. Car il y a de certains Oiseaus marins, qui ne vivent que de proye, lesquels leur sont aussi une cruelle guerre, & les prennent en volant; comme nous l'avons déja dit au Chapitre precedent.

Il ne sera peutestre pas desagreable à ceus, qui liront l'Histoire de ces Poissons ailés du nouveau monde, de nous y voir ajoûter pour enrichissement, les paroles de ce grand Poëte, qui dans son Idyle Heroique, nous témoigne qu'avec plaisir il a

veu mille fois sous les cercles brulans
Tomber comme des Cieux de vrais poissons volans:
Qui courus dans les flots par des monstres avides,
Et mettant leur refuge en leurs ailes timides
Au sein du pin vogueur pleuvoient de tous cotez,
Et joncohient le tillac de leurs corps argentez.

# A R T I C L E I I.

# Des Perroquets de Mer.

gen all affilia of the golff spread a second and

Ly a aussi en ces quartiers là des Poissons, qui ont l'écaille comme la Carpe, mais de couleur verte comme la plume d'un Perroquet: d'ou vient aussi que nos François les nomment Perroquets de Mer. Il ont les yeus beaus & fort étince-lans, les prunelles claires comme du Cristal, qui sont entourées d'un cercle argenté, qui est ensermé dans un autre, qui est d'un vert d'émeraude comme les écailles de leur dos, car celles de dessous le ventre, sont d'un vert jaunatre. Ils n'ont point de dents, mais, ils ont les machoires d'enhaut & d'enbas d'un os solide, qui est extremément sort, de même couleur que leur écailles, & divisé par petis compartimens beaus à voir. Ils vivent de Poissons à Coquille, & en cet avec ces du-

186 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 16 res machoires, qu'ils brisent comme entre deus meules, les Huitres les Moules, & les autres coquillages, afin de se repaître de leur chair. Ils sont excellens à manger, & si gros, qu'il s'en voit qui pesent plus de vint livres.

#### ARTICLETII

De la Dorade.

A Dorade, que quelques uns nomment Brame de Mer, v eft encore commune. Elle a ce nom de Dorade, parce que dans l'eau sa teste paroit d'un vert doré, & tout le reste de fon corps jaune comme or, & azuré comme le ciel serain. Elle se plait à suivre les Navires, mais elle nage d'une telle vitesse, qu'il faut estre bien adroit, pour la pouvoir atteindre avec la gaffe on foine, qui sont des instrumens, avec lesquels les Matelots ont de coutume de prendre les gros Poissons: aussi il s'en voit peu, qui ait une plus grande disposition naturelle à fendre les flots que celuy-ci; car il a le devant de la teste fait en pointe, le dos herissé dépines qui s'étendent jusques à la queue qui est fourchue, deus nageoires au defaut de la teste, & autant sous le ventre, les écailles petites, & tout le corps d'une figure plus large que grosse; Ce qui luy donne un merveilleus empire dans les eaus. Il s'en trouve, qui ont environ cinq pieds de longueur. Plusieurs estiment que leur chair qui est un peu séche, est aussi agreable au goût que celle de la Truitte où du Saulmon; pourveu que son aridité soit corrigée, par quelque bonne sauce. Lors que les Portugais voient que ces Dorades suivent leur Navire, ils se mettent sur le beau pré, avec une ligne à la main, au bout de laquelle il y a seulement un morceau de linge blanc au haut de l'hameçon, sans autre apas.

#### ARTICLE IV.

as, a pour l'indication de discours any a

#### De la Bonite:

I L y a un autre Poisson, qui suit ordinairement les Navires. On le nomme Bonnte. Il est gros & fort charnu, & de la longueur de deus pieds ou environ. Sa peau paroit d'un vert fort obscur, & blanche sous le ventre. Il n'a point d'écailles si ce n'est aus deus costés, où il en a deus rangs de fort petites. qui sont couchées sur une ligne jaunâtre, qui s'étend de part & d'autre, à commencer depuis la teste jusques à la queuc qui est fourchuë. Il se prend avec de gros hameçons, que l'on jette aus environs du Navire. Tout en avançant chemin, & sans caller les voiles on fait cette pesche. Ce Poisson est goulu comme la Moruë, & se prend avec toute sorte d'amorces, même avec les tripailles des Poissons, qui ont esté eventrez. On le rencontre plus souvent en pleine mer, qu'es costes. Il est bon étant mangé frais; mais il est encore plus delicat, lors qu'il a demeuré un peu dans le sel, & dans le poivre, avant que de le faire cuire. Plusieurs tiennent, que ce Poisson est le même, que celuy que nous appellons Thon, & qui est commun en toutes les costes de la Mer Mediterranée.

#### ARTICLE V.

### De l'Equile de Mer.

'Eguille, est un Poisson sans écailles, qui croist de la lon-L gueur de quatre pieds ou environ. Il a la teste en pointe, longue d'un bon pied, les yeus gros & luisans qui sont bordez de rouge. La peau de son dos estrayée de lignes de bleü & de vert, & celle de dessous son ventre, est d'un blanc messé de rouge. Il a huit Nageoires, qui tirent sur le jaune, & une queue fort pointue, qui a peutestre donné l'occasion de luy donner le nom qu'il porte, de même que la figure Aa 2

de sa teste, a convié les Hollandois de l'appeller, Tabac-Pype, c'est a dire Pipe à Tabac.

#### ARTICLE VI.

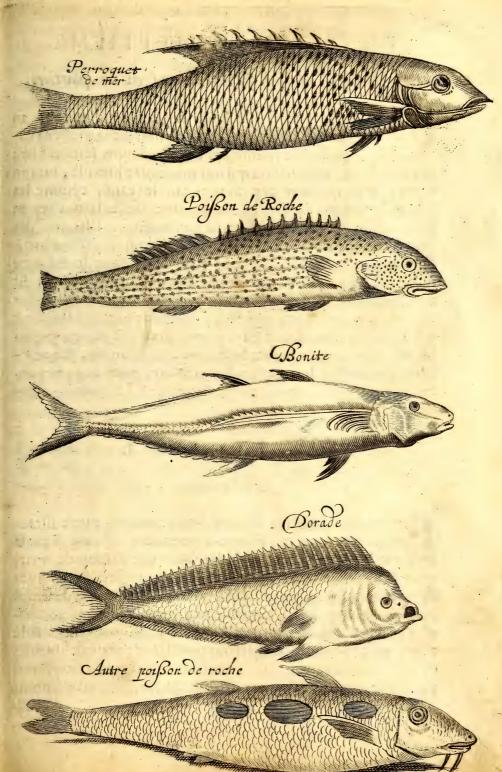
des Rivieres.

Les Côtes de ces Iles ont aussi des Carangues des Mulets qui entrent quelquesois en l'eau douce, & se peschent dans les Rivieres, des Poissons de roche qui sont rouges, & de diverses autres couleurs, & se prennent aupres des Rochers; Des Negres ou diables de Mer, qui sont de gros Poissons qui ont l'écaille noire, mais qui ont la chair blanche & bonne au possible, & une infinité d'autres Poissons, qui sont pour la pluspart disserens de ceus qui se voient en Europe, & qui n'ont encore point de noms parmy nous.

Pour ce qui est des Rivieres; elles sournissent une grande abondance de bons Poissons aus Habitans des Antilles, & s'il est permis de comparer les petites choses aus grandes, elles ne cedent point à proportion de leur etenduë en secondité, à la Mer. Il est vray qu'elles ne produisent point de Brochets, de Carpes, ni de semblables Poissons, qui sont communs en ces quartiers-cy: mais il y en a grande quantité d'autres, qui ne sont connus que des Indiens, & dont que que uns ap-

horalis ale rumm, and a second of the second

prochent de la figure des nôtres.



# CHAPITRE DIXSEPTIEME.

Des Monstres Marins qui se trouvent en ces quartiers.

Eus qui ont décry l'Histoire des Poissons, ont mis au rang des Baleines, tous ceus qui sont d'une grosseur extraordinaire, de même, qu'ils ont compris sous le Titre des Monstres, tous ceus là qui ont une figure hideuse, ou qui vivans de proye font des ravages dans les eaus, comme les Lions, les Ours, les Tigres, & les autres bestes farouches en font sur la terre. Nous devons parler dans ce Chapitre des uns & des autres, c'est à dire de tous ceus qui sont d'une grosseur prodigieuse, ou qui sont effroyables pour leur forme hideuse à voir, & redoutables à cause de leurs désences. Et ainsi, nous descendrons pour un peu de tems, dans les abysmes de cette grande & spacieuse Mer, où comme dit le Saint Roy qui a composé les Sacrez Cantiques d'Israël, il y a des Reptiles sans nombre, de petites bestes avec des grandes, & apres y avoir contemplé les œuvres du Scigneur, nous en remonterons incontinent, pour celebrer sa benignité & ses merveilles. envers les fils des hommes.

#### ARTICLE I.

### De l'Espadon.

Entre les Monstres Marins, on remarque particulierement celuy que nos François nomment Espadon, à cause qu'ila au bout de sa machoire d'enhaut une defense de la largeur d'un grand Coutelas, qui a des dens dures & pointuës des deus costés. Il y a de ces Poissons, qui ont ces desenses longues de cinq pieds, larges de six pouces par le bas, & munies de vintset dens blanches & solides en chaque rang, & le corps gros à proportion. Ils ont tous la teste plate & hideuse, de la figure d'un cœur, ils ont prés des yeus deus souspiraus, par où ils rejettent l'eau qu'ils ont avallée. Ils n'ont point d'écail-

d'écailles, mais ils sont couverts d'une peau grise sur le dos, & blanche sous le ventre, qui est raboteuse comme une lime. Ils ont sét nageoires, deus à chaque costé, deus autres sur le dos, & puis celle qui leur sert de queüe. Quelques uns les appellent Poissons à Scie, ou Empereurs, à cause qu'ils sont la guerre à la Baleine, & bien souvent la blessent à mort.

#### ARTICLE II.

### Des Marsouins.

Es Morsonins, sont des Pourceaus de Mer, qui vont en grande troupe, & se jouent sur la Mer, faisant des bonds, & suivant tous une même route. Ils s'approchent volontiers assez prés des Navires; Et ceus qui sont adroits à les harponner, en accrochent souvent. La chair en est assez noirâtre. Les plus gros, n'ont qu'un pouce ou deus de lard. Ils ont le museau pointu, la queüe fort large, la peau grisâtre, & un trou sur la teste, par où ils respirent & jettent l'eau. Ils ronssent présque comme les Porceaus de terre. Ils ont le sang chaud, & les Intestins semblables à ceus du Pourceau, & sont presque de même goût: mais leur chair est de difficile digestion.

Il y a une autre espece de Marsonins, qui ont le groin rond & moussu comme une boule. Et à cause de la ressemblance de leur teste avec le Froc des Moines. Quelques uns les appellent, Testes de Moine, & Moines de Mer.

### ARTICLE III.

#### Du Requiem.

Le Requiem, est une espece de Chien ou de Loup de Mer, le plus goulu de tous les Poissons, & le plus avide de chair humaine. Il est extremément à craindre, quand on se baigne. Il ne vit que de proye, & il suit souvent les Navires, pour se repaitre des immondices que l'on jette en Mer. Ces monstres paroissent de couleur jaune dans l'eau. Il y en a qui sont

192 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 17

font d'une grandeur & d'une grosseur demésurée, & qui sont capables, de couper tout net un homme en deus. Leur peau est rude, & l'on en sait des limes douces, propres à polir le bois. Ils ont la teste plate, & n'ont pas l'ouverture de leur gueule tout au devant de leur museau, mais dessous. Ce qui sait, que pour prendre leurproye, il faut qu'ils se retournent le ventre presque en haut. Ils ont les dents trenchantes fort aiguës & fort larges, qui sont dent elées tout autour, comme les dents d'une scie. Il y en a tels, qui en ont trois & quatre rangs en chaque machoire. Ces dents sont cachées dans les gencives; mais ils ne les sont que trop paroitre quand ils veulent.

Ces cruels Dogues Marins, sont le plus souvent escortez de deus ou trois petis Poissons, & quelquésois d'avantage qui le precedent avec une telle vitesse & un mouvement si mesuré, qu'ils s'avancent & s'arrestent plus ou moins, selon qu'ils apperçoivent que les Requiems s'avancent ou s'arrestent. Quelques uns les nomment Rambos, & Pelgrimes. Mais nos Matelots les appellent les Pilotes du Requiem, par ce qu'il semble que ces petis Poissons le conduisent. Ils n'ont qu'un bon pied ou environ de longueur, & ils sont gros à proportion. Mais au reste, ils ont l'écaille parsemée de tant de belles & vives couleurs, que l'on diroit, qu'ils soient entourez de chaînes de perles, de corail, d'émeraude, & d'autres pierreries. On ne s'auroit se lasser de les considerer en l'eau.

C'est ainsi que la Baleine ne marche jamais, qu'elle n'aît devant elle un petit Poisson, semblable au Goujon de Mer, qui s'appelle pour cela la Guide. La Baleine le suit, se laissant mener & tourner aussi sacilement, que le timon fait tourner le Navire, & en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, qui entre dans l'horrible Cãos de la gueule dece Monstre, est incontinent perdu & englouty, ce petit Poisson s'y retire en toute seureté, & y dort. Et pendant son sommeil la Baleine ne bouge, mais aussitost qu'il sort elle semet à le suivre sans cesse. Et si de fortune elle s'écarte de lny, elle va errant ça & la, se froissant souvent contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail. Ce que Plutarque témoigne qu'il a veu en l'Ile d'Anticyre. Il y a une pareille societé, entre le petit Oiseau qu'on nommé le Roytelet

Chap. 17 DES ILES ANTILLES.

193

& le Crododyle. Et cette Coquille qu'on appelle la Nacre, vitainsi aussi avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un Cancre. C'est ce que recite Michel de Montagne,

au second Livre de ses Esfais, Chapitre 12.

Au reste la chair du Requiem n'est point bonne, & l'on n'en mange qu'en necessité. On tient toutésois que quand ils sont jeunes, ils ne sont pas mauvais. Les curieus, recueillent soigneusement la Cervelle qui se trouve dans la teste des vieus, & apres l'avoir sait s'écher, ils la conservent, & ils disent qu'elle est tres-utile à ceus, qui sont travaillez de la pier-

re, ou de la gravelle.

Quelques Nations, appellent cé Monstre Tiburon & Tuberon. Mais les François & les Portugais luy donnent ordinairement ce nom de Requiem, c'est à dire Repos, peutestre par ce qu'il à accoutumé de paroître, lors que le tems est serain & tranquille, comme font aussi les Tortues: ou plûtot, par ce qu'il envoye promtément au repos, ceus qu'il peut attraper; qui est l'opinion la plus commune entre nos gens, qui l'appellent de ce nom. Son soye étant bouilly, rend une grande quantité d'huyle, qui est tres-propre pour entretenir les lampes, & sa peau, est utile aus Menuysiers, pour polir leur ouvrage.

#### ARTICLEIV.

#### De la Remore.

Outre ces Pilotes, dont nous avons parlé: les Requiems, font bien souvent accompagnez d'une autre sorte de Petis Poissons, que les Hollandois appellent Suyger, par ce qu'ils s'attachent sous se ventre des Requiems, comme s'ils les vouloient sucçer. Nos François tiennent, que c'est une espece de Remore, & ils leur ont donné ce nom, à cause qu'ils se collent contre les Navires, comme s'ils vouloient arréter leur cours. Ils croissent environ de deus pieds de long, & d'une grosseur proportionée. Ils n'ont point d'écailles, mais ils sont couverts par tout, d'une peau cendrée, qui est gluante comme celles des Anguilles. Ils ont la Machoire

de dessus, un peu plus courte que celle de dessous, au lieu de dens, ils ont de petites eminences, qui sont assez fortes pour briser ce qu'ils veulent avaller. Leurs yeus sont fort petis, de couleur jaune. Ils ont des Nageoires & des Empennures, comme les autres Poissons de Mer, mais ce qu'ils ont de particulier, est, qu'ils ont la teste relevée d'une certaine piece faite en ovale, qui leur sert de couronne. Elle est platte, & rayée par dessus de plusieurs lignes, qui la rendent herissée; C'est aussi par cet endroit, que ces Poissons s'attachent si fermement aus Navires & aus Requiems, qu'il faut souvent les tuer, avant que de les pouvoir separer. On en mange, mais c'est au desaut d'autres Poissons, qui sont plus delicas.

#### ARTICLE V.

#### Du Lamantin.

Ntre les Monstres Marins, qui sont bons à manger, & que l'on reserve en provision, comme on fait en Europe le Saumon & la Moruë, on fait sur tout état aus lles du Lamantin selon nos François, ou Namantin & Manaty selon les Espagnols. C'est un Monstre, qui croist avec l'âge d'une grandeur si étrange, qu'on en a veu qui avoient environ dixhuit pieds de long, & sét de grosseur au milieu du corps. Sa reste a quelque ressemblance à celle d'une Vache, d'où vient que quelques uns l'appellent Vache de Mer. Il a de petis yeus, & la peau épaisse de couleur brune, ridée en quelques endroits & parsemée de quelques petis poils. Estant seiche, elle s'endurcit de telle sorte, qu'elle peut servir de rondache impenetrable aus fléches des Indiens. Aussi, quelques Sauvages s'en servent pour parer les traits de leurs ennemis, lors qu'ils vont au combat. Il n'a point de Nageoires, mais en leur place, il a sous le ventre deus petis pieds, qui ont chacun quatre doits fort foibles, pour pouvoir supporter le fais d'un corps si lourd & si pesant: Et il n'est pourveu d'aucune autre defense. Ce Poisson vit d'herbe, qui croist auprés des Roches, & sur les basses qui ne sont couvertes que d'une brasse ou environ, d'eau de Mer. Les femelles mettent leur fruit hors, Chap. 17 DES ILES ANTILLES.

hors, à la fasson des Vaches, & ont deus tétines avec léquelles elles allaitent leurs petis. Elles en sont deus à chaque portée, qui ne les abandonnent point, jusques à ce qu'ils

n'ayent plus besoin de l'ait, & qu'ils puissent brouter l'herbe comme leurs meres.

Entre tous les Poissons, il n'yen a aucun qui ait tant de bonne chair, que le Lamantin. Car il n'en faut souvent que deus ou trois, pour faire la charge d'un grand Canot, & cette chair est semblable à celle d'un animal terrestre, courte, vermeille, appetissante, & entre-messée de graisse, qui étant sonduë ne se rancit jamais. Lors qu'elle a esté deus ou trois jours dans le sel, elle est meilleure pour la santé, que quand on la mange toute fraiche. On trouve plus souvent ces Poissons, à l'embouchure des Rivieres d'eau douce, qu'en pleine Mer. Les curieus, sont grand état de certaines pierres qu'on trouve en leur teste, à cause qu'elles ont la vertu à ce qu'ils disent, estant reduites en poudre, de purger les reins de gravelle, & de briser même la pierre qui y seroit formée. Mais, à cause que ce remede est violent, on ne conseille à personne d'en user, sans l'avis d'un sage & bien experimenté Medecin.

#### ARTICLE VI.

Des Baleines & autres Monstres de Mer.

Eus qui voyagent en ces lles, apperçoivent quelquesois sur leur route des Baleines qui jettent l'eau par leur évent de la hauteur d'une pique, & qui ne montrent pour l'ordinaire qu'un peu du dos, qui paroit comme une Roche hors de l'eau.

Les Navires, sont aussi par sois escortez assez long tems, par des Monstres qui sont de la longueur, & de la grosseur d'une Chalouppe, & qui semblent prendre plaisir à se montrer. Les Matelots les nomment Morhous ou Souffleurs, par ce que de tems en tems, ces prodigieus Poissons mettent une partie de leur teste hors de l'eau, pour reprendre haleine. Et alors ils soussent, & sont écarter l'eau de devant leurs museaus pointus. Quelques uns disent, que c'est une espece de gros Marsouins.

ARTI

#### ARTICLE VII.

#### Des Diables de Mer.

Us costes de ces Iles, il tombe quelquesois sous la Varre des Pescheurs un Monstre, que l'on met entre les especes de Diables de Mer, à cause de sa figure hideuse. Il est long d'environ quatre pieds, & gros à proportion. Il porte une bosse sur le dos, couverte d'aiguillons pareils à ceus d'un Herisson. Sa peau est dure, inegale, & raboteuse comme celle du Chien de Mer, & de couleur noire. Il a la teste platte, & relevée par dessus de plusieurs petites bosses, entre lesquelles on voit deus petis yeus fort noirs. Sa gueule qui est demesurément senduë, est armée de plusieurs dens extremément perçantes, dont il y en a deus qui sont crochues & annelées, comme celles d'un fanglier. Il a quatre nageoires & une queue assez large, qui est fourchue par le bout. Mais ce qui luy à fait donner le nom de Diable de Mer, est, qu'au dessus des yeus, il a deus petites cornes noires asses pointuës, qui se recognillent sur son dos comme celles des Beliers. Outre que ce Monstre est laid au possible, sa chair qui est mollasse & filaseuse, est un vray poison, carelle cause des vomissemens étranges, & des defaillances, qui seroient suivies de la mort, s'y elles n'étoient prontement arrétées par une prise debon Teriac, ou de quelque autre contrepoison. Ce dangereus animal, n'est recherché que des curieus, qui sont bien aises d'en avoir la d'épouille dans leurs cabinets. Ainsi ce Diable, qui n'a porté jamais d'utilité aus hommes pendant sa vie, repaist au moins leurs yeus aprés sa mort.

Il ya encore une autre sorte de Diables de Mer, qui ne sont pas moins hideus que les precedents, encore qu'il soient d'une autre sigure. Les plus grands de cette espece n'ont qu'un pied ou environ dépuis la teste jusques à la queue. Ils ont presque autant de largeur, mais quand ils veulent, ils s'enstent d'une telle sorte, qu'ils paroissent ronds comme une boule. Leur gueule qui est assés fenduë, est armée de plusieurs petites dens extremément pointuës, & au lieu de langue ils n'ont qu'un petit

os, qui est dur au possible. Leurs yeus sont fort étincelans, & si petis & enfoncez en la teste, qu'on a peine de discerner la prunelle. Ils ont entre les yeus une petite corne, qui rebrousse en arriere, & au devant d'icelle un filet un peu plus grand, qui est terminé par un petit bouton. Outre leur queue, qui est comme le bout d'une rame, ils ont deus empennures, l'une qui est sur le dos, laquelle ils portent droite & relevée, & l'autre sous le ventre. Ils ont aussi deus nageoires, qui répondent de chaque costé du milieu du ventre, & qui sont terminées en forme de petites pattes, qui ont chacune huit doits, qui sont munis d'ongles assez piquans. Leur peau est rude & herisse par tout, comme celle du Requiem, horsmis sous le ventre. Elle est d'un rouge obscur, & marquetée de taches noires, qui font comme des ondes. Leur chair, n'est point bonne à manger. On les peut écorcher aisément, & apres avoir remply la peau de cotton, ou de feuilles s'éches, on luy donne place entre les raretez des cabinets; Mais elle perdi beaucoup de son lustre, lors que le Poisson est mort.

#### ARTICLE VIII.

#### De la Becune.

Pour les Monstres goulus & avides de chair humaine, qui se trouvent aux costes de ces Iles, la Becune est l'un des plus redoutables. C'est un Poisson, qui est de la figure d'un Brochet, qui croist de sét à huid pieds en longueur, & d'une grosseur proportionée. Il vit de proye, & il se lance de surie, comme un chien carnassier, sur les hommes qu'il apperçoit en l'eau. Outre qu'il emporte la piece de tout ce qu'il peut attraper, ses dents ont tant de venin, que leur moindre morsure, devient mortelle, si on n'a recours au même instant à quelque puissant remede, pour rabattre & divertir la sorce de ce poison.

#### ARTICLE IX.

### De la Beccasse de Mer.

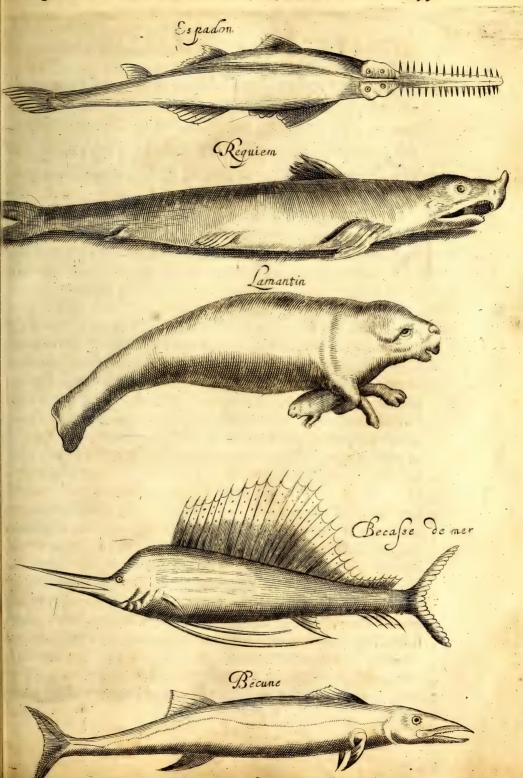
Ly a encore une autre sorte de Becunes que nos François ont nommée Beccasse de Mer, à cause de la figure de son bec, qui est presque pareil à celuy d'une Beccasse, excepté, que la partie d'enhaut, est plus longue de beaucoup, que celle d'enbas, & que ce Poisson, remuë l'une & l'autre machoire, avec une égale facilité. On en voit de si gros & de si longs, qu'on peut mesurer 4 bons pieds entre queue & teste, & 12 pouces en la largeur de chaque costé, qui répond aus ouïes. Sa teste a présque la forme de celle d'un Pourceau, mais elle est éclairée de deus gros yeux, qui sont extremément luysans. Il a la queuë divisée en deus, & des nageoires aus costes & au dessous du ventre, & une empennure haute & relevée par degrez, comme une créste, qui commence au sommet de la teste, & s'étend tout le long du dos, jusques prés de la queuë. Outre le beclong & solide qui le fait remarquer entre tous les Poissons, il a encore deus especes de cornes dures, noires, & longues d'un pied & demy, qui pendent au dessous de son gosier, & qui luy sont particulieres, il les peut cacher aisement dans une enfonçure qui est sous son ventre, & qui leur sert de gaine. Il n'a point décailles: mais il est couvert d'une peau rude, qui est noirâtre fur le dos, grise aus costez, & blanche sous le ventre. On en peut manger sans peril, encore que sa chair ne soit pas si delicate, que celle de plusieurs autres Poissons.

#### ARTICLE X.

## De l'Herisson de Mer.

L'Herisson de Mer qui se trouve aussi en ces côtes, porte à bon droit ce nom là. Il est rond comme une boule, & tout revétu dépines sort piquantes, qui le rendent redoutable. D'autres le nomment Poisson armé. Quand les pescheurs en prennent, ils les sont sécher pour les envoyer aus curieus, qui les pendent par rarête en leurs cabinets.

CHA-



# CHAPITRE DIXHUITIEME.

Description particuliere d'une Licorne de Mer, qui s'échoua à la rade de l'Ile de la Tortue en l'an 1644. Avec un recit curieus, par forme de comparaison & de digression agreable, touchant plusieurs belles & rares cornes qu'on a apportées depuis peu du détroit de Davis; & de la qualité de la terre, & des meurs des Peuples qui y habitent.

Ous ne pouvons mieus finir ce que nous avions à dire des Monstres marins dire des Monstres marins, que par la description d'un Poisson si remarquable & si merveilleus, qu'il merite bien d'avoir un Chapitre particulier. C'est la Licorne demer, qui se rencontre quelquesois en ces quartiers. Il s'en échoua en l'an 1644 une prodigieuse au rivage de l'Ile de la Tortuë, voisine de l'Ile Hispaniola, ou Saint Domingue. Monsieur du Montel, en ayant une connoissance exacte comme Témoin oculaire, nous en donne cette curieuse description. Cette "Licorne, dit il, poursuivoit une Carangue, qui est un , Poisson mediocre, avec une telle impetuosité, que ne s'ap-"percevant pas qu'elle avoit besoin de plus grande eau qu'el-, le pour nager, elle se trouva la moitie du corps à sec, sur , un grandbanc de sable, d'où elle ne put regagner la grande , eau, & ou les habitans de l'Ile l'assommerent. Elle avoit environ dixhuit pieds de long, étant de la grosseur d'une , Barrique au fort du corps. Elle avoit six grandes nageoi-"res, de la fasson du bout des rames de galere, dont deus , étoient placées au defaut des ouyes, & les quatre autres à , côté du ventre en égale distance: elles étoient d'un ronge , vermeil. Tout le dessus de son corps, étoit couvert de , grandes écailles de la largeur d'une piece de cinquante huit ", sols, léquelles étoient d'un bleu, qui paroissoit comme par-"semé de paillettes d'argent. Aupres du col ses écailles ,, étoient plus serrées, & de couleur brune, ce qui luy faisoit , comme un collier. Les écailles sous le ventre étoient jau-,, nes:

nes: la queuë fourchuë: la teste un peu plus grosse que celle d'un Cheval, & presque de la même figure; Elle étoit , couverte d'une péau dure & brune : & comme la Licorne de , terre, a une corne au front, cette Licorne de mer, en avoit a aussi une parfaitement belle au devant de la teste, longue de , neuf pieds & demy. Elle étoit entierement droite, & depuis "le front où elle prenoit sa naissance, elle alloit toujours en di-, minuant jusques à l'autre bout, qui étoit si pointu, qu'étant , poussée avec force, elle pouvoit perçer les matieres les , plus solides. Le gros bout, qui tenoit avec la teste, avoit "seize pouces de circonference, & dés-là jusques aus deus , tiers de la longueur de cette merveilleuse corne, il étoit en "forme d'une vis de pressoir, ou pour mieus dire, fassonné , en ondes, comme une colomne torse, horsmis que les en-"foncures alloient toujours en amoindrissant, jusques à ce ,, qu'elles fussent remplies & terminées par un agreable adou-, cissement, qui finissoit deus pouces au dessus du quatriéme , pied. Toute cette partie basse étoit encroutée d'un cuir , cendré, qui étoit couvert par tout d'un petit poil mollet, , & court comme du velours de couleur de feuilles morte. , mais au dessous, elle étoit blanche comme yvoire. Quant , à l'autre partie qui paroissoit toute nuë, elle étoit naturel-"lement polie, d'un noir luisant, marqueté de quelques me-, nus filets blancs & jaunes, & d'une solidité telle, qu'à peine , une bonne lime en pouvoit elle faire sortir quelque menuë "poudre. Elle n'avoit point d'oreilles elevées, mais deus grandes ouïes comme les autres Poissons. Ses yeus étoient " de la grosseur d'un œuf de poule. La prunelle, qui étoit " d'un bleu celeste emaillé de jaune, étoit entourée d'un cer-"cle vermeil, qui étoit suivy d'un autre fort clair, & luysant " comme cristal. Sa bouche étoit assez fendue & garnie de " plusieurs dens, dont celles de devant étoient pointues & tren-" chantes au possible, & celses de derriere tant de l'une que ,, de l'autre machoire, larges & relevées par petites bosses. " Elle avoit une langue d'une longueur & épaisseur propor-, tionée, qui étoit couverte d'une peau rude & vermeille. "Au reste, ce Poisson prodigieus avoit encore sur sa teste, une "espéce de couronne rehaussée par dessus le reste du cuir, , de deus pouces ou environ, & faite en ovale, de laquelle , les extremités aboutissoient en pointe: Plus de trois cens , personnes de cette Ile-là, mangerent de sa chair en abon-, dance, & la trouverent extremement delicate. Elle étoit , entrelardée d'une graisse blanche, & étant cuite, elle se , levoit par écailles, comme la moruë fraiche: mais elle avoit ,, un goût beaucoup plus savoureus.

Ceus qui avoient veu ce rare Poisson en vie, & qui luy , avoient rompu l'échine à grans coups de leviers, disoient , qu'il avoit fait de prodigieus efforts, pour les perceravec sa ,, corne, laquelle il manioit & tournoit de toutes parts avec , une dexterité & une vitesse incomparable, & que s'il eut eu asses d'eau pour se soutenir & pour nager tant soit peu, il , les eut tous enfilez. Quand on l'eut eventré, on reconnut , aisément qu'il se nourrissoit de proye, car on trouva en ses

,, boyaus, beaucoup décailles de Poissons.

Les rares dépouilles de ce merveilleus animal, & sur tout , sa teste, & la riche corne qui y étoit attachée, ont demeuré , pres de deus ans suspendues au corps de garde de l'Ile, jusques à ce que Monsieur le Vasseur qui en étoit Gouver-, neur, voulant gratifier Monsieur des Trancarts; Gentil-, homme de Saintonge, qui l'étoit venu voir, luy fit present ,, de cette corne. Mais quelque peu aprés m'étant embar-, qué dans un vaisseau de Flessingue avec le Gentil-homme, , qui avoit cette precieuse rareté en une longue caisse, nôtre ,, vaisseau se brisa prés de l'Ile de la Fayale, qui est l'une des "Açores. De sorte que nous sismes perte de toutes nos har-, des & de toutes nos Marchandises. Et ce Gentil-homme re-, gretta sur tout sa caisse. Jusques icy sont les paroles de nôtre aimable Voyageur, longing and your many

On trouve en la mer du Nord, une autre espece de Licornes, qui sont souvent poussées par les glaces, aus costes d'Islande. Elle sont d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse, que la plûpart des Auteurs qui en ont escri, les mettent au rang des Baleines. Elles ne sont point couvertes décailles, comme celle dont nous venons de donner la description; mais d'une peau noire & dure comme le Lamantin. Elles n'ont que deus nageoires aus costez, & une grande & large

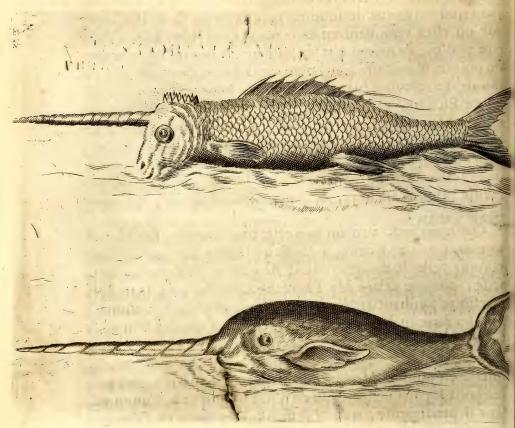
enpen-

enpennure sur le dos, laquelle étant plus étroite au milieu, fair comme une double creste, qui s'éleve en une forme tres-propre, pour fendre commodément les eaus. Elles ont trois trous en forme de soupiraus, à la naissance de leur dos, par où elles vomissent en haut toute l'eau superfluë qu'elles ont avallée, de même que les Baleines. Leur teste se termine en pointe, & au costé gauche de la machoire d'enhaut, elle est munie d'une corne blanche par tout, comme la dent d'un jeune Elefant, qui s'avance quelquefois de la longueur de quinze à seize pieds hors de la teste. Cette corne est torse en quelques endrois, & rayée par tout de petites lignes de couleur de gris de Perle, léquelles ne sont pas seulement en la superficie: mais qui penetrent au dedans de la masse, qui est creuse jusques au tiers, & par tout aussi solide, qu'un os le plus dur.

Quelques uns, veulent que cette prominence, soit plûtost une dent qu'une Corne, à cause qu'elle ne sort pas du front comme celle dont nous venons de parler, ni du dessus de la teste, comme celles des Taureaus & des Beliers; mais de la machoire d'enhaut dans laquelle le bout est enchassé, comme sont les dens en leurs propres cassettes. Ceus qui sont de ce sentiment ajoûtent, qu'il ne se faut pas étonner si ces Poissons n'ont qu'une de ces longues dens, veu que la matiere laquelle en pouvoit produire d'autres, s'est entierément epuifée pour former cellecy, qui est d'une longueur & d'une grofseur si prodigieuse, qu'elle suffiroit bien pour en faire une

centaine.

Or soit que cette pesante & merveilleuse désense d'ont ces monstrueus Poissons sont armez, soit appellée dent ou Corne: il est constant qu'ils s'en servent, pour combattre contre les Baleines, & pour briser les glaces du Nord, dans léquelles ils fe trouvent bien souvent enveloppez; d'où vient qu'on en à veu quelquéfois, qui pour avoir fait de violens efforts, pour se démesser du milieu de ces montagnes glacées, avoyent non seulement emoussé la pointe de cette lance naturelle; mais même l'avoyent brifée & fracassée en deus. Nous avons fait mettre en une même planche les figures de la Licorne laquelle s'échoua en l'Ile de la Tortuë, & d'une d'une de celles du Nord, afin que l'on puisse plus facilement discerner la grande différence qui est entre ces deus especes.



Au même tems, que nous tirions de nostre cabinet cette Histoire pour la donner au public, un Navire de Flissingue commandé par Nicolas Tunes, dans lequel Monsieur Lampsius, les Sieurs Biens, Sandras, & d'autres Marchands de la même Ville étoient interessez, étant heureusement retourné du d'étroit de Davis, en arapporté entre autres rarétez, plusieurs excellentes dépoüilles de ces Licornes de la mer du Nord, dont nous venons de parler. Et d'autant que la relation qu'on nous a envoyée touchant ce voiage, peut donner de grandes lumieres à la matiere que nous traittons, nous croyons que le Lecteur curieus trouvera bon, que nous le servions de cette nouveauté par forme de digression, qui sera ac-

com-

Chap. 17 DES ILES ANTILLES.

209

compagnée de la même fidelité, avec laquelle elle nous a

esté communiquée.

Le Capitaine de qui nous tenons ce recit, étant party de Zelande sur la sin du Printems de l'an 1656. en intention de découvrir quelque nouveau commerce es terres du Nord, arriva sur la sin du mois de Juin dans le Détroit de Davis, d'où étant entré dans une riviere qui commence au soixante quatriéme degré & dix minutes de la ligne en tirant vers le Nord, il sit voile jusques au septante deuzieme, sous lequel la terre que nous allons décrire est située.

Dez que les Habitans du Pais qui étoient à la pesche eurent apperçeu le Navire, ils le vinrent recognoitre avec leurs petis esquifs, qui ne sont faits que pour porter une seule personne, les premiers qui s'étoient mis en ce dévoir, en attirerent tant d'autres aprez eux, qu'ils composerent en peu de tems un escorte de soixante & dix de ces petis vaisseaus, qui n'abandonnerent point ce Navire étranger, jusques à ce qu'il eut moüillé à la meilleure rade, où ils luy témoignerent par leurs acclamations, & par tous les signes de bienveuillance, qu'on peut attendre d'une Nation si peu civilizée, la joye extraordinaire qu'ils avoyent, de son heureuse arrivée. Ces petis vaisseaus sont si admirables, soit qu'ils soyent considerez en leurmatiere, soit qu'on ait égard à la merveilleuse industrie dont ils sont fassonnez, ou à la d'exterité incomparable avec laquelle ils sont conduits, qu'ils meritent bien, de tenir le premier rang, dans les descriptions que cette agreable digrefsion nous fournira.

Ils sont composez de petis bois deliez, déquels la plupart sont sendus en deus comme des cercles. Ces bois sont attachez les uns avec les autres, avec de sortes cordes qui sont saites de boyaus de Poissons, qui les tiennent en arrest, & leur donnent la figure qu'ils doivent avoir, pour estre propres aus usages ausquels ils sont destinez. Ils sont couverts en dehors de peau de Chiens de mer, qui sont si proprément cousues par ensemble, & si soigneusement enduites de resine à l'endroit des coutures, que l'eau ne les peut aucunement penetrer.

Ces petis Bateaus, sont ordinairement, de la longueur de quinze à seize pieds, & ils peuvent avoir par le milieu où ils

ont plus de grosseur, environ cinq pieds de circonference. C'est aussi dés cet endroit qu'ils vont en appetissant, de sorte que les extremitez aboutissent en pointes, qui sont munies d'os blanc, ou de dépouilles des Licornes dont nous venons de parler. Le dessus est tout plat & couvert de cuir de même que le reste, & le dessous a la forme du ventre d'un gros Poisson: de sorte qu'ils sont tres-propres à couleur sur les eaus. Ils n'ont qu'une seule ouverture, qui est directement au milieu de tout l'edifice. Elle est relevée tout à l'entour d'un bord de coste de Baleine, & elle est faite à proportion, & de la grosseur du corps d'un homme, Quand les Sauvages qui ont inventé cette sorte de petis vaisseaus s'en veulent servir, soit pour aller à la pesche, ou pour se divertir sur la mer, ils fourrent par cette ouverture leurs jambes & leurs cuisses, & s'étans mis sur leur seant, ils lient si serrément la casaque qui les couvre, avec le bord de cette ouverture, qu'ils semblent estre entez sur cet esquif, & ne faire qu'un corps avec luy.

Voila pour ce qui concerne la figure & la matiere de ces petis vaisseaus. Considerons à present, l'équipage des hommes qui les gouvernent. Quand ils ont dessein d'aller sur mer, ils se couvrent par dessus leurs autres habits d'une Casaque, laquelle n'est destinée à aucun autre usage. Cét habit de mer est composé de plusieurs peaus, denuées de leur poil, qui sont si bien preparées & unies par ensemble, qu'on le croiroit estre fait d'une seule piece. Il les couvre dépuis le sommet de la teste, jusques au dessous du nombril. Il est enduit par tout d'une gomme noirâtre, laquelle ne se dissout point dans l'eau, & qui l'empesche de percer. Le Capuchon qui couvre la teste, serre si bien sous le col, & sur le front, qu'il ne leur laisse rien que la face à decouvert. Les manches sont liées au poignet, & le bas de cette casaque, est aussi attaché au bord de l'ouverture du vaisseau, avec tant de soin, & avec une telle industrie, que le corps qui est ainsi couvert, se trouve toujours à sec au milieu des flots, qui ne peuvent moüiller auec tous leurs efforts, que le visage & les mains.

Encore qu'ils n'ayent ni voiles, ni maist, ni gouvernail, ni compas, ni ancre, ni aucune des pieces de tout ce grand attirail.

tirail, qui est requis pour rendre nos Navires capables d'aller fur mer. Il entreprenent neantmoins de longs voiages, avec ces petis vaisseaus, sur léquels ils semblent estre cousus. Ils se connoissent parfaitement bien aus étoiles, & ils n'ont besoin d'autre guide pendant la nuit. Les rames dont ils se servent, ont une largeur à chaque bout en forme de palette, & afin. qu'elles puissent coupper plus aisément les flots, & qu'elles sovent de plus grande durée, ils les enrichissent d'un os blanc, qui couvre les extremitez du bois, ils en garnissent aussi les bords des pallettes, & ils yattachent cet ornement avec des chevilles de corne, qui leur servent au lieu de clous. Le milieu de ces rames est embelly d'os, ou de corne precieuse, de même que les bouts, & c'est par là qu'ils les tiennent afin qu'elles ne leur coulent des mains. Au reste, ils manient ces doubles rames avec tant de dexterité & de vitesse, que leurs petis vaisseaus dévancent aisément les Navires, qui ont deployé tous leurs voiles, & qui ont le vent & la marée favorables. Ils sont si assurez dans cet petis esquifs, & ils ont une si grande adresse à les conduire, qu'ils leur sont faire mille caracoles, pour donner du divertissement à ceus qui les regardent. Ils s'éscriment aussi quelquésois contre les ondes, avec tant de force & d'agilité, qu'ils les font écumer comme si elles étoient agitées d'une rude tempeste, & pour lors, on les prendroit plûtot pour des Monstres marins qui s'entrechoquent, que pour des hommes: Et même, pour montrer qu'ils ne redoutent point les dangers, & qu'ils sont en bonne intelligence avec cet element qui les nourrit & les caresse, ils sont le moulinet, se plongeans & roulans en la mer, par trois fois consecutives, de sorte qu'ils peuvent passer pour de vrais Amsibies.

Quand ils ont dessein, de faire quelques voiages plus longs que les ordinaires, où quand ils apprehendent, d'estre jettez bien avant en pleine mer par quelque tempeste, ils portent dans le vuide de leur vaisseau, une vessie pleine d'eau douce; pour étancher leur soif, & du Poisson seché au Soleil ou à la gelée, pour s'en nourrirà saute de viandes fraiches. Mais, il arrive rarément qu'ils soyent reduits à recourir à ces provisions: Car ils ont certaines sleches en sorme de petites lances, qui sont attachés sur leurs Bateaus, & lesquelles ils s'avent

d'arder:

d'arder si vivement sur les Poissons qu'ils rencontrent, qu'il n'arrive présque jamais, qu'ils soyent sans ces rafraichissemens. Ils n'ont point besoin de seu pour cuire leurs viandes, par ce que sur la mer & sur la terre, ils sont accoutumez de les manger toutes crués, ils portent aussi certaines dens de gros Poissons, ou des broches d'os fort pointues, qui leur tiennent lieu de couteaus, car ils s'en servent pour eventrer & trancher les Poissons qu'ils ont pris. Au reste il n'y peut point avoir de debats dans ces vaisseaus, puis qu'un seul homme en est le Maitre, le Matelot, le Pourvoyeur, & le Pilote, qui le peut arréter quand bon luy semble, ou l'abandonner au grédu vent & de la marée, lors qu'il veut prendre le repos qui luy est necessaire pour reparer ses forces. En ce cas, il accroche sa rame à des courroyes de cuir de Cerf, qui sont preparéez à cet usage, & qui sont attachées par bandes au dessus de ce Batteau: ou bien il la lie à une boucle, laquelle pend au devant de sa casaque.

Leurs femmes, n'ont point l'usage de ces petis Esquifs, mais asin qu'elles puissent quelquésois se divertir sur la mer, leurs marys, qui ont beaucoup de douceur & d'amitie pour elles, les conduisent en d'autres vaisseaus, qui sont de la grandeur de nos Chaloupes, & capables de porter cinquante personnes. Ils sont faits de perches liées par ensemble, & ils sont couverts de peaus de Chiens de mer, comme ceus que nous venons de décrire. Ils peuvent estre conduits à force de rames quand le tems est calme: mais lors que le vent peut servir, ils

attachent au mast des voiles de cuir.

Or afin que la description de ces rares vaisseaus, & de ces hommes demer, soit mieux éclaircie & comme animée: nous en avons icy fait mettre une figure, laquelle a été tirée au

naturel sur l'original.

Pour parler maintenant de la terre, en laquelle naissent ces hommes, qui sont si entendus en la Navigation: les dégrez, sous léquels nous avons déja dit qu'elle est située, témoignent assez, qu'elle est d'une tres-froide constitution. Il est vray, que durant le mois de Juin & de Juillet, qui composent l'été de cette contrée là, & qui sont éclairez d'un jour perpetuel, de même que ceus de Decembre & de Janvier, n'y sont qu'une seule



seule nuit, l'air y est chaud agreable & serein: mais le reste de l'année, les jours qui s'allongent & s'accourcissent alternativement, sont accompagnez de brouïllards épais, de néges, ou de pluyes glacées, qui sont extrémement froides & in-

portunes.

Toute la Terre qui est prez de la mer est séche, & herissée de plusieurs rochers pélez, qui sont affreus au possible, elle est aussi inondée en beaucoup d'endroits, au tems que les nèges se sondent, de plusieurs esfroyables torrens, qui roulent leurs caus troubles, dans le vaste sein de la mer. Mais lors qu'ona traversé une petite lieuë de mauvais chemin, on rencontre de belles campagnes, qui sont tapissées durant l'Eté, d'une agreable verdure. On y voit aussi des montagnes, qui sont couvertes de petis arbres, qui recreent merveilleusement la veuë, & qui nourrissent une grande multitude d'oiseaus & de Sauvagine. Et on passe par des vallées, qui sont arrosées de plusieurs claires & agreables rivieres d'eau douce, qui ont assez de force, pour se rendre jusques à la mer.

Le Capitaine qui commandoit ce Navire de Flissingue, étant descendu à terre avec une partie de ses gens, & l'ayant Dd soigneuMISTOIRE NATURELLE, Chap.18

foigneusement visitée, il y rencontra entre autres choses dignes de remarque, une veine d'une certaine terre brune, parsemée de paillettes luisantes & argentees, de laquelle il sit remplir une barrique, pour en faire l'épreuve: mais apres avoir été mise au creuset, on a trouvé qu'elle n'étoit propre qu'à encroûter des Boettes, & quelques autres menus ouvrages de bois, ausquels elle donne un fort beau lustre. Cet Indice laisse neantmoins quelque esperance, qu'on pourroit trouver des Mines d'argent parmy cette terre, si on avoit encore penetré plus avant.

Encore que ce Pais soit bien froid, on y voit plusieurs beaus & grands Oiseaus d'un plumage blanc & noir, & de diverses autres couleurs, que les Habitans écorchent, pour en manger la chair, & pour se couvrir de leurs dépouilles. On y trouve aussi des Cerfs, des Helans, des Ours, des Renards, des Lievres, des Lapins, & une infinité d'autres Bestes à quatre pieds, qui ont presque toutes le poil blanc ou grisâtre, fort épais, long, doux, & tres-propre à faire de bons chapeaus, ou de

belles & tres-riches fourrures.

Quant aus Peuples qui habitent cette terre, Nos Voyageurs y en ont veu de deus sortes, qui vivent ensemble en bonne correspondance & parfaite amitie. Les uns, sont d'une fort haute stature, bien faits de corps, de couleur assez blanche, & fort habiles à la course. Les autres, sont de beaucoup plus petis, d'un teint olivâtre, & assés bien proportionnez en leurs membres, horsmis qu'ils ont les jambes courtes & grosses. Les premiers se plaisent à la chasse, à laquelle ils sont portez par leur agilité & leur belle disposition naturelle, pendant que ceus-cy s'occupent à la pesche. Ils ont tous les dens extremément blanches & serrées, les cheveus noirs, les yeus, vifs, & les traits du visage si bien faits, qu'on n'y peut remarquer aucune notable difformité. Ils sont aussi tous si vigoureus, & d'une si forte constitution, qu'on en voit plusieurs qui ayans passé la centieme année de leur âge, sont encore fort alaigres & fort robustes.

En leur conversation ordinaire, ils paroissent d'une humeur gaye, hardie & courageuse. Ils aiment les étrangers qui les vont visiter, à cause qu'ils leurs portent des aiguilles, des hameçons, des couteaus, des serpes, des coignées, & tous les autres ferremens qui leur sont propres, & dont ils sont une si grande estime qu'ils les achetent au prix de leurs propres habits, & de tout ce qu'ils ont de plus precieus : mais ils sont si grands ennemis de toute nouveauté, en ce qui concerne leurs vétemens & leur nourriture, qu'il seroit bien dissicile, de leur faire recevoir aucun changement, ni en l'un ni en l'autre. Encore qu'ils soyent l'une des plus pauvres, & des plus Barbares nations que le Soleil éclaire, ils se croyent tres-heureus, & les mieus partagez du monde: Et ils ont si bonne opinion de leur maniere de vivre, que les civilitez de tous les autres Peuples, passent aupres d'eux pour des actions mal-seantes, sauvages, & ridicules au possible.

Cette haute estime laquelle ils ont conceuë de leut condition, ne contribue pas peu à cette satisfaction, & à ce contentement d'esprit qu'on lit sur leur visage; Joint, qu'ils ne s'entretiennent pas dans la vanité de plusieurs desseins, qui pourroient troubler leur tranquillité: Ils ne scavent ce que c'est de tous ces soucis rongeans, & de ces chagrins inportuns, dont le desir déreglé des richesses tourmente la plûpart des autres hommes. La commodité des beaus & somptueus bâtimens, la gloire du siecle, les delices des festins, la connoissance des belles choses, & tout ce que nous estimons la douceur & le repos de la vie, n'ayant point encore penetré jusques à eus, ils ne sont aussi travaillez d'aucune pensée de les posseder, qui pourroit interrompre le dous repos dont ils jouissent: mais tous leurs desseins sont terminez à acquerir sans beaucoup d'empressement, les choses qui sont precisément necessaires pour leur vétement, & pour leur nourriture.

Leurs exercices les plus ordinaires, sont la pesche & la chasse: & encore qu'ils n'ayent point d'armes à seu, ni desilets, l'ingenieuse necessité, leur a suggeré des autres industries toutes particulieres, pour y pouvoir reussir. Ils mangent toutes les viandes dont ils se nourrissent, sans les saire cuire, & sans autre sauce, que celle que leur franc appetit leur sournit. Ils se rient de ceus qui sont cuire le poisson ou la venaison,

Dd 2

212 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 18 carils tiennent, que le seu consomme leur saveur naturelle, &

tout ce qui les rend plus agreables à leur goût.

Encore qu'ils n'ayent point besoin de seu, pour cuire leur viandes, ils en louent neantmoins grandement l'usage, & leurs cavernes n'en sont jamais dépourveues durant l'hyver; tant pour éclairer & adoucir par sa lumiere, la noirceur & l'essroy de cette longue nuit, qui regne en leur contrée; que pour temperer par son aimable chaleur, la froidure qui les tient assegez de toutes parts. Mais quand ils prennent leur repos, ou qu'ils sont contrains de sortir de leurs grottes, ils se munissent d'une certaine sourrure, laquelle par un excellent trait de la Divine Providence, a la vertu de les garantir parsaitement, contre toutes les injures du froid, quand ils seroyent couchez au milieu des néges.

Les habits des hommes consistent en une Chemise, un haut de chausse, une Casaque & des bottines. La Chemise ne bat que jusques au dessous des reins. Elle a un Capuchon qui couvre la teste & le col. Elle est faire de vessies de gros Poissons, qui sont couppées par bandes d'une égale largeur, & fort proprément cousues par ensemble. Elle n'a point d'ouverture à la poirtine comme les nôtres, mais asin qu'elle ne se déchire en la vétant, les bouts des manches, la tétiere, & le déssous, sont bordez d'un cuir noir fort delié: selon la

figure laquelle nous avons fait mettre en ce lieu.

Leurs autres Habits, & même leurs bottines, sont aussi de pieces r'apportées comme leurs chemises: mais ils sont d'une matiere beaucoup plus torte, assavoir de peaus de Cerf, ou de Chien de mer, parsaitement bien preparées, & garnies de leur poil. Celuy du Sauvage duquel nous avons sait mettre icy le pourtrait tiré au nais sur l'original, étoit de peau de deus couleurs, les bandes étoyent couppées d'une même largeur, & disposées en un si bel ordre, qu'une bande blanche, étoit cousue entre deus brunes, par une agreable assemblage. Le poil qui paroissoit en dehors, étoit aussi poly, & aussi dous que du velours, & il étoit si bien couché, & les diverses pieces se rapportoient si parsaitement les unes aus autres, qu'on eut jugé au dehors, que tout l'habit avoit esté taillé d'une seule peau. Pour ce quiconcerne maintenant la forme de la casaque



étoit paré: le Graveur les à representez si naisuément en cette taille douce, que ce seroit un travail inutile, d'en vouloir saire une plus ample description.

Ces Sauvages qui habitent ce détroit, ne sortent jamais en campagne, sans avoir sur l'épaule un carquois remply de sléches, & l'arc ou la lance en la main. Quant aus sléches ils en ont de plusieurs sortes. Les unes sont propres pour tuer les Lievres, les Renards, les Oiseaus, & toute sorte de menuscibier: & les autres ne sont destinées, que pour abbatre les Cerfs, les Helans, les Ours, & les autres grosses bestes. Celles-là, n'ont qu'environ deus ou trois pieds de longueur, & au lieu de ser, elles ont la pointe munye d'un os delié, trenechant & sort aigu, qui a l'un des côtez herissé de trois ou qua-

D d 3



tre crochets, qui font qu'on ne les peut arrachet du lieu qu'elles ont percé, fans élargir la playe. Et celles-cy, qui ont du moins quatre ou cinq pieds de longueur, font armées par le bout d'un os pointu, qui a aussi des crochets, qui sont faits comme les dens d'une Scie. Ils lancent ces dernieres avec la main; mais pour leur donner plus de force, & faire qu'elles attaignent de plus loin. Ils attachent à leur bras droits un bois long d'un pied & demy, qui a d'un côté une assez prosonde coulisse, dans laquelle ils sont passer le gros bout de cette Javeline, laquelle étant dardée, reçoit par ce moyen une plus sorte impression, & fait un esset beaucoup plus violent.

Ils portent aussi quelquésois à la main, une espece de lance, qui est d'un bois sort & pesant, lequel est garny par le petit bout, d'un os rond, dont la pointe a esté aiguisée sur une pierre, ou bien ils les munissent de ces cornes, ou dens de Poissons que nous avons décrites. Ces lances ont sét ou huir pieds d'hauteur, & elles sont enrichies par le gros bout, de deus ailerons de bois, ou de costes de Baleine, qui leur donnent un peuplus de grace, qu'elles n'auroyent sans cet or-

nement.

Outre plusieurs sortes d'hameçons, dont ils se servent pour prendre les menus Poissons qui frequentent leurs co-stes, ils ont encore diverses especes de Javelots, lequels ils seavent lancer avec une d'exterité non pareille, sur les gros & monstrueus Poissons qu'ils vont chercher en pleine mer. Et asin que ceus qu'ils ont blessez avec cette sorte de d'ards, ne se puissent couler au fonds de l'eau & frustrer leur attente, ils lient au gros bout une courroye de cuir de Cerf, longue de vint-cinq ou trente brasses, & ils attachent au bout de cette courroye, ou de cette ligne de cuir, une vessie ensiée, laquelle retournant toujours au déssus de l'eau, leur marque l'endroit où est le Poisson, lequel ils attirent à eus, ou bien ils le conduisent aisément à terre, apres qu'il s'est bien débatur & qu'il a epuisé ses forces.

Le jeunes femmes portent un habit, qui n'est pas de beaucoup différent de celuy des hommes: mais les vieilles, se couvrent le plus souvent, des depouilles de certains gros Oiseaus, qui ont le plumage blanc & noir, & qui sont sort communs coup plus agreables.

Pendant que les hommes se divertissent à la chasse, ou à la pesche, elles s'occupent à coudre des habits, & à faire des tentes, des paniers, & tous les petis meubles, qui sont necesfaires au ménage. Elles prennent aussi un grand soin des petis Enfans, & si elles sont obligées de changer de demeure, ou de suivre leurs Maris en quelque voyage, elles les portent ou les conduisent par tout où elles vont, & pour les desennuyer par le chemin, & les appaiser lors qu'ils crient, elles ont de petis Tambours, qui sont couverts de vessies de Poissons, sur léquels elles s'avent faire de si bons accords, que ceus des Tambours de Basque, ne sont pas plus dous, ni plus agreables. Elles les sonnent aussi, pour donner l'épouvante, & faire prendre la fuite aus Ours, & aus autres Bestes farrouches, qui viennent souvent roder prés des cavernes, où ces Sauvages se retirent avec leurs familles durant l'hyver, ou à l'entour des tentes sous léquelles ils logent pendant l'été. Nous avons fait mettre en ce lieu, le pourtrait d'une de ces femmes vetuë de plumes, duquel on pourra inferer la grace que les autres peuvent avoir.

Encore que ces pauvres Barbares n'ayent pas beaucoup de police, ils ont neantmoins entre-cux des Roytelets & des Capitaines qui les gouvernent, & qui president à toutes leurs assemblées. Ils élevent à ces dignitez ceus qui sont les mieus faits de corps, les meilleurs chasseurs, & les plus vaillans. Ils sont couverts de plus belles peaus, & de plus precieus fourrures que leurs sujets, & pour marque de leur grandeur, ils portent une en eigne, en sorme de roze de broderie, la-

quelle



quelle est cousuë au devant de leur casaque, & lors qu'ils marchent, ils sont toujours escortez de plusieurs jeunes hommes, qui sont armez d'arcs & de séches, & qui executent sidelement tous leurs commandemens.

Il n'ont point l'industrie de bâtir des maisons; mais durant l'été, ils demeurent à la campagne sous des tentes de cuir, léquelles ils portent avec eus, pour les dresser en tous les en-

LC

droits

droits où ils trouvent bon de camper: & pendant l'hyver ils habitent dans des cavernes, qui sont faites naturellement dans les montagnes, ou qu'ils y ont creusées par artifice.

Ils ne sement, ni ne recueillent aucuns grains de la terre, pour l'entretien de leur vie. Ils n'ont point aussi d'arbres, ou de plantes qui leur portent des fruits, qui soyent bons à manger, horsmis quelque peu de fraises, & d'une espece de Framboises: mais ils ne subsistent, comme nous l'avons déja insinué, que de leur chasse & de seur pesche. L'eau toute pure est leur boisson ordinaire, & pour leur plus delicieuse regale, ils boivent le sang des chiens de mer, & celuy des Cerss, & des autres animaus de terre qu'ils ont abbatus, ou qu'ils ont fait tomber dans les pieges, qu'ils seur sçavent dresser, avec un merveilleus artifice.

L'Hyver, étantsilong & si rigoureus en cette contrée où ils habitent, il est impossible qu'ils ne soussirent beaucoup de dizette durant cette triste constitution de l'année, notamment pendant cette affreuse nuit qui les enveloppe deus mois entiers; mais outre qu'au besoin ils supportent aisément la saim, ils ont tant de prevoyance, qu'ils sont sécher en esté le surplus de leur pesche & de leur chasse, & le mettent en reserve, avec toute la graisse, & le suif, qu'ils ont pû ramasser, pour la provision de cette sâcheuse & ennuyeuse saison. On dit même, qu'ils sont si adroits à faire la chasse à la faveur de la Lune, que durant les plus épaisses tenebres qui les couvrent, ils sont rarément dépourveus de viandes fraiches.

Ils n'ont pas la curiosité de voir d'autre pais que celuy de leur naissance; & s'il arrive que quelque rude tempeste, ou quelque autre rencontre, les ait poussez en quelque terre étrangere, ils soûpirent perpetuellement apres leur chere patrie, & ils ne se donnent point de repos, jusques à ce qu'on les y ait rétablis: que si l'on resuse, ou qu'on differe trop à leur accorder cette grace, ils essayent de s'y rendre au peril de leur vie, à la faveur de leurs petis vaisseaus, dans léquels ils s'exposent à tous les perils de la Mer, sans autre guide que celle des Etoiles, dont ils ont assez de connoissance, pour regler leur navigation sur leur cours.

Le langage dont ils se servent, n'a rien de commun avec celuy de tous les autres peuples de la terre. Nous en avons un petit Vocabulaire: mais de peur de grossir un peu trop cette digression, nous le reserverons parmy nos memoires, jusques à ce qu'un second voyage qu'on projette pour ce d'étroit, nous en ait donné de plus claires lumières.

On n'a pas encore pû bien remarquer, qu'elle sorte de religion est en usage parmy ces pauvres Barbares: mais par ce qu'ils regardent souvent le Soleil, & qu'ils le montrent avec admiration, en élevant leurs mains en haut, on a inseré de-là, qu'ils le tenoient pour leur Dieu.

Le Navire qui nous a fourny cette R elation, retourna de ce d'Etroit de Davis chargé de plusieurs bonnes Marchandises, déquelles nous mettrons icy la Liste, pour montrer que le froid qui regne en cette contréen est pas si rigoureus, qu'il y

ait gelé toute sorte de commerce.

1. Neuf cens peaus de Chiens de mer, longues pour la plûpart de set à huit pieds, marquetées, & ondées de noir, de rous, de jaune, de tanné, & de plusieurs autres couleurs, qui relevoyent leur prix, par dessus celles qu'on voit communement en Hollande.

2. Plusieurs riches peaus de Cerfs, d'Helans, d'Ours, de Renards, de Lievres, & de Lapins, dont la plus grand part

étoit parsaitement blanche.

3. Un grand nombre de precieuses sourrures, de diverses Bestes à quatre pieds, qui sont toutes particulieres à cette region, & qui n'ont encore point de nom parmy nous.

4. Plusieurs Pacquets de costes de Baleine, d'une longueur extraordinaire.

5. Des Habits complets des Habitans du païs, dont les uns étoient de peaus, & les autres de dépouilles d'oiseaus, & de la

figure que nous les avons representez.

6. Plusieurs de leurs Chemises, faites de vessies de Poissons, fort proprement cousues, de leurs bonets, gants, & bottines, de leurs carquois, stéches, arcs, & autres armes dont ils se servent, comme aussi plusieurs de leurs tentes, de leurs sacs, de leurs paniers & autres petis meubles, dont ils usent en leur ménage.

7. Un grand nombre de ces petis vaisseaus de mer, qui sont faits pour porter un seul homme. Un grand Batteau long de quarante cinq pieds, qui pouvoit porter commodement

cinquante personnes. To the production alone

8. Mais ce qui étoit de plus rare & de plus precieus, c'étoit une quantité bien confiderable de ces dens, ou cornes de ces Poissons qu'on appelle Licornes de mer, qui sont estimées les plus grandes, les plus belles, & le mieux proportionnées, de toutes celles, qu'on avoit veuës jusques à

present.

On ena envoyé quelques unes à Paris, & en d'autres endroits de l'Europe, qui y ont esté bien receuës: mais il ya grande apparence qu'elles seront encore plus prisées, quand on aura la connoissance, des admirables vertus qu'elles ont en la Medecine. Car bien-que leur beauté, & leur rareté, leur doivent faire tenir le premier rang entre les plus precieuses richesses des plus curieus cabinets: plusieurs celebres Medecins & Apoticaires de Dannemark, & d'Allemaigne, qui en ont fait les essays en diverses rencontres, témoignent constamment, qu'elles chassent le venin, & qu'elles ont toutes les mêmes proprietez, qu'on attribue communement à la Corne de la Licorne de terre. En voila assés, & peutestre que trop au goût de quelques-uns, pour une simple digression.

# CHAPITRE DIXNEUVIEME.

Des Poissons couverts de croutes dures, au lieu de peau & décaitles: de plusieurs rares Coquillages: & de quelques autres belles productions de la Mer, qui se trouvent aus costés des Antilles.

Moins que d'avoir quelque participation de cette celeste Sapience, qui fut autrésois adressée à Salomon, pour parler non seulement des Arbres dépuis le Cedre qui est au Liban, jusques à l'Hissope qui sort de la paroi; mais encore des Bestes, des Oiseaus, des Reptiles, & des Poissons: Il est impossible de sonder les profons secrets des eaus, pour y contertoutes les excellentes creatures, qui se jouent dans leur sein, & remarquer toutes les vertus, & les proprietez occultes, dont elles sont ennoblies. Carcet Element est doué d'une si merveilleuse secondité, qu'il ne produit pas seulement en toute abondance, des Poissons de differentes especes, qui servent à la nourriture de l'homme, & qui sont pour la plûpart d'une grosseur demesurée, & d'une figure monstrueuse, comme nous venons de le monstrer dans les Chapitres precedens: mais encore, une si grande multitude de precieus Coquillages & d'autres Rarétez, qu'il faut confesser, que la Divine Sagesse qui est diverse en toutes sortes, a tiré toutes ces riches beautez de ses inepuisables tresors, pour faire paroître la gloire de sa puissance, au milieu des flots de la Mer; & pour nous convier doucement à l'admiration de ses bontez, & de son adorable Providence, laquelle s'abaisse jusque dans la profondeur des abismes, pour les peupler d'un nombre de bonnes creatures, qui ne se voyent point ailleurs, & d'une infinité d'autres, qui portent les caracteres, & les images des corps les plus considerables qui ornent les cieus, ou qui volent parmy les airs, ou qui embelissent la terre: d'où vient qu'on y trouve, comme nous le verrons en ce Chapitre, des Etailes, des Cornets, des Trompettes, des Porcelaines, des E. C. 3

des Arbres, des Pommes, des Chataignes, & toutes les plus ravissantes curiositez, qui sont prisées parmy les hommes. Or pour commencer par les Poissons, qui sont couverts de croutes dures & solides au lieu décailles, ou de peau. Il y en a plusieurs especes en la Mer, & aus Rivieres des Antilles. On fait particulierement état, des Homars, des Araignées, & des Cancres.

#### ARTICLE I.

Des Homars.

Es Homars, sont une espece d'Ecrevisses de même figure que celles de nos Rivieres. Mais elles sont si grosses, qu'il n'en faut qu'une pour remplir un grand plat. Elles ont la chair blanche & savoureuse, mais un peu dure à digerer. Les Insulaires les prennent pendant la nuit sur le sable, ou sur les basses de la Mer, & à l'aide d'un flambeau ou de la clarté de la Lune, ils les ensilent avec une petite sourche de ser.

#### ARTICLE II.

### De l'Araignée de Mer.

L'Araignée de Mer, est tenue par quelques uns, pour une espece de Cancres. Elle est couverte de deus fort dures écailles, desquelles celle de dessurée, & celle de dessous est plus unie, & dentelée de pointes rudes. Elle a plusieurs jambes, & une queue forte, & longue quelques ois d'environ un pied. Quelques Sauvages les recherchent soigneusement, pour en armer leurs stéches. Quand ce Poisson est seché au Soleil, son écaille devient luisante & comme diasane, encore qu'elle soit naturellement de couleur cendrée.

#### ARTICLE III.

#### Des Cancres.

Es Cancres ordinaires des Antilles, sont de la même forme que ceus qu'on pesche es costes de France. Il y en a de differente grosseur, mais ceus qui sont les plus rares, sont ceus qui vivent de proye. Ils sont assez communs en la plûpart des Iles, sur tout aus Vierges. Ils se tienent sous les tronc des arbres du rivage de la mer: & à l'exemple de ces Grenouilles qu'on appelle Pescheuses, ils épient de leur sort les Huitres & les Moules, pour en faire curée, & ils s'y prenent par cette ruse merveilleuse. C'est qu'ils ont reconnu que leurs mordans & leurs défenses, n'ont pas assez de force pour rompre les coquillages qui couvrent ces Poissons delicars. De sorte, qu'ayans aussi remarqué qu'ils ouvrent plusieurs fois le jour leurs écailles, pour prendre le frais, ils en épient soigneusément le tems, & s'étans garnis d'un petit caillou rond, qu'ils ont choisi dans le gravier, ils le tiennent prest en l'une de leurs tenailles, & s'aprochans de l'Huitre, ou de la Moule, le laissent tomber avec tant d'adresse dans sa coquille entr'ouverte, que ne se pouvant plus refermer, le Poisson demeure la proye de ces fins chasseurs.

Quant aus Coquilles que l'on trouve en ces Iles, dans les ances ou la mer les pousse, elles sont en grand nombre, & de plusieurs sortes. Voicy les plus recherchées & les plus considerables.

#### ARTICLE IV.

#### Du Burgau.

E Burgau, qui à la figure d'un Limaçon, étant denué de la premiere croûte qui le revest en dehors, presente une Coquille argentée, & entrelacée de taches d'un noir luisant, d'un vert gay, & d'une grisaille si parsaite & si lustrée, qu'aucun émailleur, n'en s'auroit aprocher avec tout son artissee. Si tost que le Poisson, qui a l'honneur de loger sous ce precieus couvert, en a quitté la possession, on voit d'abord une entrée magnissique, encroutée de perles: & en suitte plusieurs riches appartemens, si clairs, si polis, & émaillez par tout d'un argent si vif, qu'il ne se peut rien voir de plus beau, en matiere de Coquillage.

#### ARTICLE V.

## Du Casque:

L'estes de tant de Poissons qui en sont revétus, est ainsi nommé à cause de sa figure. Il est doublé par dedans & sur les bords, qui sont épais, plats, & dentelez, d'un satin incarnat, extremément luisant. Et par le dehors, il est sassons d'une agreable rustique, relevée de plusieurs petites bosses, qui sont entrelacées de mille compartimens, sur léquels on voit ondoyer un pannache, de diverses rares couleurs.

#### ARTICLE VI.

#### Du Lambis.

L'ambis, a peut-estre reçeu ce nom, à cause que le Poisson qui le sait mouvoir, a la figure d'une grosse langue, qui léche cette humeur gluante, qui s'atache sur les rochers que la mer baigne de ses slots. C'est un des plus gros Coquillages qui se voient. Il est retroussé par l'un de ses bords, comme pour faire mieus paroitre, la belle couleur pourprine qui l'enrichit au dedans. Mais, il saut avoüer que sa masse étant assez grossière, & herissée par dessus de plusieurs bosses rudes & pointuës, luy sermeroit la porte des cabinets, si l'artissee en luy enlevant sa premiere robe, ne découvroit la bigarrure & la politesse de lécaille marquetée, qu'il porte sous cet habit de campagne. Le Poisson, qui loge sous les cavernes de cette petite roche mouvante, est si gros, qu'il en faut peu pour remplir un plat. Il peut être admis sur les tables des delicats, pourveu qu'il soit bien cuit, & encore mieus poyuré, pour corriger son indigestion. Et pour prositer de sa dépoüille, étant calcinée & messée avec du sable de riviere, on en compose un ciment, qui resiste à la pluie & à toutes les injures du tems. Ce lambis aussi, s'entonnant comme un Corde chasse, & s'entendant de fort loin, quelques Habitans des lles s'en servent, pour apeller leurs gens aus repas. Et les Indiens de l'Amerique Septentrionale, l'ayans reduit en chaus, & messé avec une certaine terre minerale, qu'ils tirent des montagnes, en forment ces beaus pavez de leurs cabanes, dont nous parlerons en son lieu.

#### ARTICLE VII.

# Des Porcelaines.

Es Porcelaines, doivent être rangées entre les plus rares productions de l'Ocean: soit que l'on considere cette agreable politesse, dont elles sont lissées & au dehors & au dedans; soit que l'on fasse réflexion, sur tant de disserentes & de vives couleurs, dont elles sont revetues. Elles replient leur bord dentelé, & le roulent en dedans, & bien qu'elles soient plus ou moins lustrées, elles sont toutes d'une même sigure ovale, entrebaillantes au milieu, & recoquillées par le bec. Mais il s'en trouve, qui sont fort disserentes en grosfeur & en couleur.

Les plus ordinaires, sont d'un jaune doré, marqueté de petites taches blanches ou rouges, & l'on diroit de loin que ce sont des marques de perles, ou de grains de coral. On en voit aussi de bleuâtres, détoilées, de grisâtres, de crystalines, & de couleur d'Agare, qui ont toutes un œil fort attrayant.

Mais celles qui sont les plus estimées des curieus, sont de coraline incarnate au dehors, & argentées au dedans; ou bien elles sont parées d'un beau bleu celeste au dedans, & d'un riche porsire au dehors, rayéez de petis silets d'orez. On prise aussi avec raison, celles qui sont par dessus d'un vert lui-sant comme émeraude, & emperlées dans l'interieur, au bord, & en leurs canelures. L'on met aussi dans ce même rang, cel-

Ff

les qui sont sur le dos d'un noir luisant comme j'ayet, & quant au reste, émaillées d'un bleu mourant, entrelacé de petites

veines de pourpre.

Enfin, il y en à qui sont chamarrées de tant de vives couleurs, qu'il semble que larc-en-ciel, ait imprimé sur ces petites creatures, un racourey de ses plus ravissantes beautez: Il y en aussi une infinité d'autres, qui sont diversifiées de tant de chifres & de grotesques, qu'il est à croire que la nature étoit en saplus gaye humeur, quand elle s'est mise à produire ces merveilles.

Mais le mal est, que la mer qui les possede comme ses plus precieus joyaus, ne s'en dessaisit pas volontiers, & semble ne les donner qu'à contre cœur. Car si les vens ne la mettoyent quelques ois en colére, & qu'en secouant ses entrailles, ils ne fouilloyent jusques au fonds de ses trésors, pour les enlever par sorce, elle jourroit toute seule de ces richesses & de ces beautez, sans nous en faire jamais de part.

Les curieus pour en rehausser le lustre, les placent seson leur rang, & leur prix, dans de disserentes cassétes doublées de velours vert, ou de quelque autre riche étosse. Et a limitation des Fleuristes, qui qualifient leurs Tulipes & leur Ocillets, des noms des Cesars & des plus illustres Héros; ils leur

sont porter les titres des Empereurs & des Princes.

#### ARTICLE VIII.

#### Des Cornets de Mer.

N voit encore aus Antilles, de deus sortes de ces gros Coquillages, que l'on appelle Cornets de Mer, qui sont tournez par le bout en sorme de vis. Les uns sont blancs comme de l'yvoire, & ne cedent en rien à son lustre. Les autres sont enrichis par dedans d'un gris de perle, extremément luisant, & par dehors de plusieurs belles & vives couleurs, qui se terminent quelques ois en écailles, ou se repandent en sorme d'ondes, qui se poussent & qui flottent les unes sur les autres, depuis le bord de la large ouverture de dessus, jusques à la pointe entortille où elles meurent. Si l'on perce ces

Cor-

Cornets par le petit bout, on en fait une espéce d'instrument de musique, qui rend un son aigu & penetrant, & qui étant poussé par les diverses s'inuosités de ce Coquillage, se fait entendre de loin, comme feroit celuy d'un clairon. Mais, il y à du secret, à compasser le sousse qu'il faut, pour les faire jouër.

La mer, aussi bien que les Architectes, se plait à produire des ouvrages de diverse ordonnance. Quelquéfois elle en fait à la rustique, qui sont tout nuds, & ont fort peu d'ornemens; Puis elle en fait de composez par un mélange des ordres, qui viennent au secours les uns des autres, avec tant de mignardise & de delicatesse, qu'il n'y a rien de plus agreable à l'œil. Cela se remarque en une infinité de Coquilles, qui sont diversifiées de cent mille grotesques. On y peut remarquer des laqs entrenouez, des espéces de fruitages, des saillies hors d'œuvre, des culs de lampe, des pointes de diamant, des goutes pendantes, des éguilles, des clochers, des pyramides, des colomnes, des fusées, des chapiteaus, des moulures & une infinité d'autres fantaisses, & d'autres moresques, qui donnent sujet d'entretien & d'admiration aus curieus. Comme en effet, l'onne s'auroit jamais assés admirer par ces échantillons, la merveilleuse diversité, de tant de riches ouvrages, que les eaus reservent dans leurs profons cabinets.

#### ARTICLE IX.

### De la Nacre de perle.

Es Coquilles ne donnent pas seulement un divertissement agreable, qui porte les hommes, par la consideration de ces petis, mais admirables ouvrages de la nature, à benir celuy qui en est l'Auteur. Mais apres avoir contenté les yeus, elles fournissent aussi dequoy satisfaire le goût, & dequoy accroistre les trésors. Car les Huitres & les Moules servent aus délices destables: & l'Ecaille Nacrée ou la Nacre de perle, est grosse de la Perle, qui enrichit les couronnes des Rois. Il est vray que ces Perles ne se trouvent qu'en semence aus Antilles, & que c'est l'Ile de la Marguerite, & la coste Meridionale de l'Amerique, qui ont le bonheur de les recueillir

PERMIT

Ff 2

entierement formées. Mais si les Antilles ne voyent point ce precieus germe se durcir en grosses Perles, ces riches Coquilles, ne les laissent pas pourtant sans quelque avantage. Car elles leur offrent pour nourriture le corps qu'elles enserment, & les deus parties de leur écaille argentée sournissent chacune une cueïllier, qui peut paroitre avec éclat sur la table.

Il est malaisé de dire, si la rosée qui tombe aus Antilles, n'est pas assés seconde pour faire que les Méres Perles, y produisent leurs fruits en perfection: Ou si apres avoir recen cette semence des cieus, elles auortent, & n'ont pas asses de force naturelle pour la retenir. Mais sans rechercher de qu'elle part vient le défaut, il est assuré qu'elles ont une aussi forte inclination à se delivrer de l'oprobre de la sterilité, que celles qu'on pésche aus costes de la Marguerite. Car si on se veut donner la curiosité d'épier leurs secrettes amours, de dessus les rochers au pied déquels elles se plaisent, on aperceura qu'au lever de l'Aurore, elles s'elancent plusieurs fois fur la furface de l'eau, comme pour faire hommage au Soleil levant: Puis tout à coup, on verra qu'elles ouvrent leur sein, & qu'elles s'épanovissent sur ce lit mollet, pour attendre les premiers rayons de ce bel astre. Que si elles sont assés heureuses, pour recevoir quelques goutes de la rosée, qu'il fait distiller des cieus à son lever, elles referment promtément leurs écailles nacrées, de peur que quelque goute d'eau salée, ne vienne à corrompre ce germe celeste. Et puis elles se replongent alégrement au fonds de leur couche.

Un Auteur nommé Fragosus, estime que les Perles s'engendrent dans la chair de l'Huitre, comme la pierre dans quelques animaus, d'une humeur crasse & visqueuse, qui reste de l'aliment. Quelques Doctes Medecins, qui sont aussi dans le même sentiment, appuyent cette opinion, sur ce que Joses à Costa, Ecrivain sort croiable pose pour constant, assavoir, que les Esclaves qui peschent les Perles, plongent par sois jusques à douze brasses dans la mer, pour chercher les Huitres, qui d'ordinaire sont attachées aus rochers: qu'ils les arrachent de-la, & reviennent sur l'eau en étant chargez: d'où ils concluent que du moins on ne peut pas dire, que ces

Huitres-

Chap. 19 DES ILES ANTILLES

Huitres-là, qui sont attachées aus rochers, hument la rosée.

& que par là se fasse la generation des Perles.

Mais sans entrer en contestation avec ces Messieurs, & sans rejeter absolument leur opinion, laquelle a ses sondemens: On peut dire que le recit tres-veritable d'Acosta touchant la pesche des Perles, ne fait du tout rien, contre le sentiment communement reçeu de leur generation: Car il se peut faire, que les meres Perles qui ont conçeu de la rosée, se s'entant chargées de ce precieus fruit, n'ayent plus d'inclination de se faire voir sur la surface des eaus; & qu'étant contences du tresor qu'elles possedent, elles s'attachent pour lors fixement aus rochers, d'où puis aprés, elles sont arrachées avec violence.

#### ARTICLE X.

De plusieurs autres sortes de Coquillages.

Eus qui au milieu des Villes les plus frequentées, veu-lent contrefaire des deserts, des rochers, & des solitudes: ou qui dans les plaines de leurs jardins, veulent élever des montagnes dans lequelles ils creusent des grottes, qu'ils encroutent de toutes les plus curieuses dépouilles de la mer, & de laterre, trouveroyent en la plûpart de ces lles, dequoy contenter leur inclination. Mais il seroit il à craindre, que l'abondance & la diversité, métant en peine leur choiz, ne leur en caus at du mépris, Car pour parler de quelques-unes on y voit une multitude innombrable de Trompes de mer, d'Escargots, & de petis Vignols, argentins, étoilez, sanguins, verdâtres, rayez d'incarnat, mouchetez de mille forres de couleurs, qui les font éclater parmy le sable, comme autant de pierres precieuses. Le Soleil rehausse merveilleusement leur lustre. Et lors qu'aprés quelque rude tempeste, la mer a enrichy la surface de ces rivages, de tous ces petis brillans, l'œil en demeure tellement éblony, que l'on est obligé d'avouer, que la nature fait reluire avec majesté sa puissance, & montre ce qu'elle sait faire, en revétant de tant de riches ornemens, & de tant de belles lumieres, ces monues creatures. 0.1101

Ff 3

Nos

230 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 19

Nos Insulaires, ramassent quelquesois par divertissement ces petis jouets de la mer, & en ayant percé le bout, ils les enfilent, pour en saire des bracelets & des cordons: Mais la plûpart des Indiens de l'Amerique Septentrionale, les ont en une bien plus haute estime. Car ils s'en servent pour leur trassic & pour leur menu commerce, comme nous saisons parmy nous, de l'or & de l'argent monnoyé: & ceux là, qui en ont le plus grand nombre, sont estimez les plus riches. Les Coquilles qui servent à cetre usage, sont de mediocre grosseur, d'une solidité & d'un lustre extraordinaire. Et pour estre de mise en certains endroits, elles doivent avoir été marquées par des Officiers destinez à cela, qui y donnent le prix & le cours, en y gravant de certains petis caractères.

#### ARTICLE XI.

D'un Coquillage convert de Notes de Musique:

I Ly a un Coquillage fort considerable, que Monsieur du Montel croit que l'on peut trouver en quelcune des Antilles, bien qu'il n'en ait veu qu'a Coraço. Il est d'une figure un peu disserente des Porcelaines, c'est à dire un peu plus ramassé. On le nommé Musical, par ce qu'il porte sur le dos, des lignes noirâtres pleines de notes, qui ont une espece de clé pour les mettre en chant, de sorte que l'on diroit qu'il ne manque que la lettre, à cette tablature naturelle. Ce curieus Gentil-homme raporte, qu'il en a veu qui avoient cinq lignes, une clé & des notes, qui formoient un acord parsait. Quelcun y avoit ajouté la lettre, que la nature avoit oubliée, & la faisoit chanter en forme de trio, dont l'air étoit fort agreable.

Les beaus esprits, pourroient saire la dessus mille belles considerations. Ils diroient entr'autres choses, que si selon l'opinion de Pythagore, les cieus ont leur harmonie, dont les dous accords ne peuvent être entendus à cause du bruit que l'on fait sur la terre, que si les airs retentissent de la mé-

lodie

lodie d'une infinité d'oiseaus, qui y tienent leur partie, & que si les hommes ont inventé une Musique à leur mode, qui charme les cœurs par les oreilles: aussi la mer, qui n'est pas toujours agitée, a dans son empire des Musiciens, qui chantent d'une fasson qui leur est particuliere, les louanges du Souverain. Les Poètes adjouteroient, que ces Tablatures naturelles, sont celles que les Syrenes avoient en mains dans leurs plus melodieus concerts: & qu'étant aperçeues de quelque œil qui vint troubler leur passetems, elles les laisserent tomber dans les eaus, qui dépuis les ont toujours soigneusement conservées. Mais laissant ces conceptions, & leurs semblables, à ceus à qui elles apartienent, suivons le fil de nostre Histoire.

#### ARTICLE XII.

#### Des Pierres aus yeux.

E re, aussi bien qu'au bord de la mer: neantmoins puisque la plus commune opinion les tient pour une production des eaus, nous leur donnerons place en ce lieu. On en voit qui fort aussi larges qu'un Lyard; mais les plus petites sont les plus estimées. A les considerer au Soleil, on croiroit que ce seroit de ces perles qu'on nommé Baroques, qui auroyent esté couppées en deus, tant elles sont claires, transparentes, & polies. Il y en a quelques unes, qui ont de petites, veines rouges ou violettes, qui leur donnent un fort agreable éclat, felon les divers aspects qu'on les regarde. Elles portent toutes, la figure d'un Limaçon gravée sur le costé qui est plat. Quand on les met sous la paupiere, elles se routent autour de la prunelle de l'œil, & l'on dit, qu'elles ont la vertu de la fortifier, de l'eclaireir, & de faire sortir promptément les sétus, qui y seroyent tombez. C'est pourquoy on les aappellées d'un nom, qui monstre leur proprieté.



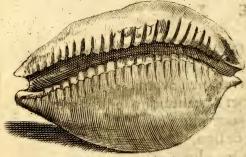


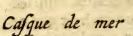
Mufical



Porceleine













्रिको लगा == ( अधारामा संस्था क्रिकेट

#### ARTICLE XIII.

#### Des Pommes de mer.

Nrencontre en l'Ile de Saint Martin, des Pommes de mer, herissées d'aiguillons perçans, qui sortent d'une peaubrune: mais quand le Poisson qui les roule est mort, elles quittent toutes ces épines & toutes ces désences, qui leur sont desormais inutiles: & laissant ausi, cette croûte cendrée qui les envelopoit, elles sont montre de la blancheur de leurs coques, qui sont entre-lacées de tant de compartimens & de petites sinuositez, que l'aiguille du plus adroit brodeur, se trouveroit bien empéschée si elle les vouloit imiter. Il semble que ces Pommes, pourroient mieus être apellées, de petis Herissons de mer, ou des Chataignes de mer: Car étant en vie elles sont & de la figure, & de la couleur, d'un petit Herisson, qui se forme en boule & qui s'arme de tous ses traits, pour se rendre imprenable à son ennemy. Ou bien, elles sont semblables à ces grosses & rudes envelopes, armées dépines, qui couvrent la Chataigne, quand elle est sur l'Arbre.

#### ARTICLE XIV.

#### Des Etoiles de Mer.

Considerer de prés, toutes les raretez qui se trouvent en la mer, on diroit que le Ciel ne veüille rien posséder de beau, qu'il n'en imprime une ressemblance en la mer, comme en son miroir. C'est pourquoy, l'on y voit des Etoiles qui ont cinq pointes, ou cinq rayons, tirant sur le jaune. Tout ce beau composé, n'a qu'un bon pied de Diamétre: Son épaisseur est d'un pouce, sa peau est assez dure, & relevée par de petites bosses, qui luy donnent meilleure grace. Si ces Etoiles de mer cedent en grandeur & en lumière à celles des Cieus, elles les surpassent, en ce qu'elles sont animées, & en ce que leur mouvement n'est point forcé, & qu'elles ne sont point sixes ni attachées en une place. Car le Poisson, à qui ce siche

riche domicile étoilé est écheu en partage, se promene comme il veut dans l'azur des eaus pendant le calme; Mais aussitôt qu'il prévoit quelque orage, de crainte d'être poussé sur la terre, qui n'est pas digne de posseder les Astres; il jette deus petites ancres de son corps, avec léquelles il s'accroche si fermement contre les rochers, que toutes les agitations des ondes irritées, ne l'en peuvent détacher. Sa vie est entretenue par le moyen de la nourriture qu'il prend, par une petite ouverture, qui luy sert de bouche, & qui est justement au centre de son corps. Les curieus, tirent ces Etoiles de leur Ciel humide, & apres les avoir sechées au Soleil, ils en parent leurs Cabinets,

#### ARTICLE XV.

#### Des Arbres de Mer.

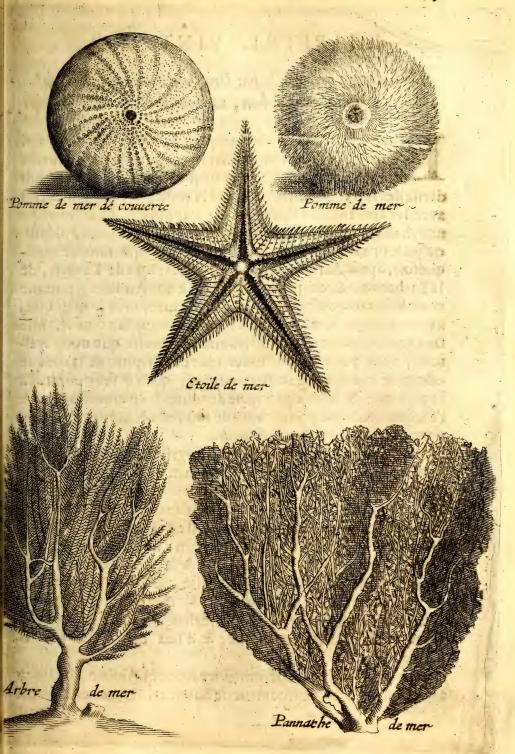
Es bancs des Rochers, qui sont couverts d'eau, ne peuvent soufrir la sterilité. & nonobstant la salure qui les baigne incessamment, ils sésorcent de produire parmy l'herbe qui les revest, des Arbres qui sont incontinent glacez d'un Salpêtre, qui les rend blancs au possible. Quelques uns les prenent pour une espece de Coral. On en arrache de toutes sigures, & de si bien fassonnés, que l'œil ne se peut lasser, d'en considerer les grotesques.

#### ARTICLE XVI.

## Des Pannaches de Mer.

Ly a aussi des Pannaches, qui sont par manière de dire comme les bordures de ce grand Jardin liquide, qui n'a jamais besoin d'être arrosé. Elles sont tissues sont delicatement, en forme d'un riche point-coupé. Et selon la qualité des Rochers où elles ont leur racine, elles sont aussi de differentes couleurs. Il seroit seulement à desirer, qu'elles eussent un peu plus de solidité, pour soussir le voyage des lles, en ces quartiers.

CHA-



# CHAPITRE VINTIEME.

De l'Ambre gris; De son Origine & des marques de celuy qui est bon, & sans mélange.

'Ambregris, se trouve en plus grande abondance aus costes de la Floride, qu'en aucune des autres contrées de l'Amerique. C'est pourquoy les Espagnols y ont dressé des forts, pour se conserver la terre, & pour entretenir avec les Indiens qui l'habitent, le commerce de cette riche marchandise, laquelle ils receüillent soigneusement, dépuis qu'on leur en a enseigné le prix. On en a aussi ramassé quelquéfois, aprés de rudes tempestes, sur les rades de Tabago, de la Barboude, & de quelques autres de nos Antilles, comme nous le reconnoissons par plusieurs memoires, que nous avons entre nos mains: Et c'est ce qui nous fait croire, que sans sortir des limites de l'Histoire Naturelle que nous traitons, nous pouvons parfumer tout ce Chapitre de la souëue odeur de cette drogue Aromatique, qui est sans contredit la plus rare, & la plus precieuse de toutes les productions, que l'Ocean ait encore poussé hors de son vaste & inépuisable sein, pour enrichir ce nouveau monde.

Les Maldivois appellent l'Ambre-gris Panahambar, c'est à dire Ambre dor, à cause de savaleur. Les habitans de Fes & de Maroc & les Ethiopiens, le nomment du même nom que la Baleine. Ce qui fait croire probablement, qu'ils ont estimé qu'il venoit de la Baleine. Il est tres-certain, que ni Hippocrate, ni Dioscoride, ni Galien, n'ont jamais oui parler de l'Ambre-gris, non plus que de la pierre de Besoar, du Gayac, du Sassafras, de la Sarsepareille, de la Gomme-goutte, de la Rubarbe, du Mechoacan, & d'une infinité d'autres choses. L'ambre-gris est donc une drogue, dont la connoissance est tout à fait moderne, & d'ont on ne sait pas l'o-

rigine.

Quelques uns, se sont imaginez que cet Ambre, inconnu à l'antiquité, est un excrement de Baleines. D'autres croyent qu'il

qu'il vient des Crocodiles, parce que leur chair est parsumée. Quelques autres se persuadent, que ce sont des pieces d'îles, & des fragmens de rochers cachez en la mer, & emportez par la violence des slots, parce qu'il se recueille quelquésois des pieces de cet Ambre, qui pésent jusques à cent livres, & de la longueur de soixante paumes, & qu'au rapport de Linscot, en l'an mil cinq cens cinquante cinq, il en sut trouvé un morceau vers le Cap Comorin, du poids de trente quintaus. Il y en a qui estiment que c'est une espéce d'écume de mer, qui s'amasse & s'epaissit avec le tems, par l'agitation des eaus de la mer: & qui se durcit par la chaleur du Soleil.

Mais, c'est plus vrai-semblablement une sorte de Bitume, qui s'engendre au fond de la mer: Et lors qu'elle vient à estre agitée extraordinairement par quelque furieuse tempeste, elle détache ce Bitume de sonsein, & le porte sur ses rivages. Car en effet, c'est ordinairément apres une grande tempeste, que l'on en trouve sur les bords. Filostrate en la vie d'Apollinius dit, que les Panteres qui sont à l'entour du mont Caucase, aiment fort la bonne odeur de ce lieu là. Mais il est certain qu'entre autres bestes, les Oiseausse montrent extremément amoureus de cét Ambre, & qu'ils le s'entent de fort loin. C'est pourquoy dés que l'orage est cessé, il le faut chercher & l'enlever en diligence, autremement on le trouveroit tout mangé. Et ce n'est pas sa bonne odeur, mais sa mauvaise, qui attire ces Oiseaus. Car ce parfum si precieus & si admirable, lors qu'il est encore frais, & mol, & qu'il ne fait que sortir de la mer, sent tres-mauvais, & les animaus y courent en même fasson, qu'ils vont aus charognes: Car son odeur est à peu prés, comme de lard corrompu, & il est à croire, que c'est pour cette raison, que l'on a étési long-tems à le connoitre, & à s'en servir. Les Anciens jugeoient de sa vertu, par sa mauvaise odeur, plutôt capable de saire mal au cœur, que de le réjouir, ainsi ils le rejettoient comme inutile, ou même nuisible. Joint, qu'il ne se trouve pas si frequemment, nien si grande quantité vers la coste de Gréce, ni dans l'Europe: & que les navigations aus Indes étoient rares autréfois.

ROUE

Les Renards, ne s'en montrent pas moins passionez. Aus Païs où il se recueille en quantité, ces animaus sont le guet à la coste, & aussitost qu'ils en decouvrent, ils s'en saississent & l'avalent. Mais, apres l'avoir gardé quelque tems dans leur ventre, ils le rendent sans qu'il soit aucunement digeré: Seulement il y perd une partie de sa qualité, & de sa bonne odeur. C'est pourquoy cette sorte d'Ambre, qu'on appelle Renardé, est moins prisée que l'autre, & ne s'employe gueres qu'aus parsums.

Il ne sera pas mal à propos de donner en passant, le moyen de discerner le vray Ambre-gris d'avec le faus, veu que tous ceus qui en ont écrit, comme Garcias, Monard, Scaliger, Ferdinand Lopés, Clusius, & autres, n'en parlent que fort succinctement, & ne nous en disent pas les marques essen-

cielles.

233

Il faut savoir premierement, que l'Ambre se distingue en general, en celuy de la mer du levant, & en celuy de la mer du Ponant. Celuy qui se prendà la coste du Levant, & particulierement à la coste de la Barbarie, où il se trouve en grande quantité & en grosses piéces, est generalement noir, & ne séche jamais si bien, qu'il se puisse reduire en poudre, comme celuy du Ponant, quelque addition qu'on y fasse pour le pulvériser. Il se sond aussi plus facilement au seu, il est de moins douce odeur, & de beaucoup moindre prix. On apporte peu de cét Ambre en ces quartiers, parce qu'il n'y est pas estimé, & qu'il n'est guére bon pour la Medecine, ni pour les parsums.

L'Ambre du Ponant, dont le meilleur est celuy de nos costes, est ordinairément d'un gris cendré: comme si l'on avoit messé de la cendre parmy de la cire: de fasson neant-moins, que la cendre y parut distinctement, & ne se consondit pas avec la cire. Le dessus ayant frayé sur le rivage, & ayant plus senty l'air, est ordinairement de couleur tannée, ou du moins plus blanc que le dedans, dur & solide en fasson de croûte, & par sois messé de sable, & de coquillages. Ce qui arrive, lors qu'étant mol comme du Bitume ou de la poix, les ordures s'y attachent facilement; Et cela diminue son prix,

mais ne le rend pas moins bon.

Pour

Pour favoir si cet Ambre, qui est de la meilleure espèce est bon, on regardera premierement la figure, qui doit tirer pour l'ordinaire, à la rondeur, par ce que toutes les choses moyennement molles étant roulées par la mer, & poussées sur le rivage, s'arrondissent. Il doit estre encore en quelque fasson poly, & de couleur brune, entre gris de more & tanné. Que s'il est bien sec, il faut qu'il soit fort leger pour sa grosseur. Car par lá, vous jugeres si ce n'est point une mixtion de Colosone, de Bitume, de Cire, de Poix, & de Résine, toutes ces choses pesant beaucoup plus. Vous connoitrez aussi par là, si parmy le bon Ambre, on n'a point messé de sable, ou si ce n'est point de l'Ambre noir du levant.

Si l'on ne veut pas rompre la piece, il faut prendre une aiguille, & lafaire chauffer, & en perçer cette piece d'Ambre. Vous remarqueres par ce moyen si elle entre aisément, qu'il n'y a point de pierres encloses. Et en sentant la liqueur qui sortira par la chaleur de l'aiguille qui fondra l'Ambre, vous trouverés une odeur, qui approche de celle de la cire gommée,

& qui se termine enfin en une odeur assés douce.

Mais le plus assuré moyen, est, aprés avoir fait le prix de la piece d'Ambre à condition qu'il soit bon, de la rompre. Ainsi vous reconnoîtres s'il n'y a point de caillous Il faux comme nous avons déja dit, que l'Ambre se trouve de couleur cendrée, à petis grains, comme sont ceus de nos Truffles. Lors qu'il est recent, il est plus brun que lors qu'il est fort sec. Mais pourven qu'il ne s'eloigne guere de cette couleur, & qu'il ne soit ni trop noir, ni trop blanc, il n'importe; sur tout il faut qu'il paroisse de couleur messée. Il faudra aussi prendre un peu de l'interieur de la piece, ou de l'endroit que l'on soubconne le moins bon, & le mettre sur un couteau que vous aures fait chauffer; y étant mis, il faut qu'il fonde aussi-tôt comme de la cire, & si le couteau est fort chaud, qu'il s'exhale tout sans rien laisser.

Vous prendres garde en le faisant ainsi fondre, s'il-a à peu pres l'odeur que nous avons deja dite, & qui ne se peut guere reconnoitre, qu'on ne l'ait expérimentée auparavant, par ce qu'elle luy est particuliere. Et par là vous reconnoîtres encore, s'il n'y a point de poudre messée parmy l'Ambre, Lors CHOVI

qu'il

240 HISTOIRE NATURELLE, Chap.20

qu'il se sond vous pourrés aussi, si vous voulés en faire l'es-say, en prendre un peu & le mettre sur la main: & en l'éten-dant vous verrés s'il n'y a rien de messé. Il doit adherer si sortement à la main, qu'il ne soit pas aisé de l'en ôter. Quand il sond il devient d'une seule couleur, bien qu'auparavant il semble messé, & il tire alors sur la Colosone. Il ne se doit dissoudre ni dans l'eau, ni dans l'huile. Ce n'est pas qu'il n'y ait un moien de le dissoudre dans l'une & dans l'autre, par l'addition d'une certaine chose, que ceus qui la savent tienent secrette. Il ne saut pas aussi qu'il se mette en poudre, si ce n'est qu'étant bien sec on le racle, & on le messé avec quelque poudre bien subtile: encore prend il en partie au mortier, qu'il saut racler de tems en tems. Le noir ne se met jamais bien en poudre, ni de cette sasson, ni d'aucune autre.

La difference du noir d'avec le gris est, premierement sa couleur, qui tire plus sur la poix noire, & qui n'est pas messée de grains gris-blancs, mais par tout égale. Le noirest aussi plus

mol & plus pefant, & il sent plus le Bitume.

Il y a une troisième espece d'Ambre, qui est blanc, sequel comme dit Ferdinand Lopés, est le plus rare, mais non pas le meilleur, comme il estime: au contraire c'est le moindre de tous: & comme l'on n'en fait nul cas, on en transporte fort peu. Mais pour mieus dire, c'est de l'Ambre, ou gris ou noir; lequel ayant été mangé & digeré par les Oiseaus, qui ont l'estomac fort chaud, devient ainsi blanc, comme sont présque tous les excremens des Oiseaus. Celuy que les Poissons ont devoré, ce qui arrive souvent, n'est guére alteré ni en sa couleur, ni en sa substance. Ce qui vient, de ce que les Poissons ont l'estomac moins chaud que les Oiseaus, & que peutestre sentant cet Ambre plus chaud que leurs alimens ordinaires, & s'en trouvant travaillez, ils le vomissent promptement. Mais celuy que l'on appellé Renardé; est présque tout corrompu, & de peu de valeur, à cause de la chaleur de l'estomac des Renars, qui l'ont devoré.

Cét Ambre blanc, ressemble à du Suif Mariné, se sond aisé ment, & sent le suif, aussi quelques uns croyent, que ce n'est

que du Suif Marine

Nous ne nous arresterons pas à representer les Sossitications qui se sont en l'Ambre, par ce quelles sont infinies, & qu'il suffit d'avoir donné les marques du bon. Nous ne dirons rien aussi, des admirables usages qu'il a en la Medecine, ni de toutes ses bonnes qualitez, & sur tout de la douce odeur qu'il donne aus liqueurs, aus consitures, & à tout ce en quoy on l'employe: puisque les Livres nouveaus en sont pleins, & que l'experience les témoigne.

# CHAPITRE VINT-ET-UNIÉME.

De quelques animaus Amfibies, qui sont communs en ces Iles.

Our ne faire qu'une volée des Oiseaus de nos Antilles, & ne les pas separer les uns d'avec les autres, nous avons déja parlé dans le sétiéme Chapitre de cette Histoire, des Oiseaus que l'on nomme de Riviere, & qui vivent également & sur la terre & sur l'eau. Il ne nous reste donc plus icy, qu'à décrire quelques autres Amsibies, qui sont communs en ces lles.

#### ARTICLE 1.

Du Crocodile.

Ous commencerons par le Crocodile, que les Insulaires nomment Cayeman. C'est un monstre tresdangereus, qui croist par sois d'une grosseur & d'une longueur énorme. On en apporte si souvent des déposibles en France, qu'il n'est pas necessaire de nous étendre beaucoup sur sa déscription.

Cét Animal, se tient en la Mer & aus Rivieres des Iles inhabitées, & même sur la terre parmy les Roseaus. Il est hideus au possible. On tient qu'il est de longue vie, & que son corps croist en toutes ses dimensions, jusques à sa mort. Ce qui fait, qu'on ne se doit pas étonner, si on en a veu, qui avoient

Hh

dixhuit

dixhuit pieds de long, & qui étoient gros comme une Barrique. Il est soutenu sur quatre pieds, qui sont armez d'ongles

que. Il est soutenu sur quatre pieds, qui sont armez d'ongles crochus. Sa peau qui est relevée par écailles, est si dure sur le dos, qu'un coup de mousquet chargé de bales ramées, ne sait que l'estleurer legerement; mais si on le blesse sous le ventre, ou aus yeus, il est incontinent arreté. Sa machoire inferieure est immobile. Il a la gueüle si demessurement sendüe, & herissée de tant de dens si pointuës & si tranchantes, qu'en un coup, il peut couper un homme en deus.

Il court assés vitte sur la terre; mais la pesanteur de son corps, sait que ses pattes impriment dans le sable des traces aussi prosondes, que seroit un cheval de carrosse. Et comme il n'a point de vertebres à l'éspine du dos, non plus que les Hyenes: il va tout droit, sans pouvoir tourner son grand corps, que tout d'une piece. De sorte, que si l'on en est poursuivy, il ne saut que prendre de sausses routes, & courir en biaisant &

en serpentant, pour l'éviter.

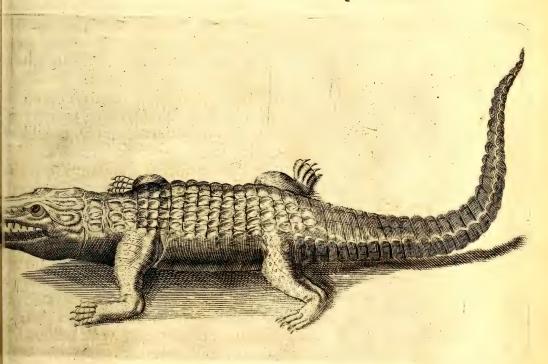
Ceux qui se nourrissent en l'eau douce, sentent tellement le Muse quand ils sont en vie, que l'air en est tout parsumé, à plus de cent pas aus environs: Et même l'eau où ils sont, en est odoriserante. Cette remarque de la bonne odeur du Crocodile, nous montre en passant l'erreur de Pline, qui s'étoit imaginé, que la seule Panthere entre vous les animaus étoit odoriferante, comme il le dit en quelque endroit : bien qu'ailleurs il écrive, que les entrailles du Crocodile sentent tres-bon, & que cela vient des fleurs odoriferantes qu'il prend pour sa nourriture. Au reste cette odeur musquée du Crocodile de l'Amerique, est particulierement renfermée, en certaines glandules qui font aus Emonctoires, qu'il a fous lescuisses, & qui estant arrachées conservent encore long-tems cette odeur. Il està croire, que Dieu leur a donné cette senteur, afin que l'homme & les autres animaus, ausquels ce monstre carnacier fait une cruelle guerre, puissent à l'odent discerner le lieu où il secache, & s'en donner garde.

Ceus qui vivent en la Mer, ne sentent point le Muse, mais les uns & les autres sont extremement à craindre quand on se baigne, ou qu'on est contraint de passer quelque riviere à la nage. Cét horrible Monstre, aune suse pour saire curée des

Boeufs

Chap. 21 DES ILES ANTILLES.

Bœuss & des Vaches. C'est, qu'il se met aus aguets aus endroits des étangs, ou des Rivieres d'eau douce, où ces animaus ont coutume d'aller boire. Et quand il en apperçoit quelcun à son avantage, il serme les yeus à demy, & se laisse comme emporter au sil de l'eau, ressemblant ainsi à une grosse piece de bois pourry qui slotte. Par ce moyen s'étant approché peu a peu de la pauvre beste qui boit, & qui ne se donne pas garde de luy, la prenant en trahison, il s'élance tout à coup, & la saissse



fant prontément par les babines, il l'atire d'une telle furie au fons de l'eau, qu'il ne la quitte point, qu'elle ne soit noyée, & puis il en fait son repas. Il n'attrape pas seulement les bestes, mais aussi les hommes par cette ruse. Temoin ce que recite Vincent le Blanc, du serviteur d'un Consul d'Alexandrie, qui voulant prendre une de ces bestes cruelles, qu'il estimoit estre une piece de bois, sut emporté par elle au sonds de l'eau, sans qu'il ait jamais paru dépuis. Mais, ils ne contresont point au milieu des roseaus où ils se tiennent cachez, les plaintes & les gemissemens des hommes comme ceus du Nil, pour atirer Hh 2

dans leurs pieges les pauvres passans, qui touchez de compassions se detournent de leur chemin, pour aller au secours de ces pretendus assigez. Le pais de l'Amerique, ne produit pas aussi des Ichneumons, qui étans les ennemis irreconciliables de ce monstre, ont aussi le courage & la d'exterité, de luy déchirer les entrailles.

On voit sur tout abondance de ces Monstrucus Crocodiles, aus lles qui pour ce sujet ont este nommées les lles du Cayeman, & qui ne sont frequentées qu'au tems que l'on va tourner la Tortuë: Car à cause qu'apres que l'on a pris la meilleure chair de la Tortuë, on laisse le reste a l'abandon, ces Crocodiles viennent à troupe pendant la nuit, se repaitre des intestins & des Carcasses qu'on a laissez sur le sable. De sorte que ceus qui sont en garde pour tourner la Tortuë, sont obligez de porter de gros leviers de bois, pour se parer contre ces Cayemans, qu'ils assomment le plus souvent, aprés qu'ils leur

ont rompule dos avec ces leviers.

Ces Animaus ont une graisse blanche, d'ont autrésois les Medecins se servoient pour resoudre les sluxions, qui procedoient d'humeur froide; parce qu'elle est chaude, & qu'elle est composée de parties subtiles. Et par la même raison, on en frottoit les malades dans l'accés de la fiévre, pour leur provoquer la sueur. Pline recite mille autres proprietez qui se rencontrent au Crocodile, pour la guerison des maladies: Quelques uns, recerchent soigneusement certaines petites pierres en forme d'osselets qu'il a en sa teste, & les aiant reduites en poudre, ils en usent pour chasser la gravelle des reins. On dit aussi que les dens plus pointuës de cet Animal, qui sont à costé de chaque machoire, font passer la douleur des dens, & les empeschent de pourrir; pourveu qu'on ait soin de les frotter tous les jours avec ces dens Canines. Ainsi la teste des Dragons, & des Crapaus, renferment des Pierres d'une merveilleuse vertu; contre plusieurs maus. Et ainsi ces cruels Requiems que nous avons décrits cy dessus, fournissent un remede contre la pierre & la gravelle. Le sage Auteur de la nature aiant voulu, que nous recenssions quelque utilité, des choses mêmes les plus contraires.

Les Chinois, savent prendre & apprivoiserces Crocodiles, à ce que disent les Historiens. Et quand ils les ont nourris quelque tems chez eus, & bien engraissez, ils les tuent & les mangent. Mais les Européens qui en ont goûté, disent, que cette chair bien que blanche & delicate, n'est pas agreable, parce qu'elle est sade, & douçâtre & par trop musquèe.

#### ARTICLE II:

#### Des Tortues Franches.

N prend en ces lles plusieurs fortes de Tortuës de terre, de mer, & d'eau douce, qui sont de disserentes sigures. Les Caraïbes les nomment toutes Catallou, mais quand ils parlent de celles de terre, ils ajoûtent le mot de Nonum, qui signifie la terre en leur langage; ou celuy de Tona, c'est à dire de riviere, ou d'eau.

Les Tortuës de mer, se divisent ordinairement par les Insulaires en Tortuë Franche, en celle qu'ils nomment Caoüanne, & en Caret. Elles sont présque toutes d'une même figure; Mais il n'y a que la chair de la premiere espece, qui soit bonne à manger, si ce n'est en necessité, & à faute d'autre chose; de même, qu'il n'y a que lécaille de la derniere, qui soit de prix.

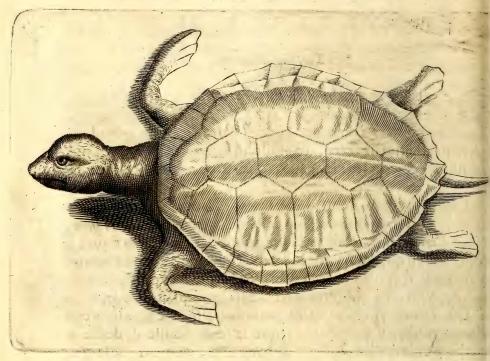
Les Tortuës Franches & les Caouannes, sont le plus souvent d'une grosseur si demesurée, que la seule écaille de dessus a environ quatre pieds & demy de longueur, & quatre de large. Dequoy il ne se saut pas étonner, veu qu'en l'Ile Maurice on en rencontre, qui peuvent marcher portant quatre hommes : Qu'Elian recite, que les habitans de l'Ile Taprobane, en couvroient leurs maisons: Et qu'au rapport de Diodore de Sicile, certains peuples des Indes Orientales, s'en servent comme de peris Bateaus, sur léquels ils passent un d'étroit de mer, qui les separe de la terre ferme.

Ces Animaus Amsibies, ne viennent gueres à terre que pour poser leurs œufs: Ils choisissent pour cet effet un sable fort dous, & fort delié, qui soit sur le bord de la mer, en un endroit peu frequenté, & où ils puissent avoir un facile

accés.

# 246 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 21

Les Insulaires, qui vont en certain tems de l'année aus Iles du Cayeman, pour faire provision de la chair des Tortuës qui y terrissent en nombre innombrable, disent, qu'elles y abordent de plus de cent lieuës loin, pour y poser leurs œuss, à cause de la facilité du rivage qui est bas, & par tout couvert d'un sable molet. Le terrissage des Tortuës commence à la



fin du mois d'Avril, & il dure jusques à celuy de Septembre, & c'est alors que l'on en peut prendre en abondance, ce qui se sait en cette sorte.

A l'entrée de la nuit, on met des hommes à terre, qui se tenant sans saire de bruit sur la rade, guettent les Tortuës lors qu'elles sortent de la mer pour venir poser leurs œuss dans le sable. Et quand ils apperçoivent qu'elles sont un peu éloignées du bord de la mer, & qu'avec leurs pattes elles sont au sable un trou prosond d'un pied & demy, & quelquesois d'avantage pour y poser leurs œuss; pendant qu'elles sont occupées à se vuider dans ce trou, ces hommes qui les épient les surprenant, les tournent sur le dos: & estant en cette posture.

flure, elles ne peuvent plus se retourner, & demeurent ainsi jusques au lendemain, qu'on les va querir dans les chaloupes pour les apporter au Navire. Lors qu'elles sont ainsi renver-sées sur le dos, on les voit pleurer, & on leur entend jetter des soupirs. Tout le monde sait, que le Cerf pleure, lors qu'il est reduit aus abois. Et c'est une chose présque incroiable, de cris & des gemissemens, que poussent les Crocodiles du sleuve du Nil, & des l'armes qu'ils répandent se voians pris.

Les Matelots des Navires qui vont en ces Iles du Cayeman. pour faire leur charge de Tortues, en peuvent facilement tourner cháque foir, en moins de trois heures, quarante ou cinquante, dont la moindre pese cent cinquante livres, & les ordinaires deus cens livres, & il y en atelle, qui a deus grands seaus d'œuss dans le ventre. Ces œuss sont ronds, de la grosseur d'une bâle de jeu de paume: Ils ont de la glaire & un moyeuf comme les œufs de poule, mais la coque n'en est pas ferme, mais mollasse comme si c'étoit du parchemin mouillé. On en fait des fricassées, & des amelettes qui sont assés bonnes; mais elles sont plus séches & plus arides, que celles qu'on fait avec des œufs de poule. Une seule Tortue a tant de chair, qu'elle est capable de nourrir soixante hommes par jour. Quand on les veut manger, on leur cerne l'écaille du ventre, que les Insulaires appellent le plastron de dessous, qui est uni a celuy de dessus par de certains carrilages, qui sont aifés à couper Tout le jour, les Matelots sont occupés à mettre en pieces & à saler les Tortues, qu'ils ont prises la nuit. La pluspart des Navires qui vont en ces Iles du Cayeman, apres avoir fair leur charge, c'est à dire apres six semaines ou deus mois de demeure, s'en retournent aus Antilles, où ils vendent cette Tortue salée, pout la nourriture du commun peuple & des Esclaves.

Mais les Tortues qui peuvent échapper la prise, aprés avoir pondu leurs œuss à deus ou trois reprises, s'en retournent au lieu d'où elles estoient venuës. Les œuss qu'elles ont couverts de terre sur le rivage de la mer, étans éclos au bout de six semaines par l'ardeur du Soleil, & non par leur regard, comme Pline & quelques anciens se sont imaginez aurresois : aussi tôt que les petites Tortues ont brisé la Coque, qui les te-

248 HISTOIRE NATURELLE, Chap.21 noit envelopées, elles percent le sable, & sortent de ce tombeau qui leur a donné naissance, pour se rendre droit à la mer aupres de leurs meres, par un instinct qu'elles ont reçeu de la nature.

La chair de cette espéce de Tortuë, est aussi delicate que le meilleur veau, pour veu qu'elle soit fraiche, & qu'elle soit seulement gardée du jour au lendemain. Elle est entremessée de graisse, qui est d'un jaune verdâtre estant cuite. Elle est de facile digestion, & sort saine; d'où vient, que quand il y a des malades, s'ils ne peuvent se guerir aus autres lles, on les sait passer aus lles des du Cayeman, dans les Navires, qui en vont saire la provision. Et le plus souvent, ayans esté rafraichis & purgez par cette viande, ils retournent en bonne santé. La graisse de cette sorte de Tortuë, rend une huile qui est jaune, & propre à frire ce que l'on veut, lors qu'elle est fraiche. Etant vielle, elle sert aus lampes.

#### ARTICLE III.

Des Tertuës qu'on appellé Caouannes.

L A Tortuë qu'on nommé Caoüanne, est de même figure que la precedente, horsmis qu'elle a la teste un peu plus grosse; Elle se met en desense lors qu'on la veut approcher pour la tourner: mais sa chair étant noire, fillaseuse, & de mauvais goût, elle n'est point estimée qu'à faute d'autre: l'huile qu'on en tire n'est aussi propre, que pour entretenir les lampes.

## ARTICLE IV.

Des Tortuës qu'on appellé Carets.

Quant à la troisième espèce de Tortue demer, nos François la nomment Caret. Elle differe des deus autres en grosseur, étant de beaucoup plus petite, & ence qu'elle ne pose pas ses œus dans le sable; mais dans le gravier, qui est messé de petis caillous. La chair n'en est point agreable, mais les Chap. 21 DES LES ANTILLES.

les œufs son plus delicats, que ceus des autres espéces. Elle seroit autant negligée que la Caouanne, n'étoit que sont écaille precieuse, la fait soigneusement rechercher. Elle est composée de quinze feuilles tant grandes que petites, dont dix sont plates; quatre un peu recourbées; & celle qui couvre le col, est faite en triangle cavé, comme un petit bouclier. La dépouille d'un Caret ordinaire, pese trois ou quatre livres: mais on en rencontre quelquesois, qui ont lécaille si epaisse, & les feuilles si longues, & si larges, qu'elles pesent toutes ensemble, environ six ou sét livres.

C'est de cette écaille de Caret, qu'on fait à present tant de beaus peignes, tant de belles coupes, de riches boëttes, de cassettes, de petis Buffets, & tant d'autres excellens ouvrages, qui sont estimez de grand prix. On en enrichit aussi les meubles des chambres, les bordures des miroirs, & des tableaus, & pour leur plus noble usage, on en couvre les petis livres de devotion, qu'on veut porter en la poche. Pour avoir cette precieuse écaille, il faut mettre un peu de seu désous le plastron de dessus, sur lequel les feuilles sont attachées; car si tôt qu'elles sentent le chaud, on les enleve sans peine, avec la pointe du couteau

Quelques uns assurent, que cette espece de Tortuë est tellement vigoureuse, que son écaille lui étant ôtée, il en renaist bien tôt une autre, s'y on la remet incontinent en la mer. L'abondance du Caret, se trouve en la Peninsule de lucatan, & en plusieurs petites lles, qui sont dans le golfe d'Hondures. Ce qui fait voir, que le bon Pirard étoit mal informé, lors qu'au Chapitre deuxiéme, de son traitté des animaus & des fruits des Indes Orientales, il a dit que cette forte de Tortuë, ne se voyoit qu'aus Maldives & aus Filippines, or bought of the ecumer or feet or parties of the plant of the pines of the

On tient que l'huile de Caret, a la proprieté de guerir toutes sortes de gouttes, qui proviennent de causes froides On s'en sert aussi avec heureus succés, pour fortifier les ners, & pour appaiser les douleurs des reins, & toutes les fluxions froides. 

# ARTICLE V.

De la fasson qu'on pesche les Tortuës, & tous les autres gros Poissons des Antilles.

L's Tortuës de mer, ne se prennent pas seulement sur le sable, en la maniere que nous avons décrite cy dessus mais aussi par le moyen d'un instrument que l'on nomme Varre. C'est une perche de la longueur d'une demye pique, au bout de laquelle, on siche un clou pointu par les deus bouts, qui est carré par le milieu, & de la grosseur du petit doigt. On l'ensonce jusques à moytie dans le bout de la varre, où il entre sans force. Quelques-uns, sont des entaillures du costé qu'il sort, asin qu'il tienne plus sort, lors qu'on la lancé dans lécaille de la Tortuë.

Voicy comme les pescheurs sont, pour darder cette Varre. La nuit lors qu'il sait clair de Lune, & que la mer est tranquille, le maitre pescheur, qu'ils appellent Varreur, s'étant mis en un petit esquif, qu'ils nomment Canot, avec deus autres hommes, l'un qui est à l'aviron, pour le remuer d'un & d'autre costé avec tant de vitesse & de d'exterité, qu'il avance autant & avec beaucoup moins de bruit, que s'il étoit poussé à force de rames. Et l'autre est aumilieu du canot, où il tient la Ligne, qui est attachée au clou, en état de pouvoir aisément & promptement siler, lors que le Varreur aura frappé la Tortuë.

En cet equippage, ils vont sans saire aucun bruit, où ils esperent d'en trouver: & quand le Varreur, qui se tient tout droit sur le devant du Canot en apperçoit quelcune à la lueur de la mer, laquelle elle sait écumer en sortant par intervalles; il montre du bout de sa Varre, qui doit servir de compas à celuy qui gouverne le petit vaisseau, l'endroit où il saut qu'ille conduise, & s'étant approché tout doucement de la Tortué, il suy sance avec roideur, cette varre sur le dos. Le clou penetre l'écaille, & perce bien avant dans la chair, & le bois revient sur l'eau. Aussi tôt qu'elle se sent blessée elle se coule à sonds avec le clou, qui demeure engagé en son écail-

le. Et d'autant plus qu'elle se remue & s'agite, plus elle s'enserre Ensin aprés s'etre bien débatue, ses sorces luy manquant, à cause du sang qu'elle a perdu, elle se laisse prendre aisément, & on la tire sans péne à bord du Canot, ou à terre.

On prend en cette même sorte le Lamantin, & plusieurs autres gros Poissons: mais au lieu d'un clou, on met au bout de la varre un harpon, ou un javelot de ser, qui est fait en sorme de celuy d'une lance bien perçante. A costé de ce ser, il y a un trou, auquel est passée une corde, laquelle est aussi entortillée à l'entour de la perche, en telle sorte, que quand le Varreur l'al'ancée de toute sa force sur le Poisson, la corde coule facilement, pour luy donner la liberté de se démener dans l'eau: & apres qu'il a epuise toutes ses sorces, & qu'il est reduit à l'extremité, s'y on ne le peut embarquer dans le Canot, on le tire facilement sur le bord de la mer, où l'on le divise par quartiers.

# STORES ARTICLE VI.

# Des Tortues de Terre, & d'Eeau douce.

T Es Tortues de Terre, se trouvent en quelques Iles prés des Rivieres d'eau douce, qui sont les moins sujettes aus débordemens, ou dans les étangs & dans les marécages, qui sont bien éloignés de la mer. Elles sont convertes de tous côtez, d'une dure & solide croute, qui ne se leve point par écailles, comme celles des Tortuës de mer, & qui est si épaisse par tout, qu'elle sert d'un fort si assuré à l'animal qui y fait sa demeure, que quand les rouës d'un charior passeroyent par dessus, elle ne seroit pas brisée. Mais ce qui est de plus merveilleus, est, qu'il ne peut jamais estre à l'étroit dans cette maison mouvante: car elle s'élargit à mesure que le corps de son hoste, prend de nouveaus accroissemens. Le couvert de dessus, est en quelques unes de la longueur d'un pied & demy. Il est d'une figure ovale, creusé comme un bouclier, & enrichy par dessus de plusieurs rayes, qui sont arrangées en differens parquets, qui paroissent un peu relevez, & qui for252 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 21

ment plusieurs petis compartimens d'une parsaite symmetrie. Tous ces entrelacemens sont couchez sur un sond noir, qui

est émaillé en plusieurs endroits, de blanc & de jaune.

Cette espece de Tortue, a la teste fort hideuse, car elle est semblable à celle d'un serpent. Elle n'a point de dens mais seulement des m'achoires, qui sont d'un os assez sort, pour briser ce qu'elle veut avaller. Elle est supportée de quatre pieds, qui sont bien soibles, pour soutenir la pesanteur de son corps, aussi elle ne se consie pas en leur legereté, pour se sauver, & gagner quelque retraitte, lors qu'elle est poursuivye: mais si elle n'est sur le bord des Rivieres ou des étangs, dans léquels elle se puisse precipiter; elle ne recherche aucun autre abry, ni aucun autre avantage, que le toict de sa propre maison, sous lequel de même que l'Herisson, & l'Armadille, elle retire promptément & seurément sa teste, ses pieds & sa

queuë, aussi tôt qu'elle craint le moindre danger.

La Femelle, pose des œuss de la grosseur de ceux d'un pigeon: mais un plus longuets. Elle les cache dans le sable. & les confie au Soleil, pour les couver & les faire éclore. Bien que quelques-uns tiennent, que la chair de ces Tortues de terre soit de difficile digestion, ceus qui en ont goûté, la rangent entre les viandes les plus exquises, & les plus delicates de toute l'Amerique: Et les Medecins du pais, conseillent à ceus, qui sont menacez d'Hidropisse, d'en user souvent, pour leur guerison. Ils ont aussi reconnu par l'experience qu'ils en ont faite, que leur sang étant séché & reduit en poudre, attire le venin des viperes, & des Scorpions, en l'appliquant sur la playe. Il est aussi constant, que la cendre de leur écaille meslée avec le blanc d'un œuf, guerit les crevasses qui surviennent aux mammelles des femmes qui allaitent; & que s'y on s'en poudre la teste, elle empesche les chevens de tomber. or the cheed to be beginned money think along

ion belter, event denouvelus promitenes . El surger de

my\_Utationers semilify conficulty and the semilify and

artifate, entere granding or any distriction of

things of the over a deposit of the later

## CHAPITRE VINT-DEUSIÉME.

Contenant les descriptions particulieres de plusieurs sortes de Crabes, qui se trouvent communément sur la terre des Antilles.

TL se trouve par toutes ces lles, des Crabes ou Cancres, qui sont une espèce d'Ecrevisses Amsibies, & fort bonnes à manger, au lieu que celles du Bresil sont desagreables, parce qu'elles sentent la racine de Genévre. Aussi les Indiens Insulaires estiment beaucoup les leurs, & en sont leur mets le plus ordinaire. Elles sont toutes d'une figure ovale, avant la queue retroussée sous le ventre. Leur corps, qui est tout couvert d'une coque assez dure, est supporté sur plusieurs pieds, qui font tous Herissez de petites pointes, qui servent à les faire grimper plus aisément, où elles ont envie d'atteindre. Les deus de devant sont fort gros: l'un notamment, est plus gros que l'autre. Nos François, appellent ces deus pattes de devant, des Mordans, parce qu'avec icelles elles pincent & serrent vivément ce qu'elles attrapent. La partie de devant qui est un peu plus large & plus relevée que l'autre, pousse en dehors deus yeux, qui sont solides, transparens & de differente couleur. Leur gueule, est armée de deus petites dens blanches, qui sont disposées de chaque costé, en forme de tenailles trenchantes, dont elles couppent les feuilles, les fruits, & les racines des arbres, qui leur servent de nourniture.

## ARTICE E.S.I.

Des Crabes qu'on nommé Tourlourou.

Lyen a de trois sortes, qui different en grosseur & en couleur. Les plus petites, sont celles que l'on appelle communément Tourlourous. Elles ont la coque rouge marquée d'une tache noire; elles sont assez agreables au goût: mais à Li 3: cause 254 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 22 cause qu'il y a beaucoup à éplucher, & peu à prendre, & qu'on tient aussi, qu'elles provoquent la dissenterie, elles ne sont recherchées que dans la necessité.

# ARTICLEII

#### Des Crabes blanches.

Es autres sont toutes blanches, & se tiennent aus pieds des arbres au bord de la mer, en des trous qu'elles font en terre, & ou elles se retirent comme les Lapins en leurs clapiers Elles sont les plu groffes de toutes, & il s'en voit telles, qui ont en l'une de leurs pattes, la grosseur d'un œuf. de chair aussi delicare, que celle des Ecrevisses de riviere. Elles se montrent rarément de jour: mais pendant la nuit, elles sortent en bandes de leurs tanieres, pour aller manger sous les arbes; & c'est aussi en ce tems là, qu'on les va prendre à la lanterne, ou aus flambeaus, Elles se plaisent particulierement, sous les Paretuviers, & sous les autres arbres qui sont au bord de la mer, & dans les endroits les plus marécageus: Quand on fouille dans la terre, ou dans le sable pour les chercher en leurs retraittes, on les trouve toujours à moitie corps dans l'eau, de même que la plûpart des autres animaus Amfibies. The fine in the

#### ARTICLE III

#### Des Crabes peintes.

Ais celles de la troisième espece, laquelle tient le milieu entre les deus autres, dont nous venons de parler, sont les plus belles, les plus merveilleuses, & les plus prisées de toutes. Elles ont bien la même figure que les precedentes; mais selon les diverses lles, & les differens terroir où elles se nourrissent, elles sont peintes de tant de couleurs, qui sont toutes si belles & si vives, qu'il n'y a rien de plus divertissant, que de les voir en plein jour roder sous les arbres, où elles cherchent leur nourriture. Les unes, ont tout le corps de couleur violette pannaché de blanc: Les autres, font d'un beau jaune, qui est chamarré de plusieurs petites Lignes grisâtres & pourprines, qui commencent à la gueille, & qui s'éparpillent sur le dos. Il y en à même quelques unes, qui sur un sond tanné, sont rayées de rouge, de jaune, & de vert, qui leur donne un coloris le plus riche & le mieus meslé, qu'on se pourroit figurer. On diroit à les voir de loin, que toutes ces agreables couleurs, dont elles sont naturellement émaillées, ne soient pas encores séches, tant elles sont luisantes; ou qu'on les ait tout fraichément chargées de vernis, pour leur donner plus de lustre.

Ces Crabes peintes, ne sont pas comme les blanches, qui n'osent pas se montrer de jour. Car on les rencontre sur tout le matin & le soir, & aprés les pluyes sous les Arbres, où elles ségaient par troupes. Elles se laissent aussi appprocher d'assez pres; mais, incontinent qu'on fait mine de les vouloir arréter avec une baguette, car il seroit trop perilleus d'y emploier les mains; elles font leur retraitte, sans tourner le dos à ceus qui les poursuivent, & en se reculant de costé, elles montrent leurs dens, & presentant leurs desenses ouvertes, qui sont ces deus ténailles ou mordans, qu'elles ont en leurs pieds, elles s'en parent tout le corps, & les font choquer de tems en tems l'une contre l'autre, pour donner de la terreur à leurs ennemis; & en cette posture, elles gaignent leur fort, qui est ordinairement sous la racine, ou dans le creus de quelque arbre pourri, ou dans les fentes des rochers.

Ces Crabes, ont cet instinct naturel, d'aller tous les ans environ le mois de May, en la saison des pluyes au bord de la mer se l'aver, & sécouër leurs œuss pour perpetuer leur espèce. Ce qu'elles font en cette sorte: Elles descendent des montagnes en si grande troupe, que les chemins & les bois en sont tout couverts: Et elles ont cette addresse merveilleuse, de prendre leur route vers la partie de l'Île, où il y à des ances de sable, & des décentes, d'où elles peuvent com-

modement aborder la mer.

Les Habitans, en sont alors fort incommodez, parce qu'elles remplissent leurs jardins, & qu'avec leurs mordans, elles coupent les pois, & les jeunes plantes de Tabac. On diroit

à voir l'ordre qu'elles gardent en cette descente, que ce seroit une armée qui marche en bataille. Elles ne rompent jamais leurs rangs. Et quoy qu'elles rencontrent en chemin, maisons, montagnes, rochers, ou autres obstacles, elles s'ésorcent de monter dessus, asin d'allertoujours constamment en ligne droite. Elles sont alte deus sois le jour, pendant la plus grande chaleur, tant pour repaître, que pour se reposer un peu; Mais elles sont plus de chemin de nuit que de jour, jusques à ce qu'ensin, elles soient arrivées au bord de la mer.

Lors qu'elles font ce voyage, elles sont grasses & bonnes à manger; les mâles étans pleins de chair, & les femelles remplies d'œufs. Aussi en ce tems-là, on en à provision à sa porte. Et quelquéfois, elles entrent même dans les maisons. quand les palissades ne sont pas bien jointes, & qu'elles trouvent ouverture. Le bruit qu'elles font durant la nuit, est plus grand que celuy des rats, & empesche de dormir. Quand elles sont au bord de la mer, aprés s'estre un peu reposées, & avoir consideré la mer, comme la nourrice de leurs petis, elles s'a prochent de si prés, qu'elles puissent estre baignées, à trois ou quatre reprises, des petites ondes qui flottent sur le sable; puis s'étant retirées es bois, ou es plaines voisines pour se delasser, les semelles retournent une seconde sois à la mer, & s'étant un peu lavées, elles ouvrent leur queue, laquelle est ordinairement serrée sous le ventre, & elles seçouent dans l'eau, les petis œufs qui y étoient attachez. Puis s'étant encore l'avées, elles se retirent avec le même ordre, qu'elles étoient venuës.

Les plus fortes regagnent incontinent les montagnes, chacune au quartier d'ou elle étoit partie, & par le même chemin où elle avoit passé. Mais elles sont alors, c'està dire, à leur retour, pour la plûpart si foibles, & si maigres; qu'elles sont contraintes, de s'arréter es premieres campagnes qu'elles recontrent, pour se refaire, & reprendre leur premiere vigueur, avant que de grimper au sommet des montagnes.

Quantaus œufs qu'elles ont ainsi confiez à la mer, apres avoir esté repoussez sur le sable moilet, & échausez quelque temps par les rayons du Soleil, ils viennent ensin à s'eclorre,

& à produire de petites Crabes, qu'on voit par millions de la largeur d'un liard gagner les buissons voisins, jusques à ce qu'étant fortes, elles puissent se rendre aus montagnes auprés de leurs mores. and mondantes a equal pl

Ce qui est de plus considerable en ces Crabes, est qu'une fois l'an, assavoir, aprés qu'elles sont retournées du voiage de la mer, elles se cachent toutes en terre, durant quelques six sémaines: de sorte qu'il n'en paroit aucune. Pendant ce tems-là, elles changent de peau, ou d'écaille, & se renouvellent entierement. Elles poussent alors de la terre si proprement à l'entrée de leurs tanieres, que l'on n'en apperçoit pas l'ouverture. Ce qu'elles font pour ne point prendre d'air. Car quand elles posent ainsi leur vieille robe, tout leur corps est comme à nud, n'étant couvert que d'une pellicule tendre, & delicate, laquelle s'épaissit & se durcit peu à peu en croute; suivant là solidité de celle qu'elles ont quittées.

Monsieur du Montel rapporte, qu'il a fait creuser à dessein en des lieus, où il y avoit apparence qu'il y en eut de cachées. Et en ayant rencontré en effet, qu'il trouva qu'elles étoyent comme enveloppées dans des feuilles d'arbres, qui fans doute, leur servoient de nourriture & de nid, durant cette retraite: mais elles étoient a languissantes & si incapables de supporter l'air vif, qu'elles sembloient à demy mortes, quoy que d'ailleurs elles fussent grasses, & tres-delicates à manger. Les Habitans des Iles les nomment pour lors Crabes Boursieres, & les estiment beaucoup. Tout auprés d'elles, il voyoit leur vieille dépouille, c'est à dire, leur côque qui paroissoit aussi entiere, que si l'animal eut encore été dedans. Et ce qui est merveilleus, c'est qu'à peine, quoy qu'il y employast de fort bons yeus, pouvoit il reconnoître d'ouverture, ou defente, par où le corps de la beste sust sorty, & se fut dégagé de cette prison. Neantmoins, apres y avoir pris garde bien exactement, il remarquoit en ces dépoüilles, une petite separation du costé de là queuë, par où les Crabes s'étoient d'éveloppées.

La maniere plus ordinaire de les appréter, est toute la même que celle des Ecrevisses en France: Mais ceus qui sont les plus delicats, & qui veulent emploier le tems qui est 258 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 23;

requis, pour les rendre de meilleur goût, prennent la péne apres les avoir fait bouillir, déplucher tout ce qu'il y à de bon dans les pattes, & de tirer une certaine substance huileufe, qui est dans le corps, laquelle on nomme Taumaly, & de fricasser tout cela avec les œufs des femelles, y mêlant un bien peu de poyure du païs, & du suc d'oranges. Il faut avoüer que ce ragoût, est l'un des plus excellens, que l'on serve aus Antilles.

Aus Terres, où il y à plusieurs Arbres de Mancenilles, les Crabes qui repairent dessous, ou qui usent de ce fruit, ont une qualité venimeuse. De sorte que ceus qui en mangent, en sont dangereusement malades. Mais aus autres endroits elles sont fort saines, & tiennent lieu de delices, comme les Ecrevisses en Europe. Ceus qui sont soigneus de conserver leur santé, les ouvrent auparavant que d'en manger, & si le dedans du corps est noir, ils tiennent qu'elles sont dangereuses, & n'ont garde d'en user.

# CHAPITRE VINT-TROISIEME.

Des Tonnerres; des Tremblemens de terre: & des Tempestes qui arrivent souvent en ces Iles.

Ome il n'y à guéres de visage si beau & si agreable, où l'on ne puisse remarquer quelque desaut, & qui ne soit sujet à quelque tâche, & à quelque verrue: Ainsi les Antilles, possedant d'ailleurs toutes les beautez & tous les avantages que nous avons representez, & qui les rendent si recommandables; ont aussi leurs impersections, & quelques manquemens, qui ternissent cet éclat, & qui diminuent ces agrémens & ce prix. Voicy quelques unes, des principales incommodités qui s'y rencontrent, & les remedes, qu' on y peut apporter.

#### ARTICLE I.

#### Des Tonnerres.

T premierement, au lieu que dans toute la coste du Perou L'on n'entend jamais tonner; icy les Tonnerres sont frequens, & en quelques endroits, ils sont si épouvantables, que le cœur le plus assuré tremble d'essroy, quand cette puissante & magnifique voix du Ciel, se fait entendre, avec un son si terrible.

#### ARTICLE II.

#### Des Tremblemens de terre.

Es Tremblemens de terre, y produisent aussi quelqué-Lo fois de tristes esséts, & émeuvent les sondemens de la terre, d'une secousse si violente; qu'on est contraint de chanceler, aus lieus où l'on se croiroit le plus assuré. Mais par bonheur, cela arrive rarément, & en quelques endroits, l'agitation n'est pas si grande.

#### ARTICLE III.

D'une Tempeste que les Insulaires appellent Ouragan.

E qui est le plus à craindre, est une conspiration gene-rale de tous les Vens, qui fait le tour du Compas, en l'espace de vint-quatre heures, & quelquesois en moins de tems. Elle arrive d'ordinaire es mois de Juillet, d'Aoust, ou de Septembre. Hors de-là, on ne la craint pas. Autréfois on ne l'éprouvoit que de sét en sét ans, & quelquésois plus rarement: Mais dépuis quelques années, elle est venue de deus en deus ans: Et en une seule année, on en à fouffert deus: Même peu aprés que Monsieur Auber eust esté envoyé pour commander à la Gardeloupe, il y eut trois de ces orages en l'espace d'un an.

Kk 2

Cette

Cette Tempeste, que les Insulaires appellent Ouragan, est si étrange, qu'elle brise & déracine les Arbres, dépouille de toute verdure ceus qu'elle n'enleve point, desole les soréts entieres, détache les rochers du haut des montagnes, & les precipite dans les vallées, renverse les cabanes, entraine jusques à la mer les plantes qu'elles arrache de la terre, sait un dégast universel, de tout ce qu'elle trouve à la Campagne: & en un mot laisse une samine en tout le pais, qui gemit longtems en suite de ce désastre, & qui à bien de la péne à réparer ces ruines.

Cet Ouragan, ne fait pas seulement ses ravages sur la terre; mais il émeut encore une telle tempeste sur la-mer, qu'elle semble se mêler & se confondre avec l'Air & les Cieux. Ce Tourbillon impetueus, brise & fracasse les Navires qui se trouvent dans les costes, jettant les uns sur le rivage, & saifant plonger les autres dans la mer. De sorte que ceus qui échappent de ce naufrage, ont grand sujet de louer Dieu.

Ceus qui prenent garde aus signes qui sont les avant-conreurs de cette Tempeste ont remarqué, qu'un peu auparavant qu'elle arrive, la mer devient en un instant tellement calme, & unie, qu'il ne paroit pas la moindre ride en sa superficie: que les Oiseaus par un instinct naturel, descendent par troupes des montagnes, où ils sont leur retraitte plus ordinaire, pour se retirer dans les plaines & dans les vallées, où ils se rangent contre terre, pour à estre labri des injures de ce mauvais tems, qu'ils prevoient devoir bien tôt suivre: & que la pluye qui tombe un peu devant, est amere & salée, comme l'eau de la mer.

Il y a peu d'années, qu'il parut un exemple memorable de cette tempeste, en plusieurs Navires qui estoient à la rade de Saint Christosse, chargez de Tabac, & prests à faire voile. Car ils surent tous fracassez & submergez, & la marchandize sut entierement perduë. Dont il sensuivit un étrange effet. C'est que la pluspart du poisson de la coste, sut empoisonné de ce tabac. On voioit la mer toute couverte de ces pauvres animaus, qui renversez & languissans, stottoient au gré de l'eau, & venoient mourir sur le rivage.

Et asin, que quelcun ne s'imagine pas que ces desastres soyent tout à sait particuliers au nouveau Monde, nous ajouterons icy, qu'il s'est veu en ces contrées de France de si épouvantables Tempestes, que l'on ne les peut estimer autre chose, que des Ouragans.

L'An mil cinq cens quatre-vins dix-neuf, il se leva prés de Bordeaus un vent si violent & si impetueus, qu'il rompit & déracina la pluspart des grands arbres, qui estoient forts pour resister, principalement les Noyers, dont les branches sont ordinairement fort étendues, & en transporta quelques uns, à plus de cinq cens pas du lieu où ils étoient. Mais les arbres les plus foibles, & qui plioient, furent laissés. Une partie du palais de Poitiers, en sut sort endommagée en sa couverture. Le Clocher de Cangres prés de Saumur, en fut abbatu. Divers autres Clochers, & plusieurs maisons de la campagne, en souffrirent beaucoup de mal. Quelques personnes, se trouvant à cheval au milieu des champs, furent emportéez à plus de soixante pas loin. Ce vent courut dépuis le voisinage de Bordeaus, jusques au Vendomois & au Perche: tenant de large environ six ou sét lieuës, & on ne voyoit en tout cet espace, que fracas d'arbres arrachez & renverfez

Et pour donner un exemple d'une espèce d'ouragan, qui se soit particulierement montré sur la mer, nous attacherons icy l'extrait, qui nous a esté communiqué d'une lettre écrite de la Rochelle, par un honorable Marchand du lieu, à l'un de ses amys & correspondans à Rouen, en datte du trentième Janvier, mil six cens quarante cinq. Voicy donc ce qu'elle porte.

Dépuis deus jours, nous sommes dans une affliction sen, sible, au sujet de l'extraordinaire tourmente qui a commencé
, la nuit de Samedy dernier vinthuitiéme de ce mois, & qui
, continuë encore. Nous voyons de dessus nostre muraille,
, trente ou trentecinq Navires échouez & brisez à la coste,
, la plûpart Anglois, avec nombre de Marchandises perdues.
, Un de ces Navires, de deus cens Tonneaus, à esté porté
, jusqués auprés d'un moulin à vent, qui est douze pieds plus
, haut que la hauteur ordinaire de la mer. Car l'Orage n'a

HISTOIRE NATURELLE, Chap. 23 262 , pas esté seulement en l'air: Mais cette Tempeste, a telle-"ment émeu & ensié la mer, qu'elle à passé bien-haut au , dessus de ses bornes ordinaires: si bien que le dommage & ", le dégast qu'elle à sait sur la terre, est sans comparaison plus ,, grand, que celuy du naufrage des vaisseaus. Tout le sel qui , estoit sur les marais bas, a esté emporté, tous les bleds des , terres basses, & des marais deséichez, ont esté inondez. "Et dans l'Ile de Ré, la mer à passé d'un costé à l'autre à tra-"vers, & y a gasté nombre de vignes, & noyé force bétail. , De memoire d'homme, on n'avoit veu monter la mer si haut, & elle est entrée en des endroits, pres d'un lieuë avant , dans la terre. Si bien, que ceus qui ont esté à Saint Chri-,, stofle, disent, que l'ouragan qui y est assés ordinaire, n'est pas , plus épouvantable, qu'à été celuy-cy, qu'ils ont appellé du

", même nom. Le vent étoit Nord-Ouest. On estime le dom-, mage, tant à la mer qu'à la terre, plus de cinq cens milescus. , On tient, qu'il s'est perdu environ deus mille cens de sel, , qui sont la charge de deus cens Navires, de trois cens ton-, neaus la piece. Il s'est aussi perdu des Navires Hollandois , devant Ré, à Bordeaus, & à Bayonne, qui estoient riche-

D'où il apparoit, qu'il fait souvent en Eu-

rope des Tempestes, qui sont bien aussi violentes, que celles qui sont tant apprehendées aus Antilles.

, ment chargez

Quelques uns, pour se mettre à couvert de cette Bourrasque, abandonnent leurs maisons, crainte d'estre envelopez sous leurs ruines, & se sauvent es cavernes & es fentes des rochers, ou bien se tapissent contre terre, au milieu des chams, où ils essuyent tout cet Orage. Les autres, táchent de gagner promptement, quelque maison du voisinage, qui soit assez solidement batie, pour resister à toutes les secousses de cette Tempeste. Car par bonheur, il y a maintenant aus Antilles plusieurs edifices, qui peuvent soûtenir cette épreuve. Il y en a même, qui se retirent dans de petites cabanes. que les Esclaves Négres ont bâties, sur le modele de celles des Caraïbes, car on à reconnu par experience, que ces petites huttes de figure ronde, qui n'ont point d'autre ouverture que la porte, & dont les cheurons touchent la terre, sont ordinairement épargnées; pendant que les maisons les plus plus élevées, sont transportées d'une place en une autre, si elles ne sont entierement renversées, par l'impetueuse agita-

tion des vens, qui excitent cette tempeste.

Mais il faut avouer, que toutes ces precautions exterieures, ne sont pas capables de delivrer plainement les esprits des hommes, des frayeurs mortelles qui les environnent, lors que Dieu tonne du Ciel, qu'il fait retentir sa voix terrible, qu'il lance les éclairs & les charbons allumez; que la terre en tremble, que les montagnes croulent, & que les fondemens du monde sont découverts: car

A ceus que sesbontés ne peuvent émouvoir Cette effroiable voix ne fait elle pas voir Vne Image de sa puissance ? Certes, qui n'y connoist sa haute Majesté, Qui l'entend sans frayeur, n'a pas de la constance Mais il a de l'impieté.

il faut donc, que ceus qui desirent d'estre sans apprehension, au milieu de ces desordres, & de ces émotions de la mer & de l'air, ayent recours à des retraittes plus assurées, & que pour cet esset, ils entrent dans le sanctuaire de Dieu, qu'ils se logent à l'ombre du toutpuissant, & qu'ils prennent le Seigneur pour seur retraite & pour seur forteresse. Il faut qu'ils embrassent avec une soy vive, ce grand & precieus salut qu'il a deploié en son sils bienaimé, qui nous a delivré de toutes nos frayeurs par le sang de sa Croix, qui a fait nostre paix, & qui seul peut appaiser les craintes & les orages de nos consciences, & donnes un vrai repos à nos ames, d'autant que

Celuy, qui du treshaut implore l'assistance Et dont l'espoir plein de constance N'attend son secours que de luy, Quelque peril qui le menace Se peut promettre sans audace D'avoir en sa faveur un immobile appuy.

Il faut qu'ils considerent pendant cette tempeste, que c'est Dieu qui tire les vens de ses tresors, & qu'ils ne souffient que par son ordre: Que ces effroiables Tourbillons, ces Tonnerres grondans, ces noires obscuritez, qui voilent la face de la terre, & toutes ces puissantes agitations qui la secouent: ne sont que des grossieres idées, de ce jour épouvantable du Seigneur, auquel les Cieux passeront rapidement & estant mis en seu seront dissouts, & les elemens étans embraséz se sondront, & la terre & les œuvres qui sont en elle, seront brulées.

Ils doivent particulierement recourir à Dieu de tout leur cœur, & le prier qu'en contemplation des merites infinis de son Saint Fils Jesus, il luy plaise d'estre appaisé envers ses serviteurs, & qu'il daigne avoir pitie de saterre. Ils se doivent souvenir, que son courroux ne dure qu'un moment: mais que sa bienvueillance dure toute une vie. Que le pleur loge chés nous au soir, & qu'au matin il y a voix déjouissance. Enfin ils doivent estre sermement persuadez, que celuy qui a conté leurs cheveus, a aussi conté leurs jours; Qu'il ne les abandonnera point au besoin, mais qu'il les commettra à la charge de ses Anges de lumiere, pour les contregarder parmy ces affreuses tenebres, afin que nulle playe n'approche de leur tabernacle.

Mais, pour avoir au besoin toutes ces douces pensées, & pour estre munys au jour de la calamité, d'une si sainte confiance. Il faut qu'en bien faisant, ils recommandent par chacun jour leurs ames au souverain Createur de toutes choses; Qu'ils s'étudient de cheminer en Sainteté & Justice devant luy, durant toute leur vie; Qu'ils lavent leurs mains en innocence, & qu'ils purissent leurs cœurs, par la Foy en ses precieuses promesses; étans assurez, qu'il tient les vens, & toutes les autres creatures en bride par sa puissance, qu'il n'y en à aucune, qui se puisse mouvoir sans sa permission, qu'il fait servir à sa gloire les Feus, les Tonnerres, les Tempestes, & les Tremblemens de terre, & qu'il les dirige au bien & au salut de se enfans.

# CHAPITRE VINT-QUATRIÉME.

De quelques autres incommodités du païs, & des remedes qu'on y peut aporter.

Utre les Tremblemens de terre, les Tonnerres, & les Ouragans, qui secouent & desolent souvent la terre des Antilles, comme nous venons de le representer: il y a encore quelques autres incommoditez, qui sont bien inportunes, encore qu'elles ne soyent point tant à craindre que les precedentes. Nous leur avons, reservé ce dernier Chapitre du premier Livre de cette Histoire, où, pour témoigner la grande passion que nous avons d'estre asséz heureus pour contribuer quelque chose au soulagément, & à l'entiere satisfaction des aimables Colonies de ce nouveau monde: nous proposerons les remedes, que l'experience des anciens Habitans, & le jugement de plusieurs celebres Medecins, ont trouvé estre les plus propres, & les plus essicaieus, pour les munir contre leurs dangereus essets.

#### ARTICLE 1.

Des Moustiques, & des Maringoins.

Ous donnerons le premier lieu, à certains petis Moucherons appellez Moustiques, que l'on sent plutôt qu'on ne les voit, tant ils sont petis; Mais dans la soiblésse de leur corps, ils ont un aiguillon si piquant, & venimeus, que leur piquure cause une demangéaison tellement importune, qu'en s'écorchant quelquesois la peau à sorce de se gratter, la blessure dégenere en un ulcere d'angereus, si l'on n'y aporte du remede.

Il s'en trouve d'une autre espece, qui sont plus gros, & qui sont un bruit, pareil à celuy que sont les Moucherons, qui en France se trouvent proche les étangs, & les lieus marécageus. On les nommé Maringoins. Ils produisent le même

effet que les Moustiques, étant armez d'un petit trait, qui perce les habits, & même les lits branlans, dans léquels on repose. Mais ils ont cecy de particulier, qu'ils ne lancent jamais leur petit éguillon, qu'ils n'ayent auparavant declaré la guerre, & sonné la charge avec leur petite trompette, qui donne souvent plus de peur, que leur piquure ne fait demal.

Pour s'exempter de ces deus fortes de petites Bestes, on a de coûtume de placer la Maison, en un lieu un peu haut élevé, de luy donner air de tous costez, & de coupper tous les arbres qui empeschent le vent d'Orient, qui sousse présque ordinairement en ces Iles, & qui chasse au loin ces malins & importuns ennemis. Ceus aussi qui ont des logis bien fermez, & des lits

biens clos, n'en sont point tant incommodez.

Mais, si l'on en est travaillé, on n'a qu'à faire sumer du Tabac en la chambre, ou de saire un seu, qui rende beaucoup de fumée; car par ces moiens, on met en suite ces petis perturbateurs du repos des hommes. Que s'ils ont piqué, & qu'on desire de saire passer bien-tôt la demangéaison, & attirer tout le venin, qu'ils ont glissé: il saut seulement moüiller l'endroit de vinaigre, ou de jus de petit Citron.

#### ARTICLE

Des Guespes, & des Scorpions.

Es Guespes, & les Scorpions, sont communs en la plûpart des Antilles. Ces vermines sont de même figure, & aussi dangereuses, que celles des mêmes espéces que l'on voit en beaucoup d'endroits de l'Europe. Les piquures des Guespes sont soulagées par le jus de la seüille de la Ruë, & entierement gueries, par une somentation du souverain remede contre toutes sortes de venins, qui est dispensé sous le nom celebre D'orvietan. Et celles des Scorpions, trouvent leur remede en la beste même, qu'il faut écraser dessus, & à son desaut, il faut recourir à l'huile qu'on appelle de Scorpion, qui doit estre commune par tout, où il se trouve de ces insectes.

#### ARTICLE III.

#### Des Arbres de Mancenille.

E N la plûpart de ces Iles, croissent certains Arbres nom-més Mancenilliers, beaus à voir, qui portent des feuilles semblables à celles des Pommiers sauvages, & un fruit que l'on appellé Mancenille, tout pareil à une Pomme d'Apis, car il est pannaché de rouge, beau à merveille, & d'une odeur si agreable, que l'on seroit incontinent invité à en goûter. si l'on n'étoit averty de sa qualité dangereuse. Car bien qu'il soit dous à la bouche, il est si funeste, que si l'on en mangeoit, il envoyeroit dormir, non pour vint-quatre heures, comme une certaine semence du Perou, & une Herbe de l'orient, de laquelle Linscot parle amplement; mais pour n'en réveiller jamais. Tellement que c'est bien pis, que ces Amandes d'un fruit de la Mexique, qui sentent le musc, mais qui aprés estre mangées, laissent un goût de pourriture. Et bien pis encore, que ces belles pommes de Sodome, qui étant ouvertes, ne presentent que de la suye, & de la poussiere. Car s'y vous avez le déplaisir d'y estre trompé, du moins ce n'est pas au danger de vostre vie. Mais ces Pommes venimeuses, se peuvent comparer à la noix Indienne, qui croist en Java. Elle ressemble à une noix de Galle, & d'abord qu'on la mange, elle à un goût d'Avelaine; mais puis aprés, elle donne des angoisses mortelles, & c'est un poison tres-dangereus. Il se trouve aussi dans l'Afrique, un Arbre nommé Coscoma, qui est chargé de Pommes mortelles. L'Arbre des Maldives nommé Ambou, porte un fruit, qui n'est pas moins trompeur, & moins pernicieus. Et le Terroir de Tripoly en Syrie, produit certains gros Abricots, qui sont fort beaus à l'œil, & fort savoureus au goût; Mais les qualitez en sont souvent mortelles, ou du moins, elles causent de longues & fácheuses maladies, à ceus qui en mangent.

Il croist des Mancenilles, sur le bord de la mer & des rivieres, & si le fruit tombe en l'eau, les poissons qui en mangent, ne manquent jamais d'en mourir; & encore qu'il demeure long tems dans l'eau, il n'y pourrit point; mais il se couvre d'un salpêtre, qui luy donne une croûte solide, comme s'il étoit petresié. Dans les Îles, où cet Arbre croîst en abondance, les Couleuvres y sont venimeuses; Par ce que quelques uns croient, qu'elles sucent quelquésois de son fruit. Les Crabes mêmes, qui sont leur repaire sous ces Arbres, en contractent une qualité dangereuse, comme nous l'avons dit en son lieu: & plusieurs ont été malades pour en avoir mangé. D'où vient, qu'au tems que ces fruits estans sort meurs tombent à terre, on conseille à tous ceus qui sont soigneus de leur santé, de s'abstenir de manger des Crabes.

Ni les Couleuvres, ni les Crabes, ne vivent pas absolument de Pommes de Mancenilles. Mais quand elles sont leur repaire sous cet Arbre, elles entirent l'insection, & plus encore quand elles sucent le venin de son fruit. Il se peut faire neantmoins, que ce qui est mortel à quelques animaus, ne le soit pas à tous: Et même que ces Insectes, qui mangent souvent de ce poison, le changent en leur nourriture, par la coûtume & la continuation: Comme l'on dit de Mitridate. Ainsi ils peuvent insecter ceus qui en mangent, n'en rece-

Vant quant à eus, aucun dommage.

Sous l'écorce du tronc, & des branches de ces Arbres, est contenuë une certaine eau gluante, & blanche comme du lait, extremément maligne & dangereuse. Comme il y a plusieurs Mancenilliers sur les chemins, si sans y prendre garde, vous froissez en passant quelcune de ces branches, ce lait, ou plûtost ce venin, en sort & rejaillit sur vous: s'il tombe sur vostre chemise, il y fait une vilaine tache, qui paroit comme une brûlure. Si c'est sur la chair nuë, & qu'on ne lave prontement l'endroit qui a esté touché, il s'y forme aussi tôt des enleuvres & des ampoules. Mais ce qui est le plus à craindre, c'est pour les yeux: Car si par malheur, une goutte de cette eau caustique & venimense tombe dessus, il s'y fera une horrible inflammation, & vous en perdez la veue neuf jours durant ; au bout déquels vous recevrés du foulagement. Li

La rosée, ou la pluye, apres avoir demeuré quel que tems sur les seuilles des Manceniliers, produisent le même effet, & si elles tombent sur la peau, elles l'écorchent, comme seroit de l'eau sorte. Ce qui ne vaut guerés mieus, que les gouttes de pluye de dessous la ligne, qui sont tellement contagieuses, à ce qu'assurent ceus qui les ont senties, que s'y elles tombent sur les mains, sur le visage, ou sur quelque autre endroit du corps, qui soit à découvert; il s'y éleve aussi tôt des vessies & des ampoules avec douleur, & même si l'on ne change promptement d'habits, on voit bien tost son corps tout couvert de pustules, sans parler des vers qui s'engendrent dans les habits.

L'ombre de cet Arbre nuit aus hommes, & si l'on repose dessous, tout le corps ensie d'une étrange fasson. Pline & Plutarque sont mention, d'un Arbre d'Arcadie, aussi dangereus que celuy-cy: Et ceus qui ont voyagé aus Indes Orientales, rapportent, qu'il s'y trouve une Herbe nommée Sapony, qui donne la mort à ceux qui couchent dessus. Mais ce qui augmente les mauvaise squalités du Mancenillier, est, que même la viande cuite au seu de son bois, contracte quelque chose de malin, qui brule la bouche & le gosier.

Les Sauvages Antillois, connoissans fort bien la nature de ces Mancenilles, font entrer & le l'ait de l'arbre, & la rosée quien tombe, & le suc du fruit en la composition du venin,

dont ils ont accoutumé démpoisonner leurs fléches.

Pour guerir en peu de tems l'enflure & les Pustules, qui se forment au corps, apres avoir dormy par mégarde à l'ombre de ces Arbres, ou apres qu'on a éré arrosé de la pluye, ou de la rosée qui tombe de dessus leurs branches, & même de ce l'ait, qui est sous leurs écorces, il faut recourir promtement à une espece d'Escargots, dont nous avons parlé cy dessus, sous le nom de Soldats, & il en faut tirer une certaine eau claire, qui est contenuë dans leur coquille, & l'appliquer sur la partie offensée; ce remede, rabat incontinent le venin de cette brulante liqueur, & met la personne hors de danger. L'huile, qui est tirée sans seu de ce même escargot, a aussi le même estet, que s'il est arrivé à quelcun, de manger du fruit de ces Arbres venimeus, il faudra qu'il use des mêmes re nedes

HISTOIRE NATURELLE, Chap.24 270 que nous prescrirons cy aprés, pour chasser le venin des Serpens, & tous les autres poisons.

#### ARTICLE IV.

#### Des Pous de bois.

T L y a aussi une espece de fourmis, ou de vermisseaus, qui I ont une petite tache noire sur la teste, & le reste du corps tout blanc. Ils s'engendrent de bois pourry, & c'est pour ce sujet, que nos François les nomment Pous de bois. Ils ont le corps plus molasse, que nos Fourmis ordinaires, & neantmoins leur dent est si acerée, qu'ils rongent le bois, & s'insinuent dans les coffres, qui sont placez prés de terre: & en moins de deus jours, par ce qu'ils se suivent à la piste, si l'on n'est soigneus de les tuer, il y en entre si grande quantité, qu'ils percent mangent & détruisent, le linge, les habits, les papiers. & tout ce qui est dedans: Ils mangent même & rongent tellement les maitrésses fourches, qui soutiennent les cabanes communes, qu'ils les fontenfin tomber à terre, si l'on n'y apporte du remede.

On empesche ces bestes là de s'engendrer, si on ne laisse point de bois à terre en batissant la maison. Car ils s'engendrent de bois corrompu & pourry: si on brûle le bout de tous les bois qu'on plante en terre: si incontinent que l'on en remarque quelques uns, on jette de l'eau chaude dans les trous, qu'ils peuvent avoir faits: si on suspend les coffres en l'air avec des cordes, comme on est obligé de faire en divers endroits de l'Inde Orientale, afin qu'ils ne touchent point la terre, & si on a soin de nettoyer sonvent les chambres, & de ne rien laisser contre terre. On a encore remarqué, que pour leur coupper chemin, il ne faut que frotter le lieu par où ils passent, de l'huile de cette espece de Palma-Christi, dont les Négres se frottent la teste, pour se garentir de la vermine. L'huile de Lamantin, à aussi le même effet, & si l'on en verse sur leur citadelle, qui est une fourmilliere composée de leur baue, laquelle ils attachent autour des fourches, qui soutiennent les cases, ils l'aban donnent incontinent.

ARTI-

#### ARTICLE V.

#### Des Ravets.

Les Plus gros sont environ comme des Hannetons, & de même couleur : les autres sont plus petis de la moirié. Les uns & les autres rodent principalement pendant la nuit, & se glissent dans les coffres, s'ils ne sont bien ferméz, s'alissent tout ce qu'ils trouvent, & font assés de dégast; mais non pas tant, nisi promtement, que les Pous debois; On les appelle Ravets, par ce qu'ils rongent comme les Rats tout ce qu'ils peuvent attraper. C'est sans doute la même espéce, que lean de Lery nomme Aravers, selon le langage des Bresiliens. Cette vermine, en veut particulierement aus livres & à leur couverture. Les pous de bois n'en font pas moins, lors qu'ils y peuvent mettre la dent. Mais ils ont cela de bon, qu'ils respectent les lettres, & qu'ils se contentent de ronger la marge des livres, & d'yfaire des cizelures profondes. Car, soit que l'ancre ne soit pas à leut goût, ou pour quelques autre cause, ils ne mangent l'impression, qu'en une extreme samine, & à faute de toute autre chose. Nous pourrions faire voir des livres qui portent leur livrée, & les marques de leurs dens. Mais ils sont frians de linge, par dessus toute autre chose: Et quand ils peuvent entrer en un coffre, ils preparent en une nuit plus d'ouvrage, que les plus habiles couturieres, n'en pourroient r'entraire en un mois.

Quant aus Ravets, encore qu'ils ne soient pas si habiles en besongne, ils népargnent rien, sinon les étosses de soye & de cotton. Celuy notanment, qui n'est pas mis en œuvre, n'est pas selon leur appetit. Et si l'on tient les cosses suspendus en l'air, & qu'on en entoure les cordes, qui les soutiennent: aussi tôt qu'ils sont parvenus à ce cotton, qui embarasse leurs petis pieds, ils táchent de s'en démesser, & ils prennent incontinent une autre route. Ceus qui ont des maisons de brique, ou de pierre, ne craignent point les Pous de bois: mais avec tous leurs soins, ils ont bien de la peine de s'exempter des courses,

272 HISTOIRE NATURELLE, Chap. 24

& du dégast des Ravets. On a neantmoins reconnupar experience, qu'ils sont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne se sourcent pas volontiers dans les cosfres, qui sont saits de Cedre, & de ces excellens bois de senteur, qui sont communs en toutes les Iles. Au Caire, on met les pieds des Cabinets dans des vaisseaus pleins d'eau, pour empescher les fourmis d'y monter. Ce secret qui est bien aisé, produiroit sans doute le même esset aus Antilles, pour se munir contre les Pous de bois & les Ravets, dont nous venons de parler, & même contre les sourmis, qui y sont aussi extremément inportuns.

#### ARTICLE VI.

## Des Chiques:

C equ'il y a de plus à craindre entoutes ces Iles, sont de certains petis cirons, qui s'engendrent dans la poudre, dans les cendres du soyer, & en d'autres immondices. On les nomme ordinairement Chiques. Ils se sourcent le plus souvent aus pieds, & sous les ongles des orteils, mais s'y on les laisse passer outre, & qu'on ne les tire de bonne heure, ils gaignent toutes les autres parties du corps. Au commencement, ils ne causent qu'une petite demangeaison: Mais lors qu'ils ont percé la peau, ils excitent une inflammation à la partie, qui est infectée, & de petis qu'ils y étoient entrez, ils déviennent en peu de tems de la grosseur d'un pois, & produisent une multitude de Lentes, capables d'en engendrer d'autres. Et en suite, il se fait souvent des ulceres aus lieus, d'où on les à tirez.

Les Sauvages, à ce que racontent ceus qui ont conversé parmy eus, ont une certaine gomme, de laquelle ayant frotté leurs pieds, particulierement sous les ongles, ils ne peuvent estre incommodez de cette vermine. Mais, on conseille à ceus qui n'ont pas la connoissance de cesecret, de se faire regarder aux pieds, par ceus qui s'entendent à découvrir, & à tirer ces dangereuses petites bestes, incontinent que l'on sent la moindre demangeaison; à quoy les Indiens sont sort adroits,

Chap. 24 DES ILES ANTILLES.

278

adroits, & fort heureus. Il faut que ceus qui tirent ces Chiques, prennent bien garde à ne pas crever la poche, où ils sont enclos; autrement il ne manque jamais de demeurer quelques uns de leurs petis œufs, dont il s'engendre infailliblement d'autres Chiques. On croit aussi, que le Roucou dont les Caraïbes se servent pour se rendre plus beaus, plus souples, & plus agieles à la course, à la vertu de chasser toutes ces vermines.

C'est aussi un bon remede, d'arroser souvent la chambre d'eau salée; De n'aller point nuds pieds; de porter des bas de Chamois: & de se tenir nettement. Car, il n'y a d'ordinaire que ceus qui se negligent, & qui se tiennent salément, qui en soyent sensiblement attaquez. Ces sacheus Cirons, sont les mêmes que les Bressliens appellent Tons, & quelque

autres Indiens Nigas.

Ceus qui ont des Ulceres, qui leur sont causéz par les Chiques, lors qu'ils n'ont pas esté tirez ni assés à tems, ni assés adroitément, sont nommez Malingres au stile du pais. Ces ulceres viennent aussi souventesois, aprés quelque petite écorchure, qui semble d'abord n'estre que fort peu de chose. Mais aprés on est tout étonné, que cela devient grand comme le creus de la main; & alors vous avez beau y donner ordre: Car il faut que l'ulcere prenne son cours. Il y en a même qui pour estre plus petis, ne laissent pas d'estre tres-dificiles à guerir. Ces ulceres sont de deus sortes. L'une est ronde, & l'autre inégale. L'ulcere rond est beaucoup plus difficile à guérir que l'autre, par ce qu'il a des bords de chair morte qui viennent tout à l'entour, & qui empirent le mal. Car tant que cette chair morte & baveuse y est, l'ulcere ne peut guérir. C'est pourquoy, l'ors qu'on pense la playe, il faut toujours couper jusqu'au vis cette chair morte, ce qui fait de cruelles douleurs.

Entre les remedes pour la guerison de ces ulceres, on use de vert de gris, de l'eau sorte, de l'essence de vitriol, & d'Alum brulé, qui mangent la chair morte de la playe. On se sert aussi pour le même esser, du jus du peit Citron qui est extraordinairément aigre. Et lors que la playe est sale, il la rend belle & nette. Il est vray, qu'a cause de la grande dou-leur que l'on sent, lors que l'on en frote la playe, on a plutôt

Mm

recours à d'autres remedes: mais aussi l'on ne guerit pas si tôt. On sait encore un onguent avec du Miel commun, un peu de fort vinaigre, & de poudre de vert de gris, qui est souverain pour guerir en peu de tems les ulceres. Et pour les prevenir, on conseille de ne point negliger la moindre blessure, on égratinure, qui survient en quelque partie du corps que ce soit, particulierement aus pieds, ou aus jambes, mais d'y appliquer quelque emplâtre, qui attire le seu, qui pourroit estre en la playe, & au desaut de tout autre remede, d'y mettre du moins des seuilles de Tabac. Et de se servir de jus de citron, & de vinaigre, pour saire passer la démangeaison, qui demeure apres que les Moustiques, ou les Maringoins ont piqué, plutôt que d'y emploier les ongles.

#### ARTICLEVIL

Remedes contre la morsure des Serpens venimeus, & contre tous les autres poisons tant de la terre, que de la mer des Antilles.

Ous avons dit au Chapitre sixième de cette Histoire, qu'il y avoit des Serpens, & des Couleuvres aus Iles de la Martinique & de Sainte Alousie, qui ont un dangereus venin. Mais nous avons à dessein reservé pour ce lieu, les remedes qu'on peut heureusement emploier, pour en rabatre la force. Nous poserons donc premierement, qu'ils doivent estre mis en usage, & par dedans & par dehors. Par dedans pour soulager & fortifier le cœur, & dissiper la qualité venimeuse qui le pourroit gagner, on se sert avec heureus succés de Thériaque, de Mitridat, de Confection d'Alkermes, de Baume e'Egypte, & du Perou, de Rhuë, de Scordeum, de Scorçonnaire, de Viperine, d'Angelique, de Contrahierva. Mais sur tout, il faut avaler avec un peu d'eau de bourrache ou de buglose, ou de quelque autre liqueur, le poids d'ur escu, de poudre du foye & du cœur des Viperes. En general il faut user de toutes les choses qui fortifient le cœur, & qu réjouissent & réveillent les Esprits. Par dehors, on peut appliquer tous les remedes, qui ont la vertu & la faculté d'attire

tirer & dissiper toute sorte de venin. Comme sont la Ventouse appliquée sur la playe scarissée, les Cornets, & tous les medicamens chauds & attractifs, tels que sont le Galbanum, l'Ammoniac, la somentation de vin cuit, avec la racine de Serpentaria, ou la seuille d'Armoise, les Aux & les Oignons, la siente de Pigeon, le sang de la Tortuë de terre, séché & mis en poudre, & semblables.

Il n'est rien de plus assuré, que de lier au dessus de la morfure le plus prontement que faire se peut, la partie offencée; & de l'inciser aussi tôt, & même d'en emporter la piece; où du moins apres l'avoir scarissee, d'y appliquer le plutost que l'on peut, le derriere plumé d'une Poule, ou d'un Pigeon pour en attirer le venin, & cette Poule, ou ce Pigeon estant mort, il en saut reprendre un autre, tant qu'il n'y ait plus de

venin à attirer.

Il seroit aussi à desirer, que tous les Habitans des Antilles, eussent l'usage de cet excellent Antidote, qui a été éprouvé en tant de lieus, qui est connu sous le nom sameus à Orviétan, & qui se debite à Paris au bout du Pont-neuf, au coin de la ruë d'Auphine, à lenseigne du Soleil. Car cet admirable secret, a entre plusieurs autres rares qualitez, la vertu de chasser le venin de toutes sortes de Serpens, & de rabattre la force des plus puissans poisons. Voici la fasson dont ceus qui ont esté mordus de Serpens venimeus, s'en doivent servir.

Il en faut prendre la grosseur d'une séve, dissous dans du vin. Et aprés il faut faire des scarifications sur la morsure, & tirer le sang par le moyen de la ventouse. Puis y appliquer un peu d'Orviétan, & prendre garde, que le patient demeure éveillé, au moins l'espace de douze heures. Ce puissant remede, se peut conserver en sa bonté plusieurs années, pourveur qu'on ne le tienne pas en un lieu chand, où il se puisse dessécher. Et s'il devient sec, il le saut remettre en sa consistance avec du miel rosat. On en trouve aussi qui est en poudre.

Quant au regime de vivre, qu'il faut tenir durant l'usage de ce remede; Il faut éviter tous les alimens, qui, échaufent & brulent le sang, ou qui engendrent l'humeur mélancolique.

Et il se faut abstenir entierement de la purgation & de la saignée, de peur d'attirer le venin de dehors au dedans: si ce n'est que le mal eût gagné les parties nobles: Auquel cas il saudroit purger assés copieusément, & user de bains, & de choses capables d'ouvrir les pores, & de provoquer la sueur.

Que si on estoit reduit à telle extremité, qu'on ne pût recouvrer aucun des Antidotes que nous venons de décrire: En voicy encore un, qui est fort commun & tresfacile à practiquer. Il faut que celuy qui a esté mordu d'un animal venimeus. mange promtément une écorce de Citron tout frais; car elle a la vertu de munir le cœur contre le venin. S'il est possible il faut lier la partie offensée le plus serré que l'on peut, au dessus de la morsure. Il la faut en suitte scarifier, & y appliquer souvent de la salive d'un homme, qui soit à Jeun, & si on peut avoir la beste, qui a fait le mal, il luy faut couper la teste, & la broyer, jusques à ce qu'elle soit reduite en sorme d'onguent. qu'il faut appliquer tout chaud sur la playe. C'est le remede ordinaire, dont se servent les Habitans naturels du Bresil. pour se garantir de la violence du venin de ce dangereus & monstrueus Serpent, qu'ils appellent en leur langue Boicinininga, & que les Espagnols nomment Cascavel.

Les derniers memoires qui nous ont esté envoiez de la Martinique, portent que quelques Honorables Familles qui sont venues dépuis peu du Bresil avec leurs serviteurs Négres, pour demeurer en cette lle, ont donné aus Habitans la connoissance de plusieurs herbes & racines, qui croissent aus Antilles aussi bien qu'au Bresil, & qui ont une vertu souveraine pour éteindre la force du venin de toute sorte de Serpens, &

des fléches envenimées.

On se peut servir des mêmes remedes que nous avons décrits cy dessus, pour se premunir contre le venin de la Becune, & de tous les autres poissons dangereus, qui se trouvent en la mer. Ils peuvent aussi estre employez avec heureus succés, pour empescher les pernicieus essets du Suc de Manioc, de l'arbe de Mancenille, & de la piqure des Guéspes, des Scorpions, & de tous les autres Insectes venimeus.

#### ARTICLE VIII.

De l'Ecume de mer.

C Eus qui peschent ou qui se baignent en la mer, sont quelquésois accuëillis d'une certaine écume qui flotte au gré du vent, comme une petite vessie de couleur de pourpre, de disserente figure, & agreable à voir: Mais à quelque partie du corps qu'elle s'attache, elle y cause en un instant, une tressensible douleur, qui est brulante, & piquante au possible. Le remede le plus prompt qu'on peut apporter pour appaiser cette cuisante douleur, est, d'oindre la partie offencée avec de l'huile de noix d'Acaïou, mélée avec un peu de bonne eau de vie: car une chaleur en fait passer une autre.

#### ARTICLE IX.

Des Rats qui sont communs en ces Iles.

Epuis qu'il frequente aus Antilles, un si grand nombre de Navires, & qu'il arrive assez souvent, que plusieurs s'échouënt à la rade de ces lles, où ils pourrissent de vieillesse: les Rats, qui étoient autréfois inconnus aus Caraïbes, ont gagné la terre, & ils s'y sont tellement multipliez, qu'en quelques endroits, ils font grand dommage aus Patates, aus Pois, aus Féves, & particulierément au Mais ou gros Blé, qu'on nommé Blé de Turquie. Et n'étoit que les Couleuvres les detruisent, & les vont chercher bien avant dans les trous de la terre & des rochers où ils se fourrent, & même dans les couverts des maisons, qui sont composez de seuilles de Palmes, ou de Canne de sucre, on auroit sans doute de la peine à conserver des vivres. Hest vray, qu'à present il yades Chats en ces Iles, qui ne les épargnent pas. On a même dresse des chiens à leur faire la guerre, & c'est un plassir de voir comme ils sont subtils à les éventer, & adroits à leur donner la chasse, & à les tuer.

### 278 HIST. NATUR. DES ILES ANTIL. Chap. 24

Cette incommodité n'est pas particuliere aus Antilles. Et c'est bien pis au Perou, car Garcilasso en son Commentaire Royal nous témoigne, que ces vilains animaus y étans en nombre présque infiny, y sont par sois de grands dégats, ravageant les lieus par où ils passent, desolant les champs, & rongeant les fruits jusques aus bourgeons, & à la racine des Arbres.

Les Habitans des Iles, se servent encore d'une invention qu'ils nomment Balan, pour empescher que les Rats ne mangent leur cassaue, & leurs autres provisions. Ce Balan, est une espece de claye ronde, ou quarrée composée de plusieurs bâtons, sur léquels il ont coutume d'arranger la cassaue, aprés qu'elle a esté séchée au Soleil. Elle est attachée au haut de la case avec une liene; où une corde, qui tient le Balan suspendu en l'air. Et afin que les Rats ne se puissent pas couler le long de la corde, & detcendre sur le Balan, ils sont passer la corde par une calebasse bien polie, qui demeure suspendue au milieu, de sorte que les Rats étans parvenus jusques à cet endroit-là, ne trouvans point de prise pour arrester leurs pieds, & apprehendans le mouvement de la Calebasse, ils n'ont pas lassurance de passer outre. Sans ce petit secret, les Habitans auroient de la peine à conserver leurs vivres.

Voila comme le sage Auteur de la Nature, a voulu par un admirable contrepoids, qui balance toutes les persections de l'univers, que les Païs qui ont quelques avantages par dessus les autres soient à l'opposite sujects à des incommodités, qui ne se rencontrent point ailleurs: Et comme sa Divine Providence, qui pourvoit puissamment aus besoins de ses creatures, a mis l'Antidote aupres du venin, le remede joignant le mal, & a même ouvert devant l'homme, les inépuisable tresors de la grace, & de la nature, pour le premunir contre les injures de l'air, les outrages des saisous, la violence des poisons, & de tout ce que la terre à produit de plus dangereus, dépuis qu'elle à esté envenimée par le premier peché.

Fin du premier Livre de l'Histoire des Antilles.

# HISTOIRE NATURELLE

ET

MORALE

DES

# ILES ANTILLES

DE

LAMERIQUE

# LIVRE SECOND.

COMPRENANT

L'HISTOIRE MORALE.

# 

BELLILLES

ELVICE E E TOVAL



# HISTOIRE NATURELLE ET MORALE

DES

### ILESANTILLES

DE

L'AMERIQUE.

### LIVRE SECOND.

Comprenant l'Histoire Morale.

#### CHAPITRE PREMIER.

De l'Etablissement des Habitans Etrangers dans les Iles de Saint Christofle, de Nieves, de la Gardeloupe, de la Martinique, & autres Iles Antilles.

Prés avoir achevé, tout ce qui pouvoit estre de l'Histoire Naturelle des Antilles, il faut venir à l'Histoire, que nous appellons Morale, & traiter dores en toute la suite de ce Livre, des Habitans de ces lles, dont nous avons déja fait quelque mention, selon qu'il est venu à propos, en la

description que nous avons donnée au Livre precedent, de chacune de ces lles en particulier. Nous parlerons premie-

Nn rement

rement des Etrangers, ou des Européens, autant qu'il sera necessaire à nôtre dessein. Et puis nous descendrons, à une ample & particuliere consideration des Indiens, Habitans naturels du Pais, dont le sujet peu connu, demande une deduction de plus longue haleine, & une recherche plus exacte &

plus curieu e. Les Espagnols, se fondans sur la Donation du Pape Alexandre fizieme, & sur quelques autres raisons apparentes, pretendent que le droit de naviger en l'Amerique, & d'y établir des Colonies, soit au Continent soit aus les, leur appartient privativement à tous autres. Mais outre que la vanité de cette arrogante presomption, se découvre assez d'elle même, & que ce seroit interrompre le fil de nôtre Histoire, que de nous arréter icy à une telle controverse, le Docte & curieus Bergeron, a si exactément traitté cette question, & si chairement montré l'absurdité de cette chimere, en son Traitté des Navigations, que ce seroit pene perduë de s'y étendre davantage, & d'y vouloir apporter de nouveaus éclaircissemens. Austi tous les Rois & Princes Chrétiens, ont toujours contesté au Roy d'Espagne, ce pretendu droit qu'il s'attribuë. Et ils ne l'ont pas seulement combattu par paroles & par écrits: mais encore par les effets, ayant envoyé de tems en tems des flottes en l'Amerique, pour y faire des Peuplades, & se mettre en possession de plusieurs terres de ce nouveau Monde; où particulierement se sont signalez les François, les Anglois, & les Hollandois.

Mais les plus renommées de toutes les Colonies que ces trois Nations possedent en Amerique, & celles qui sont les plus frequentées des Marchands, comme étant les plus avantageuses pour le commerce, ce sont celles des Antilles. Les François & les Anglois, comme on le peut remarquer au premier Livre de cette Histoire, y sont les plus avancez; & ont en partage les plus grandes, les plus riches, & les plus peuplées

de toutes ces Iles.

l'est aussi constant, que ces Nations en leur établissement, n'ont pas suivy les cruelles & Barbares Maximes des Espagnois, & n'ont pas impitoyablement exterminé comme eus, les Peuples originaires du païs. Car si elles les ont trouvez

dans

dans les terres qu'elles possedent, elles les y ont conservez pour la plûpart, & ont contracté alliance avec eus. Il est bien vray, que les Caraibes ont dépuis un long tems de grands differens avec les Anglois: mais l'origine de leurs querelles vient de quelques sujets de mécontentement, qu'ils ont receus de quelques particuliers de cette Nation, qui en corps à desapprouvé leur procedé: & en toute rencontres, a témoigné qu'elle desiroit, qu'ils sussent traittez avec la même humanité, moderation, & douceur Chrétienne, d'ont les amples & florissantes Colonies de la Virgine & de la Neuve Angleterre, qui relevent de sa surisdiction, ont usé jusques à present, à l'endroit des Habitans naturels de l'Amerique Septentrionale, où elles sont établies: avec léquels elles entretiennent une si sainte, & si parfaite correspondence, qu'else leur a facilité les moyens, de les instruire avec un heureus succés, es mysteres de la Religion Chrétienne, & de fonder un grand nombre de belles Eglises, au milieu de ces pauvres Peuples.

Surtout, il est tres-averé, que lors que les François se sont établis à la Martinique, à la Gardeloupe, & à la Grenade, ils l'ont fait par l'agréement des Caciques, & des principaus d'entre les Caraibes, qui ont désavové ceus des leurs, qui ont voulu aller au contraire; & qui ont employé leurs forces & leurs bons avis pour reprimer leurs desseins, & faire entrer les nôtres en la paisible possession, de ce qu'ils leur avoyent auparavant accordé. Ce qui justifie, que nous ne sommes pas coupables des mêmes violences que les Espagnols, & que nôtre procedé en l'établissement de nos Colonies aus lles, n'a pas esté semblable au leur. Que s'y on nous objecte que nous les avons chassez de Saint Christosle, & de la Gardeloupe, & qu'encore à present, nous avons guerre avec ceus de la Martinique. Nous répondons, que lors que nous avons peuplé ces lles, nous n'avions autre but, que l'edification & l'instruction de ces pauvres Barbares, & que si contre nôtre premiere intention, nous avons été obligez d'user de severité à l'endroit de quelques uns, & de les traitter comme ennemis, ils ont attiré ce malheur sur eus, en violant les premiers, les sacrées loix de l'aliance qu'ils avoyent contractée

avec nous, & en prenant des conseils sanguinaires, qui eussent étoussé nos Colonies dans leur berceau, s'ils n'eussent esté découverts.

Les Colonies Françoises & Angloises ont eu leur commencement en même tems, c'est à dire en l'an mil six cens vint-cinq. Monsieur Desnambuc, Gentil-homme Francois, de l'Ancienne Maison de Vauderop, & Capitaine entretenu par sa Majesté en la mer du Ponant, & Monsieur WAERNAER, Gentil-homme Anglois (lequel nos Francois nommovent Monsieur Ouarnard, pour faciliter la pronontiation du double W, que nôtre langue ignore) ont en un même jour pris possession de l'île de Saint Christofle, au nom des Rois de France, & de la Grand' Bretagne leurs Maîtres, pour avoir un lieu de retraite assurée, & une bonne rade pour les Navires de l'une & de l'autre Nation, qui frequentoient en l'Amerique. Cette lle, ayant tous les rares avantages que nous avons amplement déduits au Chapitre qui en contient la description, étoit fort visitée des Espagnols, qui y prenoient souvent leurs rafraichissemens, en allant & en retournant de leurs longs voyages. Ils y laissoient aussi quelquéfois leurs malades, qui étoient traittez par les Indiens Caraïbes, avec léquels ils avoient fait la paix a cette condition

Ces Messieurs donc considerant, que s'ils possedoient cette terre, ils incommoderoient l'Espagnol leur ennemy commun en l'Amerique, & qu'ils auroient une bonne & seure demeure, pour jetter les sondemens des Colonies, qu'ils se proposoient de dresser en ces lles, ils s'en rendirent maitres; & y laisserent des hommes pour la garder. Mais avant que d'en partir, craignant que les Indiens ne somentassent quelque secrette intelligence avec les Espagnols, ou qu'en leur absence, ils n'executassent la resolution, que certains Sorciers, qui sont en haute estime parmy ce Peuple, leur avoient sait prendre dépuis peu, de mettre à mort tous les Etrangers, qui étoient en leur terre; ils se désirent en une nuit de tous les plus sactieus de cette Nation; & peu aprés ils contraignirent tous les autres qui s'étoient cantonnez & mis en desense, à se retirer ailleurs, & à leur laisser la place libre.

Aprés

Aprés quoy, Monsieur Desnambuc s'en retourna en France, & Monsieur Ouarnard en Angleterre, où leur conqueste, & tout leur procedé furent agréez des Rois; & la permission leur ayant été donnée d'y faire passer des hommes, ils y retournerent en bonne compagnie, en qualité de Gouverneurs, & de Lieutenans pour les Rois de France, & de la Grand Bretagne, leurs Maitres.

Mais avant que Monsieur Desnambuc vint cultiver & poursuivre sa conqueste, il creut que pour avoir un puissant appuy en France, qui prit Interest en la conservation de cette Ile, sous la Souveraineté du Roy, & pour assurer & avancer ainsi ses desseins, il feroit bien, de dresser une Compagnic de personnes d'autorité, qui eussent la direction & la Seigneurie de cette lle. & des autres qu'il pourroit conquerir & soûmettre à l'obeissance du Roy: à condition, que cette Compagnie eutsoin, & prit à cœur d'y faire passer des hommes pour conserver la terre, & la cultiver : d'y envoyer des Ecclesiastiques, & de pourvoir à leur entretenement : d'y faire bâtir des Forts pour la seureté des Habitans, & de les munir de Canons, de poudre, de boulets, de mousquets, de mesche & de balles: en un mot d'y entretenir un bon arsenal, pour avoir toujours en main, déquoy faire teste à l'ennemy.

Cette Compagnie ou Societé, fut établie au moys d'Octobre de l'an mil six cens vint-six, tant pour l'Ile de Saint Christosle, que pour les adjacentes, & sut approuvée par le Roy: & dépuis ellê fut confirmée & favorisée de nouvelles concessions, & de tres-beaus Privileges obtenus de sa Majesté, le huitième de Mars mil six cens quarante deus pour toutes les lles de l'Amerique, situées dépuis le dixième, jusques au

trentiéme degréau deça de l'Equateur.

Monsieur Desnambuc, ayant ainsi mis ordre à ses affaires en France, retourna à Saint Christosse avectrois cens hommes, que les Seigneurs de la Compagnie nouvellement erigée avoient levez, pour jetter les sondemens de cette Colonie: il amena aussi plusieurs braves Volontaires, qui tenoient à gloire de suivre un si celebre Avanturier, & de prendre part dans ses honorables fatigues, sous l'esperance, de recueillir aussi en son tems, le fruit de ses conquestes. Ils arriverent tous à Saint

Nn 3

à Saint Christosse au commencement du Printems de l'année mil six cens vint-sét: & bien qu'ils eussent beaucoup souf-sert durant leur voyage, & qu'ils sussent malades pour la plûpart ou affoiblis, ils ne se laisserent point abbatre à ces rudes épreuves: mais se souvenans, que les belles entreprises sont toujours accompagnées de grandes difficultez, & que les roses ne se cueillent que parmy les épines, ils commencerent dés-lors à mettre la main à l'œuvre, & ayans appris dans peu de jours de ceus qu'ils avoient trouvé dans l'He, tout l'ordre qu'il faut tenir pour désricher les bois, dresser les habitations, cultiver la terre, planter les vivres & le Tabac, & pour faire tous les dévoirs, qui sont requis dans les nouveaus établissemens, ils seconderent les genereus desseins de leur Capitaine, qui les animoit puissanment par ses paroles, & par son bon exemple.

Les partages de l'Île entre les deus Nations, avoient été projettez avant ce voyage: mais ils furent conclus & arrétez solennellement, le treizième du moisd e May en la même année. Car afin qu'un chacun put travailler avec assurance sur son propre fonds, & que les nôtres n'eussent rien à démesser avec les Anglois: Monsieur Ouarnard étant aussi retourné d'Angleterre, quelque tems avant Monsieur Desnambuc, où il s'étoit aussi appuyé d'une Compagnie, qui prenoit la protection de ses entreprises: ils diviserent entre eus toute la terre de l'Ile, & y poserent les limites, telles qu'elles se voient encore aujourduy, à condition toutefois, que la chasse & la pesche seroient par tout libres aus Habitans des deus Nations, & que les Salines, les bois de prix, qui sont propres à la teinture, ou à la menuyserie, les rades, & les mines demeureroient aussi communes. Ils convinrent encore de certains articles, qui furent agréez & arrétez de part & d'autre, pour entrerenir une bonne correspondance, prevenir toutes jalousies, & éviter tous les sujets de disputes & de contestations, quispeuvent aisément naistre, entre des Peuples de differentes humeurs. Ils firent aussi ensemble une ligue defensive, pour s'entre secourir aubesoin, & se prester main forte, pour repousser l'ennemy commun, & quiconque voudroit troubler la paix & le repos, dont ils esperoient de

jouir

jouir par ensemble, en cette aimable terre, qui leur étoit

echeuë en partage.

Après ces choses; les deus Gouverneurs travaillerent à l'envy. à l'affermissement & à l'ornement de leur Colonie. Mais il faut avouer, que les Anglois eurent de trégrands avantages par dessus les François, pour faciliter & conduire à chef leurs desseins. Car outre que cette Nation-là; qui est née au sein de la Mer, supporte plus facilement que nous, les fatigues des voyages de long cours, & qu'elle s'entend mieux à faire de nouvelles Peuplades: La Compagnie qui fut établie à Londres, pour la direction de celle de Saint Christofle, pourveut si genereusement à ce qu'elle sut assistée des sa naissance, d'hommes, & de vivres, qui étoient necessaires pour leur subsistence, jusques à ce que la terre leur en eut produit, & elle eut tant de soins, que de tems en tems elle fut rafraichie de nouveau secours, & de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans ces commencemens, qu'elle prosperoit & s'avançoit à veuë d'œil, pendant que la nôtre, qui étoit dépourveue de toutes ces assistances, ne faisoit que languir, & même se sut facilement écoulée, si l'affection qu'elle avoit pour son chef, & la haute estime qu'elle avoit concenë de sa valeur, ne l'eussent entretenuë à sa devotion, & liée tres-étroitement à son service.

Pendant donc que nôtre Colonie souffroit toutes ces soiblesses, & qu'elle ne subsistoit que par son courage; celle des Anglois profitant de ses forces, en poussa une nouvelle dans l'île de Nieves, qui n'est separée de Saint Christosse, que par un petit bras de mer, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais si ce petit nombre auquel nos gens étoient reduits, ne leur permetroit pas de faire de pareils progrez, Monsieur Desnambuc, s'étudioit en recompense de les affermir, & de les policer par plusieurs beaus Reglemens, dont nous concherons icy quelques uns des principaus articles, asin que la memoire en soit precieusement conservée, pour l'instruction de la posterité.

En premier lieu, par ce que par la paix & la concorde, les plus petites choses s'accroissent, & que la division fait écouler, & evanouir les plus grandes: Il vouloit que tous les

Habitans de l'Ile, qui reconnoissoient son autorité, conservassent entre-eus une tres-parfaite union, laquelle il leur recommandoit en toutes occurrences, comme la colomne de leur petit Estat, & le sacré Canal d'où toutes sortes de benedictions du Ciel & de la Terre, decouleroient abondanment sur eus. Et d'autant qu'il est impossible, que dans la conversation mutuelle il ne survienne beaucoup de choses, qui seroient capables d'alterer souvent cette aimable correspondance, s'il n'y étoit promptément pourveu: il desiroit que semblables differens sussent au plûtost terminez avec douceur, & même avant le coucher du Soleil, s'il étoit possible.

Il leur ordonnoit d'estre Loyaus, ronds, & sinceres dans toutes leurs affaires; d'estre courtois & secourables envers leurs voisins, & de tenir aussi religieusement la parole qu'ils avoient donnée, que s'y elle cut esté redigée par écrit, & re-

ceuë par devant des Notaires.

Afin que le travail trop assidu de leurs habitations, ne leur sit oublier le métier de la guerre, ou que leur courage ne se ramollit dans le prosond repos, & qu'au besoin ils sceussent manier les armes & s'en servir avec d'exterité, il vouloit qu'ils en sissent souvent les exercices, qu'ils s'y fassonnassent selon les regles de la discipline militaire, & bien qu'ils sissent tous prosession de cultiver la terre, qu'ils eussent la grace & l'air genereus des Soldats, & qu'ils en portassent entous tems les marques & les livrées, ne sortant jamais de leur quartiers sans armes à seu, ou du moins sans avoir l'épée.

Que s'il les formoit en cette sorte, asin qu'aus occasions ils sissent paroître leur valeur, & leur courage à l'endroit des ennemis; Il les obligeoit d'ailleurs, d'estre dous & humains les uns envers les autres; Et il ne pouvoit soussir, que les plus forts soulassent les plus foibles. C'est pourquoy il sit cette belle ordonnance, laquelle est encore en vigueur dans toutes ces Iles, assavoir, que les maitres ne pourroient engager leurs serviteurs que pour trois ans, durant léquels ils seroyent tenus de les traitter avec toute moderation & douceur, & de n'exiger d'eux qu'un service raisonnable, & pro-

portioné à leurs forces.

Ses soins s'étendoient notamment, à l'endroit des nouveaus venus, & afin que des leur arrivée, ils eussent dequoy se mettre à couvert des injures de l'air, & que leur travail ne fut point retardé à faute de logemens, il desiroit, qu'aussi tost que la place qu'ils avoient destinée pour faire leur bâtiment étoit découverte, tout le Voisinage les aidast à l'élever. Cette louable Institution sut si bien receuë, & si soigneusement prattiquée, qu'il n'y avoit aucun des Habitans qui n'en reconnut l'equité, & qui ne tint à bonheur dans ces occasions, d'y contribuer volontairément ses pénes & ses soins. Les uns alloient couper les bois qui étoient necessaires, les autres couroyent aus roseaus, & aus seuilles de palmes, pour saire les palissades & le couvert, les meilleurs Architectes plantoyent les fourches, élevoyent les chevrons, & attachoient la couverture, & ils étoient tous dans un si aimable empressement, que le petit edifice se trouvoit logeable dans peu de jours, sans que le proprietaire eut besoin de semettre en aucun fraiz, qu'a pourvoir tant seulement, à ce que la boisson ordinaire du pais, ne manquast point durant ce travail, à ces charitables ouvriers.

Enfin il avoit en horreur les paresseus, qui vivent de la sueur & du travail d'autruy, comme les Bourdons du miel des Abeilles; mais pour ramener en nos jours, une petite image du siecle d'or, qui est tant prisé des Anciens, il incitoit tous les Habitans à estre liberaus, communicatifs des biens que Dieu leur avoit departy, & à témoigner leur charité & leur Hospitalité envers tous ceus qui les venoient visiter, afin qu'a l'ávenir, on ne sut pas obligé d'établir parmy eus des Hosteleries, des Cabarets & de semblables lieus de débauches, qui serviroient de retraite aus oiseus & aus dissolus, & qui attireroient la desolation & l'entiere ruine de la Colonie.

Cependant que Monsieur Desnambuc, regloit si sagement sa petire République, & qu'il l'entretenoit de l'esperance d'un prompt secours; les Seigneurs de la Compagnie, imitans le naturel de plusieurs de nôtre Nation, qui voudroient moissonner incontinent apres les sémailles, étoyent de leur part, dans une continuelle attente de quelques Navires chargez

de tout ce qu'il y a de plus riche, & de plus precieus dans l'Amerique, pour remplacer avec usure, ce qu'ils avoient deboursé, pour faire le premier embarquement; & jusques à ce que ceretour fut arrivé, ils ne pensoient à rien moins, qu'à se mettre en de nouveaus fraiz. Monsieur le Gouverneur, ayant remarqué que toutes les Lettres qu'il avoit envoyées à ces Messieurs sur ce sujet, n'avoyent point obtenu de reponces favorables, se resolut avant que la Colonie sut reduite à une plus grande extremité, de les aller trouver en personne, & d'entreprendre un second voyage, pour solliciter ce secours, duquel dépendoit la seureté de leurs premieres avances, & la subsistence des François en cette Ile. Ce bon dessein, que le zele qu'il avoit pour la gloire de nôtre Nation luy avoit inspiré, reussir selon son cœur; Car étant arrivé à Paris, il sçeut si bien representer l'importance & la necessité de ce secours à Messieurs de la Compagnie, qu'ils luy accorderent trois cens hommes, & des vaisseaus munis de toutes les provisions necessaires, pour les rendre à Saint Christosle.

Ce renfort tant attendu de nôtre Colonie, luy arriva heureusement au commencement du mois d'Aoust, de l'an mil six cent vint-neuf, & elle le reçeut avec tant de joye & de satisfaction, qu'elle s'imaginoit d'estre patveruë au comble de ses souhaits, & que dez lors elle pouvoit surmonter aisément, tout ce qui voudroit traverser l'execution de ses projets. Mais comme les prosperitez de cette vie sont de courte durée, à péne s'étoit elle égayée deus mois en la possession de ce bonheur, qu'une puissante Flotte d'Espagne vint sondre sur elle. Dom Federic de Tolede qui la commandoit, avoit ordre exprés avant que de descendre à la Havanne, à Cartagene, & aus autres plus celebres ports du sein de l'Amerique, de s'arréter à Saint Christosse, & d'en chasser les François & les Anglois, qui s'y étoient établis dépuis peu

d'années.

Certe armée navale, qui étoit composée de vint-quatre grands Navires de charge, & de quinze Fregates, se saissit pour premier acte d'hostilité de quelques Navires Anglois qui étoyent à l'ancre prés de l'Île de Nieves, puis elle vint mouiller à la rade de Saint Christoste, à la portée du Canon

de la Basse-Terre, où Monsieur de Rossey commandoir. Les forts des deus Colonies, n'étoyent pas encore en état pour soutenir un siege, ils étoyent dépourveus de vivres, toutes les munitions de poudre & de bales, qui se trouvoyent dans l'Ile, ne pouvoient pas faire des grands effets, & quand les deus Nations eussent uny toutes leurs forces, elles n'eussent pas pu resister à une si redoutable armée: mais leur courage suppleoit à tous ces défauts; car afin que l'ennemy n'eut pas sujet de se glorisier d'estre venu à bout de ses desseins, sans quelque opposition; Monsieur Desnambue, détacha du quartier de la Cabes-terre où il commençoit de se fortisser, tous ses meilleurs soldats, pour aller au sécours de celuy qui étoit menacé, & les Anglois, y firent passer quatre de leurs

meilleures Compagnies.

Aussitôt que ces troupes furent arrivées au rendez-vous, elles s'employerent d'un commun accord avec les Habitans du quartier, à se retrancher le long de la coste, pour repousser vigoureusement l'ennemy & luy contester la descente, & sans doute, elles luy eussent bien donné de la péne, si elle eussent esté bien commandées, & que cette premiere ardeur n'eut esté ralentie, par la frayeur qui faisit tellement le cœur de Monsieur de Rossey, qu'il l'eut laissé mettre pied à terre, & venir aus approches sans aucune resistance, si un jeune Gentil-homme Neveu de Monsieur Desnambuc, frere aisné de Montieur du Parquet, qui est a present Seigneur & Gouverneur de la Martinique, n'eut obtenu la liberté de passer les retranchemens, & de donner sur la premiere Compagnie des ennemis qui parut sur le sable. Il sut soutenu de quelques Volontaires, qui voulurent avoir part à sa gloire, mais, il les devança tous de beaucoup en courage & en resolution; car il attaqua avec tant de vigueur celuy qui conduisoit la troupe, qu'il le tuá & plusieurs autres des plus vaillans de sa Compagnie, qui eurent l'assurance de vouloir éprouver sa valeur; mais étant abandonne de ceus qui l'avoient suivy en ceste meslée, il sut tellement investy de la multitude, qui venoit fondre sur luy, qu'enfin il sut abbatu & emporté dans l'un des navires des ennemys, où apres tous les devoirs qu'on fit pour le guerir de ses blessures, il mourut au grand régret de l'un &

de l'autre party, qui avoit été témoin de sa generosité, & qui ne pouvoit se lasser de luy donner tous les plus beaus éloges,

que sa vertu avoit merités.

Durant ce choc, qui devoit estre soutenu un peuplus vigoureusement des nôtres, le General de la Flotte, sit détacher en un même tems, de tous les Navires de grandes Chaloupes remplies de Soldats bien armez, qui descendirent en fort bon ordre, & couvrirent la rade. C'est ce qui redoublal'épouvantement de Monsieur de Rossey, qui de peur d'estre opprimé de cette multitude, fut d'avis de ceder à la force, & de faire une honorable retraite, avant que les nôtres sussent investis & envelopés de tous costez. Cette resolution prise tumultuairement, fût fort mal receuë de tous ceus qui étoyent jalous de la gloire de nostre Nation, & qui eussent desiré que l'ennemy, eut acheté un peu plus cherément le degast de leur Colonie: mais les suffrages que l'épouvantement suggeroit en cette fatale conjoncture ayans prevalu, il fut arrêté qu'à l'instant même, on prendroit le chemin de la Cabes-terre, & que là on aviseroit plus amplement, à tout ce qui seroit jugé necessaire, pour le salut commun.

L'Espagnol, voyant que nos gens abandonnoyent seur Fort, & seur retranchemens, sans avoir sait beaucoup de ressistance, crut que cette retraite n'étoit qu'une feinte, qui étoit menagée à dessein, de l'attirer dans quelque embuscade, qu'on suy avoit dressée dans les bois. Ce soubçon, qui étoit appuyé sur quelques apparences, le retint de poursuivre sa victoire, & l'arréta au quartier de la Basse-terre, jusques à ce qu'il eut apris au vray l'état de toute l'île, & qu'il eut pourveu, à tout ce qu'il trouveroit estre le plus expedient, pour executer promptement & sidellement, tous les points de sa commission.

Pendant que l'ennemy prenoit ainsi ses mesures, pour conduire à chef ses desseins, sans se mettre en danger: Monsieur Desnambuc surpris d'un si subit changement, & d'un succés si inesperé, tâchoit de r'assurer les siens, & de les encourager à porter constamment cette disgrace: leur remontrant qu'elle n étoit pas irremediable: que l'ennemy ne s'opiniatreroit pas à demeurer dans l'Île, jusques à ce qu'il en eut entierement chassé les Habitans; qu'il avoit des affaires de plus grand poids, qui l'appelloyent ailleurs; qu'il ne s'engage-roit pas facilement dans les forets, qu'il luy faudroit traverser de necessité, pour venir à son Quartier; qu'ils pouvoyent s'y mettre en bonne desense, pour soutenir ses efforts, & luy faire marquer de son sang cette invasion, s'il entreprenoit de passer outre; & qu'ence cas, il y avoit même en chemin des endroits si forts de nature, que peu d'hommes le pourroyent arrêter, & le contraindre de retourner sur ses brisées.

Ces avis étoient tres-judicieus: mais la terreur avoit tellement préoccupé les esprits, & la consternation étoit si generale, qu'ils ne furent point pesez selon leur merite. L'affaire étant donc mise en deliberation, la conclusion fût, qu'on abandonneroit l'Île, & que la Colonie se transporteroit en quelque autre, qui ne donneroit point tant d'ombrages à l'Espagnol, & qui seroit plus écartée de la route ordinaire de sa Flotte. Monsieur Desnambuc, qui prevoyoit que quelque couleur qu'on pût donner à cette resolution, elle seroit notée de quelque lâcheté, qui flétriroit l'opinion qu'on avoit justement conceue de la valeur des François, & étouseroit en un instant ces grandes esperances, qu'on avoit euës de leur Colonie, ne pût point estre persuadé d'y donner son ap-Neantmoins, encore qu'il fut d'un sentiment probation. tout contraire, pour ne point abandonner dans cette trifte rencontre, ceus qu'il avoit amenez de si loin, & avec qui il avoit passé tant de mers, & essuyé tant de perils; il s'accommoda à leur humeur, & s'embarqua avec eus dans quelques navires qui se trouverent à la rade; & ainsi pour éviter un plus grand desordre, en se surmontant soy même, il témoignas qu'il oublioit genereusement, le peu d'estime qu'ils faisoyent de ses rémontrances.

Les Quartiers des Anglois, étoient aussi dans un grand desordre, ils avoyent apris que l'ennemy étoit maitre de toute la Basse-terre: qu'il ruinoit la Fortresse des François, apres en avoir enlevé le Canon: qu'il avoit déja brulé toutes les cases, & fait le degast des habitations du quartier. Ils croioyent à châque moment, qu'il venoit sondre sur eus avec toutes sesforces, & dans cette apprehension les uns essaioyent de se fauver par mer, ou de se retirer sur les montagnes, pendant que les autres, qui étoyent un peu plus courageus, surent d'avis d'envoyer des Députez à Dom Federic, pour le prier de vouloir entendre à quelque accommodément: mais pour toute reponse, ils receurent un commandement exprés de sortir promtement de l'Île, ou qu'autrément ils seroyent traittez avec toute la rigueur, dont les armes permettent d'user à l'endroit de ceus, qui s'emparent contre tout droit, du bien qui ne leur apartient pas.

Pour faciliter ce départ que Dom Federic leur ordonnoit, on leur rendit selon ses ordres les Navires, que sa Flotte avoit pris devant l'Île de Nieves, & il voulut qu'ils s'y embarquassent sans aucun delay, & qu'en sa presence ils sissent voile vers l'Angletere. Et parce que ces vaisseaus ne pouvoient pas contenir une si grande multitude, il permit à tous ceus qui n'y purent pas avoir place, de demeurer dans l'Île, jusques à ce qu'il se presentât une occasion savorable, pour suyvre leurs compagnons. Aprés cette expedition, Dom Federic sit lever l'ancre à ses Navires pour continuer leur voyage: mais incontinent que les Anglois qui étoyent restez curent perdu de veue cette flotte, ils commencerent à se rallier, & à sormer une constante resolution, de relever courageusement les ruines de leur Colonie.

Pendant que ces choses se passoyent à Saint Christoste, les François qui en étoyent sortis au commencement de cette déroute, avoyent tant enduré sur mer, à cause du manquement de vivres & des vens contraires, qu'ils avoyent été contrains de rélâcher aux Iles de Saint Martin & de Montserrat, aprés avoir visité en passant celle d'Antigoa. Ils eussent bien souhaitté de se pouvoir établir en quelcune de ces terres: mais elles ne leur sembloyent que des affreus déserts, en comparaison de celle qu'ils avoyent quittée. Sa douce idée repassoit incessamment devant leurs yeus, ils l'à regrettoient à châque moment, & l'aimable souvenir de cet agreable sejour, où la Providence Divine les r'appelloit, par des voyes qui leur étoient inconnuës, leur sit naistre le desir de s'informer de l'état auquel l'Espagnol l'avoit l'aissé, puis-qu'ils en étoyent si voisins. Pour contenter cette louable curiosité,

Chap. 1

ils y firent passer l'un de leurs Navires, qui leur rapporta à son retour, que la Flotte ennemie s'étoit entierement retirée, & que les Anglois qui y étoient restez, travailloyent courageusement à rebatir leurs cases, à planter des vivres & à reparer leurs desolations.

Cette agreable nouvelle, resuscita en un instant toutes les esperances de nos François, & releva glorieusement le courage des plus abbatus: de sorte qu'il ne fallut pas employer beaucoup d'artifice, pour les animer au retour, & pour leur persuader de se rendre en toute diligence en cette delicieuse terre, qui possedoit déja leurs cœurs & toutes leurs plus tendres affections.

Aussi-tost qu'ils y surent arrivez, chacun reprit son posse & retourna sur sa place, en bonne intention de s'y affermir, & d'en relever promtément le debris: Mais la famine qui les talonnoit, eut sans doute interrompu le cours de tous ces beaus desseins, & ils sussent successeaus desseins, & ils fussent succembez sous le faiz des pesans travaus qu'il leur falloit entreprendre en un même tems, pour rebâtir leurs maisons, & planter des vivres, si dans ces extremitez si pressantes, Dieu ne leur eut suscité le secours de quelques Navires des Provinces Unies, qui les vinrent vissiter à labonne heure, & ayant reconnu leur trisse état, les assistement genereusement de vivres, d'habits, & de toutes les choses qui leur étoient necessaires dans ce grand abandonnément où ils se trouvoient reduits: & même pour leur faire la faveur toute entière, ils se contenterent de leur simple parole, pour assurance de toutes ces avances.

Nos gens, s'étans tirez doucement à l'ayde de ce secours, hors du mauvais pas où ils se voioyent accrochez, dez l'entrée de leur rétablissement, travaillement en suite avec tant d'ardeur en leurs habitations, que Dieu benissant l'œuvre de leurs mains, la terre leur produssit des vivres, & du Tabac en si grande abondance, qu'ils contenterent avec honneur leurs charitables Creanciers, & en peu de tems ils se trouverent beaucoup mieus accommodez, qu'ils n'étoient avant leur déroute. Mais il leur falloit encore des hommes pour appuyer leurs entreprises, & entretenir le commerce, qui commençoit à s'établir parmy eus. Pour remedier à ce besoin, Monfieur

HISTOIRE MORALE, Chap. 1 296

sieur Desnambuc, qui voyoit sa constance couronnée d'un si heureus succés, ne trouva point de plus seur, ni de plus dous expedient, que de permettre aus principaus Habitans de la Colonie d'aller en France, pour en lever, & les y amener à leurs propres fraiz. Ce sage conseil ayant esté suivy, l'Ile se peupla en peu d'années de plusieurs braves hommes, qui la mirent en reputation,

La Colonie Angloise, répara aussi en peu de tems, toutes les bréches que le ravage de l'Espagnol luy avoit faites. Et la Compagnie de Londres qui s'étoit chargée de sa direction, ne se lassant point de luy envoyer des hommes & des raffraichissemens, les deus quartiers qu'elle occupoit dans l'Ile de Saint Christofle, se trouverent si étroits pour contenir une si grande multitude, qu'outre l'Île de Nieves qu'elle avoit peuplée avant la déroute, elle eut assés de force pour pousser en moins de 4 ans des nouvelle Peuplades dans Celles de la Barboude, de Montserrat, d'Antigoa, & de la Barbade, quis'y sont merveilleusement accruës, & se sont renduës fameuses par le trafic des riches Marchandises qu'elles fournissent, & par le nombre de leurs habitans, comme il se peut voir, par les descriptions particulieres que nous avons données de ces lles, au commencement du premier Livre de cette Histoire.

Pour ce qui est des Colonies Hollandoises aus Antilles, elles ne content leur établissement qu'aprez celles des François & des Anglois. Et ce n'est pas l'Etat qui a fourny aus frais, mais des Compagnies particulieres de Marchands, qui ont desiré, pour faciliter le commerce qu'ils ont en toutes les Iles, que les François & les Anglois occupent, d'avoir des places de retraitte assurée pour raffraichir leur Navires. La plus ancienne de ces Colonies, qui relevent de la Souveraineté de Messieurs les Etats Generaus des Provinces Unies, est celle de Saint Eustache. Elle sut établie environ le même tems, que Monsieur Oüarnard forma cellede Montserrat, c'està dire en l'an 1632. Elle est considerable, pour estre en une place tres-forte de nature; pour le nombre & la qualité de ses Habitans: pour l'abondance du bon Tabac qu'elle a produit jusques à present: & pour plusieurs autres rares avantages, dont nous avons déja

parlé, au Chapitre cinquiéme du Livre precedent.

Mon-

Monsieur Desnambuc, n'avoit pas moins de Passion ni de generosité que les autres Nations pour étendre sa Colonie: mais n'ayant pas esté secouru comme il eût esté requis dans ces commencemens, & ses desseins ayans esté souventésois traversez de plusieurs sacheuses rencontres, il eut ce déplaisir, de voir plusieurs belles Iles occupées par d'autres, avant qu'il fut en état d'y prendre part, & de pousser sa conqueste hors des limites de Saint Christofle. Il avoit dépuis un long tems jetté les yeus sur l'île de la Gardeloupe, comme étant l'une des plus belles & des plus grandes de toutes les Antilles, mais au même instant qu'il se disposoit pour y envoyer des hommes, il fut prevenu par Monsieur de l'Olive, l'un des principaus habitans de sa Colonie, qui pendant un voyage qu'il avoit fait en France pour ses affaires particulieres, s'associa avec Monsieur du Plessis, & quelques Marchands de Dieppe pour y établir une Colonie, sous la commission des Seigneurs de la Compagnie des Iles de l'Amerique.

Ces deus Gentils-hommes, étans établis Gouverneurs de la Gardeloupe avec égale autorité, y arriverent le vinthuitieme de luin, mil six cens trente cinq, avec une Compagnie de cinq cens hommes, qui furent accüeillis dez leur arrivée de la famine, & de diverses maladies, qui en enleverent plusieurs. On tient, que le premier de ces maus leur survint, pour s'estre placez d'abord en des endroits, où la terre étoit la plus ingrate & la plus mal-propre au labourage, qui fût en toutel'Ile; & pour avoir entrepris trop legerement la guerre contre les Caraïbes Originaires du lieu, qui leur eussent pû fournir en toute abondance la plûpart des vivres, qui étoient necessaires pour leur subsistence dans ces commencemens, jusques à ce que la terre leur en eût produit. Les maladies suivirent les mauvaises nourritures, que la faim les contraignoit de prendre, à faute de choses meilleures: à quoy on peut aussi ajouster, que la terre n'étant pas encore défrichée, l'air y étoit facilement corrompu.

Monsieur du Plessis, voyant les malheurs qui de jour en jour fondoient sur cette nouvelle Colonie, & ayant tout sujet d'en apprehender encore de plus grands à l'avenir, en conceut un tel déplaisir, qu'il mourut dans le séttiéme mois

aprés son arrivée. Il sut regretté de tous les François, & même des Indiens, qui avoyent toûjours témoigne beaucoup de déserence à ses sentimens, & d'amour & de respect pour sa personne. Il étoit doué d'une grande prudence, & d'une humeur si affable & si obligeante, qu'il attiroit les

cœurs de tous ceus qui traitoient avec luy. Aprés le decés de Monsieur du Plessis, Monsieur de l'Olive s'empara de tout le Gouvernement, & comme il étoit autant remuant, que son Collegue avoit esté dous & moderé, il defera tant aus confeils violens de quelques brouillons, qui l'obsedoient continuellement; qu'il sit bientôt aprés entreprendre, cette guerre suneste contre les Caraïbes, qui pensa ruiner cette Colonie naissante. Il est vray, qu'il les pressa d'abord si vivement, qu'il les obligea de luy quitter l'entiere possession de la Gardeloupe. Mais d'autant, que pour venir à bout de ce dessein qu'il avoit formé déz son arrivée, il se souilla de plusieurs cruautez, que les Barbares n'eussent pas voulu exercer à l'endroit de leurs plus grands ennemis, il flétrit tellement sa gloire & sa reputation, qu'il ny avoit que des gens de sang, & des desespérez, qui aprouvassent sa conduite.

Les Caraïbes, que Monsieur de l'Olive avoit chassez de cette lle, se retirerent en celle de la Dominique. Ceus de la même Nation qui la possedent les receurent sort volontiers, & pour leur témoigner, qu'ils étoient sensiblement touchez de leur disgrace, ils leur presenterent de se joindre avec eus, pour venger par les armes l'injure qui leur avoit esté faite, cette offre étoit trop avantageuse, pour estre resusée. Leurs forces étant donc ainsi unies, ils firent plusieurs descentes à la Gardeloupe, & s'opiniâtrerent tellement à harceler les nôtres, par les frequentes incursions qu'ils faisoient sur eus, qu'ils étoient contrains d'abandonner la culture du Tabac, & même des vivres qui étoient necessaires pour leur subsistence, afin d'estre toujours sous les armes, pour repousser les efforts, prevenir les ruses, & éventer les desseins de ces ennemis, qu'ils avoient attirés sur eus par leur inprudence.

Gou-

Cette cruelle guerre, qui dura environ quatre années, reduisit cette Colonie en un si deplorable état, qu'elle étoit décriée par tout, & à cause qu'elle avoit si souvent les Caraïbes sur le bras, on la croyoit à la veille de sa ruine, mais comme elle étoit reduite à ces extremitez, Monsieur de l'Olive perdit la veue, & Messieurs de la Compagnie y envoyerent Monsieur Auber pour Gouverneur, qui remedia à tous ces desordres, appaisa tous les troubles, & y apporta cette bonne paix, qui y attira puis après le commerce, & l'abondance de toutes choses, comme nous le dirons au Chapitre troiziéme de cette Histoire Morale.

Incontinent que Monsieur Desnambuc eut sçeu, que la Gardeloupe étoit habitée, il resolut, de ne pas disserer davantage à se placer dans quelcune des meilleures Iles, qui étoient encore à son choix, & de peur d'estre encore une sois supplanté, se voyant assisté d'assez bon nombre de vaillans hommes, & pourveu de toutes les munitions de guerre, & de bouche, qui sont necessaires en ces entreprises, il alla luy même prendre possession de l'Ile de la Martinique, en laquelle il mit pour son Lieutenant Monsieur du Pont, & pour premier Capitaine, Monsieur de la Vallée. Puis mourant à Saint Christosse, il donna par son testament tous les biens, & tous les droits, qu'il avoit à la Martinique, laquelle il avoit fait peupler à ses fraiz, à Monsieur du Parquet son Neveu, qui en est encore à present Seigneur & Gouverneur, comme nous l'avons déja dit.

Ce Gentil-homme étoit vaillant, digne de commander, accostable, samilier à tous, & doué d'une grande adresse à se faire aimer & obeir tout ensemble. Les Anglois mêmes le respectoient & le craignoient également. On recire de luy, que ces Anglois, ayans outrepassé tant soit peu les limites, qui par un commun accord, avoyent este posées entre-les deus Nations, il alla avec bien peu de ses gens au quartier des Anglois, & parla au Gouverneur, qui l'attendoit avec une grosse Compagnie de Soldats: Mais il se comporta avec tant de courage & de resolution, mit en avant de si bonnes raissons, & sit de si puissantes menaces de venir à bout par la force, de ce qu'il ne pourroit obtenir par la douceur, que le

Pp 2

Gouverneur Anglois, luy accorda ce qu'il demandoit. Cette rencontre, prouve combien il étoit jalous de conserver les droits de sa Nation. Dépuis ces deus Gouverneurs furent toujours bons amys.

## CHAPITRE DEUXIEME.

De l'Establissement des François dans les Iles de Saint Bartelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix.

Prés le decés de Monsieur Desnambuc, duquel sa memoire est en benediction dans les Iles, Monsieur du Halde, qui étoit son Lieutenant au Gouvernement, fut fait Gouverneur en chef par Messieurs de la Compagnie des Antilles. Mais comme peu de tems après il se fût retiré en France, Monsieur le Cardinal de Richelieu, premier Ministre d'Etat, duquel la prevoyance s'étendoit aus lieus les plus éloignez, jugea que c'étoit une chose digne de ses soins, de prendre à cœur la conservation, & l'accroissement de cette Colonie en l'Amerique, & que de là, lagloire du nom François, & les armes victorieuses de nôtre invincible Monarque, pourroient s'étendre par tout ce nouveau Monde, comme elles éclatoient magnifiquement en celuy-cy. Il desira pour cet effet que les Iles sussent pourveuës d'un Gouverneur, qui pût seconder & executer ses genereus desseins. Et aprés avoir cherché par tout, un Seigneur capable de cet employ, & douéde la conduite, de la sagesse, de la generosité, & de l'experience necessaire à une si grande charge: En un mot, qui entrous les avantages de l'une & de l'autre Noblesse, pour representer dignement la Majesté du nom François en un pais si éloigné, son Eminence n'en trouva point qui eût toutes ces rares qualitez, en un plus haut degré, que MONSIEUR LE CHEVALIER DE LONVIL-LIERS POINCY, BAILLY ET GRAND CROIX DE LORDRE DE S. JEAN DE JERUSALEM. ComChap. 2 DES ILES ANTILLES.

301

Commandeur d'Oysemont, & de Coulours & chef d'Escadre des Vaisseaus de sa Majesté en Bretagne, Gentil-homme de fort ancienne Maison, qui porte le nom de Poincy, & dont l'aisné fait sa demeure en l'une de ses terres, proche la Ville de Meaus.

Monsieur le Cardinal, presenta cet excellent Gentil-homme au Roy Louis treizième de glorieuse memoire, qui louant & approuvant ce bon choix, l'investit de la charge de Gouverneur, & Lieutenant General pour sa Majesté aus lles de l'Amerique. Dequoy, lettres luy surent expediées au mois de Septembre, de l'an mil six cens trente huit. Cette qualité,

n'avoit pas esté donné à ceus qui l'avoient precedé.

L'an mil six cens trente neuf, Monsieur le Bailly de Poincy, étant party avec tout son train de la rade de Dieppe vers le my-Janvier, arriva un mois aprés aus Antilles, & sur reçeu premierement à la Martinique, par les Habitans en armes. Puis il alla à la Gardeloupe, & à Saint Christosse, recevant par tout le serment de fidelité. Sur tout sa reception sut tresbelle en l'Île de Saint Christosse. Il sur salué à son arrivée du Canon de nôtre Fort, & de celuy de tous les Navires, Tous les Habitans François étant sous les armes, le receurent en qualité de General, avec un applaudissement universel, comme déja auparavant ils avoient sait des seus de joye, & rendu graces à Dieu, sur les premieres nouvelles qu'ils avoient eues, de sa nomination à cette charge, & il sur conduit à l'Eglise accompagné de ses Gentils-hommes, & de ses gardes pour y chanter le Te Deum.

Si tôt qu'il fut entré en possession, l'Ile prit une nouvelle face, & l'on vit en peu de tems un notable changement de bien en mieus. Ainsi il ne répondit pas seulement aus grandes attentes que sa Majesté, & Monsieur le Cardinal avoient conceuës de son Gouvernement: mais il les surpassa de beaucoup. D'abord il sit bâtir des Eglises en divers quartiers de l'Ile. Il prit soin que les Prestres sussent bien logez & entretenuz, asin qu'ils pussent vacquer à leurs charges sans divertissement. Sa Justice parut au bel ordre qu'il établit, pour la rendre bonne, briéve, & gratuite, par un Conseil composé des plus sages & des plus entendus d'entre les Ossiciers de

l'Ile. Sa Vigilance corrigea tous les desordres, qui e glifsent facilement parmy des personnes recueillies de divers endroits, & composées de différentes humeurs. Sa Prudence, qui n'est jamais surprise, & qui est toujours accompagnee d'une clarté, & d'une sage prevoyance, en l'occurrence soudaine des affaires les plus épineuses, le fit admirer également & de ceus qu'il gouvernoit, & de ses Voisins. La Grandeur de son esprit, qui luy sit surmonter toutes les difficultez qu'il trouva en l'accomplissement de ses desseins, le renditredoutable aus brouillons. Son Affabilité, son facile accés, & le bon accüeil qu'il faisoit aus étrangers, attira le commerce & l'abondance dans son Ile. Sa Bonté & sa Liberalité, luy aquit à juste titre les cœurs & les affections des François. Enfin, sa Generolité éprouvée en plusieurs rencontres, tant en France, aus emplois tres-honorables qu'il a eus dans les armées de sa Majesté, qu'en l'Amerique, dépuis qu'il y commande, en la conservation, ou amplification, & en la conqueste de tant de places considerables, donna dés l'ors de la terreur à l'Espagnol, qui jusques à present n'a osé traverser ses belles & glorieuses entreprises.

Monsieur le General, ayant établi dans l'Île de S. Christosle, tout le bon ordre qui étoit necessaire pour entretenir les Habitans en une bonne concorde, pour y attirer toutes sortes de biens & y saire sleurir le trasse: & l'ayant renduë la plus belle & la plus illustre de toutes les Antilles, comme nous l'avones representé au Chapitre 4 du premier Livre de cette Histoire, etendit puis apres la Colonie Françoise dans les Îles de Saint Bartelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix, déquelles nous avons fait la description en son lieu, mais il nous reste encore quelques circonstances bien considerables, touchant la conqueste de l'Île de Sainte Croix, lé-

quelles nous ajoûterons en cet endroit.

Cette Ile, à eu plusieurs maitres en bien peu de tems, & durant plusieurs années, les Anglois & les Hollandois ont contesté ensemble à qui elle seroit. Ensin, ils l'avoient partagée entre eus: Mais en l'an mil six cens quarante neuf, les Anglois ayans remarqué, que les Hollandois étoient en petit nombre, les obligerent à leur laisser toute la place. Toutésois

Chap.2

ils ne jouyrent pas long tems de leur usurpation. Car bien tôt aprés, les Espagnols de l'Ile de Porto Rico y firent une descente, brulerent les maisons, tuerent ceus qu'ils trouverent sous les armes, & firent transporter les autres, avec leurs femmes, & leur bagage, en l'Ile de la Barboude.

Après qu'ils eurent ainsi depeuplé cette Ile, comme ils étoient sur le point de remonter dans leurs vaisseaus, pour s'en retourner en leur terre, voicy arriver un navire des Iles de Saint Eustache & de Saint Martin, qui étoit chargé d'hommes, léquels ayant apris la déroute des Anglois, dans la creance que l'Espagnol s'étoit déja retiré, venoient relever les droits, & les pretentions que la Nation Hollandoise avoit sur cette sle: mais la partie étant inegale, veu que les Espagnols étoient dix contre un, ils surent contrains de composer. Le dessein des Espagnols, qui leur avoient promis bon quartier, & qui les ténoient prisonniers, étoit de les mener à Porto-Rico à leur Gouverneur, qui selon l'humeur Espagnole,

ne leur eut peut estre pas fait un trop bon party.

Lors donc qu'ils meditoient leur retour avec ces prisonniers, qui étoient venus d'eux mêmes se jetter entre leurs mains: deus navires François chargez de Soldars, de vivres, & de toutes fortes de munitions de guerre aborderent en l'île, étant envoyez de la part de Monsieur de Poincy leur General, pour chasser l'Espagnol de cette terre, & la conquester pour le Roy. Ce secours, vint bien à propos pour la delivrance des Hollandois: Car les Espagnols ayant veu nos gens, qui descendoient alégrement & en bon ordre, & qui d'abord, formerent sur terre un gros de vaillans hommes bien armez, & en disposition de combattre, ils lâcherent incontinent leurs prisonniers, & aprés quelque pourparler, les François leur firent commandement de vuider à l'instant de l'île, & de r'entrer dans leurs vaisseaus, à faute dequoy, ils les chargeroient comme ennemis, tels qu'ils étoient, & ne leur donneroient aucun quartier. A quoy ils aimerent mieus obeir, que d'experimenter la valeur des nôtres, & le fort des armes, quoy ils fussent en plus grand nombre.

Monsieur le General, reconnoissant selon son exquise prudence, l'importance de cette lle, qui peut faciliter d'autres

Chap. 2

conquestes, encore plus glorieuses, jugea qu'il falloit accompagner de si heureus commencemens, d'un grand soin pour la conserver, & la munir d'un nombre considerable de vaillans hommes, & sur tout d'un chef genereus & experimenté, pour y commander en son nom. Pour cet effet, il y envoya Monsieur Auger Major de l'Île de Saint Christosle, qui avoit exercé cette charge avec grande approbation par plusieurs années, & le revétit de la qualité de Gouverneur de cette lle Il mourut en l'exercice de cette charge, au grand regret de tous les habitans, aprés avoir mis l'Ile en bon ordre; redresséses ruines, & donné les commencemens à un Fort, qu'il avoit luy même dessiné, pour la seureté des vaisseaus, qui viendroient cy. aprés à la rade; & pour faire perdre aus Espagnols, toute envie d'y descendre à l'avenir, pour y faire des ravages. La conqueste de cette lle sur faite, en la fasson que nous venons de direenl'an 1650.

Si cette Colonie, doit ses commencemens à la generosité de Monsieur le General, qui ne laisse écouler aucune occasion capable d'amplifier la gloire & le nom de la Nation Françoise, elle luy est aussi redevable de sa conservation, & de son accroissement. Caril a eu soin d'y faire passer des hommes, & d'y envoyer des vivres, jusques à ce que la terre en eut produit, & tous les raffraichissemens necessaires en de nouveaus établissemens, & notamment les munitions de guerre qu'il faut en une place, qui est si voisine de l'ennemy, & qu'il a enlevée devant ses yeus, & sous sa main. Pour faciliter ce dessein, il a eu long tems en mer un de ses navires commandé par le Capitaine Mancel, duquel la vertu, la fidelité, le courage, & l'adresse, ont esté éprouvées en plusieurs rencontres signalées. Il faisoit le voyage ordinaire de S. Christosle à Sainte Croix, pour y porter tout ce qui pouvoit faire besoin, à cette nouvelle Colonie.

Les Hollandois, avoient edifié sur une agreable eminence de cette Ile, une belle Eglise bâtie en sorme de Croix. Si les Espagnols respectant cesigne sacré, qui étoit sur le clocher, n'ont pas ruiné cet edifice: nos François doivent cette maifon d'oraifon à la piete & au zele d'une Compagnie de Marchands de la ville de Flessingue, qui sit premierement habiter cette Ile, sous la commission de Messieurs les Etats.

Le Roy à present régnant, étant informé de toute la gloire que Monsieur de Poincy a aquis, & qu'il acquiert journellement à nôtre Nation, & combien sa presence est necessaire en l'Amerique, a confirmé de nouveau ce Genereus Chevalier en la charge de son Gouverneur & Lieutenant General en ces quartiers là, & la Reyne pendant sa Regence, a hautement loué ses dignes actions, & sa fidelité au service du Roy.

En l'an 1651 Monsieur le General, traitta sous le bon plaifir du Roy: avec la Compagnie dont nous avons parlé, & l'ayant remboursée de tous les frais qu'elle avoit faits pour l'établissement de cette Colonie, a aquis de ces Messieurs qui composent cette Compagnie, la Seigneurie & propriere fonciere des Iles de Saint Christofle, de Saint Bartelemy, de Saint Martin, de Sainte Croix, & des adjacentes, & cela au nom & au profit de son ordre de Malte, qui par ce moyen est accreu de l'une des plus belles, des plus riches, & des plus honorables Seigneuries dont il jouisse, sous la Souveraineté de sa Majesté Tres-Chrestienne. Et dépuis le Roy a fait don absolu de toutes ces Iles, à l'Ordre de Malte, à la seule reserve de la Souverainete, & de l'hommage d'une Couronne d'or de redevance, à chaque mutation de Roy, de la valeur de mil escus, comme il paroit par les lettres patentes de sa Majesté, du mois de Mars 1653.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: Atous presens & avenir Salut. L'ordre de Saint Jean de Jerusalem, s'est monstré si utile à l'Eglise par ses services & sa continuelle resistance aus entreprises des Mahometans, ennemis de la Foy, dont les victoires frequentes qu'il a remportées sur eus, en tant de combats, font des marques certaines, esquels grand nombre de Chevaliers ont espanché leur sang, & prodigué leur vie pour le salut commun, & les Hospitaus, ont esté si dignement & charitablement administrez par iceluy, depuis son Institution, qu'il seroit utile qu'il eut son siege non seulement en l'Ile de Malte, mais aussi en d'autres & plusieurs endroits, afin que ce sussent autant de stations, forteresses & remparts pour la Chrétiente, & d'azilles aus Fideles. Ces Con-

الدران

Considerations, & l'affection que les Rois nos predecesseurs. & nous à leur exemple avons toûjours portée audit Ordre. nous ont fait favorablement entendre aux supplications qui nous ont esté faites de la part de nostre tres-cher Cousin le Grand Maistre dudit Ordre de Saint Jean de Jerusalem, par nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils Chevalier & Bailly d'iceluy, & Ambassadeur de nostre dit Cousin le Grand Maistre prés nostre personne, le Sieur de Souvré: Que le Sieur Bailly de Poincy Grand Croix dudit Ordre, aprés plusieurs beaus employs en France, auroit esté envoyé par le seü Roy nostre tres-honoré Seigneur & Pere, son Gouverneur & Lieutenant General es lles de Saint Cristophe, & autres lles de l'Amerique peu connuës pour lors, lesquelles dépuis sous sa conduite sont habitées de grand nombre de François, en quoy ledit Sieur Bailly de Poincyn'auroit rien espargné pour y maintenir nostre authorité, l'éclat & la dignité du nom François: Mesines auroit fait bastir plusieurs forts à ses despens, & se se roit aussi formé un revenu considerable par acquisitions qu'il a faites dans lesdites lles, ayant employé pour cer effet, le revenu de plusieurs années de deus des plus belles Commande. ries dudit Ordre, desquelles il jouissoit en France, lesquels Domaines, par droit de pecul apartiennent à son Ordre, auquel d'abondant ledit Sieur Bailly de Poincy, comme bon Religieus en a donné toutes les seuretez necessaires. En sorte que nostre-dit Cousin le Grand Maistre & ledit Ordre, s'en peuvent dire des à present le vray proprietaire, sans attendre qu'ils luy reviennent aprés le decés par droit de dépouille, à quoy nostre-dit Cousin le Grand Maistre a desiré joindre la proprieté entiere desdites Iles de Saint Christophe, par l'acquisition d'icelles, pour laquelle nostre dit Cousin a envoyé ses ordres & pouvoir audit Sieur de Souvré, afin de traiter avec ceus de la Compagnie desdites lles sous nostre bon plaisir, & sous l'ésperance que nous autions ledit traité agreable, & que nous y joindrions en outre, ce qui nous apartient esdites lles, afinde pouvoir par nostre-dit Cousin & son Ordre, y former un établissement pour le service & la défense de la Chrestienté, & pour la conversion des Sauvages à la Religion Catholique. A CES CAUSES, & aprés avoir fait voir en nostre Conseil les

Lettres de Concession par nous cy devantifaites à ladite Compagnie des Iles de l'Amerique du mois de Mars 1642. L'acte de deliberation de l'assemblée de ladite Compagnie de l'Amerique, pour la cession, vente & alienation de tout ce qu'ils pourroyent pretendre en icelles sous nôtre bon plaisir, aus charges & conditions portées par le resultat du 2 May 1631. Le traité fait par ledit Sieur de Souvré avec ceus de ladite Compagnie, le 24 desdits mois & an, attachez sous le contre-séel de nostre Chancellerie. De l'avis de nostre-dit Conseil, où estoyent la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, nostre tres-cher Frere le Duc d'Anjon, plusieurs Princes, Ducs, Pairs & Officiers de nostre Couronne, & autres grands & notables Personnages de nôtre Royaume; Nous desirans savorablement traiter nostre Cousin le Grand Maistre & son Ordre, & tesmoigner à toute la Chrétiente l'estime que nous en faisons, & que comme Fils aisné de l'Eglise, nous ne laissons eschaper aucune occasion pour le bien & l'augmentation de la Religion Chrétienne, & par ce moyen inviter les autres Princes Chrétiens de faire le semblable, & de contribuer de leur part ainsi que nous faisons, à la manutention & propagation de la Foy, de nostre grace speciale, certaine science, plaine puissance & authorité Royale, Avons loué, agrée, ratifie, louons, agreons, ratifions & confirmons par ces presentes signées de nostre main, la concession cy devant faite à ladite Compagnie des Iles de l'Amerique du mois de Mars 1642. Ensemble ledit Contract du 24 May 1651. Portant l'alienation vente & cession des droits de la dite Compagnie dans les Hes de l'Amerique, à eus concedées, au profit de nostre-dit Cousin le Grand Maifire & dudit Ordre de Saint Jean de Jerusalem. Et adjoustant aus concessions faites par cy devant, avons de nouveau donné & octroyé à nostre-dit Cousin & à son Ordre, donnons & octroyons par cesdites presentes ladite Ile de Saint Christophe, & autres en general en dependantes, conformement audit Contract du 24 May avec toutes leurs consistances, à la reserve des lles contenuës & specifiées aus Contracts de Vente des 4 Septembre 1649. & 27 Septembre 1650. Pour ladite Ile de Saint Christophe, & autres Iles de l'Amerique, en general, à la reserve cy dessus, estre renuës par nostre-dit Cousin le Q 9 2

le Grand Maistre & son Ordre en plain Domaine, Seigneurie directe, & utile proprieté incommutable. Ensemble les places & forts estans en icelles, droit de Patronage Laique de tous benefices & dignite's Ecclesiastiques, qui sont ou pourront estre cy apres fondées, & qui nous peut de present ou pourroit apartenir, avec tous droits Royaus, & pouvoir de remettre & commuer les peines, creer, instituer, & destituer Officiers & Ministres de Justice, & Jurisdiction tant volontaires que contentieuses, pour passer tous actes, juger toutes matieres tant civiles que criminelles en premiere instance, & par appel en dernier ressort, & en tous cas, le tout à perpetuité en plain fief, & amorty, & sous tel titre, & y faire tels établissemens que bon luy semblera, à la seule reserve de la Souveraineté, qui consiste en l'hommage d'une Couronne d'or de redevance à chaque mutation de Roy, de la valeur de mil escus, qui sera presentée par l'Ambassadeur dudit Ordre vers cette Couronne, ou par tout autre Officier d'iceluy en son absence, à la charge que nostredit Cousin le Grand Maistre, & l'Ordre, ne pourront mettre lesdites lles hors de leur main, n'y y donner commandement à autres qu'aus Chevaliers des Langues Françoises nos sujets, sans nous le faire scavoir, & pris sur ce nostre consentement. Si donnons en mandement à nos amez & feaus Conseillers les Gens tenans nostre Cour de Parlement de Paris, Chambre des nos Comptes, & autres nos Officiers qu'il apartiendra, que ces presentes ils fassent enregistrer, & du contenu en icelles faire jouir nostre-dit Cousin le Grand Maistre & ledit Ordre plainement, paisiblement & perpetuellement, sans fouffrir qu'il luy son fait, mis ni donné aucun trouble ni empeschement au contraire. Et d'autant que des presentes l'on peut avoir besoin en même tems en plusieurs lieus. Nous voulons qu'aus Copies deuëment collationées, foy soit adjoustée comme à l'Original des presentes. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Et afin que ce soit chose constance pour toujours, Nous avons fait mettre nostre Seel à ces presentes, sauf en autres choses nostre droit, & l'autruy en toutes. Donné à Paris au mois de Mars.

Chap. 2 DES ILES ANTILLES. 309 Mars, l'an de grace 1653. Et de nostre Regne le dixiéme. Signé

LOUIS

Et sur le Reply, par le Roy de Lomenie.

Vifa MolE'.

Et seellée du grand sceau de cire verte sur lacs de soye:

Aprés que Monsieur le General de Poincy, eut afermy la Seigneurie de l'Île de Saint Christoste entre les mains de son Ordre de Malte, & procuré soigneusement la gloire & la prosperité des Colonies Françoises de l'Amerique, il deceda paisiblement à Saint Christoste, l'onziéme du mois d'Auril de l'an mil six cens soixante, au grand regret de tous les Habitans des Îles, parmy léquels la memoire de ses eminentes vertus sera toûjours precieuse & en singuliere veneration. Le Roy, considerant selon son exquise sagesse, que la charge qui étoit vacante par le decés de ce digne Seigneur, étoit de tres-grande importance, en a pourveu Monsieur le Chevalier de Sales, qui porte en ses Titres. Charles de Sales, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, Administrateur de la Seigneurie de Saint Christoste, & Chef de la Nation Françoise estably de sa Majesté pour son Eminence de Malte.

Monsieur du Parquet Gouverneur de la Martinique, à aussi aquis de la méme Compagnie la Seigneurie des Iles de la Martinique, de la Grenade, & de Sainte Alousie. Monsieur d'Houel Gouverneur de la Gardeloupe, a fait la même chose pour les Iles de la Gardeloupe de Marigalante, de la Dessirade, & des Saintes. Ces deus dernieres ne sont pas encore peuplées. Mais il a demandé par avance la Seigneurie de ces terres, afin que d'autres ne s'en puissent civilement emparer. Car il faut savoir, que la Compagnie des Iles de l'Amerique, laquelle est maintenant abolie, avoit obtenu du Roy, toutes les Antilles habitées, & à habiter par succession de tems. De sorte que ces Messieurs, qui ont traitté avec cette Compagnie, ont fait mettre dans leur octroy, des Iles qu'ils n'ont pas encore habitées; mais qui sont en leur voi-

Qq 3

finage,

HISTOIRE MORALE, Chap. 2

sinage, & à leur bienseance: & incontinent qu'ils autont asséz d'hommes en leurs autres lles, ils en seront passer en celles là, si ce n'est que les Anglois, ou les Hollandois s'en emparassent auparavant. Car c'est une régle generale, qu'une Terre qui est sans habitans, est au premier occupant. Et l'Octroy du Roy, ou de la Compagnie, ne sert, que pour parer ces Messieurs contre quelcun de nôtre Nation, qui pourroit courir sur leurs desseins.

310

Ainsi toutes ces Iles que les François tiennent aujourduy en l'Amerique, relevent entierement du Roy pour la Souveraineté, & de Messieurs les Chevaliers de Malte, du Parquet, & d'Houel, pour la Seigneurie, sans plus reconnoitre la Compagnie, qui a cedé en leur faveur tous ses droits, & toutes ses pretentions.

Quant à la suite des Gouverneurs Anglois de l'Ile de Saint Christosse. Monsieur Ouarnard étant mort apres avoir glorieusement étably sa Nation dans les Antilles, & avoir peuplé en particulier l'Île de Saint Christosse, de douze à treize mille Anglois: Monsieur Riche, qui étoit premier Capitaine de l'Île suit étably en cette charge, & celuy-cy pareillement étant decedé, Monsieur Euret sut pourveu du Gouvernement, qui l'administre encore aujourduy, avec la capacité & l'approbation singuliere, que nous avons déja representée, en parlant de l'Île de Saint Christosse.

Au reste lors que les Nations étrangeres arriverent en ces Iles, elles se logerent au commencement à peu prés comme les Habitans naturels du païs, sous de petis couverts, & dans desimples huttes, & cabannes, faites du bois même qu'ils coupoient sur le lieu, en défrichant la terre. On voit encore dans les Colonies naissances, plusieurs de ces soibles edifices, qui ne sont soutenus que par quatre ou six sourches, plantées en terre, & qui pour murailles ne sont entourez & pallisadez que de roseaus, & pour toit, n'ont que des seuilles de palmes, de cannes de sucre, ou de quelqu'autre herbe. Mais entoutes les autres les, où ces Nations sont mieus établies, on voit à present plusieurs beaus edifices de charpente, de pierre & de brique, qui sont faits en la même forme, que ceus de leur pais; excepté, que pour l'ordinaire ils n'ont qu'un étage, (2g. 3

étage, ou deus au plus, afin qu'ils puissent plus facilement resister aus vens, qui soussent quelquesois avec beaucoup d'impetuosité en ces quartiers là. Nous avons assez parlé de ces edifices, dans l'occasion qui s'en est presentée, lors que nous avons décrit chacune des Antilles en particulier.

Mais nous ajouterons seulement icy, que sur tout, les Anglois qui habitent ces Iles, sont pour la plûpart commodement logez, & proprement ajustez en leur ménage, par ce qu'ils s'arrétent dans les Colonies, & les embellissent, comme si c'étoit le lieu de leur naissance. Ils sont aussy présque tous mariez, ce qui fait, qu'ils travaillent mieus à s'accommoder, que ceus qui menent une vie de garçon, comme sont pluse.

sieurs entre les François.

Nous avions dessein pour la clôture de ce Chapitre, de coucher icy tout le procedé que tint Monsieur Auber, pour faire la paix avec les Caraïbes: lors qu'il vint prendre possession du Gouvernement de la Gardeloupe: mais à cause que le discours en est un peu long, & qu'il peut donner de grandes lumieres, pour connoître le naturel de ces Indiens, dont nous avons à traitter en ce deu zième Livre, nous avons creu qu'il n'en falloitrien retrancher, & qu'il meritoit bien de remplir un Chapitre tout particulier.

### CHAPITRE TROISIÈME.

De l'afermissement de la Colonie Françoise de la Gardeloupe, par la paix, qui fut faite avec les Caraïbes de la Dominique, en l'an 1640.

Es premiers d'entre les François qui occuperent l'Île de la Gardeloupe, y aborderent en l'an 1635, par les Ordres d'une Compagnie de Marchands de la ville de Dieppe, qui sous l'autorité de la Compagnie Generale des Îles de l'Amerique établie à Paris, y envoyerent les Sieurs du Plessis & de L'Olive, pour y commander en leur nom. Mais le premier étant mort peu de mois aprés son établissement, &

l'autre par la perte de sa veuë, & par ses maladies continuelles, étant rendu inhabile à gouverner une Colonic naissante, comme nous l'avons déja representé dans les Chapitres precedens. Monsieur de Poincy, pourveut dignement à tout ce qui étoit necessaire pour l'entretien des nôtres en cette lle, laquelle auroit esté abandonnée, sans les grands soins qu'il prit, d'y envoyer des troupes auxiliaires sous la conduite de Monsieur de la Vernade, & de Monsieur de Saboüilly, pour s'opposer aux desseins des Caraïbes, qui leur en contestoient puissanment la possession; de sorte, que si cette Colonie ne doit pas son premier établissement à Monsieur le General de Poincy, elle luy est redevable au moins de sa conservation, & de sa subsistence. Il approuva aussi & consirma au nom du Roy, la nomination que la Compagnie des tles avoit faite de Monsieur Auber, pour estre Gouverneur de cette lle.

Ce nouveau Gouverneur, prétaserment de fidelité entre les mains de Monsieur le General le 20 d'Octobre 1640. Mais avant que de descendre à Saint Christofle, le navire qui l'avoit passé de France en Amerique, ayant mouille prés de la Dominique, plusieurs Sauvages qui avoient reconnu de loin le navire, & jugé par les signes de bien-vueillance qu'on leur donnoit, qu'ils n'avoient point d'ennemis dans ce vaisseau, prirent l'assurance d'y entrer. Par bonheur, ceus qui l'étoient venu reconnoître; étoient les premiers Capitaines de l'Ile. Monsieur Auber se resolut de profiter de cette occasion, jugeant qu'elle étoit tres-favorable, pour r'entrer en alliance avec ce peuple, qui avoit été éfarouché, & presque entierement aliené des François, par les violences & les Rigueurs de Monsieur de l'Olive, l'un de ses predécesseurs en la charge, & par la mauvaise conduite de ceus qui commandoient le secours que Monsseur le General avoit envoyé à nosgens qui étoient en cette lle. Et parce qu'il savoit, que ceus de cette Nation se laissent facilement gagner par caresses & par petis presens, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de son dessein.

Il leur sit donc savoir qu'il venoit de France, & qu'il étoit envoié pour commander en l'île de la Gardeloupe: Qu'il avoit apris avec regret, les diférens qu'ils avoient eus avec les François dépuis quelques années: Qu'il venoit avec intention de les terminer à l'amiable; Et qu'il vouloit estre leur bon Compere, & leur bon voisin, & vivre avec eus comme avoit fait seu Monsieur du Plessis leur bon amy. Il faisoit entreméler cet entretien, de force verres d'eau de vie, qu'il leur faisoit presenter.

Ces Sauvages, voyant une reception si franche, & si cordiale; aprésavoir parlé entre eus en leur langage de guerre, qui n'est entendu que des Anciens Chess de leurs entreprises, se resolurent d'accepter l'ofre qui leur étoit faite, & de renouer lancienne amitie, en renonçant à tout ce qui pourroit entretenir cette guerre sanglante, qui avoit tant incommodé les deus partis. Mais avant que de rien promettre ils demanderent à Monsieur Auber, si Monsieur de l'Olive, Monsieur Saboüily, & tous ceus qui avoient suivy leurs violences, sortiroient de l'He. Et luy leur ayant respondu, qu'il les y obligeroit, ils dirent que cela étoit necessaire, & qu'autrement ils seroient toujours fâchez contre les François, par ce que disoientils, l'olive & Sabouly point bons pour Caraibes, Ce sont leurs mots. La dessus, Monsieur Auber les ayant assurez que cela demeureroit arresté, & que pour luy il leur seroit bon, s'ils vouloient aussi estre bons: ce qu'ils promirent, il seursit faire grand' chere, & les r'envoya avec des présens, & bien fatisfaits.

De la rade de la Dominique, Monsieur Auber alla à la Gardeloupe, pour y poser son Equipage; & de là à Saint Christosle, pour y rendre ses devoirs à Monsieur le General, qui sur joyens du bon chois que la Compagnie des lles avoit sait de sa personne, & le consirma en sa charge au nom du Roy, aprés qu'il ent prétèle serment de sidelité.

Il partit bien tôt aprés de Saint Christosle, pour se rendre en son Gouvernement: oùétant arrivé il sut reçeu avec joye par tous les habitans, qui l'avoient en une haute estime pour son experience, en tout ce qui pouvoit servir à l'avancement des Colonies naissantes, & par ce qu'ils étoient persuadez qu'il étoit remply d'une prudence singuliere, pour remedier aus desordres passez, d'une generosité capable de resister aus difficultés presentes, & d'entreprendre ce qui seroit necessaire

POUD

pour le bien & le repos de l'Ile, & d'une douçeur & afabilité qui l'avoient rendu recommandable à tous ceus de Sain& Christosle, léquels aussi l'avoient reconnu pour un de leurs meilleurs Capitaines. Sa commission fut leuë & publiée à la teste des Compagnies de l'Île, par deus Dimanches consecutifs, qui furent le 25 Novembre & le second de Decembre, del'an 1640.

La guerre, qui s'étoit allumée entre les Sauvages & ceus de nostre Nation, par le mauvais conscil de quelques esprits remuans, & par la facilité du Gouverneur precedent, qui leur avoit prete l'oreille; Et les divisions, les desiances, & les partialités, que ces brouillons avoient suscitées entre les principaus de l'Île, l'avoient rendue la plus désolée de toutes les Colonies de l'Amerique. La disété des vivres, en avoit reduit plusieurs à des extremites si grandes, que la vie leur étoit ennuyeuse, & la mort souhaitable. L'apresension en laquelle ils étoient continuellement detre surpris par les Sauvages, les obligeoit à se tenir incessamment sous les armes, & à laisser leurs jardins & leurs habitations en friche : Et le rude & insuportable traitément, qu'ils recevoient de quelques officiers qui abusoient de leur autorité, les avoit tous reduits à la veille d'une ruine inevitable.

Mais, dépuis que Monsieur Auber cût esté reconnu pour leur Gouverneur, par l'acclamation unanime de tous les habitans, & qu'il leur eût donné les nouvelles de la paix, qu'il avoit conclue avec les Sauvages leurs voisins, laquelle il esperoit de voir bien tôt ratifiée, par toutes les assurances qu'on pouroit atendre d'une Nation si peu civilisée qu'est celle des Caraibes: les perturbateurs du répos public s'écarterent, & les gens de bien se virent en seureté, sous la sage conduite de ce digne Gouverneur, qui n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à remetre l'Ile en bon ordre. De sorte, que cette lle prit en un instant une nouvelle face: La justice commença à y resleurir, la bonne union & le travail des habitans y rapella l'abondance, la paix & le commerce, qui s'en étoient retirez: Et la piete du chef, conwia tous les menbres de cette Colonie, à bien vivre à son वार्यात्रकात हुन्या वृद्धवारात्रकात रहेगामण्डीकी exemple. Quoy

Chap.3

Quoy qu'il eût traité de paix avec les Sauvages, il fut neantmoins d'avis, crainte de surprise, que les habitans se tinssent toujours sur leurs gardes. A cét éset, il ordonna des sentinelles en tous les lieus où les Caraïbes pourroient le plus facilément aborder, sans estre découverts: Il changea les corps-degarde, & les plaça en des lieus plus avantageus; & reprima par son autorité, ceus qui vouloient ruiner les premiers sondemens qu'il avoit jettez d'une serme paix, & d'une étroite alliance avec ces ennemis reconciliez, les obligeant par ses désenses expresses, de cesser tous actes d'hostilité, asin de ne pas troubler par leurs animosirez particulieres, cette consederation si necessaire, pour le bien general de tous les habitans.

Les Iles subsistant par le commerce, Monsieur Auber reconnut, qu'il n'y avoit rien qui les décretitât plus que les
mauvaises Marchandises que l'on y fait; Et par ce que le
Tabac étoit la seule, qui avoit cours en ce tems-là à la Gardeloupe; ayant apris que plusieurs en débitoient, qui n'étoit
pas de mise, ce qui auroit décrié l'île envers les Etrangers,
qui n'y auroient plus envoié leurs navires, il établit des personnes intelligentes en Tabac, qui le visitoient soigneusement, & qui jettoient dans la mer celuy qui se trouvoit ou
pourry, ou désectueus, en quelcune des qualités qu'il doit
avoir pour estre parsait.

Ce bon ordre, & dans la milice, & dans la police, rendit cette lle Florissante en peu de tems: Et sa renommée y atira plusieurs Marchands, & convia un grand nombre d'honnêtes familles, à y venir prendre leur demeure, & à s'y établir.

Pour revenir maintenant à nos Sauvages, qui avoient vifité Monsieur Auber en son navire, & qui avoient traité de paix avec luy, sous les conditions que nous avons dites, ils ne furent pas plutôt retournez en leur terre, où ils étoient attendus avec impatience, sur ce qu'ils avoient demeure un peu long tems au navire, qui étoit a leur rade, qu'ils publierent par toute l'Ile, l'amiable acüeil qu'ils avoient reçeu. Ils ne pouvoient assés priser le bon traitément, que le Gouverneur nouvellement venu de France leur avoit sait. Les beaus presens qu'il leur avoit donnez, consirmoient autentiquement sa Rr 2 bonté bonté & sa liberalité. Et ils ajoutoient, que leurs ennemys l'Olive & Sabouly devant sortir de la Gardeloupe, ils avoient fait la paix avec ce brave Compere, qui les avoit si bien receus, qu'il étoit digne de leur alliance. Que pour ne luy donner aucun sujet de désiance, il faloit desormais s'abstenie des courses, qu'ils avoient coutume de faire en la terre de la Gardeloupe, dépuis qu'ils étoient en guerre. Et que lors qu'ils s'auroient que ce nouveau Gouverneur seroit fermément étably, ils iroient le visiter avec des presens, & confirmer solennellement cette paix, qui leur seroit si profitable à l'avenir. Les Caraïbes, qui avoient perdu plusieurs de leurs hommes, dans les combats qu'ils avoient eus contre les François, & qui se lassoient d'avoir à faire à des ennemis si adroits & si courageus, furent bien aises de l'heureuse rencontre qu'avoient fait quelques uns de leurs principaus Capitaines. De sorte qu'ils approuverent ce qu'ils avoient arrêté avec Monsieur Auber, & aquiescerent à tout ce qui leur étoit proposé, pour entretenir & pour asermir d'oresenavant cette paix.

Prés de cinq mois s'écoulerent, pendant lesquels les Sau-Vages tinrent ponctuellement la promesse qu'ils avoient saite à Monsieur Auber, de ne plus inquiéter les François. Aprés quoy, s'étant persuadez que ce tems-là luy devoit avoir sufy pour s'accommoder à la Gardeloupe, y mettre les ordres necessaires, & informer les habitans de l'aliance qu'ils avoient contractée ensemble à la rade de la Dominique, ils se resolurent de luy envoyer une deputation solemnelle, pour confirmer la paix, & luy souhaitter toute prosperité en son Gouvernement. Ily avoit de l'empressement parmy ces Sauvages, à qui auroit l'honneur d'une Commission de si grande importance. & de laquelle ils ne doutoient aucunement qu'ils ne receussent des avantages singuliers. Ils se résolurent donc, pour contenter les plus apparens d'entr'ens, qui étoient competiteurs en cette ambassade, d'en établir Chefs deus de leurs plus anciens, & de leurs plus renommez Capitaines: & de donner à chacun une escorte considerable, composée de l'élité de leurs plus braves. Officiers & soldats. Et afin qu'il n'y eut point de jalousie entre les Capitaines, ils trouverent bon bon de les faire partir en deus differentes Piraugues, chacun avec sa suite, & avec cét ordre, que l'un devanceroit l'autre d'un jour.

Le premier de ces Ambassadeurs, se nommoit le Capitaine Amichon, fort consider e parmy eus, qui fut accompagné de trente des plus lestes & des plus adroits de la Dominique. Monsieur Auber dit, qu'il n'a point veu dépuis de Sauvages plus beaus, ni de plus agiles. Ces Sauvages donc se confiant en la parole qu'il leur avoit donnée à leur rade, aborderent à la Gardeloupe. Et aussi tost qu'ils eurent apris de celuy qui commandoit au corps de garde, que Monsieur Auber étoit en l'Ile & qu'il y étoit en bonne santé, ils descendirent hardiment à terre & demanderent à le voir, ayant laissé cependant quelques uns des moins considerables de leur troupe, pour garder la Piraugue. Pendant qu'on aloit donner avis à Monsieur le Gouverneur de l'arrivée de ces Deputez de la Dominique, le Capitaine Amichon, qui devoit porter la parole, luy envoya deus des plus gaillars de sa suite, chargez des plus beaus fruits de leur terre, qu'ils avoient aportez pour luy en faire present.

Monsieur Auber fut fort joyeus de leur arrivée. Et ayant incontinent commande à ceus de sa maison, & à tout le quartier, de ne leur donner aucune occasion d'aprehender quelque mauvais traitément, il prit la peine d'aller luy même au devant d'eus, avec un visage qui témoignoit assés qu'ils étoient les biens venus. Il ne faut pas semettre icy beaucoup en peine, pour coucher la harangue & les complimens, que le Capitaine Amichon luyfit en cette premiere rencontre. Il avoit eté l'un de ceus qui avoient veu Monsieur Auber en son navire à son arrivée de France, & il n'eut point de peine à le reconnoitre. D'abord il luy fit entendre, qu'il venoit pour confirmer ce qu'ils avoient resolu ensemble à la rade de la Dominique, touchant une bonne paix: & que tous les Caraïbes de sa terre le souhaitoient aussi. Monsieur Auber, avec certe affabilité & cette grace particuliere qu'il a pour gagner les cœurs de ceus qui traitent avec luy, leur donna sur le champ assés clairement à entendre, & parson interprête, & par sa contenance. qu'il garderoit toujours de sa part une

Chap.

union inviolable, pourveu qu'ils n'y contrevinssent pas les premiers. Aprés, il les fit entrer en sa maison: Et par ce qu'il savoit que la bonne chére étoit le meilleur seau qu'il pût aposer à ce traité de paix, il leur sit aussi tôt presenter de l'eau de vie, & servir de tout ce qui se trouvoit de plus apétissant dans l'Ile. En suite il courona le festin, par des presens qu'il leur fit de toutes sortes de curiositez, qui sont le plus estimées parmy cette Nation. Et afin que tous les Députez eussent part à la bonne chere & aus liberalitez de Monsieur le Gouverneur, ceus qui avoient été traitez furent prendre la place de ceus qui étoient demeurez à la garde de la Piraugue, qui eurent aussi à leur tour, tout sujet de se louër du bon accueil qui leur sut fait, & des presens qui leur furent distribuez de même qu'aus premiers. Le Capitaine Amichonn'oublia pas, selon la coutume dont ils usent envers leurs amis, de prendre le nom de Monsieur Auber, & de luy donner le sien.

Aprés qu'ils eurent tous été comblez des biens & des civilitez de Monsieur le Gouverneur, ils retournerent fort joyeus en leur Piraugue, & firent voile du côté de leur Ile. Ils trouverent à un certain rendez-vous dont ils étoient convenus avant que de partir de la Dominique, l'autre Piraugue, qui étoit chargée du second Chef de la députation, nommé le Capitaine Baron, avec sa suite. Et comme ce second Capitaine eût apris du premier, tout l'agreable acueil & toute la bonne chere que Monsieur Auber avoit faite à luy & à ses gens, il se rendit le lendemain à la Gardeloupe. Ce Baron avoit été l'un des meilleurs amis de Monsieur du Plessis, qui étoit mort Gouverneur de la Gardeloupe, en égale autorité avec Monsieur de l'Olive son Collegue, lequel aprés la mort de Monsieur du Plessis, avoit fait imprudemment la guerre aus Sauvages.

Ce Capitaine donc, qui avoit visité diverses sois seu Monsieur du Plessis, & qui conservoit un souvenir particulier de l'amitié qu'il luy avoit portée, étant persuadé de la generosité des François, mit d'abord pied à terre avec sa Compagnie, & fut conduit au logis de Monsieur Auber, qui leur sit toute la même réception qu'il avoit saite aus premiers. Et même quand il eut apris que ce Capitaine étoit le Compere de seu MonMonsieur du Plessis, c'est à dire l'un de ses considens & de ses meilleurs amis, il le traita avec plus de témoignages d'afection que les autres, & lia une amitie particuliere avec luy, recevant son nom & luy donnant le sien. Ainsi ces nouveaus hôtes, se retirerent encore plus satisfaits que les premiers, & promirent de continuer leurs visites à l'avenir. Mais les uns & les autres firent raport en tous leurs Carbets, de la civilité & du bon acüeil du nouveau Gouverneur.

Le Capitaine Baron, qui s'étoit si bien trouvé de sa premiere visite, ne tarda guére sans avoir envie d'en faire une seconde. Et ce sut en celle-cy que Monsieur Auber luy sit voir un des sils de seu Monsieur du Plessis, auquel ce Capitaine sit mille caresses, en memoire de son Pere, qu'il appelloit son bon Compere, & l'amy de sa Nation. En éset, ce Gentil-homme avoit aquis l'asection des ces Barbares, qui respectoient ses merites, & les belles qualitez qu'il avoit pour commander.

Après cette visite, & plusieurs autres que les Caraïbes faifoient presque tous les jours, Monsieur Auber voulut estre assuré d'eus par ôtages, qu'ils tiendroient serme l'alliance. Il s'adressa pour cet éset au Capitaine Baron, avec lequel il avoit contracté une amitié plus étroite qu'avec les autres, & qui l'appelloit son Compere, comme ayant succedé à l'alliance qui avoit autrefois été entre Monsieur du Plessis & luy: Monsieur Auber demanda donc un jour à ce Capitaine; s'il ne trouvoit pas raisonnable que pour s'assurer de ceus de sa Nation, il leur demandat quelques uns de leurs enfans en ôtage. Cét homme qui avoit le raisonnement beaucoup meilleur, & le jugement beaucoup plus vif que l'ordinaire des Sauvages, répondir aussi-tôt, qu'il faloit faire la condition égale: & que s'ils donnoient de leurs enfans aus François, il étoit juste aussi que les François leur en donnassent des leurs. Il presenta sur l'heure à Monsieur Auber, quelques uns de ses enfans qui l'avoient accompagné: Et Monsieur Auber prenant l'occasion, & acceptant l'offre, choisitentr'eus tous un jeune garçon, qui avoit un air plus agreable, une façon plus atrayante, en un mot je ne say quoy de plus aimable que ses autres Freres. Le Pere accorda son fils, & le fils dicz donna donna son consentement à demeurer avec Monsieur Auber. sans aucune répugnance. Ce qui est bien considerable parmy des Sauvages. Il s'apelloit Iamalabouy. Dés ce jour-la Monsieur Auber le traita comme son fils, & ne le nommoit point autrement. Aussi le jeune garçon, de son côté, l'appelloit son Pere. Il ne paroissoit point contraint dans ses habits, lors qu'il fut habillé: & il n'eut pas beaucoup de peine à s'acoutumer à nôtre fasson de vivre. Le Capitaine Baron demandoit de sa part, en échange de son fils, un des fils de Mademoisele Auber, qui avoit été mariée en premieres No. ces à seu Monsseur du Plessis, & qui l'étoit en secondes à Monsieur Auber. Mais Monsieur Auber ayant representé à ce Capitaine, que le Jeune du Plessis étoit d'une nature trop delicate pour pouvoir suporter la fasson de vivre des Caraibes, il le sit consentir à accepter en ôtage, au lieu de luy, l'un de ses serviteurs qui s'ofroit volontairement à le suivre. Ce jeune homme qui étoit d'une forte complexion, demeura quelques mois avec ces Sauvages, qui le traitoient avec beaucoup de douceur. Mais soit que le changement d'air, ou le changement de nourriture, eût alteré sa bonne disposition, il tomba malade quelque tems aprés. Ce que le Capitaine Baron ayant aperceu, & craignant que s'il mouroit entre leurs mains, il n'en receut du reproche, il le ramena à Monsseur Auberavec grand soin, sans luy demander une autre personne en saplace; disant, que pour ôtage il ne vouloit que la parole de son Compere. Il est vray qu'il solicita son fils à retourner: mais il ne put l'yinduire, le garçon disant, qu'il se trouvoit beaucoup mieus avec Monsieur Auber, qu'avec fon Pere: timp the self muone self a near the last med was

Le Capitaine Baron, ayant laissé à la Gardeloupe un si precieus gage, prenoit souvent occasion de visiter Monsieur Auber, & par même moyen de voir son sils: Et sesentant infiniment redevable à Monsieur Auber de tant de biens qu'il recevoit de luy, & singulierement de l'ascetion si tendre qu'il portoit à son sils, lequel il avoit en ôtage, il chercha les occasions de luy en témoigner quelques reconnoissance. Il s'avisa donc, de luy déclarer que durant les guerres que ceus de sa Nation avoient eu es contre les François commande

dez par Monsieur de l'Olive, il avoit fait son prisonnier de guerre un jeune homme François, à qui il avoit donné la vie, par ce qu'il avoit été autresois au service de Monsieur du Plessis son Compere: Et qu'il y avoit prés de trois ans qu'il le tenoit dans une honnête liberté, bien qu'ayant été pris les armes en main, & dans la chaleur du combat, il eut pû le faire mourir. Mais qu'il n'avoit pas voulu user de rigueur, en consideration de l'ancienne amitié, qu'il avoit euë autresois avec Monsieur du Plessis, à la suite duquel il se souvenoit d'avoir veu ce François. Monsieur Auber, ayant compassion de ce pauvre jeune homme, pria le Capitaine Baron de le luy vouloir ramener. Ce qu'il luy accorda volontiers: & peu de jours aprés il satissit à sa promesse; & celuy qui avoit été delivré par ce moyen, a demeuré dépuis à la Gardeloupe, fort long-tems.

Ce genereus Capitaine, ne se contentant pas d'avoir ainsi obligé Monsieur Auber, & relâché à sa consideration son prisonnier, luy donna avis, qu'un autre Capitaine de la Dominique avoit encore un François en sa maison, aussi prisonnier de guerre, & s'offrit de s'employer auprés de ce Capitaine, pour le faire mettre en liberté. Ce qu'il executa avec une sidelité & une affection nonpareille, ramenant peu de jours aprés cet autre prisonnier, qui se nommoit sean sardin. Ce jeune homme ayant beaucoup d'esprit, avoit gaigné les bonnes graces, non seulement du Capitaine dont il étoit le prisonnier, mais de tous les Caraïbes, qui luy portoient autant d'afection, que s'il eût été de leur Nation même. Et il avoit la mémoire si heureuse, qu'il avoit apris leur langue en perfection.

Monsieur Auber, ne pouvant soustir que le Capitaine Baron l'emportât sur luy en bons ossices, & en temoignages d'afection, outre les presens qu'il luy faisoit tous les jours, & l'amitié sincere qu'il luy montroit en particulier, voulut aussi obliger toute sa Nation. Ce sut lors que ce Capitaine devoitaller en guerre, contre les Aroüagues qui habitent en l'Île de la Trinité, & que pour ce dessein, il eut fait un armement extraordinaire. Car ce brave Sauvage, étant venu dire adieu à Monsieur Auber avant que de partir pour cette expedition.

51

Monsieur Auber luy donna pour mettre dans ses troupes un de ses serviteurs doméstiques, qui étoit son giboyeur, nommé Des Serisiers, qui souhaitoit depuis long-tems de se trouver aus combats de ces Sauvages: Et il le pourveut de bonnes armes à feu, & de toute la munition necessaire pour s'en bien servir. Le Capitaine Baron sut ravy de cette saveur, & l'ayant acceptée avec joye, la fit sonner bien haut parmy ceus de sa Nation. Ce volontaire, suivit de grand cœur ce Capitaine: & s'étant embarqué il fut au combat contre les Arouagues de l'Ile de la Trinité, avec une puissante armée de Sauvages de toutes les Iles Antilles; En cette rencontre il fit tout ce qu'on pouvoit atendre d'un vaillant Soldat : & comme il étoit tresbon fuselier, il tua & blessa tant d'Aroüagues, qui n'étoient pas acoutumez à s'entir l'éfet des armes à feu, qu'enfin ils l'ácherent le pied, & s'étant retirez dans les montagnes, laise serent le champ de bataille aus Caraïbes victorieus. Dépuis, Serissiers passoit parmy ceus de cette Nation pour un grand Capitaine, & ils ne pouvoient assés admirer la bonté de Monsieur Auber, qui s'étoit volontairement privé du service qu'il pouvoit atendre de ce jeune homme, pour le préter à leurs troupes. Nous avons d'original toutes ces particularitez, & Monsieur Auber luy même en est garent.

Pendant tout le tems que Monsieur Auber à gouverné l'Ile de la Gardeloupe, la paix qu'il avoit faite avec les Caraïbes à été inviolablement entrerenuë de part & d'autre, au grand profit des deus Nations. Car les Sauvages par cet accord avoient moyen de traiter avec les François, de coignées, de serpes, de couteaus, & de plusieurs autres outils & marchandises qui leur étoient necessaires: Et les François, recevoient d'eus en échange, des Porceaus, des Lézars, des Tortuës de Mer, & une infinité d'autres poissons, & d'autres rafraichissemens, qui leur aportoient un singulier avantage. De sorte, que les Caraïbes étoient comme les Pourvoyenrs des François, qui travailloient cependant en leurs

habitations avec assiduite & seureté.

## CHAPITRE QUATRIEME. וו בוצל מזי פני כלנו וותובות ביו ביו ביו לביו וומות כבי ביו וו

Du Trafie & des Occupations des Habitans Etrangers du Pais: & premierement de la culture & de la preparation du Tabac.

N toutes les Antilles, l'argent n'a point de cours pour le trafic ordinaire, mais il se fait par échange des Marchandises qui croissent au pais, contre celles qui viennent de l'Europe; soit qu'elles consistent en habits & en linge, soit en armes ou en vivres, & en autres commodités necessaires pour passer la vie avec douceur. Et c'est ce qui se pratiquoit chez tous les peuples, avant l'usage de la monnoye, & qui se voit encore aujourd'huy en plusieurs Nations Sauvages, & mesmes dans la Colchide, où chacun porte au marché ce qu'il a de trop, pour avoir de ce qu'il n'a pas.

Les Magazins qui se voyent en ces lles, sont ordinairement fournis de toute sorte de Marchandises qui sont amenées de France; d'Angleterre, de Hollande, & de Zelande, aussi abondamment qu'en lieu du monde. Le prix de chaque Marchandise, n'est point laissé à la liberte des marchans qui tiennent les Magazins, mais il est mis à chaque sorte, par Messieurs les Gouverneurs, de l'avis de leur Conseil. Les marchandises, que les habitans presentent en échange en toutes ces Iles, se reduisent à cinq especes principales, savoir au Tabac, au Sucre, au Gingembre, à l'Indigo, & au Cotton.

Au commencement, tous les habitans étrangers des Antilles s'adonnoient à la seule culture du Tabac, qui les faisoit subsister honorablement. Mais depuis que la grande abondance qu'on en a fait en a ravalle le prix, ils ont planté en plusieurs endroits des Cannes de Sucre, du Gingembre, & de l'Indigo: Et Dieu a tellement beny leurs desseins, que c'est une merveille de voir avec quel succés, toutes ces marchandises croissent en la plû-part de ces lles. Et dautant que plusieurs qui les voient en l'Europe, ne sayent pas là façon

SI 2

324 HISTOIRE MORALE, Chap.4.

que l'on apporte à les preparer, il sera à propos pour contenter leur curiosité, de parler icy de chacune: & nous y join-

drons un mot du maniment du Cotton.

Il est vray, que ces matieres ont esté déja traittées par divers Auteurs. Mais outre que nostre Histoire seroit incomplette & defectueuse si nous les passions sous silence; nous pouvons dire icy premierement avec sincerité, que tout le discours que nous en allons faire n'est pas une copie, ou une imitation de quelque autre, mais un veritable original, tiré au naturel avec tout le soin, & toute la fidelité possible. De forte, que si nous disons les mêmes choses, que d'autres ont dites avant nous: l'on ne doit pas estre marry de voiriey la confirmation d'une verité qui vient de si loin, & dont on ne sauroit avoir trop d'assurance. Et si ce sont des choses contraires, elles pourront servir à faire voir la fausseré de celles qui leur sont opposées: ou du moins elles prouveront qu'en tous lieus on ne suit pas si exactement une même métode en la preparation de ces marchandises, qu'il ne s'y remarque souvent quelque petit changement. De plus, nous esperons aussi, que quelques uns trouveront peutestre dans les descriptions suivantes, quelque exactitude & quelque clarté, qui ne leur déplaira pas, & que même ils y rencontreront quelque chose de nouveau, qui n'a pas encore esté remarque ni produit par les auteurs. Apres tout, nous supplions ceus qui croiront ne rientrouver dans ce Chapitre, ni dans le suivant qu'ils ne sachent, & qui puisse ou les instruire, ou les divertir, de passer outre, sans blâmer nôtre diligence, & nôtre peine, & de permettre que nous écrivions cecy pour d'autres, qui pourront en recevoir de l'instruction, ou du divertissement.

Pour avoir de beau & bon Tabac, on prepare premierement ensaison propre des couches en divers endroits des jardins, qui soient à l'abry des vens. On jette dessus la graine qui a été recueillie des tiges de l'année precedente; que l'on à laissé croistre & meurir pour servir à cét usage. On messe de la cendre avec la graine quand on la seme, asin qu'elle ne tombe pas trop épais en de certains lieus. Quand elle commence à lever, on la couvre soigneusement de seuilChap. 4 DES ILES ANTILLES.

325

les de Palmiste épineus, ou de branches d'Oranger ou de Citronier, pour la garantir des ardeurs du Soleil, du froid de la nuit, & du degast que les volailles domestiques & les Oiseaus

y pourroient faire.

Pendant que la plante croist, & devient en état d'étre transplantée, on prepare la place necessaire pour la recevoir. Si l'habitation est nouvellement établie, il faut avoir long tems auparavant abattu le bois, & brûlé les branches sur la terre & sur les souches pour les saire mourir. Que s'il y en reste encore, il faut tirer aus lizieres tout ce qui n'a pas été brûlé, asin que la place soit libre. Il est vray, qu'il n'est pas besoin de labourer la terre ni de la renverser & remuer prosondement, mais il en faut seulement arracher toutes les méchantes herbes, & la nétoyer si soigneusement qu'il n'y reste ni bois, ni écorce, ni seuille, ni le moindre brin d'herbe. Pour cét esset on se sert de Houëes larges & tranchantes, qui pélent & écorchent la surface de la terre, & au besoin extirpent la racine des herbes, que l'on craint devoir pulluler de nouveau.

Aprés qu'on a preparé la terre en cette sorte, on la partage & divise en plusieurs sillons, éloignez de deus ou trois pieds l'un de l'autre en égale distance. On se sert pour cela des grands cordeaus, qui sont marquez de deus en deus pieds, ou environ, avec une petite piece de drap de couleur, qui y est cousue. Et puis on siche de petis bois pointus, en tous les lieus de la terre, où ces marques répondent: Asin que quand le tems de transplanter le jeune Tabac arrive, qui est celuy auquel Dieu envoye une bonne pluye, on n'ait rien à faire qu'à planter, sans s'amuser à former les compartimens du

jardin.

La plante de Tabac, est en état d'étre levée de dessus sa couche, quand elle a quatre ou cinq seuilles assez fortes & épaisses, de la largeur de la paume de la main. Caralors s'il arrive que la terre soit arrosée d'une agreable pluye, tous ceus qui sont soigneus d'avoir de beau Tabac en la premiere saison, ne craignent point de se mouiller, pourveu qu'ils en mettent beaucoup en terre. On voit tous les bons ménagers en un agreable empressement dans leurs jardins, les uns s'occupent à choisir & à tirer la plante de dessus les couches se

schent de croistre.

& à l'arranger endes paniers : les autres la portent à ceus qui la doivent planter en tous les lieus, qui ont été auparavant

marquez au cordeau, comme nous avons dit.

Ceus qui ont la charge de planter, font un trou avec un bois pointu, à chaque endroit marqué, où ils mettent la racine du Tabac : puis ils ramassent & pressent tout autour la terre, en telle sorte neantmoins que l'œil de la plante ne soit point couvert. Ils font ainsi le long de chaque rangée. Puis ils en recommencent une autre. Aprés qu'ils ont finy cet exercice, la premiere fois que les voisins se rencontrent, leur entretien le plus ordinaire, est de s'informer les uns des autres. combien ils ont mis de milliers de plantes en terre; & sur cela chacun fonde l'esperance de sa future recolte.

La plante étant mise en terre; ce qui se fait ordinairement à diverses reprises, à cause que la pluye ne vient pas assez abondammant pour le faire tout à coup, ou bien parce que la terre n'est pas préparée à même tems, ou qu'on n'a pas assez de plantes, on ne la laisse pas à l'abandon. Ce n'est encore que le commencement du travail & des soins qu'il y faut apporter. Carilfaut être soigneus de la visiter souvent : & aussi tost qu'on a remarqué qu'elle a pris racine, il faut prendre garde que les vers, les chenilles, & autres méchans insectes qui fourmillent en ces païs-là, ne la rongent & ne l'empe-

Il faut en suite, du moins de mois en mois, arracher les mauvaises herbes qui la pourroient étouffer, sarcler diligemment toute la terre, & porter les herbes qu'on a enlevées, à la liziere, ou bien loin du jardin : car si on les laissoit en la place d'où elle ont été tirées, la moindre pluye leur feroit prendre de nouvelles racines, & elles se releveroient bientost. L'herbe la plus importune, & que l'on a le plus de peineà bannir des jardins, c'est le Pourpier, qui ne croist en France que par les soins des Jardiniers. On continuë cét exercice, jusques à ce que la plante du Tabacait couvert toute la terre voisine, & que son ombre empesche toutes les autres herbes nuisibles de se pouvoir élever.

Cela fait, on n'a pas encore de repos, parce qu'à mesure que la plante se hausse & s'elargit, il faut luy retrancher les

feüilles

Chap.4

feuilles superflues, arracher celles qui sont séches, pourries, ou viciées, & la rejettonner, comme on parle, c'est à dire émonder les petis rejettons, qui l'empêcheroient de venir en persection, en tirant le suc des plus grandes seuilles. Ensinquand la Tige est creuë d'une hauteur convenable, il faut l'arréter en coupant le sommet de chaque plante, hormis de celles qu'on veut conserver pour en avoir la graine. Aprés toutes ces saçons, la plante demeure quelques semaines à meurir: pendant quoy elle donne quelque tréve au soin assiduqu'on en a prisjusques alors.

Mais si l'on ne travaille autour d'elle, il luy faut preparer la place propre pour la mettre à couvert quand elle sera meure. On doit prendre garde que la grange où elle doit être mediocrement séchée, soit bien couverte, & sermée de tous costez; qu'elle soit fournie de plusieurs perches propres pour la pouvoir suspendre; qu'on ait bonne provision de certaines écorces deliées que l'on tire d'un arbre appellé Mahot, pour attacher chaque plante sur les perches; & que la place pour

tordre le Tabac quand il sera sec, soit en bon ordre.

Pendant que l'on fait tous ces préparatifs, si les seuilles du Tabac quittent un peu de leur premiere verdure, qu'elles commencent à se recourber vers la terre plus qu'à l'ordinaire, & que l'odeur en devienne un peu plus forte, c'est signe que la plante est en maturité. Et alors il saut en un beau jour, aprés que la rosée est tombée de dessus, la couper à un pouce prés de terre, & la laisser sur la place jusques au soir, la retournant une sois ou deus, asin que le Soleil desséche une partie de son humidité. Sur le soir on la porte a pleines brassées sous le couvert. On l'attache par le bas de la tige aus perches, en telle sorte que les seuilles panchent contre bas. Il ne saut pas aussi, qu'elles soient par trop pressées les unes contre les autres, de crainte qu'elles ne se pourrissent, ou qu'elles ne puissent sécher faute d'air.

Cette premiere coupe du Tabac étant achevée, on visite fouvent les plantes qui sechent, tandis que les autres que l'on a encore laisses sur le pied meurissent. Et lors qu'on appercoit qu'elles sont en état d'être torses, (nos gens des lles disent torquées) c'est a dire qu'elles ne sont ni trop séches, car

elles ne pourroient soussirir le maniment de la rouë: ni aussi trop humides, car elles pourriroient en peu de tems: on les détache des perches, on les arrange à un bout de la grange, & on dépouille chaque tige de toutes ses seuilles en cette sorte.

On met premierement à part les plus longues & les plus larges feuilles, & on arrache la grosse coste qui est au milieu de chacune: les habitans appellent cela éjamber. Les petites feuilles sont mises aussi de costé, pour être employées au dedans de la corde du Tabac; & les grandes leur servent de couvertures & des robes. Ces seuilles ainsi disposées, sont arrangées sur des planches ou des tables, à costé de celuy qui les doit tordre, & faire la corde, telle qu'on la voit sur les rouleaus que l'on envoye par deça.

Il y a de l'industrie à tordre le Tabac: & ceus qui le savent faire avec diligence & dexterité, sont fort estimez, & gagnent beaucoup plus, que ceus qui travaillent à la terre. Il faut qu'ils ayent la main & le bras extrémement souples & adroits, pour faire tourner le rouët avec la vitesse & la proportion necessaire, pour rendre la filure de même grosseur par

tout.

C'est aussi une adresse particuliere en sait de Tabac, de savoir bien disposer, arranger, & monter, comme parlent les maitres, un rouleau sur les bastons, qui doivent tous être d'une certaine grosseur & longueur, pour éviter la tromperie.

Quand le Tabac est ainsi monté, on le porte au Magazin, & on le couvre de seuilles de Bananier ou d'autres, de peur qu'il ne s'évente, & asin qu'il prenne une belle couleur. Ce-luy qui a la coupe grasse, noirastre, & luisante, & l'odeur agreable & sorte, & qui brûle facilement étant mis à la pipe,

est estimé le meilleur.

Nous avons dit, que la plante de Tabac se couppoit entre deus terres, & ne s'arrachoit pas: Ce qui se fait à dessein, asin que la racine puisse repousser. Et en esset elle produit une seconde plante, mais qui ne devient pas si sorte ni si belle que la premiere Le Tabac que l'on en fait, n'est pas aussi si précieus, ni de si bonne garde. On le nommé, Tabac de rejetton, ou de la seconde coupe, ou levée. Quelques uns tirent d'une même

même souché, jusques au troisiéme rejetton. Et c'est ce qui décredite le Tabac, qui vient de quelques Iles.

Puisque nous nous sommes tant étendus sur la manufacture du Tabac, il ne faut pas oublier ce qui se pratique par quelques Curieus, pour le rendre même plus excellent que celuy qu'on nommé de Verine, de bonne garde, & d'une odeur qui fortifie le cerveau. Aprés qu'on a mis à part les plantes de la premiere couppe, & pendant qu'elles séchent à la perche, on amasse toutes les seuilles de rebut, les petits rejettons, comme aussi les filamens qu'on tire du milieu des feuilles, qui ont été déja émondées, qu'on appelle communement, jambes de Tabac. Et aprés les avoir pilées en un mortier, on met tout cela dans un sac, que l'on porte sous la presse pour en exprimer le suc, lequel on fait puis aprés bouillir sur un feu médiocre, jusques à ce qu'il soit reduit en consistance de syrop. Puis aprés il faut mêler en cette decoction un peu de Copal, qui est une gomme aromatique, qui a la vertu de fortifier le cerveau, laquelle coule d'un arbre de même nom, qui est commun en la terre ferme de l'Amerique, & aus lles du Golfe d'Hondures.

Aprés qu'on a versé cette drogue en la composition, il la faut bien remuer, asin que sa bonne odeur, & ses autres qualitez, se communiquent & se repandent par tout. Puis il la faut retirer du seu, & quand elle est restroidie, la mettre dans un vaisseau prés du Tordeur de Tabac: & il faut qu'à chaque poignée de seüilles qu'il met en œuvre, il moüille sa main dans cette liqueur, & qu'il l'essuye sur les seüilles. Cét artisice, a un esse admirable pour rendre le Tabac, & de bonne garde, & d'une vertu qui luy donne un pris extraordinaire.

Le Tabac ainsi composé, doit être tordu gros du moins comme le pouce, & mis en suitte en petis rouleaus de la pesanteur de dix livres au plus, puis envoyé en des Tonneaus ou en des Paniers saits à dessein, pour le mieus conserver. Quelques habitans des Iles ayans essayé ce secret, ont sait passer leur Marchandise pour vray Tabac de Verine, & l'ont debitée au même prix.

Ceus qui s'imaginent que le Tabac croist sans peine, & que l'on en trouve, par maniere de dire, les rouleaus attachez aus arbres de l'Amerique, d'ou il ne faut que les secouër pour les ramasser en suite lors qu'ils sont tombez: Ou qui du moins se persuadent, qu'il ne faut pas beaucoup de fasson ni de peine pour les remettre en leur persection, seront desabusez, s'ils jettent les yeus sur cette relation de la culture & de la préparation du Tabac. Et nous pouvons ajouter, que s'ils avoient veu eus-mêmes, les pauvres serviteurs & les Esclaves qui travaillent à ce pénible ouvrage, exposez la plus grande partie du jour aus ardeurs du Soleil, & occupez plus de la moitié de la nuit, à le mettre en l'état auquel on l'envoye en l'Europe, sans doute, ils estimeroient davantage, & tiendroient pour precieuse cette herbe, qui est détrempée par la sueur de tant de miserables creatures.

Il n'est pas besoin d'ajoutericy, ce que les Medecins écrivent des merveilleus effets du Tabac, veu que cela est proprement de leur sait, & qu'il se trouve assez amplement dans leurs livres. Nous dirons seulement qu'il saut bien que ses vertus soient grandes, puis qu'il a son cours par tout le Monde, & que presque toutes les Nations de la I erre, tant les civilisées que les Barbares, luy ont fait une reception savorable, & en ont conseillé l'usage. Que si quelques Princes l'ont interdit en leurs Etats, de crainte que l'argent de leurs sujets, qui leur est rare & precieus, ne s'en aille en sumée, & ne s'en coule de leurs mains, pour une chose qui n'est pas necessaire à l'entretien de la vie, il n'y a toutesois personne, qui ne luy doive permettre au moins, de tenir place entre les Drogues & les remedes de la Medecine.

Les delicats & les curieus, parmy les Peuples qui habitent des contrées chaudes, le temperent avec de la Sauge, du Romarin, & des senteurs qui luy donnent une odeur fort agreable: Et aprés l'avoir reduit en poudre, ils l'attirent par les narines. Les Nations qui habitent des païs froids, n'en interdisent pas l'usage aus personnes de condition: & c'est même une persection, & une galantiere entre les Dames de ces païs-là, de savoir tenir de bonne grace une pipe, le tuyau de laquelle est de coral ou d'ambre, & la teste d'argent ou d'or:

Chap. 5

& de rendre lasumée de cette herbe, sans faire aucune grimace, & la pousser hors de la bouche à diverses reprises, qui sont paroistre autant de petites vapeurs, dont la couleur brune, rehausse la blancheur de leur teint. La composition que nous avons d'écrite pour rendre le Tabac de bonne odeur, sera bien receuë, sans doure, parmy ces personnes, qui trouvent tant d'agréement & de delicatesse en cette sumée.

Au reste, on ne sauroit dire la quantité de Tabac qui se tire tous les ans de la seule Ile de Saint Christosse: & c'est une chosemerveilleuse que de voir le nombre de Navires de France, d'Angleterre, de Hollande, & particulierement de Zelande, qui y viennent en traitte, sans qu'aucun s'en retourneà vuide. Aussi le commerce que cette derniere Province a toujours entretenu en cette Ile & aus Iles voisines, a fait de riches & puissantes maisons à Middelbourg & à Flessingues. Et encore à present le principal trasic de ces deus villes, qui sont les plus considerables de la Zelande, se fait en ces Iles, qui leur sont ce que les Mines du Perou sont à l'Espagne.

## CHAPITRE CINQUIÉME.

De la maniere de faire le Sucre, & de preparer le Gingembre, l'Indigo & le Cotton.

Prés que la grande abondance de Tabac que l'on faifoit à Saint Christosse, & aus autres lles, en eut tellement ravalé le pris, qu'on n'y trouvoit plus son conte. Dieu mit au cœur de Monsieur de Poincy General des
François. de tenter d'autres moyens, pour faciliter la subsistance des Habitans, & pour entretenir le commerce. Et sa
Prudence luy ayant suggeré, d'employer ses serviteurs & ses
esclaves à la culture des Cannes de Sucre, & du Gingembre,
& de l'Indigo, ce dessein a esté suivy d'une telle benediction,
que c'est une merveille de voir, quels en ont esté les heureus succés.

loses ! weeks link ! women.

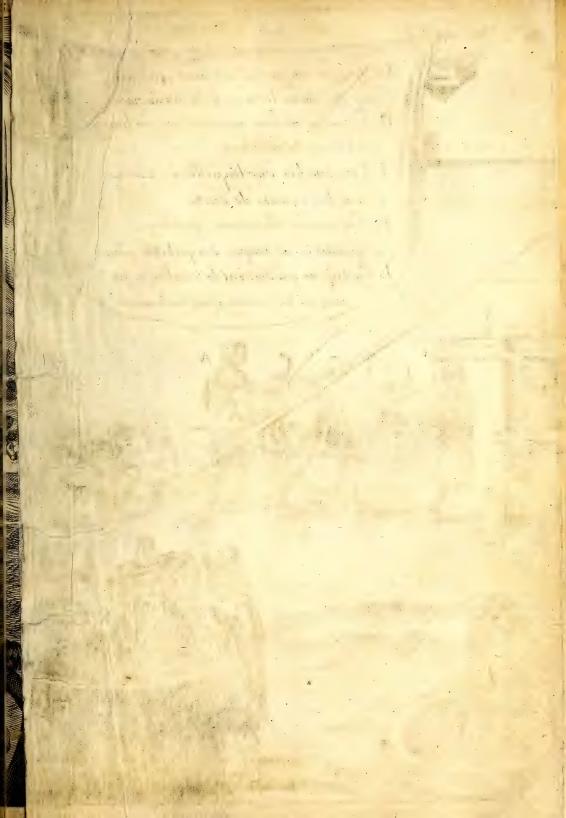
Si la plante de la Canne de Sucre à esté connue à l'Antiquité, du moins l'invention d'en faire le Sucre est nouvelle. Les Anciens l'ont ignorée, aussi bien que le Sené, la Casse, l'Ambre-gris, le Musc, la Civette, & le Benjoin. Ils nese servoient de ce precieus roseau qu'en bruvage & en Medecine. Et nous pouvons opposer toutes ces choses, avec beaucoup d'avantage, aussy bien que nos Horloges, nôtre Boussole, & nôtre art de naviger, nos Lunettes d'approche, nôtre Imprimerie, nôtre Artillerie, & plusieurs autres belles inventions de ces derniers siecles, à leur teinture du vray Pourpre, à leur verre malleable, aus subtiles Machines de leur Archimede, & à quelques autres semblables.

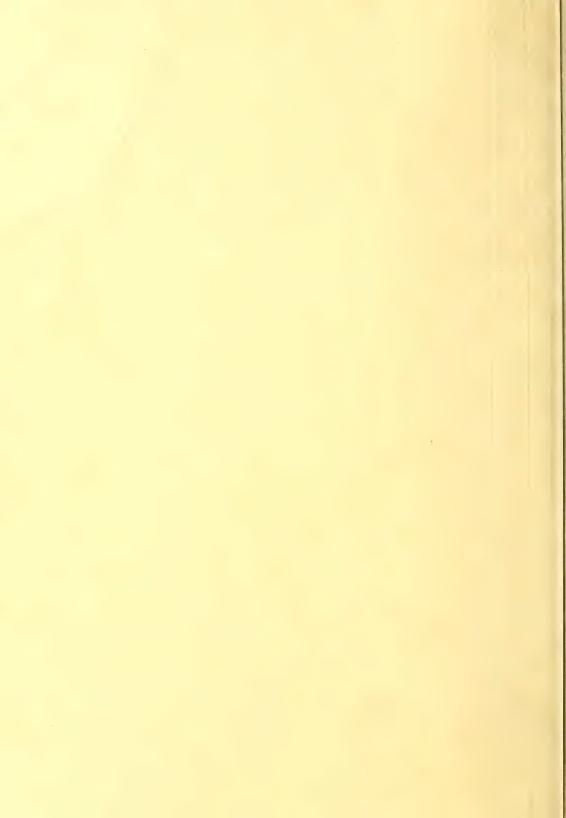
Ayant donné au livre precedent, la description de la Canne de Sucre, il ne nous reste qu'à representer la maniere, dont

on s'en sert pour faire le Sucre.

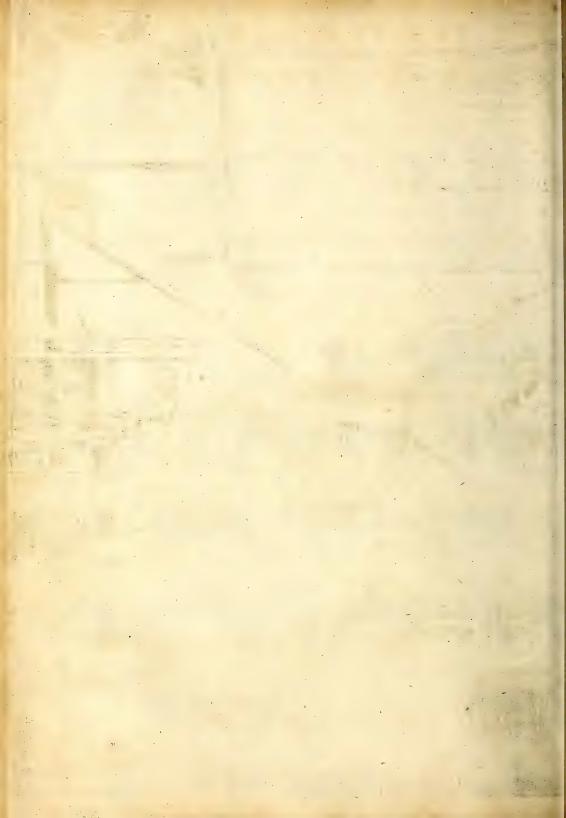
En décrivant la magnifique maison de Monsieur le General de Poincy, nous avons dit que sa basse cour est enrichie de frois Machines ou Moulins propres à briser les Cannes de Sucre. La Fabrique de ces Moulins est de bois plus solide, plus elegante, plus industrieuse, mieus ordonnée, & pluscommode, que celle des Moulins qu'on voit à Madere & au-Bresil. Il n'est pas à craindre icy, comme en ces lieus-là, que le feu gagne les chaudieres bouillantes, & allume un deplorable embrasement, qui cause souvent la mort de ceus qui travaillent aus environs. Car on voit bouillir ces Chaudieres, sans appercevoir le feu, qui s'allume, s'attire, & s'entretient par le dehors, dans les fourneaus, qui sont sibien cimentez, que ni la flamme, ni la fumée n'empesche aucunement ceus qui sont occupez à ce travail, d'y vaquer sans crainte d'aucun peril, & sans en recevoir d'incommodité.

Outre cestrois Moulins que Monsieur le General à devant fon Logis de la grande montagne, il en a fait faire trois à Cayonne, qui est un des quartiers tenus par nostre Nation en la même Île: l'un déquels, au lieu que tous les autres sont tournez par des bœuss, ou par des chevaus, est conduit par la cheute d'un gros ruisseau d'eau vive, qui étant ramassée dans un grand reservoir, & de-là tombant sur une gran-









de rouë à seaus, fait mouvoir toute la Machine.

A l'exemple de Monsieur le General, les principaus Officiers & Habitans de l'Ilede S. Christosle, ont aussi fait edifier des Moulins à Sucre. De sorte qu'en cette seule lle, on conte aujourd'huy beaucoup plus grand nombre de ces Machines, que les Portugais n'en ont bâty jusques à present à Madere. Les principaus aprés ceus de Monsieur le General, se voyent aus habitations de Messieurs de Lonvilliers, de Treval, & de Benévent. Et apres ceus là Monsieur Giraud en a trois en divers quartiers de l'Ile, ou il a de belles & de grandes habitations, Monsieur de la Rosiere, Monsieur Auber, Messieurs l'Esperance, de Beaupré, de la Fontaine-Paris, & de la Roche, qui sont tous Capitaines dans la même lle, en ont parcillement fait bastir, comme aussy Messieurs Bonhomme, de Bonne Mere, de la Montagne, Belleteste, & Guillou, qui sont des principaus & des plus considerables Habitans. Les Anglois, en ontaussi plusieurs en leurs quartiers, qui sont parfaitement bien faits.

Quand ces Cannes de Sucre sont meures, on les couppe entre deus terres, au dessus du premier nœud qui est sans Suc, & aprés leur avoir ôté le sommet, & les avoir purgées de certaines petites seuilles, longues & extremement deliées, qui les environnent, on en fait des faisseaus, que l'on porte au Moulin, pour y être pressez & écrasez, entre deus rouleaus garnis de bandes d'acier, qui se meuvent l'un sur l'autre, à mesure que la Machine est ébranlée, par l'impression qu'elle

reçoit d'une grande rouë, qui la fait tourner.

Le Suc qui en découle, est reçeu dans un grand bassin ou reservoir, d'où il se répand par de longs canaus dans les vais-seaus, qui sont destinez pour le faire bouillir. Dans les grandes Sucrèries, il y a du moins six chaudieres, dont il y en a trois fort grandes, qui sont de cuivre rouge, & de la largeur & profondeur de celles des Teinturiers, & qui servent à purisser le Suc qu'on doit saire bouillir à petit seu, en y messant de tems en tems, d'une certaine lessive extremement sorte, qui luy sait pousser en haut toutes les immondices, qu'on enleve avec une grande écumoire de cuivre. Aprés que ce Suc est bien purisse dans ces trois chaudieres, par où il passe alternativément,

on le coule par un drap, & en suitte on le verse dans trois autres chaudieres de metal, qui sont fort epaisses, assez amples & profondes d'un bon pied & demy; c'est dans ces chaudieres ou ce Suc recoit sa derniere cuison, car on luy donne alors un feu plus vif, on le remue incessamment, & quand il éleve fes bouillons un peu trop haut, & qu'on craint qu'il ne repande hors de ces chaudieres, on rabaisse sa ferveur en jettant dedans un peu d'huile d'olive, ou de beurre, & à mesure qu'il s'epaissir, on le verseen la derniere de ces chaudieres, d'où quand il commence à se figer, il est mis dans des formes de bois ou de terre, puis il est porté en des galleries, où on le blanchir avec une espece de terre grasse, detrempée avec de l'eau, qu'on étend dessus, puis on ouvre le petit tron, qui est au désous de chaque forme; afin que tout ce qui reste d'immodices dans le fucre, coule dans un canal, qui le porte dans un yaisseau; qui est preparé à cet usage.

La premiere écume qu'on enleve des grandes chaudieres, ne peut servir qu'au bétail, mais l'autre est propre pour faire le bruvage des serviteurs & des Esclaves. Le Suc qui est tiré de la Canne ne peut duter qu'un jour, & si dans ce tems-là il n'est cuit, il s'aigrit & se change en vinaigre. Il faut aussi apporter un grand soin, à laver souvent le reservoir qui conserve le suc qui est exprimé, & les canaus par où il passe, car s'ils avoient contracté de l'aigreur, le suc ne se pourroit reduire en fucre. On gateroit aussi tout l'ouvrage, si dans les trois grandes chaudieres qui doivent estre arrolées de lessive, on y jettoit du beurre ou de l'huile d'olive, ou si dans les trois petites où le suc se forme en syrop & en grain, par la force du seu & par lagitation continuelle qui s'en fait avec une pallette, on versoit tant soit peu de lessive. Sur tout il faut bien prendre garde, de ne point laisser tomber de suc de Citron dans les chaudieres: car cela empescheroit absolument le sucre de monager of court act & chapters, not for the

se former.

Plusieurs habitans qui n'ont pas le moyen d'avoir tant de chaudieres, & de ces grandes machines pour briser leurs Cannes, ont des petis Moulins qui sont saits comme des pressoirs, qui sont couduits par deus ou trois hommes, ou par un seul cheval, & avec une ou deus chaudieres, ils purifient le suc qu'ils

qu'ils ont exprimé, le reduisent en consistance de syrop, & en sont de bon sucre, sans autre arrifice.

Le plus grand secret pour saire de bon Sucre, consiste à le savoir blanchir; Ceus qui ont la conduite des Sucreries de Monsieur le General le savent en persection, mais ils ne le communiquent pas volontiers. De ce que dessus ou recueil-le quel est l'avantage & le prosit singulier qui revient aus habitans de cette lle, par le moyen de cette douce & precieuse marchandise: Et quel contentement reçoivent nos François, de voir croître en leur terre, & si grande abondance & avec si grande facilité, ce qu'ils n'avoient auparavant que par les mains des étrangers, & à grand prix d'argent.

Cette abondance de Sucre, leur a donné envie de confireune infinité d'excellens fruits, qui croissent en cette Ile: tels que sont les Oranges, les Limons, les Citrons, & autres: mais ils reussissent fur tout au Gingembre, dont nous parlerons incontinent, & en l'admirable confiture qu'ils sont du fruit de

l'Ananas, & des fleurs d'Oranges & de Citrons.

Quant à la preparation du Gingembre, lors que la racine est meure, on la tire de terre. Puis on la fait sécher en des lieus secs & aërez : la remuant souvent de peur qu'elle ne se corrompe. Les uns se contentent de l'exposer au Soleil pour la sécher : mais les autres jettent encore par dessus de la chaux vive, reduite en poudre, pour attirer plus sacilement l'humidité. Cette racine, qui tient un rang considerable parmy les éspiceries, se transporte par tout le monde : mais elle est particulierement recherchée aus pais froids.

Nos François, la tirent par fois de terre avant qu'elle soit meure, & la confissent entiere avec tant d'artifice, qu'elle devient rouge & transparente comme un verre. Le Gingembre confit que l'on envoye du Bresil, & du Levant, est ordinairement sec, plein de silamens, & trop piquant pour estre mangé avec plaisir. Mais celuy qu'on prepare à Saint Christoste, n'a point du tout de sibres, & il est si bien confit, qu'il n'y demeu-

re rien qui resiste sous la dent, quand on en veut user.

Il a une proprieté singuliere pour fortisser la poitrine quand elle est affoiblie, par un amas d'humeurs froides,

éclaircir la voix, adoucir l'haléne, rendre bonne couleur au visage, cuire les cruditez de l'estomac, ayder a la digestion, rappeller l'apétit, & consumer les eaus & la pituite, qui rendent le corps languissant. Et même on tient, qu'il conserve, & fortisse merveilleusement la memoire, en dissipant les humeurs froides, ou la pituite du cerveau. On reduit aussi cette racine en paste, de laquelle on compose une conserve, ou une Opiate qui a les mêmes essets.

Venons à l'Indigo. La plante étant coupée, est mise en petis faisseaus, qu'on laisse pourrir dans des cuves de pierre ou de bois, pleines d'eau claire, sur laquelle on verse de l'huile, qui selon sa nature, surnage & occupe toute la superficie. On charge de pierre les faisseaus, afin qu'ils demeurent sous l'eau, & au bout de trois ou quatre jours que l'eau a bouilly, par la seule vertu de la plante, sans qu'on l'ait approchée du feu, la seuille étant pourrie, & dissoute par cette chaleur naturelle qui est en la tige; on remuë avec de gros & forts batons toute la matiere qui est dans les cuves, pour luy faire rendre toute sa substance, & apres qu'elle est reposée, on tire de la cuve le bois de la tige qui ne s'est pas pourry. Puis on remue encore par plusieurs fois, ce qui reste dans la cuve; & aprés qu'on la laissé rassoir, on tire par un robinet l'eau claire qui surnage: Et la lie, on le marc qui demeure au fonds de la cuve, est mis sur des formes, où on le laisse sécher au Soleil. Ce marc, est la Teinture qui est tant estimée, & qui porte le nom d'Indigo. Managrand

Quelques uns, expriment en des pressoirs les saisseaus de la plante pourrie, pour luy faire rendre tout son suc: Mais par ce que ce sont les seuilles de l'herbe, qui composent cette marchandise, ceus qui la veulent rendre de plus grand prix, se contentent d'avoir le marc qui demeure après la corruption de ces seuilles, & qui se trouve après l'agitation, au sonds de la cuve. Le lieu où l'on prepare cette riche couleur de pour-

pre violette, s'appelle, Indigoterie.

Les François des Antilles, ont demeuré un fort long tems avant que de faire trafic de cette marchandise, à cause que la plante dont on la compose, étant de soy-même de sorte odeur, exhale une puanteur insuportable, quand elle est

pourrie: Mais dépuis que le Tabac à esté à un prix fort bas, & qu'en quelques endroits, la terre ne s'est plus trouvée propre, pour en produire de beau comme cy devant, ils se sont adonnez à la culture de l'Indigo, dont ils tirent à present un

grand profit.

Enfin pour ce qui est du Cotton, nos François ne s'occupent pas beaucoup à l'amasser, encore qu'ils ayent plusieurs
arbres qui le produisent aus lizieres de leurs habitations. Ce
qui toutésois est fort peu de chose, au pris de ce que l'on dit
d'un certain quartier, d'une Province de la Chine. Car Trigaut au Chapitre dixhuitième du Livre cinquième de son
Histoire, rapporte qu'il y croist tant de Cotton, que pour le
mettre en œuvre, il s'y conte jusques à deus cens mille tisserans.

Les Anglois de la Barboude, font grand trasic de cette marchandise, comme aussi ceus qui demeuroient cy devant en l'Île de Sainte Croix. Il n'y a pas grand artifice à mettre le Cotton en état: caril ne faut que tirer du bouton entr'ouvert cette matiere, qui se pousse au dehors présque d'elle même. Et par ce qu'elle est meslée des grains de la semence de l'arbre, qui sont en forme de petites séves, liées avec le Cotton, au milieu duquel ils ont pris naissance, on a de petites machines, qui sont composées avec tel artifice, qu'au mouvement d'une rouë qui les sait jouër, le Cotton tout net tombe d'un côte, & la graine de l'autre. Aprés quoy, on entasse le Cotton en des sacs avec violence, asin qu'il occupe moins de place.

Ce sont là les principales occupations, qui entretiennent le commerce des Iles, & dont les Habitans sont leur

trafic ordinaire.

Lc

## CHAPITRE SIXIEME.

Des Emplois les plus honorables des Habitans Etrangers des Antilles: de leurs Esclaves, & de leur Gouvernement.

Es Colonies étrangeres qui habitent les Antilles, ne sont pas seulement composées de gens errans & de basse condition, comme quelques uns s'imaginent, mais aussi de plusieurs personnes Nobles, & de plusieurs familles honorables. De forte que les occupations que nous venons de décrire, ne sont que pour les moins considerables Habitans, & pour ceus qui ont besoin de gagner leur vie par le travail de leurs mains. Mais les autres, qui ont des hommes à gages, qui conduisent leurs serviteurs & leurs esclaves en tous ces ouvrages, ménent, quant à leurs personnes, une vie fort douce & fort agreable. Leurs emplois & leurs divertissemens, aprés les visites qu'ils font profession de rendre, & de recevoir avec grande civilité, sont la chasse, la pesche; & autres honnestes exercices. Et à l'exemple de Monsieur le General, qui est incomparable à recevoir avec courtoisse, & à traitter magnifiquement ceus qui le visitent, soit des François, soit des Etrangers: tous ceus de nôtre Nation de son lle, qui sont de la condition que nous venons de representer, tiennent à faveur qu'on les frequente, & qu'on accepte les témoignages de leur civilité, qu'ils rendent avec tant de franchise, & d'un cœur si ouvert, que l'on s'en trouve doublement obligé. Ils sont splendides dans les festins qu'ils sont à leurs amis, où, avec le bœuf, le mouton, & le pourceau; les volailles, le gibier de toutes sortes, le poisson, la patisserie, & les configures excellentes, ne sont non plus épargnées qu'aus meilleures tables de France. Tous les Officiers excellent notamment en ces courtoisses. Et à leur imitation, les moindres Habitans tiendroient avoir commis une incivilité, s'ils avoient congedié quelcun hors de chez eus, sans luy avoir presenté à boire, & à manger.

Le Vin, la Biere, & l'Eau de vie, manquent rarement dans les Iles; & au défaut de toutes ces choses, on y fait premierement une espéce de bruvage delicieus, avec cette douce liqueur qu'on exprime des Cannes de Sucre, laquelle étant gardée quelques jours, a autant de force que du vin d'Espagne; on en tire aussi de l'excellente eau de vie, qui est fort approchante de celle qu'on aporte de France; Mais ceus qui en prenent avec excés, en sont dangereusement malades. De plus, ils sont plusieurs autres sortes de boissons avec du suc d'Oranges, des Figues, des Bananes, & des Ananas, qui sont toutes sort delicieuses, & qui peuvent tenir lieu de vin. Ils composent aussi de la Biere, avec de la Cassaue, & des Racines de Patates, qui est presque aussi agreable, nour-rissante & rasraichissante, que celle qu'on leur amene d'Hollande.

Quant aus emplois honorables & necessaires tout ensemble pour la conservation des Habitans des Iles, ils sont tous profession de manier les armes, & les chess de famille ne marchent gueres sans épée. Chaque quartier est rangé sous certains Chess & Capitaines qui y commandent. Ils sont tous bien armez, & souvent on leur fait faire la reveuë, & les exercices de guerre, même dans la paix la plus prosonde, si bien qu'en tout tems ils sont prets, au premier coup de tambour, pour se rendre au lieu designé par leurs Capitaines. En l'Île de Saint Christosse, outre douze Compagnies de gens de pied, il y a aussi des Compagnies de Cavalerie, comme nous en avons sait mention cy dessus.

Et par ce que toutes les personnes de condition honorable, qui sont en assez grand nombre en ces lles, ont des serviteurs & des Esclaves, qui travaillent à tous les ouvrages que nous avons specifiez, & qu'en France on ne se sert point d'Esclaves, n'y ayant en toute l'Europe que les Espagnols & les Portugais, qui en aillent acheter au païs de leur naissance, Angole ou Cap Vert, & Guinee: il sera bon que nous en dissons icy quelque chose. Mais premierement, nous parlerons des serviteurs à louage, & qui ne sont que pour un tems.

Les François, que l'on mene de France en Amerique pour servir, font ordinairement des actes obligatoires à leurs Mai-

tres, par devant des Notaires: Par lesquels actes ils s'obligent de les servirtrois ans, moyenant un nombre de livres de Tabac qui leur sont acordées pendant ce tems-là. A cause de ces trois ans de service où ils sont engagez, on les appelle communément des Trente-six mois, au langage des Iles. Il y en a qui s'imaginent, que pour ne s'estre pas obligez par écrit à leurs Maitres dés la France, ils en sont moins engagez lors qu'ils sont rendus dans les Iles. Mais ils se trompent fort en celà. Car lors qu'ils se produisent devant un Gouverneur, pour se plaindre de ce qu'on les a embarquez par force, ou pour représenter qu'ils ne se sont pas obligez par écrit, on les condamne à servir trois ans, celuy qui a payé leur passages, ou tel autre qu'il plaira à leur Maitre. Si le Maitre n'a promis pour salaire à son serviteur que l'ordinaire des lles, il n'est obligé à luy donner pendant tous ces trois ans, que trois cens livres de Tabac; Ce qui n'est pas grand chose pour s'entretenir de linge & d'habits. Car ce Maitre ne luy fournit chose quelconque pour son entretien, que la simple nourriture. Mais celuy qui dés la France promet de donner plus de trois cens livres de Tabac à celuy qui entre à son service, est obligé à les luy sournir exactement, luy en eust-il promis mille. Cét pourquoy il est avantageus à ces pauvres engagez, de ne s'en pas aller aus Iles, sans bien faire leur marche, avant que de s'embarquer.

Quant aus Esclaves ou Serviteurs perpetuels dont on se sert dans les Antilles, ils sont originaires d'Afrique; & on les améne du Cap de Vert, du Royaume d'Angole, & d'autres ports de mer qui sont en la côte de cette partie du Monde. C'est-là qu'on les achete, de même que l'on seroit des bestes de fervice.

Les uns sont contrains de se vendre & de se reduire à une servitude perpetuelle, eus & leurs enfans, pour éviter la faim. Car aus années de la sterilité, laquelle arrive assez souvent quand les sauterelles, qui comme des nuées inondent le pais, ont brouté tout le fruit de la terre, la necessité les presse tellement, qu'il n'y a sorte de rigueur, où ils ne se soumettent volontiers, pourveu qu'ils ayent dequoy s'émpescher de mourir. En ces occasions lamentables, le Pere vend se enfans

Chap. 6 DES ILES ANTILLES. 341

enfans pour du pain, & les enfans quittent Pere & Mere

fans regret.

#resent

Les autres sont vendus, ayans été saits prisonniers de guerre par quelque Roytelet, car c'est la coutume des Princes de ces quartiers-là, de saire souvent des courses dans les Etats de leurs voisins, pour prendre des prisonniers, qu'ils vendent aus Portugais & aus autres Nations, qui vont saire avec eus cét étrange & barbare trasic. On leur donne en échange, du fer qu'ils prisent à l'egal de l'or, du vin, de l'eau de vie, ou quelques menues hardes. Ils captivent aussi bien les semmes que les hommes, & les vendent pesse-messe, à plus haut ou à moindre pris, selon qu'ils sont jeunes ou vieus, robustes ou soibles, bien ou mal proportionnez de leur corps. Ceus qui les aménent aus Iles, les revendent dereches quinze ou seize cens livres de tabac, chaque teste.

Si ces pauvres Esclaves tombent entre les mains d'un bon Maitre, qui ne les traitte pas avec trop grande rigueur, ils préserent leur servitude à leur premiere liberté: & s'ils sont mariez, ils multiplient à merveilles dans les païs chauds.

Ils sont tous noirs, & ceus qui ont le teint d'un noir plus luifant, sont estimez les plus beaus. La plus part ont le nez un peu
plat, & de grosses levres: ce qui passe aussi pour beauté entre
eus. On tient même qu'en leur païs, les sages semmes leur
applatissent ainsi le nez tout exprés à leur naissance. Ils ont
tous les cheveus si frisez, qu'à peine se peuvent ils servir de
peignes: mais ils usent de l'huile de cét arbrisseau que l'on
nomme Palma Christi, pour empescher la vermine. Ils sont
forts & robustes au possible, mais si timides & si peu adroits
à manier les armes, qu'on les domte facilement.

Leur naturel est susceptible de toutes impressions; & les premieres qui leur sont données parmy les Chrestiens, aprés qu'ils ont renoncé à leurs superstitions & à leurs idolatries, ils les gardent constamment. En quoy, ils sont differens des Indiens de l'Amerique, qui sont changeaus comme des Cameleons. Entre les François habitans des Antilles, il y a deces Négres qui jeûnent exactement le Caresme, & tous les autres jours de jeûne qui leur sont ordonnez, nonobstant leurs trayaus ordinaires & continuels.

VV3

Ils sont ordinairement orgueilleus & superbes: Et au lieu que les Indiens veulent être traittez avec douceur, & qu'ils se laissent mourir de tristesse, si on les rudoye tant soit peu; ceus-cy au contraire, doivent être rangez à leur devoir par les menaces & par les coups. Car si on se familiarise un peu trop avec eus, incontinent ils en abusent. Mais, si on les châtie avec moderation quand ils ont failly, ils en deviennent meilleurs, plus souples, & plus obeissans, & se louënt de leurs maitres. Si aussi on use de rigueur excessive en leur endroit, ils prennent la fuite, & se sauvent dans les montagnes, où ils ménent, comme de pauvres bestes, une vie malheureuse & sauvage, & on les appelle alors Négres Marons, c'est à dire Sauvages: Ou bien ils s'étranglent par desespoir. Il faut donc garder en leur conduite un milieu, entre l'extreme severité & la trop grande indulgence, si on les veut conserver en leur devoir, & en tirer un bon service.

Ils s'aiment-passionément entre eus, & bien qu'ils soyent nez en pais disserens, & quelquesois ennemis les uns des autres, ils s'entresupportent & s'entraident au besoin, comme s'ils étoyent tous freres. Et quand leurs maitres leur donnent la liberté de se recréer, ils se visitent reciproquement, & passent les nuits entieres en jeus, en danses, & en autres passentems & réjouissances, & même en petis sestins, chacun d'eus épargnant ce qu'il peut, pour contribuer au repas commun.

Ils se plaisent à la musique, & aus instrumens qui peuvent rendre quelque son agreable & faire une espèce d'harmonie, laquelle ils accompagnent de leurs vois. Autrésois ils avoient à Saint Christosle un certain rendez-vous au milieu des bois, où ils s'assembloient tous les Dimanches, & tous les autres jours de seste, aprés le service de l'Eglise, pour donner quelque relasche à leurs corps. Ils passoyent-là quelquésois le reste du jour, & la nuit suivante, en danses, & en entretiens agreables, sans prejudice de l'ouvrage ordinaire de leurs maitres. Même on remarquoit, qu'aprés qu'ils s'étoyent divertis de cette sorte, ils travailloient de beaucoup meilleur courage, sans témoigner aucune l'assitude, & mieus que s'ils eussent reposé en leurs cabanes tout le long de la nuit. Mais par ce que, pour entretenir ces réjouissances publiques, ils déroboient

boient souvent les volailles & les fruits des voisins, & quelques is de leurs maitres, l'exquise sagesse de Monsieur le General, qui n'estime pas les moindres choses, indignes de ses soins, leur a interdit ces assemblées nocturnes: & à present s'ils se veulent divertir, ils le sont seulement en leur voisinage, avec la permission de leurs maitres, qui leur accordent volontiers cette honneste liberté.

Au reste, celuy qui a une douzaine de ces Esclaves, peut être estimériche. Car outre que ces gens-là cultivent & entretiennent tous les vivres necessaires pour la subsissance de leurs maitres, & pour la leur: étant bien conduits ils sont beaucoup de marchandise de Tabac, de Sucre, de Gingembre, & d'Indigo, qui apportent un grand prosit. Et leur service étant perpetuel, leur nombre s'accroist de tems en tems, par les ensans qui leur naissent; lesquels pour tout heritage succedent à la servitude & à la sujettion de leurs parens.

Tous les Habitans étrangers, qui ont leur demeure en ces Iles, se gouvernent selon les Lois & les coutumes de leurs

pais.

Parmy les François de Saint Chaistosle, la Justice s'administre par un Conseil composé des principaus Officiers de la Milice de l'île, auquel Monsieur le General Préside. Et bien qu'il yait des maisons propres & destinées à cette action, comme cette Chambre du Conseil, que nous avons décrite en son lieu, neantmoins ce Conseil s'assemble par fois; selon que le tems & les affaires le peuvent requerir, & que Monsieur le General le trouve le plus à propos pour sa commodité; sous une espéce de grand Figuier, qui est de la grosfeur du plus gros Orme, proche le Corps-de garde de la Basseterre, & tout joignant la Rade.

C'est en ce Conseil, que sans user de tant de formalitez que l'on a inventées pour rendre les Procès immortels, tous les disferens qui peuvent survenir entre les Habitans, sont vuidez à l'amiable, & terminez le plus souvent à la premiere seance, sans qu'il coûte rien aus parties, sinon ce que celle qui est trouvée avoir tort, doit payer, suivant la coutume, au prosit des pauvres, & de l'entretien de l'Eglise, & pour la satisfaction de la partie qui estoit interessée.

Ce Conseil condamne aussi à mort en dernier ressort.

Les Gouverneurs des autres lles, rendent aussi la Justice, chacun en son Gouvernement. De sorte, qu'il ne faut pas se persuader qu'on vive en ces païs-là, sans ordre & sans régle, comme plusieurs se l'imaginent. Et c'est une merveille, de ce qu'y ayant là des personnes ramassées de tant de divers païs, & quisont d'humeurs si differentes, le desordre ne s'y soit pas glissé, & qu'on les puisse contenir dans le devoir & la sujetion des Lois.

Voila pour ce qui regarde les Habitans Etrangers des Antilles.

## CHAPITRE SETTIEME.

De L'origine des Caraîbes, Habitans Naturels du Païs.

Ordre que nous nous sommes proposé, demande que nous parlions desormais, des Indiens Habitans Naturels des Antilles. Et il n'est past besoin d'agiter icy cette grande & dissicile question, comment la race des hommes s'est répanduë en l'Amerique, & d'où elle est venuë en ce Nouveau Monde. De grands personnages ont traitté cette matiere avec tant de suffisance, d'exactitude, & de solidité, que ce seroit une chose ennuyeuse & superstuë d'en entretenir presentement les Lecteurs. Joint, que l'Histoire de l'Origine de nos Sauvages Antillois, ne requiert pas que nous en prenions le commencement si haut, ni si loin.

Les Anciens & naturels Habitans des Antilles, sont ceus que l'on a nommez Cannibales, Antroposages, ou Mangeurs d'hommes: & que la plûpart des Auteurs qui en ont écrit, appellent Caribes: Mais leur nom primtif & originaire, & qui a plus de gravité, est celuy de Caraibes, comme ils le prononcent eus-mêmes, aussi bien que ceus de leur Nation, qui se trouvent en la terre serme de l'Amerique: soit au continent Septentrional, soit au Meridional. Et par ce que c'est

aussi

rancois Habitans de ces Iles, & qu'elle est suivie par les der niers Ecrivains, nous l'employerons plutôt que l'autre, en la suite de cette Histoire.

Quelques uns estiment que ce nom de Caraibes n'est pas naturel aus Sauvages Antillois; mais qu'il leur a été imposé par les Espagnols, comme à plusieurs Sauvages du Continent Meridional qui le portent: de même que celuy de Galibis, ou de Calibites, à leurs alliez Habitans du même Continent. Ceus qui sont de cette opinion, disent que les Espagnols ont bien pii donner à ces Peuples ce nom de Caraïbes, veu qu'ils ont parcouru tous les quartiers de l'Amerique Meridionale. & qu'ayant fait les premieres Cartes, ils ont marqué ces Nations-là sous ce nom, qui leur est demeuré dépuis. Pour preuve de cela, ils aléguent, que les Caraïbes ne se nomment jamais ainsi entr'eus, sinon lors qu'ils sont yvres, & qu'avant la tette pleine de vin, ils sautent & se réjouissent, disant en leur Baragoin, Moy bonne Caraibe. Que hors de là, ils se servent seulement de ce mot lors qu'ils sont parmy les Etrangers, & que dans leur négoce, & leur communication avec eus, ils se veulent donnerà connoitre à eus, sachant bien que ce nom leur est connu. Mais quentr'eus ils s'appellent toujours, aussi bien que sont ceus de leur Nation de la Terre ferme, & les Calibites, Calinago, qui est le nom des Hommes; & Calliponan, qui est celuy des Femmes. Et qu'ils se nomment encore Oubao bonon, c'està dire, Habitans des Iles, ou Insulaires: de même qu'ils appellent ceus du Continent, Balouébonon, c'est à dire, Habitans de terre ferme.

Avec tout cela neantmoins, il n'y a guere d'aparence que le nom de Caraïbe soit venu des Espagnols, & que nos Insulaires ne l'ayent porté que dépuis qu'ils ont été connus d'eus; Premierement, parce qu'avant que les Espagnols ni les Portugais eussent penetré au Bresil, il s'y trouvoit de certains houmes plus subtils & plus ingenieus que les autres, que les Bressiliens nommoient Caraïbes, ainsi que Jean de Lery l'a remarqué dans son Histoire. Secondement il est constant, qu'il y a des Sauvages qui portent le nom de Caraïbes, en des quartiers du Continent de l'Amerique Meridionale, où les Espagnols

Chap. 7 n'ont jamais eu de commerce. Car non seulement ceus de la Nation de nos Insulaires, qui habitent le long de ces costes de l'Amerique Meridionale, & qui sont voisins des Collonies Hollandoises de Cayenne & de Berbice; mais ceus encore qui demeurent bien avant dans ce Continent Meridional, au dessus du sault des plus celebres rivieres, s'apellent eus mêmes Caraibes. De plus, nous verrons dans la suitte de ce Chapitre, qu'il yaau Continent Septentrional une Nation puissante, composée en grande partie de certaines Familles qui se glorifient encore à present, d'estre Caraïbes, & d'en avoir receule nom, long-tems avant que l'Amerique ait été découverte. Après, quand même les Espagnols auroient voulu imposer ce nom à toutes ces Nations, comment pourroit on prouver qu'elles l'eussent voulu accepter de la main de gens inconnus & ennemis: Or il est certain que non seulement tout ces peuples, s'apellent eus-mêmes Caraïbes. mais que de plus, ils se glorifient & tirent avantage de ce nomi. comme Monsieur du Montel l'a oui de leur bouche plusieurs fois : se plairoient ils à faire trofée d'un nom qu'ils auroient reçeu de leurs ennemis? Que si, comme nous le verrons tantost, les ancestres de nos Sauvages Insulaires, ont receu des Apalachites le nom de Caraïbes, au lieu de celuy de Cofachites qu'ils portoient auparavant, ils le prirent de personnes amies & confederées, & même comme un éloge d'honneur? Enfin, ce n'est pas seulement dans l'yvresse, & dans la débauche, que nos Indiens Antillois se nomment Caraibes, mais aussi, lors qu'ils sont sobres & de sang froid. Que s'ils se nomment entr'eus Calinago, ils peuvent bien avoir plusieurs noms diferens, sans que pour celail s'ensuive, que les Européens leur en ajent donné quelcun de ceus là. Pour ce qui est du nom d'oubao-bonon, sa signification montre assez; qu'il ne leur est pas particulier, & qu'il se peut apliquerà tous les Insulaires generalement : Et s'ils se servent plutôt du nom de Caraibes, que d'un autre nom, en parlant aus Etrangers, c'est parce qu'ils savent en esfet, que ce nom leur est plus connu: Mais cela n'emporte pas, qu'ils l'ayent reçeu des Espagnols, il seroit sans doute plus probable de dire, que les Espagnols l'ayant apris d'eus, l'auroient en suite communiqué

que aus autres Européens. Mais au fonds, il n'importe guére ce que l'on en croye: Et chacun en peut avoir quel sentiment il luy plaira. Nous ne saisons que proposer ce qui nous semble plus vray-semblable.

Quant à l'Origine des Caraïbes Insulaires, ceus qui en ont parlé jusques icy, ont eu si peu de lumiere pour se conduire dans cette obscure antiquité, qu'à vray dire ils n'y ont marché qu'à tâtons. Quelques uns s'imaginent qu'ils sont venus des Juiss, se fondant entre autres choses, sur ce que les parentes des Caraïbes leur sont naturellement aquises pour semmes, & qu'une partie d'eus, ne mangent point de Pourceau, ni de Tortuë. Mais c'est prendre la chose infiniment loin, & sur de trop soibles conjectures. Il y en a, qui les sont deriver du havre de Caribana, & qui pretendent qu'ils en sont issus. Mais cette opinion n'est sondée que sur la seule rencontre des mots de Caribana & de Caribes, sans aucun autre sondement.

D'autres difent par une simple conjecture, que ces Sauvages sont Originaires des grandes Iles, & qu'il ny a pas bien long tems qu'ils habitent les Antilles, n'étant que des refugiez, des restes, & des parcelles de debris, en un mot des réchappez des horribles massacres que firent les Espagnols, lors qu'ils s'emparerent de Saint Domingue, Cube, Jamaique, & Porto-Rico. Mais la verité de l'Histoire nous témoigne, que dés le commencement de la découverte de l'Amerique, les Antilles étoient occupées & peuplées par les Caraïbes. Et que d'abord, ils furent surpris & mal-traittez par les Espagnols. Mais que puis aprés les Espagnols étant vivement repoussez, & ressentans beaucoup d'incommoditez de cette guerre, sirent une espece d'acord avec quelques uns d'entr'eus: comme nous le verrons plus particulierement au Chapitre de leur Guerres. Ajoustez à cela, que les Indiens de Coraço, qui sont sans contredit de ces veritables réchapez, & qui ont encore parmy eus des personnes vivantes, qui demeuroient au port, dit a present de l'Ile à Vache, en l'Ile Hispaniola, quand les premiers Espagnols y aborderent, n'ont aucun mot de la langue Caraïbe en la leur, ni aucune fasson de faire, d'où l'on puisse recueillir qu'ils ayent jamais 1 . ()

eu de communication avec les Caraïbes. Outre que ceus des grandes lles, qui pouvoient prendre la fuite pour eviter la tyrannie des Espagnols, avoient bien meilleur conte de se retirer aus terres qui étoient au dessous d'eus, & où les vens reguliers les portoient, que de remonter contre le vent, & ainsi retarder leur fuite, s'exposer à mille perils de la mer, & allonger leur voyage de vint fois autant. Car c'est merveille quand des vaisseaus tels que sont les leurs, peuvent gagner contre le vent une lieuë en un jour. Et il arrive le plus souvent à de bien grands vaisseaus qui veulent remonter, qu'ils reculent plus en trois heures qu'ils n'avoient avancé en six jours. Nous savons de bons Pilotes, qui ont mis trois mois à remonter du Cul-de-Sac, de Saint Domingue, à Saint Christosse; au lieu que pour descendre de Saint Christosse à Saint Domingue, il ne faut d'ordinaire que quatre ou cinq jours. au plus.

Quant au sentiment que les Caraïbes eus mêmes ont de leur propre origine, ignorans les monumens de l'antiquité, autant que peu curieus de l'avenir, ils croyent la plupart estre venus des Calibites ou Galibis, leurs alliez & grans amis, Habitans de l'Amerique Meridionale, & voisins des Aroüagues, ou Aloüagues. en cette contrée, ou en cette Province, qui se nommé communément Guyana, ou Coste Sauvage. Et ceus qui adherent à cette opinion, se fondent sur la conformité de langage, de Religion, & de mœurs, qui se trouve entre les Caraïbes Insulaires & les Calibites: Bien qu'au reste, cette ressemblance puisse venir en partie de l'alliance & de l'amitie particuliere qu'ils ont entr'eus, en partie du voisinage des Caraïbes du Continent Meridional, & de ces Calibites, & en partie d'autres causes que nous represen-

terons cy-aprés.

Mais ces pauvres Sauvages Insulaires, ne s'accordent pas entr'eus, dans le recit particulier qu'ils sont de leur extraction, & de la cause qui les a portez dans les Iles, & ils ne peuvent dire le tems. Voicy ce que ceus de Saint Vincent, & quelques autres, en ont recité à Monsseur du Montel, & qu'il nous a fait voir dans ses Memoires curieus. Tous les Cataibes étoient autresois assujetis aus Arouagues & obeisseurs

soient à leur Prince. Mais une partie d'entr'eus ne pouvant plus suporter ce joug-là, se rebellerent. Et afin de pouvoir vivre en repos, eloignez de leurs ennemis, ils se retirerent aus Antilles, qui étoient alors inhabitées, & aborderent premierement en l'Île de Tabago, qui est l'une des plus proches du Continent. Dépuis les autres Calibites secouërent aussi la domination des Arouagues, mais setrouvans assez forts, ou n'ayans pas la même inclination que les précedens, ils demeurerent en leur païs: Et ils s'y sont toujours conservez jusqu'à present, qu'ils y vivent encore libres, mais ennemis des Arouagues, ayant un Capitaine General de leur propre Nation, qui leur commande. Ils sont aussi demeurez jusqu'à cette heure confederez & finguliers amys des Caraïbes.

C'est sur ce recit là même que l'on sonde, & par ce détail que l'on explique le nom de Caraïbes, comme s'il signifioit Rebelles, soit qu'il ait esté imposé à nos Antillois par les Aronaques, soit que ces Peuples l'ayent pris eus mêmes, pour leur servir d'une espece de trosée, tirant gloire de leur noble foulevement, & de leur genereuse Rebellion, qui les a mis en paix & en liberté. Mais il ne faut autre chose pour montrer que Caraibe ne veut pas dire Rebelle, comme le pose entr'autres un certain Journal d'un Hollandois, sinon qu'il y a plusieurs Colonies en divers endroits de la terre ferme de l'Amerique, soit au Septentrion, soit au Midy, que personne ne pretend, & ne peut pretendre, avoir jamais esté sous la puissance des Arouagues, & qui cependant portent ce nom de Caraïbes. Que s'il y en a d'entr'eus qui se soyent rebellez contre d'autres Souverains, s'étans dépuis reconciliez avec. eus, & vivant encore aujourduy au milieu d'eus, sous ce nom de Caraïbes, ainsi que nous le verrons plus particulierement tantost, il ny a nulle apparence, qu'il exprime des Rebelles, puisque ce leur seroit une flétrissure, & une marque d'infamie.

Mais, ceus qui ont conversé long-tems avec les Sauvages. de la Dominique, raportent que ceus de cette Ile estiment que leurs Ancestres sont sortis de la Terre serme, d'entre les Calibites, pour faire la guerre à une Nation d'Aronagues qui habitoit les lles, laquelle ils détruisirent entierement, à la reserve de leurs semmes, qu'ils prirent pour eus, ayant par ce moyen repeuplé les Iles. Ce qui sait, qu'encore aujourduy les semmes des Caraïbes Insulaires, ont un langage disserent de celuy des hommes en plusieurs choses, & conforme en quelque choses à celuy des Arouagues du Continent. Celuy qui étoit le Ches de cette entreprise, donnoit les Iles conquises à ses considens. Et celuy qui avoit eu en son partage la Dominique, se disoit Oubouton timani, c'est à dire Roy, & se saisoit porter sur les épaules de ceus que les Insulaires nomment Labouyou, c'est à dire serviteurs.

Il y a si peu de certitude, & tant d'inconstance en toutes ces narrations, & en d'autres semblables que ces pauvres ignorans peuvent faire sur ce sujet, que selon l'avis des plus sages, il n'y a guére d'aparence d'y assoir aucun sondement. En esset, ces Sauvages eus mêmes, n'en parlent qu'a l'avanture, & comme des gens qui reciteroient des songes; tant ils ont été peu soigneus de la tradition de leur origine: Et ils se contredisent & se resurent les uns les autres, par la diserence de leurs recits. Nous verrons neantmoins à la fin de ce Chapitre, ce qui pour sembler probablement, leur avoir donné ocasion à la plupart, de croire qu'ils sont venus des Calibites.

Dans tous ces divers sentimens, que nous avons raportez ou des Escrits ou des discours de plusieurs, il y a cecy de louable, que ceus qui les mettent en avant, suivent les connoissances qu'ils ont, & qu'ils font leurs efforts pour éclaircir & pour déveloper des veritezanciennes & inconnues. Mais comme la Relation que nous allons donner de l'Origine des Caraïbes Insulaires, est la plus ample la plus particuliere, la plus curieuse, & la mieus circonstantiée, qui ait paru jusqu'à present, aussi la tenons nous pour la plus veritable, & la plus certaine, laissant toutésois à la liberté du Lecteur judicieus, de suivre tel sentiment qu'il jugera le plus raisonable. Au reste, comme nous devons rendre à chacun la louange qui luy apartient, le public sera redevable de ces particularitez & de ces lumieres, à l'obligeante communication que nous en a donnée Monsieur Bristok, Gentil-homme Anglois, l'un des plus curieus hommes du Monde, & qui entre ses autres riches

connoissances, parle en persection la langue des Virginiens & des Floridiens; Ayant veu dans ses beaus voyages toutes les Iles, & une grande partie de l'Amerique Septentrionale. C'est par ce moyen, qu'il a appris exactement sur le lieu même, dont nous allons faire mention, & par des personnes intelligentes, & qui luy ont parlé avec certitude, l'Histoire suivante de l'Origine de nos Sauvages, dont il garentira toujours la verité, lors qu'il en sera besoin.

Les Caraïbes, sont Originaires de l'Amerique Septentrionale, de la Terre que l'on appelle maintenant la Floride. Ils sont venus habiter les Îles, aprés estre sortis du milieu des Apalachites, entre léquels ils ont demeuré long-tems. Et ils y ont laissé de leurs gens, qui portent encore aujourduy le nom de Caraïbes. Mais leur premiere origine est des Cosachites, qui changerent seulement de nom, & surent appellez Caraïbes, en la terre des Apalachites, comme nous l'allons voir incontinent.

Les Apalachites sont une Nation puissante & genereuse, qui subsitte encore à present en la même contrée de la Floride. Ils habitent un beau & grand pais nomme Apalache, dont ils ont receu leur nom: & qui commence sur la hauteur de trente-trois degrez & vint-cinq scrupules, du Nord de la Ligne Equinoctiale, & s'étend jusqu'au trente-septième. Ce Peuple, communique à la mer du grand Golfe de la Mexique, oude la Neuve Espagne, par le moyen d'une Riviere qui prenant sa source des Montagnes Apalates, au pied déquelles ils habitent, aprésavoir arrosé plusieurs belles campagnes, se vient en sin rendre en la Mer, pres des Iles de Tacobago. Les Espagnols ont nommée cette Riviere, Rio del Spiritu Santo. Mais les Apalachites luy conservent son ancien nom d'Hitanachi, qui signific en leur langue, Belle & agreable. Du costé du Levant, ils sont separez de toutes les autres Nations, par de hautes & longues montagnes, qui font couvertes de nége en leur sommet la plus grande partie de l'année, ce qui les separe de la Virginie. Des autres costezils confinent avec plusieurs petis Peuples, qui leur sont tous amis & confederez.

Ces Apalachites, se glorissent d'avoir poussé des Colonies bien avant dans la Mexique. Et ils montrent encore à present un grand chemin par terre, par lequel ils disent que leurs troupes passèrent pour s'y rendre. Les Habitans du païs les nommerent à leur arrivée Tlatuici, qui signisse Montagnars car ils estoient plus robustes & plus genereus qu'eus. Ils se placerent en un quartier pareil à celuy de leur naissance, situé au pied des montagnes, en une terre sertile; Où ils bâtirent une Ville de même forme & figure que celle dont ils estoient sortis, laquelle ils occupent encore aujourduy. Ils s'y sont tellement unis par mariages, & par d'autres liens de paix, qu'ils ne sont plus qu'un Peuple avec eus. Et on ne les pourroit discerner. s'ils n'avoient retenu plusieurs mots de leur langue originaire, qui est la seule disserence que l'on y remarque.

Aprés que les Apalachites eurent fait cette peuplade, les Cofachites qui demeuroient plus au Nord de l'Amerique. en un pais merécageus & présque sterile, & qui avoient vécu jusques la en bonne intelligence avec eus, sachant qu'ils étoient alors dénuez de leurs meilleurs & plus vaillans hommes, prirent l'occasion qui leur étoit favorable, pour entreprendre sur ces Apalachites leurs voisins, & les chasser de leurs demeures, ou du moins partager avec eux la terre où ils habitoient, aprés qu'ils s'en seroient rendus maitres. Ce dessein, ayant été ménagé fort adroitement entre les Chefs des Cofachites, ils le publierent puis aprés par tous leurs villages, & le firent approuver à tous les Chefs de familles, qui au lieu de cultiver & d'ensemencer la terre de Mays, au commencement du Printems, comme ils avoient accoustume de faire chaque année, préparerent leurs arcs, leurs fléches, & leurs massuës: & aprés avoir mis le feu en leurs villages, & s'être munis du peu de provisions qu'ils avoient de reste de l'hyver passé, ils se mirent en campagne avec leurs semmes & leurs enfans, & tout le petit bagage qu'ils avoient, dans la resolution de mourir ou devaincre, puis qu'ils ne pouvoient plus rebrousser chemin, & retourner en un lieu qu'ils avoient détruit & dépouillé de toutes sortes de commoditez.

En cét équipage, ils arriverent bien tost sur les frontieres de leurs voisins. Les Apalachites, qui ne pensoient à rien moins, qu'à avoir un ennemy sur les bras, étoient alors occupez à planter leur Mays, & les racines qui servent à leur nourriture ordinaire. Ceus qui demeurent auprés du grand Lac, qu'ils nomment en leur langue Theomi, ayant apperceu ceste puissante armée qui venoit fondre sur eux, se retirerent incontinent aus montagnes voisines, & laisserent leurs villages, & leur bestail, à la discretion de l'ennemy; Puis ils furent de là au travers des bois, porter la nouvelle de cette irruption, aus villes qui sont dans les vallées, entre les premieres montagnes, où residoit le Paracouse, qui est le Roy du pais, avec toutes les forces les plus considerables de son Etat. Sur cette nouvelle si surprenante, ce Prince, pendant qu'il se preparoit à aller à la rencontre de l'ennemy, fit gagner, par ceus qui se trouverent le plu-tost prets à cette expedition, les avenues des montagnes, & mit des embuscades en divers endroits des grandes forêts, qui sont entre le grand. Lac & les montagnes, & par lesquelles il faut passer pour entrer en une belle & spacieuse vallée, qui a plus de soixante lieuës de long, & environ dix de large; où sont les demeures des principaus du pais, & les villes les plus considerables de l'Etat.

Pendant que les Cofachites s'amusoient au pillage des maisons, qu'ils avoient trouvées prés du grand Lac, les Apalachites eurent moyen de se preparer à les recevoir. Mais eus, au lieu de prendre les routes & les chemins ordinaires qui conduisoient au plat pais, qui est entre les montagnes comme nous avons dit, aprés avoir laissé les femmes & les enfans prés du grand Lac, avec quelques trouppes qu'ils détacherent de leur armée pour les garder, étant guidez par quelques Apalachites qu'ils avoient surpris peschant au grand Lac, furent au travers des bois, des montagnes, & des précipices, où les Chamois n'auroient pû marcher qu'a grand' peine, se rendre tout au cœur & au centre du pais, en une Province appellée des Amanites. Ils surprirent sans resistance les premieres places, qu'ils trouverent gardées seulement par les femmes, par les enfans, & par quelques vieillards qui n'aHISTOIRE MORALE, Chap. 7

n'avoient pû suivre le Roy, lequel avec son peuple, étoit allé attendre l'Ennemy, aus descentes ordinaires qui conduisent

au pais.

354

Les Cofachites, voyans que leur dessein avoit si bien reusfy, & qu'il y avoit grande apparence qu'en peu de tems ils se rendroient maitres de tout le pais, puis que leur commencement avoit été si heureus, pousserent incontinent leurs conquestes plus outre; & ayant des villes de retraitte, où ils avoient laisse de bons hommes en garnison, ils furent au devant du Roy d'Apalache, en intention de le combattre, ou du moins, de l'obliger à leur laisser la paisible jouissance d'une partie du pais. L'Apalachite, fut extrémement surpris quand il apprit que l'ennemy qu'il attendoit aus frontieres & aus avenues acoustumées du pais s'étoit déja emparé d'une Province qui étoit au centre de ses Etats, & qu'il avoit laissé garnison dans les villes & autres places considerables. Neantmoins. comme il étoit magnanime & courageus, il voulut essayer si le sort des armes luy seroit aussi favorable, qu'il croyoit sa cause bonne & juste. Il descendit donc avec les siens des montagnes où il s'étoit campé: & aprés avoir anime ses gens au combat, il attaqua brusquement l'avant-garde des Cofachites, qui étoit venu reconnoître sa contenance. Lors que de part & d'autre ils eurent consumé toutes leurs fléches, ils vinrent aus mains; & ayant pris leurs massuës, il se sit un grand carnage des deus armées, jusques à ce que la nuit les ayant separez, les Cofachites remarquerent qu'ils avoient perdu beaucoup des leurs en cette rencontre, & trouverent qu'ils avoient à combattre un peuple plus vaillant, qu'ils ne s'étoient imaginé: & par consequent qu'ils seroient mieus de traitter avec luy a l'amiable, que de hazarder encor une fois leurs troupes en un pais étranger.

Ils resolurent donc d'envoyer dés le matin des Ambassadeurs au Roy des Apalachites, pour luy presenter des conditions de paix, & pour en cas de resus (dissimulant la perte qu'ils avoient saite au dernier combat) luy declarer la guerre, & le sommer de se tenir prest à l'instant, pour recevoir leur attaque, qui seroit bien plus rude que celle qu'il avoit experimentée le jour precedent, que leurs sorces étoient

alors

Chap. 7

alors toutes unies. Le Paracoussis d'Apalache ayant oui ces Ambassadeurs, demanda la journée pour adviser sur leur proposition de paix. Et en suite, leur ayant aussi demandé les articles & conventions sous lesquelles ils vouloient traitter avec luy, en cas qu'il inclinast à une paix, ils luy dirent qu'ils avoient quitté leur terre en intention de se placer, ou par amitié, ou par force, en ce bon & gras païs qu'il possedoit: Et que s'il agréoit le premier de ces moyens, ils demandoient de faire un même Reuple avec les Apalachites, d'habiter en leur terre, & de la cultiver; & ainsi de remplir les places vuides de ceus d'entr'eus qui s'étoient débandez de puis peu, pour aller au loin planter une nouvelle Colonie.

L'Apalachite, assembla son Conseil sur ces propositions; & en ayant fait l'ouverture, il representa que l'armée des Cofachites leur empeschoit le secours, qu'ils pourroient avoir des autres Provinces, qui n'avoient pas été prestes pour venir avec eus à cette guerre. Que par même moyen le passage des vivres leur étoit entiérement fermé. Que l'ennemy étoit maitre de la Campagne; & que sans coup ferir, il étoit entre en l'une des meilleures Provinces de tout l'Etat, où il s'étoit saisy des places de la plus grande importance. Et que bien qu'en la journée precedente, il eut remarque la fidelité & la generolité incomparable des siens, à attaquer & à combattre leurs ennemys, sur lesquels ils avoient remporte de tres-notables avantages, toutéfois cét heureus succés avoit été acheté par la perte de ses plus vaillans Capitaines & de ses meilleurs Soldats; Par consequent, qu'il falloit aviser à conserver le reste du Royaume, en épargnant ce qu'il y avoit encore d'hommes d'élite. Et puisque les ennemis proposoient d'abord des conditions de paix, ce seroit sagement fait d'y entendre, si cela se pouvoit faire sans préjudice de leur gloire, & de la grande renommée qu'ils s'étoient aquise jusques alors. Qu'au reste, la terre qui étoit deserte en plusieurs endroits, par la transmigration d'une partie de leurs habitans, étoit assez grande & assez fertile, pour les nourrir

Tous

Tous les Chefs des Apalachites ayant oui la proposition de leur Roy, & jugeant que ce n'etoit pas la timidité, qui l'obligeoit à pancher du costé d'un accommodement avec les Cofachites, veu que le jour précedent il s'étoit trouvé au plus fort de la messée: mais que c'estoit le seul desir qu'il avoit de ne les pas exposer témérairement, & de conserver son peuple lequel étoit déja en proye à l'ennemy, qui occupoit une des plus florissantes Provinces. Ayant aussi eu advis par quelques coureurs, qui s'étoient rendus en l'armée du Roy par des voyes détournées, & qui venoient des Villes, où les Cofachires avoient leurs garnisons, qu'ils traittoient avec grande douceur & grand respect les semmes & les vieillards, qu'ils y avoient trouvez; ils souscrivirent unanimement au sentimens du Prince, & répondirent qu'il faloit entendre à un bon accord, & faire en sorte que les conditions en fussent les plus avantageuses, que la conjoincture présente de leurs affaires le pouvoit permettre. Et aprés avoir confirmé cette resolution par leur Haha, qui est la marque de l'applaudissement & de la ratification qu'ils ont coutume de donner à leurs déliberations, ils la signifierent aus Ambassadeurs des Cofachites, qui l'attendoient avec impatience.

Cette nouvelle estant apportée au camp des Cosachites, ils la receurent avecque joye, comme estant conforme à la sin qu'ils s'estoient proposée, en entreprenant la guerre, & en quittant leur pais. Ils deputerent donc sur le champ des principaus d'entr'eus, pour convenir avec les Apalachites, des moyens de cette paix, & pour en passer tous les articles. Ces Deputez, estant arrivez au lieu où le Prince d'Apalache les attendoit, avec les plus considerables de sa Cour, assis sur un siege plus relevé que les autres, & couvert de riche sourrure, ils furent receus courtoisement. Et ayant pris seance, le R oy leur sit presenter à boire d'un certain bruvage nommé Cassine, dans une coupe dont selon la coûtume il goûta le premier. Tous ceus du Conseil en burent en suite: Et puis on entra de

part & d'autre en traitté d'accord, à ces conditions.

Que les Cofachites, habiteroient pesse-messe dans les villes & les bourgs des Apalachites. Qu'ils seroient en toutes choses estimez & tenus comme les Naturels du pais. Qu'ils jouy-

jouyroient entierement des mesmes franchises. Qu'ils serroient sujets au Roy comme les autres. Qu'ils embrasseroient la Religion & les coûtumes du païs. Ou que s'ils aimoient mieus, les Apalachites leur quitteroient la belle & grande Province d'Amana, pour la posseder en propre & en particulier, suivant les limites qui y seroient posées. à condition toutésois, qu'ils reconnoitroient le Roy d'Apalache pour Souverain, & qu'à l'avenir ils luy en seroient tous les ans les hom-

mages raisonnables.

Cet accord fut ainsi arresté reciproquement, & suivy d'acclamations mutuelles. Et peu de tems aprés que les Deputez des Cofachites eurent rendu conte de leur negotiation à leur Chef & à fon Conseil, & qu'ils eurent presenté le chois qui leur estoit donné, ou de messer leurs demeures avec les Apalachites, ou de posseder eus seuls & en propre la Province où ils estoient entrez, ils accepterent d'un commun consentement, la proprieté de cette Province d'Amana, de laquelle le Roy d'Apalache les mit luy même en paisible possession. Les femmes, les enfans & les vieillards, qui y étoient demeurez pendant que les hommes capables d'aller à la guerre, avoient fuivy leur Prince, furent transportez dans les autres Provinces, où le Roy leur assigna une demeure arrestée, pour eus & pour tous les vaillans hommes de cette même Province, qui s'estoient exposez pour repousser l'ennemy, & pour conserver l'Etat. Aprés quoy, les deus partis poserent les armes: Et les Cofachites furent querir leurs femmes, leurs enfans, leur bétail, leur bagage, & les Soldats qu'ils avoient laissez prés du grand Lac de Theomi: Et se réjouïrent tous ensemble dans les Villes de leur demeure, pour le beau Pais qu'ils avoient conquis, ainsi qu'ils l'avoient auparavant projetté.

Les Apalachites, nommerent depuis ce tems-là C A-RAÏBES, ces nouveaus hostes qui leur étoient arrivez inopinement & contre leur attente, pour reparer la bréchet
qui avoit esté faite, par la peuplade de leurs gens en une autre
Contrée de l'Amerique. Ce mot de Caraïbes signifie en leur
langue, des Gens ajoutez, ou survenus sabitement & à l'Improviste, des Etrangers, ou des Hommes forts & vaillans; Commepour dire qu'un Peuple genereus, qu'ils n'attendoient pas,

Y y 3

358 HISTOIRE MORALE, Chap.7

leur estoit survenu, & leur avoit esté ajouté. Et ce nom demeura à ces nouveaus venus, au lieu de celuy de Cofachites, qui n'a esté conservé que par quelques soibles & chétives samilles, qui estoient plus au Nord de la Floride, & qui aprés la sortie des vrais Cosachites, s'emparerent de leurs Terres, & encore à present, veulent, passer sous le nom de ceus qui les ont précedez en la possession de ce païs. Pendant que d'autre costé ces vrais Cosachites furent reconnus sous le nom de Caraïbes, en la Province d'Amana. Et c'est aussi sous ce nom que doresenavant nous parlerons d'eus, & des Colonies qu'ils

Ont faites depuis ce tems-là.

Ces deus Nations s'étant ainsi unies pour terminer leurs differens, & finir une cruelle guerre qui les eust pû ruiner toutes deus, vécurent en suite plusieurs années en bonne correspondance l'une avec l'autre. Mais aprés que les Caraïbes se furent acrus en grand nombre en cette terre qu'ils avoient aquise par leurs armes, ils ne voulurent point embrasser la Religion des Apalachites qui adoroient le Soleil, comme nous dirons cy aprés, ni se trouver à leur Ceremonies, au Temple qu'ils avoient en la Province de Bémarin, où étoit la Cour, ni ensin rendre au Roy les hommages qui luy estoient deus, pour la Province qu'ils avoient occupée, suivant

leur promesse & leur Traitté.

Ce manquement de parole de la part des Caraïbes, & cét. acte de felonnie, fut le sujet de plusieurs guerres sanglantes, qui survinrent puis aprés entre ces deus Nations. Les Caraibes, étoient investis de tous costez de leurs adversaires, qui les resserroient de telle sorte, qu'ils ne pouvoient aucunement s'élargir. Et les Apalachites, avoient au cœur de leur Etat un cruel & irreconciliable Ennemy, qui les tenoit perpetuellement en alarme, & les obligeoit à estre toujours sous les armes. Pendant quoy ces deus peuples, tantost vaincus & tantost victorieus, selon que le sort de la guerre est journalier & casuel, menoient une triste vie : Et souvent, pour n'avoir pû cultiver la terre, ou pour avoir fait le dégast dans les champs les uns des autres, un peu avant la recolte, ils estoient reduits à une extréme famine, qui faisoit mourir plus de gens entre eus que l'épée. Ils

Ils passerent plus d'un siecle en ces contestations & en cette guerre. Pendant laquelle les Caraïbes qui avoient pour Chef & pour Roy de leur Nation un de leurs plus vaillans Capitaines qu'ils nommoient Regazim, accrurent leur Etat d'une autre Province qui leur effoit voisine du costé du Midy. & qui s'appelle Matique, laquelle perçant les montagnes par une ouverture, qui reçoit un torrent descendant des mêmes montagnes, s'étend puis aprés au Couchant, jusqu'à la Riviere qui prenant sa source au grand Lac, aprés avoir formé plusieurs Iles, & arrosé plusieurs Provinces, se va rendre en fin dans l'Ocean. C'est cette celebre Riviere que nos François ont appellée de May, & que les Apalachites nomment Basainim qui signifie en leur langue, Riviere delicieuse, ou abondante en poissons. Les Caraïbes ayant ainsi étendu leurs limites, & écarté leurs ennemis, firent pour quelques années une espece de tréve avec les Apalachites, qui estant fatiguez de tant de guerres, & mattez par la perte d'une Province considerable, entendirent volontiers de leur part à cette cessation d'armes, & de tous actes d'hostilité.

Mais ces Apalachites, qui séchoient de regret de voir leur Etat écorné d'une celebre Province, profitant de l'occasion savorable de cette tréve, tinrent plusieurs sois des conseils secrets comment ils pourroient emporter de plus grands avantages sur les Cararbes, qu'ils n'avoient fait jusques alors. Et aprés avoir reconnu par leurs tristes experiences, qu'ils n'avoient pas beaucoup avance leurs affaires en attaquant leurs ennemis à decouvert & à main armée, ils se resolurent de les supplanter parsinesse, & à cet esset, de chercher tous les moyens de les diviserentre eus, & de les engager insensiblement en une guerre civile & intestine. Ce conseil estant reçeu & approuvé generalement de tous: leurs Prestres, qui sont parmy eus en grande estime, & qui ont vois en leurs Assemblées les plus importantes, leur en sournirent bien tost les expediens,

& leur en suggererent les moyens, qui furent tels.

Ils avoient remarqué, que ces gens qui les estoient venu furprendre en leur propre Terre, estoient sans Religion, & sans connoissance d'aucune Divinité, à laquelle ils rendissent quelque service public, & qu'ils craignoient seulement un

Esprie:

Esprit malin, qu'ils nommoient Mabouya, à cause qu'il les tourmentoit quelquefois: mais que cependant ils ne luy faisoient nul hommage. Et c'est pour quoy dés les premieres années de leur arrivée, pendant lesquelles ils avoient vécu en bonne intelligence avec eus, ils les avoient vouluinduire à reconnoître à leur exemple le Soleil pour le Souverain Gouverneur du Monde, & à l'adorer comme Dieu. Ces exhortations & ces enseignemens avoient fait de fortes impressions, dans les esprits des principaus d'entre les Caraïbes. De sorte qu'ayant receu les premiers principes de cette R eligion, pendant les années que leur mutuelle correspondance ent lieu, beaucoup quittoient la Province d'Amana, en laquelle ils demeuroient, pour aller en celle de Bémarin, la Capitale des Apalachites, d'où ils montoient en la montagne, d'Olaimi, sur laquelle les Apalachites sont leurs offrandes solennelles. Et à leur imitation, ils avoient participé à ces Ceremonies & à ce Service. Ces Prestres, que les Apalachites nomment Iaouas, qui veut dire, Hommes de Dieu, savoient que les semences de Religion ne s'étouffent pas si facilement dans les cœurs des Hommes, & qu'encore que les longues guerres qu'ils avoient eues avec les Caraïbes, en cussent empesché l'exercice, il leur seroit aisé de rallumer les étincelles de cette connoissance, qui estoient cachées sous la cendre.

La tréve & cessation de tous actes d'hostilité, qui avoit esté arrestée entre les deus Nations, en presentoit une occasion favorable. C'est-pourquoy les Prestres du Soleil s'aviserent avec l'agrément du Roy, de faire publier parmy les Caraïbes, qu'au commencement du mois de Mars, qu'ils nomment Narim en leur langue, ils feroient un service solennel à l'honneur du Soleil en la haute montagne, & que ce service seroit suivy de jeus, de sessins, & de presens, que le Roy donneroit liberalement aus assissans. Cette Ceremonie n'estoit pas nouvelle parmy les Apalachires; les Caraïbes ne pouvoient soupçonner aucune fraude, ni avoir aucune crainte de surprise. Car ils avoient cette coûtume fort ancienne parmy eus, de faire des prieres extraordinaires au Soleil, au commencement de ce mois de Naarim, qui est précisement le tems

tems qu'ils ont semé leur Mays. Ils sont ce Service, pour demander au Soleil qu'il veuille faire germer, croistre, & meutir, ce qu'ils ont consé à ses soins. Et ils pratiquent la même chose, à la fin de May; auquel tems ils ont sait la premiere moisson, pour luy rendre graces des fruits qu'ils croyent avoir receus de sa main. D'ailleurs, les Caraïbes savoient que durant ces sestes les Apalachites pendoient au croc les arcs & les sléches; que ce seroit un grand crime parmy eus de porter des armes en leur Temple, & d'y émouvoir la moindre dispute; & qu'en ces jours-là, les plus grands ennemis se reconcilioient & déposoient toute leur inimitié. Ils ne doutoient aussi nullement, que la soy publique, & la promesse solennellement faite, ne sust inviolablement gardée.

Dans cette assurance, ils se disposent à passer à Bémarin au tems assigné: & pour contribuer de leur part à la réjouissance publique, ils se parent le plus avantageusement qu'il leur est possible. Et bien que dés lors ils eussent coutume de s'habiller fort à la legere, & de montrer leur corps presque à nud, toutefois, pour s'accomoder aus fassons de faire de leurs voisins qu'ils alloient visiter, ils mettent en œuvre toutes les fourrures, les peaus peintes, & les étoffes qu'ils avoient, pour se faire des habits. Ils n'oublient point aussi de peindre d'un rouge éclatant leur visage, leurs mains, & toutes les nuditez qui pouvoient paroitre: Et ils se couronnent de leurs plus riches guirlandes, tissues de plumes differentes des plus beaus oiseaus du païs. Les femmes, voulant de leur costé prendre part à cette solennité, font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre agreables. Les châines de Coquillage de diverses couleurs, les pendans d'oreilles, & les hauts bonets enrichis de pierres luisantes & precieuses, que les torrens charrient avec eus des plus hautes montagnes, leur donnoient un lustre extraordinaire. En cét équipage les Caraibes, partie par curiosité, partie par vanité de se faire voir, & quelques-uns par un mouvement de Religion, entreprenent ce pelerinage: Et pour ne point donner d'ombrage à ceus qui les avoient si amiablement conviez, ils quittent arcs, fléches, & massuës, au dernier village de leur jurisdiction, & entrent en la Province de Bémarin avec une simple baguette, en chantant & en sautant, com-Zzme

HISTOIRE MORALE, Chap. 7

362

me ils sont tous d'une humeur extrémement gaye, &

enjoüée.

D'autre part les Apalachires les atendoient en bonne devotion: & suivant l'ordre qu'ils en avoient reçeu de leur Roy, qui se nommoit Teltlabin, la race duquel commande encore à present parmy ce peuple, ils receurent courtoisement tous ceus qui vinrent au Sacrifice. Dés l'entrée même des Caraïbes en leur Province, ils leur firent un accueil aussi cordial, que s'ils eussent esté leurs freres, & qu'il n'y eust jamais eu de different entre eus: Ils les regalerent & festinerer t tout le long du chemin, & les escorterent jusques à la Ville Royale qu'ils appellent encore maintenant Melilot; c'est à dire la Ville du Conseil, parce que c'est la demeure du Roy & de sa Cour. Les Chefs des Caraïbes, furent traittez splendidement au Palais Royal, & ceus du commun chés les Habitans de la ville, qui n'épargnerent rien, de ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction & à la rejouissance de leurs hostes.

Le jour dedié au Sacrifice du Soleil, le Roy des Apalachites avec sa Cour, qui estoit notablement accreue par l'arrivée des Caraïbes, & d'un grand nombre d'habitans des autres Provinces, qui estoient venus à la feste, monta de grand matin sur le sommet de la montagne d'Olasmi, qui n'est eloignée que d'une petite lieuë de la ville. Ce Prince, selon la coutume du pais, estoit porté dans une chaize sur les épaules de quatre grand hommes, escortez de quatre autres de même hauteur, pour prendre la place quand les premiers seroient las. Il estoit précede de plusieurs joueurs de slute & d'autres instrumens de musique. En cette pompe il arriva au lieu destiné à ces assemblées. Et quand la Ceremonie sut achevée, il fit une plus grande largesse d'habillemens & de fourrures qu'il n'avoit accoustume de faire en de pareilles rencontres. Sur tout, il estendit sa liberalité à l'endroit des principaus d'entre les Caraïbes: & à son imitation les plus aisez de son peuple distribuërent aussi des presens à tous ceus de cette Nation, qui avoient honoré de leur presence leur Sacrifice Solennel. De forte qu'il n'y eut aucun des Caraibes, qui ne retournast content & paré de quelque livrée. Aprés qu'ils furent

furent descendus de la montagne, on les accueillit encore, & on les traitta, avec toute sorte de témoignages de bonne volonté, en toutes les Maisons des Apalachites, au milieu desquels ils avoient à repasser, pour retourner en leur quartier. En fin, pour les inciter à une seconde visite, on leur protesta de la part du Roy & de ses Officiers, qu'ils seroient toujours reçeus avec nne égale affection, s'ils desiroient de se trouver quatre sois l'an avec eus, aus mêmes Ceremonies.

Les Caraïbes estant de retour en leur Province, ne pouvoient assez louër la bonne reception qu'on leur avoit faite. Ceus qui avoient gardé le logis, estans ravis de voir les riches presens que leurs concitoyens avoient rapporté de leur voyage, prenoient dés-lors la resolution de faire le même pelerinage, à la premiere seste. Et le jour qui y estoit destiné estant écheu, il y avoit un si grand empressement parmy eus à y aller, que si leur Cacique n'y eust mis ordre, la Province eust esté dépourveue d'habitans. Les Apalachites continuerent aussi leur accueil & leurs liberalitez: & il y avoit une émulation entre eus, à qui rendroit plus de devoirs aus Caraïbes. Leurs Prestres, qui savoient à quoy devoit ensin aboutir toute cette ruse, ne leur recommandoient rien taut que la continuation de ces bons offices, qu'ils disoient estre fort agreables au Soleil.

Trois années s'écoulerent en ces visites: au bout desquelles les Apalachites qui s'estoieut épuisez en liberalitez à l'endroit de leurs voisins, voyans qu'ils avoient puissament gagné leurs affections, & que la plus part estoient tellement zelez au Service du Soleil, que rien ne seroit capable de leur faire perdre à l'avenir, les prosonds sentimens qu'ils avoient conçeus de sa Divinité, se resolurent, estant incitez à cela par leurs Prestres, à l'avis desquels le Roy & tout le Peuple déferoient beaucoup, de prendre l'occasion de la tréve qui estoit expirée, pour declarer de nouveau la guerre aus Caraïbes, & leur interdire l'accès de leurs ceremonies, s'ils ne vouloient saire comme eus, une profession ouverte de tenir le Soleil pour Dieu, & s'aquitter de la promesse qu'ils leur avoient autresois saite de reconnoître le Roy d'Apalache

Zz 2

DOU

pour leur Souverain, & de luy faire hommage de la Province d'Amana, en laquelle ils habitoient, comme la tenant

de luy.

Les Caraibes furent divisez sur cette proposition. Car tous ceus qui étoient portez pour l'adoration du Soleil, furent d'avis de contenter les Apalachites, disant que quand ils n'y seroient pas obligez par leur parole, ils y seroient tenus, pour ne se point priver du libre exercice de la Religion du Soleil, en assistant aus sacrifices, qu'ils ne pourroient à present abandonner qu'à grand regret. Le Cacique, & la plupart des plus considerables entre les Caraïbes, disoient, au contraire, qu'ils ne vouloient point flétrir leur reputation, & la gloire de toutes les victoires precedentes, par une paix honteuse, qui sous pretexte de Religion, les rendroit sujets des Apalachites. Qu'ils étoient nez libres, & qu'en cette qualité, ils étoient sortis du pais de leur naissance, & s'estoient poussez en une meilleure terre par la valeur de leurs armes. Qu'il falloit défendre pour toujours cette precieuse liberté, & la cimenter de leur propre sang, s'il en étoit besoin. Qu'ils étoient les mêmes, qui avoient autrefois contraint les Apalachites à leur quitter en proprieté la plus considerable de leurs Provinces, qui étoit le centre & comme l'œil de leur Etat. Qu'ils n'avoient rien diminué de cette generosité: Et que tant s'en faut, que cette valeur fust éteinte; qu'au contraire ils avoient accru depuis peu leur jurisdiction, d'une belle & grand étendue de pais, qui les mettoit au large, & leur donnoit jour au delà des montagnes, qui les reserroient auparavant. Qu'ayant ainsi écarté tout ce qui pouvoit s'opposer à leurs desseins, ce leur seroit une lâcheté insupportable, de quitter, sur un simple prétexte de Religion, & pour la seule curiosité de se trouver à quelques sacrifices, la possession de ce qu'ils avoient aquis, avec tant de peine & tant de sang: En fin, que s'ils desiroient d'adorer le Soleil, il luisoit aussi favorablement en leurs Provinces, qu'en celles des Apalachites, Qu'il les regardoit tout les jours d'un œil aussi gracieus, qu'aucun autre endroit du monde. Et que s'il s'agissoit de luy consacrer une montagne & une grotte, on en pourroit trouver parmy celles qui separoient leur Etat, d'avec le grand grand Lac, d'aussi hautes & d'aussi propres à ces mysteres, qu'étoit celle d'olaimi.

Ceus qui defendoient le Service du Soleil, & qui soutenoient qu'il ne faloit pas s'engager en une nouvelle guerre, en refusant des conditions qui leur étoient aussi avantageuses qu'aus Apalachites, repliquoient, que puis qu'ils avoient gouté depuis quelques années la douceur de la paix, & qu'ils avoient experimenté en tant de rencontres la bonté, la candeur, & la generosite de leurs voisins, il n'y avoit point d'apparence de se jetter en de nouveaus troubles, qu'il étoit si facile d'eviter, & même sans perté de la reputation qu'ils s'étoient aquise. Que la reconnoissance que les Apalachites demandoient pour la Province qu'ils occupoient, pourroit être d'une telle nature & de si petite consequence, que leur honneur n'en seroit en rien diminué, ni leur autorité blessée. Que pour ce qui touchoit le Service & les sacrifices du Soleil, ils n'avoient point de Prestres qui sussent instruits en cette science, & qui en seussent les Ceremonies. Qu'il seroir à craindre, que s'ils vouloient entreprendre d'imiter les Iaouas des Apalachites, ils n'attirassent par les fautes qu'ils y seroient, l'indignation de la Divinité qu'ils voudroient servir, au lieu-de gagner sa faveur. Que même ils avoient appris, qu'il ne se trouvoit nulle montagne en tout le païs, dont ils avoient connoissance qui fust regardée du Soleil d'un aspect si agreable & si dous, que celle d'olaimi: ni qui eust comme elle un Temple cavé dans le roc d'une façon si merveilleuse, que tout l'artifice des hommes, ne pourroit jamais atteindre à cette perfection; & qu'aussi, c'étoit un ouvrage des rayons de la Divinité qui y étoit adorée. Que quand on trouveroit une montagne & une caverne qui approchast de celle-là, ce qu'ils croyoient neantmoins être impossible, les oiseaus messagers. du Soleil n'y feroient pas leur demeure. Et que la fontaine consacrée à son honneur, laquelle produisoit des effets admirables & des guerisons inouies, ne s'y rencontreroit pas. Et par consequent qu'ils s'exposeroient à la risée des Apalachites, qui auroient toujours sujet de se glorisser d'une insinité de prérogatives de leur Temple & de leur Service ancien, par dessus ce nouveau qu'ils pretendoient d'érablir. 01:2011 Z.Z. 3: Cc:

Ce party, concluoit de tout celà, qu'il falloit saire une bonne paix, & assister à l'avenir aus memes Ceremonies, qu'ils

avoient frequentées pendant la tréve.

Mais ceus qui s'estoient arrestez à des sentimens contraires, ne peurent aucunement être fléchis par toutes ces considerations, ni divertis de la resolution qu'ils avoient prise de ne reconnoître jamais les Apalachites pour Souverains, & de ne pas perdre leur liberté, sous l'ombre d'une Religion & d'une adoration que leurs peres avoient ignorée. De sorte qu'enfin cette contrarieté d'avis donna le commencement à deus factions qui se formerent parmy les Caraïbes, comme les Prestres des Apalachites l'avoient préveu. Et parce qu'ils étoient divisez en leur Conseil, ils ne peurent rendre nne response assurée & uniforme, sur les propositions de guerre ou de paix qui leur étoient faites. Mais chaque party se fortissant de jour en jour, celuy qui concluoit en saveur de l'alliance avec les Apalachites & de l'adoration du Soleil, s'accreut tellement, qu'il se vid en état d'obliger l'autre à se soumettre à son opinion, ou bien à abandonner la Province.

Ce seroit un recit trop ennuyeus, de vouloiriez d'écrire tous les maus que cette guerre civile apporta aus Caraïbes, qui se déchiroient les uns les autres, jusqu'à ce qu'enfin, aprés plusieurs combats, les Apalachites s'étant joints avec le party qui leur étoit favorable, ils contraignirent l'autre, à prendre la suite & à vuider des Provinces d'Amana & de Matique, pour aller chercher au loin quelque demeure

assurée.

Les Caraïbes victorieus, ayant ainsi chassé par le secours des Apalachites ceus qui troubloient leur paix & leur repos, munirent puissamment leurs frontiers, & poserent aus avenuës les plus vaillans & les plus genereus de leurs corps, pour oster à jamais aus exilez toute esperance & toute pretention de retour. Puis ils contracterent une tresserme alliance avec les Apalachites, se soumettant à leurs Lois, embrassant leur Religion, & ne faisant plus qu'un Peuple avec eus. Ce qui dure encore à present: Mais non pas toutes en telle sorte, que ces Caraïbes ne retiennent leur ancien nom, comme nous l'avons déja remarqué au commence-

Chap. 7

ment de ce Chapitre, & beaucoup de mots qui leur sont communs avec les Habitans des Antilles: tels que sont entre une infinité d'autres les termes de Cakonnes pour dire les menues curiositez qu'on reserve par rareté, de Bouttou, pour signifier une massuré de bois pesant, de Taumaly, pour exprimer un ragoust: de Banaré, pour dire un Amy samilier. d'Etoutou, pour denoter un Ennemy. Ils nomment aussi un arc Allouba, des sléches Allouani: un Etang Taonabo: les prit Malin Mabouya, & l'ame de l'homme Akamboué, qui sont les propres termes desquelles les Caraïbes Insulaires se servent encore à pre-

fent, pour signifier les mêmes choses.

Quant aus Caraïbes déchassez de leur terre, par ceus de leur propre Nation, & jettez hors des limites de leur ancienne demeure & de toutes leurs conquétes, après avoir rôdé prés de la riviere qui prend sa source au grand Lac, & avoir essayé en vain, de s'accommoder avec les Peuples qui habitent l'un & l'autre bord, ils resolurent de se faire passage au travers de leur terre, ou par amitie ou par force, & de pousser du moins, les restes de leur condition malheureuse, en quelque pais desert, où ils pussent se perpetuër, & relever en toute seureté, les ruines de leur Etat. Dans cette resolution ils pénetrent jusques au bord de la mer, où ayant rencontré des Peuples qui prirent compassion de leur misere, ils hyvernerent auprés d'eus, & passerent en grande disette cette triste saison de l'année. Et comme ils saisoyent des regrets continuëls, pour la perte qu'ils avoient faite d'un pais si dous & si fertile que le leur, & qu'ils voyoient qu'ils ne se pourroient jamais habituër avec joye, en celuy où leur malheur les avoit releguez, voicy arriver à la coste, au commencement du printems, deus petis vaisseaus qui venoient des Iles Lucayes, & qui avoient esté poussez par les vens à la rade, où nos Caraïbes avoient passé leur hyver. Il y avoit en ces deus vaisseaus, qu'ils nomment Canos où Piraugues, environ treize ou quatorze habitans de Cigateo, qui est l'une des lles Lucayes, lesquels ayant mis pied à terre, raconterent aus Habitans naturels de cette coste, comment ils avoient este jettez par la tempeste entre leurs bras. Et ils dirent entre autres choses, des merveilles des Iles où ils demeuroient, ajoutant, qu'il qu'il y en avoit encore plusieurs au dessus d'eus, en tirant vers l'orient & au midy, qui étoient desertes & inhabitées, & que l'on estimoit meilleures, que celles-là même, dont ils leur fai-soient un si grand recit. Que quant à eus, ils ne demandoient aus habitans du païs qu'un peu d'eau & de vivres, pour pouvoir repasser dans leur Terre, dont ils tenoient n'être éloignez que de quatre ou cinq journées pour le plus.

Les Caraïbes, qui étoient en peine de chercher quelque nouvelle demeure, & qui s'ennuyoient beaucoup de n'avoir point de lieu seur & arresté, qui les mist à couvert de tant de maus qu'ils soussiroient en une vie errante & vgabonde, ayans oui dire tant de bien de ces Iles, que l'on assuroit étre voisines des Lucayes, se resolurent de profiter de l'occasion de ces guides, qui leur avoint été suscitez par un bonheur extraordinaire, de les suivre lors qu'ils s'en retourneroient, & aprés qu'ils seroient arrivez en leur terre, de se placer dans les autres Iles desertes, dont ils leur avoient oui faire un recit

si avantageus.

Ils estimoient que l'exécution de cette entreprise mettroit fin à toutes leurs miseres. Mais ils y rencontroient un grand obstacle, qui d'abord leur sembloit insurmontable, assavoir le manquement de vaisseaus pour passer la mer, & les porter où ils desiroient aller. Ils se proposoient bien pour remedier à ce defaut, de mettre à bas des arbres, & de creuser le tronc avec du feu, comme faisoient les autres Nations, & celle-là même au milieu de laquelle ils vivoient. Mais cét expedient, demandoit un long-tems pour en venir à bout: pendant quoy, ceus qu'ils esperoient avoir pour conducteurs, mediteroient sans doute leur retraite. Et par consequent ils jugerent que le plus court seroit, de chercher des vaisseaus tout prests. Pour cet effet, ils se disposerent à ensever à la faveur de la nuit, tous ceus que les Nations des rades voisines, & du long des rivieres, qui se venoient rendre à la mer, avoient de préparez en leurs ports, & en état de voguer. Le jour donc étant arrivé du partement des Lucaiquois, qui leur devoient servir de guides, nos Caraïbes, qui s'étoient munis auparavant des provisions necessaires, s'assemblerent, le plus secrettement qu'il leur fut possible, le long des rivieres &

des havres, & s'étant emparez de rous les Canos ou vaisseaus, qu'ils rencontrerent, se joingnirent aus Lucaiquois, avec lesquels, sans avoir pris congéde leurs hostes, ils firent voile vers les Iles Lucayes.

Le vent ayant été favorable à ces fugitifs, ils arriverent en peu dejours à Cigateo, où ils furent reçeus fort humainement par les habitans, qui aprés leur avoir fourny les refraichissemens necessaires, les conduisirent jusques aus dernieres de leurs Iles, & de-là leur donnerent encore une escorte. pour les mener à la premiere des Iles desertes, dont ils leur avoient parlé, laquelle ils nommerent Ayay & qu'à present on appelle Sainte Croix. Ils cottoyerent en faisant ce chemin l'Ile de Boriquen, dite aujourd'huy Porto-Ricco, qui étoit habitée par une Nation puissante. Ce fut donc en cette lle d'Ayay, que nos Caraibes jetterent les premiers fondemens de leur Colonie, & où jouissant d'un dous repos, qui leur sit bien-tôt oublier toutes leurs traverses passées, ils se multiplierent tellement, que dans peu d'années ils furent contrains de s'étendre en toutes les autres lles Antilles. Et quelques siecles aprés, ayant occupé toutes les Iles habitables, ils se pousserent jusqu'au Continent de l'Amerique Meridionale, où ils ont encore aujourduy plusieurs grandes & nombreuses Colonies, dans lesquelles ils se sont tellement affermis, que bien que les Yaos, Sappayos, Paragotis, Aronacas, ou Aronaques, qui demeurent en l'Ile de la Trinité & es Provinces de l'orenoque, les avent souvent voulu chasser de leurs demeures, & qu'ils leur ayent livré de sanglantes guerres, ils y subsistent en un état florissant, & entretiennent une si bonne correspondance & une si parfaite amitié avec nos Caraïbes Insulaires, que ceus-cy, vont une fois ou deus l'année à leur secours, se liguant tous ensemble avec les Calibites leurs amis & confederez, pour faire la guerre aus Aronagues leurs ennemis communs, & aus autres Nations qui leur sont contraires. diera ) vol borde i rie spornt en

Au reste, nous voulons bien croire, que la plupart des Caraïbes Insulaires se disent descendus des Calibites leurs Confederez. Car ces Caraïbes étans moins puissans que les Calibites, lors qu'ils arriverent en la Terre ferme parmy 21192

eus, & s'étant dépuis alliez avec eus par mariages & par interets communs, ils n'ont fait qu'un peuple, qui s'est mutuellement communiqué le langage & les coutumes particulieres. Ce qui fait, qu'uné grande partie des Caraïbes, oublieus de leur Origine, se font acroire qu'ils sont descendus des Calibites. Et il est à presumer, que dépuis un tems immemorial, que leurs predecesseurs sont passez du Nord dans les Iles, ils n'ont eu aucune connoissance de leur terre natale, qui les ayant comme vomis hors de sa bouche, & jettez hors de son sein, les traittant comme des rebelles, ne sut pas regrettée de ces pauvres fugitifs, jusques au point d'en conserver precieusement la memoire. Au contraire il est croyable. que pour bannir de leur esprit, le souvenir des maus qu'ils y avoient souferts, ils en effaçoient les tristes idées, autant qu'il leur étoit possible, & qu'ils étoient bien aises de se glorifier d'une autre Origine. Il pourroit bien estre aussi, que lors que les Caraïbes entrerent dans les Hes, en venant du Septentrion, elles n'étoient pas tellement desertes, qu'il ny eut cà & là quelques familles, qui pouvoient y estre passées de l'Île Hispaniola ou de Porto-Rico, lesquelles ils defirent à la reserve des femmes, qui pouvoient servir à l'acroissement de leur Colonie. Veu nommement, qu'il y a toute aparence de croire que ces Caraïbes étant exilez du milieu des Apalachites, & contrains par le sort des armes, de quitter la place au victorieus, plusieurs de leurs femmes étoient demeurées parmy ces Apalachites, & les autres de leur Nation, qui s'étoient unis avec eus. Et de là pourroit estre venuë, la difference du langage des hommes & des femmes Caraïbes.

Mais, pour representer plus particulierement ces Colonies de Caraïbes au Continent Meridional de l'Amerique, premierement, les Memoires de ceus qui sont entrez dans la celebre riviere de l'Orenoque, distante de la Ligne vers le Nord, de huit degrez & cinquante scrupules, disent, que sort loin au dedans du païs, il y habite des Caraïbes, qui peuvent aisément y être passez de l'Île de Tabago, celle de toutes les Antilles qui est la plus proche de ce Continent.

Les Relations des Hollandois nous apprennent aussi, qu'avançant plus ontre vers l'Equateur, on trouve à sept degrez de

cette Ligne; la grande & fameuse riviere d'Essequebe, au bord de laquelle sont premierement les Arouagues, & en suite les Caraïbes, qui ont guerre continuelle avec eus, & qui se tiennent aus dessus des sauts de cette Riviere, qui tombe avec impetuosité des montagnes. Et de là ces Caraïbes s'étendent jusques à la source de la même Riviere, & sont en grand nombre, tenant une vaste étendue de païs.

Les même Voyageurs nous recitent, qu'à six degrez de la Ligne, on trouve la riviere de Sarname ou Suriname, dans laquelle entre une autre riviere appellée Ikouteca, le long de

laquelle il y a aussi plusieurs villages de Caraïbes.

Il y a de plus un grand Peuple de cette Nation, lequel habite un pais qui penetre bien avant en la terre ferme. & qui aboutit à la côte, sous le cinquiéme & le sixième degré au Nord de l'Equateur, s'étendant le long d'une belle & grande riviere, qu'on nommé Marouyne, distante seulement de dixhuit lieues de celle de Sarname, laquelle depuis sa source, traverse plus de deus cens lieuës de païs; où sont plusieurs villages de Caraîbes, qui élisent comme les Insulaires, les plus vaillans d'entre eus pour leurs Caciques, & qui sont d'une stature un peu plus haute que ces Antillois, ne differant gueres d'eus, sinon que quelques uns couvrent d'un drapeau leurs parties naturelles, plutôt par parure que par pudeur, ou par honte. Ceus donc qui ont voyagé en ces Contrées, disent que depuis l'embouchure de cette riviere de Maronyne, laquelle est à cinq degrez & quarante cinq scrupules de la Ligne vers le Nord, jusques à sa source, il y a vint journées de chemin: & que dans toute cette étenduë, les Caraïbes ont leurs villages, pareils à ceus des Insulaires.

Nous recueillons encore des Voyages des mêmes Hollandois, que les habitans de ce Continent, parmy lesquels serpen-

te la riviere de Cayenne, sont Caraïbes de Nation.

Enfin, ces Caraïbes, ont pû passer au travers des terres de ces Contrés, jusqu'au Bresil. Car ceus qui y ont voyagé assurent, que parmy les Provinces qui sont le long des côtes de la Mer du Sud, il s'y trouve des gens qui portent le nom de Caraïbes, & qu'étant d'un naturel plus hardy & plus entreprenant, plus rusé & plus subtil, que les autres Indiens du

Aaa 2 Brefil,

HISTOIRE MORALE, Chap

Bresil, ils sont en telle estime parmy eus, qu'ils les tiennent pour être douëz d'un savoir plus relevé que les autres. D'où vient, qu'ils déferent beaucoup à leurs avis, & les prient de présider à toutes leurs sestes & réjouissances, lesquelles ils ne celebrent gueres, qu'il n'y ait quelcun de ces Caraïbes, qui pour cét esset vont rôdant çà & la par les villages, où ils sont receus de tous avec joye, sestins, & caresses; comme Jean de

Lery l'a remarqué.

Que s'il étoit besoin de confirmer que ces Caraïbes, répandusen tant de lieus de la terre ferme de l'Amerique Meridionale, sont de la même Nation que les Insulaires, on pourroit icy mettre en avant, ce qui nous est constamment rapporté par les deus Colonies Hollandoises qui sont en ces costes, assavoir celle de Cayenne & celle de Berbice, l'une & l'autre voisines des Caraïbes du Continent, pour faire voir le rapport & la ressemblance qu'il y a en plusieurs choses, de leur naturel, de leurs mœurs, & de leurs coutumes, à celles des Indiens Antillois, que nous décrirons cy aprés. Mais il est tems de finir ce Chapitre, qui sans cela même, semblera peut être trop long. Il a été impossible de le diviser, à cause de l'uniformité & de l'enchainure de la matiere: Et la nature du sujet que nous traittions, ne nous à pas permis d'en abreget le discours.

Nous serons même obligez d'ajoûter encore un mot, sur la question que la curiosité de quelcun le pourroit obliger de faire, combien de tems il y a, que les Caraïbes sont passez de la Floride dans les lles. Et c'est dequoy l'on ne peut avoir de connoissance assurée. Car ces Nations n'ont pour la pluspart, d'autres annales que leur memoire. Mais parce que ces gens là vivent pour l'ordinaire, plus de six vints ans, on ne doit pas trouver étrange, si les choses qui se sont passes parmy eus, se perpetuent jusques à trois ou quatre generations. Et pour consirmation de cecy, on voit plusieurs hommes & plusieurs semmes entre ce peuple, qui racontent la venuë des Espagnols en l'Amerique, comme si elle étoit d'hyer. De sorte, que le souvenir de la sortie des Caraïbes hors de la Floride, & des guerres qu'ils y ont euës, étant encore frais à present parmy les Apalachites, ceus qui les

ont

Chap. 8 DES ILES ANTILLES.

373

ont oui discourir, conjecturent qu'il y peut avoir cinq à six censans, ou environ, que ces choses là sont avenues. Que si l'on demande pourquoy s'étant accrus si puissamment dans les Iles, ils ne se sont pas mis en devoir de repasser en la Floride, pour se venger des Apalachites, & de ceus de leur Nation qui les en avoient chassez; on peut répondre, premierement. Que la difficulté de la navigation, qui est fort aisée des Antilles en la Floride: mais fort perilleuse de la Floride aux Antilles, les vens étant ordinairement contraires, leur en a peut estre fait perdre l'envie. Secondement, Que les Iles avant un air plus chaud, & une terre aussi bonne, & apparemment plus propre à leur naturel, que celle de la Floride, ils ont creu que ceus qui les en avoient chassez, leur avoient, sans y penser, procuré le plus grand bien qu'ils pouvoient desirer & leur avoient fait trouver, contre leur dessein, un repos assuré dans leur exil.

## CHAPITRE HUITIEME.

Digression contenant un Abregé de l'Histoire Naturelle.

6 Morale du Pais des Apalachites.

Uisque nous avons tant parlé des Apalachites au Chapitre precedent. & que plusieurs des anciens Caraïbes dépuis leurs guerres, ne font qu'un Peuple, & qu'une même Republique avec eus: il ne sera pas hors de propos, veus que cette matiere est rare & peu connuë, de dire quelque chofe de l'étendue & de la nature de leur pais. Des productions de la Terre, & des singularitez qui s'y trouvent. Des mœurs des habitans, de leur ménage, & de leurs employs. De leur Police, & de leurs Guerres. De la Religion qu'ils avoient autrefois, & de celle qu'ils professent aujourduy. De leurs maladies, & de leurs enterremens, comme nous l'avons recueilli, des excellens & judicieus memoires, qui nous ont esté envoyez, premierement en Latin, par Mr. Bristok, puis aprés. en notre langue, par Mr. Edouard de Graeves, Chefs & Disrecteurs Aaa 3

HISTOIRE MORALE, Chap. 3 recteurs des familles étrangeres, qui sont à present habituées parmy ce Peuple.

## ARTICLEI

De l'étendue & de la nature de Païs des Apalachites.

L'Etat des Apalachites, contient plusieurs petites Provinces, dont les unes sont en cette belle & spacieuse Vallée, qui est bornée des côtés du levant & du nord, par une chaine d'hautes montagnes, qui sont connuës dans toutes les cartes, sous le nom d'Apalates: de celuy du midy, de la Province de Tagoüesta, qui est habitée par une nation cruelle & barbare au possible, qui est toûjours en guerre avec ses voissins: & du couchant, de la Riviere d'Hitanachi, que les Espagnols appellent, le Fleuve du Saint Esprit, & de quelques petites montagnes, qui les separent des Cosacites, & de plusieurs autres petites Seigneuries, qui sont dans l'aliance, ou sous la protection du Roy d'Apalache.

La plus considerable des Provinces qui sont en la vallée, se nomme Bemarin, celle qui la suit s'appelle Amana, & la troisséme Matique. Il est vrai que cette derniere, qui commence dans la vallée, s'étend encore entre les montagnes, & même jusqu'au midi du grand Lac: qui est connu parmy eus sous le nom de Theomi. Les autres Provinces, sont, Schama & Meraco, qui sont situées entre les montagnes d'Apalates, & Achalaque, qui est en partie dans les montagnes, & qui s'étend en suite en des marais, qui sont entretenus par les débordemens du grand Lac, qui arrivent reglement deus sois

chaque année.

Le Pais des Apalachites étant ainsi divisé en six petites Provinces, qui ont chacune leurs Chefs particuliers, qu'ils appellent Paracousses, & qui reconnoissent celuy d'Apalache pour leur Souverain: il ne luy manque que le voisinage de la mer, ou quelque sleuve navigable, pour avoir tous les plus grands avantages, qu'on sauroit souhaiter à un état, asin de le rendre recommendable. Car il renferme des montagnes d'une vaste étendue, & d'une hauteur prodigieuse, qui sont habitées

tées par tout où elles sont accessibles, d'un Peuple vaillant au possible, qui ne vit presque que de sauvagine, qui est abondante parmy ces solitudes. On y rencontre aussi des plaines & des valées, qui sont peuplées d'une Nation moins rude & mieus policée, qui cultive la terre, & se nourrit de toute sorte d'excellens fruits, qu'elle produit en abondance. Et ensin l'on y trouve un grand Lac, & plusieurs marécages, qui y sont frequentez d'un nombre assez considerable de samilles, qui y vivent de leur pesche, & des grains, que le peu de bonne terre qui leur reste à cultiver, leur peut sournir.

L'air de ces Provinces, n'est point d'une égale & constante temperature, comme celuy de la plûpart des Iles que nous avons décrites: mais, le chaud & le froid, les pluyes & le beau tems, y changent alternativement la face de la terre, & y entretiennent une agreable diversité de saisons. Sur la fin de l'été, & au commencement de l'automne, les tonnerres y sont si frequens & si terribles, que les habitans mourroyent de frayeur, s'ils n'étoyent fassonnez à les entendre. Le vent du nord, y est aussi tellement impetueus, que ceus qui sont à la campagne, sont souvent contrains de se jetter par terre, jusquesse

à ce que sa plus grande furie soit passée.

Le sommet des plus hautes montagnes qui regardent le septentrion, est couvert de neiges près de la moitie de l'année. Car elles ne se sondent, que durant les plus grandes chaleurs de l'été: & c'est aussi en ce tems-là, que les torrens qui se sorment dans les ravines, faisant sortir les rivieres hors de leurs canaus, inondent les plaines, & causent de grands ravages dans toutes les campagnes: mais, outre que ces débordemens sont bien tost écoulez, ils laissent par tout où ils passent, un limon, qui engraisse la terre, & la rend sertile à merveille.

Les trois Provinces qui sont dans les Vallées, ont par tout une terre grasse un peu discile à labourer, mais d'un grand raport. Les Villages & les autres places plus considerables, qui portent le nom de Villes, sont ordinairement bâties sur de petites eminences, qui les garentissent des inondations. Et le terroir qui est à la pente des montagnes, est sablonneus, & tres-aisé à cultiver, à cause qu'il est presque par tout arrousé de ruisseaus, & de petites rivieres qui en descendent.

La

La Terre qui n'est point désrichée, est revétue d'une infinité de beaus Arbres, qui recreent merveilleusement la veue. Ils sont pour la plûpart d'une hauteur & grosseur démesurées & produisent divers bons fruits, qui servent à la nourriture & au rafraichissement des habitans. L'on y voit des Cedres, des Cyprés, des Pins, des Chesnes, des Sassafras de toute sorte de Palmes, des Tapaikas, qui sont couverts d'une écorce, qui a la couleur & le goût aprochant de la Canelle, & un grand nombre d'autres, qui n'ont encore point de noms parmynous.

Quant à ce qui est des Arbres fruitiers, outre le Chatagniers & les Noyers qui y croissent entre les autres arbres des sorets: les dernieres samilles étrangeres qui sont passées à cette terre, & les Indiens qui y sont aussi venus dépuis peu, du Golse d'Hondures, y ont plantéen tant d'endroits des Cocos, des Figuiers, des Bananiers, des Grenadiers, des Orangers, des Citronniers, des Pommiers & des Poiriers de différente espece, & même des Cerisiers, des Pruniers, des Peschiers, des Abricotiers & toute sorte de fruits à noyaus, qui y ont tellement multiplie, qu'a present ils y sont aussi communs qu'en la Virginie, ou en quelque autre des Colonies de l'Amerique Septentrionale.

Les Arbrisseaus & les Plantes qui portent des seuilles, ou des sleurs de bonne odeur, comme le Laurier, le Jasmin, le Myrte, les Rosiers, le Romarin & la Sauge, y croissent en persection: de même que les Oeillets, les Tulipes, les Violiers, les Lys, & toutes les autres belles Fleurs qui émaillent les parterres. Les Fraisses, les Frambroises, & les Bleuës, croissent dans les bois sans estre cultivées. On y trouve même des Noisettes, des Groseilles rouges & blanches, & une in-

finité d'autres petis fruits, qui sont bons à manger.

Le Froment, l'Orge, & le ségle, qu'on y a semé à diverses reprises & en divers endroits, n'ont poussé que de l'herbe de même qu'aus Antilles. Mais en recompense, il y croist par tout, une si grande abondance de ris & de toute sorte de miller, de pois, de séves, & d'autres legumes, que les Habitans des Vallées & des Plaines, en recueillent assez pour leur nourriture, & pour en sournir à leurs voisins qui demeurent aus montagnes, & qui leur aportent en échange, des peaus precieuses de Martes, de Renards, de Chamois, de Cerfs, d'Ours, de Tigres & de diverses autres bestes sauvages.

Les herbes potageres, les racines, les melons, les cocombres, les citrouilles, & generalement toutes les productions des jardins de l'Europe, y viennent aussi facilement, qu'en aucun endroit du monde, pourveu que l'on prene la peine de les cultiver, & d'avoir de bonne semence.

Entre les Bestes à quatre pieds, qui se voyent dans ces Provinces, les plus ordinaires, sont, les Cerfs, les Cheurevils. les Sangliers, les Daims, & les Chamoys. Il n'y a point de Lievres; mais les Lapins y sont fort communs, & les Originaires se servent de leurs peaus, qui sont parfaitement blanches, pour faire les paremens de leurs habits d'hyver. Ils les savent aussi teindre en diverses couleurs, afin de donner plus de grace à leurs fourrures. Il n'y a aucun animal farrouche dans le plat païs, parce que les Indiens qui habitent aus montagnes, etans parfaitement bons chasseurs, leur font incessanment la guerre, & les repoussent au loin dans les solitudes inhabitables: tellement que les troupeaus de brebis, de vaches, & de chevres, qu'on y a amenez, paissent parmy les prez en toute assurance, sans qu'il y ait personne qui les garde. Mais dans les grandes forets, & au fond des deserts plus éloignez du commerce des hommes, il y a des Ours, des Tigres, des Leopards, une espece de Lions plus craintifs, & moins cruels que ceus de l'Afrique, & plusieurs autres sortes de bestes farrouches, qui vivent de proye. On y rencontre aussi plusieurs monstrueus & dangereus Reptiles.

Quant aus Oiseaus, il y a presque par tout des coqs-d'inde, des poules pintades, qu'on peut à bon droit nommer les saisans du païs, des perdris, des ramiers, des tourterelles, des oiseaus de proye, des aigles, des oyes sauvages, des cygnes, des cannes, des aigrettes, des passereaus blancs, des Tonatzulis, des Paracoussis, des Flotiens, que nous décrirons en l'article suivant, & une infinité d'autres, qui ont un plumage merveilleus, & beaucoup different de celui des mêmes especes, dont nous avons parlé en traitant des Antilles. Les Perroquets n'y sont point frequens, à cause qu'ils ne peuvent

Bbb

pas souffrir le froid. Mais les Indiens, qui demeurent aus contrées plus meridionales, y en aportent assez, pour contenter la curiosité des habitans, qui se divertissent à les aprivoiser, & à leur aprendre à parler, comme on le fait ailleurs.

Les Apalachites, n'ont aucune connoissance des Poissons de la mer, à cause qu'ils sont éloignez de la coste, de sét ou huit journées pour le moins: mais ils en peschent une grande quantité dans les rivieres & dans les Lacs, qui sont fort nourrissans, d'un excellent goût, & d'une figure bien aprochante de celle de nos carpes, de nos perches, de nos barbeaus, & de nos brochets. Ils y prenent aussi des anguilles, des Ecrevisses, des Crabes, & même des Loutres, qui ont la peau parfaitement noire & luisante, & des Castores, dont ils sont de riches bonets, & de belles & precieuses sourruses.

## ARTICLEZIA

De plusieurs rares singularitez, qui se trouvent dans les Provinces des Apalachites.

A plûpart des productions de la terre & des eaus, que nous avons specifiées en l'article precedent, sont communes à toutes les Provinces des Apalachites: mais les singularités, que nous allons décrire en celui-cy, ne se rencontrent qu'en quelques endroits particuliers, bien qu'elles soyent connues parmi tous les habitans des autres, à cause de la grande communication qu'ils ont par ensemble, comme étans menbres d'un même état.

La Province de Bemarin, est sertile en une espece de racines sort excellentes, que les Originaires apellent Oriaely. Elles sont pour la plûpart un peu plus grosses qu'une noix, & d'une sorme presque ronde. La peau qui les couvre est sort deliée, & d'une couleur vermeille, mais la substance qu'elle envelope est d'un gris blanc, partagé de veines violettes. Ces racines sont liées les unes aus autres, par certains petis silamens, déquels elles tirent aussi leur nourriture. Etant cuites sous la cendre, ou bouillies en l'eau, elles ont un goût agreable & relevé, & une vertus puissante à sortisser la poitrine, qu'on

a remarqué par une douce experience, que leur frequent usage, restitue la chaleur naturelle, à ceus qui l'ont debilitée, & qu'il conserve & augmente les forces, & la bonne constitution, de ceus qui sont en santé.

Les Apalachites, ont aussi la connoissance d'une autre Racine qui croist dans la même Province, qui a une vertu particuliere pour fortifier le corps aprés un long travail. Elle est composée de plusieurs nœuds, qui sont de la grosseur d'un petit œuf de poule. Elle n'est point propre à estre mangée, mais étant formée en boulettes, & féchée à l'ombre, de même que ces chapelets, que l'on forme parmi-nous de la racine d'Iris: ils s'en servent à laver les mains & le visage, au lieu de savonettes, & même ils s'en frotent tout le corps, quand ils se baignent; dans la creance qu'ils ont, qu'elle a la proprieté de délasser les menbres, & de les rendre plus souples & plus vigoureus. Ils ont aussi remarqué par l'usage, que ces racines étant bien preparées, communiquent leur odeur aromatique à leurs vétemens, & qu'elles empeschent toute sorte de vermines de s'engendrer dans leurs fourrures. Ils les nomment Koymelak en leur langue, c'est à dire, les Racines de bonne odeur.

Il croist parmy les buissons de la Province d'Amana, une Plante en forme de chardons, à larges feuilles, qui sont herissées d'un costé de plusieurs épines. Les habitans du pais l'apellent Hyaleitokt, d'un terme qui signissé, la Plante bien utile. Elle pousse un tige, qui est ordinairement chargé une fois l'an, de deus ou trois testes, qui grossssent comme celles des Artichaus, & qui sont couronnées d'une fleur de couleur violette, laquelle est divisée en plusieurs petites seuilles longuettes & étroites, comme celles du Soucy. Cette fleur étant tombée, & la chaleur ayant meury la teste qu'elle couvroit, ce gros bouton s'ouvre en divers endroits, & fait voir par ses fentes, une espece de cotton extremement dous & delié dont il est rempli. Cette sorte de cotton ou de duvet, a un lustre éclatant & vermeil comme celuy des roses fraischement épanouies: mais ce qui releve son prix, c'est qu'il conserve certe vive couleur bien qu'il soit exposé au Soleil, & que les vents en fassent leur jouet. Les étrangers, & même plusieurs des Bbb 2 origi-

originaires à leur imitation, le recueillent lors qu'il est meur, pour en garnir des matelats, des lits, & des coussins, qui sont beaucoup prisez parmy eus à cause de leur mollesse, & qu'ils n'échaufent point les reins, comme ceus qui sont saits de

plumes, ou de laine, ou de cotton.

Dans les montagnes de la Province d'Achalaque, qui confine à la seigneurie des Cofacites, il y a une plante sensitive, qui est l'incomparable entre toutes celles, qui meritent de porter ce nom. Les habitans du pais l'apellent par excellence, Amazuli, qui vaut autant à dire, que la fleur vivante. Elle n'a point d'autre graine que sa racine, qui a la figure d'un gros oignon de lys, d'où elle pousse un buisson fort toufu, composé de plusieurs seuilles longues & etroites, qui sont semblables à celles du glayeul, horsmis qu'elles sont herissées de tous côtés, de certaines petites pointes extrement piquantes, qui leur servent de défense. Du milieu de cet amas de feuilles, qui sont d'un beau verd d'émeraudes, qui recrée merveilleusement la veuë, il s'eleve un tuyau de la grosseur d'un pouce. qui durant le printems, jusques au commencement des plus ardentes chaleurs de l'esté, est chargé d'une seule sleur, agreableà la veuë, & de bonne senteur, laquelle étant épanouye, est un peu plus large, que les plus grandes Peonnes. Ses feuilles qui sont de la couleur de pourpre, sont parsemées de plusieurs points jaunes, qui paroissent comme autant de petites étoiles: & pour le dernier trait de sa beauté, elle pousse de son sein, une forme de clochette, émaillée de tout autant de couleurs, qu'on en admire en l'arc en ciel : & au milieu de cette coupe, on voit un petit fruit vermeil au possible, de la grosseur d'une cerise sans noyau, qui est fort delicat au goût, ce qui fait que les Oiseaus en sont fort friands. Mais ce qui est de plus merveilleus en cette belle Fleur, & qui luy a aquis le nom qu'elle porte, c'est, qu'elle se tourne toûjours du costé du Soleil, qu'elle se ferme lors qu'il se couche, & s'épanouït quandil se leve, & que pour un surcroist de merveille, elle ne peut souffrir d'estre touchée de la main, ni en ses seuilles, ni en safleur, & particulierement en son fruit, qui est comme le petit cœur de ce rare compose, que toutes ses seuilles, qui sont armées d'épines, comme nous l'avons representé,

ne se recognillent comme par de certains résorts secrets & naturels, pour enveloper la main, & se mettre en état de repousser la violence. Mais aprés ce foible & inutile éfort, qui n'est bon qu'a enlacer de petis oiseaus, qui ont l'assurance de s'en aprocher, & non pas assez de force pour rompre ces filets, cette admirable fleur, se flétrit en un instant avec ses feuilles, sans reprendre jamais sa premiere vigueur. De sorte, qu'un leger atouchement est capable, de faire perdre en un moment, non seulement toute la grace & tout le lustre, mais encore la vie à ce petit miracle de la nature. Mr. de Graeves, de qui nous tenons cette naisue description, de même que le crayon de cette plante incomparable, que nous avons fait tirer au racourcy, dans le Paysage de la ville de Mélilot, & de la montagne d'Olaimy, pour enrichir cette seconde edition de nôtre Histoire, nous assure, qu'on a essayé à plusieurs fois de transplanter son oignon dans des jardins particuliers, & qu'on a même aporté du lieu ou elle croist, autant de terre qu'il falloit pour l'entretenir: mais qu'aprés tous ces soins & toutes ces precautions, au lieu de pousser le tige il s'est pourri. Ce qui fait croire, que cette merveilleuse Plante, qui ne se plaist qu'aus montagnes & dans les lieus les plus éloignez du commerce des hommes, ne peut estre élevée en un autre air, qu'en celuy où elle a pris sa naissance, ni arrachée de son propre terroir, sans qu'elle perde la vie.

Les Provinces de Bemarin & de Meraco, sont fertiles en certains Arbres que les Originaires nomment Labiza, c'est à dire un Ioyau, a cause sans doute qu'ils en tirent leurs colliers, leurs bracelets, & la plûpart de leurs plus precieuses richesses. Ils sont de la grosseur & de la figure des Lauriers, excepté que leurs feuilles qui sont dentelées par le bout, sont d'un verd plus gay. Ils portent aussi au printems des fleurs fort aprochantes de celles des abricotiers, qui se s'echent & tombent sans estre suivies d'aucun fruit: mais en recompense, le tronc & les plus grosses branches de ces Arbres, suent une espece de Copal, ou de gomme precieuse, de bonne odeur, & d'un jaune pâle, à laquelle on peut donner telle figure que l'on defire, quand elle est nouvellement recueillie. Mais étant exposée au Soleil, ou gardée quelque tems en lieu sec, elle se durcit en telle sorte, B b b 3 qu'elle:

כמונו-

qu'elle ne se peut disoudre ni à la pluye, ni même dans l'eau chaude. Pour avoir cette liqueur gluante & épesse, en plus grande abondance, les Habitans de ces Provinces-là, sont au printems des incisions & divers endroits du tronc, & des plus grosses branches de ces Arbres, puis de trois en trois jours, ils vont recueillir les goutes qu'ils y trouvent pendantes, desquelles ils forment des bracelets, des coliers, des pendans-d'oreilles, des boutons, des jettons, & même de petites boettes de diverse figure & capacité, & des medailles sur léquelles ils impriment diverses effigies, avant que cette riche matiere, qui est comme une espece d'Ambre, se durcisse. Toutes ces curiositez, sont en grande estime parmy ce pauvre Peuple, & y tiennent le même rang que l'or & l'argent entrenous. Ils s'en servent aussi, au lieu de monnoye, pour entretenir leur commerce, comme nous le dirons en son lieu.

Mais, entre tous les plus beaus Arbres, qui croissent dans ces contrées, ils sont un état particulier, d'une espece de Cedres, de tres-agreable odeur, qui ne se trouve communément, que dans une belle vallée, que les Originaires de la Province de Matiques, ont nommée Bersaykaou, qui signissé en leur langue, la Vallée des Cedres. Ces Arbres poussent leur troncs fort droits, & fort hauts, avant qu'ils s'épandent en branches. Leur bois est sans nœuds, de couleur de citron, & si solide, qu'on le peut polir, & en faire toutes sortes de beaus ouvrages de menuiserie, qui ont un lustre éclatant comme l'or bruni, & une si douce & si agreable senteur, qu'elle a la vertu de fortisser le cerveau, & de parsumer tout ce qu'on reserre dans les cossres, qui sont faits de ce precieus bois, sans crainte qu'il s'y engendre aucune vermine.

La Province de Bemarin, & cette vallée dont nous venons de parler, sont encoretres-renommées, pour les rares Oisseaus qui s'y trouvent, dont les plus considerables sont les Tonatzulis, qui chantent, aussi melodieusement que nos Rossignols. Ils sont de la grosseur & presque de la figure des Chardonnerets: mais ils ont le ventre & les ailes, d'un jaune doré, le dos, d'un bleu celeste, qui s'étend jusques à la queue. La teste, d'un plumage entremessé, de toutes les couleurs, dont le reste de leur corps est reyétu, & le bec & les serres, de

Chap.8

couleur d'yvoire. Ces peuples croyent, comme nous le dirons tantost, que ces Oiseaus, qui sont si pompeusement parez, sont les messagers du Soleil, & qu'ils sont particulierement consacrez à chanter ses louanges, aussi le nom qu'ils leur ont donné, signifie en leur langue, un Chantre, ou Mussicien de Ciel.

Aprés le Tonatzuli, que nous venons de décrire, le plus rare & le plus merveilleus de tous les Oiseaus, qui sont en estime parmy ces Nations, est celuy qu'ils nomment Paracousse, c'est-à-dire, le Roytelet. Il est de la grosseur de ces petis Perroquets, que nos Insulaires apellent Perriques: mais, il n'a pas lebec crochu, son vol, est aussi plus roide, & de plus longue portée; & au lieu d'un ramage inportun, & d'un même ton, il a une voix fort douce, qui contente merveilleusement l'oreille, à cause qu'il la sait conduire selon les regles d'une musique naturelle, qui n'a point de mauvais acords. Il est timbré d'un pennache, d'où il sort encore une petite aigrette, qui est comme le plus riche sleuron, qui termine sa couronne. Ses yeus, sont comme deus rubis enchassez. En un chaton d'or, émaillé de blanc. Sa teste & son col, sont enrichis d'un duyet, de toutes les plus vives couleurs de la nature, qui representent un changeant admirable. Il a sous le col, un petit cordon noir, qui luy donne une grace merveilleuse. Son ventre & le désus de ses ailes, sont diversifiez de jaune & d'incarnat. Son dos, & les grosses plumes de ses ailes & de sa queuë, sont d'un jaune doré, partagé de noir, & de couleur de feu, par un mélange en forme d'écailles, qui ont une tres-acomplie proportion. Ses jambes sont orangées, & la corne de son bec, & l'extremité de ses serres, sont de couleur brune, tirant sur le violet. Le port, & le corsage de cet Oiseau, montrent assez qu'il a quelque sentiment de gloire, & qu'il sait tenir son rang, parmy les autres, pour se voir revétude tant de vives couleurs, & si avantageusement paré. De forte qu'il faut avouer, que c'est avec raison que les Apalachites, luy ont deseré la couronne, & le titre de Roy, entre tous les autres Oiseaus, qui se voyent dans leurs Provinces.

Le grand Lac, qui est connu parmy eus, sous le nom de Theomi, & celuy qui est dans la vallée de Bersaykaou, ont aussi

plusieurs rares Oiseaus, tels que sont les Flammans & les Aigrettes, que nous avons deja decrits au premier Livre de cette Histoire. Mais celuy qui merite d'estre particulierement consideré, entre ceus qui hantent les rivieres & les marais, est celuy, que les Originaires du païs nomment Flotien, il est de la grosseur d'une Aigrette, & d'une forme toute pareille. Ses ailes, son dos, & les plumes de sa queuë, sont chamarrées comme par écailles, de gris, de blanc, & de noir, & bordées d'un petit filet rouge. Sa teste, est couverte de petites plumes noires & luisantes, qui luy font comme une toque; & quant au reste de son plumage, il est parfaitement blanc. Il prepare au printems son nid dans les roseaus, de même que les Poules d'eau. Il le couvre par désus avec une singuliere industrie, ne laissant qu'une petite ouverture du costé du midy, par laquelle il peut entrer & sortir. Il le garnit par dedans d'une fine mousse, & de diverses petites plumes, qu'il va recueillir ça & là parmy les buissions, où il a coûtume d'en trouver: & aprés avoir ainsi preparé & agence son lit mollet, il y pose ses œufs, & y éclost ses petis, pour perpetuer son espece.

Parmy les Cofacites, qui sont les bons voisins & alliez des Apalachites, il y a dans les plus hautes montagnes de leur Province, une Caverne merveilleuse, en laquelle les eaus ont saffonné, toutes les grotes ques & les raretez les plus exquises, que la curiosité la plus dificile à contenter, s'auroit desirer pour son divertissement. L'on y admire particulierement un certain endroit, où les eaus tombant en partie sur une pierre dure au possible, & distilant aussi goutes aprés goutes de differente grosseur, dans un bassin qu'elles ont formé, sont une musique si acomplie, qu'a peine y à-til aucune harmonie, qui luy soit

preferable. 2020 of a ground about of saluncting the

On trouve aussi parmy les montagnes des Provinces de Schama, & de Meraco, du Cristal de roche, & quelques Pierres rouges, & éclatantes, qui ont un seu assez brillant, pour passer pour une espece de Rubis. Il y a aussi des mines de cuivre, mais elles ne sont pas encore découvertes. Ce qui consirme cette opinion, est, qu'on y rencontre du sable doré, qui a un si grand lustre, qu'on le prendroit pour du tres-sin or, quand les torrens qui le charrient des montagnes à la plaine, le laissent

laissent sur le bord des rivieres parmy le sable; mais, les Orfevres l'ayant voulu mettre à l'épreuve, ils'est presque entierement evaporé au feu, & même ce peu qui est resté dans le creuset, ne peut passer, que pour du plus sin Cuivre.

Pour la clôture, de toutes les raretez & singularitez qui se trouvent parmy les Apalachites, il ne faut pas oublier de faire la description, de la celebre Vallée de Bersaykaou, de laquelle nous avons déja dit quelque chose. Car c'est l'une des plus agreables, & des plus propres à recevoir des Habitans, qui se trouvent non seulement en la Floride, mais encore en toute l'Amerique Septentrionale, soit qu'on ait égard à la fertilité deson terroir, aus claires sources qui l'arrousent, aus excellens arbres qui la revétent si magnifiquement, & sur tout aus Cedres tres-precieus, qui luy ont aquis le nom qu'elle porte, de Vallée des Cedres, qui est l'interpretation du terme, dont les Originaires se servent, pour la distinguer d'avec les autres; ou que l'on veuille considerer, la chasse & la pesche, qui s'y peuvent saite fort avantageusement, ou la facilité de la fortifier avec peu de frais, & la rendre du rang des places que l'on dit estre inprenables.

Cette Vallée, est située en un air fort temperé, entre les trente-quatre & trente-cinquiéme degrez au deça de la ligne, & presque au centre des renommées montagnes d'Apalates, qui l'entourans de tous costez, ne luy laissent qu'une petite ouverture, laquelle aprés plusieurs sinuositez fort étroites, se vient enfin rendre dans la Province de Matiques, qui s'étend comme nous l'avons deja dit, & dans la plaine & dans les mêmes montagnes. Elle est couverte presque par tout de beaus Arbres de Cassine, dont la plûpart des Floridiens font ce breuvage si excellent & si sain, qui est tant prisé parmy eus. Il y a aussi des Chesnes d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire, qui portent des glands si dous, qu'ils sont autant prisez que les Chataignes: & un si grand nombre de cette espece de Cedres precieus dont nous avons parlé cy désus, qu'ils ont donné à cette valiée le beau nom qu'elle porte. Tous ces beaus Arbres, y sont rangez par les sages mains de la nature, en une distance si bien proportionée, qu'on diroit qu'ils y ayent esté plantez à dessein, d'aller par tout à cheval, & sans aucun empeschement. Ccc Cette

Cette agreable Vallée, a environ neuf lieuës de long, à prendre du Nord au Sud, sur une largeur inegale. Car en quelques endroits, elle s'étend jusques à trois lieuës, & aus plus étroits, elle en adu moins une & demye. Elle est arrousée par tout de plusieurs petis ruisseaus d'eau vive, qui de la pente des montagnes, où ils prenent leurs sources, se viennent rendre dans une belle Riviere, qui commence au pied de la plus haute montagne du costé du Nord, & aprés avoir serpenté cette Vallée en salongueur, vient ensin se perdre dans un grand Lac, qu'elle sorme au Sud, qui a environ deus lieuës de tour.

Ce Lac, a cecy de merveilleus, qu'étant entouré de toutes parts, d'une chaine continuë de hautes & sourcilleuses montagnes, qui luy font par tout un rampart inpenetrable, excepte du seul coste, par où la Riviere s'y décharge: son bassin paroit neantmoins en tout tems également rempli; bien que la Riviere qui le forme, soit souvent demesurément enflée, & que les torrens, qui roulent leurs eaus de toutes les montagnes voisines, s'y precipitent avec impetuosité, lors que les neiges se fondent, & durant les grandes pluyes du printems & de l'automne. Cette égale constitution des eaus de ce Lac, qui se contiennent toûjours dans leur lit, fait croire avec raison, à tous ceus qui voyent cette merveille, que dans les racines de ces hautes montagnes, qui le bornent presque de toutes parts, il y a des abysmes, & des concavitez si profondes & si vastes, qu'elles sont capables d'engloutir toutes ces caus, qui sans doute aprés avoir traversé ces conduits sousterrains, vont faire leur sortie, en quelque autre endroit de ce nouveau

La Riviere qui compose ce Lac, saisant son cours depuis sa source, & rencontrant en trois endroits disserens, quelques petites eminences de terre armées de rochers, se divise en deus branches, & se reunit autant de sois en un même canal: & aimi, elle sorme en son sein trois petites lles, extremement belles, qui sont aussi enrichies de Cedres & d'autres arbres, qui leur conservent un ombrage perpetuel. Elle est aussi abondante en Ecrevisses, & en plusieurs sortes d'excellens Poissons. Le Lac en nourrit aussi une infinité, qui en une saison

de l'année montent jusques-à la source de la Riviere, puis redescendent dans le vaste sein d'où ils estoyent sortis, s'ils ne tombent dans les nasses des Pescheurs, qui leur dressent pour lors des pieges. On trouve aussi sur le rivage du Lac, & en divers endroits du bord de la Riviere, des Loutres & des Castors, qui sont fort estimez non tant pour leur chair, qu'a cause de leurs precieuses dépouilles.

On rencontre aussi parmy les montagnes, qui font une si forte ceinture de murailles naturelles à cette Vallée, une espece de Chamois, ou de petites Chevres Sauvages, qui se coulent quelquefois par les precipices & les fentes des rochers dans la plaine; mais aussi tost qu'elles aperçoivent des hommes, elles regaignent les montagnes avec une agilité incomparable. Les Apalachites les nomment Akoueyas, elles ont la teste fort petite, à proportion du reste du corps; le col droit & elevé, les yeus gros & vifs, le poil blanc & assez long, pout pouvoir estre filé. Leurs cornes sont fort petites, & recourbées sous les oreilles. Leurs pieds sont partagez en quatre ongles, dont il y en a trois sur le devant, & le quatrième, qui est plus large & plus gros que les autres, tourne en arrière. Ces Chevres sont si legeres à la course, & lors qu'elles sont poursuivies, elles s'élancent avec tant de roideur & de vitesse de rocher en rocher, qu'elles semblent plûtost voler que courir. Ces animaus, ont aussi une si grande chaleur naturelle, que par tout où ils se couchent, durant même les plus grandes froidures de l'hyver, la glace & la neige y sont incontinent fonduës. C'est aussi à cet indice, que les Chasseurs reconnoissent leur giste, & qu'ils prenent occasion de leur y tendre des lacets. Leur chair, est tres-bonne, courte & la plus delicate de toutes les venaisons de la Floride: & leur peau étant bien preparée, resiste à la pluye, & a la proprieté, de même que celle du Veldre, d'échaufer tellement ceus qui en sont couverts, qu'ils peuvent passer sur les glaces, & parmy les neiges, sans estre incommodez de la rigueur du froid. Tous ceus aussi, qui sont travaillez de dessuxions froides, ne sauroyent desirer un plus dous & plus souverain remede, pour en estre soulagez.

Cette Vallée, n'est pas seulement frequentée des Chasseurs Ccc 2

de la Province de Matiques, qui y ont déja bâti des Villages, mais même du Paracousse d'Apalache, qui y va tous les ans une ou deus fois, prendre le plaisir de la chasse, parce qu'elle est tres-abondanre en Cerfs, en Renards, en Sangliers, & en une infinite d'autres bestes fauves, qui sont recherchées par ces Peuples, non tant pour leur venaison, qu'a cause des peaus & des precieuses fourrures qu'ils en tirent, & qui sont estimées entre eus, pour de grandes richesses

Au reste, cette Vallée n'ayant qu'une entrée fort étroite. qui soit connuë jusqu'à present, peut estre facilement preservée des ravages, que les Barbares font souvent dans tout le plat pais des terres voilines, & au besoin, elle pourra servir de retraite assurée, & de vaste & ample Citadelle aus Apalachites, à l'encontre de tous ceus qui voudroyent troubler le repos dont ils jouissent parmy ces agreables solitudes, où la providence les a fait naistre. Nous aprenons aussi des derniers memoires de Mr. de Graeves, qu'ils ont dessein, d'y transporter les principales forces de leur Etat, la Maison Royale, les Colleges, & tous les autres ornemens de leur Ville capitale, & d'y en bastir une autre de plus grande étenduë que celle de Melilot, suyvant le plan, qui en a esté dressé dépuis quelques années, par un Capitaine Irlandois, qui s'éntend parfaitement bien à l'architecture, & aus fortifications: & que dans l'esperance de venir à bout de ce genereus projet, ils ont déja bâti un petit fort à l'embouchure de cette Vallée, pour s'en conserver la proprieté.

#### ARTICLE III.

Du Corps des Apalachites, & de leurs Vétemens.

Es Apalachites sont pour la plûpart de grande stature, de couleur olivâtre & bien proportionez de corps. Ils naissent tous assez blancs; mais ils changent la couleur naturelle de leur peau, par le frequent usage d'un certain onguent, qu'ils composent avec de la graisse d'Ours, & la racine d'une Herbe, qui a la vertu de les endurcir contre le chaud & le froid.

Chap. 8 DES ILES ANTILLES.

3.89

froid. Ils ont tous les cheveus noirs & longs, & ce leur est comme un prodige, de voir quelques étrangers, qui les ont blonds, & naturellement bouclez & frisez. Ils n'ont point de barbe, & s'il leur en vient quelques poils, ils les arrachent avec un grand soin, & de même que les Caraïbes Insulaires, ils apliquent promtement à l'endroit quelque huile caustique, qui a la vertu de refermer les pores, & de brûler les racines du poil, asin qu'il ne puisse plus recroistre.

Les hommes & les femmes, ont une curiosité égale, d'entretenir leurs cheveus dans une grande netteté, & de les tresser fort proprement; toutésois avec cette disserence, que les semmes les agencent sur le sommet de leurs testes, en sorme de guirlande, au lieu que les hommes, les tiennent d'ordinaire liez & entortillez en deus sloquets, qui pendent derriere leurs oreilles: pour n'avoir rien qui empesche, de bander & de tirer leurs arcs: mais aus jours de parade & de rejouissance, ils en laissent floter une partie sur leurs épaules, ce qui leur don-

ne une fort bonne grace.

Les Habitans des montagnes, coupent entierement les cheveus du costé droit, & laissant croistre les autres, ils les recoquillent & les ramassent sur le haut de leur teste, en sorme de creste, qui panche un peu sur l'oreille gauche. Ils n'ont aussi pour la plûpart, aucun usage de bonets ni de chaussure, & quant aus autres parties de leurs corps, ils les couvrent de dépoülles de Tigres & de Leopards, ou de peaus de Cers & de chevres sauvages, fort proprement cousues en sorme de casaques, qui leur batent jusques-aus genous, & qui ont des man-

ches qui ne passent point le coude.

Ceus des autres Provinces, qui sont situées au pied des montagnes d'Apalates, alloyent autrésois nuds dépuis le nombril en haut, durant tout l'esté: & en hiver, ils portoient des manteaus de peaus, enrichis de sourrures, mais aujourduy, ils sont en toute saison honestement couverts. Car pendant les chaleurs ils ont des habits sort legers, qui sont saits de cotton ou de laine, que les semmes savent siler, pour en composer en suite sur des métiers, plusieurs sortes de petites étoses bigar-rées de diverses couleurs, qui sont de durée, & agreables à la veuë. Mais durant l'hiver, qui est souvent assez rude, ils

Ccc 3

font:

sont tous habilez de diverses peaus, qu'ils savent aprester aussi proprement, que les plus experts peletiers de l'Europe. Ils laissent à quelques unes, le poil ou la laine, qui leur servent de fourrure; & ils passent les autres & les laissent unies des deus côtez, afin d'y peindre des sleurs, ou quelques sigures, léquelles ils relevent avec des couleurs si vives, & si bien apliquées, qu'elles paroissent de loin, comme de la broderie bien exquise. Ils ont aussi apris des étrangers qui sont parmi-eus, à tanner les peaus de bœus & de cers, pour en faire des souliers & des botines.

Les hommes mariez, portent des bonets de peaus de Loutres, parfaitement noires & luisantes. Ils les sont assez hauts, & leur laissent un bord large de trois pouces ou environ, qui aboutit en pointe par devant, & l'un des côtez est enrichi d'un bouquet de plumes d'aigrettes, ou de quelque autre oiseaus, qui sont en estime parmi eus. Les Femmes, se couvrent aussi la teste, avec des coesses qui sont bordées de quelque riche sourrure grise ou noire, mais les jeunes hommes & les silles, n'ont en tout tems aucun autre ornement de teste, que leurs propres cheveus, cordelez & tressez curieusement, comme nous l'avons representé cy desus.

Ceus du commun, n'ont pour tout habilement, qu'une Casaque à courtes manches, sur un petite chemisette de chamois, qui leur descend jusques aus genous. Cette Casaque qui leur couvre le gras de la jambe, est liée sur les reins avec une ceinture de cuir, qui est ornée en divers endroits d'un ouvrage, qui semble estre fait à l'aiguille. Mais les Chefs de samille portent encore par désus, une sorte de manteau sans collet, qui ne tombe par devant, que sur le nombril, bien que par derrière, il pende presques jusques à terre. L'habit des semmes de la même condition, est sort aprochant de celuy des hommes, horsmis que leurs robes couvrent la cheville du pied, & que leur manteau, qui est entièrement sermé par devant, a deus ouvertures aus côtez, par où elles passent les bras.

Le Paracousse, les Gouverneurs des Provinces, les Capitaines. & generalement tous les Officiers, qui frequentent la cour de Melilot, sont habilez beaucoup plus richement & plus Chap.3

plus curieusement que le commun. Caraulieu que ceus-cy sont couverts sur la peau d'une chemisette de chamois, ceusla, qui ont à present la connoissance & l'usage des toiles de cotton & de lin, se servent de chemises fort amples, dont les bords des collets & des manches, sont brodez de sove de diverses couleurs: & quant à leurs robes, elles sont enjolivées en esté, de plusieurs listons en forme de passemens, & en hiver, de fort exquises & rares fourrures, qui les enrichissent, & qui paroissent comme par divers étages. Ils se ceignent aussi d'une ceinture de soye, on de quelque autre riche étofe: & lors qu'ils veulent paroistre en leur plus grande pompe, & avec leurs habits de ceremonie, ils se chargent par désus tout cela. de cette forte de long manteau, dont nous avons déja parle: ou s'ils ne veulent point estre tant embarassez, ils se parent seulement d'une espece de casaque à larges manches, qui est ouverre par devant, afin de faire voir leurs autres habits, & sur tout, une lame d'argent ou de fin cuivre, de la largeur de la paume de la main, qu'ils portent sur leur poitrine, comme une marque de leur noblesse, ou si vous voulez comme le collier de leur ordre.

Ils font aussi fort curieus d'avoir des Toques de grand prix, soit que l'on considere les belles peaus & les riches sourrures dont elles sont saites, ou qu'on ait égard aus plumes, & ausriches cordons qui les embelissent. Ils n'ont pas encore l'usage des bas de chausse, ni des gants: mais ils portent des botines & des souliers, qui leur tiennent le pied serré, & qui peuvent passer pour bien saits, en un pais, où les arts ne sont encore qu'en leur naissance.

Les Iaouas, qui sont les Sacrificateurs du Soleil, & les Medecins de ce peuple, sont aussi discernez par des vétemens, qui leur sont particuliers: & bien que la matiere & la forme, en soit ridicule & grotesque au possible, ils croyent neantmoins, qu'il n'y a rien qui soit plus seant à la gravité de leur prosession, ni qui soit plus capable de leur avirer le respect & l'admiration des autres ordres. Ces habits consistent en une longue robe, qui est faite de peaus de diverses bestes sauvages, coupées par bandes de largeur inegale, dont les poils de disserentes couleurs, representent au dehors un asreus mélanger

Ce Pelisson, qui leur bat jusqu'au désous du gras de la jambe. est serré par le milieu, avec une ceinture de cuir de cerf, à laquelle ils attachent trois ou quatre escarcelles, qui sont ordinairement remplies de plusieurs sortes d'herbes, ausquelles ils atribuent de grandes vertus pour la guerison de diverses maladies, ausquelles ils sont sujets. Par désus cette robe, ils portent au lieu de manteau, la dépouille toute entiere, d'un Lion, ou d'un Tigre, ou d'un Leopard, dont la teste & les pates qui sont séches, leur pandent sur l'estomac, & aus deus côtez. Ils ont les oreilles percées, & au lieu de pendans de quelques pierres precieuses, ils y atachent certains petis oiseaus noirs, qui sont endurcis à la fumée. Soit que ce soit par superstition. ou par coûtume, ils ont en tout tems les pieds nuds, mais leur teste est couverte d'un bonet fort haut qui aboutit en pointe, & qui est composé de peaus avec leur poil marquetées de diferentes couleurs, & les plus hideuses qu'ils peuvent rencontrer. Enfin, leurs bras qui sont nuds jusques au coude, sont marquez de plusieurs caracteres, & autres figures qui leur. sont faites au tems de leur promotion à ces charges, par les Surintendens de leur religion, qui aprés les avoir designées sur la chair de leurs disciples, y font des piqures jusques au sang, lequel ils étanchent à l'instant en jettant sur la playe la cendre d'une certaine écorce d'arbre, qui laisse à la cicatrice une couleur brune, qui ne s'éface jamais.

Les femmes des Gouverneurs & des Officiers, sont plus richement parées que les autres de moindre condition. Leurs robes montent par degrez & sont enrichies de broderie à leur mode, ou de riches sourrures suyvant la saison; de même que celles des hommes de qualité. Mais au lieu de Casaques, elles portent des mantelines, qui les couvrent jusqu'aus genous, & qui ont des ouvertures aus côtez, par où elles passent les bras. Lors qu'elles sont conviées de se trouver en quelque assemblée solemnelle, ou à quelque festin, elles ajoûtent à leur coeffure ordinaire, un voile de quelque legere étose, qui flote sur leurs habits. Elles peignent aussi leurs jouës de vermillon, & atachent à leurs oreilles des pendans de cristal, ou de quelque autre matiere qui ait de l'éclat, & pour le dernier de leurs ornemens, elles se chargent le col, de chaines & de coliers,

coliers, d'ambre, ou de coral, ou de quelques pierres vertes ou rouges qui ont du lustre. Car pour les perles, les émeraudes & les diamans, que quelques uns ont mis entre les trefors de ce peuple, il est tres-constant, qu'ils leur ont donné beaucoup plus de richesses sur le papier, qu'ils n'en ont dans leurs costres.

## ARTICLE IV.

De l'Origine des Apalachites & de leur Langage.

L tout ce nouveau monde: & bien qu'ils ne se vantent pas comme les Arcadiens d'estre nez devant la Lune, & d'avoir esté produits immediatement de la terre, ils se glorissent neantmoins, d'avoir possedé dépuis plusieurs generations, le pais qu'ils habitent. Mais d'autant qu'ils n'ont point d'autres Annales, que la traditive qu'ils ont receue de leurs predecesseurs, ils ne sauroient dire precisement, combien il y a de siecles qu'ils sont en cette terre, ni d'où ils y sont venus. De sorte, que tout ce que l'on peut recueillir de plus vray semblable de leurs discours sur ce sujet, c'est, qu'ils y ont esté poussez de cette partie de l'Asie, qui est à present ocupée par une nation de Tartares, qui n'est separée de l'Amerique Septentrionale, que par ce petit d'étroit que l'on apelle d'Anjan.

Les plus éclairez dans la connoissance de l'origine des Habitans de ce nouveau monde, & les plus judicieus entre les Anglois de la Virginie & de la neuve Angleterre, confirment ce sentiment touchant la vraye source de ces Peuples, & l'apuyent en premier lieu, sur ce que les Americains, ont le teint, tous les traits du visage, la posture du corps, les cheveus, & particulierement les yeus entierement raportans à ceus des plus rudes entre les Tartares, qui habitent les contrées de l'Asse, que l'on tient estre les plus voisines de l'Amerique, Ils sondent aussi leur opinion, sur ce que les Americains sont dans l'ignorance grossiere des lettres & des arts, & au milieu des plus épaisses tenebres de l'idolatrie, de même que ces peuples barbares de l'Asse. Ils confirment ensin leur juge-D d d

Chap. 8

ment, sur ce que ceus qui ont consideré atentivement les mœurs, le langage, la police, & la religion des uns & des autres, yont remarque de si grands raports, & une si grande conformité en plusieurs choses tres-considerables, qu'ils ne tiennent pas seulement pour probable, mais pour tres-constant que les Americains sont descendus des Tartares. Mais, nous laissons volontiers cette dispute qui est assez delicate, & nous nous contentons de representer les opinions des autres sur ce sujet, sans pretendre de le decider, veu notamment que nous aprenons avec joye, que des personnes tres-doctes des Colonies Angloises, travaillent presentement à éclaireir sur les lieus une matiere si consuse, & qui sous rencore tant de discultez, bien qu'elle ait este maniée par tant de bonnes plumes.

Pour ce qui est maintenant de leur langage, les six Provinces qui reconnoissent le Paracousse d'Apalache pour leur souverain, entendent la langue de celle de Bemarin & de la ville de Melilot, où jusqu'à present il a fait sa demeure plus arrétée: mais, elles ont chacune une dialecte particuliere, qui fait que le langage des uns, differe en quelque chose de celuy des autres. Les Provinces d'Amana & de Matiques, où se trouvent encore plusieurs samilles de Caraïbes, ont aussiretenu jusqu'à maintenant, beaucoup de mots de l'ancien idiome de cette Nation-là, qui justissent plénement ce que nous avons posé, assavoir, qu'aians un même nom, & beaucoup de termes qui leur sont communs avec les anciens habitans des Antilles, ils ont aussi une même origine; comme nous l'avons

representéau Chapitre precedent.

Les Capitaines, les Chefs de familles, & tous ceus qui font profession de quelque civilité, ou qui aspirent d'estre employez au conseil, & au maniement des asaires de la derniere importance de leur petit état, se servent d'un langage plus orné, & plus sleuri que celuy du vulgaire. Leurs expressions sont precises, & leurs periodes assez courtes. Ils ont aussi de beaus mots, qui sont tres-propres, pour exprimer leurs pensées. Ils sont aussi fort riches en comparaisons sort naisues, qui donnent une grace merveilleuse, & de grandes lumieres à leurs discours. Et tous les étrangers qui vivent avec eus & qui

qui entendent leur langue, leur rendent ce témoignage, qu'ils n'ont ni la sterilité de quelques autres peuples de l'Amerique, qui n'ont point de termes particuliers, pour exprimer beaucoup de choses, qui sont de l'usage ordinaire de la societé civile; ni l'abondance & la superfluité de quelques autres : mais une netteté sans artifice, qui est animée d'un certain seu, & d'une agreable cadence, qui n'a rien de rude ni de choquant en la prononciation, ou qui n'ait son poids & la sorce particuliere.

Nous aurions icy ajoûte pour la clôture de cet Article, un petit essay de cette langue, pour en donner quelque goût aus curieus. Mais, outre que la prononciation des Originaires lui donne la meilleure partie de la douceur & de la grace, que nos caracteres & nôtre ortographe, ne lui peuvent point conserver: l'un de Messieurs les Directeurs de la Colonie de la Palme, travaillant actuellement, à faire voir la conformité & le grand raport, qu'il y a entre la plûpart des langues des Peuples de l'Amerique, & celle des Tartares, & de quelques Arabes de l'Asse, nous luy laissons tres-volontiers, cette tâche toute entiere.

#### ARTICLE V.

Des Villes, & des Villages des Apalachites, de leurs maisons & de leurs meubles,

Les places que les Apalachites honorent du nom de Villes, font certains Villages ou hameaus un peu plus peuplés que les autres qui au lieu de murailles de pierres ou de briques, font fermez par dehors, de grosses pieces de bois pointues & brulées par le bout, qui est fiché profondement en terre, ou qui au lieu de ces palisades qui peuvent estre facilement brulées, sont entourez d'hayes vives, tissues & entrelassées d'épines fort piquantes, qui ont ordinairement trois ou quatre pieds d'épaisseur, & qui sont plantées au pied du terrain qui les apuye, & qui panche en talus au dedans la place, a laquelle il sert de rampart assez large, pour la pouvoir desendre de désus. En chaque Ville, il n'y a pour l'ordinaire que deus D d d 2

portes assezétroites, qui se ferment avec des pieces de bois, que l'on coule de désus une espece de petis boulevards, ou de tourelles de gazons, qui sont elevées de part & d'autre de ces entrées pour y poser les sentinelles, & pour pouvoir commander de-là sur les avenuës. Chaque Province, n'a que trois ou quatre Villes pour le plus, qui ont leurs Gouverneurs particuliers, qui y sont leur demeure ordinaire, & qui commandent à tous les Capitaines des Villages voisins, qui sont de leur résort, selon le partage, que le Paracousse d'Apalache à trouvé bon d'en faire, pour eviter les querelles, qui naissoyent souvent entre les Gouverneurs & les autres Officiers qui relevent de suy, sur l'étenduë des limites de leur Jurisdiction.

Les Villages des Apalachites, sont sans contredit plus agreables que leurs Villes: à cause que les habitations ou maisons, y sont beaucoup plus spacieus & plus aërées, bien que quant au reste, elles ne soyent pas de beaucoup diferentes. Car elles sont toutes bâties avec une merveilleuse simplicité, assavoir de pieces de bois plantées en terre, & jointes les unes aus autres, sans estre rabotées ni enclavées par quelque solide assemblage, selon l'ordre de nos bâtimens de charpenterie. Ou bien, elles sont saites de perches, dont on a levé l'écorce, qui sont arangées en forme de claves, ou de galandage, lequel est enduit & encroûté de part & d'autre, avec de la terre grasse, qui en remplit si parfaitement tous les trous, & toutes les crevasses, que le vent ni le froid ne peuvent penetrer au travers.

Ces legers edifices, sont tous d'une figure plus longue que large, qui se termine en ovale aus deus extremités, qui sont toujours tournées au Nord & au midi, afin que les vens les plus impetueus, qui sous le regulierement de ces costez-la, ayent moins de prise sur elles. C'est aussi dans le même desein, de les parer contre les grandes sécousses des vens, qu'ils les sont si basses, que la naissance de leurs toits, n'est élevée de terre, que de cinq à six pieds pour le plus. Ces Couverts, qui n'ont de pente qu'autant qu'il en saut pour saire écouler la pluye, sont pour la plûpart tissus de roseaus, ou de joncs liez en petis faisseaus & serrez si prés les uns des au-

tres, qu'ils suportent plus long tems la pluye & le vent sans en estre endommagez, que ceus qui sont de tuiles ou d'ardoize: sur tout s'ils sont enduits d'un certain mastic, qui est composé de gomme d'arbres, & d'un certain sable messez ensemble, qui a la vertu de les conserver entiers par plusieurs années.

Dans l'interieur de ces maisons basses & simples, il n'y a rien de plus beau ni de plus considerable, que le pavé des chambres. Car bien qu'il ne soit sait que de coquillages calcinez, & d'une sorte de sable doré qu'ils tirent des montagnes, dont ils sont un ciment; il a tant d'éclat lors qu'il est bien sec, qu'il semble estre parsemé de paillettes dor, & avec le tems, il devient si solide & si poli, qu'on le prendroit pour une espece de marbre.

Ces Maisons, qui sont sort longues à proportion de leur largeur, sont toutes partagées en plusieurs petites chambres un peu obscures, ausquelles on entre par une allée sort étroite, qui les separe, par une sorte de tapisserie faite d'écorces d'arbres, ou de seülles de palmes, & tissue en sorme de compartimens de diverses couleurs. Les Chambres des principaus du païs, sont tenduës tout autour de peaus de Cerss ou de Chamoys, qui sont diversisées par une agreable mélange de couleurs assez vives, dont ils les savent teindre. Il y a même des hommes parmy eus, qui sont assez adroits, pour faire des tapis avec le duvet & des plumes de divers oiseaus, lesquelles ils arrangent avec tant d'industrie & de proportion, qu'à péne y a t-il aucune étose de soye, qui soit plus agreable à la veuë.

Leurs lits, ne sont point sermez ni entourez de rideaus comme la plûpart des nôtres. Deus ou trois planches élevées sur quatre piquets qui sont sichez en terre, en sont le chalit & le soûtien, sur lequel ceus du commun, étendent des sacs remplis de Fougere, & des couvertures de peaus d'Ours, qui ont la proprieté de ne soussir aucune vermine. Ils tiennent, de même que les anciens Ecossois, que ces lits qui ne sont que de simples seuilles de sougere, sont

preserables à ceus de plumes: à cause que cette plante, a une vertu secrette pour delasser le corps, & reparer ses forces épuisées par la chasse, ou par quelque autre violent exercice. Mais les personnes qui veulent coucher un peu plus mollement, remplissent leurs lits de ce duvet, qui croist sur la Plante que nous avons d'écrite cy desus sous le nom d'Hyaleitokt. Ils les parent aussi durant les chaleurs de peaus de chamoys, ou d'autres bestes fauves, lesquelles ils savent preparer & teindre de si vives couleurs, qu'on les prendroit de loin pour des plus riches tapis de Turquie. Ces Couvertures d'esté, sont d'ailleurs si proprement cousues, qu'encore qu'elles soyent faites de plusieurs pieces raportées à pene en peut-on discerner les jointures: mais en hiver les Gouverneurs & les Chefs des familles les plus considerables, couvrent leur lits de fourrures de martes, ou de castors, ou de renards blancs, qui sont routes si bien passées, qu'il ne s'y engendre aucune ordure: de sorte, que sans estre beaucoup chargez, ils sont parfaitement bien munis contre la rigueur du froid.

Ils n'ont ni bufets, ni cofres, ni tables, ni aucuns autres meubles precieus pour l'ornement de seurs chambres: leurs lits, & quelques Coussins, seur tiennent lieu de chaises & de bancs: & un tapis de cuit étendu sur le pavé, autour duquel ils se rangent en rond, lors qu'ils veulent prendre leur repas, seur sert de table, de napes & de serviettes. Ils tranchent toutes seurs viandes en petis morceaus, avant que de les presenter pour estre mangées, & bien qu'ils n'ayent point l'usage des fourchettes, ils se servent de que illieres, & de certains poinçons d'os ou de bois, & ils en prenent seurs morceaus avec tant de dexterité, qu'il arrive sort rarement, qu'ils répandent quoy que ce soit sur leurs habits.

Le vaisselle d'ont ils usent en leur ménage, est de terre, ou de fruits d'arbres qui ont une écorce ligneuse, laquelle ils savent polir & encroûter par dedans, d'un certain lac de discrente couleur, qui ne s'esace jamais, bien qu'il soit souvent lavé avec de l'eau chaude: & quant au dehors, il est émaillé de sleurs & de diverses grotesques, qui encherissent leur prix, selon qu'elles sont saites d'une meilleure main, ou qu'elles

sont mieus enjolivées.

Les pois, les sevés, le ris, les mays, les lentilles, & semblables legumes sont les mets les plus ordinaires qui leur sont servis, & il arrive rarement, qu'on leur presente deus sortes de viande en un même repas. Avant que les Etrangers ensient penetré jusques-à eus, ils ne mangeoyent aucune chaire d'oiseaus ni de bestes à quatre pieds, & bien qu'ils sissent la chasse, ce n'étoit quepar divertissement, & pour netoyer le pais d'animaus farrouches. Il y a même encore à present plusieurs anciennes samilles parmy eus, qui ne sauroyent estre induites à manger du poisson, ni d'aucune autre chose, qui ait eu vie sensitive; tellement, que sans faire profession d'estre des disciples de Pythagore, ils observent exactement ce point de sa rigoureuse discipline.

Bien-que la Vigne croisse naturellement en leur terre, & que les raisins y viennent à maturité, ils ne sont point de vin: mais l'eau pure, est leur boisson la plus ordinaire. Ils ne batissent aussi aucune de leurs demeures, qu'aus endrois où il y a des sources, qui ne tarissent jamais. Il est vray que dans leurs sestions, ils se servent d'une sorte de biere sont l'adresse & nourrissante, qui est faite de Mays; & qu'ils ont l'adresse de composer de l'hydromel parfaitement bon, le miel qu'ils tirent des sentes des rochers & du creus des vieus arbres, leur en sournissant la matiere en toute abondance: mais ni l'un ni l'autre de ces bruvages, non plus que celuy de la Cassine, qui est mysterieus & medecinal, ne sont point d'un usage commun

Diverses bonnes racines qui croissent dans leurs terres, leurservent en la place du pain. Ils font aussi des galettes assez delicates avec du Mays, que les semmes reduisent en sarine à force de bras, en moulant ce grain entre deus pierres, dont l'une est plate & l'autre ronde & longue. Ce qui ne peur estre sans un grand travail, & une longueur qui lasseroit la patience de toutes autres personnes. Ceus d'entre eus qui usent à present de chair & de poisson, les sont rôtir, à cause qu'ils estiment, que l'eau leur osteroit leur meilleure & plus agrea-

parmy ce peuple;

Ils ont, à ce qu'ils disent, l'usage du sel dépuis un tems immemorial, mais au lieu qu'autrésois ils n'en avoyent point qu'avec qu'avec beaucoup de pénes, & par l'entremise des autres peuples qui demeurent le long de la coste de la mer, ils ont dépuis peu découvert une sontaine salée, au pied de l'une de leurs montagnes, qui sera capable de leur en sournir de sort blanc & de tres-pur avec une facilité nonpareille, puis qu'il ne leur manque point de bois pour le cuire, & qu'ils ont trouvé le secret de le mettre en petis pains, ainsi qu'ils l'ont déja éprouvé avec un heureus succés.

## ARTICLE VI.

Des mœurs des Apalachites.

illive energy and quetans in improveding into

Es Apalachites ont une certaine simplicité naturelle, qui paroit en plusieurs rencontres, ausquelles ils sont saisis d'étonnement, pour ne pouvoir point comprendre la vraie cause, de ce qui leur en sournit le sujet. De même que les autres nations barbares, qui n'ont pas encore l'usage des caracteres, ils étoyent autréfois extremement surpris lors qu'ils voioyent écrire, & sur tout, quand ils remarquoyent par leur propre experience, qu'a l'ayde de ces petites figures formées sur le papier, les Europeens qui vivent avec eus, donnoyent à connoistre à leurs amis absens, l'état de leurs afaires, & leurs plus secrettes pensées. Ils admiroyent aussi les livres, les armes à feu, les montres sonantes, les quadrans, les cartes de geografie, les globes celestes & terrestres, les spheres, & toutes les curiositez d'émail, de miniature, & d'orfévrerie, que les étrangers leur aportoyent: mais à present que toutes ces choses leur sont assez samilieres, ils cessent d'avoir de l'admiration pour elles, bien qu'ils les ayent en si grande estime, qu'ils n'épargnent point ce qu'ils ont de plus precieus pour en avoir la possession.

Ils ont une Astrologie à leur mode, par laquelle ils predifent à peu prés, les pluyes, les sécheresses, les orages, & les changemens du tems, auparavant qu'ils arrivent: mais ils ne peuvent se persuader que la mer & la terre ne fassent ensemble qu'un seul globe, qui est ferme & suspendu au milieu de la vaste étendue de l'air, qui l'envelope également de tous

côtez,

côtez, n'ayant aucun autre soûtien, que la puissante main du Divin Ouvrier qui l'a faite à la louange de sa gloire. Car au contraire, ils croyent, qu'encore que la superficie de la terre soit raboteuse & relevée en montagnes, elle est plate par désous, étant apuyée sur une baze serme & immobile, qui leur est inconnuë. Ils tiennent aussi, que les Cieus sont d'une matiere solide & transparente, & que le Soleil la Lune & les étoiles, sont des corps celestes, incorruptibles & animez, qui s'égayent incessament & sans le lasser, sur ces beaus lambris azurez d'où ils éclairent le monde.

Ils ne peuvent voir de longues barbes, sans en témoigner un étonnement extraordinaire, parce qu'ils ne puvent comprendre, à ce qu'ils disent, que des personnes douées de raison, puissent soufrir à leurs mentons & en leurs jouës, ces excremens superflus & cette charge inutile, qui suyvant leur fentiment, ne peut estre bienseante, qu'aus cheures, & aus boucs. Ils s'émerveilloyent aussi au commencement de ce que les étrangers qui ont la veuë foible, ou debilitée par la vieillesse, ou par quelque accident, se servent de lunettes pour la soulager. Parce que parmy-eus, l'on voit communement des vieillards qui aprochent, ou même qui ont passé la centiéme année de leur âge, sans qu'ils puissent remarquer aucune foiblesse, ou le moindre racourcissement de leur veuë. Le grand soin qu'ils ont d'éviter la fumée, & tout ce qui peut ofenser les yeus, contribue beaucoup à la vigoureuse constitution, & à la conservation de ce sens, car ceus qui ont converse parmy eus ontremarqué, qu'ils n'aprochent point du feu, si ce n'est dans des rencontres extraordinaires, se servant pour échaufer leurs chambres durant l'hyver, d'une sorte de Poéles, qui sont faits de terre cuite, & qui sont si bien disposez en certains endrois de leurs demeures, que toutes les places en sont échaufées, sans que ceus qui sont dans les chambres ausquelles ils repondent, soyent tant soit peu incommodez de la flamme ou de la fumée du feu, qui y est mis & artizé par dehors.

Ils ont neantmoins, une singuliere veneration pour le seu, comme étant, selon leur ancienne creance, la vive image du Soleil qu'ils adorent. D'où vient que s'ils introduisent quel-

Ecc

ques étrangers dans leurs cuisines, ou à l'enbouchure des fournaises qui échausent leurs Poéles, ils ne peuvent soustir, qu'ils crachent ou qu'ils jettent quelque inmondice sur le brazier, d'autant qu'ils croyent que l'injure qu'on sait à l'image, réiaillit sur l'original, & que c'est une irreverence & une ingratitude insuportable, d'avoir si peu de respect, & de reconnoissance, pour un element si pur, & si necessaire à l'entretien de la vie.

Ils conservent soigneusement en leurs memoires, comme en autant de fideles registres, les genereuses actions de leurs ancestres, & les plus memorables exploits de leurs Roilelets. pour en faire le recit aus jours de leurs rejouissances publiques. Ils font particulierement une commemoration solennelle de l'un de leurs plus illustres Paracousse, qu'ils nomment Mayrdok, d'autant qu'ils tiennent que c'est lui, qui étendit & afermit les limites de leur état, avec tant de gloire & d'heureus fuccés, que durant son regne, les Sauvages n'osoyent pas seulement aprocher de leurs frontieres pour y faire le dégast, ou y enlever des prisonniers, comme ils le faisoyent auparavant. Ils ajoûtent, que ce fut même Prince, qui les obligea par la force de ses raisons, & parson exemple, à former des communautez fixes & arrétées en un lieu, & à munir leurs Villages de pieuz & d'hayes vives, pour resister plus facilement aus ataques de leurs ennemis, & eviter leurs surprises. Ils celebrent aussi dans leurs chansons, l'un de leurs Iaouas. qui est connu parmy eus, sous le nom de Karakairy, & qui a merité cet honneur, pour avoir institué le service du Soleil. & leur avoir enseigné la façon de cultiver la terre, de faire la chasse du Cerf, & de tendre des pieges aus bestes farrouches, qui desolovent autrésois leurs Provinces.

Ils ont affez de soin & de prevoyance, pour se procurer les choses qui sont absolument necessaires pour leur nourriture, & pour leurs vétemens, comme aussi pour bâtir leurs cabanes, & se mettre à couvert des injures de l'air: mais ils n'amassent point de provisions pour plusieurs années, & tant s'en faut qu'ils se travaillent en aucune façon pour amasser des richesses, ou des delices, & des magnisiques maisons, qu'ils se rient ordinairement entre-eus, des vaines sollicitudes, & de tous les enprese

enpressemens des étrangers, qui recherchent souvent avec

ardeur toutes ces choses superflues.

Ils sont presque tous, d'un naturel obligeant & grandement aimable, & parce qu'ils ne se souvienent point, d'avoir receu aucun déplaisir des étrangers, dépuis que les premiers Espagnols qui les visiterent sous la conduite d'Hernando à Soto, ravagerent leur païs, & contraignirent leur Roy d'abandonner sa ville capitale à leur discretion, pour se retirer au sommet des montagnes voisines, ils ne savent à present qu'elles caresses ils doivent faire, à ceus des autres nations, qui les vont visiter, & dans ces rencontres, ils ne se lassent point, de leur rendre toutes sortes de bons osices, & de témoignages d'amitie.

D'autant, qu'ils n'ont pas encore la connoissance d'une infinité de delicatesses, qui sont en usage parmy les peuples mieus civilisez, ils paroissent assez sottinaires; mais au tems de leurs sessions solemnels, & de leurs réjouissances publiques, ils se licencient à plusieurs excés, qui témoignent assez, que toute la frugalité qu'ils observent au boire & au manger, dans leurs maisous particulieres, ne leur est dictée que par l'inpuissance en laquelle ils sont, d'avoir commodement les vivres qui sont requis pour continuer en de pareilles débauches, ou de ce qu'ils ne veulent pas acheter des ragouts, & des friandizes, au detriment de ce prosond repos dont ils jouissent, sans y chercher tant d'artifice.

Ils sont dociles & susceptibles d'instruction, & de toute louable discipline: ce qui paroit, en ce qu'ily en a déja plusieurs de leur corps, qui ont apris en perfection, & avec une merveilleuse facilité à lire & à escrire, & quelques-uns des métiers qui sont necessaires à l'entretien de la societé civile. Mais ils ont cecy de mauvais, qu'ils sont fort mésians & arretez à leurs propres sentimens, promts à se courroucer, & adonnez à tirer vengeance par trahison, de tous ceus dont ils croyent avoir receu quelque déplaisir. Il y en a aussi plusieurs parmi-eus, qui conservent des inimities hereditaires dans leurs familles, qui éclatent souvent en des querelles ouvertes, & en des bateries, qui ne peuvent estre apaisées que par l'autorité absoluë de leurs Chess, au commandement desquels ils

défe-

404 HISTOIRE MORALE, Chap.8

déserent entierement, dans ces occurrences. Ils ajoûtent encore une trop legere creance à leurs songes; & ils ont entre eus, certaines vieilles réveuses, qui faisant ouverte prosession de les interpreter, & de predire en suite, les choses qui leur doivent avenir, entretiennent ce pauvre peuple dans ses superstitions, & le repaissent de ces vanitez.

### ARTICLE VII.

Des Ocupations ordinaires des Apalachites.

Es Apalachites, ont toûjours eus en horreur l'oisiveté comme la plus dangereuse peste de leur petite Republique, la roüille de leurs esprits, & le sepulcre des hommes vivans: & le travail auquel ils s'adonnent avec plaisir & assiduité, sans toutesois, témoigner beaucoup d'enpressement, leur produit ce grand avantage entre plusieurs autres, qu'au lieu que leurs voisins qui habitent joïgnant la coste de la mer, sont souvent pressez de la famine, pour n'avoir pas ensemencé leurs terres en la saison convenable, ou pour avoir consumé en festins & en débauches les fruits de la derniere moisson; ceuscy au contraire s'adonnans au labourage, & menageans avec prudence & discretion le provenu de leurs champs, ont toûjour dequoy entretenir leurs familles avec honneur, & même pour subvenir à la necessité de leurs Alliez, qui demeurent aus montagnes.

Aprés le tems des semailles & des moissons, les hommes s'employent à la chasse, à la pesche, à planter des arbres fruitiers, à désricher les places qui sont propres à faire des jardins, à bâtir leurs maisons, à reparer les bresches de leurs Villes, ou à coudre leurs habits, leurs souliers & leurs botines: de sorte qu'il arrive rarement qu'on les treuve sans employ. Mais, il n'y a rien à quoy ils se plaisent d'avantage, ni en quoy ils reusissent mieus, qu'a preparer leurs arcs, leurs stéches, leurs massures, leurs zagayes, leurs boucliers, & toutes les autres armes ofensives & désensives, dont ils ont acoûtumé de se servir, tant pour la chasse que contre leurs

enne-

Chap. 8 DES ILES ANTILLES.

405

ennemis. Car tous les hommes jeunes & vieus, tiennent à gloire de les savoir faire, d'en avoir à rechange pour en acommoder leurs amis, de les entretenir luisantes & polies, non tant pour en faire parade durant la paix, que pour s'en

pouvoir servir avec d'exterité au tems de guerre.

Ils savent aussi preparer, avec une adresse bien considerable les peaus de Cerss, de Chamoys, & d'autres bétes, pour en faire des vétemens, des tapis, & des couvertures de lits, qui sont tres-commodes & de durée. Ils se divertissent encore assez souvent, à faire de toutes sortes de poterie, de corbeilles & de paniers: ou bien à arranger des plumes d'oiseaus en forme de tapisserie, avec une industrie merveilleuse. Les femmes aussi de leur part, aprés le soin de leurs ménages, & de ce qui concerne la cuisine, s'ocupent incessanment à filer du cotton, ou de la laine, ou de la pite, dont elles sont plusieurs sortes de petites étoses sur des métiers, qui sont tres-propres à faire des habits d'esté, pour l'acommodement de leurs familles.

Ils aiment passionement la musique & tous les instrumens qui rendent quelque harmonie, tellement qu'a péne trouve t-on aucun parmy eus, qui ne sache joüer du slageollet, ou d'une sorte de slûtes de disserente grosseur, qui sont un acord sort agreable. Ils ont aussi la voix naturellement douce & slexible, ce qui est cause, que plusieurs de leurs jeunes gens s'étudient à contresaire le chant & le gazoüillement des Oiseaus: en quoy, ils reusissent pour la plûpartes heureusement, que comme des autres Orphées, ils atirent des bois auprés d'eus, ces innocentes creatures, qui croyent d'entendre leurs semblables. Ils adoucissent aussi avec le chant, tout le travail auquel ils s'adonnent selonaleur loüable coûtume, par forme de divertissement, & pour eviter l'oisiveté, plûtost que pour le prosit qu'ils en esperent.

Ils sont aussi passionément amoureus de la danse, sautillans & faisans mille postures, par léquelles ils croyent se décharger des mauvaises humeurs que leurs corps ont amassées, & se conserver cette grande agilité qu'ils ont à la course, & à grimper les montagnes quand ils sont la chasse; comme aussi pour acroistre par ce moyen, cette merveilleuse souplesse de tous leurs menbres, de laquelle ils font de grand trosées, en la presence des étrangers. Ils celebroyent autrésois des danses solemnelles à la clôture de chaque moisson: mais à present, ils n'ont point de tems reglé pour ces divertissemens, qui dependent absolument de l'inclination, & de l'humeur des Capitaines, & des Chess de samille, qui les assignent en la saissen, & aus jours, qu'ils jugent les plus convenables.

Dépuis quarante cinq ans ou environ, qu'ils ont la frequentation ordinaire des étrangers, ils se sont beaucoup persectionez dans les metiers, dont ils n'avoyent auparavant que quelque legere connoissance. Et même, ils en ont apris plusieurs autres, qui leur sont tres-utiles; d'où vient, qu'ils bâtissent à present un peu plus solidement & plus commodement, qu'ils ne faisoyent par le passé. Ils sont aussi, beaucoup plus habiles qu'ils n'étoyent, à tanner les cuirs, & à preparer les peaus, de Cerfs, de Chamoys, de Castors, de Martes, & toutes les autres, dont ils font leurs plus riches fourrures. Ils commencent même à faire des cofres, des bufets, des tables & d'autres ouvrages de menuiserie, & à travailler au Tour, comme aussi à peindre des fleurs & des fruits, plus aprochans du naturel, qu'ils ne faisoient, avant que les Europeens leur eussent fait part de leurs secrets, & des outils qui sont necessaires, pour reussir en ces arts, avec facilité & avec succés.

### ARTICLE VIII.

# De la Police des Apalachites.

E Peuple, à l'exemple des Arabes, & de la plûpart des Tartares, étoit autréfois errant parmi les forets & les vastes solitudes, de cette partie de l'Amerique, ou la divine providence les avoit poussez; & aprés qu'ils avoyent consumé les fruits des arbres, & les racines de la terre, qu'ils avoyent treuvées en un lieu, ils en décampoient, pour courir à un autre. De sorte, qu'étans ainsi vagabonds, & exposez en tout tems aus injures de l'air, & à l'intempérie des saisons, ils

Chap. 8 menovent une vie fort trifte, & tout à fait ennuyeuse, Mais il v a environ cinq ou six generations, à ce qu'ils racontent, qu'un de leurs Paracousses, nommé Mayrdok, dont nous avons déja parlé, leur persuada de s'arréter au pais qu'ils posfedent encoreà present; leur prescrivant la police qu'ils y devoyent garder, afin qu'ils ne fussent plus slotans de place en place, comme sont encore aujourduy les Houstamins & les Elamins, qui rodent sans cesse par les Provinces de la Floride, pour y faire le dégast par tout, où ils ne trouvent point de resistance, ne traisnant aucun autre bagage avec eus, que leurs armes, & quelques chetives tentes faites de peaus ou d'écorces d'arbres, sous léquelles ils se mettent à couvert durant la nuit.

Dépuis ce tems-la, les Apalachites ont maintenu leur petite Republique en bonne union, sous la conduite d'un Chef & premier Capitaine, qui faisoit autrefois sa demeure à Apalache, & maintenant à Melilot, qui est la capitale de leur état. En châque Province il y a un Paracousse, & en chaque Ville un Gouverneur, qui sont établis par celuy d'Apalache, duquel ils relevent. Il y a aussi d'autres Officiers inferieurs, qui sont nommez par les Chefs de familles, qui ont eu de tout tems, le droit de les instaler en ces charges. Enfin il n'y a si petit Village parmy eus, qui n'ait son Capitaine, qui represente la puissance superieure.

Le procedé de leur justice, est fort court, parce qu'ils n'obfervent aucunes des formalitez, qui sont en usage parmy nous, en matiere de procés, ni aucun des artifices, que la chicane a inventez, pour les rendre immortels. Les Capitaines assistez des Officiers qui composent leur conseil, rendent la justice deus fois le mois, assavoir au premier croissant, & au plein de la Lune, touchant tous les menus diferens, qui surviennent entre les familles. Mais lors qu'il s'agit d'une afaire de grande importance, ils ont recours au Gouverneur de la Ville ou au Paracousse de la Province, qui la terminent en dernier résort. Et s'ilarrive, que les Paracousses des Provinces; ou les Gouverneurs des Villes, ayent des démelez par ensemble, ou avec leurs sujets, le Paracousse d'Apalache, qui reside ordinairement à Melilot, en prend connoissance en qualité de Souve408 HISTOIRE MORALE, Chap. 8 rain, & les apointe par l'avis de son Senat, qui l'acompagne

par tout, où il lui plait de se transporter.

Ils disent, qu'ils ont toûjours puni de mort, les traisstres, les Incendaires, les homicides, & les sentinelles qu'ils treuvent endormies, soit de jour soit de nuit. Tous ceus qui sont convaincus d'avoir commis quelcun de ces crimes, sont liez à un arbre, & percez de sléches, ou assommez à coups de massue. Mais quant aus larrons, ils ne leur donnent point d'autres chatimens, que la honte & le reproche qu'ils leur sont de leur faute, dans toutes les Compagnies, où ils ont l'assurance de comparoistre. Ce qui leur est une punition si sensible, que la plûpart de ceus qui ont dérobé, pour éviter cette honte, se retirent dans les deserts, où ils menent une vie sauvage, ou ils s'associent aus Houstamins ou avec les Elamyns, pour continuer inpunement dans leurs brigandages, & ne vivre desormais que de proye, à la fasson de ces barbares.

Ils font presque tous leurs petis commerces par échange de marchandises, & àce défaut, ou lors qu'ils sont obligez de donner du retour, ils se servent de même que leurs voilins, de certains petis grains noirs ou blancs, qui leur tiennent lieu de monoye d'or ou d'argent, ou de quelque autre metal: avec cette diference, qu'un seul de ces grains noirs, vaut autant que vint de ceus qui sont blancs. Les Indiens qui ont leurs Villages auprés de la mer, font cette espece de monoye, avec l'extremité de certains coquillages qu'ils estiment precieus, & aprés les avoir percez, & leur avoir donné, la forme & le coin qu'ils doivent avoir, pour effre de mise; ils en composent des chaines, déquelles ils se chargent quand ils veulent paroistre avec plus de pompe, comme étans les principales richesses, & les plus grands tresors, dont ils ayent la connoissance. Cette legere monnoye a son cours, nou seulement entre les Originaires de l'Amerique Septentrionale, mais encore entre les Anglois, & les Hollandois, qui y ont établi de celebres Colonies.

Les Apalachites, trafiquent aussi avec des grains de Coral & de Cristal, & même avec cette espece d'ambre, dont nous avons déja parlé, & quelquesois avec des pierres vertes ou

rouges, que les torrens charrient des montagnes, aufquelles ils savent donner des figures disèrentes, qui rehaussent leur éclat, & encherissent leur prix. Avant qu'ils eussent la connoissance des étrangers, ils n'avoyent point l'usage des aulnes, ni des poids, ni des mesures; mais à present, ils reconnoissent par experience, que tout cela est necessaire, pour faciliter le commerce, & pour eviter les fraudes.

Tous les biens inmeubles, sont communs parmy ce Peuple: de sorte qu'excepté leurs maisons, & les petis jardins qui les accompagnent, ils n'ont aucuns champs, ni prez, ni bois, ni autres heritages, qui leur apartiennent en propre: mais, ils cultivent toutes leurs terres en commun, & au tems qu'il faut faire le labourage, ou les semailles, ou les moissons. les Capitaines & les autres Officiers, conduisent au travail tous ceus de leurs Compagnies, à qui l'âge & la santé donnent assez de vigueur, pour s'ocuper à tous ces laborieus exercices.

Ils vont tous à ce travail commun, sans enpressement, & d'un franc courage, comme à un divertissement bien agreable; & dans ces rencontres, ils gardent leurs rangs, & marchent en ordre de bataille, avec leurs trousses remplies de fléches, & l'arcà la main: afin que s'ils étoyent assaillis de leurs ennemis, comme il leur est arrivé assez souvent, ils sovent trouvez en état de les repousser vigoureusement. Durant ces employs qui regardent le public, les Chefs ont le soin de les rafrâichir de tems en tems avec quelque bon bruvage, & leurs femmes ne manquent pas des leur apréter de viandes beaucoup meilleures, que celles dont ils se nourrissent à l'ordinaire. Ils reservent tout le provenu de leurs champs en des greniers publics, qui sont bâtis au milieu de chaque Ville ou Village, & au plein de la Lune, & à tous les renouveaus, ceus qui sont commis pour en faire la distribution, en donnent à chaque famille, autant qu'il en faut pour son entretien, ayant égard au nombre plus grand, ou plus petit des personnes, dont elle est composée. sh'ast - ture to to light to income = in

## ARTICLE IX. and a

# Des Guerres des Apalachites.

L'épuis un fort long tems; mais au dehors, ils ont pour ennemis irreconciliables, les Habitans de la Province de Tagoüesta, que quelques-uns apellent Carlites, & les Elamyns & Houstamyns, qui font ces peuples cruels & fauvages au possible, dont nous avons déja parle, qui n'ayans aucune demeure arrétée, courent d'un lieu à l'autre avec une vitesse incroiable, pour y faire les ravages, les massacres, & tous les desordres, ausquels ils sont incitez par leur humeur barbare & sanguinaire. Ces mauvais voisins, obligent les Apalachites à se tenir toûjours sur leurs gardes, & à poser de jour & de nuit des sentinelles aus avenues de leurs terres, pour découvrir leurs desseins, prevenir leurs surprises, & s'oposer aus irruptions de ces nations, qui leur sont également formidables.

Leurs armes, font l'arc & la flesche, la massue, la fronde, & une espece de zagaye, ou de grand javelot, qu'ils lancent avec la main, quand ils ont épuisé toutes les fléches de leur carquois. Ils se munissent aussi lors qu'ils vont à la guerre, de certains grand boucliers de figure ovale, qui sont faits de jones cordelez & poissezavec un tel artifice, que bien qu'ils ne soyent couverts que d'un simple cuir, & qu'ils soyent grandement legers, ils sont neantmoins impenetrables à tous les dards de leurs ennemis. Ceus d'entre ce Peuple qui habitent aus montagnes, sont particulierement renommez pour leur adresse à tirer de l'arc. Car l'exercice assidu de la chasse dont ils font profession, les a rendus si habiles à le manier, que le Paracousse general, qui en a toûjours à sa suite, n'a point de plus grand divertissement, que de les faire tirer au blanc, pour emporter quelque prix, qu'il donne à celuy qui l'ateint en moins de coups, ou qui abat avec plus de dexterité, une couronne, ou un bouquet, qu'il fait atacher au plus haut d'un arbre. Ils

Ils ne combatent point pour étendre leurs limites, ou pour le butin, comme plusieurs antres peuples: car ils s'estiment si bien partagez en terres, & ils vivent si contens dans leur condition, qu'ils ne souhaitent rien du tout, au delà de ce qu'ils possedent. Mais comme ils ne sont animez à la guerre, que pour conserver la gloire que leurs predecesseurs leur ont laissée en heritage, ou pour repousser la violence, & tirer vengeance des torts, qu'ils croyent leur avoir esté faits; si leurs voisins se veulent emparer, de la moindre partie du païs qu'ils ocupent dépuis un tems immemorial, ils n'oublient rien pour reprimer promptement & courageusement les usurpations des uns, & la violence des autres; & pour se maintenir en la paisible possession du païs où ils sont nez, & des places, qu'ils ont aquises & conservées par leur valeur.

Quand leurs troupes marchent contre l'ennemy, aucun d'eus n'oseroit quiter son rang ou s'écarter de la Compagnie, sans la licence expressedu Capitaine, sous péne d'estre degradé, ou percé de sléches. Ils gardent un prosond silence en faisant leur route, parce qu'ils ne conduisent point de semmes ni d'ensans, comme les Elamins & les Houstamins, qui les trainent par tout avec le reste de leur petit bagage. Mais lors qu'ils ont reconnu leurs ennemis, ils les investissent & leur donnent l'assaut avec tant de surie, & des cris si ess mains, & de porter la terreur & l'épouvantement, aus cœurs des plus

issurez.

Ils ont tant de generosité, qu'ils n'ont point voulu aprendre le secret d'empoisonner leurs stéches: & lors qu'ils ont gagné la victoire, & qu'ils se sont rendus maitres du champ de baraille, ils n'exercent aucune inhumanité sur les corps de ceus qui sont morts au combat, mais aprés s'estre assurés de tous leurs prisonniers de guerre, & leur avoir coupé la chevelure, ils la portent en triomse au bout de leurs zagayes, & stost qu'ils sont retournez de ces expeditions, ils l'atachent à la porte de leurs cabanes, comme un precieus trosée.

Ils usent encore dans ces rencontres d'une telle moderation, qu'encore qu'ils soyent dans la chaleur du combat, ils pardonnent avec une generosité qui n'a rien de barbare, à tous ceus qui demandans quartier, posent les armes à leurs pieds, comme aussi aus semmes & aus enfans de leurs ennemis, & se contentent de les mener à leurs Villes, où ils les entretiennent dans une honeste liberté, avec autant de douceur & de soins que leurs propres domestiques. Ensin au retour de leurs guerres, ils sont de grands sestins, & passent plusieurs jours en danses, en jeus & en d'autres rejouissances, durant léquelles ils exaltent avec excés leur propre valeur, & les saits les plus memorables de leurs predecesseurs.

# ARTICLE X.

De la Religion ancienne des Apalachites:

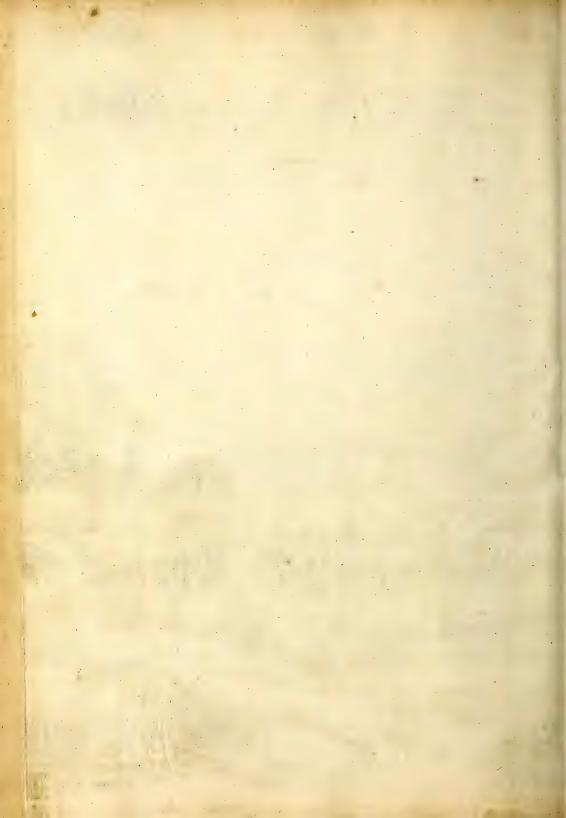
Es Apalachites, adoroient le Soleil, de même que la plûpart des plus celebres peuples de l'Amerique, & avoient des Prétres ou Sacrificateurs, qu'ils nommoient Iaouas. qui étoient fort superfliciens, à lui faire rendre le service qu'ils avoient inventé à son honneur. Ils avoient aussi de nobles sentimens, pour cette pretenduë divinite: car ils croiovent, que ses rayons avoient la vertu de donner le mouvement & la vie, à toutes les creatures qui en sont douëes: qu'ils remettoient en parfaite santé, toute sorte de malades, & rendoient fecondes les landes & les montagnes les plus steriles; que le monde ne subsistoit, que par les benignes influences de ce Roy des astres, & qu'ayant une seule fois, retardé de vintquatre heures sa course ordinaire, les eaus du grand Lac, qu'ils apellent Theomi, s'étoient tellement débordées, qu'elles avoient couvert les plus hautes montagnes qui les entourent, à la reserve du sommet de celle d'Olaimy, qui fut preservé de cette inondation generale, à cause du Temple qui y étoit consacré à sa gloire; de sorte, que tant les hommes que les bétes, qui purent gagner cet azile, y furent conservées en vie pour repeupler la terre.

Ils ajoûtent encore, à ces foibles idées, qui leur sont restées du Deluge universel, que la parole de Dieu nous enseigne, que ce grand Flambeau retournant de cette éclypse, avoit par sa presence, renvoyé les eaus dans leurs abismes, & déchargé la terre de toutes les vapeurs & malignes qualités,

- platien. A. La vil







qui avoient plongé le monde dans cette épouvantable confufion; & que dépuis ce tems-là, leurs predecesseurs, par un tres-juste mouvement de reconnoissance, se sent rent obligez de l'adorer & de l'avoüer pour leur Dieu. Ils tenoient aussi pour constant, que le Soleil s'étoit bâti lui-même le Temple, qui est dans la montagne d'olaimy; & que les Oiseaus qu'ils nomment Tonatzulis, qui se plaisent parmi les bois de cette agreable retraite, étoyent ses courtisans, & les musiciens qui chantent sans cesse ses louanges.

Le service que les Apalachites rendoient au Soleil, étoit de le saluër à son lever, & de chanter quelques Hymnes à son honneur. Ils lui faisoient aussi le même hommage tous les soirs, le supliant de retourner bien tost, pour les éclairer de sa lumiere. Mais outre ce service journalier, que chacun lui pouvoit presenter à la porte de son logis, ils en avoient encore d'autres plus solennels, qui consissoient en des Sacrifices de louanges & d'actions de graces acompagnées de parfums, qu'ils avoient acoûtumé de lui ofrir quatre sois l'an, sur la montagne d'olaimy, avec une grande pope, & un concours general de tous les Habitans de leurs six Provinces, & même de ceus des états voisins, qui sont dans leur alliance, comme nous le representerons en suite.

Cette montagne d'olaimy, est sans contredit, l'une des plus belles & des plus ravissantes de toutes celles, qui sont en ce nouveau Monde. Elle est située en la Province de Bemarin, & elle commence à une petite lieue de la ville royale de Melilot, sa figure est parsaitement ronde, & d'une pente si roide, que pour en faciliter l'accés, on a esté contraint de tailler tout au tour, un chemin assez large, pour monter trois hommes de front, qui dure environ deus lieues & demye, en tournovant continuellement, jusques à ce que l'on soit parvenu au desus. Ce chemin, qui est entretenu aus frais communs de la Province, est orné en divers endroits, & dans une distance égale, de beaus reposoirs gagnez dans le roc, en forme de grandes niches pour la commodite des voyageurs: & tout le circuit de la montagne dépuis le pied, jusqu'à deus cens pas du coupeau, est revétu de beaus arbres de Cedres, de Pins, de Palmes, de Cyprés, de Casine, & de plusieurs autres sortes, qui rendent des réfines. & des drogues aromatiques, d'une tres-soueue odeur.

Fff 3

Le

Le sommet de cette incomparable montagne, s'étend en une large plaine parsaitement unie, qui a environ une lieuë de tour, & qui est ombragée en divers endrois, de petis bouquets des mêmes arbres qui sont à la pente, bien qu'ils ne soyent pas d'une pareille hauteur, à cause que les grands vens qui les agitent, les empeschent de croistre: Mais ce qui est exposé au plein jour, est couvert par tout d'un riche tapis d'herbes assez courtes, qui sont émaillées d'une infinité de petites sleurs, & d'une espece de Thym & de Mariolaine, qui recreent tellement la veuë, & exhalent une si agreable senteur, que l'œil & l'odorat, y rencontrent également leurs delices.

Bien que cette montagne, leve sa teste beaucoup plus haut que les autres du voisinage ausquelles elle commande, & qu'elle soit du rang de celles à qui les Poétes attribueroient d'avoir de secrettes intelligences avec la moyenne region de l'air: elle a encore ces precieus avantages, qu'elle est rarement couverte de neiges durant l'hiver, & que pour étancher en esté la soif des Voyageurs, elle est rafraichie d'un agreable étang, qui conserve en toute saison ses eaus claires & enjouées, dans un large bassin, qui s'est trouvé directement placé, au milieu de ce seurissant terrein, qui lui sert de couronne.

Le lieu qui leur servoit de Temple, est une belle & spacieuse Caverne, qui s'est rencontrée naturellement taillée à l'orient de cette montagne. Son ouverture est vaste, large, & bien proportionée comme l'entrée de quelque superbe palais; & bien que l'artisse n'ait rien du tout contribué à sa perfection, l'on diroit toutésois à la voir de loin, que quelque architecte bien expert, ait voulu déployer en ce rare frontispice, toutes les plus exquises richesses de son art, & tous les plus dous agréemens, que son industrie lui a pû suggerer, pour le rendre acompli. Ce beau Portail, que le Soleil esclaire de ses premiers rayons aussi-tost qu'il se leve, est posé sur une belle & ample platesorme, qui semble n'avoir esté gagnée dans la masse du roc, qu'a dessein de servir d'un aimable parvis, à ce Temple magnisique.

Le dedans de cette Grotte merveilleuse est sait en ovale, d'une longueur de deus cens pieds ou environ, sur une largeurtres-convenable, pour entretenir la juste proportion de

fa figure. La voute, qui paroit aussi n'avoir esté fassonnée dans le sommet de cette montagne, par aucunes autres mains que par celles de la nature, se hausse doucement dépuis le bas en sorme de demi cercle, jusques-à la hauteur d'environ six vints pieds, où elle se termine. L'on voit tout au milieu de cette voute, une assez grande ouverture, laquelle perçant jusqu'au desus du terrain de la même montagne, enprunte de là, tout le beau jour qui l'esclaire. Cette espece de grande lanterne, est entourée au dehors, de grosses pierres qui sont liées & enclavées les unes avec les autres avec beaucoup d'industrie, en sorme de bord revelé de trois pieds hors de terre, pour eviter les cheutes: & c'est justement au désous de ce vaste souspirail, que répond l'autel de ce Tempte, qui ne consiste qu'en une table de pierre sans artisice, soutenue d'un gros pivot, qui l'éleve au desus du pavé.

Tout l'interieur de cette fabrique naturelle, est encroûté d'une sorte de salpétre, qu'on prendroit pour du coral blanc, qui s'est durci dans la suite du tems, & formé en plusieurs groresques & figures differentes qui le diversifient, & lui donnent un merveilleus éclat. Le pavé, qui est aussi d'une seule pierre, fans fentes ni crevasses, de même que la voute & les parois; eft si poli & si glissant, que pour marcher desus sans peril, on est contraint de le couvrir de sable. Tout au fonds de ce Temple, & à l'oposite de l'entrée, on aperçoit un bassin, qui est rempli en tout tems d'une eau tres-claire, qui y tombe d'une petite source, qui est presque inperceptible, de même que l'on ne peut discerner qu'a grand pene les senres & les secrets conduits du rocher par où elle se décharge. Enfin, le plus grand ornement de tout ce Temple si renommé parmi ce Peuple, consiste en la parfaite blancheur, qui éclate de l'un à l'autre bout, & en une tres-acomplie proportion de toutes ses parties.

Les Sacrifices, que les Apalachites avoyent acoûtumé de faire au Soleil, ne consistoyent point, en l'élevation d'une peau de cerf au desus d'un arbre, remplie des plus excellens fruits du pais, & couronnée de fleurs & d'herbes de bonne odeur, comme il se pratique parmi quelques autres nations de la Floride, ni en l'ésusion du sang humain, ou en l'immo-

HISTOIRE MORALE, Chap. 8

lation de quelques bêtes, comme ceus que les Mexicains ofroient à leur Idoles. Carils croioient que ce grand luminaire, qu'ils reveroient comme leur Dieu, donnant la vie à toutes les creatures qui en jouissent, n'agréeroit pas un culte, qui en priveroit quelques-unes du plus precieus de ses dons. Mais au lieu de toutes ces choses, ils luy ofroyent tant seulement de l'encens & d'autres parfums, qu'ils faisoyent bruler en chantant & exaltant sa gloire & ses persections, & des habits ou quelques autres presens, qu'ils mettoyent entre les mains des Iaouas, pour estre donnez aus pauvres, qui asistoyent à ces ceremonies.

Ces Sacrifices de louanges & de reconnoissance, se celebroyent en la maniere que nous allons d'écrire. La veille de chaque feste, les Sacrificateurs montoyent sur la montagne, où ils avoient auparavant fait dresser des tentes, ou quelques petites cabanes, pour s'y preparer à l'action solemnelle qu'ils y devoient faire le lendemain, & le peuple qui y abordoit de toutes parts, s'y rendoit du moins avant le jour. Le désus de la montagne & le chemin qui y conduisoit, étoyent éclairez durant toute cette nuict-là, de plusieurs grands seus qu'on allumoit en divers endrois, pour réjouir & guider surement ceus qui s'y transportoient pour adorer. Pendant la ceremonie, le peuple demeuroit sur la montagne, mais nuls autres que les Sacrificateurs, n'osoyent aprocher de la Grote qui leur servoit de Temple. Les riches qui avoyent aporté des robes, ou quelques autres presens pour estre donnez aus pauvres, les confioyent aus Iaouas, qui les suspendoient à des perches qui étoient à chaque costé du portail, où toutes ces choses demeuroyent jusqu'à la fin du service, qu'ils en faisoient la distribution, suivant l'intention des Donateurs,

Dés que le Soleil commençoit à paroistre, les Sacrificateurs qui étoient au devant du Temple, commençoient de chanter à son honneur des Himnes & des Cantiques en l'adorant & se prosternant les genous en terre à plusieurs reprises: puis ils alloient en bon ordre chacun selon son rang, jetter dans le brazier qui étoit entretenu devant le portail, quelques grains d'encens & d'autres parfums, dont le peuple les avoit abondanment pourveus. 

En suite de cette ceremonie, l'un des Sacrificateurs versoit du miel dans une pierre creusée à cet usage, laquelle étoit au devant de la plate forme, & répandant aus environs plusieurs poignées de Mays à demy brisé & dépouillé de son écorce, & quelques autres petites semences, que les Tonatzulis mangent volontiers. Ces Oiseaus, qui suyvant leur superstition étoyent dediez au Soleil, étoyent si acoûtumez à trouver de pareilles douceurs en cette place-la, qu'ils ne manquoient jamais d'y voler en troupe, incontinent que l'assemblée s'étoit retirée.

Pendant que les Iaouas étoient ocupez à bruler le parfum. & à chanter les louanges du Soleil, tous ceus qui étoient sur la montagne s'enclinoient par plusieurs fois jusques en terre pour luy faire hommage, & aprés des jeus, des danses, & quelques autres divertissemens ausquels ils s'ocupoient. croyans de luy rendre un service agreable, ils mangeoient avec ceus de leurs familles, & avec les pauvres & les étrangers qui étoient venus à cette feste, les provisions qu'ils avoient apor-

tées, pour servir à ce festin solemnel.

Ces exercices de rejouissance publique, plûtost que de devotion, continuovent jusques environ le midy. Car lors que ce tems aprochoit, les Sacrificateurs quittans la porte du Temple, & entourans la Table de pierre qui étoit au milieu, redoubloient leurs chançons & leurs cris d'alegresse, & aussi-tost que le Soleil doroit de ses rayons le bord de l'ouverture, sous laquelle cet autel étoit dressé, ils jettoient avec profusion & sans aucune reserve, dans le brazier qui y avoit esté soigneusement entretenu dés le matin, tout ce qui leur restoit de drogues aromatiques, afin que la fumée eut assez de force pour monter par ce soûpirail, comme une nuée de souëue odeur, & se faire voir & sentir à ceus qui étoient sur la montagne.

Apres que les Iaouas avoiént emploié tous leurs parfums selon la coûtume, ils se retiroient à la porte du Temple, à la reserve de six de leur corps, qui étoient choisis par sort, pour demeurer auprés de l'autel, & donner au nom de leurs Provinces la liberte à six Tonatzulis, qu'ils avoyent aportez & conservez en des cages, pour servir à cette ceremonie. Ces Oiseaus, qui étoient reverez parmy ce peuple comme les chan-

418 HISTOIRE MORALE, Chap. 8

chantres & les messagers du Soleil, ainsi que nous l'avons déjadit, ayans sait le tour du Temple, & trouvans l'entrée ocupée par les Sacrificateurs, qui la fermoient entierement avec des branches d'arbres qu'ils tenoient entre leurs mains, étoient ensin contrains de prendre leur vol par l'ouverture du milieu du Temple, & aprés avoir sait quelques tours par desus l'assemblée, qui étoit sur la montagne, & qui les acompagnoit de grands cris d'éjouissance, ils gagnoient les bois avec une vitesse incrosable.

Incontinent que ces misterieus Oiseaus avoient donné ce congé, & que les Pelerins les avoyent perdus de veuë, ils descendoient de la montagne en assez bon ordre, portans en leurs mains des rameaus de palmes, ou d'autres arbres verdoyans, & quand ils étoyent parvenus au parvis du Temple, les Sacristicateurs les y faisoient entrer avec un prosond sitence, & sans enpressement, pour laver leurs visages & leurs mains, dans le bassin de cette sontaine inespuisable, qui est tout au fonds. Ce qu'étant fait, ils se retiroient avec beaucoup de respect, par la même porte, qui dans ces occurrences étoit divisée en deus, par une separation, qui y étoit mise à dessein d'éviter le desordre.

Les pauvres, dont les Sacrificateurs avoient la liste, demeuroient au parvis du Temple les derniers de tous, pour y recevoir les robes & les autres presens, qui leur étoient destinez, & aprés s'en estre revétus & chargez, ils prenoient le chemin des autres, & la ceremonie étoit terminée.

Aujourduy, que la plus considerable partie du peuple qui habite les Provinces de Bemarin & de Matique, a embrassé le Christianisme, & que le Paraconsse de Melilot a receu le Batesme, cette montagne d'Olaimy & son Temple, ne sont plus frequentez que par curiosité, ce Prince ayant desendu fort étroitement, à tous ses sujets des autres Provinces qui sont encore idolatres, & principalement aus Iaouas d'y monter, pour y faire aucune de leurs anciennes superstitions. L'on dit aussi, qu'encore qu'il ne les contraigne en aucune saçon de se saire Chrétiens, qu'ila resolu par l'avis de son conseil, pour retirer ses peuples de leur idolatrie, de faire murer l'entrée de ce Temple, & de faire rompre en divers endrois le chemin assez

DES ILES ANTILLES. Chap. 8 419 assez étroit, qui conduit au désus de cette montagne, afin

qu'elle soit inaccessible,

Ces Peuples ont toûjours creu à ce qu'ils disent, l'immortalite de l'ame, mais ils avoient messé tant de fables parmi cette verite, qu'elle en étoit presque toute étoufée. Ils tenoient aussi, que leurs predecesseurs qui avoient bien vécu, & qui avoient servi religieusement le Soleil, & donné à son honneur des aumônes aus pauvres, étoyent transportez au Ciel aprés leur mort, & qu'en ce bien-heureus sejour, ils étoient changez en étoiles; & au contraire, que ceus qui avoient mené une vie mechante & déreglée, étoyent portez entre les precipices des hautes montagnes du nord, où parmi les neiges & les glaces, & au milieu des Lions, des Ours des Tigres & des autres bestes farrouches, ils soufroient des miseres extremes, & de continuelles frayeurs.

#### ARTICLE XI.

Comment les Apalachites ont eu connoissance de la Religion Chrestienne.

A connoissance de la Religion Chrétienne, est parvenue aus Apalachites par divers degrés. Car pour prendre la chose dés sa source, il y a un peu plus d'un siecle, que les premieres semences du Christianisme, surent jettees en la Floride par une Colonie Françoise, composee de plusieurs personnes de condition, qui y fut conduite & établie par le Capitaine Ribauld, sous les auspices du Roy Charles neufvieme. Ce digne Commandeur muni de la commission de son Souverain, y sit bâtir d'abord une sorteresse, laquelle il nomma Caroline, du nom du Roy son maitre. Il imposa aussi, aus caps, aus ports, & aus rivieres, les noms qui leur sont demeurez jusques à present, léquels étans françois, justifient amplement que cette nation-là, y a autréfois commandé, & qu'elle a esté la premiere qui en a fait la découverte, à dessein d'y former une Colonie. De forte, qu'on trouve le long de cette coste le port Royal, le cap François, les Rivieres de Seine, de Loire, de Charente, de Garonne, des Dauphins, & de Somme. Micc.

Ggg 2 Mais.

Mais, ce qui est le plus digne de remarque, & qui fait d'avantage à nôtre propos, est, que par ce premier embarquement, qui fut fait pour la Floride; il y passa deus savans & religieus Personnages, qui dés leur arrivée en cette belle terre, prirent à cœur de gagner par toutes sortes de bons offices, les affections des Habitans du païs, & d'aprendre leur langue, afin de leur pouvoir donner quelque connoissance de Dieu, & des facrez misteres de son Euangile. Les memoires, que le Capitaine Ribauld à laissez sur ce sujet, raportent, que le Roy Saturiova, qui commandoit le quartier, où les François s'étoient établis, receut fort humainement ces Hommes de Dieu, & qu'étant ravi de la douceur de leur conversation, & & de la sainteté de leur vie, il commanda à tous ses sujets, de les avoir en une singuliere estime, & de ne point troubler leurs religieus desseins. De sorte que le respect que ce pauvre Peuple leur portoit, & la fidelité & le zele qu'ils emploioyent pour avancer leur conversion, donnoient dés lors de tresgrandes esperances, que l'œuvre du Seigneur prospereroit entre leurs mains, & que cette petite portion de sa Vigne, étant soigneusement cultivée; produitoit avec le tems, plusieurs bons & precieus fruits, à la louange de sa grace.

Ces heureus commencemens, & ces agreables premices de la predication de l'Euangile de nôtre Seigneur Jesus, en la Floride, furent en suite soûtenuës & acruës par les soins de Monsieur l'Admiral de Coligny, qui donna commission à Monsieur de Laudoniere d'y conduire un renfort bien considerable de Soldats, & de toutes sortes d'artisans, qui y arriverent en l'an mille cinq cens soixante quatre; mais, à peineces nouveaus venus avoient pris l'air de la terre, que l'Espagnol, qui pretend que toute l'Amerique lui apartient, print l'ocasion des desordres qui étoient pour lors en France, pour traverser les genereus desseins des Directeurs de cette Colonie naissante, & l'étouser dans son berceau. Pour cet esset, il y envoya Pierre Melandez, avec six grands navires, remplis d'hommes & de munitions de guerre, qui vinrent sondre sur elle le dix, neusviéme de Septembre, de l'an mil cinq cens soixante einq.

Monsieur de Laudoniere, & le Capitaine Ribauld, qui avoit encore amené tout fraichement un petit secours à cette Colo-

tout

nie, reconnoissans selon leur prudence, & leur grande experience en sait de guerre, que leur Place n'étoit pas en état de soûtenir un siege, & que leurs forces étoient entierement inegales pour repousser l'agresseur, resolurent, par l'avis & le consentement exprés de tous les Officiers, de capituler & de se sens les conditions les plus honorables que les assissez ont coûtume de demander. Pierre Melandez, leur acorda la plûpart des articles qu'ils avoient proposez; mais, aussi-tost qu'il sut entré dans la Forteresse, & qu'il se sut rendu maistre du corps de garde, il saussa la foy qu'il avoit donnée, & en violant le droit des Gens, sit cruellement massacrer non seulement les Soldats, mais même les semmes & les enfans qu'il y trouva.

Le Capitaine Ribauld, fut envelopé dans ce massacre, Monsieur de Laudoniere échapa heureusement, en se sauvant au travers des Marais, dans des vaisseaus nouvellement arrivez de France, qui par bonheur étoient à la rade à deus lieues de-là, en un sein qui étant couvert d'un cap fort haut, les avoit dérobez à la veue des Espagnols. Quelques autres Habitans, qui dés l'arrivée de l'ennemi, ayans preveu le peril eminent quiles menaçoit, s'étoyent retirez de bonne heure dans les bois, gagnerent à la faveur de la nuit, le village de Saturiova leur bon amy, qui haissant l'Espagnol les tint sous sa protection, & leur fournit des vivres pour subsister honestement jusques à l'an mil cinq cens soixante sét, que le Capitaine de Gourgues, étant descendu à la Floride avec trois bons navires équipez à ses propres frais, & chargez de plusieurs braves hommes, & de toute sorte de munitions de guerre, punit severement la cruauté des Espagnols. Car ce vaillant Capitaine, ayant resolu de tirer vengeance de l'injure qui avoit esté faite à sa Nation, s'étant rendu maistre de la même Forteresse nommée la Caroline à l'aide des forces du Roy Saturiova, qui vint en personne à l'assaut general, qui fut livré à la pointe du jour, fit passer au fil de l'épée tous les Espagnols qu'il trouva non seulement dans cette place-là, qu'ils avoient bien munie & reparde dépuis leur usurpation, mais encore dans deus autres Forts, qu'ils avoient auffibâtile long de cette coste, léquels il brûla & démolit, comme l'on le peut voir

Ggg 3

allieu,

tout au long, au Chapitre douzième du Livre quatriéme de la description des Indes Occidentales du Sieur Jean de Laët.

Les memoires que le Capitaine de Gourgues fit imprimer touchant son expedition en la Floride, pour servir d'Apologie à son procedé qui n'étoit pas aprouve à la Cour, nous aprenent, qu'un François nomme Pierre du Bré, qui etoit l'un de ceus qui s'étoient refugiez auprés du Roy Saturiova. pour eviter la cruaute des Espagnols, lui raconta entre autres choses, qu'il ne réchapa de ce massacre que dix hommes, du nombre déquels il étoit: Qu'ils trouverent tous une retraite assurée dans les états de ce Prince, qui ne demeuroit pas beaucoup loin de leur desolée Colonie: Que trois de ces rèchapez, y moururent quelques mois après cette grande déroute: Que de sét qui restoient il y en eut six, qui furent tellement charmez du recit avantageus, que les sujets de Saturiova leur faisoient par chacun jour, des grands tresors du Roy Mayra, de la puissance d'un autre, qui se nommoit ollata. qui commandoit à quarante Seigneurs, & particulierement de la generosite, & de la sage conduite du Paracousse d'Apalache, qui gouvernoit plusieurs belles & grandes Provinces. qui étoient situées au pied des montagnes, & qui s'étendoient bien avant dans plusieurs agreables vallees qu'elles renfermoient, qu'ils prierent Saturiova qui les avoit recueillis si cordialement, de leur vouloir donner des guides, qui les pussent conduire surément jusques aus frontieres du Royaume de ce dernier, de qui ils avoient oui dire tant de merveilles. & nommement qu'il aimoit les étrangers, & que ses sujets étoient les mieus policez de toute l'Amerique Septentrionale: Que Saturiova voulant ajoûter cette nouvelle faveur, à toutes les autres dont il avoit déja usé envers eus, leur donna une bonne escorte composée de l'élite de ses sujets, pour les menerauprés de tous ses Alliez, & même jusqu'au domaine du Roy d'Apalache, s'ils desiroient de le visiter.

Nous recueillons encore, de la Relation du succés de ce voyage, que ces François entreprirent pour contenter leur curiosité, & employer utilement le tems que leur disgrace leur fournissoit, qu'aprés qu'ils eurent visité Athore, fils de Saturiova, & la plûpart des autres Princes ses bons voisins &

alliez, qui avoient leurs Seigneuries, le long d'une belle & agreable riviere, qu'ils apellent Seloy, il leur falut passer des rivieres assez larges & profondes, sur des branches d'arbres liées ensemble, traverser des marais, grimper des montagnes, penetrer des forets tres-épaisses, où ils rencontrerent plusieurs bestes farrouches, & cheminer presque toûjours par les égarées, pour eviter la rencontre des sujets de Timagoa, qui avoit guerre contre Saturioua: Qu'avant que d'arriver sur les terres du Paracousse d'Apalache, ils furent souvent ataquez par des troupes de ces Sauvages, qui rodent incessanment par ces vastes solitudes: Que deus de leurs Guides furent tuez dans ces rencontres, & plusieurs autres dangereusement blessez: Que les sujets de Timagoa ayant espié & découvert leur marche, les avoient suivis quelque tems, & que ne les ayant pû ateindre, ils leur avoient dressé des embusches, pour tâcher de les y faire tomber à leur retour: Qu'enfin aprés avoir essuyé une infinité de perils, & enduré souvent beaucoup de faim & de soif, ils étoient parvenus à la Province de Matique, qui qui est de la Souveraineté d'Apalache: Que le Gouverneur de la ville d'Akoueka, qui est la capitale de cette contrée-la, les sit conduire vers le Parakousse, qui pour lors étoit venu visiter la province d'Amana: Que ce Prince leur sit un savorable acueil, & leur témoigna tant d'amitie, qu'ils prirent la resolution, de renvoyer leurs Guides en leur pais, & de s'afermir au milieu des Apalachites, puis qu'ils les trouvoient en toutes choses, tels qu'on les leur avoit décrits.

Le souvenir des dangers que ces avanturiers avoyent courus, avant que de se pouvoir rendre à Matiques, la vive aprehension qu'ils avoient des dificultés qui leur étoient inevitables au retour, le peu d'esperance qu'il y avoit que les François prissent envie de faire un nouvel embarquement, pout relever les ruines de leur Colonie: la beauté & la fertilité du païs, où la providence divine les avoit amenez, & la douceur des meurs des Habitans, jointe à plusieurs autres considerations de leurs propres intérets, les convioit puissanment à s'arrêter à ce bon dessein qu'ils avoient formé; mais les Guides que Saturiona leur avoit donnez, y faisoient de si grandes opositions & remontroient avec tant de chaleur, que sans eus, ils n'oseroient point se presenter devant leur Seigneur, qui les avoit confiez à leurs soins, que pour composer ce diserent, & les mettre à couvert du reproche qu'ils aprehendoient, lors qu'ils seroient retournez en leur terre; ils obtinrent que deus de ces François retourneroient avec eus auprés de Saturiona, pour y estre témoins de toute la fidelite qu'ils avoient aportée, pour executer la commission qu'ils avoient receue de sa part.

Cette même Relation ajoûte, que ces quatre Voyageurs, qui s'arréterent volontairement au milieu des Apalachites, étans bien instruits en la voye de Dieu, leur laisserent quelque connoissance de sa Majesté Souveraine, & du vray service qui luy doit estre rendu en esprit & en verité selon sa parole. Et les familles étrangeres qui dépuis ce tems-là, ont penetré dans ces Provinces, & qui s'y sont asermies, écrivent, que les Habitans de celle de Bemarin, ont encore à present la memoire fraiche de ces François, & que c'est d'eus, qu'ils ont apris & conservé plusieurs termes de la langue François, tels que sont; Dieu, la Terre, Ami, le Soleil, la Lune, le Paradi, l'Enser, ouy, non, & plusieurs autres mots, qui sont communs parmi ces Peuples, & qui sont employez par eus, pour exprimer le même, qu'ils signifient entre nous.

Aprés la mort de ces quatre François, qui furent regrettez de tous les Apalachites, horsmis des Sacrificateurs du Soleil, qui leur portoient une haine irreconciliable, à cause qu'ils détournoient le Peuple de l'idolatrie, & le portoient à la connoissance du vray Dieu vivant qui a crée le Soleil, & toutes les choses qu'il éclaire: les Provinces qui sont dans les vallées des montagnes d'Apalates, & qui pour lors n'avoient receu qu'un bien foible rayon de la lumiere celeste, sussent facilement retombées dans les plus épaisses tenebres de leur ancienne superstition, si Dieu par un trait singulier de sa providence ne leur eut envoyé quelques familles d'Angleterre & d'Hirlande, qui à leur arrivée ralumerent ce petit seu, qui étoit caché sous la cendre,

Ces Familles, ainsi que nous l'avons tiré des Relations, que les Habitans de la Colonie de la Palme nous ont envoyées, avoient esté contraintes de quiter la Virginie en l'an mil six cens vint & un, à cause des horribles massacres que les Barbares Originaires du païs, y faisoient pour lors, de tous les étrangers qu'ils rencontroient, & elles s'étoient embarquées à dessein de se retirer à la neuve Angleterre: mais les vens leur
ayans esté contraires, elles surent poussées à la coste de la Floride, où le manquement de vivres les obligea de descendre,
& de s'arréter sur le bord de la riviere de Seloy, & c'est de là
qu'elles passerent en la Province de Matique & puis en celles
d'Amana & de Bemarin, sous la conduite d'une Compagnie
d'Apalachites, qui étoient descendus à la coste de la mer,
pour y prendre leur provision de sel, comme ils avoient acoûtumé de le faire en ce tems-là.

C'est dans ces belles Provinces, que ces Familles étrangeres se sont acruës & sortisiées, y ayant attiré dépuis quinze
ou seize ans la plûpart des Indiens Habitans des Iles de Roatam,
de la Monaque & d'Outila, qui sont au Golse d'Hondures, &
un nombre assez considerable de personnes de toutes sortes de
qualitez & de diserentes nations, qui vivoient aus Lucayes prés
du détroit si celebre de Bahama, & particulierement quelques
savans & zelez Eclesiassiques, qui se sont servis d'une retraite
si douce & si favorable, pour s'employer serieusement & sans
distraction à leur propre salut: & pour estendre en suite les limites du pur & ancien Christianisme, parmi ces pauvres Peu-

ples, si Dieu leur en donnoit les moyens.

Nous aprenons aussi, par les derniers memoires qui nous sont venus de ces quartiers-la, que Dieu benissant les louables intentions des Chefs & Directeurs de ces Familles étrangeres qui se sont associées dans ce religieus dessein, & les incomparables soins de leurs Predicateurs & Catechistes, le Parakousse d'Apalache, s'est fait instruire par eus en la Religion Chrétienne, qu'en suite il a reçeu le Batéme, & qu'a son exemple plusieurs de ses Officiers, & des principaus Chefs des familles de Bemarin & d'Amana, & sur tout de la Ville de Melilot, ont aussi embrassé le Christianisme, avec beaucoup de connoissance & d'ardeur: qu'outre les Pasteurs ordinaires qui ont la conduite des Eglises sormées, ils ont encore établi une sainte Compagnie d'Envoyez, ou de Missionaires Euangeliques, qui comme leurs Coadiuteurs en l'œuvre de la predication de Hhh 1a la parole de Dieu, travaillent avec une assiduité & une sidelité nonpareilles, à l'instruction de ce Peuple, & à recueillir des Eglises en divers endrois de ce nouveau Monde, sous l'aprobation & la direction des Inspecteurs & Pasteurs ordinaires, de qui ils tiennent leur vocation exterieure, à ce sacré ministere, & leur envoy particulier en cette belle moisson du Seigneur: Que pour reussir en une si sainte entreprise, ils ont premierement apris en persection la langue la plus connuè des Floridiens, & qui a le plus de cours parmi ces peuples; & qu'en suite, ils ont dressé des Escoles en tous les lieus, où Dieu a assemblé des Fideles par leur predication, asin que les grands & le petis, y puissent estre informez des sacrez misteres de la Religion Chrétienne, & élevez en la vraye pieté par les instructions samilieres du Catechisme, au même tems qu'on leur enseigne à lire & à écrire.

Ces mêmes memoires ajoûtent, qu'encore que le Parakousse d'Apalache ait receu le Bateme, & qu'il témoigne avoir beaucoup d'afection pour les étrangers dont Dieu s'est servi pour lui procurer ce bonheur; il est neantmoins entré dépuis peu en quelque ombrage contre eus, & que dans l'aprehension que quelques uns de son Conseil luy ont fait concevoir. que s'il leur soufroit de s'acroistre d'avantage, ils pourroient avec le tems s'emparer de tout le gouvernement de l'état, il les a premierement dispersez en diverses Villes & Villages de ses Provinces, afin qu'a l'avenir, ils ne soient pas capables de faire en aucun lieu un corps assez considerable pour fomenter quelque party: & qu'en suite il a ordonné, que tous ceus qui se trouvent à present dans ses pais, y pourront demeurer paisiblement, & y jouir de tous les mêmes droits & avantages que ses sujets naturels, pourveu qu'ils n'entretiennent aucune intelligence au dehors, au prejudice de la tranquilité pu+ blique: mais que l'entrée en sera desormaisentierement sermée, à tous les autres étrangers, qui auroient dessein de s'y venir établir. Gus mesto save confincte d'

Ceus qui savent la nature de ce païs-là, disent que les Apalachites n'ont aucune juste raison de craindre, que les Europeens prenent jamais l'envie d'usurper leurs Terres: Car outre qu'il faudroit une assez puissante armée pour executer une pareille Chap. 8 DES ILES ANTILLES.

427

parcille entreprise, & que les familles qui s'y sont arrêtées de leur consentement, ne font au milieu de ce grand Peuple, aucun corps considerable, qui puisse sublister de soy même: ce pais étant si reculé du reste du monde, & entierement dépourveu d'or, d'argent, de pierres precieuses, & de toutes les riches marchandises, qui atirent & entretiennent le commerce, il est constant, qu'il ne sera jamais recherché, ni envié avec beaucoup de passion, des peuples de l'Europe, quine poussent des Colonies, que là où il ya esperance de faire du profit par le moyen du trafic. Joint, que quand ces Provinces auroient les racines de l'or, & les sources des perles, il n'y a point d'aparence, qu'on pût trouver beaucoup de personnes en l'Europe, qui voulussent se resoudre à passer tant de mers, pour aller finir leurs jours dans une Terre, qui est éloignée prés de cent lieuës de tous ports de mer, qui n'a aussi aucune riviere navigable, qui s'y vienne rendre pour faciliter le commerce, qui ne peut aussi esperer d'estre rafraischie de tant de douceurs, qui font subsister avec honneur les autres Colonies de l'Amerique, & pour le dire en un mot, qui ne peut promettre à ses Habitans, que ce qui est precisement necessaire, pour le vivre & le vétément.

### ARTICLE XII.

Des mariages des Apalachites, de l'education de leurs enfans, & des maladies ausquelles ils sont sujets, & des remedes dont ils se servent.

Blen que les Apalachites ne se glorissent pas d'estre descendus des anciennes Tribus d'Israël; ils ont neantmoins cecy de commun avec elles, qu'ils ne prenent point de semmes hors de leurs samilles, & si quelques-uns d'entre eus en usent autrement, ils s'exposent au mépris & au rebut de toute leur parenté; & outre, que de semblables mariages sont facilement disouts, les enfans qui en naissent, sont incapables d'estre Capitaines ou Chess de familles, d'autant qu'ils sont tenus parmi eus, au même rang que des bâtards.

-11/3

Hhh 2

Les

Les jeunes hommes ne font pas beaucoup de ceremonies ni de recherches pour avoir des filles en mariage: parce que les parens de part & d'autre, ont souvent conveuu de tout cela par ensemble, lors que leurs enfans étoient encore fort jeunes: & les enfans sont en ce point si respectueus envers leurs parens, & descrent tellement à de pareils acords, qu'il n'y a point d'exemple parmi eus, d'aucuns qui ayent desavoué ce qu'ils ont traité en de pareilles rencontres. Ils peuvent épouser de leurs parentes, dans tous les degrez qui sont au désous de leurs sœurs. Ils ont toûjours pris la liberte d'avoir autant de semmes qu'ils en peuvent commodement entretenir: mais il n'y a que la premiere, qui leura esté donnée par leurs parens, qui soit reputée pour legitime, & dont les ensans puissent estre avancez aus charges, & preserez à tous ceus qui naissent des autres.

Ils donnent pour l'ordinaire à leurs enfans mâles, les noms de leurs ennemis qu'ils ont surmonté, ou de leurs Villages qu'ils ont brûlez, ou même de leurs prisonniers de guerre qui sont morts à leur service. Quant à leurs sitles, its les nomment de mêmes noms que leurs meres ou grand'ineres ou ayeules qui sont decedées, ayant toûjours égard, qu'il n'y en ait aucune dans leur samille qui soit encore en vie, qui porte le même nom: & au desaut des noms de cette nature, ils enforgent d'autres selon leur caprice, ausquels, si on les en doit

croire, il y a beaucoup de myfteres cachez.

Les femmes, élevent tous leurs enfans jusqu'à l'age de douze ans ou environ, mais quand les garçons sont parvenus à ce terme, elles les confient entierement aus soins & à la conduite de leurs maris, qui se chargent dés-lors, de leur education, les conduisant avec eus à la chasse, à la pesche, au labourage, & à tous les autres exercices, dont ils tachent de les rendre capables. Ils les fassonnent aussi à tirer de l'arc & à lancer la zagaye de bonne grace, & à se parer de seurs boucliers contre les coups de sléches, & ils les menent à la guer-re, quand ils sont parvenus en âge d'en pouvoir suporter la fatigue.

ils ne leur en donnent point tant de preuves exterieures que

plusieurs autres nations, qui font consister l'amour qu'ils ont pour eus, en une infinité de caresses, & qui l'evaporent en mignardises, dont les enfans abuzent le plus souvent. Et bien que cette conduite des Apalachites, semble un peu trop pancher du costé de la severité, l'on remarque toutésois par experience, qu'elle n'abat point le courage à leurs enfans, & qu'elle n'étouse en aucune fasson le seu & la vivacité qui est requise, pour entreprendre quelque chose de genereus.

L'on ne voit aucun d'entre eus qui soit travaille de la pierre, ou de la gravelle, ni même des goutes: ce qu'on atribuë à la sobrieté qu'ils gardent au boire & au manger, & aus exercices assez laborieus ausquels ils s'ocupent tous les jours de leur vie, comme aussi à l'usage frequent de la Cassine, qui est une sorte de bruvage sort estimé parmi eus, qui est composé de la feuille de cet Arbre de même nom, dont nous avons déja parlé en plusieurs endroits. Car ils tiennent qu'il a la vertu, de faire rendre quantité de serositez par les conduits naturels, & de chasser toutes les humeurs gluantes, qui leur pourroient causer des obstructions. Mais ils sont sort sujets, lors notanment qu'ils deviennent vieus, à de grandes douleurs de teste, à des soiblesses d'estomac, & à des demangeaisons, qui leur excitent des pustules par tout le corps, qui degenerent souvent en des ulceres malins, qui deviennent incurables.

Ils n'ont point d'autres Medecins que leurs laouas, qui messent beaucoup de superstitions parmi les remedes qu'ils prescrivent à leurs malades. Ils se servent au lieu de lancettes & de rasoirs, de certaines dens de poissons extremement aigues & trenchantes, d'ont ils font des incisions assez profondes, sur les parties douloureuses de ceus qui se mettent entre leurs mains. Ils n'essuyent point le sang, qui coule des playes qu'ils ont faites: mais aprés l'avoir suce, ils le rendent promptement à terre. Les escarcelles qu'ils portent atachées à leurs ceintures, font toûjours garnies de diverses sortes de graisses, & de plusieurs feuilles, d'herbes, lesquelles ils apliquent en forme d'emplatres, sur les parties mal affectées de leurs patiens. Ils provoquent aussi des vomissemens & des sueurs, avec une poudre composée de l'écorce d'une sorte d'arbrisseau, & d'une espece de coquillage calciné, qui ont Hah 3

HISTOIRE MORALE, Chap.

la vertu de produire ces ésets. Mais ces remedes sont si violens, que les Europeens qui ont eus l'assurance d'én user, en

ont esté dangereusement malades.

430

Quand tous ces remedes ordinaires n'avancent point la guerison des malades, les Iaoüas leurs prescrivent des bains, des somentations, l'usage des eaus minerales qui sont au pied de la montagne d'Olaimy, & ensin, aprés avoir épuisé tous leurs secrets, ils les sont exposer au lever du Soleil, à la porte de leurs cabanes, dans la creance que les dous rayons de cet Astre, seront plus puissans pour leur rendre la santé, que toutes leurs autres ordonnances. C'est pourquoy, dans ces occurrences ils conjurent cette pretendue divinité, de vouloir déployer sa vertu vivissante en saveur de ceus qui lui découvrans leurs maus, n'attendent leur guerison, que de ses benignes influences.

Ces Medecins, qui sont aussi Sacrificateurs du Soleil, comme nous l'avons representé, sont fort estimez parmi les Apalachites, car outre qu'ils acompagnent cette double profefsion, de gravité, de modestie, & d'une abstinence de toute sorte de delices, & même de l'usage des creatures, qui ont euës la vie sensitive; ils ne peuvent point estre promeus à ces charges, qui les obligent à mener une vie beaucoup plus retirée que celle du commun, qu'ils n'ayent fait l'aprentissage de toutes leurs superstitions au milieu des forets, & des plus afreuses solitudes, sous la conduite des Chess de leur Secte. qui durant trois ans entiers les exercent & les fassonnent par plusieurs rudes épreuves, à tous les mysteres de leur profane discipline. C'est aussi durant ce tems-là, qu'ils out à ce qu'ils racontent, d'étranges visions, & la communication familiere de certains esprits folets, qui leur aparoissans en diverses figures, se jouent de la simplicité de ces miserables abusez, qui ont l'adresse & la vanité, de faire passer leurs réveries, & les illusions de ces Anges de tenebres qui les seduisent, pour des revelations divines, & des inspirations qui leur sont envoyées du Ciel. De gellen , estrê para anno no laber and a constitution of the provious of the second and the second of the s

#### ARTICLE XIII.

De l'âge ordinaire des Apalachites, de leur mort, & de leurs enterremens.

Lil s'en voit communément qui passent les cent ans, & encore à present il s'en trouve plusieurs, qui ont atteint le cent cinquantième. Ce qui ne doit point estretenu pour une nouveauté, ou pour une merveille extraordinaire; puisque nous lisons au Chapitre dixième du livre quatrième de la Description des Indes Occidentales, du Sieur de Laët, que Mr. de Laudoniere visitant la coste de la Floride, y vid un Roitelet, amy de ce Saturiova, dont nous avons tant parlé dans les articles precedens, qui avoit plus de cent cinquante ans, & qui pouvoit conter de ses fils & petis fils, jusqu'à la

cinquiéme generation.

Chap. 8

Ils embaûment avec un artifice tout particulier, les corps de leurs parens & amis decedez: car aprés en avoirtiré tous les intestins, léquels ils ensevelissent au même lieu, où le reste du corps doit estre mis à la fin de leur deuil, ils les plongent dans un baume precieus qu'ils reservent à cet usage. Cette composition est faite de plusieurs sortes de gommes astringentes, & de quelques drogues aromatiques, qui ont la vertu de dessécher les corps, & les preserver de corruption: & il est constant, qu'apres qu'ils ont demeuré trois mois ou environ dans ce baume, ils en peuvent estre tirez, sans qu'il y aparoisse aucune alteration, & sans crainte qu'ils se corrompent à l'avenir. En suite de cet embaumement, ils les revétent de leurs plus precieuses fourrures, & aprés les avoir enfermez dans des cofres de cedres, & conservez dans leurs maisons l'espace de douze lunes entieres, ils les enterrent dans la forest la plus voisine de leurs demeures, au pied de quelque arbre, avec beaucoup de pleurs & de lamentations.

Il n'y a pas grande difference entre les enterremens du simple peuple & ceus des Capitaines, ou des Chefs de famille: mais ils observent quelque chose de particulier aus sunerailles de leurs Parakousses: Car aprés qu'ils les ontenbaumez avec tous les soins possibles, & qu'ils les ont couverts de leurs plus beaus habits, & parez de leurs chaines & de leurs Colliers de ceremonies, ils les gardent trois années entieres dans des Cofres de bois precieus, au milieu de la chambre où ils sont decedez. Ce terme étant expiré, ils les portent avec beaucoup de pompe au tombeau, que les heritiers du defunt ont fait creuser, à la pante de la montagne d'Olaimy, où depuis un tems immemorial, ils ont acoûtumé d'ensevelir leur Souverains: & si tost qu'ils ont poséles corps dans la grote, ils ferment l'ouverture avec de grosses pierres, qu'ils couvrent d'un grand amas de gazons de terre.

Les Capitaines, & tous les autres Officiers & Chefs de famille, qui ont assisté à ces derniers devoirs, apres avoir jetté beaucoup de cris & pleure le defunt, attachent aus arbres voisins leurs arcs & leurs carquois pleins de fléches, leurs massuës & leurs boucliers. Et les plus proches parens du defunt, plantent auprés de la caverne où ils ont mis le corps, un Cedre, ou quelque autre sorte d'arbres precieus, qu'ils y entretiennent avec tous les soins qui sont requis pour empescher. qu'il ne meure: & s'il arrive qui soit renverse par les vens, ou qu'il vienne à sécher, ou à deperir par quelque autre accident : ils ne manquent jamais d'en substituer un autre en la place, pour perpetuer entant qu'il est en eus, la memoire du defunt

par ce signe visible.

Pour témoigner leur deuil, & faire paroistre la grande tristesse qu'ils ont conceue de la mort de leurs parens, ils coupent une partie des cheveus de leur teste: mais lors que leur Prince est decedé, ils les rasent entierement, & ne les laissent point recroiftre, jusques-à ce qu'ils ayent porté son corps au sepulcre, en la façon que nous venons de décrire. Pour verifier que les Ceremonies que les Apalachites observentà embaumer les corps de leurs parens, & à les conserver quelque tems dans des cofres, avant que leur rendre les derniers devoirs, ne leur est ni nouvelle, ni particuliere; le Sieur de Laët au Chapitre troisiéme du livre quatrieme de son Histoire déja citée, raporte que les Soldats qui acompagnoyent Pamphile Nerveus, en ses expeditions du nouveau monde, sous la comcommission de l'Empereur Charles cinquiéme R oy d'Espagne, qui lui avoit acordé le gouvernement de toutes les terres qu'il pourroit découvrir, dépuis la Riviere des Palmes, jusqu'aus derniers confins de la Floride, étans déscendus à la plus prochaine coste du païs que nous décrivons, trouverent dans les cabanes que ces pauvres barbares avoyent abandonnées, incontinent qu'ils eurent aperceu ces étrangers, qui étoyent munis d'armes à seu & montez à l'avantage: quatre grands Cosres de bois precieus, ou il y avoit pour tout tresor, des

corps morts couverts de peaus de bestes sauvages.

Ce que nous avons dit jusques-à present, des mariages des Apalachites, de leurs Medecins & de leurs Funerailles, ne doit estre entendu, que de ceus qui sont encore dans l'idolatrie. Car ceus que Dieu a honorez de sa precieuse connoissance, & apellez de leurs anciennes tenebres, à la merveilleuse lumiere de son Euangile de grace, ont leurs mariages reglez, dans les degrés permis par sa Loy, & se tiennent arrêtez indissolublement à une seule semme. Ils ne se servent point aussi dans leurs maladies, des remedes supersticieus des Iaouas, mais aprés l'invocation du nom du Sauveur, qui est le vray Soleil de justice qui comme dit l'Ecriture, porte la santé dans ses ailes c'est à dire en ses rayons, ils usent de quelques simples, que l'experience leur a enseigné estre tres-propres à la guerison de leurs maladies. Ils confient aussi à la terre, les corps de leurs freres en toute simplicité gravité, & modestie Chrétienne, dans l'esperance de la bien-heureuse resurrection, selon la pratique de l'Eglise primitive; suivans en cela, & en toutes autres choses qui concernent le service divin, l'ordre de leur Liturgie particuliere, laquelle est entierement tirée de la parole de Dieu, & fort aprochante de celle de l'Eglise d'Angleterre.

Voilà la Digression curieuse, dont la recherche de lorigine des Caraïbes nous a sourni le suiet & la matiere. Nous souhaitons pour la clôture, que cette nouvelle Relation, qui est beaucoup plus ample & plus exacte, que celle que nous avions inserée en la premiere edition de cette Histoire agrée à ceus qui prendront la péne de la lire, & qu'ils ayent la bonté de suporter les desauts de nos expressions qui se sont bien souvent trouvées contraintes, en tâchant de rendre sidelement & clai-

434 HISTOIRE MORALE, Chap. 8

rement en nôtre langue, le contenu aux memoires qui nous ont esté confiez de divers endroits, & en langue différente, sur cet-

te riche matiere.

Au reste, ces Messieurs qui conversent encore à present avec ce Peuple, ou qui demeurent dans le voisinage, nous ayans honorez de toutes ces excellentes & judicieus remarques, que nous tenons de leur liberalité, comme il apert par leurs lettres, qui paroissent au commencement de cet Ouvrage, seront toûjours les irreprochables témoins, de la fidelité que nous nous sommes étudiez de garder, en les donnant au public, & les répondans de la verité de tout ce que nous avons

avancé aprés eus, en maniant ce digne sujet.

Il seroit à desirer qu'a l'exemple de ces genereus Habitans de la Floride, les autres Colonies de l'Amerique Septentrionale, nous informassent aussi à leur tour, de ce qu'elles ont de plus considerable dans les pais où elles sont établies; car nous aprenons qu'en la neuve Angleterre, qui sans contredit, est la plus peuplée, & la plus fleurissante de toutes, il y a une infinité de raretez, qui sont tres-dignes d'estre communiquées à nôtre Europe: qu'il y a plusieurs belles & grandes places fort renomées, qui peuvent porter le nom de Villes : qu'il y a par tout de E'coles ausquelles les enfans des Indiens sont nourris & élevez en la vraye pieté, & en la connoissance des lettres, avec ceus de la Colonie: qu'il y a même une Academie fort celebre en l'unede leurs villes, laquelle est composée entre autres, de plusieurs Docteurs & Professeurs en Theologie, qui enseignent publiquement & gratuitement cette divine science, à tous ceus qui ont un saint desir de consacrer leur vie & leurs études, au fervice des Eglises que le Seigneur a recueillies dans cette partie de nouveau Monde: & que leurs saints labeurs, y sont encore à present acompagnez de tant d'heureus succés, & de si grandes benedictions du Ciel, que leur dernier Synode National, étoit composé de plus de cent Pasteurs, qui y comparurent au nom de leurs Troupeaus, & qui y rendirent des solemnelles actions de graces au Seigneur, de ce que de jour en jour, il ouvroit le cœur de ces pauvres barbares, au milieu déquels sa providence les a appellez, pour entendre à l'Euangile qui leur est presché, & en y croyant avoir part à son alliance de grace. CHA-

# CHAPITRE NEUVIÉME.

Du Corps des Caraïbes, & de leurs Ornemens.

L faut maintenant reprendre le grand chemin dont nous nous étions écartez, & retourner de la Floride aus Antilles, pour y considerer aussi exactement qu'il nous sera possible dans toute la suite de cette Histoire, le Corps & l'Esprit, les Mœurs, la Religion, les Coûtumes, & les autres particularitez des Sauvages Caraïbes ou Cannibales, dont nous

avons déja deduit amplement l'origine.

Chap. 9

Et parce que ceus d'entre ce peuple, quidemeurent dans les mêmes lles où les François & les autres Nations Européennes ont des Colonies, ou qui les frequentent souvent, s'accommodent en plusieurs choses à leurs fassons de faire, & que pour leur estre plus agreables, ils quittent beaucoup de leurs vieilles coutumes, ceus qui veulent savoir les anciennes mœurs des Caraïbes, ne les doivent pas apprendre des Caraïbes qui demeurent à la Martinique, ou qui frequentent le plus nos Européens: mais de ceus de Saint Vincent, léquels entre tous les autres, ont eu jusqu'à present le moins de communication avec les Etrangers. Aussi est ce d'eus, qu'est particulierement tiré tout ce que nous dirons cy aprés des Caraïbes: mais avant que d'entrer en cette matiere, nous ferons quelques remarques generales, pour prévenir l'étonnement que le Lecteur pourroit avoir, de la difference de plusieurs de nos Relations, à celles des autres, ou de bouche ou par écrit.

de contumes si éloignées de nous s'accordent en toutes choses, veu que même nous voyons que celles des pais voisins, n'ont

pas toujours un parfait rapport entr'elles.

II. Dépuis que les Caraïbes ont frequenté avec les Nations étrangeres, ils ont beaucoup relasché de leurs anciennes pratiques, & ont quitté plusieurs fassons de faire, qui leur étoient auparavant inviolables, De sorte qu'il se trouve aujourduy en eus un notable changement, de ce qu'ils étoient autréfois. Ce qui est arrivé, & en partie de ce que nous Européens les ont déniaisez, & en partie aussi, car il le faut avouër à nôtre honte, de ce qu'ils les ont corrompus. Et sur ce sujet, Monsieur du Montel nous rapporte en ses memoires, que deus bons vieillards Caraïbes, avec léquels il a conversé familierement, luy disoient souvent en leur entretien.

Nos gens sont devenus presque comme vous, dépuis, qu'ils vous ont veus: Et nous avons de la peine à nous, reconnoître nous-mêmes, tant nous sommes differens de , ce que nous étions autrésois. Aussi nôtre Nation estime, , qu'à cause de ce changement, les Ouragans sont plus frequens qu'ils n'étoient par cy-devant: & que Maboya, , (c'est à dire, l'esprit malin) nous a mis sous la puissance des , François, des Anglois, & des Espagnols, qui nous ont , chassez de la plupart de nos messleures terres.

III. Ils peuvent avoir des fassons de faire differentes, selon la diversité des lles, bien qu'ils soient un même Peuple: comme nous le voyons dans la diversité des coutumes d'un même Royaume, selon les quartiers, & les Provinces. De forte que par exemple, ceus qui ont le plus conversé à la Dominique l'apporteront des opinions, des coutumes, & des ceremonies des Caraïbes, qui seront recitées diversement par

des personnes qui les auront frequentez ailleurs. Et neantmoins les uns & les autres feront une relation sidele.

IV. Comme dans le Continent de l'Amerique, les Caraïbes qui habitent bien avant dans la Terre, & qui voyent tarément les étrangers, retiennent beaucoup plus leurs anciennes mœurs, & leur ancienne fasson de vivre, que ceus qui habitans prés des Colonies Hollandoises de Cayenne & de Berbice, ont un commerce ordinaire avec les Chrétiens. Aussi entre nos Caraïbes Insulaires, ceus qui ont moins de communication avec les Européens, tels que sont ceus de Saint Vincent, sont plus exacts observateurs de leurs vieilles habitudes, que ne le sont par exemple, ou ceus de la Martinique, ou ceus de la Dominique, qui nous hantent davantage.

V. C'est pourquoy si ceus qui ne les ont veus qu'en ces derniers lieus, ou qui ont appris de leurs nouvelles par des person-

personnes qui ne les avoient pratiquez qu'en ces lieus là, trouvent dans la suite de nôtre Histoire diverses choses qui ne s'accordent pas bien avec celles dont ils ont la connoissance, ils ne s'en étonneront pas s'il leur plait, veu que la plûpart de nos mémoires, ont esté saits sur les Caraïbes de S. Vincent.

VI. Enfin les Lecteurs seront avertis, que nous allons décrire pour la plupart les anciennes mœurs, & les anciennes coutumes de ces Caraïbes, afin que personne ne trouve étrange si dans ce qu'ils pratiquent aujourduy, il y a quelque chose qui ne s'y rapporte pas. Ces avertissemens étant donnez, rien ne nous empesche de commencer ce que nous avons entrepris, pour satisfaire au titre de ce Chapitre.

La plupart des Peuples que nous appellons Sauvages & Barbares, ont quelque chose de hideus, & dissorme, ou de desectueus, soit en leur visage soit au reste de leur corps: comme les Historiens nous le rapportent des Maldivois, des Habitans du Détroit de Magellan & de plusieurs autres qu'il n'est

pas besoin de nommer.

Mais les Caraïbes font gens bien-faits, & proportionez de leur corps, affez agreables, la mine riante, de moyenne taille, larges d'épaules & de hanches, & presque tous en affez bon point, & plus robustes que les François. Ils ont le visage rond & ample, & pour la plupart les joues marquées de deus petites fossettes dans le milieu. Leur bouche est mediocrement fenduë, & leurs dents sont parfaitement blanches & ferrées. Il est vray qu'ils ont le teint naturellement olivâtre, & que cette couleur s'étend même sur le blanc de leurs yeus, léquels its ont noirs, un peu petis, aussi bien que les Chinois & les Tartares, mais sort penetrans. Ils ont aussi le front & le nez aplatis, mais par artifice, & non pas naturellement. Car leurs meres les leur pressent à leur naissance, & continuellement pendant tout le tems qu'elles les allaitent, simaginant qu'il y a en cela de la beauté & de la perfection, car sans cela ils auroient le nez bien formé, & le front éleve comme nous. Ils ont les pieds larges & épatez, parce qu'ils vont nus pieds: mais au reste si endurcis, qu'ils sont à toute épreuve, & dans les bois & fur les rochers.

Entre

Chap.8.

Voyage de Breves.

Entre ceus du pais on ne voit ni borgne, ni aveugle, ni boiteus, ni bossu, ni chauve, ou qui ait de nature aucune dif-De Lery formité, comme on le témoigne aussi des Bresiliens, des Floridiens, & de la plûpart des Peuples de l'Amerique. Au lieu que ceus quise sont promenez dans le grand Caire, rapportent que parmy les ruës on voit force borgnes, & force aveugles, ces infirmitez étant si frequentes, & si populaires en ce païs-là, que de dix hommes, il y en a toujours cinq ou six qui en sont atteints. Mais s'il y en a quelques uns entre les Caraibes qui soient dissormes, ou perclus de quelque menbre. cela leur est survenu dans les rencontres, & dans les combats qu'ils ont eus avec leurs ennemis, & ces difformitez ou ces flétrissures, étant autant de preuves de leur valeur, sont estimées parmy eus de bonne grace, & glorieuses: bien loin de les mettre en danger d'estre assommez, ou jettez en une sondriere par leurs compatriotes, comme ces pauvres enfans qui parmy le Peuple de Guyana, & chez les Lacedemoniens du tems, de Lycurgue, venoient du ventre de leurs meres imparfaits & difformes. Il se voit même de belles filles & de belles femmes entre les Sauvagesses Caraïbes. Témoin Madamoiselle de Rosselan, semme de Monsieur le Gouverneur de Sainte Alousie.

Trigaut en (on Hist. de liv. I. chap. 8.

Garcilasso liv. 8. chap.13.

Tous les Caraibes ont les cheveus noirs, comme les Chinois, qui pour cela sont par fois nommez, le Peuple aus che-La Chine, veus noirs. Ces cheveus des Caraïbes, ne sont pas frisez comme ceus des Mores, mais tout droits & fort longs comme ceus des Maldivois. Et leurs femmes donnent toutes à cette couleur noire, le premier rang de la beauté pour la cheve-On dit aussi, que les Indiennes du Perou, ont tant de passion pour les cheveus noirs, que pour donner à leur chevelure cette couleur, quand elle y manque; elles se donnent des peines & des tourmens incroyables. Au contraire, en Espagne plusieurs Dames pour se teindre les cheveus de couleur d'or, les parfument de soufre, les trampent dans de l'eau forte, & les exposent au Soleil en plein midy, durant les plus violentes chaleurs de la Canicule.. Et en Italie cette couleur de cheveus est aussi fort affectée; témoin ce que dit un Poëte au sujet des Courtisannes Romaines.

O que ces Guenuches coiffées Avec leur poil fauve par art, &c.

Les Caraïbes sont fort soigneus de se peigner, & estiment cela fort honneste. Ils huilent leurs cheveus, & ont une invention pour les faire croitre. Les femmes peignent ordinairement leurs maris & leurs enfans. Hommes & femmes tressent leurs cheveus par derriere, & les sont aboutir en une petite corne, qu'ils se mettent au milieu de la teste. Aus deus costez ils les laissent en moustaches, selon la liberté naturelle. Les femmes divisent leurs cheveus en sorte, qu'ils leur tombent des deus costez de la teste; Et les hommes separent les leurs en l'autre sens, c'est à dire qu'ils les tirent sur le devant & sur le derriere de la teste. Ce qui les oblige à en couper de dessus le front, parce qu'autrement ils leur tomberoient sur les yeus. Ce qu'ils faisoient autrefois avec de certaines herbes tranchantes, avant-que d'avoir l'usage de nos cizcaus. Outre ce qu'ils ont accoutumé d'en couper, lors qu'ils sont en deuil. Au lieu qu'en Madagascar les hommes ne coupent rien du tout leurs cheveus. Mais les femmes se rasent entierement. Ce qui est tout à fait contraire à la coutume des Peuples, parmy léquels vivoit l'Apostre Saint Paul.

On n'apperçoit point du tout de barbe aus Caraïbes, s'il leur en vient ils l'arrachent, comme font les Bressliens, les Cumanois, & certains Peuples sujets de l'empire des Tarta-Carpin res, qui portent toujours un fer à la main, dont ils s'arra- Bergechent tout les poils de barbe qui leur croissent de nouveau. 1086 Au reste, l'onne voit guere les Caraïbes en cette peine, & l'on croit qu'ils ont un secret, pour empécher le poil de revenir, quand une fois il est arraché; Invention qui eust esté fort commode aus anciens Romains. Car on tient qu'ils n'ont presque point donné à leur barbe la permission de croitre, que dépuis le tems de l'Empereur Adrien, qui le premier laissa croitre la sienne. Jusques là, il étoit si honorable parmy eus de ne porter point de barbe, que les esclaves n'eussent osé faire raser la leur: Et même cela étoit desendu à toute personne accusée de crime, comme pour mettre sur eus une marque d'infamie, jusqu'a ce qu'ils eussent este absous, ainsi quele rapporte Aule-Gelle. Tout au contraire de ce qui se chap. 4.

Chap. o

pratique sous la domination du Grand Seigneur, qui fait raser la barbe par ignominie. Ce qui arriva l'an 1652 au Conful François d'Alexandrie, accusé d'avoir mal-versé en sa charge, & de qui la barbe étoit naturellement si bien frisée, & d'une couleur blonde si belle, que quelques Turcs luy en voulurent donner une somme d'argent bien considerable. pour la garder par rareté. Mais il aima mieus l'apporter en France.

Tout cecy est rapporte par divers Historiens ross trop long de ester.

Les Caraïbes s'etonnent de voir nos Européens nourrir leur barbe, & trouvent que c'est une grande dissormité d'en avoir, comme c'est en eus une belle perfection de n'en avoir point. Mais ils ne sont pas les seuls des Sauvages, qui soient fantasques en matiere de bienseance & de beauté. Toutes les Nations Barbares, & même quelques civilisées, ont sur cela des gouts & des sentimens particuliers. Par exemple, on met pour beauté entre les Maldivois, d'avoir tout le corps velu, ce qui seroit parmy nous la beauté d'un Ours, & non pas celle d'un homme. Entre les Mexicains, d'avoir le front qu'il ce. petit & pleinde poil. Entre les [aponnois, de n'avoir gueres de cheveus: ce qui les oblige à les arracher soigneusement. & à n'en laisser qu'un toupet au sommet de la teste. Entre les femmes Tarrares, d'estre fort camuses, Mais pour relever les attraits de leur nez, elles le frottent d'un onguent fort noir. Entre les Guinois, d'avoir de grans ongles & le nez plat. C'est pourquoy ils l'aplatissent & l'enfoncent avec le pouce à leurs enfans, dés qu'ils viennent au monde, comme font aussi les Bresiliens. Entre ceus de la Province de Cusco au Perou, & quelques Indiens Orientaus, comme entre les Calecutiens & les Malabares, d'avoir les oreilles extremement grandes, & pendantes jusques sur les épaules. Aussi quelques uns d'entr'ens, se les font venir telles par artifice. Entre les Ethiopiens, d'avoir de grosses lévres, & le teint noir & poly comme jayet. Entre les Négres de Mosambique, d'avoir les dens extremement pointues: & ils usent de la lime pour les rendre telles. Entre les Maldivois, de les avoir rouges, & pour cet éfet, ils mâchent continuellement du Petel. Entre les Japonois & les Cumanois de les avoir noires: aussi les noircissent ils exprés. Entre ces derniers en-

core, d'avoir le visage long, les jouës maigres, & les jambes grosses par excés: Et c'est pour cela qu'ils pressent la teste de leurs enfans entre deus coussins à leur naissance, & qu'aussibien que les Habitans de la Riviere d'Essequebe, ils se tiennent les jambes étroitement liées par le haut, & à la cheville du pied, afin de les faire enfler. Entre quelques Peruviens, d'avoir le visage incisé & déchiqueté, comme à coups de lancettes, & d'avoir la teste platte & contresaite, large de front, & fort étroite dépuis le front, jusqu'au chignon du cou. Et c'est pour se la rendre de cette belle forme, qu'ils renoient la teste de leurs enfans pressée entre deus petis ais, dés le moment de leur naissance, jusqu'à l'aage de quatre ou cinq ans. Enfin entre quelques Orientaus, & quelques Africains, c'est une grande perfection aus femmes, d'avoir des mammelles à renverser par dessus l'épaule. Et entre les Chinoises, la principale beautéest, d'avoir le pied excessivement petit & gresse. Et e'est pour cet esset, que dés leur enfance on le leur serre si étroitement, qu'elles en sont tout estropiées, & qu'à peine se peuvent elles soûtenir. Il seroit bien mal-aisé de décrire une beauté, sur les opinions differentes de tous ces Peuples. Retournons aus Caraibas.

Ils vont nûs entierement, hommes & femmes, comme plusieurs autres Nations. Et si quelcun d'eus vouloit cacher ses parties naturelles, il seroit moqué de tous les autres. Quelque frequentation que les Chrétiens ayent eue avec eus, il leura esté jusques à present impossible de leur persuader de se couvrir. Que si quelquéfois en venant voir les Chrétiens, ou traitter avec eus, ils se couvrent pour leur complaire, prenant une chemise, des callessons, un chapeau, & les habits qu'ils leur ont donnez, aussi tost qu'ils sont de retour chez eus, ils se depoüillent, & mettent tous ces habits-là dans leurs Cabinets en parade. Pour échange de cette complaissance des Caraïbes, quelques uns de nos François, étant allez au milieu d'eus, n'ont fait point de difficulté de se dépouiller entierément à leur exemple. Cette nudite regne au vincent long & au large sous la zone Torride comme chacun sait.

Quand on reproche aus Bresiliens leur nudité, ils disent chap, 16. que nous venons nus au monde, & que c'est folie de cacher

Landois.

Relation le corps qui nous a esté donné par la nature. Ceus du Roydes Hol- aume de Bennin en Afrique, sont louables, de se couvrir au moins lors qu'ils se marient, ou même plutost, si leur Roy le veut premettre. Les femmes des lles Lucayes, dévoyent aussi participer à cette louange, car elles avoyent accoutumé de se couvrir, lors qu'elles étoient en état d'être mariées, & solemnisoient cette action avec beaucoup de réjouissance. Mais aujourd'huy cette coutume n'a plus de lieu: car cette pauvre Nation a été entierément détruité par les Espagnols, ou enlevée pour travailler aus mines, & il n'y a plus en toutes les lles qui portent ce nom, aucuns habitans naturels, mais seulement quelque peu d'Anglois, que l'on y a transportez. de l'Ile de la Vermoude. Venons aus ornemens de nos Sauvages.

En Con. samans.

Ils changent leur couleur naturelle, par une couleur rouge qu'ils appliquent sur leur corps. Car demeurant auprés des Rivieres & des Fontaines, la premiere chose qu'ils sont tous les Livre des matins, c'est de s'aller lavertout le corps. Et c'est ce qui pratiquoient les anciens Allemans comme Tacite le témoigne. ciens Al- Aussi-tost que les Caraïbes sont lavez ils retournent à la maison, & se séchent auprés d'un petit seu. Etant séchez, leur femme, ou quelcun de leur domestiques, prend une Calebasse remplie d'une certaine peinture rouge, qu'ils appellent Roucou, du nom de l'arbre qui la produit, & lequel nous avons representé en son lieu. On leur frotte tout le corps, & même aussi le visage de cette couleur, qui est démeslée avec de l'huile. Pour appliquer cette peinture ils se servent d'une éponge au lieu de pinceau, & ils nomment cette action-là, se Roucouer. Et pour paroitre plus galans, ils se font souvent des cercles noirs à l'entour des yeus, avec du jus de pommes de Junipa.

Cette peinture rouge, leur sert d'ornement & de couverture tout ensemble. Car outre la beauté qu'ils y trouvent, ils disent que cela les rend plus souples & plus agiles. comme de vray, les anciens Atletes se frottoient d'huile, pour le même effet. De plus ils disent, qu'en se Roucouant ainsi, ils se garentissent du froid de la nuit & des pluyes, des piquûres des Mousquites & des Maringoins, & de l'ardeur du Soleil,

qui autrement leur causeroit des éleuvres & des ulceres à la peau. Cette onction endurcit leur peau, mais aussi elle la rend luisante, douce, & polie, comme le savent tous ceus qui les ont veus & touchez.

La plupart des Sauvages se peignent & s'ajustent ainsi le corps bizarrement, mais non pas dé même couleur, ni de même façon. Car il y en a qui se rougissent le corps, aussi La lectubien que les Antillois Caraïbes, comme ceus du Cap de Lopes History Gonsalves: Mais les autres y employent d'autres couleurs, vienten commele noir, le blanc, la couleur de chataigne, le Zinzolin, fait foy. le bleu, le jaune, & semblables. Quelques uns n'en mettent qu'une: D'autres se peignent de plusieurs ensemble, & y representent diverses figures. Quelques autres sans s'appliquer de couleur, se frottent avec de l'huile de palmes. Il y en à qui se font huiler de baume, & saupoudrer tout le corps d'une menue poudre d'or. Et d'autres enfin s'oignent le corps d'une colle gluante, & soufflent sur cela du duvet de divers oiseaus: ou bien ils se couvrent d'une paste gommée, & odoriferante, & y collent des plus belles fleurs qui croissent en leur pais. Il y a à choisir dans toutes ces modes, & ce seroit un plaisir, que de voir tous ces pantalons danser ensemble. On y pourroit joindre, pour rendre la troupe plus complette, de Breces Pelerins Turcs, qui portent ordinairement de longues ves. robes, faites d'un million de pieces de toutes couleurs.

Au reste, la mode de se peindre le corps est bien ancienne: Et entre autres monumens de cette antiquité, Pline & He-Pline rodien nous recitent que certains Peuples de la Grand Bre- chap. I. taigne, nayant l'usage d'aucun vétement, se peignoient le Herod. corp de diverses couleurs, & y representoient même des enla vie figures d'animaus : d'où ils furent nommes Pictes ou Peints. de Seve-Mais entre tous les Sauvages qui se peignent aujourd'huy le corps, les Caraïbes ont l'avantage de se parer d'une couleur, que les Anciens ont fort honorée sur toutes les autres. Car on dit que les Gots usoient de Cinnabre pour se rougir le visage. Et les premiers Romains au rapport de Pline se peignoient le corps de Minium le jour de leur Triomfe. Il nous Liv. 33. apprend que Camille en usa de la sorte. Et il ajoûte, que les jours de Feste on enluminoit ainsi le visage de la statuë de

Kkk 2

leur Jupiter: Et qu'autrefois les Ethiopiens faisoient si grand état de cette couleur vermeille, que leurs principaus Seigneurs se l'appliquoient sur tout le corps, & que leurs Dieus mêmes la portoient en leurs simulacres.

Nos Caraïbes, se contentent pour l'ordinaire de cette peinture rouge, qui leur sert de chemise, d'habit, de manteau & de Justaucorps. Mais en leurs jours solemnels & de réjouissance, ils ajoutent à leur rouge diverses autres couleurs.

dont ils se bigarrent le visage & tout le corps.

Mais ce n'est pas de peinture seulement qu'ils usent pour se parer. Ils ornent le sommet de leur teste, d'un petit chapeau tissu de plumes d'oiseaus de différentes couleurs, ou d'un bouquet de plumes d'aigrette, ou de quelque autre oiseau. Ils portent aussi quelquesois une couronne de plumes, qui leur couvre toute la teste. Ainsi voit on parmy eus, force testes couronnées, bien qu'on n'y voye point de Rois. Encore les prendroit-on plutost pour des Rois à leur couronnes de plumes, que l'on ne reconnoitroit pour Prince, le Seigneur du Golse d'Antongil, qui n'a pour son sceptre & pour marque de sa dignité Royale, qu'une grande serpe de Jardinier

qu'il porte toujours avec luy.

Les femmes Maldivoises, se sont à chaque oreille un douzaine de trous, où elles atachent de petis clous dorez, & quelquefois des perles & des pierres precieuses. Les Dames de Madagascar & du Bresil, se sont un grand trou à passer le pouce, au tendron de l'oreille, où elles fourrent des pendans de bois & d'os. Et les Peruviens sous le regne des Rois Yncas, avoient acoutumé de se faire aus oreilles un trou d'une grandeur incroyable, où ils attachoient des lacets longs d'un quart d'aune, qui soutenoient des pendans d'or, d'une largeur demesurée. Mais nos Caraïbes, ne veulent qu'un petit trou à l'Européenne, au mol de l'oreille, ou ils mettent des arrestes de certains poissons fort polies, des pieces d'écaille de Caret, & dépuis que les Chrétiens sont venus vers eus, des boucles d'or, d'argent, ou de leton, où ils attachent de beaus pendans d'oreilles. Ils sont ravis d'en avoir de ceus que leur apportent nos gens, & savent fort bien distinguer, & cherir sur tous les autres, ceus qui sont de prix, ils font particulierement état

de ceus qui sont de Cristal, d'Ambre, de Coral, ou de quelque autre riche matiere, pourveu que la boucle, & tout l'enrichissement soit d'or. Quelquesois on leur en a voulu donner, qui n'étoyent que de cuivre doré, & leur faire accroire qu'ils étoient d'or: mais ils les ont rejettez en disant, qu'on les vouloit tromper, & que ce n'étoit que de l'or de chaudiere. Et pour en faire l'épreuve, ils ont accoutumé de mettre la piece en leur bouche. Bien au contraire de ceus de Madagascar, qui lors que les Hollandois qui y navigerent en l'an mil cinq cens quatre-vints quinze, leur offrirent une cuillier d'argent, la mirent entre leurs dens, & sentant qu'elle étoit dure, la refuserent demandant une cueillier d'étain. Et l'on peut assez juger quel état ils faisoient de l'étain, puis qu'ils presenterent une fille, en échange d'une cuillier de ce metal. Herodote nous recite, qu'autrefois parmy les Ethiopiens, le Livrezon cuivre étoit plus estimé que l'or, dont l'usage étoit vil à un tel point, que l'on y lioit les criminels avec des chaines.

Les Caraïbes, se percent aussi que squesois les seures, pour y faire passer une espece de petit poinçon, qui est fait d'un os, ou d'une arreste de poisson. Ils ouvrent même l'entredeus de leurs narines, pour y attacher une bague, un grain de cristal, ou quelque semblable gentilesse. Le col, & les bras de nos Caraïbes ont aussi leurs ornements; Car ils y mettent des Colliers & des Bracelets, d'ambre, de rassade, de coral, ou de quelque autre matiere qui ait du lustre. Les hommes, portent les bracelets au gros du bras proche l'épaule: Mais: les femmes en entourent leurs poignets, de même que celles de ces contrées. Ils parent encore leurs jambes de chaines de rassade, au lieu de jarretieres. Ceus d'entr'eus qui n'ont poins de communication avec les Européens, portent ordinairement pendus à leur col, des sifflets d'os de leurs ennemis, & de grandes chaines qui sont composées de dens d'Agouty, de Tigres, de Chats Sauvages, ou de petis Coquillages percez & liez par ensemble, avec une cordelette de fin cotton, teinte en rouge ou en violet. Et quand ils se veulent mettre sur leur bonne mine, ils ajoutent à tout celades Bonets, des Bracelets qu'ils lient sous les essailles, des écharpes, & des

Kkk 3

ecino

HISTOIRE MORALE, Chap.9

446 ceintures de plumes, fort industrieusement tissuës par un agreable assemblage, léquelles ils laissent slotter sur leurs épaules, ou pendre dépuis le nombril, jusques au milieu de leurs cuisses.

Mais les plus considerables de tous leurs ornemens, sont, de certaines grandes medailles de fin cuivre extremément poly. sans aucune grauvre, qui ont la figure d'un croissant, & sont enchassées en quelque bois solide & precieus. Ils les nomment Caracolis en leur langue; Elles sont de différente grandeur. car ils en ont de si petites, qu'ils les attachent à leurs oreilles en forme de pendans, & d'autres qui sont environ de la largeur de la paume de la main, léquelles ils portent penduës au col, d'ou elles battent sur leur poitrine: Ils ont ces Caracolis en grande estime, tant par ce que leur matiere, qui ne contracte jamais de rouillure, est éclatante comme l'or: qu'à cause que c'est le butin le plus rare & le plus prisé, qu'ils remportent de courses qu'ils font tous les ans, dans les terres des Arouagues leurs ennemis: Et que c'est la livrée, ou le collier qui distingue les Capitaines & leur enfans, d'entre les hommes du commun. Ceus-là aussi qui ont de ces joyaus en font un tel cas, qu'en mourant ils ne laissent autre heritage à leurs enfans, ou à leurs plus intimes amis: Et il y en a tel parmy eus, qui garde encore un Caracolis de son Grand Pere, dont il ne se pare qu'aus plus grandes rejouissances.

Les femmes, se peignent tout le corps & s'ajustent presque comme les hommes, horsmis queiques petites differences que nous avons déja remarquées, & qu'elles ne mettent point de couronnes dessus leurs testes. Elles ont aussi cecy de particulier, qu'elles portent des demye bottines, qui ne leur descendent que jusques à la cheville du pied. Cette espece de chaussure est fort proprement travaillée, & terminée par le haut & par le bas d'une petite rotonde tissuë de jonc & de cotton, qui leur serre le gras de la jambe, & le fait paroitre

plus remply.

## CHAPITRE DIXIEME.

Remarques sur la langue des Caraïbes.

Ous avons dessein de donner à la fin de cette Histoire pour la satisfaction des curieus un assez ample Vocabulaire du langage des Caraïbes. C'est pour quoy nous nous contenterons de faire en ce Chapitre les Remarques principales, qui en pour ront faire connoître la grace, la douceur & les proprietez.

1. Les Caraïbes ont un Langage ancien & naturel, & qui

leur est tout particulier, comme chaque Nation ale sien.

2. Mais outre cela, ils en ont formé un autre, qui est batard & meslé de plusieurs mots étrangers, par le commerce qu'ils ont eu avec les Européens. Sur tout ils ont emprunté beaucoup de mots des Espagnols, par ce que ce sont les premiers Chrétiens qu'ils ayent abordez.

3. Ils se servent toujours entr'eus, de Leur Langage ancien

& naturel.

4. Mais lors qu'ils conversent, ou qu'ils négocient avecque les Chrétiens, ils employent leur Langage corrompu.

veulent entreprendre de parler en quelque Langue étrangere. Comme lors qu'ils disent, Compere Gouverneur; employant ce mot de Compere generalement envers tous ceus, qui sont leurs amis où leurs alliez. Ainsi ils diroient tout franchement, s'il s'en presentoit occasion, Compere Roy. C'est aussi un de leurs complimens de dire à nos François, avec un visage riant, Ah si toy bon pour Caraïbe, moy bon pour France: Et lors qu'ils veulent se louer de nos gens, & témoigner qu'ils en sont sort satisfaits, Mouche bon France pour Caraïbe. Ainsi disent ils encore Maboya mouche fache contre Caraïbe, lors qu'il tonne ou qu'ils sait un Ouragan: Et, Moy mouche Lunes, pour signifier qu'ils sont fort âgez. Ils ont aussi fort souvent ces patoles en la bouche, lors qu'ils reconnoissent que nos gens veulent abuser de leur simplicité, Compere, toy trompe Caraïbe.

Moy bonne Caraibe.

6. Au reste, bien que les Caraïbes de toutes les Iles s'entendent tous universellement entr'eus, ce n'est pas à dire pourtant, qu'il ne se trouve en quelque une, quelque dialecte different de celuy d'une autre.

7. Le P. n'est guére en usage en leur Langue: Mais hors de cela on n'y remarque aucun désaut de lettres, comme en la Langue du Japon, du Bresil, & de Canada, qui se trouve dans la disette d'F. L. R. Ou en celle du Pérou, qui manque

de B. D. F. G. I. Jota, & X. au rapport des Historiens.

8. Leur Langage est extrémement dous, & se prononce presque tout des lévres, quelque peu des dents, & presque point du gosier. Car bien que les mots que nous en donnerons cy-aprés, semblent rudes sur le papier, neantmoins lors qu'ils les prononcent, ils y sont des elisions de certaines lettres, & y donnent un certain air qui rend leur discours sort agreable. Ce qui oblige Monsieur du Montel à leur rendre, ce témoignage, je prenois dit-il, grand plaisir à les écouter, lors que j'étois parmy eus, & je ne pouvois assez admirer, la grace, la fluidité, & la douceur de leur prononciation, qu'ils accompagnent d'ordinaire d'un petit soûris, qui a peaucoup d'agréement.

9. Ils ont la prononciation plus douce que les Caraïbes du Continent: Mais d'ailleurs ils ne different qu'en dia-

lecte.

10. D'un seul mot, selon qu'il est diversement prononcé, ils signifient plusieurs choses différentes. Par exemple, le mot d'An han signifie 1. Ouy, 2. Ie ne say pas, 3. Tien ou Pren; selon la prononciation qu'on luy donne.

avecque toute la grace, & toute la douceur qui luy est natu-

relle; à moins que de l'avoir apprise dés le bas âge.

12. Ils s'écoutent patiemment les uns les autres, & ne s'interrompent point dans leurs discours: Mais ils ont accoutumé de pousser un petit ton de vois, au bout de trois ou quatre périodes de celuy qui parle, pour témoigner la satisfaction qu'ils ont de l'oüir.

13. Quel-

13. Quelque avantage que nous ayons sur eus, ou pour les facultez naturelles de l'esprit, ou pour la douceur de la prononciation, qui nous devroit augmenter la facilité de prononcer leur Langue, neantmoins ils aprénent plus facilement la nôtre, que nous n'aprenons la leur, comme il se reconnoit par l'experience.

14. Nos François ont remarqué, qu'ils ont grande averfion pour la Langue Angloise, jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on la parle devant eus, par ce qu'ils leur sont ennemis. Que s'il se voit dans leur langage corrompu plusieurs mots tirez de l'Espagnol, qui est aussi leur ennemy, c'est qu'ils les ont a pris, durant le tems qu'ils avoient communication avec cette Nation-là, & quelle ne les avoit pas encore maltraitez.

- 15. Ils sont fort soigneus, de ne point communiquer leur langue, de crainte que les secrets de leurs guerres ne soient découverts. Ceus même d'entr'eus qui se sont faits Chrétiens, ne veulent pas revéler le sonds de cette Langue, dans la creance qu'ils ont, que cela pourroit prejudicier à leur Nation.
- 16. Voicy quelques unes des propriétez les plus particulieres à leur Langue. Et premierement, les hommes ont beaucoup d'expressions qui leur sont propres, que les semmes entendent bien, mais qu'elles ne prononcent jamais: Et les femmes ont aussi des mots & des frases, dont les hommes n'usent point, à moins que de se faire moquer. De là vient, qu'en une bonne partie de leur entretien, on diroit que les femmes ont un autre langage que les hommes; comme on le pourra reconnoitre en notre Vocabulaire, par la difference des fassons de parler dont les hommes & les semmes se servent, pour exprimer une même chose. Les Sauvages de la Dominique, disent que cela procede de ce que lors que les Caraïbes vinrent habiter les Iles, elles étoient occupées par une Nation d'Arouagues, qu'ils détruisirent entierement, à la reserve des semmes qu'ils épouserent, pour peupler le pais. De sorte que ces femmes-là ayant conservé leur Langue, l'enseignerent à leurs filles, & les acoutumerent à parler comme elles. Ce qui s'étant pratiqué jusques à present

LII

par les Meres envers les filles, ce Langage est ainsi demeuré disserent de celuy des hommes en plusieurs choses. Mais les garçons, bien qu'ils entendent le parler de leurs Meres & de leurs sœurs, suivent neantmoins leurs Peres & leurs freres, & se fassonnent à leur Langage, dés l'âge de cinq ou six ans. Pour confirmer ce que nous avons recité sur l'origine de cette difference de Langage, on allegue qu'il y a quelque conformité entre la langue des Arouägues de la Terre Ferme, & celle des semmes Caraïbes. Mais il est à remarquer que les Caraïbes du Continent, hommes & semmes, parlent un même langage, nayant point corrompu leur.langue naturelle, par des mariages avec des semmes étrangeres.

17. Les vieillars, ont plusieurs termes qui leur sont affe-&ez, & plusieurs fassons de parler particulieres, qui n'ont point

d'usage en la bouche des jeunes gens.

18. Les Caraïbes, ont aussi un certain langage, dont ils se servent seulement entr'eus, lors qu'ils prenent des resolutions de guerre. C'est un baragoin sort dissicile. Les semmes & les silles n'ont aucune connoissance de ce langage mysterieus, ni même les jeunes hommes, jusques à ce qu'ils ayent donné des preuves de leur generosité, & du zéle qu'ils ont, pour la querelle commune de leur Nation contre leurs ennemis. C'est afin que leurs desseins ne soient pas découvers avant le tems.

- 19. Pour faire leurs cas, leurs personnes, leurs mœus, & leurs genres, ils n'ont point de particules separées comme nous: mais ils allongent leurs mots de quelques syllabes ou de quelques lettres, au commencement ou à la sin, & ils en changent quelques unes. Ainsi disent ils à l'imperatif, Bayou-baka, marche: mais à l'indicatif, Nayoubakayem, je marche. Et de même Babinaka, danse Nabinakayem, je danse. Ce qui a du rapport, avec la fasson dont se forment les Verbes Ebreus.
- 20. Les noms indéfinis & absolus, sont peuen usage parmy eus; sur tout les noms des parties du corps: mais ils sont presque toujours restreints à une premiere, à une seconde, ou à une troisiéme personne.
  - 21. La premiere personne se marque ordinairement par

une N. au commencement du mot: Nichie, ma teste. La seconde par un B. Bichie, ta teste. Et la troisiéme par une L. Lichie, sa teste.

22. Le genre neutre & absolu est exprimé par un T.

Tichic, la teste: Mais cela est peu en usage.

23. Ils ont des noms differens, pour parler aus personnes mêmes, & d'autres pour parler d'elles. Ainsi disent ils Baba, mon Pere: en parlant à luy: Et Youmaan, en parlant de luy. Bibi ma Mere, en parlant à elle, & Ichanum, en parlant d'elle. Ce qui avec la difference du langage des hommes & des semmes, des jeunes & des vieus, de l'entretien ordinaire, & des conseils de guerre, doit sans doute multiplier beaucoup les mots de leur langue.

24. Leurs noms propres, ont souvent de la signification, & sont pris de diverses rencontres, comme nous le verrons plus particulierement au Chapitre de la Naissance & de l'édu-

cation de leurs enfans.

25. Ils ne nomment jamais le nom d'une personne, en sa presence: Ou bien par respect ils ne le nomment qu'à

demy.

d'une femme: mais bien celuy des enfans: Ainsi ils diront, le Pere ou la Mere d'un tel: Ou bien ils diront le nom à moitie, comme par exemple, Mala, au lieu de dire Mala Kaali: &

Hiba pour Hibalomon.

- 27. Les Oncles & les Tantes, tout autant qu'il y a dans la ligne collaterale, sont nommez Peres & Meres par leurs Neveus. Ainsi l'Oncle est il appellé Baba, c'est à dire Pere. Mais quand ils veulent signifier expressement le vray & propre Pere, ils ajoutent par sois un autre mot, en disant Baba tinnaca.
- 28. Suivant cela, tous les Cousins s'appellent aussi Freres, & toutes les Cousines Sœurs.
- 29. Mais de Cousin à Cousine, le Cousin appelle sa Coufine, Youeilleri, c'est à dire proprement, ma femelle, ou mon accordée, parce que naturellement entr'eus; leurs Cousines, leur sont aquises pour femmes.

Poussinieres. L11 2 31. Ce

31. Ce sont icy ensuite, quelques traits de la naïveté & de l'élegance de leur langage. Nous ne serons pour la plupart que marquer ce que leurs mots signifient, sans exprimer les mots mêmes, pour ne les pas mettre deus sois sans necessité, parce que nous les donnerons cy-dessous en nôtre Vocabulaire.

32. Pour signifier qu'une chose est perduë, ou qu'elle est

rompue, ils disent ordinairement qu'elle est morte.

- 33. Ils nomment un Capucin Pere Noupa: Et le mot d' Noupa signifie en leur langue un Couvert ou un Appenty. De sorte que c'est comme s'ils disoient, que c'est un homme où il y a de quoy se mettre à couvert, à cause de son grand Capuce. Ils le nomment aussi par raillerie, une Guenon ou une Barbuë, à cause de sa longue Barbe.
- 34. Un Chrétien, un homme de Mer; à cause que les Chrétiens sont venus vers eus en des navires.
- 35. Un Lieutenant, La trace d'un Capitaine, ou Ce qui paroit aprés luy.
  - 36. Mon Gendre, Celuy qui me fait de petits enfans.
  - 37. Mon Cadet, Mamoitie. -
  - 38. Ma Femme, Moncœur.
  - 39. Un Garçon, Vn petits masle.
  - 40. Un Fille, Vne petite femelle.
- 41. Les Espagnols & les Anglois, Ennemis contresaits Etôutou noubi, parce qu'ils sont vétus, en les opposant à leurs Ennemis qui sont nuds, & qu'ils nomment simplement Etôutou, c'est à dire Ennemis.
- 42. Un Fol, Celuy qui ne voit goutte, ou qui n'a point de lumiere.
  - 43. La paupiere, la couverture de l'æil.

44. Les cils, le poil de l'æil.

- 45. La prunelle, le noyau de l'æil. 46. La lévre, le bord de la bouche.
- 47. Le menton, le soutien des dens.

48. Lecol, le soutien de la teste.

- 49. Lebras & une aile s'expriment par un même mot.
- 50. Le pouls l'ame de la main. Les Allemans font à peu prés

prés une composition semblable, lors qu'ils appellent un Gand, le soulier de la main.

51. Les doits, les petis ou les enfans de la main.

- 52. Le pouce, le Pere des doits, ou ce qui leur est opposé. C'est justement l'interes des Grecs.
- 53. Les Jointures, chose ajoutée, ils nomment encore ainsi une piece mise sur un habit.
  - 54. Lavessie, le vaisseau de l'urine.

55. Le jarret, ce qui tire la jambe.

56. La plante du pied, le dedans du pied.

57. Les orteils, les petis, ou les enfans du pied.

58. Dix, tous les doits de la main.

59. Vint, tous les doits des mains, & tous les orteils des pieds.

60. Un Pistolet, petite arquebuse.

61. Un Chandelier, ce qui tient quelque chose.

62. Des épines, le poil de l'arbre, ou les yeus de l'arbre.

63. L'arc-en-ciel, la plume ou le pannache de Dieu.

64. Le bruit du tonnerre, Trtrquetenni.

- 65. Cette langue, a aussi dans son abondance & dans sa naiveré, quelques défauts qui luy sont particuliers; dont toutesois il y en a quelques uns, qui luy doivent moins tourner à blâme qu'à louange.
- 66. Les Caraïbes ont en leur langue naturelle peu de noms d'injure & de moquerie; Et ce qu'ils disent ordinairement de plus offensif en leurs railleries, est, Tun'es pas bon, ou Tues adroit comme une Tortuë.
- 67. Ils ne savent pas non plus, les noms de plusieurs vices. Mais les Chrétiens ne leur en aprenent que trop. Ainsi l'on admire au langage de Canada, qu'il n'y a point de mot qui réponde à celuy de peché: Mais il saut tout dire ; Il n'y en a point aussi qui exprime la vertu.

68. Ils n'ont point de noms pour exprimer l'hyver, la

glace, la greste, ni la neige, car ils ne savent ce que c'est.

69. Ils ne peuvent exprimer, ce qui ne tombe point sous les sens: excepté qu'ils nomment quelques esprits & bons & mauvais: Mais hors de là ils n'ont point de mot pour signifier les autres choses spirituelles, comme l'entendement, l'au

L 11 3

mot de cœur.

70. Ils n'ont point aussi les noms des Vertus, des Sciences, des Arts, des Metiers, ni de plusieurs de nos armes & de nos outils, si ce n'est ce qu'ils en peuvent avoir appris, depuis leur commerce avec les Chrétiens.

71. Ils ne savent nommer que quatre couleurs, ausquelles ils rapportent toutes les autres: le blanc, le noir, le jaune,

& le rouge.

vint: Et encore l'expriment ils plaisamment, étant obligez comme nous avons dit, à montrer tous le doits de leurs

mains, & tous les orteils de leurs pieds.

73. Lors qu'ils veulent signifier un grand nombre, où leur conte ne peut atteindre, ou bien ils montrent leurs cheveus, ou le sable de la mer: Ou bien ils repetent plusieurs sois le mot de mouche, qui signisse beaucoup; Comme lors qu'ils disent en leur baragoin, Moy mouche, mouche Lunes,

pour faire entendre qu'ils sont fort âgez.

74. Enfin, ils n'ont point de comparatifs ni de superlatifs. Mais au défaut de cela, lors qu'ils veulent comparer les choses entr'elles, & qu'ils en veulent élever une au dessus de toutes les autres, ils expriment leur sentiment par une démonstration assez naïve & assez plaisante. Ainsi, quand ils ont dessein de representer ce qu'ils pensent des Nations Européenes dont ils ont la connoissance, ils disent de l'Espagnol & de l'Anglois, qu'ils ne sont point du tout bons: Du Hollandois, qu'il est bon comme la main, ou comme une coudée; Et du François, qu'il est comme les deus bras, qu'ils étendent en même tems, pour en montrer la grandeur. Aussi est ce la Nation Chrétienne, qu'ils aiment sur toutes les autres; Particulierement ceus des François qui ont été à la guerre avec eus. Carà ceus-là, ils font part de tout leur butin. Et toutes les fois qu'ils retournent de la guerre, bien que ces gens-là n'ayent pas été de la partie, ils ne laissent pas de leur envoyer de leurs dépouilles:

# CHAPITRE ONZIEME.

Du Naturel des Caraïbes, & de leurs Mœurs.

Es Caraïbes, dans leur naturel sont d'un temperament triste, réveuz & melancholique, la pesche, la fainéantise & la temperature de l'air, contribuent beaucoup à l'entretien de cette humeur: Mais ayant remarqué par leur propre experience, que cette fâcheuse constitution altere leur santé, & que l'esprit abbatu desséche les os, ils font pour la plupart une telle violence à leur inclination naturelle. qu'ils paroissent, gais agreables, & enjouëz en leur conversation, sur tout lors qu'ils ont un peu de vin dans là teste. Aussi ont-ils de la peine, comme les Bresiliens, à sous- De Eng frir la compagnie des melancoliques: Et ceus qui ont con- chap. 12. versé souvent avec eus, les ont toujours reconnus fort facetiens, & fort soigneus de ne laisser écouler aucun sujet de rire sans en profiter; & même, ils les ont veu souvent éclater en des occasions, où les plus gais d'entre nous faisoient à peine un souris.

Leurs entretiens entre eus, sont ordinairement de leur chasse, de leur pesche, de leur jardinage, ou de quelques autres sujets fort innocens; Et lors qu'ils sont en la compagnie des étrangers, ils ne se fâchent jamais des risées qui se font en leur presence, & ne les prenent pas, comme si l'on avoit dessein de se moquer d'eus. Toutesois, au lieu que les Soriquois, Nation de la Nouvelle France, se nomment eus mêmes, Sauvages, ne fachant ce que cela signifie, ces peuples s'offencent fort, si on leur donne ce nom-là, quand on leur parle. Car ils entendent ce mot, & disent qu'il n'appartient qu'aus bestes des bois. Ils ne veulent pas non plus être nommez Cannibales, bien qu'ils mangent la chair de leurs ennemis; Ce qu'ils font pour assouvir leur rage & leur vengeance, & non pour aucun goût qu'ils y trouvent plus delicieus, que dans les autres viandes dont ils se nourrissent : Mais on leur fait grand plaisir de les appeller Caraïbes, parce que c'est un 456 HISTOIRE MORALE, Chap.11

nom qui leur semble glorieus, marquant leur courage & leur generosité. Car en esset ce ne sont pas seulement les Apalachites du milieu déquels ils sont venus, qui par ce mot signifient un belliqueus, un vaillant homme, doué d'une sorce & d'une d'exterité particuliere au sait des armes. Les Arouagues même, leurs Capitaus ennemis, ayant souvent experimenté leur valeur, entendent par là, la même chose, bien qu'ils expriment aussi par ce mot, un Cruel, à cause des maus que les Caraïbes leur ont sait sentir. Tant y a que nos sauvages Antillois aiment si sort ce nom-là, qu'ils disent perpetuellement à nos gens, Toy François, moy Caraïbe.

Leurnaturel, au reste, est dous & benin; Et ils sont si ennemis de la severité, que si les Nations qui les tiennent pour Esclaves, comme sont les Anglois, qui par ruse en ont enlevé plusieurs des lieus de leur naissance, les traittent avec rigueur, ils en meurent souvent de regret. Mais par la douceur on gagne tout sur eus; tout au contraire des Négres, qui veulent être menez avec rudesse, autrement ils deviennent inso-

lens, paresseus, & infideles.

Ils nous reprochent ordinairement nôtre avarice, & le soin dereglé que nous avons d'amasser des biens pour nous & pour nos enfans, puisque la terre est si capable de donner la nourriture à tous les hommes, pourveu qu'ils veuillent prendre tant soit peu de peine à la cultiver. Aussi quant à eus, ils sont entierement libres du soucy des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus gras & plus dispos que nous ne sommes. En un mot, ils vivent sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude, n'ayant aucun desir d'aquerir des honneurs, ni d'amasser des richesses: méprisant l'or & largent, comme les anciens Lacedemoniens, & comme les Peruviens, & se contentant également, & dece que la nature les a fait être, & de ce que leur terre fournit pour leur entretien. Que s'ils vont à la chasse ou à la pêche, ou qu'ils abbatent des arbres pour faire un jardin, ou pour se bâtir des maisons, qui sont des occupations fort innocentes, & fort convenables à la nature de l'homme, ils font tout cela sans empressement, par maniere de divertissement & de recreation, & comme en se jouant.

Sur

Sur tout, ils s'étonnent quand ils voyent que nous estimons tant l'or, veu que nous avons le verre & le Cristal, qui, selon leur jugement, sont plus beaus, & par consequent plus à priser. Età ce propos, Benzoni, Historien Milanois, nous recite en son Histoire du Nouveau Monde, que les Indiens detestant l'avarice demesurée des Espagnols qui les subju-, guerent, prenoient une piece d'or, & disoient. Voicy le , Dieu des Chrétiens; Pourcecy ils viennent de Castille en ,, nôtre païs, pour cecy ils nous ont rendus esclaves, nous ont bannis de nos demeures, & ont commis des choses , horribles contre nous : pour cecy ils se sont la guerre entr'eus: pour cecy ils se tuënt les uns les autres: pour cecy , ils sont toûjours en inquietude, ils querellent, ils d'éro-, bent, ils maudissent, ils blasfement: En fin, pour cecy il n'v

, a ni vilenie, ni méchanceré où ils ne se portent.

Pour nos Caraïbes, quandils voyent les Chrétiens tristes & plein d'ennuy, ils ont acoutumé de leur en faire doucement , la guerre en leur disant, Compere (car c'est un mot qu'ils ont appris, & dont ils se servent ordinairement pour témoigner leur bonne volonté, comme leurs femmes aussi appellent nos Européenes, Commeres, pour une marque "d'amitié) tu es bien miserable d'exposer ta personne à de si "longs & de sidangereus voyages, & de te laisser ronger à , tant de sourcis & de craintes. La passion d'avoir des biens , te fait endurer toutes ces peines, & te donne tous ces fâ-, cheus soins: Et tu n'es pas moins en inquiétude pour les , bien que tu as déja aquis, que pour ceus que tu recherches " encore. Tu appréhendes continuellement que quelcun ne , te vole en ton païs ou sur mer, ou que tes marchandises ne ,, fassent naufrage, & ne soient englouties dans les eaus. Ainsi , tu vieillis en peu de tems, tes cheveus en blanchissent, ton ,, front s'en ride, mille incommoditez travaillent ton corps, ", mille chagrins te minent le cour, & tu cours à grand' haste , vers le tombeau. Que n'es-tu content des biens que ton "païs te produit? Que ne méprises tu les richesses comme nous? Et à cesujet, est remarquable le discours de quelques Bresiliens à Vincent le Blanc, Ces richesses, disoient-ils, 3: part. " que vous autres Chrétiens poursuivez à perte d'haleine chap. 15. Mmm

HISTOIRE MORALE, Chap. 11

458

, vous mettent-elles plus avant en la grace de vôtre Dieu?
, Vous empêchent-elles de mourir? Et s'emportent elles
, avec que vous au tombeau? Ils tenoient à peu pres le mêChap.13. me discours à Jean de Lery, comme il le rapporte en son Histoire.

Les Caraïbes, savent aussi fort bien & fort emsatiquement reprocher aus Européens, comme une injustice maniseste, , l'usurpation de leur Terre natale. Tu m'as chassé, dit ce , pauvre peuple, de Saint Christosse, de Niéves, de Monts, serrat, de Saint Martin, d'Antigoa, de la Gardeloupe, de , la Barboude, de Saint Eustache, &c. qui ne t'apparter, noient pas, & où tu ne pouvois legitimement prétendre. Let tu me menaces encore tous les jours de m'oster ce peu , de païs qui me reste. Que deviendra le miserable Caraïbe? , Faudrat-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? Ta , terre est, sans doute, bien mauvaise, puis-que tu la quittes , pour venir prendre la mienne: Ou tu as bien de la malice, , de venir ainsi de gayeté de cœur me persecuter. Cette plainte n'a pas un air trop Sauvage.

plainte n'a pas un air trop Sauvage.

Lycurgue ne permettoit pas à ses citoyens de voyager; craignant qu'ils ne prissent des mœurs étrangeres. Mais nos Sauvages auroient bien besoin de grand voyages, pour se débarbariser, s'il est permis de parler ainsi. Et cependant, ils

ne sont pas seulement exems de cette convoitise insatiable, qui fait entreprendre de si grans & si perilleus voyages aus Chrétiens, & traverser temerairement tant de terres & tant de mers: mais ils n'ont même nulle curiosité de voir les autres contrées du monde, aimant leur pais plus que tous ceus qu'on leur voudroit proposer. Et comme ils estiment que nous ne devrions pas être plus curieus, ni moins amateurs du nôtre, ils s'étonnent sort de nos voyages. En quoy, certes, ils ont l'honneur de ressembler à Socrate, à qui Platon

rend ce témoignage, qu'il étoit moins sorty d'Athenes pour voyager, que les boiteus & les aveugles: & qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes, ni de vivre sous d'autres loix; N'étant pas en ce point, non plus que ces Caraïbes, de l'opi-

nion des Perses, qui disent en commun proverbe, que celuy qui n'a point voyagé par le monde, resemble à un Ours.

En son Criton. Chap. II DES ILES ANTILLES.

Les Antillois ne sont pas seulement sans aucun desir de voyager; ils ne veulent pas même souffrir que l'on enmene personne des leurs en une terre étrangere, si ce n'est que l'on promette expressement, de le ramener bien-tost. Mais s'il arrive par malheur qu'il meure en chemin, il ne faut pas faire état de retourner jamais parmy eus; car ils vous prennent en une haine mortelle, & il n'y apoint de reconciliation à esperer.

Mais s'ils n'ont point de curiosité pour les choses qui sont éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qui sont proche d'eus; jusques là que si on ouvre un cossre en leur presence. il leur faut montrer tout ce qui est dedans, ou bien ils se tiendroient desobligez. Que s'ils agréent quelque chose de ce qu'ils y voyent, encore qu'il ne soit que de tres-petite valeur, ils donneront ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieus

pour l'avoir, afin de contenter ainsi leur inclination.

Pour le trafic, il est vray que lors qu'ils ont passé l'envie de ce dont ils ont traitté, & qu'ils ont reçeu en échange, ils s'en dediroient volontiers. Mais le secret pour leur faire tenir leur marché, est de leur dire qu'un marchand doit estre ferme en sa parole. Quand on les pique ainsi d'honneur, & qu'on leur reproche qu'ils n'ont pas plus de constance que des enfans, ils ont honte de leur legereté.

Le larcin est tenu pour un grand crime parmy eus. En quoy veritablement ils se montrent plus raisonnables que Lycurgue, qui nourrissoit en ce vice les enfans de Lacedemone, Plutarcomme en une occupation fort louable, pourveu qu'on s'en que en la aquitast finement & avec souplesse. Mais comme les Carai- Lycurbes haissent naturellement ce peché, aussi ne se voit-il point gue. au milieu d'eus; ce qui est assez rare chez les autres Sauvages: Car la plûpart sont larrons; Et de là vient que que lques unes Les lles

de leurs Iles en portent le nom.

Pour les Caraïbes, comme ils ne sont point enclins de leur nature à dérober, ils vivent sans désiance les uns des autres. Tellement que leurs maisons & leur heritages sont à l'abandon, sans portes ni clotures, comme les Historiens le té-voyage moignent des grans Tartares. Que si on leur derobe la de Carmoindre chose, comme pourroit être un petit couteau, pinen

des Lar-

avec

2110

avec quoy ils font mille petis ouvrages de menuyserie, ils estiment tant ce qui leur est utile, que cette perte est capable de les faire pleurer huit jours, & de les faire liguer avec leurs amis pour en tirer reparation, & pour se venger sur la personne qu'ils soupconneroient de ce larcin. Et en effet, dans les Iles ou ils ont leurs demeures prés des Chrétiens, ils ont souvent tiré vengeance de ceus qui leur avoient, à ce qu'ils disoient, pris quelques uns de leurs petis meubles. Aussi en ces lieus-là, lors qu'ils trouvent quelque chose de manque en leur maison, ils disent aussi tost, Vn Chrétien est venu icy. Et entre les griefs & les plaintes qu'ils font aus Gouverneurs de nôtre Nation, celle-cy est toujours en teste, Compere Gouverneur, tes matelots (ainsi nomment ils tous les habitans étrangers) ont pris en ma case un couteau, ou quelque autre menue piece de pareille nature. Les Guinois ne formeroient pas de telles plaintez. Car s'ils perdent quelque chose, ilsestiment qu'un de leurs parens trépassez s'en est venu saisir, parce qu'il en avoit affaire en l'autre monde.

Tous les interests des Caraïbes sont communs entr'eus. Ils vivent en grande union & s'entr'aiment beaucoup les uns les autres: ne ressemblant pas aus Asiatiques de Java, qui ne parlent pas mêmes à leurs freres, sans leur Poignard à la main, tant ils ont de désiance. Cette amour, que nos Sauvages se portent naturellement l'un à l'autre sait, que l'on ne voit que

fort peu de querelles & d'inimitiez entr'eus.

Mais s'ils ont été offensez, ou d'un étranger ou de quelcun de leur compatriotes, ils ne pardonnent jamais, & poussent à toute extremité leur vengeance. Ainsi lors que quelcun de ces abuseurs qu'ils nomment Boyez leur sait accroire que l'un de ceus qu'ils estiment sorciers, est aureur du mal qui leur est arrivé, ils ne manquent pas de rascher à le tuer s'ils peuvent, disant Yaraliatina, il m'a ensorcelé. Nebanebouibatina, je m'en vengeray. Et cette passion surieuse & desesperée de se venger, est celle qui les pousse, comme nous avons déja dit, à manger même à belles dens la chair de leurs ennemis, selon que nous en décrirons les particularitez en leur lieu. Cette animosité desordonnée, est le vice régnant universellement & tyranniquement parmy eus. Et il regne de même, presque

que sans exception, chez tous les Sauvages Americains. La vengeance des Canadiens est quelquefois bien plaisante: car elles les porte jusques à manger leurs pous parce qu'ils en ont été mordus. Si les Bresiliens se heurtent à quelque pierre, De Loy ils la mordent à belles dens, comme pour s'en venger. Et chap. 11. ainsi encore mordent ils les fléches, dont ils sont atteints dans les combats.

Sans avoir reçeu les loix de Lycurgue, les Caraïbes, par une secrette loy de nature, portent un grand respect aus vieillards, & les écoutent parler avec attention, témoignant, & par leur geste, & par un petit son de voix, qu'ils ont leurs discours pour agreables: Et en toutes choses, les jeunes deserent aus sentimens des Anciens, & se reglent sur leurs volontez. On dit qu'il en est de même au Bresil & en la Chine.

Les jeunes hommes Antillois, ne frequentent point de filles ni de femmes qu'ils ne soient mariez. Et l'on a remarqué, que les hommes sont d'ordinaire moins amoureus en ce paislà, que les femmes, comme en divers autres lieus de la Zone Torride. Hommes & femmes Caraïbes sont naturellement chastes, qualité bien rare entre les Sauvages. Et quand nos gens les considerent trop curieusement, & se rient de leur nudité, ils ont accoutumé de leur dire, Compere, il ne faut nous regarder qu'entre les deus yeus. Vertu digne d'admiration en un

peuple nud & barbare comme celuy-là.

On raconte du Capitaine Baron, qu'entre les diverses de scentes qu'il a fait avec les siens, à plusieurs reprises, en l'Ile de Monserrat, tenuë par les Anglois, il sit une sois un grand dégât dans les habitations voisines de la mer, qu'il en enleva un grand butin, & que parmy les prisonniers s'étant trouvé une belle Demoiselle, qui étoit semme de l'un des Officiers de l'Ile, il la fit conduire en l'une de ses maisons de la Dominique. Cette Demoiselle étant enceinte lors qu'elle fut enlevée, fut servie avec grand soin en ses couches, par les semmes des Sauvages de la même lle. Et bien qu'aprés cela, elle demeurât encore long tems parmy eus, ni le Capitaine Baron, ni aucun autre d'entr'eus, ne la touchérent jamais. Ce qui est sans doute, une grande retenuë pour de telles gens.

HISTOIRE MORALE, Chap. in

462

Il est vray, qu'une partie d'eus ont degeneré de cette chasteté, & de plusieurs autres vertus de leurs ancestres. Mais it
est certain aussi, que les Européens par leur pernicieus exemples, & par le mauvais traitement dont ils ont usé envers eus,
les trompant vilainement, faussant lachement en toute rencontre la foy promise, pillant & bruslant impitoyablement
leurs maisons & leurs villages, & violant indignement leurs
femmes & leurs filles, leur ont appris, à la perpetuelle infamie du nom Chretien, la dissimulation, le mensonge, la trahison, la persidie, la luxure, & plusieurs autres vices, qui leur
étoient presque inconnus, avant qu'ils eussent eu commerce
avec eus.

Au reste, ces Sauvages, tout Sauvages qu'ils sont, ont de la civilité & de la courtoisse au delà de ce qu'on pourroitsimaginer endes Sauvages; Ce n'est pas sans doute, qu'il n'y ait quelques Caraibes sort déraisonnables & sort abbrutis. Mais au moins pour la plupart, témoignent ils du jugement & de la docilité en beaucoup de rencontres, & ceus qui les ont pratiquez un long tems, ont remarqué en plusieurs divers traits d'honesteté & de reconnoissance, d'amitie & de generosité; Mais nous en parlerons plus particulierement au Chapitre de la réception qu'ils sont aus étrangers, qui leur vont rendre visite.

Ils ont aussi la proprieté en si grande recommandation (chose bien extraordinaire encore entre les Sauvages) & ont si grande horreur des ordures, que si l'on en avoit sait en leurs jardins où sont plantez leur Manioc & leurs Patates, ils les abandonneroient aussi tost, & ne voudroient plus se servir des vivres qui y seroient. Nous verrons plus amplement leur propreté & sur ce sujet & sur quelques autres, aus Chapitres de leurs Habitations & de leurs Repas.

15 79 0 0 0 0 15 15 15 513 (ESC 015 05)

CHA-

# CHAPITRE DOUZIEME.

De la simplicité naturelle des Caraîbes.

'Admiration étant fille de l'ignorance, on ne doit pas trouver étrange, que les Caraïbes, qui ont si peu de lumiere & de connoissance de toutes les belles choses, que l'étude & l'experience ontrenduës familieres parmy les Nations civilisées, soyent saiss d'un profond étonnement à la rencontre de tout ce dont ils ignorent la cause, & qu'ils foyent nourris dans une si grande simplicité, qu'on la prendroit en la plupart de ce pauvre peuple, pour une stupidité brutale.

Cette simplicité paroist, entr'autres choses, dans l'extréme peur qu'ils ont des armes à feu, lesquelles ils considerent avec une extréme admiration. Surtout, ils s'étonnent des fuzils: car encore pour les pieces d'artillerie & pour les mousquets, ils y voyent mettre le feu. Mais quant aus fuzils, ils ne peuvent concevoir, d'où il est possible qu'ils prennent seu: & ils crovent que c'est Maboya qui fait cét office. Ainsi nomment ils l'Esprit malin. Mais cette peur & cét étonnement leur font communs avec beaucoup d'autres Sauvages, qui n'ont rien trouvé de si étrange en leur rencontres avec les Européens, que ces armes qui jettent du feu, & qui de si loin percent & tuent ceus qu'elles rencontrent en droite ligne. Ce fut-là, avec le prodige de voir des hommes combattre à Garci-Cheval, la principale cause qui fit que les Peruviens tinrent son Comles Espagnols pour des Dieus, & qu'ils se soumirent à eus, mentaire avec peu de resistence. On dit que les Arabes même, qui cou- Royal rent le long des tivages du Jordain, & qui semblent devoir chap. 8. être plus aguerris, sont dans cette peur & dans cét éton nement.

Entre les marques de simplicite des Caraïbes, en voicy en- au Lecore deus bien considerables. Lors qu'il arrive une éclipse vam. de Lune, ils croyent que Maboya la mange, & dansent toute la nuit, faisant sonner des calebasses où il ya de peris caillous.

Voyage de des Hayes 464 HISTOIRE MORALE, Chap. 12

Et quand ils sentent quelque mauvaise odeur en un lieu, ils ont accoutumé de dire Maboya Cayeu eu, c'est à dire, le Diable est icy. Caima Loary, allons nous en à cause de luy, ou sauvons nous crainte de luy. Et même ils donnent le nom de Maboya, ou de Diable, à de certaines plantes, à de certains champignons de mauvaise odeur, & à tout ce qui est capable de leur donner de la frayeur.

Il y a quelque tems, que la plus grande partie des Caraïbes se persuadoient que la poudre à Canon étoit la graine de quelque herbe: Et il s'en est trouvé, qui en ont demandé pour en semer en leurs jardins. Et même quelques uns, quoy qu'on leur en ait pû dire, en ont jetté en terre, dans la creance qu'elle produiroit aussi aisément que de la graine de Chous: Imagination, toutefois, moins grossiere que celles de ces brutaus de Guinée, qui, la premiere fois qu'ils virent des Européens, pensoient que les marchandises qu'on leur apportoit, comme toiles, couteaus, & armes à seu, croissoient sur la terre ainsi Preparées, de même que les fruits des Arbres, & qu'on n'a-Voit qu'à les cueillir. Cela n'est pas, sans doute, à beaucoup prés si pardonnable, que la simplicité de nos Caraïbes. Et l'on peut encore alleguer, pour excuser cette simplicité, ou du moins pour la faire trouver plus supportable, la stupidité de ces Americains, lesquels au commencement de la découverte du Nouveau Monde, s'imaginoient que les Cheval & le Cavalier étoient une même chose, comme les Centaures Montag- des Poëtes: Et de ces autres, qui aprés avoir été vaincus, vene en se nant demander paix & pardon aus hommes, & leur apporter de l'Or & des viandes, en allerent autant offrir aus chevaus, avec une Harangue toute pareille à celle qu'ils faisoient aus hommes, prenant le hannissement de ces animaus pour un langage de composition & de tréve. Et pour faire la cloture de ces exemples, nous ajoûterons seulement la niaiserie de

GATCIlasse 1.9. chap. 16.

essais b.t. shap. 8.

De Lery ces mêmes Indiens de l'Amerique, qui croyoient tout franchap. 16. GATES-

lasse l.9. voyoient les uns aus autres, étoient des couriers & des espions chap. 29. parlans & voyans, & declarans les actions les plus secrétes: Et dans cette croyance, redoutans un jour l'œil & la langue de l'une de ces lettres, ils la cacherent sous une pierre, pour

chement, que les lettres missives que les Espagnols s'en-

man-

manger en liberté quelques melons de leurs maitres. Enfin l'on n'aura pas sujet de trouver si étrange, que les Caraïbes avent pris de la poudre à Canon qui leur étoit inconnuë, pour de la graine à semer, puis qu'il s'est même trouvé des gens en France, qui vivant éloignez des lieus où se fait le sel, croyoient par une imagination toute semblable, qu'il se recueilloit dans les jardins. Il arriva aussi il y a peu d'années, qu'une femme habitante de la Martinique, ayant envoyé plusieurs livres de Caret, & de Tabac à une marchande de Saint-Caret est Malo, comme cette femme eut vendu sa marchandise, elle une espeen donna avis à sa correspondante à la Martinique, & luy le de manda qu'elle luy conseilloit de planter à l'avenir beaucoup Tortuë: de Caret en son jardin, plutôt que du Tabac, parce que ce Caret étoit beaucoup plus cher en France, & qu'il ne se pourrissoit pas dans le navire comme le Tabac. Mais voyons ce qui se presente encore à dire, sur la simplicité naturelle des Sauvages Antillois.

C'est une chose plaisante, que ces pauvres gens sont si simples, que bien qu'ils ayent chez eus force belles Salines, neantmoins ils n'oseroient s'en servir dans leur ordinaire, estimaus le Sel extrémement contraire à la santé & à la conservation de la vie. Aussi ne leur arrive-til jamais d'en manger ni d'en assaisonner leur viandes. Et quand ils voyent nos gens en user, ils leur disent, par une compassion digne de compassion, Compere, tu te fais mourir. Mais au lieu de sel, ils pimentent

étrangement tous leurs mets.

Ils ne mangent point non plus entr'eus, de Pourceau, qu'ils nomment Coincoin & Bouirokou: ni de Tortue, qu'ils appelent Catallou, bien que ces animaus se trouvent en grande abondance en leur pais. Et ils s'en abstiennent pour les plus niaises raisons du monde. Car pour le Pourceau, ils apprehendent d'en goûter, de peur que leurs yeus n'en deviennent petis comme ceus de cette beste. Or c'est, à leur avis, la plus grande de toutes les diformitez, que d'avoir de peris yeus. Et cependant, il ny en a guéres d'entr'eus, qui ne les avent tels. Quant aus Tortuës, la raison n'en est pas moins ridicule. Ils ne s'en nourrissent point, disent-ils, de crainte que s'ils en mangeoient, ils ne participassent à la lourdise & à la stupidité de cet animal. Nnn

Paul. le jeune en fes Relations de la Mouvelle France.

De Lery chap.11.

Pirard au Traitze des Animaus des Indes Orientales c. 2. Vincent le Blanc. Garcilasse 1.8. ehap. 7.

Les peuples Sauvages sont ainsi remplis d'imaginations particulieres & grotesques, en matiere de repas. Pour exemple, les Canadiens s'abstiennent de Moules par une certaine fantaisse: mais ils sont si bestes qu'ils ne sauroient donner la raison de cette abstinence. Ils ne jettent point aus chiens les os de Castor, de peur que l'ame de cette beste ne l'aille dire aus autres Castors, & ne les fasse suir du pais. On dit aussi qu'ils ne mangent point la moëlle de l'épine du dos d'aucun animal, de peur d'avoir mal au dos. Les Bresiliens ne mangent point d'œufs de poule, estimant que c'est du poison. Ils ne mangent point non plus de Cannes, ni d'aucun autre animal qui marche lentement, ni de poissons qui ne nagent pas viste, de crainte d'aquerir la lenteur de ces bestes-là. Les Maldivois ne mangent point de Tortue, non plus que les Caraïbes, mais c'est à cause de la conformité qu'elles ont, à leur avis; avec l'homme. Les Calecutiens, & quelques autres Orientaus, ne goustent jamais de chair de Buffle, de Vache, ni de Taureau, parce qu'ils croyent que les ames humaines, au sortir du corps, vont animer celuy de ces bestes. Enfin, certains Peruviens de la Province de Pastu, me mangent absolument d'aucune chair: Et si on les presse d'en gouter seulement.

Outre les marques que nous avons déja produites de leur niaiserie & de leur simplicité, on trouve encore celle-cy. C'est qu'ils sont si grossiers, qu'ils ne savent pas conter un plus grand nombre que celuy des doigts de leurs mains, & des orteuils de leurs pieds, qu'ils montrent pour signifier ce nombre-là; le surplus leur étant un nombre in nombrable, De sorte qu'ils n'auroient guarde d'estre propres à estre banquiers. Bien au contraire des Chinois, qui sont asavans à conter, qu'en un moment ils font des contes, sans saute, où nous ferions bien empeschez.

ils répondent qu'ils ne font pas des chiens. Tous ces exemples sont mis en avant, pour faire voir que l'apprehension des Caraïbes de manger du Sel, du Pourceau & de la Tortuë, ne les doit pas faite estimer les plus bourrus & les plus extra-

vagans de tous les Sauvages.

Mais les Caraïbes, ont le Privilege de n'estre pas la seule Nation du monde, a qui l'on puisse reprocher cette igno-

rance

Voyage. fait aus Indes Orienrales en 1630.

Chap.12 DES ILES ANTILLES.

467

rance. Cat elle s'est trouvée aussi chez les Peuples de Madagascar & de Guinée, pour n'alléguer que ceus-là. Et même les Anciens Historiens nous disent, que certains Peuples ne savoient conter que jusqu'à cinq, & d'autres jusques à quatre.

Les Guinois ayant conté jusqu'à dix, avoient acoutumé de faire une marque & puis de recommencer. Certains Sauvages du Septentrion de l'Amérique, pour exprimer un grand nombre qu'il leur est impossible de nommer, se servent d'une demonstration bien facile, prenant leurs cheveus ou du sable à pleines mains; Comparaisons, qui se voyent en plusieurs endroits dans les Saintes Ecritures. Les Antillois, ont aussi leur invention pour suppléer au defaut du conte; car quandil leur faut aller à la guerre & se trouver prests au rendez-vous general, à jour nommé, ils prenent chacun l'un aprés l'autre, un égal nombre de pois, en leur assemblée solennelle, comme trois ou quatre dizaines, & quelque nombreau dessous de dix, s'il en est besoin, selon qu'ils ont resolu d'avancer leur entreprise. Ils versent ces pois dans une petite Calebasse, & chaque matin ils en ostent un, & le jettent : lors qu'il n'y en reste plus, c'est à dire que le tems arresté pour leur partement est écheu, & qu'ilse faut mettre en état de marcher le lendemain. Ou bien ils font chacun autant de nœuds en une petité corde, & en dénouënt un chaque jour: Et quandils sont venus au dernier, ils se trouvent au rendez-vous. Quelquefois aussi ils prenent de petis morceaus de bois, sur léquels ils font autant de crans, qu'ils veul'ent employer de jours à leur preparation. Tous les jours ils coupent une de ces marques: & lors qu'ils ont la derniere, ils se vont rendre au lieu assigné.

Les Capitaines, les Boyez, les Vieillards, ont l'esprit plus fubtil que le commun, & par une longue experience jointe à la traditive de leurs ancestes, ils ont acquis une grossiere connoissance de plusieurs astres, d'où vient qu'ils content les mois par Lunes, & les années par Poussiniéres prenant garde à cette constellation. Ainsi quelques Peruviens regloient leurs années sur les recoltes. Les Montagnars de Canada observent le nombre des nuits & des Hyvers, & les

Nnn 2

Sori-

Soriquois content par Soleils. Mais, bien que les plus judicieus parmy nos Caraïbes, discernent les mois & les années, & qu'ils remarquent les disferentes saisons, ils n'ont neantmoins aucuns monumens d'antiquité, & ne peuvent dire combien de tems il y a, que les premiers de leur Nation vinrent du Continent habiter les Iles: Mais seulement ils ont donné à entendre que ni eus, ni leurs peres, ni leurs grands peres, ne s'en souvenoient point. Ils ne sauroient dire non plus, ni quel âge ils ont, ni dépuis quand precisement, les Espagnols sont arrivez en leur païs, ni beaucoup d'autres choses semblables. Car ils ne marquent rien de tout cela, & ils ne sont nul état de ces connoissances.

# CHAPITRE TREZIEME.

De ce qu'on peut nommer Religion parmy les Caraïbes.

An Live des Quest. Tufcule.

L n'est point de Nation si Sauvage, ni de Peuple si Barbare, qui n'ait quelque opinion & quelque croyance de la Divinité, disoit autresois le Prince de l'Eloquence Romaine. Et ailleurs, la nature même a imprimé la connoissance de la Divinité en l'Esprit de tous les hommes. Car quelle nation, ou qu'elle forte d'hommes y a til, qui n'ait sans l'avoir appris d'aucun, un sentiment naturel de la Divinité? On admire sans doute, avec juste raison, ces belles lumierés, qui fortent de la bouche d'un homme envelopé dans les tenebres du Paganisme. Mais il semble, qu'il est aujourd'huy bien malaisé de verifier les fameuses paroles de cet incomparable Orateur. Car les pauvres Sauvages de l'ancien peuple des Antes au Perou, & des deus Provinces des Chirhuanes ou Cheriganes; Ceus de la plupart des païs de la Nouvelle France, de la nouvelle mexique, de la nouvelle Hollande, du Bresil, des nouveaus Pais-bas, de la Terre del Fuego, des Arouagues, des Habitans du fleuve de Cayenne, des lles des larrons & quelques autres, n'ont à ce que rapportent les Historiens, aucune espece de Religion, & n'adorent nulle puisfance souveraine.

Ceus

Ceus aussi qui ont conversé parmy les Caraïbes Insulaires, font contrains d'avouer, qu'ils ont presque étouffé par la violence de leurs brutales passions, toute la connoissance que la nature leur donnoit de la Divinité, qu'ils ont rejetté toutes les adresses & les lumieres qui les y conduisoient, & qu'en suitte, par un juste jugement de Dieu, ils sont demeurez dans une nuit si affreuse, qu'onne voit parmy eus, ni invocation. ni Ceremonies, ni sacrifices, ni enfin exercice ou assemblée quelconque de devotion. Ils n'ont pas même de nom pour exprimer la Divinité, bien loin de la servir. De sorte, que quand on leur veut parler de Dieu, il leur faut dire. Celuy qui a crée le Monde, qui a tout fait, qui donne la vie & la nourriture à toutes les creatures vivantes, ou quelque chose de semblable. Ainsi sont ils aveuglez & abrutis à tel point, qu'ils ne reconnoissent pas le Seigneur de la nature, en cet admirable ouvrage de l'univers, où luy même a voulu fe peindre de mille couleurs immortelles, & faire voir comme à l'œil son adorable puissance. Ainsi demeurent-ils sourds à la vois d'une infinité de creatures, qui leur prêchent continuellement un Createur. Ainsi usent-ils tous les jours des biens de leur souverain Maitre, sans pense qu'il en est l'Auteur, & sans en rendre graces à sa bonté, qui les leur communique si liberalement.

Ils disent que la Terre est la bonne Mere, qui leur donne toutes les choses necessaires à la vie. Mais leur esprit tout de terre, ne s'éleve pas jusques à ce Pere Tout-puissant & Tout-misericordieus, qui de ses propres mains à sormé la Terre, & qui par une continuelle influence de sa Divinité, luy donne tous les jours la vertu de porter leur nourriture. Que se on leur parle de cette Essence Divine, & qu'on les entretienne des mysteres de la Foy, ils écoutent sort patienment tout le discours: Mais aprés qu'on à achevé, ils répondent comme par moquerie, Compere tu es sort eloquent, tu es mouche manigat, c'est à dire sort adroit, je voudrois aussi bien parler que toy. Même ils disent comme les Bresiliens, que s'ils se laissoient persuader à de tels discours, leurs voisins se moqueroient d'eus.

Quelcun d'entre les Caraïbes travaillant un jour de Di-

HISTOTRE MORALE. Chap. 13

470

"manche, Monsieur du Montel rapporte qu'il luy dit, celuy "qui a fait le Ciel & la Terre sera fâché contre toy dece que "tu travailles aujourd'huy: Car il a ordonné ce jour pour "son service. Et moy luy répondit brusquement le Sauvage, je suis fâché contre luy: Car tu dis qu'il est le Maitre du Mond de, & des saisons. C'est donc luy, qui n'a pas envoyé la pluye en son tems, & qui a fait mourir mon Manioc & mes Patates, par la grande sécheresse. Puis qu'il m'a si mal traitté, je veus travailler tous les Dimanches pour le fâcher. Voyez jusqu'où va la brutalité de ces miserables. Ce discours-là, se pe Lery rapporte à celuy de ces insensez de Toupinambous, qui sur ce qu'on leur avoit dit que Dieu étoit l'Auteur du tonnerre, argumentoient qu'il n'étoit pas bon, puis qu'il se plaisoit à les

épouvanter de la sorte. Retournons aus Caraïbes.

Ceus de cette même Nation, qui habitent au Continent Meridional de l'Amerique, n'ont aucune Religion non plus que ces Insulaires. Quelques uns d'entr'eus respectent bien le Soleil & la Lune, qu'ils estiment estre animez. Mais pourtant ils ne les adorent pas, ni ne leur offrent ni sacrissent chose qui soit. Il est vray-semblable, qu'ils ont encore retenu cette veneration pour cesseus grands luminaires, qu'ils l'ont dije retenuë des Apalachites, avec léquels leurs predeces seurs ont sejourné autrésois. Nos insulaires n'ont pas même conservé cette traditive, mais voicy tout ce qu'on peut nommer Religion parmy eus, & qui en porte quelque grossière Image.

Ils ont un sentiment naturel de quelque Divinité, ou de quelque puissance superieure & bienfaisante, qui reside es Cieus, ils disent, qu'elle se contente de joüyr en repos des douceurs de sa propre selicité, sans s'offenser des mauvaises actions des hommes, & qu'elle est douée d'une si grande bonté, qu'elle ne tire aucune vengeance de ses ennemis, d'où vient, qu'ils ne luy rendent ni honneur ni adoration, & qu'ils interpretent ces tresors de Clemence qu'elle déployes liberalement envers eus, & cette longue patience, dont elle les supporte, ou à une indisserence qu'elle

a, pour la conduite des hommes.

gens

Ils crovent donc deus sortes d'Esprits, les uns bons, les autres mauvais. Ces bons Esprits sont leurs Dieus. Et ils les appellent en general Akamboue, qui est le mot que disent les hommes: Et Opoyem, qui est celuy des femmes. Il est vray que le mot d'Akamboné, signifie simplement un Esprir, & de la vient qu'il se dit aussi de l'Esprit d'un homme. Mais tant ya, qu'ils ne l'appliquent point aus Esprits malins. Ces bons Esprits qui sont leurs Dieus, sont plus particulierement exprimez par les hommes sous le mot dicheiri, & par les femmes, sous celuy de Chemyn, que nous ne pouvons tourner que par celuy de Dieu, & Chemignum, les Dieus. Et chacun parlant de son Dieu en particulier, dit Icherrikon, qui est le mot des hommes, & Nechemérakou, qui est celuy des femmes. Mais les hommes & les femmes nomment le mauvais Esprit, qui est leur Diable Mapoya, ou Maboya, comme disent tous les François. Mais les Caraïbes prononcent icv le B, à l'allemande, Cirlie & L.

Ils croyent que ces bons Esprits, ou ces Dieus, sont en grand nombre, & dans cette pluralité, chacun s'imagine en avoir un pour soy en particulier. Ils disent donc que ces Dieus ont leur demeure au Ciel, mais ils ne savent ce qu'ils y sont, & d'eus mêmes ils ne s'avisent point de les reconnoitre, comme les Createurs du monde, & des choses qui y sont. Mais seulement quand on leur dit, que le Dieu que nous adorons a fait le Ciel & la Terre, & que c'est luy qui fait produire à la terre nôtre nourriture, ils répondent, ouy, ton Dieu a fait le Ciel & la terre de France, & y fait venir ton blé. Mais nos Dieus ont sait nôtre pais, & sont croitre nôtre Manioc.

Quelques-uns disent, qu'ils appellent leurs saus Dieus des Rioches; Mais c'est un mot qui n'est pas de leur langue, il vient de l'Espagnol. Nos François le disent aprés les Espagnols. Et si les Caraïbes s'en servent ce n'est pas entr'eus, mais seulement parmy les Etrangers. De tout ce que dessus il appert, que bien que ces Barbares ayent un sentiment naturel de quelque Divinité, ou de quelque puissance superieure, il est messé de tant d'extravagances, & enveloppé de si prosondes tenebres, que l'on ne peut dire que ces pauvres

HISTOIRE MORALE, Chap.13

gens ayent connoissance de Dieu. En effet, les Divinitez qu'ils reconnoissent, & auquelles ils rendent quelque hommage, sont autant de Demons, qui les seduisent, & qui les tiennent enchainez sous leur damnable servitude. Bien que quant à eus neantmoins, ils les distinguent d'avec les Esprits malins.

Ils n'ont aucuns Temples ni Autels, qui soyent particulierement dediez, à ces pretenduës Divinitez qu'ils reconnoissent, ils ne font aussi aucun Sacrifice à leur honneur de chose qui ait eu vie; Mais ils leur font seulement des offrandes de Cassaue, & des primices de leurs fruits; Sur tout, quand ils crovent avoir esté gueris par eus de quelque maladie, ils font un vin, ou un festin à leur honneur, & pour reconnoissance, ils leur offrent de la Cassaue & du Ouïcou. Toutes ces offrandes sont nommées par eus Anacri. Leurs maisons étant faites en ovale, & le toit allant jusqu'à terre, ils mettent à l'un de bouts de la case leurs offrandes, dans des vaisseaus, selon la nature de la chose, sur un ou sur plusieurs Matoutous, ou petites tables tissues de jonc & de feuilles de Latanier. Chacun dans sa case peut saire ces offrandes à son Dieu; mais quand c'est pour l'evoquer, il faut un Boyé: Toutes ces offrandes ne sont accompagnées d'aucune adoration. ni d'aucunes prieres, & elles ne consistent, qu'en la presentation même des ces dons.

Ils évoquent aussi leurs saus Dieus, lors qu'ils souhaittent leur presence. Mais cela se doit faire par l'intervention de leurs Boyez, c'est à dire de leurs Prétres, ou pour mieus dire de leurs Magiciens, & ils sont cela principalement en quatre occasions. 1. Pour demander vengeance de quelcun qui leur a fait du mal, & attirer quelque punition sur luy. 2. Pour être gueris de quelque maladie dont ils sont affligez, & pour en savoir l'issue. Et quand ils ont esté gueris, ils sont des Vins comme on les appelle aus lles, c'est à dire des assemblées de réjouissance, & de débauches en leur honneur, comme pour reconnoissance, Et leurs Magiciens, sont aussi parmy eus l'ossice de Medecins: joignant ensemble la Diablerie & la Medecine, & ne saisant point de cure, ni d'application de remedes, qui ne soit un acte de superstition. 3. Ils les consul-

rent encore sur l'evenement de leurs guerres. 4. Enfin ils évoquent ces Esprits-là par leurs Boyez, pour obtenir d'eus, qu'ils chassent le Maboya, ou l'Esprit malin. Mais jamais ils n'évoquent le Maboya luy même, comme quelques uns se sont imaginez.

Chaque Boyé, a son Dieu particulier, ou plutost son Diable samilier, lequel il évoque par le chant de quelques paroles, accompagné de la sumée de Tabac, qu'ils sont bruler devant ce Demon, comme un parsum qui luy est sort agreable,

& dont l'odeur est capable de l'attirer.

Quand les Boyez évoquent leur Demon familier, c'est toujours pendant la nuit, & il faut bien prendre garde de ne porter aucune lumiere, ni aucun seu dans la place où ils exercent ces abominations, car ces Esprits de tenebres, ont en horreur toute sorte de clarté. Et lors que plusieurs Boyez évoquent ensemble leurs Dieus, comme ils parlent, ces Dieus, ou plûtôt ces Demons, s'injurient & querellent, s'attribuant l'un à l'autre la cause des maus de quelcun, & il semble qu'ils sebattent.

Ces Demons, se nichent souvent dans des os de mort, tirez dusepulcre, & envelopez de Cotton, & rendent par là des oracles, disant que c'est l'ame du mort. Ils s'en servent pour ensorceler leurs ennemis, & pour cet effet les sorciers envelopent ces os, avec quelque chose qui soit à leur ennemy. Ces Diables, entrent aussi quelquéfois dans les corps des femmes, & parlent par elles. Quandle Boyé, ou le Magicien a obligé par ses charmes le Diable qui luy est familier, à comparoitre, il dit, qu'il luy apparoit sous des formes differentes, & ceus qui sont aus environs du lieu, où il prattique ses damnables superstitions, disent, qu'il répond clairement aus demandes qu'on luy fait, qu'il predit liffue d'une guerre ou d'une maladie, & qu'aprés que le Boyé s'est retiré, que le Diable remuë les vaisseaus, & fait comme claquer des mâchoires, de sorte, qu'il semble qu'il mange & qu'il boive les presens, qu'on luy avoit preparez, léquels ils nomment Anacri; Mais que le lendemain, on trouve qu'il n'y a pas touché. Ces viandes profanes, qui ont esté souillées par ces malheureus Esprits, sont reputées si saintes par ces Magiciens & par le 000 peu474 HISTOIRE MORALE, Chap. 13

peuple qu'ils ont abusé; qu'il n'y a que les vieillards, & les plus considerables d'entr'eus, qui ayent la liberte d'en goûter: & même ils n'oseroient s'y ingerer, si ce n'est qu'ils ayent une certaine netteté de corps, qu'ils disent estre requise en tous ceus, qui en veulent user.

Aussi tôt que ces pauvres Sauvages ont quelque mal ou quelque douleur, ils croyent que ce sont les Dieus de quelcun de leurs ennemis, qui les leur ont envoyez: Et ont recours au Boyé, qui consultant son Demon, leur apprend que c'est le Dieu d'un tel, ou d'un tel qui leur a causé ces maus-là. Et de là viennent des haines & des vengeances contre ceus, dont les Dieus les ont ainsi traittez.

Outre leurs Boyez ou Magiciens, qui sont grandement respectez & honorez parmy eus, ils ont des Sorciers, au moins les croyent ils tels, qui â ce qu'ils disent envoyent sur eus des charmes, & des sorts dangereus & sunesses, & ceus qu'ils estiment tels, ils les tuent quand ils les peuvent attraper. C'est bien souvent un pretexte pour se désaire de leurs ennemis.

Les Caraïbes, sont encore sujets à d'autres mans qu'ils difent venir du Mahoya, & ils se plaignent souvent qu'il les bat. Il est vray, que quelques Personnes de merite qui ont conversé quelque tems parmy ce pauvre Peuple, sont persuadez qu'ils ne sont ni poursuivis, ni battus essectivement par le Diable: & que toutes les plaintes & les recits épouvantables qu'ils sont sur ce sujet, sont sondez sur ce qu'étans d'un naturel sort melancolique, & ayant pour la plupart la ratte grosse & ensiée, ils sont souvent des songes affreus & terribles, où ils s'imaginent que le Diable leur apparoit, & qu'il les bat à outrance. Ce qui les sait reveiller en surfaut, tout essrayez. Et à leur réveil, ils disent que Mahoya les a battus; En ayant l'imagination tellement blessée, qu'ils en croyent sentir la douleur.

Mais il est tres constant, par le témoignage de plusieurs autres personnes de condition, & d'un rare savoir, qui ont se journé assez long tems en l'Île de Saint Vincent, qui n'est habitée que de Caraïbes, & qui ont aussi veü ceus de la même Nation qui demeurent au Continent de l'Amerique Meri-

diona-

dionale: que les Diables les battent effectivément, & qu'ils montrent souvent sur leurs corps, les marques bien visibles des coups qu'ils en ont reçeu. Nous apprenons aussi, par la relation de plusieurs des Habitans François de la Martinique, qu'étans allez au quartier de ces Sauvages, qui demeurent dans la même Ile. Ils les ont souvent trouvez faisant d'horribles plaintes, de ce que Maboya les venoit de mal traitter, & disans qu'il étoit Mouche fâche contre Caraïbes, de sorte qu'ils estimoyent les François heureus, de ce que leur Ma-

boya ne les battoit point.

Monsieur Du Montel, qui s'est souvent trouvé en leurs Assemblées & qui à conversé fort familierement & un long tems avec ceus de cette Nation qui habitent l'Île de Saint Vincent, & même avec ceus du Continent Meridional, rend ,, ce témoignage sur ce triste sujet. Dans l'ignorance & dans , l'Irreligion où vivent nos Caraïbes, ils connoissent par ex-, perience, & craignent plus que la mort, l'Esprit malin, , qu'ils nomment Maboya: car ce redoutable ennemy leut "apparoit souvent en des formes tres-hydeuses. Sur tout , cet impitoyable & sanguinaire bourreau, assamé de meurtres dés l'origine du monde, outrage & blesse cruellement , ces miserables, lors qu'ils ne se disposent pas assez pronte-, ment à la guerre. De sorte, que quand on leur reproche la , passion si ardente qui paroit en eus, pour l'effusion du sang , humain, ils répondent, qu'ils sont obligez à s'y porter mal-", gré qu'ils en ayent, & que Maboya les y contraint.

Ces pauvres gens, ne sont pas les seuls que l'ennemy du Genre humain traitte comme ses esclaves. Divers autres Peuples Barbares, portent tous les jours en leurs corps de sanglantes marques de ses cruautez. Et l'on dit que les Bressliens fremissent & suent d'horreur, dans le souvenir de ses apparitions, & m'eurent quelquésois de la seule peur qu'ils ont, du mauvais traittement qu'il leur fait. Aussi se trouve til quelques unes de ces Nations, qui flattent ce vieus Dragon, & qui par adorations, par offrandes, & par Sacrisses, tâchent d'adoncir sarage & d'appaiser sa sureur; Comme entre autres, pour se point parler des Peuples de l'Orient, quelques Floridiens, & les Canadiens. Car c'est la raison qu'ils donnent

476 HISTOIRE MORALE, Chap. 13

du service qu'ils luy rendent. On assure, que les Juiss même se sont portez à faire quelquésois des offrandes à ce Demon, pour estre delivrez de ses tentations & de ses pieges. Et l'un de leurs Auteurs cite ce Proverbe comme usité parmy cus: Donnez un present à Samaël, au jour de l'expiation

Elie dans son Thisby.

Mais, quelque crainte que les Caraïbes puissent avoir de leur Maboya, & quelque rude traittement qu'ils en reçoivent, ils ne l'honorent ni d'offrandes, ni de prieres, ni d'adoration, ni de sacrifices. Tout le remede dont ils usent contre ses cruelles vexations, c'est de former le mieus qu'ils peuvent de petites images de bois, ou de quelque autre matiere solide, a l'imitation de la forme où ce esprit malin leur est apparu. Ils pendent ces images à leur col, & disent, qu'ils en éprouvent du soulagement: Et que Maboya les tourmente moins, quand ils les portent. Quelquesois aussi, à l'imitation des Caraïbes du Continent, ils se servent pour l'appaiser, de l'entremise des Boyez, qui consultent leurs Dieus sur ce sujet, de même qu'en ces rencontres, ceus du Continent ont recours à leurs Sorciers, qui sont en grande recommandation parmy eus.

Car bien que les Caraïbes de ces quartiers-là, soyent tous generalement affez rusez, neantmoins, ils ont parmy eus certains Esprits adroits, qui pour se donner plus d'autorité & de reputation parmy les autres: leur font accroire qu'ils ont des intelligences secrettes avec les Esprits malins, qu'ils nomment Maboyas, de même que nos Caraïbes Insulaires, dont ils sont tourmentez, & qu'ils apprenent d'eus, les choses les plus cachées. Ces gens, sont estimez parmy ces Peuples sans connoissance de Dieu, comme des Oracles, & ils les consultent en toutes choses, & s'arrétent superstitieuse. ment à leurs réponses: Ce qui entretient des inimities irreconciliables parmy eus, & qui est cause bien souvent, de plusieurs meurtres. Car quand quelcun est mort, ses parens & ses alliez ont de coutume de consulter le Sorcier pourquoy il est mort? Que si le Sorcier répond, que celuy-cy ou celuylà, en est la cause, ils n'auront jamais de repos, tant qu'ils ayent fait mourir celuy que le Piais (ainsi nomment-ils le Sorcier en leur langue) aura marqué. Les Caraibes des Iles, imi-

DES ILES ANTILLES. Chap.13

tent aussi en cela, la coutume de leurs Confreres, comme

nous l'avons de ja representé cy dessus.

Mais c'est une chose assurée, & que tous ces Sauvages reconnoissent tous les jours eus-mêmes par experience, que le Malin n'a pas le pouvoir de les maltraitter, en la Compagnie d'aucun des Chrétiens. Auss, dans les Iles où les Chrétiens sont meslez avec eus, ces malheureus étant persecutez par ce maudit adversaire, se sauvent à toute bride dans les plus prochaines maisons des Chrétiens, où ils trouvent un azile & une retraitte assurée, contre les violentes attaques de ce furieus agresseur.

C'est aussi une verité constante, & dont l'experience journaliere fait foy dans toute l'Amerique, que le Saint Sacrement du Batême étant conferé à ces Sauvages, le Diable ne les bat & ne les outrage plus tout le reste de leur vie. Il sembleroit aprés cela, que ces gens dévroient souhaitter avec passion d'embrasser le Christianisme, pour se tirer une bonne fois des griffes de ce Lyon rugissant. Et de vray, dans les momens qu'ils en sentent les cruelles pointes en leur chair, ils se souhaittent Chrétiens, & promettent de le devenir. Mais aussi-tost que la douleur est passée, ils se moquent de la Religion Chrétienne & de son Batême. La mê- bia p. 164 me brutalité se trouve parmy le peuple du Bresil.

#### Chap. 14

### CHAPITRE QUATORZIEME.

Continuation de ce qu'on peut appeller Religion parmy les Caraïbes : de quelques unes de leurs Traditions : & du fentiment qu'ils ont de l'immortalité de l'ame.

T Ous avons veu dans le Chapitre precedent, comment les Esprits de tenebres, épouvantent durant la nuit par des spectres hideus, & des representations effroyables les miserables Caraïbes, & comment pour les entretenir dans leur erreur, & dans une crainte servile de leur pretendu pouvoir, ils les chargent de coups s'ils n'acquiescent prontément à leurs malignes suggestions, & qu'ils charment leurs sens par des illusions, & des imaginations étranges, feignant d'avoir l'autorité de leur reveler les choses futures, de les guerir de leurs maladies, de les venger de leurs ennemis; & de les delivrer de tous les perils où ils se rencontrent. Aprés cela se faut il étonner, si ces Barbares qui n'ont point sceu discerner ni reconnoitre l'honneur que Dieu leur avoit fait, de se reveler à eus en tant de belles creatures, qu'il a mises devant leurs yeus pour les conduire à la lumiere de leurs enseignemens, ont esté livrez en un sens reprouvé, s'ils sont encore à present destituez de toute intelligence pour appercevoir le vray chemin de vie, & s'ils sont demeurez sans esperance & sans Dieu au monde.

Nous avons aussi representé, que quelque effort qu'ils ayent fait, pour étouser tous les sentimens de la Divine Justice, & de son droit, en leurs consciences; ils n'ont neantmoins pu faire en sorte, qu'il ne leur soit resté quelque étincelle de cette connoissance, qui les reveille, & leur donne de tems en tems, de diverses craintes & apprehensions d'une main vangeresse de leurs crimes, mais au lieu d'elever les yeus au Ciel pour en implorer le secours, & sléchir par consiance & par amandement de vie, la Majesté Souveraine du vray Dieu

qu'ils

Chap. 14 DES ILES ANTILLES.

479

qu'ils ont offensé, ils descendent jusques au prosond des enfers, pour en évoquer les Demons par les sacrileges superstitions de leur Magiciens, qui aprés leur avoir rendu ces sunestes offices, les engagent par ces insames liens, en la déplorable servitude de ces cruels tyrans.

Ces fureurs, transportent ces pauvres Barbares jusques-là. que pour avoir quelque faveur de ces ennemis de tout bien. & apprivoifer ces tygres, ils leur rendent plusieurs menus services. Car ils ne leur consacrent pas seulement les premices de leurs fruits: Mais ils leur dressent aussiles plus honorables tables de leurs festins; ils les couvrent de leurs viandes les plus delicates, & de leurs bruvages les plus delicieus; ils les consultent en leurs affaires de plus grande importance, & se gouvernent par leurs funestes avis; ils attendent en leurs maladies, la sentence de leur vie ou de leur mort de ces detestables oracles, qu'ils leur rendent par l'entremise de ces marmousets de Cotton, dans lesquels ils envelopent les os vermoulus de quelque malheureus cadaure, qu'ils ont tiré de son sepulcre; Et pour détourner de dessus eus la pesanteur de leurs coups, & divertir leur rage, ils font fumer à leur honneur par le ministère des Boyez des feuilles de Tabac; ils peignent aussi quelquésois leurs hydeuses figures, au lieu le plus considerable de leurs petis vaisseaus qu'ils appellent Pyrauques. ou ils portent panduë à leurs cous, comme le collier de leur desordre, une petite effigie relevée en bosse, qui represente quelcun de ces maudits Esprits, en la plus hydeuse posture, qu'il leur est autréfois apparu, comme nous l'avons déja touché au Chapitre precedent.

On tient aussi, que c'est dans le même dessein qu'ils ont de se rendre ces monstres savorables, qu'ils macerent souvent leurs corps, par une infinité de sanglantes incisions, & de jusnes superstitieus, & qu'ils ont en singuliere veneration les Magiciens, qui sont les infames ministres de ces suries d'enser, & les executeurs de leurs passions enragées. Ces pauvres abusez n'ont neantmoins aucunes loix, qui determinent precisement le tems, de toutes ces damnables Ceremonies, mais le même Esprit malin qui les y pousse, leur en sait naistre assez souvent l'envie; ou par le mauvais traittement

480 HISTOIRE MORALE, Chap. 14

qu'il leur fait, ou par la curiosité qu'ils ont, de savoir lévenement de quelque entreprise de guerre, ou le succés de quelque maladie, ou enfin pour chercher les moyens de se vanger de leurs ennemis.

Mais, puis que ceus qui ont demeuré plusieurs années au milieu de cette nation, témoignent constamment, qu'en leurs plus grandes détresses, ils ne les ont jamais veus adorer ou invoquer aucunde ces Demons, nous sommes persuadez, que tous ces menus services que la crainte leur arrache, plutôt que la reverence ou l'amour, ne peuvent point passer pour un vray culte, ou pour des actes de Religion, & que nous donnerons le vray nom à toutes ces singeries, si nous les appellons des superstitions, des enchantemens, des sortileges, & des honteuses productions d'une Magie autant noire, que le sont ces Esprits tenebreus, que leurs Boyez consultent. Et nous tenons aussi, que le manger & le bruvage qu'ils presentent à ces fausses Divinitez, ne peuvent pas estre proprement appellez des Sacrifices, mais plutôt les pactes exprez, dont les Diables sont convenus avec les Magiciens, pour se rendre presens à leur demande.

De sorte, qu'il ne faut pas trouver étrange, si dans tous ces foibles sentimens qu'ont la plupart des Caraïbes, de tout ce qui a quelque apparence de Religion, ils se moquent entt'eus de toutes les Ceremonies des Chrétiens, & s'ils tiennent pour suspects ceus de leur Nation, qui témoignent quelque desir de se faire batiser. Aussi le plus seur pour ceus à qui Dieu auroit ouvert le cœur pour croire au Saint Enangile, seroit, de sortir de leur terre, & de leur parenté, & de se retirer aus Iles, qui sont seulement habitées de Chrétiens: Car encore, qu'ils ne soyent pas si superstitieus que le Peuple du Royaume de Calecut, qui témoigne de l'horreur à toucher seulement une personne de Loy contraire à la leur, comme s'ils en étoient souillez; ni si rigoureus qu'au Royaume de Pegu, où quand un homme embrasse le Christianisme, la semme en celebre les funerailles, comme s'il étoit mort, & luy dresse un tombeau, où elle fait ses lamentations, puis elle a la liberté de se remarier comme veuve: neantmoins celuy d'entre les Caraïbes, qui se seroit rangé au Christianisme, s'exposeroit à milChap.14 DES ILES ANTILLES. 481 à mille réproches & injures, s'il perseveroit de faire sa demeure au milieu d'eus.

Lors qu'ils voyent les Assemblées & le Service des Chrétiens, ils ont accoutumé de dire, que cela est beau & divertissant, mais que ce n'est pas la mode de leur païs: sans témoigner d'ailleurs en leur presence, ni haine ni aversion contre ces Ceremonies, comme faisoyent les pauvres Sauvages qui vivoyent en l'Île Hispaniola, ou de Saint Domingue, & aus lles Voisines, qui ne vouloyent pas se trouver au service des Espagnols, & encore moins embrasser leur Religion, à cause, disoientils, qu'ils ne pouvoyent se persuader que des personnes si méchantes & si cruelles, dont ils avoyent tant experimenté la fureur & la Barbarie, pussent avoir une bonne creance.

Quelques Prestres & Religieus, qui ont autrésois esté en ce pais-là, en ayant batizé quelques-uns un peu à la legere, avant que de les avoir bien instruits en ce mystere, ont esté cause que ce Sacrement n'a pas esté en telle reputation parmy ces Caraïbes, qu'il eut esté sans cela. Et parce que leurs Parreins, leur donnoient de beaus habits, & plusieurs menuës gentilesses au jour de leur Batéme, & qu'ils les traittoyent splendidement, huit jours aprés avoir reçeu ce Sacrement, ils le demandoyent de nouveau, asin d'avoir encore des pre-

fens, & dequoy faire bonne chere.

Il y a quelques années, que quelqu'uns de ces Messieurs se chargerent d'un jeune Caraïbe leur Catecumene natif de la Dominique qui se nommoit Ya Marabony, Fils du Capitaine que nos François nommoyent le Baron, & les Indiens, Orachora Caramiana, à dessein de luy faire voir l'une des plus grandes & des plus magnifiques Villes du monde, ils luy firent passer la mer, & aprés luy avoir montré toutes les somptuositez de cette cité incomparable, qui est la Capitale du plus Florissant Royaume de l'univers, il y sut batizé avec grande solemnité, à la veuë de plusieurs Grands Seigneurs, qui honorerent cette action de leur presence, il sut nommé Louis. Et aprés quelque tems de sejour en ces quartiers-là, il sut renvoyé en son pais, étant chargé de beaucoup de presens à la verité, mais aussi peu Chrétien qu'il en étoit sorty, parce Ppp qu'il 482 HISTOIRE MORALE, Chap.14

qu'il n'avoit pas bien compris les Mysteres de la Religion Chrétienne. Et il n'eut passi tost mis le pied dans son lle, que se moquant de tout ce qu'il avoit veu comme d'une farce, & disant que les Chrétiens ne se repaissoient que de solies, il retourna en la Compagnie des autres Sauvages, quitta ses habits, & se sit roucouër comme auparavant.

Pour preuve de l'inconstance & de la legereté des Indiens Caraïbes, en la Religion Chrétienne quand ils l'ont une sois embrassée, on raconte encore que du tems que Monsieur Auber étoit Gouverneur de l'île de la Gardeloupe, il étoit souvent visité d'un Sauvage de la Dominique, qui avoit demeuré un fort long tems à Seville en Espagne, ou il avoit reçeu le Batéme. Mais etant de retour en son Ile, bien qu'il sit tant de signes de Croix qu'on en vouloit, & qu'il portat un grand Chapelet pendu à son col, il vivoit neantmoins à la Sauvage, alloit nud parmy les siens, & n'avoit rien rerenu de ce qu'il avoit veu, & de ce qu'on luy avoit enseigné à Seville, hormis, qu'ils se couvroit d'un vieil habit d'Espagnol pour se rendre plus recommandable, lors qu'il rendoit visite à Monsieur le Gouverneur.

Ils ont une Tradition fort ancienne parmy eus, qui montre que leurs Ayeuls ont en quelque connoissance d'une Puissance Superieure, qui prenoit soin de leurs personnes, & dont ils avoyent senty le favorable secours. Mais c'est une lumiere, que leurs brutaus enfans laissent éteindre, & qui par leurignorance ne fait sur eus, nulle réflexion. Ils disent donc, que leurs ancestres étoyent de pauvres Sauvages, vivant comme ne bestes au milieu des bois, sans maisons, & sans couvert pour se retirer, & se nourrissant des herbes & des fruits que la terre leur produisoit d'elle même, sans estre aucunement cultivée. Comme ils étoyent en ce pitoyable état, un vieillard d'entr'eus extrémement ennuyé de cette brutale fasson de vivre, fondoit en larmes tres-ameres, & tout abbatu de douleur, déploroit sa miserable condition. Mais sur cela, un homme blanc s'apparut à luy descendant du Ciel, & s'étant approché, il consola ce vieillard desolé en luy disant; Qu'il étoit venu pour secourir luy & ses Comparriotes, & pour leur enseigner le moyen de mener à l'avenir une vie plus douce-

douce & plus raisonnable. Que si queleun d'eus eut plutôt formé des plaintes, & poussé vers le Ciel des gemissemens. ils eussent esté plus prontement soulagez. Que le rivage de la mer étoit couvert de pierres aigues & tranchantes, dont ils pourroyent couper & tailler des arbres pour se faire des maisons. Et que les Palmiers portoyent des feuilles, qui seroient fort propres à couvrir leurs toits, contre les injures de l'air. Que pour leur témoigner le soin particulier qu'il avoit d'eus, & le singulier amour dont il favorisoit leur espece, sur toutes celles des animaus, il leur avoit apporté une racine excellente. qui leur serviroit à faire du pain, & que nulle beste n'oseroit toucher, quand elle seroit plantée; Et qu'il vouloit que desormais, ce fut leur nourriture ordinaire. Les Caraïbes ajoutent, que la dessus ce Charitable Inconnu, rompit en trois ou quatre morceaus un bâton qu'il avoit en main: & que les donnant au pauvre Vieillard, il luy commanda de les mettre en terre, l'assurant que peu aprés y fouissant, il y trouveroit une puissante racine, & que le bois qu'elle auroit poussédehors, auroit la vertu de produire la même plante. Il luy enseigna puis aprés comme on en devoit user, disant qu'il falloit raper cette racine avec une pierre rude & picotée, qui se trouvoit au bord de la mer: exprimer soigneusement le jus de cette rappure, comme un poison dangereus; & du reste, à l'ayde du feu, en faire un pain qui leur seroit savoureus, & dont ils vivroient avec plaisir. Le vieillard sit ce qui luy avoit esté enjoint, & au bout de neuf Lunes, (comme ils disent) ayant la curiosité de savoir quel succés auroit eû la revelation, il sut visiter les bâtons qu'il avoit plantez en terre, & il trouva que chacun d'eus avoit produit plusieurs belles & grosses racines, d'ont il sit entierement comme il luy avoit esté ordonné. Ceus de la Dominique qui font le conte, disent de plus, que si le vieillard eut visité ces bâtons au bout de trois jours, au lieu de neuf Lunes, il auroit trouvé les racines creuës de même grosseur, & qu'elles auroient esté toujours produites en aussi peu de tems. Mais parce qu'il n'y fouilla qu'apres un si long terme, le Manioc demeure encore à present tout ce tems-là en terre, avant qu'il soit bon à faire la Casfaue.

C'est tout ce que porte la Tradition Caraïbe, & l'on pouvoit bien la coucher icy toute entiere, veu que c'est la seule qui se conte entre ce Peuple ignorant, qui ne se met point en peine de savoir le nom, & la qualité de cer aimable & celeste Bienfaiteur, qui les a tant obligez, ni de luy rendre aucune reconnoissance, & aucun honneur. Les Payens étoient bien plus curieus d'honorer leur Cerés, dont ils disoient tenir le froment, & l'invention d'en faire du pain. Et les Peruviens, quoy qu'ils ne connussent pas le grand Pachacamat, c'està dire celuy qu'ils tenoient pour l'ame de l'univers, & le Souvelasso 1.2. rain Auteur de leur vie & de tous leurs biens, ne laissoient pas de l'adorer en leur cœur avec beaucoup de respect & de veneration, & deluy rendre exterieurement par leurs gestes & par leurs paroles, de grans témoignages de soumission & d'humilité, comme au Dieu Inconnu.

Comment. Royal de Gareishap. 2.

> Les Caraïbes, croyent qu'ils ont autant d'ames chacun d'eus, comme ils sentent en leurs corps de battemens d'arteres, outre celuy du cœur. Or de toutes ces ames la principale, à ce qu'ils disent, est au cœur, & aprés la mort elle s'en va au Ciel avec son Icheiri, ou son Chemiin, c'est à dire avec son Dien, qui l'y mene pour y vivre en la compagnie des autres Dieus. Et ils s'imaginent, qu'elle vit de la même vie que l'homme vit icy bas. C'est pourquoy ils tuent encore aujourd'huy des esclaves sur la tombe des morts, quand ils en peuvent attraper qui fussent au service du défunt, pour l'aller servir en l'autre monde. Car il faut savoir sur ce sujet, qu'ils ne pensent pas que l'ame soit tellement immaterielle, qu'elle foit invisible: Mais ils disent, qu'elle est subrile & deliée comme un corps épuré: Et ils n'ont qu'un même mot, pour signifier le cœur & l'ame.

> · Quant à leurs autres ames, qui ne sont point dans le cœur, ils croyent que les unes vont aprés la mort faire leur demeure sur le bord de la mer, & que ce sont elles qui sont tourner les vaisseaus. Ils les appellent Oumékou. Les autres à ce qu'ils estiment, vont demeurer dans les bois, & dans les forets, &

ils les nomment des Maboyas.

Bien que la plûpart de ce pauvre Peuple croye l'immortalité de l'ame, comme nous venons de le dire: ils parlent si conconfusément & avec tant d'incertitude, de l'état de leur ame separée du corps, qu'on auroit plutôt fait de dire qu'ils l'ignorent entierement, que de rapporter leurs revéries. Les uns tiennent, que les plus vaillans de leur Nation sont portez aprés leur mort en des Iles fortunées, où ils ont toutes choses à souhait, & que les Aronagues y sont leurs Esclaves. Qu'ils n'agent fans lassitude en de grans & larges sleuves, & qu'ils vivent delicieusement, & passent heureusement le tems en danses en jeus & en festins, en une terre qui produit en abondance toutes sortes de bons fruits sans estre cultivée. Et au contraire, ils riennent, que ceus qui ont esté lâches & craintifs d'aller à la guerre contre leurs ennemis, vont servir apres leur mort les Arouägues, qui habitent des païs deserts & steriles, qui sont au de-là des montagnes. Mais les autres, qui sont les plus brutaus, ne se mettent point en peine de leur état apres la mort : ils ny songent ni n'en parlent jamais. Que si on les interroge la dessus, ils ne savent que répondre, & se moquent des demandes qu'on leur fait.

Ils ont neantmoins tous eu autrefois quelque creance de l'immortalité des ames; mais grossiere & bien oscure, ce qui se peut recueillir de ceremonies de leurs enterremens, & des prieres qu'ils font aus morts de vouloir retourner en vie, comme nous le representerons plus amplement au dernier Chapitre de cette Histoire: & de ce que les plus polis d'entr'eus, vivent encore à present en cette persuasion, qu'aprés leurs trépas ils iront au Ciel, où ils disent que leurs dévanciers font déja arrivez: mais ils ne s'informent jamais du chemin qu'il faut tenir, pour parvenir à ce bien-heureus sejour. Aussi quand leurs Boyez, qui contrefont les Medecins, desesperent de les pouvoir guerir de leurs maladies, & que les Diables leur ont predit par leur bouche, qu'il ny a plus de vie à attendre pour eus; ils ajoutent pour les consoler, que leurs Dieus les veulent conduire au Ciel avec eus, où ils seront pour toujours à leur aise, sans crainte de maladie.

La creance des Calecutiens sur cet article, vaut encore poyage moins que celle de nos Caraibes, & c'est une extravagante de Piinmortalité que leur Metempsicose: car ils croyent que rand I. leur ame au sortir de leur corps, se va loger en celuy d'un partes,

Ppp 3

Buffle, ou de quelque autre Beste. Les Bresiliens sont icy plus raisonnables: car ils estiment que les ames des méchans, vont aprés la mort avec le Diable, qui les bat & les tourmente: mais que les ames des bons vont danser & saire grand chere en de belles plaines, au delà des montagnes. Et c'est une chose plaisante & pitoyable tout ensemble, que la plu-

chap. 16. veraine felicité de l'autre vie.

Voyez, Garcslasse l. 2. chap. 7. Yean de Laet, l. 5. chap. 7.

La resurrection des corps, est parmy les Caraïbes une pure réverie; leur Theologie est trop obscure, pour les éclairer d'une si belle lumiere. On admirera sans doute, dans les pauvres Virginiens, un petit rayon qui s'y trouve de cette verité sacrée, veu que c'et une matiere, où les anciens Payens non plus que nos Caraïbes, n'ont veu goutte. Il en apparoit aussi quelque étincelle chez les Indiens du Perou, à ce que disent la plupart des Auteurs.

Au reste, bien que les Caraïbes avent si peu de connoissance & de crainte de Dieu, comme nous l'avons representé; ils ne laissent pas de redouter merveilleusement sa voix, c'est à dire le Tonnerre: Cette épouvantable voix qui gronde dans les nuées, qui jette des éclats de flammes de seu, qui ébranle les fondemens des montagnes, & qui fait trembler les Nerons & les Caligules même. Nos Sauvages donc aussitôt qu'ils apperçoivent les approches de la tempeste, qui accompagne ordinairement cette voix, gagnent prontement leurs petites maisons, se rangent en leur cuisine, & se mettent sur leurs petis sieges auprés du seu, cachant leur visage & appuyant leur teste sur leurs mains, & sur leurs genous, & en cette posture, ils se prenent à pleurer, & disent en leur Baragoin, en se lamentant, Maboya mouche fache contre Cavaibe, c'està dire que Maboya est fort en colere contre eus, & c'est ce qu'ils disent aussi lors qu'ils arrive un Ouragan. Ils ne quittent point ce trifte exercice, que tout l'Oragan ne soit passé: Et ils ne se sauroient assez étonner, que les Chrétiens ne témoignent point comme eus d'affliction ni de peur, en ces rencontres. Ainsi les grands Tartares, craignent tous merveilleusement le Tonnerre, & lors qu'ils l'entendent ils chassent de leurs maisons tous les étrangers, & s'envelopent dans

Rubrique en fon Voyage de Tarrarie.

des

des feutres, ou dans des draps noirs, où ils demeurent cachez tant que le bruit soit passé. Et divers autres peuples Barbares, ne sont pas moins épouvantez que les Antillois, en de pareilles occasions. On dit même que les Peruviens, les Cumanois, les Chinois, & les Moluquois les imitent dans ces lamentations, & dans ces frayeurs, lors qu'il arrive une Eclipse.

Il est bien vray, que dépuis que les Caraïbes ont eu la communication familiere des Chrétiens, il s'en trouve quelquesuns, qui témoignent en apparence assez de constance & de resolution pour ne point craindre le Tonnerre. Car on en a veu, qui ne faisoient que rire lors qu'il éclattoit le plus sortement, & qui en contrefaisoient le bruit, disant par maniere de chant, & de raillerie, un mot que l'on à peine à écrire, & dont le son revient à peu prés à ces lettres Trtrquetenni. Mais il est aussi tres-constant, qu'ils font une grande violence à leur inclination naturelle, quand ils feignent de n'avoir point peur du Tonnerre, & que ce n'est qu'une pure vanité, qui les pousse à contresaire cette assurance, pour persuader à ceus qui les voyent, qu'en ces occurrences, ils n'ont pas moins de generosité que le Chrétiens. Car quelques-uns des nos Habitans de la Martinique, qui les ont surpris dans leur Quartier lors qu'il tonnoit & qu'il éclairoit, disent, qu'ils ont trouvé, même les plus resolus d'entr'eus, qui trembloient de frayeur dans leurs pauvres Cabanes.

Or ce trouble & ces épouvantemens qu'ils font paroitre à l'oure de cette voix celeste, ne sont ils pas un esset tout visible, du sentiment d'une infinie & souveraine puissance, imprimé par la nature dans l'esprit de tous les hommes, & une preuve bien illustre, que bien que ces miserables s'ésorcent de tout leur pouvoir, à émousser les aiguillons de leur conscience, ils ne sauroient neantmoins les briser tellement, qu'ils ne les piquent & les tourmentent malgré qu'ils en ayent. Et cela ne peut il pas bien verisser le beau mot de Ciceron, que nous avons mis à la teste du Chapitre precedent? Veu que si tous les hommes ne reconnoissent pas de bouche cette Divinité, au moins ils en sont convaincus en eus mêmes, par une secrette mais invincible main, qui d'un ongle de diamant,

écrie

écrit cette premiere de toutes les veritez dans leurs cœurs. De sorte, que pour conclure, nous dirons avec ce grand homme, dont les paroles siniront excellenment ce discours, comme elles l'ont commencé, Qu'il est né, & comme gravé dans l'esprit de tout les hommes, qu'il y a une Divinité.

Au Livre second de
la nature des
Dieus.

### CHAPITRE QUINZIEME.

I dans cessinarents, John Jahl arth

Des Habitations & de Menage des Caraïbes.

Garcilasso en fox Commentaire Royal. liv. 2. c.12. Es l.6. c.11.

Es Historiens recitent, qu'autrefois une partie des Anciens Habitans du Perou, vivoient épars sur les montagnes & par les plaines, comme des bestes Sauvages, sans avoir ni villes, ni maisons. Que d'autres se retiroient en des cavernes & en des lieus écartez & solitaires: & d'autres dans des fosses, & dans les creus des gros arbres. Mais l'état des Caraïbes d'aujourd'huy, se trouve bien eloigné de cette maniere de vivre si Sauvage & si brutale. Il est vray, que nous n'aurons pas beaucoup de peine à décrire leurs logemens; car ils n'y sont gueres de fasson: Et il ne leur faut qu'un arbre & une serpe, pour leur bâtir un logis.

Ils ont leurs demeures proche les unes des autres, & disposées en forme de village. Et pour la plupart ils recherchent pour leurs logemens, la situation de quelque petite montagne, asin de respirer un meilleur air, & de se garantir de ces moucherons, que nous avons nommez Mousquites & Maringoins, qui sont grandement importuns & dont la piquure est dangereuse, aus lieus où les vens ne soufflent pas. C'est la même raison qui oblige les Floridiens, de delà la Baye de Carlos & des Tortugues, à se loger en partie à l'entrée de la mer, en des Huttes bâties sur pilotis. Les Antillois ne s'éloignent guere aussi des sontaines, des ruisseaus, & des rivieres, par ce que, comme nous l'avons dit, ils ont acoutumé de se laver le matin tout le corps, avant que de se rougir. Et c'est-pourquoy ils recherchent autant qu'il leur est possible, un voisinage de cette nature pour leurs petis édifices.

Par-

Parmy-nous & parmy plusieurs autres Nations, les Architectes se travaillent à faire des édifices si puissans & si superbes, qu'il semble qu'ils entreprenent de braver les siécles, & de faire disputer la durée de leurs ouvrages, avec celle du Monde. Les Chinois, dans la nouvelle frequentation qu'ont Trigaut dans son euë les Chrétiens avec eus, en ont témoigné grand étonne- Histoire ment, & nous ont taxé de beaucoup de Vanité. Pour eus, ils de la ne mesurent la durée de leurs edifices, qu'à celle de la briéveté chap. 4. de leur vie. Mais nos Sauvages Antillois diminuent encore beaucoup de cette durée, & ils edifient de telle sorte, qu'il leur faut souvent edifier en leur vie. Leur petites Cases sont saites en ovale, de pieces de bois plantées en terre, sur léquelles ils élevent un couvert de feuilles de Palmes, ou de Cannes de Sucre, ou de quelque herbes, qu'ils savent si bien agencer & si proprement joindre les unes sur les autres, que sous ce couvert, quibat jusqu'à terre, ils s'y trouvent à l'épreuve des pluyes & des injures du tems. Et ce toit, tout foible qu'il semble, duré bien trois ou quatre ans sans se rompre, pourveu qu'il n'y vienne point d'Ouragan. Pline dit que certains plin. Peuples du Septentrion se servoient aussi de roseaus pour la 1.16.0.38. couverture de leurs maisons; & encore aujourd'huy, l'on en voit plusieurs maisons couvertes dans les Païs-bas, & en quelques lieus champestres de la France. Les Caraïbes, employent aussi de petis roseaus entre-lassez, pour faire des palissades, qui tiennent lieu de murailles à leurs logis. Sous chaque couvert, ils font autant de separations qu'ils veulent de chambres. Une simple natte fait chez eus l'office de nos portes, de nos verrous, & de nos serrures. Leur plancher d'en haut est le toit même, & celuy d'en bas n'est que de terre battuë. Mais ils ont un tel soin de le tenir propre, qu'ils le balayent toutes les fois, qu'ils y apperçoivent la moindre ordure. Ce qui n'a lieu que dans leurs cases particulieres: Car ordinairement leur Carbet, ou leur maison publique, où ils font leurs réjouissances, est fort sale. Desorte que souvent la place est pleine de Chiques.

Outreun petit corps de logis où ils prenent leur repos, & où ils reçoivent leurs amis, chaque famille considerable a

4 7 .d

Qqq

enco-

490 HISTOIRE MORALE, Chap. 15

encore deus petis couverts. Dans l'un, ils font leur cuisine & ils se servent de l'autre comme d'un magasin, où ils conservent leurs arcs, seurs sléches, & leurs boutous, qui sont des Massues de bois pesant & poly, dont ils se servent en guerre au lieu d'épée, lors qu'ils ont usé toutes leurs sléches. Ils y tiennent encore leurs outils, leurs paniers, leurs licts de reserve, toutes les bagatelles, & tous les petis ornemens dont ils se servent en leurs réjouissances publiques & aus jours de parade. Ils nomment toutes ces babioles des Caconnes.

Pour tous meubles, nos Sauvages n'ont que des licts branlans, qu'ils apppellent Amacs, qui sont de grandes couvertures de cotton, fort industrieusement tissues, qu'ils froncent par les bouts, pour joindre ensemble les deus coins de la largeur. Puis ils attachent ces Amais par ces deus bouts froncez, aus principaus piliers de leur edifice. Ceus qui n'ont point de lict de cotton, se servent d'un autre lict, que l'on appelle Cabane. Ce sont plusieurs bâtons tissus de long & de travers, sur lesquels on met quantité de feuilles de Balisier, ou de Bananier. Cette Cabane est suspenduë & soutenuë par les quatre coins, avec de grosses cordes de Mahot. Ils ont outre cela de petis sieges, tout d'une piece, faits d'un bois de couleur rouge ou jaune, poly comme du marbre. Et l'on voit aussi chez-eus de petites tables, qui ont quatre piliers de bois, & qui sont tissues de seuilles de cette espece de Palme qui se nomme Latanier.

Leur vaisselle, & leur batterie de cuisine est toute de terre, comme celles des Maldivois: ou de certains fruits semblables à nos courges, mais qui ont l'écorce plus épaisse & plus dure, taillez & composez de diverses figures, & qui sont polis & peints aussi delicatement qu'il se peut. Cela leur tient lieu de plats, d'écuelles, de bassins, d'assiettes, de coupes, & de vaisseaus à boire. Ils nomment Cois ou Conis, toute cette vaisselle faite de fruits: Et c'et le même nom, que les Bressliens donnent à la leur, faite de semblable matiere. Ils se servent de leur vaiselle de terre, comme nous nous servons de nos marmites & de nos chauderons de France. Ils en ont entre autres d'une fasson, qu'ils appellent Canary. On voit de ces Canaris qui sont fort grands, & d'autres qui sont fort petis.

Les petis ne servent qu'à faire des ragouts, que l'on appelle ce ra-Taumalis; Mais les grands sont employez à faire le bruvage, goust est qu'ils nomment Ouicou. Les Caraibes de la Martinique, ap- fait avec portent fort souvent de ces petis Canaris au quartier des Fran & des çois, qui leur donnent en échange quelques Cacones, c'està entrailles dire quelques petiques babioles qui leur plaisent. Nos gens bes, & font état de ces petis vaisseaus, parce qu'ils ne se cassent pas du pysi aisément que nos pots de terre. Cette vaisselle que nous ment. venons de décrire, quelque chetive qu'elle soit, est conservée & entretenue par eus, avec autant de curiosité & de propreté que l'on puisse desirer.

25 Les caraïbes ont même un lieu, loin de leurs maisons, defrine à leurs necessitez naturelles, où, lors qu'ils en ont besoin, ils se retirent, y portant un baston pointu avec lequel ils font un trou en terre, où ils mettent leur ordure, qu'ils couvrent de terre puis aprés. De sorte que jamais on ne voit de ces vilenies parmy eus. Et quoy que le sujet n'en soit pas fort agreable, cette coutume, neantmoins, merite d'estre remarquée, veu qu'elle se rapporte formellement à l'ordonnance que Dieu avoit faite au vint-troisiéme du Deuteronome, pour l'armée d'Israël, qui estant à la campagne, ne pouvoit pas user de la propreté & de la commodité ordinaire dans ces necessitez. A cela serapporte aussi la coutume des Busbe-Turcs, qui lors qu'ils se trouvent dans ce besoin, sont une quiu en fosse avec une pêle pour cacher leurs excremens. Ce qui bassades. rend leur Camp extremément propre, quand ils sont à la liv. 3. guerre. Un ancien Auteur nous dit que dans l'Inde Orien- cresias. tale, un certain Oiseau nomme le Inste, fait quelque chose de semblable, en fouissant son ordure, & la couvrant en sorte qu'elle ne paroisse point. Ce qui seroit merveilleus, s'il tenoit autant de la verité, qu'il sent la fable. Les Tartares, à Carpin ce que l'on dit, ne voudroient pas même avoir fait de l'eau en son dans l'enclos de leurs logemens, tenant cela pour un peché, de Tar-Repaffons vers nos Sauvages.

On voit dans l'enceinte de leurs maisons, un grand nombre de Poulles communes, & de Poulles d'Indes, qu'ils nourrissent, non tant pour l'entretien de leurs tables, que pour régaler leurs amis Chrétiens qui les vont visiter, ou pour échan-

Qqq 2

492 HISTOIRE MORALE, Chap. 15 échanger contre des serpes, des coignées, des houës, & autres serremens qui leur sont necessaires.

Ils ont encore aus environs de leurs logis plusieurs Orangers, Citroniers, Goyaviers, Figuiers, Bananiers, & autres arbres portans fruit: de ce petis Arbres qui portent le Pyman, & les Arbrisseaus ou les Simples dont ils ont la connoissance, pour s'en servir quand ils ont quelque incommodité. Et c'est de tout cela qu'ils font les bordures de leurs jardins. Mais ces jardins sons remplis au dedans de Manioc, de Patates & de divers Légumes, comme de Pois de plusieurs especes, de Feves, de gros Milappelle Mays de petit Mil & de quelques autres. Ils y cultivent aussi des Melons, de toutes sortes des Citroüilles excellentes, & une espece de Chous qu'on appelle Chous Caraibes, qui sont d'un goût delicat. Mais ils ont soin particulierement de la culture de l'Ananas, qu'ils cherissent par dessus tous les autres fruits.

Breves, Rubruquis, & Carpin.

Au reste, bien qu'ils n'ayent point de villages, ni de maifons mobiles, & ambulatoires, comme l'on dit des Bedovins, pauvre peuple de l'Egypte, de certains Mores habitans au Midy de Tunis en Afrique, & des Nations de la grande Tartarie, neantmoins, ils changent assez souvent de demeure, selon que les y porte leur caprice. Car aussi-tôt qu'une habitation leur déplaist le moins du monde, ils démenagent, & se vont placer ailleurs. Et cela se fait en moins de rien, & sans en demander la permission à leur Cacique, comme étoient obligez de faire à leur Roy les Anciens Peruviens, en semblables rencontres.

Entre les sujets de ce changement de demeure parmy les

Antillois, se trouve parsois la creance qu'ils onr d'être plus de Lery sainement placez ailleurs. Ce qui cause bien souvent un pabap. 19. reil remu-menage chez les Bresiliens. Parsois quelque saleté que l'on aura faite en leur logis, & qui leur donne de l'horreur. Et parsois aussi la mort de quelcun de la maison, qui leur faisant apprehender d'y mourir de même, les oblige à se retirer ailleurs, comme si la mort ne les y pouvoit ni trouver ni saisir avec la même facilité. Mais cette solle apprehension

a bien plus la vogue encore chez les Caraïbes du Continent, qui ne manquent point en de pareilles occasions, de brûler la

case,

case, & d'aller chercher un autre giste. Cette plaisante superstition se voit aussi chez les Indiens de l'Ile de Coração, bien que ces pauvres gens ayent reçeu le Saint Batême. Car Monsieur du Montel rapporte, qu'étant au grand village de ces Indiens nomme l'Ascension, & ayant remarqué en deus outrois endroits, des maisons les unes desertes, quoy quelles fussent en leur entier, & les autres absolument ruinées, il demanda pour quoy ces maisons étoient ainsi abondonnées: Et le Cacique ou Capitaine, luy répondit, que c'étoit parce Garciqu'il étoit mort quelques personnes en ces lieus-là. Les an chap. 15 ciens Peruviens se mettoient même dans le tracas d'un tel démenagement, s'il arrivoit que leur logis vint-à être frappé de la foudre. Caralors, ils l'avoient en si grande abomination, qu'ils en muroient aussi-tôt la porte avec des pierres & de la bouë, afin qu'il n'y entrast jamais personne.

On dit qu'autrefois les hommes de la Province de Quito au Perou, n'avoient point de honte de s'assujettir à faire tout le ménage, pendant que leurs femmes s'alloient promener: Et les anciens Egyptiens n'en faisoient pas moins, si nous en croyons Herodote. Il faut bien dire que le métier de faire la Livre 2. cuisine étoit estimé bien noble dans la vieille Grece. Car le bon homme Homere represente en son Iliade, Achille faisant Livre 9. luy même un hachis, & mettant de la viande en broche, & tous ses Courtisans employez à la cuisine pour régaler les Ambassadeurs d'Agamemnon. Et pour le poisson, il a toujours eu ce privilege, comme il a encore aujourd'huy, que les personnes de qualité, ne dédaignent pas de le savoir apprester.

Mais parmy les Caraïbes, les hommes tiennent tous ces emplois & toutes ces occupations pour indignes d'eus. Ils sont d'ordinaire à la campagne. Mais leurs femmes gardent soigneusement lamaison, & y travaillent. Ils abbatent, à la verité, le bois de haute futaye, necessaire pour leurs logemens: Ils bâtissent les maisons; Et ils ont soin d'entretenir l'edifice de reparations necessaires. Mais les femmes ont la charge de tout ce qu'il faut pour la subsistance de la famille: Ils vont bien à la chasse & à la pêsche, comme nous le dirons cy-aprés. Mais ce sont elles, qui vont querir la venaison au

lieu

494 HISTOIRE MORALE, Chap. 19

lieu où elle a été tuée, & le poisson sur le bord de l'eau. Ensin, ce sont elles, qui ont la peine de chercher le Manioc, de preparer la Cassaue, & le Ouïcou, qui est leur bruvage le plus ordinaire, de faire la cuisine, de cultiver les jardins, & de tenir la maison netre & le ménage bien en ordre, sans conter le soin qu'elles ont de peigner & de rocouër leurs maris, & de filer le cotton pour l'usage de la famille. De sorte qu'elles sont en une occupation continuelle, & en un travail sans relache, pendant que leurs maris courent les chams & se divertissent: ressemblant plutôt ainsi à des esclaves, qu'à des compagnes.

Dans les Iles de Saint Vincent, & de la Dominique, il y a des Caraïbes qui ont plusieurs Négres pour Esclaves, à la façon des Espagnols & de quelques autres Nations. Ils les ont en partie, pour les avoir enlevez de quelques terres des Anglois: ou de quelques navires Espagnols, qui se sont autre-fois échovez à leur costes. Et ils les nomment Tamons, c'est à dire Esclaves. Au reste, ils se sont servir par eus, en toutes les choses où ils les employent avec autant d'obeissance, de promitude, & de respect, que le pourroient faire les peu-

ples les plus civilifez.

Quelcun pourroit peut-être demander icy, sur le sujet de ce ménage des Caraibes, si comme nous avons l'usage des lampes, des chandelles, & des flambeaus, ils ne se servent point aussi de quelque lumiere & de quelque artifice durant la nuit, pour supléer, dans le besoin, au defaut de la lumiere du jour. Et de vray, ils ont apris des Chrétiens à se servir d'huyle de poisson, & à mettre du Cotton dans des lampes, pour s'éclairer pendant les tenebres de la nuit. Mais la plupart n'ont point d'autres lumieres pour la nuit, qu'un bois fort susceptible de seu, qu'ils conservent pour cet esset, & que les nôtres, à cause de celà, appellent bois de chandelle. En effet, il est tout remply d'une gomme grasse, qui le fait brûler comme une chandelle: Et ce bois étant allumé, rend une fort douce odeur. Ainsi les Madagascarois usent la nuit, au lieu de flambeaus & de chandelles, de certaines gommes qui prenent aisément seu, lesquelles ils mettent en des creusets de terre, où elles font un seu beau & odorant. Que si le seu

DES ILES ANTILLES. Chap.15

495

des Caraïbes vient à s'éteindre. Ils savent le secret d'en exciter avec deus bois de Mahot, qu'ils frottent l'un contre l'autre: De Lerv & par cette collision ils preneut seu, & éclairent en peu de chap. 19. tems. C'est ainsi qui les Bresiliens, au lieu de la pierre & du fuzil, dont ils ignorent l'usage, se servent de deus certaines especes de bois, dont l'un est presque aussi tendre que s'il étoit à demy pourry, & l'autre, au contraire, extremément dur: Et par la friction & l'agitation le feu s'y prend, & allume ce que l'on veut. On voit à Paris le même effer, en frappant l'un contre l'autre certains bois d'Inde, qui se trouvent dans les cabinets des curieus.

Ceus qui ont voyagé vers l'embouchure de la Riviere des Amazones, raportent qu'ils y ont veu des Indiens tirer du feu avec deus bâtons, mais d'une fasson differente de celle de nos Caraïbes. Car en ce quartier-là, ils ont aussi deus morceaus de bois, l'un mol, qu'ils applatissent en forme de planchette, & l'autre qui est tres-dur, en forme de bâton pointu par le bout, qu'ils piquent dans celuy qui est mol, lequel ils riennent arresté contre terre sous leurs pieds. Et ils tournent l'autre avec les deus mains, d'une si grande vitesse, qu'enfin le feu prend à celuy de dessous & il s'enstamme. Et comme il arrive souvent qu'une personne se lasse en cét exercice, une autre reprend prontement le bâton, & le tourne avec la même vitesse, jusques à ce qu'ils ayent allumé le seu. Au reste, bien que plusieurs estiment que ces fassons d'allumer le seu Zivre7. font modernes, il s'en trouve neantmoins des marques dans desplanl'antiquité, comme on le peut voir dans Theophraste.

tes. a.LO.

### SEIZIEME. CHAPITRE

Des Repas ordinaires des Caraïbes.

De Lery chap. 9.

A plupart des peuples Sauvages & Barbares, sont goulus & sales en leurs repas. Les Bresiliens mangent & boivent & par excés, & fort salement, à toutes heu-Paul le res, & se levent même la nuit pour cét exercice. Les Canaseune en diens sont gourmans jusqu'à crever, & ne se peuvent même

Franc.

vion de la résoudre à laisser perdre l'écume du pot. Jamais on ne les Nouvel. voit laver, ni leurs mains, ni leurs viandes. Ils ne savent non plus ce que c'est que de s'essuyer en mangeant, & ils n'ont

Voyez Rubriques & Carpin. point d'autres servietes que leurs cheveus & le poil de leurs chiens, ou la premiere chose qu'ils rencontrent. Les grands Tartares en font de même. Ils ne lavent jamais leurs écuelles, ni leurs marmites qu'avec le potage même, & commet-

Busbequiss, des Hayes, & Berge-

₩ 973.

Vincens le Blanc, & Garestasso.

tent d'autres vilenies, qui seroient trop horribles à reciter. Les petis Tartares ne leur cedent guere en saleté, & en gourmandise, humant leur bouillon avec le creus de la main, qui leur sert de cuillier pour en prendre: Et mangeant la chair des chevaus morts, sans se donner la peine de-la faire cuire autrement, qu'en la laissant une heure ou deus, entre la selle

& ledos de leurs chevaus. Ainsi, pour sortir de ces vilains

exemples, les Guinois, ceus du Cap de bonne Esperance, & certains autres Sauvages, devorent la chair cruë & puante, avec poil & plumes, tripes & boyaus, comme pourroient faire des chiens. Mais il faut donner aus Caraïbes la louange d'être sobres, & propres en leurs repas ordinaires, aussi bien que ceus du Continent, encore que quelques uns d'entr'eus ne meritent pas cét éloge, comme il n'y a point de regle si

generale qui n'ait son exception. Monsieur du Montel, digne & fidele témoin, rend ce témoignage de sobrieté & de propreté à ceus qu'ils a veus à Saint-Vincent, & ailleurs: Mais ils ne sont pas tous si retenus ni si propres. Et ceus

qui les ont veus, entr'autres, à la Dominique, ne leur don-

nent pas cette qualité.

Ce

Ce peuple, mange souvent ensemble en la maison publique, comme nous le verrons plus particulierement cy aprés, ou pour se divertir & faire la débauche, ou même pour s'entretenir de la guerre & des affaires du commun, comme autrefois les Lacedemoniens. Les femmes, comme en quelques autres païs des Barbares, ne mangent point que leurs maris n'ayent pris leur repas, & ils n'ont point d'heure reglée pour cét exercice. Leur estomac est leur Horloge. Ils endurent si patiemment la faim, que s'ils retournent de la pesche, ils auront la patience de faire rostir le poisson à petit feu, sur un gril de bois de la hauteur de deus pieds ou environ, sous lequel ils allument un seu si petit, qu'il saut quelquesois une journée, pour cuire le poisson comme ils le desirent. Il y a de nos François qui en ayant mangé de leur façon, l'ont trouvé de fort bon goût, & cuit en perfection. Ils observent generalement en toutes les viandes qu'ils preparent, de les faire ainsi cuire fort lentement & à petit seu.

Ils mangent d'ordinaire assis sur de petis sieges; & chacun d'eus a sa petite table à part, qu'ils nomment Matoutou, vie des comme Tacite témoigne qu'il se pratiquoit chez les anciens Meurs Allemans, & comme l'on dit qu'il se fait encore aujourd'huy des Andres le Japon. Par sois aussi ils mangent à terre, accroupis lemans. sur leurs genous, & en rond les uns auprés des autres. Pour Linscot. nappes, ils n'ont point de linge comme nous, ni de peaus chap. 26. comme les Canadiens: ni de nattes ou de taffetas comme les Maldivois, ni de tapis comme les Turcs, & quelques autres peuples, mais de belles & amples feuilles de Bananier toutes fraiches, qui sont tres-propres à servir de napes, étant de la grandeur que nous les avons representées. Ce sont aussi leurs serviettes, & ils en mettent sur eus pour s'y essuyer, Ils se lavent toujours soigneusement les mains avant le repas. Et même dans leur cuisine, ils ne touchent jamais rien de ce que l'on peut manger, qu'ils n'ayent, les mains nettes. Enfin, dans tous leurs repas ordinaires, il paroit avec la sobrieté, uné propreté, que l'on auroit peine à s'imaginer parmy des Sauvages.

Nous avons déja dit cy-dessus, que leur pain ordinaire est une certaine galette assez délicate, qu'ils appel-Rrr lent

lent Cassave, composée de la racine du Manioc. Elle se fait en cette sorte, que nous sommes obligez de d'ecrire icy, pour la perfection de nôtre Histoire, bien que d'autres l'ayent representée avant nous. La racine, bien qu'elle soit quelquésois de la grosseur de la cuisse, s'arrache aisément hors de terre. On la racle d'abord avec un couteau, pour emporter une petite peau dure qui la couvre. & puis on la rape ou grage (selon la frase du païs) avec une rape ou grage platte, de fer ou de cuivre, de bonne grandeur : & on presse la farine qui s'en forme dans un sac de toile, ou dans de longues chausses, ou poches, que l'on appelle aus Iles Couleuvres, industrieusement tissues de jone, ou de feuilles de Latanier, par la main des Cataïbes, pour en exprimer le Suc. Les Sauvages, avant qu'on leur eut porté de ces rapes, se servoient au lieu de cela, de certaines pierres dures & picotées, qui se trouvent sur leurs rivages. Elles sont semblables à nos pierres ponces. Quand l'humidité du Manioc est bien tirée, on passe la farine par un tamis, & sans la d'erremper avec aucune liqueur, on la jette sur une platine, qui n'est quelquefois que de terre, sous laquelle il y a du feu. qu'elle est cuite d'un costé, on la tourne de l'autre. Et quand elle est achevée de cuire, on l'expose au Soleil, pour la faire durcir davantage, & afin qu'elle se puisse mieux conserver, On ne la fait pas pour l'ordinaire plus épaisse, que d'un petit doit, & quelquesois moins, selon la fantaisse des Habitans. Elle se garde plusseurs mois. Mais pour la trouver meilleure, il la faut manger fraiche d'un jour ou deus. Il y en a qui ne la quitteroient pas pour nôtre pain ordinaire. Et c'est une merveille, que d'une racine si dangereuse de sa nature, l'on sache tirer par artifice, une nourriture si excellente. Ainsi les Mores, mettant sécher au Soleil de certains Abricots mortels qui croissent dans leur terre, & les faisant puis aprés boüillir au feu, avec d'autres ingrediens, en font un bruvage, dont on use sans aucun danger, & avec plaisir.

Poyage Breves.

> Surtout, la Cassave que sont les Sauvages Antillois est extremément delicate. Car ils ont tant de patience à saire ce qu'ils entreprenent, qu'ils y reussissement en leurs que les François, qui se précipitent ordinairement en leurs ouvrages, &

qui

qui n'ont pas si tôt commencé qu'ils voudroient avoir achevé. Mais nos Caraïbes travaillent à loisir, & ne considerent pas le tems qu'ils mettent en leur occupations, pourveu que

l'ouvrage soit bien fait.

Que si quelques Européens, qui ont usé de la Cassave, se plaignent que cette nourriture n'est pas saine, qu'elle gâte l'estomac, qu'elle corrompt le sang, qu'elle change la couleur, qu'elle débilite les nerfs, & qu'elle desséche le corps : il faut considerer, que comme l'acoutumance est une seconde nature, si bien que plusieurs choses, quoy que mauvaises en elles mêmes, lors qu'on les a acoutumées, ne nuisent point à la santé, aussi à l'opposite, celles qui de leur nature sont bonnes & innocentes, voire les meilleures; si on ne les a point acoutumées, sont par fois préjudiciables & nuisibles. Et pour montrer cette verité, c'est que par cette saute d'acoutumance, en la même sorte que quelques uns de nos gens se plaignent de la Cassave, les Historiens nous rapportent que les Moreau Bresiliens étant ensermez avec les Hollandois au Fort Sainte en la Re-Marguerite, trouvoient étrange le pain & les viandes qu'on la guerre leur distribuoit comme aus soldats, & dont il leur falloit vi- fane au vre; & se plaignoient qu'elles les rendroient malades, & les Bresilene faisoient mourir. Et à ce propos, est encore extremement Hollanremarquable, ce que nous lisons dans le Voyage de Monsieur dois & des Hayes au Levant. C'est que ce personnage ayant à sa ta-les Porble quelques petis Tartares, qui ne savoient ce que c'étoit que de pain, il leur en fit manger, dont ils penserent mourir deus heures aprés, que ce pain qu'ils avoient mangé commença à s'enfler, & à leur causer de grandes douleurs.

On fait aussi, parmy les Antillois, une autre sorte de pain avec du blé d'Espagne, qu'on nomme Mays. Les Anglois qui habitent la Vermoude n'en usent point d'autre. Quelques uns mangent aussi au lieu de pain, la racine appellée Patate, dont nous avons fait mention cy-devant.

Pour ce qui est des autres vivres dont usent les Caraïbes, leurs mets les plus communs, & dont se servent aussi les Caraïbes du Continent, sont les Lezards, le Poisson de tou- poyage tes sortes, excepté la Tortuë; & les Legumes, comme les de Fran-Chous, les Pois, & les Féves. Mais leur plus ordinaire man- sois Can-

ger (bien au contraire des Madagascarois qui ont cette nourriture en horreur) est de Crabes bien n'étoyées de leurs Coques, & fricassées avec leur propre graisse, & avec du jus de Citron & du Pyman, qu'ils aiment éperdument, & dont ils remplissent toutes leurs sauces. Neantmoins, quand ils reçoivent des François, ou d'autres Européens, ils n'en sont pas si prodigues, & ils s'accommodent en celaà leur goût, par une complaisance & une discretion qui n'est pas trop Sauvage. Ils appellent le dedans de la Crabe Taumaly: Et c'est de cela qu'ils font leur ragout le plus ordinaire avec de l'eau, de la mouchache, ou fine farine de Manioc, & force Pyman. Pour le dessert ils usent de fruits comme nous. Et d'ordinaire ils se contentent de Figues, de Bananes, ou d'Ananas. Que s'ils mangent de la chair, & des choses salées, c'est seulement par complaisance envers les E'trangers, pour n'être point importuns à ceus qui les reçoivent, & pour gratifier ceus qui les vont voir. Car alors, ils appressent la plupart des viandes selon leur goût. Et c'est à cela qu'il faut ajuster ce que nous avons dit, qu'ils ne mangent jamais de Sel, de Pourceau, ni de Tortuë, ni de Lamantin.

Ilest vray, qu'il se trouue parmy ce l'euple certains hommés extrémement paresseus & melancoliques qui menent une miserable vie; Carils ne se nourrissent que de Burgaus, de Coquillages, de Crabes, de Soldats, & de semblables insectes. Ils ne mangent aussi jamais de potage, ni de chair, si ce n'est de quelques Oiseaus qu'ils boucanent, c'est à dire qu'ils sont cuire sur la braise, avec leur plume, & sans les éventrer, & pour tout ragoût, ils ne se servent que d'eau de Manioc, qui perd sa qualité venimeuse étant bouillie, de sine farine de Manioc & de sorce Piman.

Ils assaisonnent quelquesois leurs viandes, d'un détestable assaisonnement, c'est à dire de graisse d'Arouagues, leurs ennemis irreconciliables. Mais cela n'a pas de lieu dans leurs repas ordinaires: C'est seulement en des jours solemnels de débauches, & de réjouissance.

Quant à leur boisson. tout ainsi qu'en plusieurs endroits de l'Amerique, les mêmes grains de Mays qui servent à faire du pain, sont employez à la composition d'un bruvage qui tient

lieu de vin: & que parmy nous, des mêmes grains de blé qui composent nôtre pain, nous faisons aussi de la biere; de même, en ces Iles, avec les racines des Patates & du Manioc, qui servent de pain, on compose deus bruvages, qui sont ordinaires dans le pais. Le premier & le plus commun, qui se fait de Patates boüillies avec de l'eau, s'appelle Maby. Il raffraichit & desaltere merveilleusement, & il a aussi une vertu aperitive qui fait évacuer tout le sable & toutes les viscositez des parties basses. D'où vient que l'on ne voit aucun de ceus qui s'en servent, se plaindre de la gravelle. L'autre bruvage que l'on nomme Ouicou, (d'un nom approchant du Caouin des Bresiliens) se fait avec la Cassave même, bouillie pareillement dans de l'eau. On le coule au travers d'un tamis, que les Sauvages nomment Hibichet. Ce bruyage est plus excellent que le Maby & n'est guere different de la biere, en couleur, & en force. Les Indiens le rendent fort agreable, mais d'ailleurs d'une telle vertu, que si l'on en prend beaucoup, il enyvre comme du vin. Ils le font de Cassaye bien rissolée sur la platine, puis maschée par des semmes, & versée dans des vaisseaus pleins d'eau: où aprés avoir infusé & bouilly environ deus jours par sa propre vertu, sans seu, comme sait le vin nouveau, on coule en suite l'infusion par un tamis. Et le suc que l'on en tire étant conservé deus autres jours, se trouve dans sa persection pour être bu. Au reste, pour saire bouillir cette composition, on met dans le vaisseau deus ou trois racines de Patates, rapées bien menu. Et il est vray que cette coutume que les Sauvages observent, de mascher la Cassave avant que de la jetter dans le vaisseau, est dégoutante au posfible: Mais aussi est-il constant, que le bruvage qui est compose de cette sorte, est incomparablement meilleur que celuy qui est fait autrement.

On fait aussi le ourcou d'une autre fasson, sans racines de Patates. C'est qu'aprés que la Cassave est tirée de dessus la platine, on la met quelque part dans la case, & on la couvre de seuilles de Manioc, & de quelques pierres pesantes, pour la faire échauser. Ce qui se fait durant trois ou quatre jours. Aprés quoy on la met en plusieurs morceaus, que l'on étend sur des seuilles de Bananier, & puis on les arrose d'eau lege-

HISTOIRE MORALE, Chap. 16

rement, & on les laisse à découvert. Quand la Cassave à demeuré une nuit ainsi, elle devient toute rouge: Et c'est alors qu'elle est bonne à faire le ouïcou, & qu'elle fait bouillir son eau sans racines de Patates. On la nomme Cassave

pourrie.

Outre ces deus boissons, qui sont les plus ordinaires dans les Antilles, on y fait encore en divers endroits, plusieurs vins delicieus. Les Négres, qui sont esclaves en ces lles, sont des incisions aus Palmistes épineus, d'ou il distille une certaine liqueur semblable à du vin blanc, laquelle ils recueillent dans plusieurs petites Callebasses qu'ils attachent aus ouvertures de ces arbres, qui en rendent chacun par jour deus pintes, & quelques fois davantage. Les plus anciens Auteurs nous apprennent, que parmy les Orientaus le vin de Palmes étoit sort en usage, comme il y est encore aujourd'huy: L'on s'en sert aussi en quelques endroits de l'Afrique, comme en Monomotapa.

De plus, on fait aus Antilles, avec des Bananes, un autre bruvage qui se trouve aussi ailleurs, & que quelques uns appellent Couscou. Mais parce que ce vin, quoy que tres-agreable & plein de force, cause de grandes ventositez, il n'est

guére en usage.

Ensin, on tire en ces Iles un excellent vin de ces precieus roseaus qui donnent le Sucre. Et c'est le bruvage le plus estimé, qui se fasse aus Antilles. On le nomme Vin de Cannes: & il y a un secret particulier pour le faire. Il s'en fait plus à Saint Christoste qu'ailleurs, à cause de la quantité de Cannes qui y sont plantées. Le suc de ces Roseaus, s'exprime dans un moulin dressé tout-exprés pour cét usage. Et puis, on le purisse avec le séu, dans de grandes chaudieres. Il se peut conserver long-tems en sa bonté: Et il a une douceur & une certaine pointe, qui le feroient présque passer pour du vin d'Espagne. On en fait aussi de l'eau de vie, que l'on appelle Eau de vie de Cannes, & qui se garde mieus que le vin de ces mêmes Roseaus.

Il n'y a rien dans la matiere de ces repas ordinaires de nos Antillois, qui puisse sembler tenir du Sauvage, que peut être les Lezards. Mais cela ne vaut-il pas bien les Grenouilles & les Escargots, dont quelques uns mangent en ces quartiers ? Et qui ne sait qu'en Espagne il se mange force Asnons? Aprés tout, que l'on compare le vivre de nos Caraïbes avec celuy des Canadiens; qui outre l'écume, dont nous avons dit qu'ils En témangent, boivent d'ordinaire de vilaine & sale graisse, & pre- moignaferent la chair de l'Ours à toute autre viande: Avec celuy des ges cen penvene habitans de l'Ile de fort-aventure, l'une des Canaries, qui voir en mangent du suif en abondance : Avec celuy des Tartares, divers des Perses, des Chinois, des Huancas, Nation du Perou. & des Négres d'Angole, qui vivent communement de chair de Cheval, de Chameau, de Mulet, de Loup, de Renard, d'Asne, de Chien, & du sang de ces Animaus en bruvage: Avec celuy des Indiens de l'Orient, qui trouvent la chait de Chauvefouris aussi delicieuse que celle de la Perdrix: Avec celuy des Bresiliens qui se nonrrissent de Crapaus, de Rats, & de vers: Ou enfin, avec celuy des Tapuyes, & de quelques autres Barbares, qui mangent des cheveus d'écoupez fort menu, & meslez avec du miel Sauvage, & qui saupoudrent leurs viandes de la cendre des corps brûlez de leurs parens, & la paîtrissent avec de la farine; Ce qui cause de l'horreur seulement à le representer: Que l'on fasse, dis-je, une comparaison de tous ces infames ragoûts avec ceus de la Nation Caraïbe; Et l'on trouvera, que dans son manger ordinaire, elle n'a rien de barbare. Il ne faut pourtant pas dissimuler, que quelques uns de nos François raportent, qu'ils ont veu parfois les Caraïbes manger des pous & des chiques qu'ils avoient pris, comme on le dit des Mexicains & des Cumanois: Mais ils n'en font pas un ordinaire, & cela est particulier à quelquesuns d'eus, joint qu'ils ne le font pas pour aucun goût qu'ils trouvent en ces vermines: mais seulement pour se venger & rendre la pareille, à ce qui leur à fait du mal.

Au reste, l'horreur que les Caraïbes avoient autrefois de manger du Pourceau, de la Tortuë, & du Lamantin, pour les plaisantes raisons que nous avons alleguées cy dessus, alloit jusqu'à tel point, que si quelcun des nôtres leur en avoir fait manger, par surprise, & qu'ils vinssent puis aprés à le savoir, ils s'en vengeoient assurement tost ou tard. Témoin ce qui ari-

va à une personne de marque d'entre nos François. Ce per-

fonage

sonage recevant visite du Cacique, ou Capitaine des Sauvages de l'Ile où il étoit, le traitta par raillerie de Lamantin deguisé en fasson d'achis, le Cacique, dans la désiance où il étoit de ce qui luy arriva, pria le Gentil-homme de ne le point tromper. Et sur l'assurance qui luy en sut donnée, il ne sit point de difficulté de manger. Le disner étant achevé nôtre Gentil-homme découvrit la fourbe au Cacique & à sa compagnie, pour avoir le plaisir de leurs discours & de leurs grimaces. Mais ils eurent assez de pouvoir sur eus-même, pour dissimuler leur dépit. Et le Cacique se contenta de dire en riant, He bien Compere nous n'en mourrons pas. Quelque tems aprés, le Gentil-homme luy fut rendre la visite. Il le receut avec toute sorte de civilité, & luy fit grand chere. Mais il avoit donné ordre à ses gens, de mettre dans toutes les sausses de la graisse d'Arouague, dont les principaus Indiens ont toujours provision chez eus. Aprés que cét infame repas sut finy, le Cacique plein de joye, demanda au Gentil-homme & à sa troupe, s'ils se trouvoient bien de son traittement. Eus s'en louant fort, & luy en faisant des remercimens, il leur apprit sa malice, dont la plupart eurent tant de crévecœur, & tant de bondissemens & de dévoyemens d'estomac, qu'ils en furent grandement malades. Mais l'Indien semoquant d'eus disoit, qu'il avoit sa revanche.

Ceus qui ont frequenté dépuis peu les Caraïbes de la Dominique & de la Martinique, disent qu'à present, ils ne sont pour la plupart aucune dissiculté de manger du Lamantin, de la Tortuë, du Pourceau, & même de toutes les autres viandes qui sont en usage parmy nous, & qu'ils se rient de cette simplicité, qui les obligeoit de s'en abstenir, crainte de parti-

ciper à la nature & aus qualitez de ces Animaus.

Ils ont aussi beaucoup relâché de cette grande severité, dont ils usoient à l'endroit de leurs semmes. Car elles ne vont plus que rarement querir la pesche de leur mary. Et quand ils ont été à la pesche, le mary & la semme mangent ensemble. Elles vont aussi plus souvent au Carbet, pour participer au festin & à la rejouissance publique, qu'elles ne faisoient avant que leurs marys eussent eus la communication familiere des étrangers.

CHA-

Hayes

ment aire

Garcilasso, l.s.

C.11. 5

Herodote

#### CHAPITRE DIXSETTIEME.

Des Occupations & des Divertissemens des Caraïbes.

Lexandre le grand estimoit que le travail estoit une Plut. en chose vrayment royale. Et l'on voit encore ajour-la vie de d'huy dans le Serrail d'Andrinople des outils, dont ce. Amurat se servoit pour faire des fléches, qu'il envoyoit à des voyage principaus de sa Porte. Les Peruviens meritent aussi sur ce de des sujet-là, beaucoup de louange. Car les Roys du Perou avoient au Lefait des Loys & étably des juges particuliers contre les Fai- vant. neans & les Vagabonds. Jusques-là, qu'il falloit que les enfans de cinq ans s'employassent à quelque travail qui sust confor- Royal de me à leur âge: Et ils n'espargnoient pas même les aveugles, les boiteus, & les muëts. Les occupant à diverses choses, où l'on pouvoit travailler de la main. Mais il s'est trouvé des 1.6. 6.35. Peuples si lâches, que de tenir l'Oissveté pour une chose sort belle & fort honorable. Et les Historiens des Indes Occi- De Lace dentales nous parlent de certains stupides & brutaus Indiens en son de la Nouvelle Espagne & du Bresil, qui ronssent tout le long de l'Adu jour en leurs cabanes, pendant que leurs femmes leur vont meriq. chercher des racines pour manger.

Nos Caraïbes, ne ressemblent pas à ces Faincans. Car on les voit travailler & prendre plaisir à diverses sortes d'exercices. Les principaus & ceus qui leur sont les plus ordinaires, sont la chasse & la pesche, où ils employent une bonne partie de leur tems, mais particulierement à la pesche. On ne les voit gueres sortir de leurs maisons sans arc & sans fléches. Et ils sont admirablement adroits à s'en servir, s'habituânt à cét exercice, comme les Turcs, des leur plus tendre jeunesse, Ce qui fait qu'avec le tems, ils se rendent si habiles & si assurez à tirer de l'Arc, que de cent pas ils mettroient dans un quart d'écu, sans jamais y manquer. Et même en s'enfuyant ils savent tirer adroitement sur leurs ennemis, comme faisoient autrefois les Parthes. Il y avoit encore plus de sujet d'admirer ces gauchers Benjamites qui frondoient à un che- vre des yeu, & n'y falloient point.

chap. 202

síí

HISTOIRE MORALE, Chap. 17

506

Lors que les Caraïbes sortent pour la chasse ou pour la pesche, ils ne menent pas avec eus leurs semmes, comme certains Bresiliens qui les sont toujours marcher devant eus, tant ils sont jalous: Mais quand ils ont pris quelque chose, ils le laissent sur le lieu, & les semmes étoyent autrésois obligées à l'aller chercher, & à l'apporter au logis, comme nous l'avons dêja touché. On dit que les Canadiens en sont tout de même.

Il n'y a point chez les Antillois, non plus que parmy tous les autres Indiens Occidentaus, de distinction de qualité pour la chasse: & l'exercice en est aussi libre au plus petit d'en-

tr'eus, qu'au plus grand.

Comme en leurs repas particuliers, ils ne se servent d'aucune chair, s'ils n'ont des Etrangers à leur table, aussi ne vont ils pour l'ordinaire qu'à la chasse de Lezards. Et s'ils sont quelque autre chasse, c'est en des occasions extraordinaires, lors qu'ils veulent traitter qu'elques-uns de leurs amis d'entre nos Européens: où bien lors qu'ils les vont voir, & qu'ils

veulent tirer d'eus quelque marchandise en échange.

Ils sont merveilleusement subtils, à pécher à l'hameçon & à tirer le poisson avec la sléche. Et l'on ne sauroit assez admirer leur patience en cét exercice. Car ils y demeureroient quelquesois un demy jour tout entier sans se lasser. Et lors qu'aprés avoir guetté long-tems le poisson, ils viennent enfin à en appercevoir quelque gros & puissant, qui soit à leur gré & bien à leur main, ils tirent dessus avec la sléche, de même que les Bresiliens. Et comme ils sont excellemment bons nageurs, ils se jettent à l'instant eus-mêmes à corps perdu aprés la fléche, pour se saissir de leur proye. Mais outre l'hamecon & la fléche avec quoy ils prennent le poisson, ils savent aussi heureusement plonger auprés des rochers, & le tirer des cavernes où il est caché: semblables en cela aus Floridiens, qui n'attendant pas que le poisson vienne à se montrer, le vont chercher jusqu'au fond de l'eau, & l'y assomment à coups de massuë; Si bien qu'on les voit remonter tenant d'une main la beste. & de l'autre la massuë. C'est une chose commune entre les Sauvages, que d'estre ainsi grands nageurs; Et l'on assure nommément des Bresiliens, des Maldivois, de quelques

Voyez.
fur tout
lean de
Lery,
ebap. 12.
lofepb
Acofta
liv. 3.
c. 15. E
Franc.
Pirard.
1 part.
thap. 2.

DES ILES ANTILLES. Chap. 17

307

ques Peruviens, & des habitans des Iles des Larrons, qu'ils

peuvent passer pour anfibies.

Que si les autres inventions pour la pesche viennent à manquer à nos Caraibes, ils ont recours à un certain bois lequel ils battent, l'ayant coupé en morceaus. Puis ils le jettent dans les étangs, ou dans les lieus où la mer est coye. Et c'est comme une momie souveraine, avec quoy ils prennent du poisson tant qu'ils veulent. Mais ils ont cette prudence, de ne se point servir de ce dernier artifice, que dans la necessité, pour ne pas faire un trop grand dégast.

Aprés la chasse & la péche, ils s'adonnent à plusieurs menus ouvrages, comme à faire des licts de cotton, fort bien tissus, & qu'ils nomment Amacs. Les femmes filent le cotton sur le genou, & ne se servent pour l'ordinaire, ni de suseau, ni de quenouille. Mais il y en a à la Martinique, qui en ont appris l'usage de quelques Françoises. Elles le savent aussi parfaitement bien retordre: Mais dans quelques lles les hommes font la tissure du lict. Ils font outre cela, des paniers de joncs & d'herbes, de diverses couleurs: des sièges de bois poly, qui sont tout d'une pièce, de petites tables, qu'ils appellent Matoutou, tissues de seuilles de Latanier, des tamis nommez Hibichets, des Catolis, qui sont de certaines hottes, plusieurs sortes de vases, & de vaisseaus, propres à servir à boire & à manger, qui sont polis peints & enjolivez de mille grotesques & enluminures agreables à la veuë. Ils font aussi quelques petis ornemens, comme les ceintures, les chappeaus & les couronnes de plumes, dont ils se parent les jours de leurs festes & de leurs rejonissance publiques. Et les femmes font pour elles des demy-botines, ou des demy-chausses de cotton. Mais sur tout, ils s'appliquent avec soin à faconner & à polir leurs armes, c'est à dire leurs arcs, leurs séches, & leurs boutous ou massues, qui se font de bois dur & poly, & qui par le manche, sont curieusement ornez de bois & d'os de diverses couleurs.

Ils ne sont pas moins soigneus de travailler à leurs Piraugues, ou vaisseaus de mer, & à tont leur appareil de paix & de guerre. Ils les font d'un seul gros arbre, qu'ils creusent, rabottent, & polissent avec une dexterité nonpareille. Les

Huvees c'est à dire re-

haut, tout à l'entour, surtout au derriere, de quelques planches ajoutées. Quelquesfois il y peignent leur Maboya. Par baussées, fois des Sauvages, ou des grotesques. Ces chalouppes portent souvent jusqu'à cinquante hommes, avec leurs munitions de guerre. Avant qu'ils eussent communication avec les Chrétiens, qui leur ont fourny toutes sortes de coignées, & d'autres outils de charpenterie & de menuyserie, ils avoient mille peines à venir à bout de faire leurs vaisseaus. Car ils De Lery étoient obligez, comme les Virginiens & quelques autres Sauvages, à mettre le feu an pied des arbres, & à les environner de mousse mouillée un peu au dessus du pied, pour empe-

> scher le seu de monter: Et ainsi ils minoient l'arbre peu à peu. Aprés, ils se servoient pour tailler le bois, de certaines pierres dures, aiguifées par le bout, avec lesquelles il coupoient & creusoient leurs Piraugues. Mais c'étoit avec une longueur de tems si penible & si ennuyeuse, qu'ils reconnoissent aujourd'huy l'obligation qu'ils nous ont, de les en avoir

chap. 13.

Garcilasso en fon Com-Royal, LI. c.11.

delivrez, & s'estiment heureus de la facilité qu'ils ont à present en leurs ouvrages, par le moyen de serremens dont ils sont pourveus. Ainsi les Peruviens, tenoient pour un si grand bonheur ces outils que leur avoient apporté les Européens. que l'usage des ciseaus s'étant introduit dans le Perou par le mentaire moyen des Espagnols, il y eut un Indien de qualité, qui n'en pouvant assez louër l'invention, disoit à l'un d'eus, que quand les Espagnols n'auroient fait autre chose que leur apporter des rasoirs, des ciseaus, des peignes, & des miroirs, cela pouvoit suffire pour les obliger à leur donner liberalement, tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent. Les Caraïbes, s'employent aussi à faire des pots de terre de

toutes sortes, qu'ils savent cuire en des fourneaus comme nos potiers. Et avec cette même terre, ils forment des pla-

tines, sur léquelles ils font cuire la Cassave.

L'adresse qu'ils ont à tous ces petis exercices que nous venons de décrire, témoigne assez qu'ils apprendroient aisément plusieurs métiers de nos artisans, si on leur en donnoit la connoissance. Ils se plaisent sur tout à manier les outils des charpentiers & des menuyliers: Et sans avoir appris

com-

comme il s'en faut servir, ils en savent saire plusieurs ouvrages, depuis que nos gens les en ont acommodez. De quoy donc vraysemblablement ne seroient ils point capables, s'ils étoient instruits & exercez par de bons maistres, & qu'ils sissent leur aprentissage sous eus.

Comme ils aiment fort les divertissemens & la recreation, aussi recherchent ils avec passion tout ce qui peut les entretenir en bonne humeur, & chasser la melancolie. Pour cét esser, ils se plaisent à nourrir & à apprivoiser grand nombre de Perroquets & de petites Perriques, ou Arrats, aus-

quels ils aprennent à parler.

Pour se divertir, ils sont aussi plusieurs instrumens de Musique, si on les peut appeller ainsi, sur lesquels ils forment des accords. Comme entr'autres sur de certains Tambours faits d'un arbre creus, sur léquels ils étendent une peau d'un seul costê, à la façon des Tambours de Basque. On peut joindre à cét exemple une forme d'Orgues, qu'ils composent avec des Callebasses, sur léquelles ils posent une corde faite d'un fil de roseau, que l'on nomme Pite. Et cette corde étant touchée rend un son qui leur agrée fort. Le concert de beaucoup d'autres Sauvages, ne vaut pas mieus que le leur, & n'est pas moins pitoyable & moins discordant à l'oreille des François. Ordinairement aussi, le matin à leur lever ils se mettent à jouër de la flute. Ils en ont de diverses sortes, aussi bien polies que les nôtres : quelques unes faites des os de leurs ennemis. Et plusieurs d'entr'eus, en savent jouër avec autant de grace que l'on pourroit s'imaginer pour des Sauvages, bien qu'en celails n'approchent pas des François. Pendant qu'ils jouent ainsi de la flute, les femmes appressent le déieuner.

Ils passent encore le tems à chanter quelques airs, qui ont des refreins assez agreables. Et avec ces chansons en la bouche, ils se divertissent quelques ois un demy jour, assis sur de petis sièges, à voir rôtir leur poisson. Ils mettent ausse des pois ou de menus caillous, comme les Virginiens, en des calebasses, par le milieu desquelles ils sont passer un basson, qui leur sert de manche. Et puis ils les sont sonner en les remuant. C'est ainsi qu'en ces quartiers les semmes appaisent

& divertissent les enfans avec des jouëts & des sonnertes. La plupart des chansons des Caraïbes, qui sont fort frequentes en leur bouche, sont des railleries sanglantes de leurs ennemis. Les autres sont sur des oiseaus, ou sur des poissons, ou sur des femmes, & le plus communement sur quelque badinerie. Et il y en a beaucoup qui n'ont ni rime ni raison.

Souvent aussi nos Sauvages Antillois, joingnent la danse à leur Musique: Mais cette danse est aussi belle & aussi bien reglée, que leur Musique a de douceur & de justesse. On voit une bonne partie de peuples Barbaress'adonner à cét exercice, avec une passion démesurée, comme pour exemple les Bressiliens, qui au raport de Jean de Lery, dansent jour & nuit. Et nous avons déja dit, qu'il y en a beaucoup, qui sont même consister en danses, leur imaginaire selicité de l'autre vie.

Mais les Caraibes, usent particulierement de danses dans leurs festins Solennels, en leur Carbet ou maison publique. Ces festins se font avec cet ordre. Quelques jours avant cette réjouissance publique, le Capitaine en avertit toutes les maisons, afin que chacun ait à se trouver au Carbet, au jour assigné. Cependant, les femmes sont une sorte de boisson de Cassaue rôtie, & mieus preparée que celle dont ils se servent à l'ordinaire. Et comme ils augmentent la dose des ingrediens de cette boisson, elle a aussi plus de force, & elle est capable d'enverer aussi facilement que le vin. Les hommes de leur costé vont à la pesche, où à la chasse des Lezards. Car pour les autres viandes, nous avons déja dit qu'ils n'en préparent point pour leur table, s'ils n'ont des étrangers à traitter. Au jour nommé, hommes & femmes se peignent le corps de diverses couleurs & de diverses figures, & se parent de leurs couronnes de plumes, de leurs plus belles chaines, & de leurs plus beaus pendans d'oreilles, colliers, bracelets, & autres ornemens. Les plus galans se frottent le corps d'une certaine gomme, & foufflent dessus du duvet de divers oiseaus. Enfin, ils se mettent tous sur leur bonne mine, & s'efforcent de paroitre le plus qu'ils peuvent en cette solennité. Equippez de la sorte, & semirans en leurs plumes, ils viennent à l'assemblée. Les femmes y apportent le bruvage & les mets qu'elles ont preparez, & sont extremément soigneuses

Chap.17 DES ILES ANTILLES.

511-

neuses qu'il n'y manque rien, qui puisse contribuer à la réjouissance. Nos Caraïbes employent tout ce jour, & la meilleure partie de la nuit à faire bonne chere, à danser, à s'entretenir, & à rire. Et dans cette débauche, ils boivenr beaucoup plus qu'à l'ordinaire; c'est à dire en un mot, qu'ils s'enyvrent: Les semmes même le font par galanterie. Lors qu'ils
peuvent trouver du vin & de l'eau de vie, pour messer dans
cette seste, ils ne s'y épargnent pas non plus, & s'en donnent
au cœur joye. Si bien que ce que nous avons dit de leur sobrieté ordinaire, n'a point de lieu dans ces rencontres, non
plus que lors qu'ils se preparent à aller à la guerre, ou qu'ils
en retournent. Quoy qu'au sonds ils n'aillent pas jusqu'à l'exté des Bressliens, qui dans leur réjouissance, boivent deus ou
trois jours entiers sans cesser, & dans leur yvresse, se plongent en toutes sortes de vices.

Leur yvrognerie & leurs débauches font fréquentes. Car ils en font. 1. Pour tenir leurs confeils de guerre. 2: Lors qu'ils retournent de leurs expeditions, soit qu'ils y ayent reussi ou non. 3. Pour la naissance de leurs premiers ensans masses. 4. Quand on coupe les cheveus à leurs ensans. 5. Quand ils sont en âge d'aller à la guerre: 6. Pour abatre un jardin se lon leur stile, c'est à dire, pour couper des bois, découvrir & désricher la terre, & la preparer pour un jardin: 7. Quand ils trainent à la mer un Vaisseau neus. 8. Et quand ils ont été gueris de quelque maladie. Ils nomment ces Assemblées Ouison, & dépuis qu'ils ont conversé avec les François, Vin.

Mais à l'opposite aussi, tant leur humeur est en cela bizarre & contraire à soy même, ils sont de grands & de ridicules jeusneurs. Et 1. ils jeusnent lors qu'ils entrent en adolescence.

2. Quand on les fait Capitaines. 3. A la mort de leurs Peres, ou de leurs Meres. 4. A la mort du Mary, ou de la Femme.

3. Lors qu'ils ont tue un Arouague: jeusne qui leur tourne a grand honneur.

Li pois , re un parte propinti de la composición del composición de la composición d

### CHAPITRE DIXHUITIEME.

Du Traittement que les Caraïbes font à ceus qui les vont visiter.

lité pour des Sauvages. Car ils reçoivent avec toute sorte de Courtoisse & de temoignages d'affection, les Etrangers qui abordent en leurs Iles, pour leur y rendre visite.

Ils ont des Sentinelles sur le bord de la mer, dans la plupart des Iles qu'ils possedent tous seuls. Ces Sentinelles sont placées sur les montagnes, ou sur les eminences qui découvrent loin en mer, & elles sont posées en telle sorte, qu'elles ont la veue sur les lieus où il y a un bon mouillage pour les Navires, & une facile descente pour les hommes. Si tost que ces gens apperçoivent un Navire, ou une Chalouppe venir à eus, ils en donnent avis à ceus des leurs qui leur sont les plus proches. Et en moins de rien, vous voyez parêtre plusieurs petis Canos ou vaisseaus, dans chacun desquels iln'y a au plus que trois hommes, qui sont députez pour venir reconnoitre qui vous étes, & qui vous crient de loin, que vous ayez à le declarer. Carils ne se fient pas au pavillon, parce que souvent ils yont été trompez: & ils reconnoissent à la voix si l'on est François, Espagnol, Anglois, ou Hollandois. Sur tour on dit qu'ils reconnoissent les Anglois. On assure que les Bresiliens & les Peruviens ont l'odorat si subtil, qu'au flair ils discernent un François, d'avec un Espagnol.

Quand les Caraibes ne sont pas bien assurez qui l'on est, & qu'on descend à eus les armes à la main, & en posture de leur malsaire, ils se mettent en désense, se saississent des avenues les plus étroites de leurs terres, mettent des embuscades dans les bois, & sans qu'ils soient apperceus, suivent de l'œil leurs ennemis, se reculant par les voyes égarées, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé leur avantage, & qu'ils ayent uny toutes leurs forces. Et alors, ils décochent une gresse de sléches sur ces

enne-

ennemis. Puis ils les environnent, viennent aus mains, & les assomment avec leurs massues. Ils font en quelques unes des lles un gros, qui est par fois de quinze cens hommes, & davantage, à ce qu'il paroist; car on ne peut pas savoir assurément leur nombre, veu qu'eus-mêmes ne sachant pas conter, n'en ont pas la connoissance. Que s'ils se sentent pressez de leurs ennemis, ils se cachent facilement, & se glissent parmy les buissons herissez d'épines extremément piquantes, se coulant adroitement pas dessous: Ou bien ils grimpent des rochers inaccessibles à tous autres; Ou s'ils sont voisins de la mer, ils se jettent dedans, & plongent: puis vont sortir à cent, voireà deus cens pas loin du lieu où vous aviez la veuë. Et en suitte, ils se rallient ensemble aus rendez-vous qui leur font connus, & viennent de nouveau à la charge, lors qu'on y pense le moins, & que l'on croit les avoir mis en déroute.

Mais quand ils reconnoissent que ceus qui abordent sont de leur amis, qui les viennent visiter, comme si ce sont des François ou des Hollandois, aprés leur avoir crié qu'ils sont les tres-bien venus, ils vont en partie à la nage au devaut d'eus, entrent dans leur vaisseau, & lors qu'il approche de terre, s'offrent à les porter à bord sur leurs épaules, pour témoigner leur affection dés l'entrée. Cependant, le Capitaine luy même, ou son Lieutenant, vous attend sur le rivage. Et lors que vous mettez pied à terre, ils vous reçoit au nom de toute l'île, & vous fait compliment sur vôtre arrivée. Vous étes aufli-tost conduits en bonne compagnie au Carbet, qui est la maison de Ville, où les habitans de l'Ile, chacun selon l'âge & selon le sexe de leurs nouveaus hostes, viennent faire la bien-venuë. Le vieillard complimente & caresse le vieillard: le jeune homme & la jeune fille, font le même envers leurs semblables; & dans le visage de toute la troupe, on peut lire clairement, la satisfaction qu'ils ont de vous voir.

Mais le premier discours qu'ils vous tiennent, en vous abordant, est de vous demander vôtre nom, & puis, ils vous disent le leur. Et pour témoignage de grande affection, & d'amitié inviolable, ils se nomment eus-mêmes du nom de leurs hostes. Mais ils veulent pour la persection de la ceremonie;

. 12 12

314 HISTOIRE MORALE, Chap.18

que celuy qu'ils reçoivent se qualifie aussi de leur nom. Ainsi ils sont un échange de noms; Et ils ont la memoire si heureuse à retenir les noms de leurs amis & comperes, qu'au bout de dix ans ils s'en souviendront sans aucune équivoque, & reciteront quelque circonstance de ce qui s'est passé de considerable en leur derniere entreveuë. Que si on leur a fait present de quelque chose, ils ne manqueront pas de le ramente voir, pour témoigner leur reconnoissance. Et si la chose est encore en être, ils la montreront à celuy qui la leur avoit auparavant donnée.

Aprés tous ces complimens de Sauvages, qu'ils vous ont faits d'abord, ils vous presentent des lists suspendus, qui sont fort nets & fort blancs, & qu'ils tiennent en reserve pour de pareilles rencontres. Ils vous prient de vous y reposer, & en suite ils vous apportent des fruits; & pendant que les uns pourvoyent au session, les autres se tiennent auprés de vous, pour vous entretenir, observant toûjours le rapport de l'âge

& du sexe.

Cétaccueil, sera trouvé sans doute, bien plus raisonnable que celuy des Caraïbes du Continent Meridional, qui reçoivent leurs hostes d'une façon fort bizarre, & qui est semblable à celle que pratiquent les Canadiens. Car le Cacique de ces Caraïbes conduit en la maison publique, sans parler aucunement, celuy qui les vient voir; puis, on luy presente un siege & du Tabac, & on le laisse ainsi quelque tems sans luy dire mot, jusques à ce qu'il se soit reposé, & même qu'il ait achevé de humer son Tabac. Alors le Cacique approche & luy demande s'il est venu? L'autre répondant qu'ouy, il se sied prés de luy, & l'entretient. Puis aprés ceus du commun viennent, luy demandant en la même forte, s'il est venu ? Et luy ayant presenté à manger, ils s'entretiennent aussi fort agreablement. Or il est bien vray, que nos Caraïbes Insulaires pratiquent dans la reception de leurs hostes, envers ceus de leur Nation qui sont étrangers de leurs Iles, la même chose que les Caraïbes du continent: Mais quand ils recoivent des François, & d'autres Européens, qui ne savent pas garder lesilencesi long-tems, ils parlentà eus, & les entretiennent d'abord, comme nous avons dit, s'acommodant à leur humeur, meur, & contrevenant, pour leur complaire, aus regles de

leurs propres ceremonies.

Mais, le festin qu'ils leur veulent faire est desormais preparé. Voyons donc comme ils s'y gouvernent. Ils donnent à chacun sa petite table, & ses mets à part, comme les Chinois. Les uns apportent des Lezards rotis, les autres des Crabes Trigaut fricassées: quelques uns des legumes: & d'autres des fruits; & ainsi du reste. Pendant le repas, ils vous entretiennent, & vous servent avec un soin merveilleus. On ne leur sauroit faire plus de plaisir, que de bien boire & de bien manger, & ils ne cessent de vous en conjurer fort amiablement, de vous verserà boire, & de prendre garde si chaque table est bien fournie. Il ne faut rien laisser dans le vaisseau en buvant, si vous ne voulez les mécontenter. Que si vous ne pouvez manger toute la Cassave qu'ils vous ont donnée, il faut prendre le reste sur vous, & l'emporter; autrement, vous les desobligeriez. Ainsi les Turcs, quandils se trouvent austables Bushen de leurs amis, ont acoutumé de remplir leurs mouchoirs, & queus, quelquefois les manches de leurs robes, de morceaus de viande & de pain, qu'ils emportent chez eus. Et parmy les grands Voyage Tarrares, quand un conviéne peut achever toute la viande de Ruqui luy a été presentée, il faut qu'il donne le reste à son valet, en Tarpour le luy garder, ou bien qu'il l'emporte luy même en son tarie. escarcelle, où il serre aussi les os, quand il n'a pas eu le tems de les bien ronger, afin de les achever aprés, tout à son aise. Mais parmy les Chinois, quand le convie s'en retourne chez luy, les ferviteurs du conviant portent avec luy, les mets qui erinteg au certurie, 8 sont restez sur la table.

Aprés le repas, les Caraïbes vous ménent promener en leurs maisons particulieres, & en leurs jardins, vous montrent leurs armes, leurs curiositez, & leurs babioles, & vous font present de fruits, ou de quelques menus ouvrages de leur façon.

Que si l'on a envie de demeurer quelque tems avec eus, ils le tiennent à faveur & en sont ravis, & jamais ils ne cessent de vous faire bon visage, ni ne diminuent leur bon traitement. Mais si l'on se veut retirer, ils témoignent de la tristesse de vôtre départ, & demandent si vous avez été mal-

Ttt 2

traittez,

traittez, pour vous en allersitost. Avec ce triste visage ils vous reconduisent en grande troupe jusque au bord de la mer, & même vous portent dans la chalouppe, si vous le vou-lez souffrir. Et dans cét adieu, vous recevez encore de leur main des presens de fruits, qu'ils vous pressent fort d'accepter, disant à ceus quiles veulent resuser, Compere, si tu n'en as pas besoin pour toy-même, tules donner as à tes matelots. Ils appellent ainsi, tous les serviteurs & domestiques de ceus à qui ils parlent.

Ce mot de Matelot, est commun aussi entre les François habitans des lles, pour signifier un Associé. Et lors que deus habitans ont acheté, ou desriché une habitation ensemble, on dit qu'ils se sont aussi quelques. On dit que les Bressliens & les Canadiens, sont aussi quelques presens en de pareilles rencontres. Et Tacite nons rapporte, que les anciens Allemans régaloient de leurs liberalitez les étrangers qui les alsoient visiter: Mais qu'ils demandoient reciproquement aussi quelque chose de leur part: En ceste occasion, les Caraïbes se montrent plus genereus: Carils donnent sans rien demander.

Au Livre des
Mœurs
des Ansiens Allemans.

wiist.

Mais ce seroit une incivilité, d'aller voir ces bonnes gens & de recevoir leurs courtoises, sans leur faire aussi present de quelque chose. C'est pourquoy les étrangers qui les vont voir, ont toûjours quelques grains de Rassade ou de Crystal, quelques hameçons, éguilles, épingles, ou petis couteaus, & autres menuës bagatelles. Et à la fin du repas ils mettent sur la petite table, sur laquelle ils ont mangé, quelques unes de ces choses. Ceus qui ont preparé le festin, s'en tiennent recompensez au centuple, & en témoignent une grande satisfaction, & une reconnoissance nompareille.

Jusques icy, nous avons representé le bon accueil & l'agreable traittement, que les Caraïbes ont sait autresois à quelques uns de leurs amis, ou Comperes comme ils parlent, de la Nation Françoise, & Hollandoise, qui les ont visitez. Mais ils usent d'autres Ceremonies en la reception des Etrangers de leur même Nation, ou de leurs Consederez, qui arrivent dans leurs Iles. Il y a en chaque Carbet un Sauvage, qui a la Commission de recevoir les passans, & qui s'appelle Nionakaiti. S'ils sont du commun, il leur presente des

siéges.

siéges, & de ce qu'il à de propre à manger, & sur tout une Cassave pliée en double, qui signifie qu'ils mangent ce qu'ils

pourront, mais qu'il laissent le reste.

Si ceus qui les vont voir, ou qui passent par occasion, leur font plus considerables, comme parens, ou Capitaines, ils leur peignent les cheveus & en entrant & en sortant, ils pendent des lits & les invitent à se reposer, en leur disant, En Bouekra, voila ton lict. Ils leur presentent aussi des Matonton, qui sont de petites tables tissues de jonc, ou de seuilles de Palme ou de Latanier, comme nous l'avons déja dit, sur léquelles ils posent des viandes & des Cassaves non pliées en deus, mais étenduës. Les femmes les mettent à leurs pieds: Et les hommes se presentant tout debout, font la civiliré & montrent ce qui a été apporté, en disant, En yérébali, voila ton manger. Apres les femmes apportent des calebasses pleines de Ouicou, & leur font boire à même. Puis les ayant pofées devant eus contre terre, le mary qui est derrière elles. fait encore civilité, en disant En batoni, voila ton bruvage. Et l'autre répond à ces deus complimens Yao, c'est à dire, Bien, ou grand mercy. La Cassave dépliée veut dire, Mange ton soul, & emporte le reste. A quoy ils ne manquent. Quand ils ont biendisné sans estre interrompus de personne, chacun les vient saluer l'un apres l'autre, en luy disant Halea-tibou, c'est à dire sois le bien venu. Mais les femmes ne se messent pas beaucoup dans cette ceremonie. Pour eus, quand ils s'en veulent aller, ils vont dire adieu à tous en particulier: Ce qu'ils expriment par le mot de Huichan, en leur lan-Vngae lees remiters du vociter, ient pout ici apout, ageg especial of the control of the property of the same

entre topic policies de comercia establicado de properties was sailored to the mate of the gride the property safes and the whole, that produces a break which are a distribution of the committee of the com activities of the activities and the contract of en deligated to the edge to a trade of the second contract of the se

## CHAPITRE DIXNEUVIEME.

De ce qui tient lieu de Police chez les Caraïbes.

and the substance of the second and L y a en chaque Ile des Antilles habitées par les Caraïbes. plusieurs sortes de Capitaines. 1. Capitaine de Carbet. ou de Village, qu'ils nomment Tiouboutouli hauthe. C'est quand un homme a une famille nombreuse, & qu'il se retire à lécart des autres avec elle, & bâtit des cases pour la loger. & un Carbet où elle s'assemble quelquesois toute, pour se réjouir, ou bien pour traitter des affaires qui touchent leur Communauté. Il est donc à cause de cela, nommé Capitaine de Famille, où de maisons. 2. Capitaine de Piraugue, c'est à dire, ou celuy à qui appartient le vaisseau, ou celuy qui v commande quand on va en guerre, & ils font nommez Tionboutouli Candoano 3. Entre ceus qui commandent chaque yailleau emparticulier, ils ont encore un Amiral ou un General de mera qui commando à toute la Flotte. Ils le nomment N halené m Enfin ils ont le grand Capitaine, qu'ils appellent Ouboutou, & au plurier Ouboutounum. C'est le même que les Espagnols nomment Cacique, comme quelques autres Indiens 1 & quetquefois austinos Sanyages par imitation. Il est toute fà vie, dépuis qu'il oft éleil à cette charge de General de leur armées, & on luy fait toujours grandhonneus Il convoque les assemblées du Carbet, soit pour les rejouissances publiques, soit pour les deliberations de la guerre. Et il marche toujours accompagné de toute sa maison, & d'autres gens qui luy veulent faire honneur. Ceus qui ont le plus de suite, sont les plus considerez. Si quelcun ne luy porte pas le respect qu'il luy doit, il a droit de lever la main sur luy pour le frapper. Il n'y en a que deus au plus dans une lle, comme à la Dominique. Ordinairement ils sont aussi les Amiraus quand la Flotte marche. Ou bien c'est quelque jeune homme qui pretend à la charge, & qui se veut signaler en cette occasion.

On parvient à cette charge par election. Et on ne peut être éleu que l'on nait tué plusieurs Arouagues, ou pour le moins un Chef. Les fils ne succedent pas plutôt que les autres à la charge de leurs Peres, s'ils n'en sont dignes. Quand le Grand Capitaine parle, chacun sait silence. Et quand il entre au Carbet, chacun se retire pour luy faire place. Il a aussi toujours la première, & la meilleure part du festin. Le Lieutenant de ce Capitaine se nomme en Sauvage, Ouboutou maliariei, c'est à dire proprement la trace du Capitaine, ou ce qui paroit aprés luy.

Aucun de ces Chefs ne commande à toute la Nation, & n'a d'empire sur les autres Capitaines. Mais quand les Caraïbes vont à la guerre, ils choisissent de tous les Capitaines, un General d'Armée, qui fait la premiere attaque: Et la Campagne étant finie, il n'a nulle autorité que dans son lle. Il est bien vray, que s'il a genereusement réussy dans son entreprise, il est toujours fort consideré dans toutes les lles. Mais autresois, avant que le commerce que les Caraïbes ont avec les étrangers eust alteré la plus grand' part de leur ancienne police, il y avoit bien du mystere, & bien des conditions, pour

obtenir ce degré d'honneur.

Il falloit premierement, que celuy qu'on élevoit à cette Dignité, eust fait plusieurs campagnes à la guerre, & qu'au seude toutel'île dont il devoit être éleû Capitaine, il s'y fust porté courageusement & vaillammant. Aprés cela, il luy étoit necessaire d'être si agile & si leger à la course, qu'il surmontast en cét exercice tous les competiteurs qui s'y presentoient avecque luy. En troisiéme lieu, le prétendant au Generalat de l'Île, devoit emporter l'avantage à nager & à plonger, sur tous les autres aspirans. Pour la quatriéme condition, il falloit qu'il portast un fardeau d'une telle pesanteur, que tous ceus qui brignoient avecque luy, n'en pussent soutenir le poids. Enfin, il étoit obligé à donner de grandes preuves de sa constance. Car on luy déchiquetoit cruellement les épaules & les mammelles avec une dent d'Agouty. Même ses plus grands amis, luy faisoient de tres-vives & profondes incisions en divers endroits du corps. Et le miserable qui vouloit obtenir cette charge, devoit endurer tout cela, sans faire

faire parêtre le moindre signe de resentiment & de douleur. Au contraire, il faloit qu'il montrast un visage satisfair & riant, comme s'il eût été le plus content & le plus aise du monde. On ne s'etonnera pas tant que ces Barbares souffrissent un traittement si cruel, pour aquerir quelque dignité. lors qu'on se representera que les Turcs ne se montrent quelquefois pas moins cruels envers eus-mémes, par une pure galanterie, & comme pour un simple divertissement. Temoin ce que Busbequius nous rapporte au quatriéme livre de ses Ambassades; Ce qui seroit trop long à reciter en cét endroit.

Pour revenir aus Antillois, cette ancienne ceremonie qu'ils observoient en l'élection de leurs Chefs, semblera sans doute, comme elle l'est en esfet, étrange & Sauvage. Mais il

chap. 7. Voyages de Moquet, l.2.

se trouve parmy d'autres Nations quelque chose desemblable. Car au Royaume de Chili, on élit pour Souverain Cale Blanc, pitaine, celuy qui peut porter le plus long-tems un gros arbre sur ses épaules. Au pais de Wiapaco, vers la grande Riviere des Amazones, pour être fait Capitaine, il faut endurer, sans crier, sans faire la grimace; ni branler, neuf surieus coups de houssine de chaque Capitaine, à trois diverses fois. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore souffrir d'être dans un lict de cotton au dessus d'un seu de seuilles vertes, qui ne rend que de la fumée épaisse, laquelle montant en haut incommode beaucoup, comme l'ont peut penser, le miserable qui est a sôt que de s'y exposer. Et il est obligé à demeurer là, jusqu'à être évanoui & à demy-mort. C'est avoir une merveilleuse envie d'être Capitaine. Autrefois même, parmy les Perses, on demandoit à ceus qui vouloient être admis dans la confrerie du Soleil, des preuves de leur constance, en qua-De Lery trevints sortes de tourmens. Les Bresiliens, sans y faire tant chap. 14. de facon, élisent pour leur General, celuy qui a le plus pris, & le plus tué d'ennemis. Et à present aussi, en quelques unes des Antilles, les Caraïbes se rient eus-mémes de leurs anciennes ceremonies, en l'élection de leur Capitaine. Et parce qu'ils ont remarqué que leurs voisins tiennent pour ridicules ces façons de faire, ils se contentent de choisir pour Chef celuy qui s'étant porté vaillammant dans les guerres,

con-

Chap. 19 DES ILES ANTILLES.

521

contre leurs ennemis, s'est aquis la reputation de brave &

de courageus.

Dés que le Cacique est reçeu dans la charge, il se voit extrémement honoré de tous. On ne paroist devant luy qu'avec un grandrespect. Et jamais personne ne parle, s'il ne l'interroge, ou ne le luy commande. Que s'il arrive à quelcun de ne pouvoir tenir sa langue, on entend les autres luy crier à l'heure même, Cala la Bocca, qu'ils ont apris de l'Espagnol ce n'est pastout que de se taire en la presence de leur Chef. Ils sont tous fort attentifs à son discours, le regardent quand il parle, & pour témoigner, qu'ils approuvent ce qu'il dit, ils ont acoutumé de faire un soûris, acompagné d'un certain Hun-bun.

Ces marques d'honneur n'ont rien du tout de Sauvage, & qui ne soit reçeu presque par tout l'univers. Mais les Mal- Poyez, divois ont une façon d'honorer bien particuliere: Car comme ils estiment une action de mépris de passer derriere une Garcipersonne, aussi pour luy témoigner une grande déserence, lasso, des ils prennent leur passage devant ses yeus, & se baissant le & aucorps, disent en passant, Ne vous déplaise. Les yuncas, peu- tres. ples de l'empire du Perou, pour témoigner le respect qu'ils portoient à leur Dieu, entroient dans son Temple à reculons, & en sortoient tout de même; Tout au contraire de ce que nous pratiquons dans nos visites & dans nos civilitez ordinaires. Les Turcs, estiment la main gauche la plus honorable parmy les gens de guerre: les Javans croyent qu'on ne se peut soumettre & avilir davantage qu'en se couvrant la teste: Ce qui ne se raporte pas mal à ce que Saint Paul dit de 1 Cor. 136 l'homme qui fait oraison, ou qui profetise ayant la teste couverte. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité, de recevoir étant debout ceus que l'on veut honorer. Ils s'assayent, & déchaussent leur souliers lors qu'ils veulent saire honneur à quelcun. Au Royaume de Gago en Afrique, tous les sujets parlent à genous au Roy, ayant en leurs mains un vase plein de sable, qu'ils se jettent sur la teste. Les Négres du pais d'Angole se couvrent aussi de terre, quand ils rencontrent leur Prince, comme pour témoigner qu'ils ne sont devant luy que poudre & cendre. Les Maronites du Mont Liban

Liban rencontrant en face leur Patriarche, se prosternent à ses pieds pour les baiser. Mais luy les relevant aussi-tôt, leur presente la main, laquelle ils saississent à deus mains, & l'ayant baisée, la portent sur leur teste. Mais ceus du détroit de Sunda ont une coutume tout à fait étrange. C'est que pour faire honneur à leurs Superieurs, ils leur prennent en main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le pied jusqu'au genou: Et en suite, ils leur frottent de même le visage jusques par dessus la teste. Jugez si cette action-là seroit estimée fort respectueuse en ces quartiers. Tout cela montre que l'honneur mondain, qu'el qu'il puisse être, hors la vertu, ne consiste au fonds, que dans l'opinion & dans la coutume, qui different, & qui bien souvent se choquent, selon la diversité & la contrarieté du caprice des Nations.

Pour revenir au Capitaine de nos Caraïbes, son office est de prendre les resolutions pour le tems de la guerre, d'en ordonner les preparatifs, & d'y aller à la teste de ses Compagnies. C'est aussi luy qui convoque les assemblées de son lle, & qui commande les reparations du Carbet, qui est la maison où l'on s'assemble pour prendre les resolutions sur toutes les assaires publiques. Ensin, c'est luy qui dans les occasions, répond au nom de toute l'Île, & qui prescrit les jours de divertissement & de rejouïssance, dont nous avons déja parlé.

La Justice, chez les Caraïbes, n'est point exercée par le Capitaine, ni par aucun Magistrat: Maistout de même que parmy les Toupinambous, celuy qui se tient offensé entr'eus, tire de son adversaire telle satisfaction que bon luy semble, selon que la passion le luy dicte, & que sa force le luy permet. Le public ne s'interesse point dans la recherche des crimes. Que si quelcun d'eus sousser un tort ou un assront, sans s'en venger, il est m'eprisé de tous les autres, & tenu pour un lâche, & pour un homme sans honneur. Mais, comme nous avons dit ailleurs, leurs divisions & leurs querelles sont fort rares.

Un Frere venge son Frere & sa Sœur, un Mary sa Femme, un Pere ses ensans, les ensans leur Pere. Ainsi tuez, ils sont bien bien tuez, par ce que ça été pour tirer raison. Pour prevenir cela, si un Sauvage de quelque Ile a tué un autre Sauvage, crainte d'estre tué en revanche par les parens du mort, il se sauve dans une autre Ile, & s'y habituë. Ceus qu'ils croyent Sorciers, ne la sont pas longue parmy eus, quoy que bien souvent, il y ait plus d'imagination que de verité.

Si les Caraïbes soubçonnent quelcun de leur avoir derobé quelque chose, ils taschent de l'attraper, & de luy saire des taillades, ou de couteau ou de dent d'Agouty, sur les épaules, pour marque de son crime & de leur vengeance. Ces dens d'Agouty, sont en plusieurs occasions chez les Caraïbes, l'office de nos rasoirs. Et en esset elle ne sont guére moins tranchantes & moins affilées. Ainsi les anciens Peruviens & les Canariens n'ayant pas encore l'invention de nos ferremens, se servoient de certaines pierres à seu, comme de ciseaus, de lancettes, & de rasoirs.

Le mary, ne souffre point que sa femme viole impunément la soy conjugale: mais il s'en fait luy-même la justice, comme nous le dirons plus particulierement au Chapitre des Mariages. Mais ils ne savent ce que c'est que de punir publiquement, & par forme de justice. Et ils n'ont que en la pas même de mot en leur langue, pour signifier sustice ou solon.

Iugement.

# CHAPITRE VINTIÈME.

Des Guerres des Caraïbes.

'Est ordinairement dans leurs festins publics, que les

Caraïbes prennent leurs resolutions de faire la guerre. Ce qui n'est pas particulier à leur Nation: car les Brefiliens & les Canadiens en font de même. Et afin qu'on ne pense pas qu'il ne se trouve rien de tel que chez les Sauvages. Livrez. Herodote & Strabon nous témoignent, qu'autrefois les Per-Ulis. ses consultoient de leurs affaires les plus importantes dans leurs banquets, & lors qu'ils avoient la teste pleine de vin-Et non seulement les Perses: mais plusieurs Nations Gréquestenoient leurs Conseils à table, si nous en croyons Pludes propos tarque. Ce que font encore aujourd'huy les Chinois, au

de table, rapport des Historiens.

Livre 3.

quest. 2. Trigand

Mais pour venir au détail des Conseils de guerre de nos liu.1.c.7. Caraïbes, quand ils commencent à avoir le cerveau échauffé de leur boisson, une Vieille entre dans leur assemblée avec une mine dolente & un maintien triste, & les larmes aus yeus, demande audience. Ce qui luy estant facilemect accordé, à cause du respect & de la reverence que l'on porte à son âge: d'une vois plantive & entre coupée de soupirs, elle represente les dommages que toute la Nation a receus des Arouagues, leurs anciens & capitaus ennemis. Et aprés avoir fait un denombrement des plus grandes cruautez, qu'ils ont autrefois exercées contre les Caraïbes, & des vaillans hommes qu'ils ont tuez ou pris captifs dans les batailles, qui se sont données entr'eus, elle descend en particulier, à c'eus qui de fraiche datte ont esté faits prisonniers, massacrez, & mangez, dans les dernieres rencontres; Et enfin, elle conclud, que ce seroit à leur Nation une lâcheté honteuse & insupportable, s'ils ne prenoient la vengeance de tous ces maus, imitant la generosité de leurs Predecesseurs, braves Caraïbes, qui n'ont rien eu en plus grande recommandation, que de tirer raison de injures qu'ils avoient receuës: Et qui aprés avoir secoué le joug que que les Tyrans leur vouloient imposer pour asservir leur ancienne liberté, ont porté tant de sois leurs armes victorieuses dans les terres de leurs ennemis, qu'ils ont poursuivis avec la siéche & le seu jusques sur leurs plus hautes montagnes, les ayant contraints de se retirer dans le creus le plus prosond des Abymes, dans les ouvertures des rochers, & dans l'horreur des Forets les plus épaisses: avec tant d'heureus succés, que même à present, ils n'oseroient plus paroitre sur les costes de leurs Mers, & ne sauroient trouver de demeure si écartée, où ils se puissent tenir à convert contre les attaques des Caraïbes; la frayeur & l'épouvantement les ayant saiss aprés de si grandes victoires. Qu'il faut donc courageusement pour suivre cette pointe, & ne se point relâcher, que cette race ennemie ne soit tout à fait exterminée.

Aussi-tost que le discours de la vieille est finy, le Capitaine harangue sur le même sujet, pour émouvoir davantage les Esprits: aprés quoy, on voit toute l'assemblée applaudir unanimement à sa proposition, & donner toutes sortes de signes. qu'ils reconnoissent la justice de la cause. Et dés ce moment. estant animez par les paroles qu'ils viennent d'entendre, ils ne respirent plus que le sang & le carnage. Le Capitaine, jugeant bien par l'applaudissement de toute l'assemblée, & par ses gestes & sacontenance, qu'elle conclud à la guerre, bien qu'elle ne le dise pas par ses paroles, il en fait, à l'heure même l'ordonnance, & limite le tems de l'entreprise par quelques-unes de leurs façons de conter, comme nous l'avons décrit dans le Chapitre de leur simplicité naturelle. Il faut remarquericy, qu'ils prennent ces resolutions sanglantes estant yvres; & aprés que le Diable les a tourmentez pour les y porter, comme nous l'avons touché cy dessus.

Dés le lendemain de cette assemblée, on ne voit & on n'entend en tous les quartiers de l'Île, que les preparatifs à la guerre. Les uns polissent leurs arcs: les autres mettent en état leurs massurés: les autres préparent, aiguisent, & enveniment leurs sléches: les autres, ensin, dressent & agencent leurs Piraugues. Les semmes de leur costé, travaillent à disposer & à amasser les vivres necessaires pour l'armée.

HISTOIRE MORALE, Chap. 20 526

Et au jour préfix chacun se trouve sans manquer au bord de la mer, avec tout son équipage, pour l'embarquement.

Ils se fournissent tous d'un bon arc, & d'un gros trousseau de fléches qui sont faites d'un certain petit roseau poly, armé d'un fer par le bout, ou d'un os de queuë de rave, dentelé & extremement piquant. C'est aussi de cela que les fléches des Bresiliens sont armées. Mais les Caraïbes ajoûtent aus leurs, pour les rendre plus redoutables, un poison souverainement mortel, composé de jus de Mancenilles, & d'autres venins, la moindre égratignure qu'elles font, est une blessure mortelle. Il a esté jusques cy impossible, de tirer d'eus le secret de cette composition. Ils portent aussi chacun cette épée de bois qu'ils nomment Boutou, ou pour mieus dire, cette massuë puissante, qui leur tient lieu d'épée, & dont ils s'escriment à merveilles. Ce sont-là toutes leurs armes : car ils ne se cou-De Lery Vrent point de Rondaches, comme les Taupinambous; mais

chap. 14. leurs corps demeurent tout à nud.

Aprés le soin de leurs armes, ils prennent celuy de leurs munitions de bouche, & portent en leurs vaisseaus, de la Cassave, du poisson rosty, des fruits, & particulierement des Bananes, qui se gardent long-tems, & de la farine de Manioc. Les Icaques dans leur guerre ne se donnent pas cette peine. Et ce qu'ils pratiquent en ce point, leur est tout particulier, & merite que l'on en parle. Car ils se passent de si peu de chose pour leur nourriture, & se plaisent si fort à vivre de certaines prunes, qui croissent en abondance en leurs quartiers, & dont ils portent même le nom d'Icaques, que quand ils vont à la guerre, on ne les voit jamais porter de provision de bouche avec eus.

De Lery Nos Sauvages Antillois, aussi bien que ceus du Bresil, mechap. 14. nent à la guerre quelques femmes avec eus, pour faire leur cuisine & pour garder leurs Piraugues ou vaisseaus de mer, quand ils ont fait leur descente. Ils attachent fermement à ces Piraugues leurs armes & leurs munitions de bouche. De sorte que si le vaisseau vient à renverser, ce qui arrive assez souvent, ils le remettent sur son assiette, sans rien perdre de

Chap. 13. ce qui est dedans. Et dans ces rencontres, estant si bons nageurs que nous les avons representez, ils ne se trouvent point

point en peine de leurs personnes; & ils se sont quelquesois moquez des Chrestiens, qui se rencontrant prés d'eus en ces occasions, se mettoient en devoir de les secourir. C'est ainsi que les Toupinambous se rioient un jour de nos François, en une semblable aventure, comme le recite lean de Lery. Les Chap.12. voiles des vaisseaus des Caraïbes sont de roile de cotton, ou d'une espece de natte tissuë avec des seuilles de Palme. Ils favent admirablement bien ramer avec de certains petis avirons, qu'ils poussent d'une vitesse nonpareille. Ils menent aussi quelques Canots, qui sont leurs plus petis vaisseaus, pour accompagner leurs Piraugues.

Leur coutume est de marcher d'Île en Île pour s'y raffraichir, & ils ont à cét effet des jardins, en celles là même qui font desertes & inhabitées. Ils descendent aussi dans les lles de leur Nation, pour joindre à leurs troupes, en chemin faifant, tous ceus qui sont en état de les accompagner. Et ainsi ils groffissent leur armée, & avec cét équipage, ils se vont

rendre sans bruit, sur les Frontieres.

Lors qu'ils marchent le long des costes, & que le soir est venu, ils mettent leur vaisseau sur le sable, & sont en une demye heure leur logement sous quelque arbre, avec des feuilles de Balisser ou de Latanier, qu'ils attachent ensemble sur des gaules, ou sur des roseaus, soutenus par quelques fourches plantées en terre, & pour servir de fondement à ce petit couvert, & pour suspendre leurs lits. Ils appellent ces loge-

mens faits à la haste, Aioupa.

Le Legislateur de Lacedemone avoit desendu, entre au- Plueartres choses, de faire souvent la guerre contre mêmes enne- que en la mis, de peur de les aguerrir. Mais les Caraïbes ne suivent pas Lyeurces maximes, & n'apprehendent pas un pareil inconvenient. gua Car ils font toujours la guerre à la même Nation. Leur anciens & irreconciliables ennemis, ce sont les Arouacas, Arouaques, ou Aronaques, qui est le nom qu'on leur donne le plus communement dans les Iles, bien que quant aus Caraïbes, ils les appellent Alouagues: léquels demeurent en cette partie de l'Amerique Meridionale, qui est connuë dans les Cartes fous le nom de Province de Guyana ou Guayana, guére loin des bords des rivieres, qui descendent de cette Province pour

se rendre en la mer. Le sujet de l'inimitié immortelle de nos Caraïbes Insulaires contres ces Peuples, a esté déja touché au Chapitre de l'Origine des Caraïbes, assavoir, que ces Arouagues ont cruellement persecuté les Caraïbes du Continent leurs voisins, Confreres de nos Insulaires, & de la même Nation qu'eus. Et qu'ils leur ont livré continuellement des guerres sanglantes pour les exterminer, ou, tout au moins, pour les chasser de leurs demeures. Ce sont donc ces Arouagues, que nos Antillois vont chercher en leur païs ordinairement une fois ou deus par an, pour en tirer toute la vengeance que leur fureur est capable de leur dicter. Et il faut remarquer que de leur costé, les Arouagues ne vont jamais attaquer les Caraïbes Insulaires dans leurs lles, dépuis qu'ils se sont retirez de celle de Tabago, qui étoit la plus voisine de leur Terre, mais qu'ils se tiennent sur la simple desensive; Au lieu qu'ils sont assurez de voir plus souvent chez eus nos Sauvages, qu'ils n'auroient à souhaiter, bien que de la derniere des Antilles qui est Sainte Croix, en côtoyant, comme ils ont coutume de faire, toutes les autres lles, dans léquelles ils ont des jardins ou des Colonies, jusques aus terres de Arouagues, il y ait environ trois cens lieues de chemin.

Arrian & Quin. te Curfe Iustin. liv. 9.

La grande generolité du grand Alexandre le portoit à dire, qu'il ne falloit pas dérobber la victoire: Mais Filippe, d'une autre humeur que son fils, estimoit qu'il n'y avoit jamais de honte à vaincre, de quelque fasson que ce pust estre. Nos Caraïbes, avec la plupart des Ameriquains, se trouvent dans le même sentiment. Car ils sont toutes leurs guerres par surprise, & ne tiennent pas à deshonneur de s'y servir de la faveur des tenebres. Bien au contraire des Icaques, qui s'estimeroient slétris en leur reputation, si lors qu'ils arrivent dans les terres de leurs ennemis, ils ne les envoyoient avertir de leur venuë & sommer de se mettre sous les armes pour les recevoir. Les Arraucains qui sont voisins du gouvernement de Chili, Peuple belliqueus, & que l'Espagnol n'a pû domter jusques icy, en ayant esté même souvent vaincu, font encore bien davantage. Car quand ils veulent combatre cét ennemy, ils luy font denoncer la guerre par des Héraus & luy en-"voyent dire, Nous r'irons trouver dans tant de Lunes: "Tien

Garcilasso l. 5. chap. 12. , Tientoy prest. Et ainsi les Yncas, Rois du Perou, n'entreprenoient aucune guerre, qu'auparavant ils n'en avertissent leurs ennemis, & ne la leur declarassent par deus ou trois sois. Ce qui sera voir, en passant, que Lescarbot s'est trompé dans son Histoire de la Nouvelle France, lors qu'il a dit que tous les Indiens Occidentaus universellement, sont leurs guerres par surprise.

Les Caraibes ont cette imagination, que la guerre qu'ils commenceroient ouvertement ne leur reussirioit pas. De sorte qu'aprés avoir fait leur descente chez les Arouagues, s'ils sont découverts, avant que de donner le premier choc, ou qu'un chien, par maniere de dire, ait abbayé contr'eus, tenant cela pour mauvais augure, ils remontent tout froidement dans leurs vaisseaus, & retournent en leurs lles, remettant la

partie à une autre fois.

Mais s'ils ne sont point apperceus, ils donnent vivement fur leurs ennemis, & les vont chercher en leurs Cabanes. Que s'ils ne les peuvent pas aisément aborder, & qu'ils les trouvent trop bien retranchez & fortifiez dans quelques maisons munies de bonnes palissades, d'où ils décochent leurs sléches avec avantage: ils ont acoutumé de les contraindre d'en sortir, en y jettant le feu avec leurs fléches, au bout déquelles ils attachent du cotton allumé. Et ces fléches estant poussées sur les toits, qui ne sont que d'herbes, ou de feuilles de Palme, les enflamment aussi-tost. Ainsi les Arouagues sont obligez de sortir de leurs tanieres, & de rendre combat en pléne campagne; ou bien de prendre la fuire, si leur courage ne leur permet pas de faire teste aus ennemis. Quand nos Sauvages les ont de cette sorte attirez au champ de bataille, ils tirent premierement contr'eus toutes leurs fléches. Et aprés avoir épuisé leurs Carquois, ils ont recours au Boutou, & sont d'étranges effets avec cette épé de bois, ou plutost avec cette massuë: Ils ne font que sauteler en combattant, pour donner moins de loisir à l'ennemy de les mirer. Les armes à feu, particulierement les canons, qui font tant de bruit & tant d'effet, sur tout lors qu'ils sont chargez de clous, de chaines, & d'autres ferrailles, leur ont abbatu le courage, quand ils ont affaire avec nous, & leur font apprehender l'approche Xxx

Voyages de Villamont l.z. nus chez Linfcot, & Vincent le Blanc. Linfcot o de Laet.

Acosta & le Leune.

de nos navires & de nos forts. Mais bienqu'ils ne prenent pas d'Opium, pour oster lé sentiment, avant que d'aller au Paluda- combat, comme les Turcs & les Indiens Orientaus de Cananor: & qu'ils ne se nourrissent pas de Tygres ni de Lions, chap. 76. pour se rendre plus courageus, comme le Peuple du Royaume de Narsingue vers Malabar, toutefois quand ils combattent armes égales contre les Arouagues, & qu'ils ont commencé la bataille, principalement s'ils sont animez par quelque heureus succés, ils sont hardis comme des Lions, & rien n'est capable de leur faire lâcher le pied: mais ils veulent vaincre ou mourir. Ainsi en faisoient les Sauvages belliqueus du pais de Cartagene estans attaquez par les Espagnols. Car ils se precipitoient au combat de telle surie, hommes & femmes, qu'une de leurs filles, coucha plusieurs Espagnols sur la place avant que d'être tuée. On dit aussi que les Mexicains & les Canadiens se sont plutost tailler en pieces, que de se laisser prendre au combat done de suo

Si les Antillois peuvent avoir en vie quelcun de leurs ennemis, ils le lient & l'enménent captifen leurs Iles. Que si queleun de leurs gens tombe mort ou blessé dans le champ de bataille, ce leur feroit un reproche eternel & insupportable. de le laisser au pouvoir de l'ennemy. Et c'est-pourquoy ils se jettent de furie au milieu des plus grands dangers, & teste-baissée percent d'un commun effort, tout ce qui leur fair resistance, pour enlever les corps de leurs camarades, & les ayant arrachez par force d'entre les mains des ennemis, les porter en leurs vaisseaus.

Aprés que la bataille est finie, nos Sauvages se retirent au bord de la mer, ou dans quelque Ile voisine. Et s'ils ont reçeu quelque notable perte par la mort de quelques uns de leurs Chefs, ou de leurs plus vaillans soldats, ils font retentir l'air d'hurlemens & de cris épouvantables, avant que de remonter en leurs vaisseaus: Et messant une infinité de larmes au fang de leurs morts, ils les couchent pitoyablement en leurs Piraugues, & les accompagnent de leurs regrets & de leurs soupirs jusques aus premieres de leurs terres.

Que s'ils ont eu la victoire, ils ne s'amusent pas à couper les testes de leurs ennemis tuez, à les porter en trofée, & à

depouil-

depouiller ces pauvres corps de leur peau, pour la faire sérvir d'étendart à leurs triomses, comme sont les Canadiens: & comme le pratiquoient autresois les Scythes, sur le témoignage d'Herodote, & même nos vieus Gaulois, si nous en Liv. 4-croyons Tite Live. Les Caraïbes se contentent de jetter liv. 10-s des cris de joye sur les corps des Arouagues, & de faire éclater ser sur leurs rivages des tons d'alégresse, comme pour insulterà cette terre ennemie, avant que de la quitter. Mais aprés qu'ils ont répandu sur ce païs étranger une partie de leurs chansons triomsales, ils remontent en diligence dans leurs vaisseaus, pour porter le reste dans le sein de leur patrie. Et ils enmenent bien garottez les pauvres Arouagues qu'ils ont pris en vie, pour en faire chez eus la curée, que le Chapitre suivant va representer.

Le but qu'ils ont en cette guerre, n'est pas de se rendre maitres d'un nouveau païs, ou de se charger des dépouilles de leurs ennemis: Mais ils ne se proposent que la seule gloire de les vaincre & d'en triomser, & le plaisir d'assouvir sur cus la vengeance qu'ils respirent, des torts qu'ils en ont reçeus.

Nos Caraïbes n'ont, aprés les Arouagues, qu'ils nomment simplement Etoutou, c'est à dire Ennemis, aucuns plus grands ennemis que les Anglois, qu'ils appellent Etouton Noubi, c'est à dire Ennemis contrefaits, à cause qu'ils sont vétus. Cette inimitié a pris son origine de ce que les Anglois, sous le pavillon des autres Nations, ayant attiré plusieurs des Caraïbes dans leurs vaisseaus, où au commencement ils les avoient amadouëz & alléchez par mille caresses & petis presens, & surtout avec de l'eau de vie, qu'ils ayment extremement: lors qu'ils virent que leur vaisseau étoit remply de ces pauvres gens, qui ne pensoient à rien moins qu'à une pareille perfidie, ils levérent l'ancre, & porterent les Caraïbes, hommes, femmes, & enfans, en leurs terres, où jusqu'à present ils les tiennent esclaves. On dit qu'à limitation des Espagnols, ils ont fait ce lâche trait en plusieurs Iles: C'est ce qui est cause qu'ils haissent à mort les Anglois, & qu'ils ne peuvent seulement ouîr parler leur langue. Jusques là même, que si un François se sert de quelques termes Anglois en son discours, il atire sur soy leur inimitié. Aussi à leur tour, &

XXX 2

par droit de represailles, ils ont fait souvent des descentes dans les Iles de Montserrat, d'Antigoa, & en d'autres qui sont occupées par les Anglois. Et aprés avoir brûlé quelques maisons, & pillé quelques meubles, ils ont enlevé des hommes. des femmes, & des enfans, qu'ils ont conduit à la Dominique & à Saint Vincent. Mais on n'apprend point qu'ils en avent mangé aucun. Ils reservent cette cruauté pour les Arouagues. Et même avant que les Caraïbes fussent en guerre avec les Habitans de la Martinique, quand les Parens ou amis des Anglois qui avoyent été enmenez prisonniers de guerre par ces Caraïbes, employoient l'intercession & l'entremise des François, ils étoyent aisément élargis, & remis entre les mains des François, qui donnoient en échange aus Caraîbes, quelques unes de ces bagatelles dont ils font cas; ou une coignée & quelque semblable outil qui leur est necessaire. On a même recou de leurs mains des Arouagues destinez à être mangez, en leur presentant aussi en échange quelques unes de ces choses. Ils ont encore à present en l'Ile de Saint Vincent. des garçons & des filles de la Nation Angloise, qui pour avoir été enlevez fort jeunes, ont oublié tout à fait leurs parens, & ne voudroient pas même retourner avec eus, tant ils sont faconnez à l'humeur des Caraïbes, qui les traittent aussi de leur part fort doucement, comme s'ils étoient de leur Nation. Aujourd'huy, on ne les reconnoist qu'aus cheveus qui sont blons, au lieu que les Caraïbes les ont tous universellement noirs.

Quant aus Espagnols, au commencement de la découverte de l'Amerique, les Caraîbes qui possedoient toutes les Antilles furent rudement traittez par eus. Ils les persecutoient avec le ser & le seu, & les poursuivoient parmy les bois, comme des bestes fauves, pour les emmener captifs travailler aus mines. Ce qui contraignit ce peuple, qui est vaillant & genereus, à repousser la violence, & à dresser aussi des embûches à leurs ennemis; Et même à les assaillir à guerre ouverte en leurs vaisseaus qui étoient à leurs rades, léquels ils abordoient sans crainte des armes à seu, & au travers des épées & des piques. Ce qui leur réussit à diverses sois, si avantageusement, qu'ils se rendirent maitres de plusieurs Navires richechement chargez, faisant main-basse par tout, enlevant tout le butin, & puis brûlant les vaisseaus. Il est vray qu'ils pardonnoient aus esclaves Négres qu'ils y rencontroient, & qu'ils les conduysoient à terre, pour les faire travailler en leurs habitations. Et c'est de là que sont venus les Négres qu'ils ont à present en l'Ile de Saint Vincent, & en quelques autres.

Les Espagnols ayant ressenty ces pertes, & voyant qu'ils avoient à faire à forte partie, & que quand ils auroient ruiné cette Nation, il ne leur en reviendroit aucun avantage: considerant aussi que les Iles qu'ils habitoient étoient necessaires à leurs vaisseaus qui venoient d'un long voyage, pour y prendre des raffraichissemens, de l'eau, du bois, & même des vivres, au besoin, & pour y laisser dans la necessité les malades qui étoient en leur Flotte, ils se resolurent de traitter plus humainement les Caraïbes: & aprés avoir donné la liberté à quelques uns de ceus qu'ils tenoient captifs, & les avoir amadouëz & renvoyez en leurs terres avec presens, ils se servirent de leur entremise pour traitter une forme de paix avec ce Peuple, laquelle ayant été acceptée de quelques Iles, ils y jetterent les pourceaus qu'ils avoient amenez de l'Europe: & depuis, ils y laissoient en passant les malades qu'ils avoient en leurs Navires, pour les reprendre au retour étant gueris. Mais les Caraïbes de Saint Vincent, & ceus qui demeuroient à la Dominique, ne voulurent point consentir à cét accord, & ont conservé toujours jusqu'à present, leur aversion contre les Espagnols, & le desir de se venger d'eus.

Au reste, pour ce qui est particulierement de leurs guerres désensives, ils ont appris par la hantise & la frequentation des Chrétiens, & par les démessez qu'ils ont eu avec eus en diverses rencontres, à tenir leurs rangs, à se camper en des lieus avantageus, à se Gabionner, & à se servir d'une sorte retranchemens à leur imitation. Nos François le reconnurent & l'éprouverent ces dernieres années, en la prise de l'Île de la Grenade. Ils s'étoient imaginez, que les Caraïbes ne feroient nulle resistance: Mais ils les trouverent en désense, pour leur empêcher la descente, & leur contester la demeure en cette terre; Car outre qu'ils leur sirent essuyer la gresse

Cet accord, ne fut pas universellement aprouvé des Chefs de cette inconstante Nation. Ceus de l'Ile de S. Vincent protesterent les premiers à l'encontre, & pour témoigner hautement leur desaveu, ils éclaterent quelque tems aprés en une rupture ouverte, qui donna le commencement à une nouvelle guerre, laquelle à duré dépuis le tréziéme de suillet, de l'année mille six cens cinquante quatre qu'elle sut declarée, jusqu'a l'entrée de l'an mille six cens soixante & un, c'est à

dire sét ans ou environ.

Il est vray que les Caraïbes, pour donner quelque couleur de justice aus massacres aus embrazemens & à toutes les autres violences qu'ils commirent en suite dans l'Île de Sainte Alousie, & en divers quartiers de celle de la Martinique alleguoient entre leurs autres pretextes, que par le Traité de paix qu'ils avoyent sait avec Mr. du Parquet, avant que de lui laisfer la paisible jouissance de la Grenade, ils'étoit obligé de leur donner en compensation, la valeur de trois mille storins, qui leur seroient contez en marchandises qui leur seroient les plus agreables, entre toutes celles qui ont cours dans le pais: & que cette condition n'ayant point esté acomplie, ils avoyent en droit d'en rechercher la satisfaction les armes à la main, & de se venger eus mêmes de tant d'autres injures qu'ils pretendoient avoir receu des François de la Martinique.

Cette longue guerre, qui fut accompagnée de divers succés, selon que les armes sont journalieres; sut enfin terminée un peu aprés la mort de Mr. du Parquet, par la prudence & la valeur de Mr. de Goursolas, lequel il avoit sait reconnoistre de son vivant, pour son Lieutenant General. Mr. de L'Aubiere, l'un des plus vaillans & des plus renommez Capitaines de la même Ile de la Martinique, s'aquit aussi beaucoup de gloire dans les grands & perilleus employs où il sut engagé, suivant les ordres de Mr. de Goursolas son digne frere, pour prevenir les mauvais desseins de ces Barbares, reprimer leur courses, s'emparer de leurs retranchemens, & les obliger à quitter entierement cette belle terre, pour se resugier aus Iles de S. Vincent & de la Dominique, qui sont les seules places qui leur restent à present de toutes les Antilles qu'ils ont autrésois occupées.

Ontient, qu'il y a encore quelques familles de Caraïbes à la Martinique: mais outre qu'ils font leur demeure parmi les François, & qu'on ne leur permet plus d'avoir des Villages particuliers & d'y faire des assemblées; on les esclaire maintenant desi prés, qu'ils ne peuvent entretenir aucune intelligence ni fomenter aucun parti avec ceus de leur Nation qui demeurent ailleurs, sans estre découverts.

L'un des principaus Officiers de la Martinique, nous a envoyé de sa grace, une sort ample, & tres-exacte Relation de 536 HISTOIRE MORALE, Chap. 21

tout ce qui s'est passé de plus memorable durant cette guerre: mais parce que ce Chapitre est déja assez estendu, & que ce recit grossiroit nôtre ouvrage au delà de ce que nous avons proposé, nous le reserverons pour un autre Traité, auquel nous luy trouverons sa place, si le Seigneur nous continuë la vie: & nous dirons seulement par avance, que les Habitans de cette Ile celebre, sont redevables de ce dous repos, & de cette prosonde tranquilite dont ils jouissent à present, à la sage conduite, & au courage de Mr. de Goursolas, & de Mr. de l'Aubiere son frere: puisque Dieu s'est servi de leur zele & de leur generosité, pour domter les Sauvages & conserver à la France l'une des plus illustres & des plus peupleés Colonies qu'elle ait dans tout ce nouveau Monde.

# CHAPITRE VINT-ET-UNIEME.

Du Traitement que les Caraïbes font à leurs prisonniers de Guerre.

Ous allons tremper nôtre plume dans le sang & saire un Tableau qui donnera de l'horreur. Il n'y paroistra que de l'inhumanité, de la barbarie & de la rage. On verra des creatures raisonnables y dévorer cruellement leurs semblables, & se remplir de leur chair & de leur sang, aprés avoir dépouillé la nature humaine, & revétu celle des plus sanguinaires & des plus surieuses bestes. Chose que les Payens même, au milieu de leurs tenebres, ont autrésois trouvée si pleine d'execration, qu'ils ont seint que le Soleil s'étoit retiré, pour ne point éclairer de tels repas.

Lors que les Cannibales, ou Antropofages, c'est à dire Mangeurs d'hommes: car c'est icy proprement qu'il les saut appeller de ce nom, qui leur est commun avec celuy de Caraïbes: lors dis-je, qu'ils ramenent quelque prisonnier de guerre d'entre les Aroüagues, il appartient de droit à celuy qui s'en est sais dans le combat, ou qui l'a pris à la course. Desorte qu'étant arrivé en son lle, il le garde en sa maison, &

afin

dans un Amac, qu'il suspend presque au saiste de sa case, & aprés l'avoir sait jeusner quatre ou cinq jours, il le produit en un jour de débauche solemnelle, pour servir de victime publique, à la haine immortelle des ses Compatriotes contre cette Nation.

S'il y a de leurs ennemismorts sur la place, ils les mangent sur le lieu même. Ils ne destinent qu'à l'esclavage les filles & les semmes prises en guerre. Ils ne mangent point les ensans de leurs prisonnières, moins encore les ensans qu'ils ont eus d'elles: mais ils les élevent avec leurs autres ensans. Ils ont goûté autresois de toutes les Nations qui les frequentent, & disent que les François sont les plus delicats, & les Espagnols les plus durs. Maintenant ils ne mangent plus de Chrétiens.

Ils s'abstiennent aussi de plusieurs cruautez, qu'ils avoyent acoutumé de faire, avant que de tuer leurs ennemis: Car au lieu qu'à present ils se contentent de les assommer d'un coup de massuë, & en suitte de les mettre en quartiers, & de les faire rôtir & de les dévorer: ils leur faisoyent autresois souffrir beaucoup de tourmens, avant que de leur donner le coup mortel. Voicy donc une partie des inhumanitez qu'ils exerçoient en ces sunestes rencontres, comme eus-même les ont racontées à ceus qui ont eu la curiosité de s'en informer sur les lieus, & qui les ont apprises de leur bouche.

Le prisonnier de guerre, qui avoit esté si malheureus que de tomber entre leurs mains, & qui n'ignoroit pas qu'il ne fut destiné à recevoir tout le plus cruel traitement, que la rage leur pourroit suggerer, s'armoit de constance, & pour témoigner la generosité du peuple Arouague, marchoit de luy même alaigrement au lieu du suplice, sans se faire lier ni traisner, & se presentoit avec un visage riant & assuré au milieu de l'assemblée, qu'il savoit ne respirer autre chose que sa mort.

A peine avoit il apperceu ces gens qui témoignoient tant de joye, voyant approcher celuy qui devoit estre le mets de leur abominable festin, que sans attendre leurs discours, & leurs sanglantes moqueries, il les prevenoit en ces termès. Je say sort bien le dessein, pour lequel vous m'appellez en ce lieu.

, le ne doute nullement que vous n'ayez envie de vous raf-"fasier de mon sang: & que vous ne bruliez d'impatience de , faire curée de mon corps. Mais vous n'avez pas sujet de , vous glorisser de me voir en cet état, ni moy de m'en affli-, ger. Mes Compatriotes ont fait souffrir à vos predeces-"seurs beaucoup plus de maus que vous ne sauriez en in-, venter presentement contre moy. Et j'ay moy même avec ,, eus, bourrelé massacré, mangé de vos gens, de vos amis, de ,, vos peres. Outre que j'ay des parens, qui ne manqueront , pas de se venger avec avantage sur vous, & sur vos enfans. ,, du traitement le plus inhumain que vous meditiez contre , moy. Ouy, tout ce que la cruauté la plus ingenieuse vous " pourra dicter de tourmens pour m'oster la vie, n'est rien en "comparaison des supplices, que ma Nation genereuse vous , prepare pour échange. Employez donc sans feindre, & ", sans plus tarder, tout ce que vous avez de plus cruel, & de "plus sensible, & croyez que je le meprise, & que je m'en , moque. A quoy se rapporte fort bien cette bravade sanglante & enjouée, qui se lit d'un prisonnier Bresilien, prest à Montag., , être devoré par ses ennemis. Venez tous hardiment seur chap. 30., disoit-il, & vous assemblez pour disner de moy. Car vous , mangerez quant & quant vos Peres & vos Ayeuls, qui ont , servy d'aliment & de nourriture à mon corps. Ces muscles. " cette chair & ces veines, ce sont les vôtres, pauvres sous ,, que vous étes. Vous ne reconnoissez pas que la substance , des menbres de vos ancestres s'y tient encore. Savourez "les bien, vous y trouverez le goût de vôtre propre chair.

Son cœur n'étoit pas seulement sur le bord de ses levres; il se montroit aussi dans les effets qui suivoient sa bravade. Car aprés que la Compagnie avoit enduré quelque tems, ses sieres ménaces, & ses désis arrogans sans le toucher: un de la troupe luy venoit brûler les costez avec un tison flambant. L'autre luy faisoit des taillades vives & prosondes, qui penetroient jusques aus os, sur les épaules, & par tout le corps; Et ils jettoient dans ses douloureuses playes, cette épicerie piquante, que les Antillois nomment Pyman. D'autres se divertissoient à percer de siéches le pauvre patient: Et chacun

Revenons à nos Arouagues.

travail-

travailloit avec plaisir à le tourmenter. Mais luy souffroit avec le même visage, & sans témoigner le moindre sentiment de douleur. Aprés qu'ils s'étoyent ainsi jouëz bien long tems de ce miserable, enfin, s'ennuyant de ces insultes qui ne cessoient point, & de sa constance, qui paroissoit toujours égale, l'un d'eus s'approchant l'assommoit d'un furieus coup de massuë, qu'il luy dechargeoit sur la teste. Voila le traitement que nos Cannibales faisoyent autrésois à leurs prisonniers de guerre: mais à present ils se contentent de les assommer, ainsi que nous l'avons déja representé.

Si tost que ce malheureus est renversé mort sur la place, les jeunes gens prennent le corps, & l'ayant lavé le mettent en pieces: puis ils en font bouillir une partie, & rôtir l'autre sur des grilles de bois destinées à cet usage. Quand ce detestable mets est cuit & assaisonné, comme le desire leur infame gosier, ils le divisent en autant de parts qu'ils sont de personnes: Et assouvissant avec avidité leur barbarie, ils le devorent cruellement, & s'en repaissent pleins de joye: ne croyant pas qu'il se puisse faire au monde de repas si delicieus. Les femmes, léchent même les bâtons où la graisse de l'Arouague a coulé. Ce qui ne vient pas tant de l'agrément, que trouve leur palais au gout de cette viande, & de cette graisse, que du plaisir excessif qu'ils ont de se venger de la sorte de leurs capitaus ennemis.

Mais comme ils seroient bien marris que la haine enragée qu'ils portent aus Arouagues prit jamais de fin, aussi travaillent ils à luy donner le moyen de s'entretenir. Et c'est pour cela qu'en faisant cuire ce pauvre corps, ils en recueillent & amassent fort curieusement toute la graisse. Car ce n'est pas à dessein d'en composer des medicamens, comme les Chirurgiens en font quelquefois, ou d'en faire du feu Grégeois pour embraser les maisons de leurs ennemis, comme les Tartares: voyage mais ils recueillent cette graisse, pour la distribuer aus princi- de Carpaus, qui la recoivent & la conservent avec soin, dans de petites calebasses, pour en verser quelques gouttes dans les sausses de leurs festins solennels, & perpetuer ainsi autant qu'il leur est possible, la nourriture de leur vengeance.

l'avouë, que le Soleil auroit raison d'abandonner ces Bar-Yyy 2 bares,

HISTOIRE MORALE, 540 bares, plutost que d'assister à de si detestables solennitez. Mais il faudroit en même tems qu'il se retirast de la plûpart des pais de l'Amerique, & même de quelques Terres de l'Afrique & de l'Asie, où de semblables & de pires cruautez s'exercent journellement. Pour exemple, les Toupinambous font à peu prés, à leurs prisonniers de guerre, le même traitement que les Caraïbes font aus leurs. Mais ils y ajoûtent di-De Lery vers traits de barbarie, qui ne se voyent point aus Antilles. Ils chap. 15. frottent le corps de leurs enfans du sang de ces miserables victimes, pour les animer au carnage. Celuy qui a fait l'exe-Chap.8. cution du captif, se fait déchiqueter & taillader en divers endroits du corps, pour un trofée de vaillance, & une marque de gloire. Et ce qui est entierement étrange, c'est que ces Barbares donnant de leurs filles pour femmes à ces ennemis, aussi-tost qu'ils les ont en leur puissance, quand ils viennent à les mettre en pieces, la femme elle même mange la premiere, s'il luy est possible, de la chair de son mary. Et s'il arrive qu'elle air quelque enfan de luy, il ne manque pas à estre

Garcilof. assommé, rôty, & mangé, quelquesois à l'heure même qu'il

Livre I. entre au monde. Une pareille Barbarie s'est veuë autrésois en plusieurs Provinces du Perou.

Divers autres Peuples Barbares, surpassent aussi les Caraibes en leur inhumanité. Mais sur tout, les habitans du païs Garcilas. d'Antis sont plus cruels que les Tygres. S'il arrive que par lit, e.12. droit de guerre ou autrement, ils fassent un prisonnier, & qu'ils le connoissent pour être un homme de peu, ils l'écartelent incontinent, & en donnent les membres à leurs amis, ou à leurs valets, afin de les mangers'ils veulent, ou de les vendre à la Boucherie. Mais si c'est un homme de condition, les principaus s'assemblent entr'eus, avec leurs femmes & leurs enfans, pour assister à sa mort. Alors, ces impitoyables, l'ayant dépouillé, l'atachent tout-nudà un gros pieu, & le découpent par tout le corps à coups de rasoirs & de couteaus, faits d'un certain caillou fort tranchant, & qui est une espece de pierre à feu. En cette cruelle exécution, ils ne le démembrent pas d'abord, mais ils ostent seulement la chair des parties, qui en ont le plus, comme du gras de la jambe, des cuisses, des fesses, & des bras. Aprés cela, tous pesse-messe, hom-

mes.

mes, femmes, & enfans, se teignent du sang de ce malheureus: Et sans attendre que la chair qu'ils en ont tirée, soit ou bouillie, ou rôtie, ils la mangent goulument, ou, pour mieus dire, ils l'engloutissent sans la mâcher. Ainsi ce miserable se voit mangé tout en vie, & ensevely dans le ventre de ses ennemis. Les femmes ajoutant encore quelque chose à la cruauté des hommes, bien qu'excessivement Barbare & inhumaine, se frottent le bout des mammelles du sang de ce patient, afin de le faire succer à leurs enfans, avec le lait qu'elles leur donnent. Quesi ces inhumains ont pris garde, que dans les langueurs & les supplices qu'ils ont fait souffrir au miserable défunt, il ait témoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou aus moindres parties de son corps: ou même qu'il luy soit échappé quelque gemissement, ou quelque soupir, alors ils brisent ses os, aprés en avoir mangé la chair, & les jettent à la voirie, ou dans la riviere, avec un mépris extréme.

C'est ainsi que plusieurs autres Nations insultent cruellement sur les miserables restes de leurs ennemis tuez, & sont paroitre leur inhumaine vengeance, & leur animolité Barbare, sur ce qui n'a plus de sentiment. Ainsi quelques Peuples de la Floride, pourassouvir leur brutalité, pendent en leurs maisons, & portent sur eus, la peau & la chevelure de leurs ennemis. Les Virginiens, en attachent à leur col une main De Laest seche. Quelques Sauvages de la Nouvelle Espagne, pendent en son sur leur corps, en forme de médaille, un petit morceau de la de l'Achair de ceus qu'ils ont massacrez. Les Seigneurs de Belle-meriques lle, proche de la Chine, portent une couronne façonnée de testes de morts hideusement arrangées & entre-lacées avec Histoire des cordons de soye. Les Chilois font des vaisseaus à boire, du test des Espagnols qu'ils ont assommez, comme le prati-premieres quoient autrefois les Scythes envers leurs ennemis, selon le partie, rapport d'Herodore Les Canadiens & les Mexicains dansent en leurs festes, portant sur eus la peau de ceus qu'ils ont écorchez & mangez. Les Huancas, ancienne Nation du Perou, Garcilas faisoient des Tambours de telles peaus, disant que ces caisses, lors qu'on venoit à les battre, avoient une secrette vertu, pour mettre en fuite ceus qu'ils combatoient.

Somedoen son Chine.

Tout cela fait voir, jusqu'à qu'el degré de rage & de fureur peut monter la haine & l'appetit de vengeance. Et dans ces exemples, on peut reconnoitre beaucoup de traits plus sanglans, & de marques plus detestables de cruauté & de barbarie. que dans le traitement que nos Cannibales font à leurs prisonniers de guerre Arouagues.

Mais pour faire trouver ce traitement encore un peu moins horrible, il seroit aisé de produire icy sur le theatre divers Peuples, léquels outre cette animosité surieuse, & cette ardeur desesperée à se venger, témoignent de plus, une gourmandise barbare & insatiable, & une passion tout à fait bru-

tale & feroce de se repaitre de chair humaine.

Et premierement, au lieu que les Cannibales ne mangent pour l'ordinaire que des Arouagues, leurs ennemis irreconciable, épargnant les prisonniers qu'ils ont de toute autre Nation, quelques Floridiens voisins du d'étroit de Bahama, dévorent cruellement tous les Etrangers qu'ils peuvent attraper, de quelque Nation qu'ils soient. De sorte que si vous descendez en leurs terres, & qu'ils se trouvent plus forts que vous, il est infaillible que vous leur servirez de curée. La chair humaine leur semble extrémement delicate, de quelqu'endroit du corps qu'elle puisse être. Mais ils disent que la Bergeron plante du pied est le plus friand morceau de tous. Aussi le servent-ils ordinairement à leur Carlin, qui est leur Seigneur; au lieu qu'anciennement, les Tartares coupoient les mammelles aus jeunes filles, & les reservoient pour leurs Chess qui se repaissoient de cette chair. Il faut joindre à ces Barbares, ceus de la Province de Hascala & de la Region de la ville de Darien en la Nouvelle Espagne, qui ne mangeoient pas seulement la chair de leurs ennemis, mais celle de leurs compatriotes mêmes. Et les Historiens nous rapportent, que les Yncas Roys du Perou conquirent plusieurs Provinces, dont les habitans ne trouverent point de loysi facheuse & si-insupportable, entre toutes celles que leur imposerent ces Princes vainqueurs, que la défense de manger de la chair humaine, tant ils étoient affamez de cette exécrable viande. Car sans attendre que celuy qu'ils avoient blessé à mort eust rendu l'esprit, ils beuvoient le sang qui sortoit de sa playe: Et ils s'en fai-

en fon Traite des Tarsares. Garcilasso, de Laet, & Linfcos. Garcil. en fon Commentaire Royal.

faisoient de même, lors qu'ils le coupoient par quartiers le succant avidement, de peur qu'il ne s'en perdist quelque goutte. Ils avoient des boucheries publiques de chair hu. Garcimaine, dont ils prenoient des morceaus qu'ils hachoient me- lasso l. 7nu, & des boyaus ils faisoient des boudins & des saucisses. Roulox Particulierement les Cheriganes, ou Chirhuanes, Montag. Baro & nars, avoient un appetit si étrange & si insatiable de chair hu- Rubrumaine, qu'ils la mangeoient gloutonnement toute crue, n'é-leurs pargnant pas même dans leur Barbarie, leurs plus proches pa- Voyages, rens quand ils mouroient. Ce qui se voit encore aujour- le Blans, d'huy chez les Tapuyes & chez quelque Nation de l'Orient, 1. part. ce qu'Herodote nous assure s'être aussi trouvé dans son sie-chap. 15. cle. On dit même que les peuples de Java sont si Barbares, Herod. & si frians de cette abominable nourriture, que pour satis- livre 3. faire à leur damnable appetit, ils oftent la vie à leurs parens, Le Blanc. & jouënt à la paume des morceaus de cette chair, à qui la chap. 24. gagnera par son adresse. Les Aymures peuple du Bresil, sont encore plus in humains & plus détestables. Et il ne faut plus feindre des Saturnes qui dévorent leurs enfans. Car, si nous en croyons les Historiens, ces Barbares mangent en effet leurs De Last propres enfans, menbre aprés menbre, & quelquéfois même en son ouvrant le ventre des femmes grosses, ils en tirent le fruit Histoire qu'ils devorent aussi-tôt, assamez à un tel point de la chair de merique. leurs semblables, qu'ils vont à la chasse des hommes comme à celle des bestes, & les ayant pris, les déchirent & les engloutissent d'une façon cruelle & impitoyable.

Par ces exemples, il paroit assez que nos Cannibales, ne font pas tant Cannibales, c'est à dire Mangeurs d'hommes, bien qu'ils en portent particulierement le nom, que beaucoup d'autres Nations Sauvages. Et il seroit facile de trouver encore ailleurs des preuves d'une Barbarie, qui répond à celle de nos Cannibales Caraïbes, & même qui les surpasse de bien loin. Mais c'en est trop. Tirons le rideau sur ces horreurs. & laissant les Cannibales de toutes les autres Nations, repassons vers ceus des Antilles, pour divertir en la consideration de leurs Mariages, nos yeus lassez du spectacle de tant

d'inhumaines & sanglantes tragedies.

quis en

## CHAPITRE VINT-DEUSIEME.

### Des Mariages des Caraïbes.

Garcilas. 1. 1. c.14. E 15. chap. 17-

TL se voit en l'Amerique des Sauvages si Sauvages & si brutaus, qu'ils ne savent ce que c'est que du mariage, mais le messent indifferenment comme des bestes. Ce que l'on assure entr'autres des anciens Peruviens, & des habitans Cliv.7. des Iles des larrons. Mais les Caraïbes avec toute leur barbarie, s'asuietissent aus loix de cette étroite alliance.

Straben liv. II.

Ils n'ont point de tems préfix pour leur Mariage, comme

les Perses qui se marient ordinairement au Printems. Ni d'àge, comme plusieurs autres Sauvages, dont les uns se marient ordinairement à a neuf ans; les autres à b douze; quelque unsà e vint-quatre, & d'autres, à d quarante seulement. Ce ne sont pas aussi chez les Caraïbes, comme presque chez toutes les Nations, les jeunes hommes qui choisissent ordinairement les filles à leur gré, & selon leur inclination: ni à l'opposite, ce ne sont pas les filles qui choisissent leurs Maris, comme font celles de la Province de Nicaragua, dans les festins & les assemblées publiques: Et comme il se faisoit autrefois aussi dans la Candie, au raport des Historiens.

a En Orient. b En Madaga (car.) c Les Peruviens. d Les Flori diens.

> Mais quand nos Sauvages desirent de se marier, ils ont droit de prendre toutes leurs Cousines germaines, & n'ont qu'à dire qu'ils les prenent pour leurs femmes, elles leur sont naturellement aquises, & ils les peuvent enmener en leurs maisons, sans autre ceremonie, & pour lors elles sont tenuës pour leurs femmes legitimes. Ils ont tous autant de femmes qu'il leur plait: Sur tout, les Capitaines font gloire d'en avoir plusieurs. Ils bâtissent à chaque semme, une case particuliere. Ils demeurent autant de tems qu'ils veulent, avec celle qui leur agrée davantage, sans que les autres en soyent jalouses. Celle avec laquelle ils sont, les sert avec un soin & une affection nonpareille. Elle leur fait de la Cassave, les peigne, les rougit & les accompagne en leurs voyages.

Leurs maris les ayment fort: Mais cet amour est comme

DES ILES ANTILLES. Chap.22

545

un feu de paille, veu que souvent ils les laissent aussi aisément qu'ils les prenent. Ils quittent pourtant fort rarement leurs premieres femmes, notamment quandils en ont eu des enfans.

Lors qu'ils ont quelques prisonnieres de guerre qui leur agréent, ils les prenent à femme. Mais bien que les enfans qui en naissent soyent libres, elles sont toujours tenuës pour esclaves quant à elles. Toutes les femmes parlent avec qui elles veulent: Mais le mary n'ose s'entretenir avec les parens de sa femme, qu'en des occasions extraordinaires.

Quand il arrive que quelcun d'entr'eus n'a point de Cousines Germaines, ou que pour avoir trop tardé à les prendre en mariage, leurs parens les ont données à d'autres, ils peuvent à present épouser des filles qui ne sont point leurs parentes; mais il faut qu'ils les demandent à leurs Peres & Meres, & aussi tost que le Pere, ou la Mereles ont accordées, elles sont leurs femmes, & ils les enménent chez eus.

Avant qu'ils eussent alteré une partie de leurs anciennes coutumes, par le commerce qu'ils ont avec les Chrétiens, ils ne prenoient pour femmes legitimes que leurs Cousines, qui leur étoyent aquises de droit naturel, comme nous venons de le dire, ou les filles que les Peres & les Meres leur offroyent de leur bon gré, quand ils étoyent de retour de la guerre. Cette vieille pratique a beaucoup de particularitez qui sont dignes de nos remarques, c'est pourquoy nous la deduirons icy tout au long, & toute telle que nous la tenons des plus anciens de cette Nation, qui l'ont racontée, comme une preuve des grands changemens qui se sont glissez dans leurs mœurs & leurs façons de faire, depuis qu'ils ont eu la connoissance des étrangers.

Quand les Caraïbes étoient retournez heureusement de leurs guerres, & qu'on leur avoit fait en leurs Iles une reception solemnelle, & un grand festin dans leur Carbet. Aprés cette rejouissance qui se pratique encore parmy eus, le Capitaine se mettoit à reciter le succés de leur voyage, & à donner des éloges à la generosité de ceus qui s'étoyent portez le plus vaillamment. Mais il s'étendoit en particulier sur la valeur des jeunes hommes, pour les animer à témoigner toûjours le

même

même cœur en de semblables rencontres. Et c'estoit ordinairement à la fin de ce discours que les Peres de famille, qui avoient des filles en âge d'estre mariées, prenoient occasion de les presenter pour femmes à ceus d'entre les jeunes hommes, dont ils avoient oui priser les belles & louables qualitez, & exalter le courage & la hardiesse dans les combats. Ils s'empressoient à faire l'aquisition de tels gendres. Et celuy qui avoit tué le plus d'ennemis, avoit bien de la péne à ne recevoir en ce jour-la qu'une femme, tant il v en avoit qui le souhaittoyent. Mais les poltrons & les lâches ne trouvoient personne qui voulut d'eus, de sorte que si l'on avoit envie de se marier parmy eus, il falloit necessairement avoir du courage: Car une femme chez cette Nation, étoit alors un prix qui ne se donnoit qu'à la generosité. Ainsi chez les Bresiliens, les jeunes hommes ne se peuvent marier, qu'ils n'ayent tué quelque ennemy. Et en une ville de la grande Tartarie, nomle Blanc, mée Palimbrote, ceus de la plus haute condition ne sauroient avoir de femme, qu'ils n'ayent bien verifié avoir fait mourir trois ennemis de leur Prince. On dit aussi qu'autrefois en la dred' A- Carmanie, il falloit apporter au Roy la teste d'un ennemy, si l'on vouloit être marié. Il en étoit à peu prés de même chez okap. 24. un Peuple proche de la mer Caspienne. Et qui ne sait que le Roy Saul demanda la mort de cent Filistins à David, pour le douaire de sa fille, avant que de la luy donner en Mariage?

I. part. chap. 302 Alexanlexandre. L.I.

> Au reste, heureus étoit le Pere chez nos Caraïbes, qui le premier approchoit & saissfoit au corps, quelcun de ces gendres valeureus, que le Capitaine avoit louez. Car il n'y avoit rien à attendre pour ce coup-là, pour celuy qui venoit aprés: & le Mariage étoit fait aussi tost que l'autre avoit dit au jeune homme, je te donne ma fille pour femme. Un pareil mot de la Mere suffisoit même à cela. Et le jeune homme n'osoit refuser la fille, quand elle luy étoit ainsi presentée: Mais il falloit que belle ou laide, il la receut dés-lors pour sa femme. Ainsi nos Caraïbes ne se marioyent point par amourettes.

Que si les jeunes hommes Caraïbes aprés être mariez continuoient à se porter vaillanment dans les guerres suivantes, on leur donnoit encore d'autres femmes à leur retour. Cette Poligamie est encore en usage chez nos Antillois; Elle est auffi.

aussi commune parmy les autres Peuples Barbares. Les Chi- Hist. de lois habitans de l'Ilede la Mocha, n'y font point d'autre fa-Lact. con, sinon que toutes les sois qu'il leur prend envie d'avoir une nouvelle femme, ils en achetent une pour un bœuf, pour une brebis, ou pour quelque autre marchandise. Et il yatel endroit où le nombre des femmes d'un seul mary est prodigieus, comme au Royaume de Bennin, où l'on voit par fois Relation au Roy sept cens que semmes que concubines: Et où les des Holsimples sujets, aussi bien qu'en la Mexique, ont jusqu'à cent, & jusqu'à cent cinquante semmes chacun. Et d'autre costé il se trouve quelques lieus, où l'on permet à chaque semme d'avoir aussi plusieurs marys, comme chez les Pehuares Nation du Bresil, au Royaume de Calecut, & autrésois en quel TO BEEN A TOTAL OF THE STATE OF ques unes des Canaries.

Les jeunes hommes parmy les Caraïbes, ne frequentent De Lace point encore à present de filles ni de semmes, qu'ils ne soyent mariez. En quoy certes ils sont bien éloignez de Peguans, pyrard. amoureus si passionez, que pour faire voir que la violence du i part. feu secret qui les dévore, éteint en eus le sentiment de toutes les autres ardeurs, ils se brûlent eus-même les bras en pre- se des sence de leurs Maitresses, avec un flambeau allumé; où bien Canaries ils laissent mourir & consumer sur leur chair, un linge flam- tencourt. bant & trempé en huile. Et pour montrer qu'étant navrez Vintent amort, toute playe deformais ne leur peut estre que legere, ils se tailladent le corps, & le percent de coups de poignard. Les Turcs les imitent en cela, au rapport de Villamont. Car Livre 3. en semblables occasions ils se font plusieurs taillades & de grandes playes, avec leurs couteaus, fur diverses parties ed via pla lante cher les Guinois. C'ell que la femme n el segrosubt

chap. 27 Conquele Blanca I. parte

Le nombre des fommes de nos Caraibes, n'est point limité Pyrard. comme parmy les Maldivois, ou l'on n'en peut avoir que trois i. part. à la fois. Mais comme ce nombre étoit autrefois proportioné à leur courage & à leur valeur; Car à chaque fois qu'ils rerournoient de la guerre avec un éloge, de hardielle & de generosté ils pouvoyent pretendre & esperer une nouvelle mag femme, aussi encore à present, ils en ontautant qu'ils en destrent & qu'ils en peuvent obtenir. De sorte que chez ens, conime parmy les Toupinambous, celuy qui a le plus de fem- De Lery Enio H

chap. 170

Histoir. de Lopez.

mes est estimé le plus vaillant & le plus considerable de toute l'Île. Et au lieu qu'en l'Île Espagnole, toutes les semmes couchoient dans une même chambre avec leur mary, les Caraibes, comme nous l'avons déja touché, pour éviter toute sorte de querelles & de jalousies, tiennent leurs femmes, de même que font les Turcs & les Tartares, en des demeures separées. Même quelquefois ils les metrent en diverses lles: Ou bien ils font cette separation & cet éloignement de leurs femmes l'une de l'autre, afin qu'elles se puissent plus commodement adonner à la culture de leurs jardinages, qui sont épars en divers lieus. Et c'est pour cela même, que l'on assure que les Caraïbes du Continent pratiquent le semblable, leurs femmes avant la louange de ne se point laisser piquer à la jalousie. Nos Sauvages Insulaires, ont soin s'ils n'ont qu'une femme, de ne s'éloigner pas beaucoup d'elle, & s'ils en ont plusieurs ils les visitent les unes aprés les antres. Mais ils observent tous, comme les Floridiens, de ne point toucher celles qui font groffes. Handary in the company associated in the contraction of the contraction of

Plutarque dans les vies, de Ly-

curque

& de

Solon.

0 11 1

On ne fauroit suffisamment s'étonner que Lycurgue & Solon, ces lumieres de la Grece, se sovent montrez si aveugles, & si peu honnêtes gens, que d'ouvrir la porte à l'adultere, & de trouver bon qu'il entrast chez leurs Citoyens. Car à péne y a til aucune des Nations les plus Barbares & les plus Sauvages, qui n'ait en soy-même assez de lumiere, pour y lire cette loy, tracée de la main de la nature : Que l'adultere est un crime, & qu'il doit être en horreur: & qui aussi ne témoigne qu'elle l'a en detestation, & ne le chatie sevérement lors qu'il s'introduit chez elle. La punition de l'adultere n'est que Relation plaisante chez les Guinois. C'est que la femme si elle ne veut des Hol- être chassée, paye pour amende à son mary quelques onces d'or. Mais il n'y a pas dequoy rire chez les Orientaus de Linscot, Bengala, & chez les Mexicains, qui coupent le nez & les

landois.

กลา สาเล้า

chap. 16. orcilles à leurs femmes en parcils cas. Divers autres Peuples Vincent Barbares, les punissent même de mort. Et les Peguans sont le Blane, si rigoureus en ces rencontres, & ont tant d'horreur pour ce shap. 32. crime, que chez eus les adulteres sont enterrez vifs, hommes. 1. pars. Stemmes qu'il en peuve n obtonir. De toure qu'esmand &

Les Caraïbes ne sont pas icy des plus indulgens, & des

moins

Chap.22 DES ILES ANTILLES.

moins jalous de leur honneur. Ils ne savoient point autrefois punir ce crime, par ce qu'il ne regnoit point entr'eus, avant leur communication avec les Chrétiens. Mais aujourd'huy, si le mary surprend sa femme s'abandonnant à quelque autre homme, ou que d'ailleurs il en ait une connoissance assurée, il s'en fait luy même la justice, & ne luy pardonne guéres, mais il la tuë, par fois d'un coup de Boutou, par fois en luy fendant le ventre du haut en bas, avec un rasoir, ou une dent d'Agouty, qui ne tranche guére moins subtilement.

Cette execution-là étant faite, le mary s'en va trouver , son Beau-pere, & luy dit tout froidement. l'ay tué ta fille parce qu'ellene m'avoit pas esté fidelle. Le Pere trouve , l'action si juste, que bien l'oin d'en être fâché contre son "gendre, il l'en louë & luy en sait gré. Tu as bien fait luy , répond-il: Elle le meritoit bien. Et même s'il luy reste encore des filles à marier, il luy en offre une dés lors, & promet de la luy donner à la premiere occasion.

Le Pere n'épouse pas sa fille, comme quelques uns ont voulu dire. Ils ont en horreur ce crime, & s'il y a eu parmy eus des Peres incestueus, ils ont esté contrains de s'absenter, car s'ils avoient esté attrapez des autres, ils les auroient brulez vifs, ou bien ils les auroient déchirez en mil-

in despeta ancha al manggar de la compania del compania de la compania del compania de la compania del compania de la compania de la compania de la compania del compania de la compania del c

to continue the second continue are continued to the second continued to the s . The state of the

emmunication of the contraction y the region and the rest of the second seco

en in the alter of earther block to the state of which must be seen about the second and the second 80.7 (127) 77 (42) 45 (42) 47 (42)

le pieces.

- Line is motor to segovine ZZZ 3 store to motor C. H.A.

### CHAPITRE VINT-TROISIEME.

De la Naissance & de l'Education des Enfans des Caraibes.

N ne voit guére parmy ces pauvres Indiens, de coutume plus brutale que celle dont ils se servent à la Naissance de leurs enfans. Leurs femmes acouchent sans beaucoup de peine, & si elles sentent quelque difficulté, elles ont recours à la racine d'une espece de jonc, de laquelle elles expriment le Suc, & layant bu, elles sont incontinent delivrées. Quelquefois dés le jour même de leur acouchement, elles se vont laver avec leur enfant, à la plus prochaine Riviere ou fontaine, & se remettent au travail ordinaire du ménage. Les Peruviennes, les Japonnoises, & les Bresiliennes en font de même: Et il étoit ordinaire aus Indiens de l'Île Espagnole, & même aus anciens Lacedemoniens, de laver de Laet, ainsi leurs enfans dans l'eau froide, pour leur endureir la peau incontinent aprés leur naissance. Les Maldivois lavent les leurs durant plusieurs jours. Er l'on nous veut faire croire, que les Cimbres mettoient autrefois dans la neige ces petites creatures nouvellement nées, pour les acoutumer au froid & à la fatigue, & leur renforcer les menbres.

fcot, & Pyrard.

Ils ne font point de festin à la naissance de leurs enfans, que pour le premier qui leur vient; & ils n'ont point de tems prefix pour cette rejouissance, cela dépend de leur caprice: mais quandils assemblent leurs amys pour se rejouir avec eus sur la naissance de leur premier-né, ils tâchent de ne rien épargner de ce qui peut contribuer au bon traitement & à la joye Herodor. des conviez, au lieu qu'autrefois les Thraces, accompagnoient de leurs pleurs les cris de ceus qui venoient au monde, se remettant devant les yeus, toutes les miseres qu'il faut souffrir en cette vie.

100.5.

Mais voicy la brutalité de nos Sauvages, dans leur réjouissance pour l'acroissement de leur famille. C'est qu'au même tems que la femme est delivrée le mary se met au lit, pour s'y plain-

plaindre & y faire l'acouchée: coutume, qui bien que Sauvage & ridicule, se trouve neantmoins à ce que l'on dit, parmy les paysans d'une certaine Province de France. Et ils appellent cela faire la couvade. Mais ce qui est de sacheus pour le pauvre Caraïbe, qui s'est mis au lit au lieu de l'acouchée, c'est qu'on luy fait faire diéte dix ou douze jours de suite, ne luy donnant rien par jour, qu'un petit morceau de Cassave, & un peu d'eau, dans laquelle on a aussi fait bouillir un peu de ce pain de racine. Aprés il mange un peu plus: mais il n'entame la Cassave qui luy est presentée, que par le milieu durant quelques quarante jours, en laissant les bords entiers qu'il pend à sa case, pour servir au festin qu'il fait ordinairement en suite à tous ses amis. Et même il s'abstient aprés cela, quelquéfois dix mois, ou un an entier, de plusieurs viandes, comme de Lamantin, de Tortuë, de Pourceau, de Poules, de Poisson, & de choses delicates: Craignant par une pitoyable folie, que cela ne nuise à l'enfant. Mais ils ne font ce grand jeusne qu'à la naissance de leur premier enfant. Carà celle des autres, leurs jeusnes sont beaucoup moins austeres, & beaucoup plus courts, n'étant d'ordinaire que de quatre ou cinq jours au plus.

On trouve bien chez les Bresiliens, & les Japponois des De Lace maris assez insensés pour faire ainsi l'accouchée: mais ils ne & Mafsont pas si sors que de jeusner dans leur lit. Au contraire ils s'y font traiter delicatement & en abondance. On dit qu'autrefois la même chose s'est veuë chez les Tibariens, voisins à la Cappadoce, & chez quelque autre peuple. Mais les Ha- Alexanbitans naturels de Madagascar imitent ce jeusne des Caraïbes, dre d'A-

lors qu'ils veulent faire circoncir leurs enfans.

Quelques uns de nos Caraïbes ont encore une autre folie: François Et c'est bien pis que tout le reste pour le pauvre pere à qui il Cauches. est né un enfant, car à la fin du jeusne, on luy scarifie vivement les épaules avec une dent d'Agouty. Et il faut que ce miserable, non seulement se laisse ainsi accommoder, mais que même il le souffre sans témoigner le moindre sentiment de douleur. Ils croyent que plus la patience du Pere aura paru grande dans ces épreuves, plus recommandable aussi sera la vaillance du fils: Mais il ne faut pas laisser tomber à terre ce

le noble sang, dont l'effusion sait ainsi germer le courage. Aussi le recueillent ils en diligence, pour en frotter le visage de l'enfant, estimant que cela sert encore beaucoup à le rendre genereus. Et cela se pratique même en quelques endroits envers les filles: carbien qu'elles n'avent pas à se trouver dans les combats, comme autrefois les Amazones, neantmoins, elle ne laissent pas d'aller à la guerre avec leurs maris, pour leur apprester à manger, & pour garder leurs vaisseaus, tandis qu'ils sont aus mains avec l'ennemy.

Dés que les enfans sont nez, les Meres leur applatissent le front, & le pressent en telle sorte, qu'il panche un peu en arriere, car outre que cette forme est l'un des principaus traits de la beauté qui est estimée parmy eus, ils disent qu'elle sert pour pouvoir mieus décocher leur fléches au dessus d'un arbre, en se tenant au pied, à quoy ils sont extremement

adroits, y êtans façonnez dés leur jeunesse.

Ils n'emmaillotent point leurs enfans: mais ils leur laifsent la liberté de se remuër à leur aise dans leurs petis Amacs ou lits de Cotton, ou sur de petites couches de seuilles de Bananier, qui sont étendues sur la terre, à un coin de leurs cases: Et neantmoins leurs menbres n'en deviennent point contrefaits; mais tout leur corps se voit parfaitement bien formé. Ceus qui ont sejourné chez les Maldivois, & chez les Tau-De Lery pinambous, en disent autant des enfans de ces Peuples-là, chap. 17. bien que jamais on ne les enferme, non plus que les petis Caraïbes, dans des conches & des langes. Les Lacedemoniens que en la en faisoient de même autrefois.

Pyrard vie de Lycurgue.

Ils ne donnent pas les noms aus enfans, aussi tôt aprés leur naissance: mais ils laissent écouler douze ou quinze jours, & alors on appelle un homme & une femme, qui tiennent lieu de parrein & de marreine, & qui percent à l'enfant les oreilles, la levre de désous, & l'entre-deus des narines & y passent un fil, afin que l'ouverture soit faite pour y attacher des pendans. Ils ont neantmoins la discretion, de differer cette ceremonie, si les enfans sont trop foibles pour souffrir ces perçures, jusques à ce qu'ils soyent plus robustes.

La plupart des noms que les Caraïbes imposent à leurs enfans, font pris de leurs devanciers, ou de divers Arbres qui

croif-

croissent en leurs Iles; ou bien de quelque rencontre qui sera survenuë au Pere pendant la grossesse de sa femme, ou pendant ses couches. Ainsi à la Dominique une fille sut appellée Quliem-bana, c'est à dire seuille de Raissnier, qui est un arbre dont nous avons donné la description en son lieu. Un autre de la même Ile, ayant esté à Saint Christosle pendant que sa femme étoit enceinte, & y ayant veu Monsieur le General de nôtre Nation, il nomma l'enfant que sa femme eut à son retour, General; en memoire du bon traitement que ce Seigneur luv avoit fait.

On trouve quelque chose de semblable chez les autres Nations. Par exemple les Canadiens empruntent les noms de Lesentpoissons & de rivieres. Les Virginiens & les Bresiliens se ser- botvent de ceus de la premiere chose qui leur vient en la pensée, comme d'arc de fléches, d'animaus, d'arbres, de plantes. Les grands Seigneurs de Turquie ont acoutumé de donner aus Eunuques qui gardent leurs femmes, les noms des plus belles fleurs, afin que ces femmes les appellant, par ces noms, il ne sorte rien de leur bouche qui ne soit honneste, & agreable. Les Romains, comme il se voit chez Plutarque, prenoient quelquefois leurs noms des Poissons, quelquefois de leurs plaisirs rustiques: quelquefois des imperfections de leurs corps, & par fois de leurs belles actions à l'imitation des Grees. Les Saintes Ecritures même, nous fournissent des exemples de quantité de noms pris de diverses rencontres, comme entre autres des Benoni, des Fares, des Icabod, & autres semblables.

Les noms que les Caraïbes imposent à leurs enfans mâles un peu aprés leur naissance, ne sont pas pour toute leur vie. Car ils changent de nom quand ils sont en âge d'estre receus au nombre de leurs soldats; Et quand ils se sont portez vaillamment à la guerre, & qu'ils ont tué un Chef des Arouagues, ils prenent son nom pour marque d'honneur. Ce qui a quelque raport, à ce que pratiquoient les Romains aprés leurs victoires, prenant en effet les noms des Peuples qu'ils avoient vaincus. Témoin Scipion l'Africain, & tant d'autres qu'il n'est pas besoin d'alléguer. Ces Caraïbes victorieus, ont aussi dans leurs vins, ou dans leurs réjouissances publiques, quel-

HISTOIRE MORALE, 554 Chap. 23 cun choisy pour leur donner un nouveau nom, auquel ils disent aprés qu'ils ont bien beu, Téticlée y atec, c'està dire, le

veus estre nommé, nomme moy. A quoy l'autre satisfait aussitôt. Et en recompense il reçoit quelque present, ou d'un couteau, ou d'un grain de Cristal, ou de quelque autre me-

nuës bagatelles qui sont en estime parmy-eus.

Les femmes Caraïbes alaitent elles même leurs enfans, & sont tres-bonnes nourrices, & tres tendres Meres, ayant tous les soins imaginables de les bien nourrir. Et même leurs soins s'étendent aus enfans de leurs voisines, quand elles sont à la Ourcilas, guerre. Toutes les Peruviennes, & les Canadiennes, & pres-& Lefque toutes les autres Indiennes de l'Occident, sont aussi nour-

rard. Au livre des Mœurt lemands. Bergeron en fon Traite des Naviga.

Montag-

chap. 8.

carbot.

rices. Et dans les Indes Orientales, au Royaume de Transia. Le Blanc ne, & aus Maldives, les femmes de quelque qualité qu'elles soient, sont obligées à donner la mammelle à leurs enfans. Ainsi Tacite nous témoigne, que chaque Mere allaitoit elle même ses enfans, parmy les anciens Peuples de l'Alemagne. Ondit qu'autrefois les Reynes mêmes du Peron, prenoient siens Al- bien la peine de nourrir leurs enfans. Et nous avons l'exemple de quelques Reynes de France, qui n'ont pas dédaigné cet office maternel. Bien au contraire de ces femmes Canariennes, qui faisoient ordinairement alaiter leurs enfans par des Chévres. Comme faisoient aussi quelques villageoises de Essais de Guyenne, au tems de Michel de Montaigne.

Les Meres de nos petis Caraïbes, ne leur donnent pas ne liv.2. feulement la mammelle, mais aussi-tôt qu'ils ont pris un peu de force, elles mâchent les Patates, les Bananes, & les autres fruits qu'elles leur donnent. Encore qu'elles laissent quelquéfois leurs petis enfans se rouler tous nuds sur la terre, & que bien souvent ils mangent de la poussiere, & mille ordures qu'ils portent à leur bouche, ils croissent neantmoins merveilleusement bien, & la plupart deviennent si robustes, qu'on en a veu, qui pouvoient à six mois marcher sans appuy.

On leur coupe les cheveus à l'âge de quelque deus ans: & pour cela on fait un festin à toute la famille. Il ya quelques Caraïbes qui different jusques à cet âge-là, de faire percer les oreilles, les levres, & l'entre-deus des narines de 1003

leurs

leurs ensans: toutefois cela n'est pas beaucoup en usage, si ce n'est lors que la foiblesse de l'enfant n'a pas permis de le faire plutôt. Quand ils sont parvenus en un âge plus avancé, les garçons mangent avec leurs Peres, & les filles avec leurs Meres. Ils appellent Peres, leurs beaus-peres, & tous ceus qui sont dans la ligne collaterale, avec leurs vrais peres.

Bien que les enfans des Caraïbes ne soient point instruits à rendre quelque reverence à leurs parens, ni à leur temoigner par quelques gestes du corps le respect & l'honneur qu'ils leur doivent. Ils les ayment neantmoins tous naturellement, & si on leur a fait quelque injure, ils épousent incontinent leurs querelles, & tâchent par tous moyens d'entirer vengeance. Témoin celuy qui voyant qu'un de nos François de la Gardeloupe, avoit coupé les a rabans de l'Amac dans le- a Ce sont quel étoit couché son beau-pere, de sorte qu'étant tombé à lettes que terre il s'étoit demis une épaule, assembla en même tems le tienquelques jeunes gens, qui firent une descente dans l'Ile de froncé s' Marigualante, & y massacrerent les François, qui commen-suspandue coient de s'y habituer.

en l'air.

Mais le principal soin que témoignent les Caraïbes en l'education de leurs enfans : c'est de les rendre extremement adroits à tirer de l'arc. Et pour les y fassonner de bonne heure; à péne s'avent-ils bien marcher, que leurs Peres & Meres ont cette coutume d'attacher leur déjunér à une branche d'arbre, d'où il faut que ces petis l'abbatent avec la fléche s'ils ont envie de manger. Car il n'y a point de misericorde. Et à mesure que ces enfans croissent, on leur suspend plus haut leur portion. Ils coupent aussi par sois un Bananier, & le posent en terre, comme en butte, pour apprendre à leurs ensans à tirer au fruit. Ce qui fait qu'avec le tems, ils se rendent parfaits en cet exercice. Les anciennes Histoires nous rapportent; que certains Peuples, approchant icy de la coutume des Caraïbes, obligeoient leurs enfans à abbatre leur manger avec la fronde.

. Ils destinent ordinairement tous leurs fils à porter les armes, & à se venger de leurs ennemis à l'imitation de leurs dévanciers. Mais avant qu'ils soyent mis au rang de ceus qui peuvent allerà la guerre, ils doivent estre declarez sol-Aaaa 2 BINLIN

dats

dats en presence de tous les parens & amis, qui sont conviez d'assister à une si solemnelle Ceremonie. Voicy donc l'ordre qu'ils observent en ces occasions. Le Pere qui a auparavant convoqué l'assemblée, fait seoir son fils sur un petit siege, qui est posé au milieu de la case, ou du Carbet; & aprés luyavoir remontré en peu de paroles, tout le dévoir d'un genereus soldat Caraïbe, & luy avoir fait promettre, qu'il ne fera jamais rien qui puisse flétrir la gloire de ses predecesseurs, & qu'il vengera de toutes ses forces l'ancienne querelle de leur Nation. Il faisit par les pieds un certain oyseau de proye, qu'ils appellent Mansfenis en leur langue, & qui a été preparé long. tems auparavant pour estre employé à cet usage, & il en décharge plusieurs coups fur son fils, jusques à ce que l'oisean soit mort, & que sa teste soit entierement écrasée. Aprés ce rude traitement, qui rend le jeune homme tout étourdy, il luy scarifie tout le corps avec une dent d'Agouty, & pour guerir les Cicatrices qu'il a faites, il trempe l'oiseau dans une infusion de grains de Pyman, & il en frotte rudement toutes ses blessures, ce qui cause au pauvre patient une douleur tres-aigue, & tres-cuisante: mais il faut qu'il souffre tout cela gayément, fans faire la moindre grimace, & sans témoigner aucun sentiment de douleur. On luy fait manger en suitte le cœur de cet oiseau. Et pour la clôture de l'action. on le couche dans un lit branlant, ou il doit demeurer étendu de son long, jusques à ce que ses forces soyent presque toutes épuisées à force de jeusner. Aprés cela, il est reconnu de tous pour soldat, il se peut trouver à toutes les assemblés du Carber, & suivre les autres dans toutes les guerres, qu'ils entreprenent contre leurs ennemis.

Outre les exercices de la guerre, qui sont communs à tous les jeunes Caraïbes, qui veulent vivre en quelque estime parmy les Braves de leur Nation; Leurs Peres les destinent souvent à être Boyez, c'est à dire Magiciens & Medecins. Ils les envoyent pour cet esset à quelqu'un des plus entendus en cette detestable profession, c'est à dire qui soit en grande reputation de savoir evoquer les Esprits malins, de donner des sorts pour se venger de ses ennemis, & de guerir diverses maladies ausquelles ceus de cette Nation sont sujets. Mais il faut que le

icune

Chap.23 DES ILES ANTILLES.

557

jeune homme qui est presenté au Boyé pour estre instruit en son art, y ait esté consacré dés sa plus tendre jeunesse par l'abstinence de plusieurs sortes de viandes, par des jeunes rigoureus & que pour commencer son apprentissage, on luy tire du sang de toutes les parties de son corps avec une dent d'Agouty, de même qu'on le pratique envers ceus qui sont receus soldats.

Les Caraïbes, apprennent aussi avec soin leurs ensans à pescher, à nager, & à faire quelques ouvrages, comme des paniers, des boutous, des arcs, des sléches, des ceintures; des lits de coton, & des Piraugues. Mais d'avoir nul soin de former & de cultiver leur esprit, & de leur apprendre ni honneur, ni civilité, ni vertu: c'est ce que l'on ne doit pas attendre de ces pauvres Sauvages, qui n'ont point d'autre guide, ni d'autre lumiere: pour une telle education, que leur entendement aveugle & remply d'épaisses tenebres, ni d'autre regle dans toutes les actions de leur vie, que le dereglement & le desordre pitoyable de leur Nature vicieuse & corrompuë.

#### CHAPITRE VINT-QUATRIEME.

De l'Age ordinaire des Caraîbes, de leurs Maladies, des Remedes dont ils se servent pour récouvrer la santé, de leur Mort, & de leurs funerailles.

Es Caraïbes estant de leur nature d'un tres-bon temperament, & passant leur vie avec douceur & repos d'esprit, sans chagrin & sans inquiétude; joint aussi la sobrieté ordinaire dont ils usent en la conduite de leur vie, ce n'est pas de merveille s'ils sont exemts d'une infinité d'incommoditez & de maladies, qui travaillent d'autres Nations, & s'ils arrivent beaucoup plus tard au tombeau, que la plus grande partie des autres Peuples. Le bon air dont ils jouissent, contribue encore à leur santé & à la longueur de leurs jours.

On ne trouve guére parmy-eus des ces âges abrégez, dont il se voit si grand nombre parmy-nous: mais s'ils ne meurent

demort violente, ils meurent fort vieus presque tous. Leur vieillesse est extrémement vigoureuse: & à quatre-vints dix ans les hommes engendrent encore. Il s'en voit grand nombre d'entr'eus, qui ont plus de cent ans, & qui n'ont pas un poil Chap.8. blanc. Jean de Lery, digne d'estre creu, nous assure qu'il n'avoit apperçeu presque point de cheveus blancs en la teste De Lact des Taupinambous de pareilâge. D'autres Historiens nous assurent, que les femmes de ces Sauvages-là, gardent leur sede l'A- condité jusques à quatre-vints ans. Et les François ont conmerique. nu au païs de Canada un Sauvage, qui avoit encore les chebot liv.3. veus noirs, & meilleure veuë qu'eus tous, bien qu'il sust à chap. 10. l'âge de cent ans.

La vie ordinaire de nos Caraïbes est de cent cinquante ans, & quelquefois plus. Car bien qu'ils ne sachent pas conter leurs années, on ne laisse pas d'en recueillir le nombre par les marques qu'ils en donnent. Et entr'autres, ils avoient encore il y a peu de tems au milieu d'eus, des personnes vivantes

Lescar-

vantes, qui se souvenoient d'avoir veu les premiers Espagnols qui avoient abordé en l'Amerique. D'où l'on conclud, qu'ils devoient estre âgez de cent-soixante ans au moins. Et en effet, ce sont des gens qui peuvent passer pour l'ombre d'un corps, & qui n'ont presque plus que le cœur en vie, estant couchez dans un lit, immobiles & décharnez comme des squelettes. Ils ont, toutesois, encore de la santé. Et il paroit bien que leur langue, non plus que leur cœur, n'est pas morte, & que leur raison respire encore. Car non seulement ils parlent avec facilité, mais la memoire & le jugement accom-

pagnent leurs paroles.

Cette mort si reculée qui se voit chez les Caraïbes, ne doit pas sembler étrange, ni estre prise pour un fantôme. Car pour liv. 4. laisser maintenant les grands âges des premiers siecles & ceus dont les Ctesias, les Herodotes & les Plines sont mention, les Historiens modernes nous fournissent assez d'exemples Relation pour confirmer cette verité. Et entr'autres les Hollandois qui ont trafiqué aus Moluques nous assurent, que la vie en ce païs-là est bornée d'ordinaire à cent trente ans. Vincent le Blanc dit qu'en Sumatra, en Java, & aus Iles voisines, elle va jusqu'à cent quarante, comme elle fait aussi chez les Canadiens. Et qu'au Royaume de Casuby, elle atteint la cent cinquantiéme année. François Pirard, & quelques autres, nous témoignent que les Bresiliens ne vivent pas moins, & qu'ils chap. 26. vont jusqu'à cent soixante aus, & au delà même. Et dans la Floride & en lucatan, il s'est trouvé des hommes qui passoient cét âge-là. En effet, on recite que les François, au voyage de Laudoniere en la Floride, en 1564. Virent-là un vieillard, qui se disoit âgé de trois cens ans, & Pere de cinq boi, & Generations. Et en fin au rapport de Mafée, un Bengalois en Orient l'an 1557, se vantoit d'avoir trois cens trente-cinq ans. Apréstout cela, la longueur de jours de nos Caraïbes te des ne sauroit passer pour un prodige, ni une chose incroyable.

Asclepiade, au rapport de Plutarque, estimoit que generalement les habitans des pais froids vivoient plus que ceus Aulas des regions chaudes, parce, disoit-il, que le froid regient au dedans la chaleur naturelle, & serre les pores pour la garder, Filisofes, au lieu que cette chaleur se dissipe facilement dans les cli- chap. 30.

Livre 3. chap. 12. O 7. 2. E 7.48. des Hollandois. I. part. chap. 24. Lescarb. Vincent le Blane. I. part. chap. 34. I. part. Bergeron au Traste des Navigatiens. Lescarde Laer. Bergeron au Trais Mavigations. LIV. II. des Opp560 HISTOIRE MORALE, Chap.24

mots ou les pores sont élargis & ouverts par la chaleur du Soleil. Mais l'experience des Caraïbes, & de tant d'autres Peuples de la Zone torride qui vivent d'ordinaire un si grand âge, pendant que nos Européens sont veus communément mourir jeunes, est contraire à ce raisonnement naturel.

Lors qu'il arrive, comme il ne se peut autrement, que nos Caraïbes sont attaquez de quelque mal, ils ont la connoissance de quantité d'herbes, de fruits, de racines, d'huyles & de gommes, par l'ayde déquelles ils retournent bien-tost en convalescence, si le mal n'est pas incurable. Ils ont encore un secret assuré pour guerir la morsure des Couleuvres, pourveu qu'elles n'ayent point percé la veinc. Car alors il n'y a point de remede. C'est le jus d'une herbe qu'ils appliquent sur la playe, & dans vint-quatre heures ils sont infaillible-

ment gueris.

Le mauvais aliment de Crabes & d'autres Insectes, dont ils se nourrissent ordinairement, est cause qu'ils sont presque tous sujets à une sâcheuse maladie qu'ils nomment Pyans en leur langue, comme les François à la petite verole. Quand ceus qui sont entachez de cette sale maladie, mangent de la Tortuë franche, ou du Lamantin, ou du Caret, qui est une autre espece de Tortuë, ils sont incontinent aprés tous boutonnez, parce que ces viandes font sortir ce mal en dehors. Ils ont aussi souvent de grosses Apostumes, des clous, & des charbons en divers endroits du corps. Pour guerir ces maus qui proviennent la plupart de la mauvaise nourriture dont ils usent; Ils ont une écorce d'arbre appellée Chipion, amere comme suye, laquelle ils font tremper dans de l'eau, & ayant rapé dans cette infusion le fonds d'un certain gros Coquillage qu'on nomme Lambys, ils avalent cette Medecine. Ils pressent aussi quelquesois, l'écorce fraichément levée de quelques arbres de Miby, ou d'autres Vimes qui rampent sur la terre, ou qui s'acrochent aus arbres, & boivent le jus qu'ils en ont exprimé: mais ils ne se servent pas volontiers de ce remede, que quand les arbres sont en leur plus grande féve.

Outre ces Medecines, avec léquelles ils purgent les mauvaises humeurs du dedans; ils appliquent encore au dehors certains onguents, & linimens, qui ont une vertu tresparticuliere pour nettoyer toutes les pustules qui restent ordinairement sur le corps de ceus qui sont travaillez des Pyans. Ils composent ces remedes avec de la cendre de roseaus brulez, laquelle ils démessent avec de l'eau, qu'ils recueillent des feuilles de la tige du Balisier. Ils usent aussi pour le même dessein, du jus du fruit de Iunipa, & ils appliquent sur les boutons le marc de ce même fruit, à cause qu'il à la vertu d'attirer tout le pus des playes, & de refermer les levres des ulceres. Ils n'ont point l'usage de la saignée par l'ouverture de la veine, mais ils usent de scarifications sur la partie douloureuse, en l'égratinant avec une dent d'Agouty, & la faisant quelque peu saigner. Et afin de diminuer l'étonnement que pourroit causer ce que nous avons déja representé ailleurs, de tant d'incisions que ces Barbares se font pour divers sujets, & qui donneroient lieu de se figurer en leurs personnes des corps toujours sanglans, & couverts de playes, il faut savoir qu'ils ont aussi des secrets & des remedes infaillibles pour se guerir prontement, & pour sermer leurs blessures, & consolider si nettement leurs playes, qu'à peine peut on remarquer sur leurs corps, la moindre cicatrice.

Ils se servent aussi de bains artificiels, & provoquent les sueurs par une espece de poële où ils enferment le patient, qui reçoit par ce remede son entiere guerison. Les Soriquois font aussi suer leurs malades: mais quelquesois ils les hume-Aent de leur haleine. Et pour la cure des playes, eus & les Flo- Lescarridiens en succent le sang, comme les anciens Medecins le de Lace. pratiquoient, quand quelcun avoit été mordu d'une beste venimeuse, faisans preparer pour ceia celuy qui en faisoit l'office. On dit aussi que nos Caraïbes, lors qu'ils ont été piqués d'un serpent dangereus, se font succer la playe par leurs femmes, aprés qu'elles ont pris un bruvage, qui a la vertu de rabatre la force du venin. Les Taupinambous succent même les parties De Lery malades, bien qu'il n'y ait point de playe. Ce qui se fait aussi chap 20. quelquefois en la Floride. Et les Turcs, lors qu'il leur survient quelque défluction, & quelque douleur, ou à la teste ou sur voyage quelque autre partie du corps, brulent la partie qui souffre.

Linfcor, chap. I. de Villamont liza

Bbbb

Quel-

Quelques uns des Peuples Barbares, ont de bien plus étranges remedes dans leurs maladies, comme il se peut voir chez les Historiens. Ainsi on dit que les Indiens de Mechoacham & de Tabasco en la nouvelle Espagne, pour se guerir de la fievre, se jettent tous nuds dans la riviere pensant y noyer cette maladie. En quoy pour l'ordinaire ils reussissent fort mal. Une action à peu prés semblable s'est veuë chez les Caraïbes. Car Monsieur du Montel y trouva un jour un vieillard, qui se l'avoit la teste à une fontaine extremement froide. Et luy en ayant demandé la cause, le bon homme luy , répondit : Compere, c'est pour me guérir : car je suis "mouche c'est à dire beaucoup enrhumé. Le Gentil-homme ne se put empescher d'en rire: mais plutôt il en eut pitié, croyant qu'il y en avoit assez pour perdre le pauvre vieillard. Et cependant contre toutes les régles de nôtre Medecine, cét étrange remede luy succeda heureusement. Car nôtre Gentil-homme le rencontra le lendemain, gaillard & dispos, & délivré tout à fait de son rhume. Et le Sauvage ne manqua pas de s'en vanter, & de railler nôtre François, de sa vaine pitié du jour précedent. Les Caraïbes sont extrémement jalous de leurs secrets en

la Medecine, sur tout leurs femmes qui sont fort intelligentes en toutes ces cures : & pour quoy que ce pust estre, ils n'ont encore voulu communiquer aus Chrétiens les remedes fouverains qu'ils ont contre la blessure des fléches enpoisonnées. Mais ils ne refusent pas de les visiter & de les traiter quand ils ont besoin de leur secours: au contraire ils s'y portent alégrement, & de tres-franche volonté. Ainsi un personnage de qualité d'entre nos François ayant été mordu dangereusement par un serpent, en a été heureusement que ry par leur moyen: En quoy certes ils sont bien differens de land. & ces brutaus de Guinois & de Sumatrans, qui n'ont aucune compassion de leurs propres malades, les abondonnant comme de pauvres bestes. Mais l'ancien Peuple de la Province de Babylone, prenoit un interest si particulier dans toutes les maladies, que les malades y étoient mis en place publique, & chacun leur dévoit enseigner le remede, dont il avoit fait l'experience sur luy-même. Ceus qui ont fait voyage à

Cam-

des Holde Vincent le Blanc. i. part. shap. 24. Herodote lis. I.

DES ILES ANTILLES. Chap.24

Cambaya, disent, qu'il y a même un Hospital pour traiter les voyage oifeaus malades.

2. partie

Quand les remedes ordinaires dont se servent nos Caraïbes en leur necessité, n'ont pas eu un tel succés qu'ils s'étoyent promis, pour lors ils ont recours à leurs Boyez, c'est à dire à leurs Magiciens, qui contrefont aussiles Medecins: & les ayant conviez de les venir visiter, ils les consultent sur l'evenément de leurs maladies. Ces malheureus suppots de l'Esprit malin, se sont aquis par leurs enchantemens, un tel credit parmy ces pauvres abusez, qu'ils sont reputez comme les arbitres de la vie & de la mort, & tellement redoutez à cause de leurs sortileges, & de la vangeance qu'ils tirent de ceus qui les méprisent, qu'iln'y a aucun de ce miserable Peuple, qui ne tienne à gloire de rendre une deserence & une obeissance aveugle, à tous leurs avis.

Pour ce qui est des Ceremonies qu'ils sosservent en ces rencontres, nous les avons déja touchées en partie au Chapitre de leur Religion. Il faut avant toutes autres choses, que la case en laquelle le Boyé doit entrer soit bien nettement preparée: que la petite table qu'ils nomment Matoutou, soit chargée de l'Anakri pour Maboya, c'est à dire d'une offrande de Cassave & d'Ouycou pour l'Esprit malin: & même des premices de leurs jardins, si c'est la saison des fruits. Il faut aussi qu'il y ait à l'un des bouts de la case, autant de petis sieges, qu'il se doit trouver de personnes à cette detestable action.

Aprés ces preparatifs, le Boyé, qui ne fait jamais cette œuvre de tenebres que pendant la nuit, ayant fait soigneusement éteindre tout le seu de la Case & des environs, entre dans cette obscurité, & ayant trouvé sa place à l'ayde de la foible lueur d'un bout de Tabac allumé qu'il tient en sa main; il prononce d'abord quelques paroles Barbares: il frappe en suitte de son pied gauche la terre à plusieurs reprises, & avant mis en sa bouche le bout de Tabac qu'il portoit en sa main, il souffle cinq ou six fois en haut la fumée qui en sort, puis froissant entre ses main le bout de Tabac, il l'eparpille en l'air. Et alors le Diable qu'il a evoqué par ces singeries, ébranlant d'une surieuse seconsse le faiste de la Case, ou excitant quelque autre Sing Si

Bbbb 2

bruit

364 HISTOIRE MORALE, Chap.24 bruit épouvantable, comparoit aussi-tôt, & répond distin-

Etement à toutes les demandes, qui luy sont saites par le

Boyé.

Si le Diable assure, que la maladie de celuy pour lequel il est consulté; n'est pas mortelle: pour lors le Boyé & le Fantôme qui l'accompagne, s'approchent du malade pour l'asfurer qu'il sera bien-tôt guery : & pour l'entretenir dans cette esperance, ils touchent doucement les parties les plus douloureuses de son corps, & les ayant un peu pressées, ils feignent d'en faire sortir des épines, des os brisez, des éclats de bois & de pierre, qui étoyent, à ce qui disent ces malheureus Medecins, la cause de son mal. Ils humectent aussi quelquefois de leur haleine la partie debile, & l'ayant succée à plusieurs reprises, ils persuadent au patient, qu'ils ont parce moyen attiré tout le venin qui étoit en son corps, & qui le tenoit en langueur : En fin, pour la clotûte de tout cet abominable mystere, ils frottent tout le corps du malade avec le sue du fruit de Iunipa, qui le teint d'un brun fort obscur, qui est comme la marque & le seau de sa guerison.

Celuy qui croit d'avoir été guery par un si damnable moyen, a coûtume de faire en reconnoissance un grande sessiin, auquel le Boyétient le premier rang entre les conviez. Il ne doit pas aussi oublier l'Anakri pour le Diable, qui ne manque pas de s'y trouver. Mais si le Boyé a recüeilly de la communication qu'il a eu avec son Demon, que la maladie est à la mort, il se contente de consoler le malade, en luy difant, que son Dieu, ou pour mieus dire son Diable samilier, ayant pitie de luy, le veut enmener en sa Compagnie, pour

estre delivré de toutes ses infirmités.

Elian, 1.3.6.38. Certains Peuples, ne pouvans supporter l'ennuy & les incommoditez d'une trop caduque vieillesse, avoient acoutumé de chasser avec un verre de Ciguë, leur ame qui croupissoit trop long tems à leur gré, dans leur miserable corps. Et quelques autres au rapport de Pline, étant las de vivre, se precipitoient en la mer. Mais en d'autres païs, les enfans nattendoient pas que leurs Peres étant parvenus à un grand âge, sissent cette execution. Car on dit que par une Loy publique, ils en étoient les parricides & les bourreaus. Et le Soleil éclaire

Elsan, b.4. s.1. Chap. 24 BES ILES ANTILLES.

565

éclaire encore aujourd'huy dans quelques Provinces de la Floride, des maudites creatures, qui par une espece de religion & de pieté, assomment leurs Peres parvenus à la caducité, comme des personnes inutiles en ce monde, & qui sont

à charge à cus-mêmes.

Mais quelque avancée que puisse estre la vieillesse chez nos Caraïbes, les enfans ne s'ennuyent pas de voir leur Peres & leurs Meres en cet état. Il est vray, que quelques Caraïbes ont autrefois avancé la mort de leurs parens, & ont tué leurs Peres & leurs Meres, croyant faire une bonne œuvre, & leur rendre un office charitable, en les delivrant de beaucoup d'incommoditez & d'ennuis, que traine aprés soy la vieillesse. Un vieus Capitaine que nos François nommoient le Pilote, se glorifioit d'avoir rendu ce detestable service, à plusieurs de ses ancêtres. Mais premierement, les Caraïbes ne pratiquoient cette inhumanité, qu'envers ceus qui le desiroient ainsi, pour être delivrez des miseres de cette vie: & ce n'étoit, que pour aquiescer aus prieres instantes de ceus qui étoient las de vivre, qu'ils en usoient de la sorte. De plus, cette Barbarie n'a jamais été universellement reçeuë parmy eus: & les plus sages l'ont à present en detestation, & entretiennent leurs Peres & leurs Meres jusques au dernier periode de leur vie, avec tous les soins, & tous les témoignages d'amitie, d'honneur & de respect, que l'on pourroit attendre d'une nation, qui n'a point d'autre lumiere pour se conduire que celle d'une nature corrompue. Ils suportent patiemment leurs defauts & les chagrins de leur vieillesse: ne se lassent point de les servir, & le plus qu'il leur est possible, se tiennent prés d'eus pour les divertir, comme nos François l'ont veu en quelques unes de leurs Iles. Ce qui ne merite pas une petite louange, si l'on considere que cela se fait chez des Barbares. Que si quelques uns d'entr'eus n'honorent pas ainsi leurs Peres & leurs Meres, ils ont degenere de la vertu de leurs Ancêtres.

Mais quand aprés tous leurs soins & toutes leurs peines, Livis & ils viennent à perdre quelcun de leurs proches ou de leurs en la vie amis, ils font de grands cris & de grandes lamentations sur d'apolle. samort; Bien au contraire des anciens Traces, & des Habi- nin, lis.

Herodota

tans des lles fortunées, qui ensevelissoient leurs morts avec joye, danses & chansons, comme des personnes delivrées des miseres de la vie humaine. Aprés que les Caraïbes ont arrosé le corps mort de leurs l'armes, ils le lavent, le rougissent. luy frottent la teste d'huile, luy peignent les cheveus, luy plient les jambes contre les cuisses, les coudes entre les jambes, & ils courbent le visage sur les mains, de sorte que tout le corps est à peu prés en la même posture, que l'enfant est dans le ventre de sa Mere, & ils l'envelopent dans un lict neuf, attendant qu'ils le mettent en terre.

Voyage 2. partie.

Zenofon en (a

Cyrope-

die. L.8. Pline,

liv. 7.

chap. 54.

Il s'est trouvé des Nations qui donnoient les rivieres aus corps morts, pour sepulture ordinaire, comme quelques Ethiopiens. D'autres les jettoient aus oiseaus & aus chiens, de Drac, comme les Parthes, les Hircaniens & leurs semblables aussi honnestes gens que Diogene le Cynique. Quelques autres Peuples un peu moins insensez, les couvroient d'un monceau de pierres. On dit que quelques Africains les mettent en des vaisseaus de terre: & que d'autres les logent dans du verre. Heraclite, qui tenoit le feu pour le principe de toutes choses, vouloit qu'on brulast les corps, afin qu'ils retournassent à leur origine. Et cette coutume observée par les Romains durant plusieurs Siecles, se pratique encore aujourd'huy chez divers Peuples de l'Orient. Mais Cyrus disoit en mourant, qu'il n'y avoit rien de plus heureus, que d'estre ausein de la terre, la Mere commune de tous les humains. Les premiers Romains étoient de cette opinion: car ils enterroient leurs morts. Et c'est aussi de tant de pratiques differentes sur ce sujet, celle que l'on trouve en usage chez les Caraïbes. Ils ne font pas leurs fosses selon nôtre mode, mais semblables à celles des Turcs, des Bressliens, & des Canadiens; c'est à dire de la profondeur de quatre ou cinq pieds, ou environ de figure ronde, de la forme d'un tonneau: Et au bas ils mettent un peritsiege, sur lequel les parens & les amis du défunt asséent le corps, le laissant en la même posture qu'il luy ont donné incontinent aprés sa mort.

Ils font ordinairement la fosse dans la case du defunt, ou s'ils l'enterrent ailleurs, ils font toujours un petit couvert sur l'endroit où le corps doit reposer, & apres l'avoir dévalé dans

cette

cette fosse, & l'avoir envelopé de son Amac, ils font un grand feu à l'entour, & tous les plus anciens tant hommes. que femmes s'acroupissent sur leurs genous. Les hommes se placent derriere les femmes, & de tems en tems ils leur passent la main sur les bras pour les inciter à pleurer. Puis en chantant & pleurant ils disent tous d'une vois piteuse & lamentable. Hé pourquoy es tu mort? Tu avois tant de bon "Manioc, de bonnes Patates, de bonnes Bananes, de bons , Ananas. Tu étois aimé dans ta Famille, & l'on avoit tant , de soin de ta personne. Hé pourquoy donc es tu mort? , Pourquoy es tu mort? Si c'est un homme ils ajoutent. Tu "étois si vaillant & si génereus. Tu as renversé tant d'enne-"mis; tu t'és signalé en tant de combats: Tu nous as fait "manger tant d'Arouagues: Hélas! qui nous defendra , maintenant contre les Arouagues? Hé pourquoy donc es tu mort? Pourquoy es tu mort. Et ils recommencent plusieurs fois la même chanson.

Les Toupinambous font à peu prés les mêmes lamenta-, tions sur les Tombeaus de leurs morts. Il est mort, disent De Lery "ils, cebon chasseur, & excellent pescheur, ce vaillant guerrier, ce brave mangeur de prisonniers, ce grand assom-"meur de Portugais, & de Margaiats, ce genereus defenseur , de nôtre pais. Il est mort. Et ils repetent souvent le même refrein. Les Guinois demandent aussi à leurs morts, ce Relations qui les a obligez à mourir, & leur frottent le visage avec un landois. bouchon de paille pour les réveiller. Et Busbequius, dans Livre 15 la Relation de ses Ambassades en Turquie recite, que passant par un bourg de la Servie, nomme Yagodena, il entendit des femmes & des filles qui lamentant auprés d'un mort, luy difoient dans leurs chants funebres, comme s'il eut esté capa-", ble de les entendre. Qu'avons nous merité & qu'avons , nous manqué de faire pour ton service, & pour ta conso-,, lation? Quel sujet de mécontentement as tu jamais eu con-"tre nous, qui t'ait obligé de nous quiter, & de nous laisser , ainsi miserables & desolées? Ce qui se rapporte en partie aus plaintes funebres de nos Caraïbes.

Le Vacarme, & les Hurlemens des Toupinambous & des Virginiens en semblables occasions, dure ordinairement un

HISTOIRE MORALE, 568 Chap. 24

Plutarque en la vie de Lycurque.

Foyez Acost 4,

Paul le Тенпе,

François

Cauche,

Thomas Nicole.

geron, Carpin,

& Tri-

gaut.

Acosta

de la

Chine,

Pirard,

Linkcos & d'an-

tres.

Histoire

Les Peuples d'Egipte, faisoient durer leurs larmes soixante & dix jours. Et quelques Floridiens employent des vieilles pour pleurer le mort six mois entiers. Mais Lycurgue, avoit limité le deuil à onze jours, & c'est à peu prés le tems que prenoient autrefois nos Caraïbes, pour pleurer le defunt, avant que de le couvrir de terre. Car durant l'espace de dix jours, ou environ, deus fois chaque jour les parens, & même les plus intimes amys venoient visiter le mort à sa fosse. Et ils aportoient toujours à boire & à manger à ce mort, luy , disant à chaque fois. Hé pourquoy es tu mort? Pourquoy ,, ne veus tu pas retourner en vie? Ne dis pas au moins , que nous t'ayons refusé dequoy vivre. Car nous t'appor-, tons à boire, & à manger. Et aprés qu'ils luy avoient fait cette belle exhortation, comme s'il l'eut dû entendre, ils luy laissoient sur le bord de la fosse les viandes & le bruvage, jusques à l'autre visite, qu'ils les poussoient sur sa teste, puis qu'il ne daignoit pas avancer sa main pour en prendre.

Les Peruviens, les Bresiliens, les Canadiens, les Madagascarois, les Canariens, les Tartates, les Chinois, accomde Lery, pagnent aussi de quelques mets, les tombeaus où ils enterrent leurs proches. Et sans aller si loin, ne se fait il pas quelque chose de semblable parmy nous? Car on sert durant quelques jours, les effigies de nos Roys & de nos Princes nouvellement morts, & on leur presente à boire & à manger, chez Bercomme si elles étoient vivantes: même jusqu'à faire devant

elles, l'essay des viandes & du bruvage.

Les Caraïbes de quelques Iles, posent encore à present des viandes prés de la fosse du mort: mais ils ne le laissent pas un si long tems qu'ils faisoient autrefois, sans le couvrir de terre. Caraprés que la chanson funebre est finie, & que les femmes ont épuisé toutes leurs larmes, l'un des amis du defunt luy met une planche sur la teste, & les autres poussent peu à peu la terre avec les mains & remplissent la fosse. On brule aprés

cela, tout ce qui apartenoit au mort.

de Laet, Ils tuent aussi quelquesois des Esclaves pour accompagner Garcilas. les Manes de leurs morts, & les aller servir en l'autre monde. Mais ces pauvres miserables, gagnent au pied quand leur maistre meurt, & se sauvent en quelque autre Ile. On con-

coit

Chap.24 DES ILES ANTILLES.

coit une juste horreur, au récit de ces inhumaines & Barbares funerailles, qui sont arrosées du sang des Esclaves, & de diverses autres personnes: & qui exposent en veue de pauvres femmes égorgées, brulées, & enterrées toutes vives, pour aller en l'autre monde tenir compagnie à leurs maris, comme il s'en trouve des exemples chez diverses Nations. Mais nos Caraïbes se contentent en ces rencontres, de tuer les Esclaves du defunt, s'ils les peuvent atraper.

Il étoit defendu aus Lacedemoniens de rien enterrer avec les morts: mais le contraire s'est pratiqué, & se pratique encore aujourd'huy chez diverses Nations. Car sans parler de tant de choses precieuses que l'on faisoit consumer avec les corps qui passoient par le seu aprés leur mort, ehez les an- vireile, ciens Romains, Macedoniens, Allemands, & autres Peu-Arrian, ples: Nous lisons en l'Histoire de Josefe que le Roy Salo- Tacite. mon enferma de grandes richesses avec le corps de David son Carpin. Pere: Ainsi les Tartares mettent dans la tombe avec le mort, De Lery, tout son or & son argent. Et les Bresiliens, les Virginiens, des Holles Canadiens & plusieurs autres Sauvages enterrent avec landois. les corps les habits, les hardes & tout l'équipage des de- De Lact, funts.

Ieune.

C'est aussi ce que les Caraïbes pratiquoient en leurs funerailles, avant qu'ils eussent communiqué avec les Chrétiens. Car à la dernière visite qu'ils venoient rendre au mort, ils aportoient tous les meubles qui luy avoient servy durant sa vie, assavoir, l'arc & les sléches, le Boutou, ou la Massuë, les Couronnes de plume, les pendans d'oreilles, les Colliers, les Bagues, les Brasselets, les paniers, les vaisseaus, & les autres choses qui étoient à son usage, ils enterroient le tout avec le mort, ou ils le brûloient sur la fosse. Mais à present ils sont devenus meilleurs ménagers: Car les parens du defunt, reservent tout cela pour leur usage, ou bien ils en font present aus assistans, qui les conservent en memoire du defunt.

Apres que le corps est couvert de terre, les plus proches parens se coupent les cheveus, & justient rigoureusement, croyant que par là, ils en vivront & plus long tems & plus heureus. D'autres, quittent les Cases & la place où ils ont Cccc

enterré quelcun de leurs parens, & vont demeurer ailleurs. Quand le corps est a peu pres pourry, ils font encore une assemblée, & aprés avoir visité & foulé aus pieds le sepulcre en soûpirant, ils vont faire la débauche, & noyer leur dou-leur dans le Ouïcou. Ainsi la Ceremonie est achevée, & l'on ne vient plus tourmenter ce pauvre corps.

Fin du second & dernier Livre de l'Histoire des Antilles.



## VOCABULAIRE CARAÏBE.

## Avertissement.

1. Nous marquons par des accens aigus les syllabes longues, & sur léquelles il faut appuyer. Et nous mettons deus points sur plusieurs lettres, pour faire connoitre que celle qui precede appartient à la syllabe d'auparavant, & nese doit point du tout joindre en la prononciation avecla suivante. Comme lors qu'en Francois nous mettons deus points sur lonange, sur louer, & sur quelques mots semblables.

2. Lors que le mot que nous couchons est celuy des hommes, nous le désignons par une H. Et lors que c'est celuy des femmes, nous le distinguons

par une F.

3. Enfin, comme les mots de cette Langue sont disficiles à imprimer correctement, à ceus qui n'en ont pas la connoissance par eus mêmes, les Lecteurs sont suppliez d'attribuer à l'Imprimeur les fautes qui peut estre se trouveront icy en quelques endroits, comme il est presque impossible autrement.

I. LES PARTIES. du

CORPS HUMAIN.

M Oncorps, Wokobou. V La graisse, Takellé. Ma peau, Nóra. Cela fignifie en général tout ce qui sert de couverture.

Mesos, Nábo. Cela fignifie aussi un tendron.

Les Caraïbes ne distinguent point les veines d'avec les nerfs; & ils les expriment par le mot de Nillagra, qui signifie, mes nerfs ou mes veines: comme Lillagra ses nerfs ou ses veines. Ils appellent encore ainsi les racines des arbres.

Mon lang, H. Nitta. F. Nimoinalou.

Monpoil, mes cheveus, Nitibouri.

Mateste, Nicheucke.

Mes yeus, Nakou.

Ma prunelle, Nakou-euke. C'est à dire proprement, Le noyau de mon œil.

Ma paupière, Nakou-ora. C'est à dire, La peau de mon œil.

Mon fourcil, Nichikouchi. Proprement, Piece d'ail.

Mes cils, Nakou-iou. Proprement, le poil de l'æil.

Mon front, Nérébé. Mon visage, Nichibon. Mon nez, Nichiri. Ma bouche, Niouma: Malévre, Nioumarou. Madent, Nari. Ma dent machelière, Nackeu-

Mes gencives, Nari-aregrik. proprement, ce qui est contre mes dents.

Mon oreille, Narikaë. mes temples, Nouboyoubou. mes joues, Nitigne. ma langue, Ninigné. monmenton, Nariona. ma mammelle, Nouri. ma poitrine, Nárokou. mon épaule, néché mon bras, narreuna. Il signifie aussi une aile.

mon coude, neugueumeuke. mes mains, noucabo:

mes doits, noucabo-raun, comme si vous desiez, les petis, ou les enfans de ma main.

mon pouce, noucabo-iteignum. Proprement, ce qui est opposé aus doits.

Le pouls, Loucabo anichi, c'est à dire proprement, l'ame de la main.

mon ongle, noubara.

mon estomac, nanichirokou.

mon cœur, H. niouanni. F. nanichi. Ce mot signific aulli, mon ame.

mon poulmon, noaral mon foye, noubana:

mes entrailles, noulakaë. Cela

figni-

fignific aussi le ventre.

mes reins, nanagané.

mon costé, nauba.

La ratte, eouëmata.

La vessie, Ichikoulou akaë.

mon nombril, nárioma.

Les parties naturelles de l'hóme, H. Yaloukouli, F. Nehuera.

Les parties naturelles de la femme, Touloukou. monderriere, nárioma-rokou. ma fesse, niatta.

ma cuisse, nebouik: mon genou, nagagirik.

mon jarret, nichaouà-chaouà. ma jambe, nournà.

ma gréve, nourna-aboulougou.
ma jointure, napataragoune,
c'est à dire, une chose ajoutée.
Ce qu'ils appliquent aussi à
une pièce que l'on met sur
un habit.

ma cheville du pied, noumourgouti.

mon pied, nougouti.

mon talon, nougouti-ona.

mes orteils, nougouti-raim.
C'est à dire proprement, les petis du pied.

La plante de mon pied, nougouti-rokou, proprement, le

dedans du pied.

Comme ils ne disent presque jamais les noms indéfinis, furtout des parties du corps; mais qu'ils les restreignent à l'une des trois personnes,

nous les avons misicy à la premiere. Qui les voudra mettre aus autres, n'aura qu'à changer la premiere lettre à chaque mot: comme on le peut apprendre du Chapitre du Langage.

### II. PARENTÉ.

&

#### ALLIANCE.

Mon mariage, Youelleteli.
Mon mary, Niraiti.
Mon Pere. En parlant à luy,
H. & F. Bába.

En parlant de luy, H. Youmáan, F. noukóuchili.

mon grand Pere, H. Itamoulou, F. nargouti.

Mon Oncle paternel. On l'appelle Pere, Bába. Et pour signifier le vray & propre Pere, quand on le veut diffinguer expressément, on fait quelque fois cette addition, Baba tinnaka.

L'oncle maternel, H. Yao, F. Akatobou.

monfils, H. Imákou, Imoulous. Yamoinri, F. Niráheu.

mon petit fils, Hibáli: Lors qu'il n'y en a qu'un. Mais lors qu'il y en a plusieurs, Nibágnem.

Cccc 3

Mon

Mon frere aine, H. Hanhin, F.

Niboukayem.

Mon cadet, H. Ouanoue, & Ibiri. C'est à dire proprement, mamoitie, F. Namouleem.

Mon beau-frere, & mon Cousin de mére, H. Ibamoui, F. Nikeliri.

Le Cousin non marié à la Cousine, Tapataganum.

Mon Neveu, Tanantigané.

Mon gendre, Hibali moukou. C'est à dire, qui fait des petis enfans.

Ma femme, H. Yenénery. Les femmes disent, Liani, sa

femme.

Ma Mére, en parlant à elle, H. & F. Bîbi, c'est aussi une exclamation.

En parlant d'elle; H. Ichanum. F. Noukouchourou.

Ma Belle-mére du second lit, Noukouchourouteni.

Ma Belle-mére dont j'ay épousé la fille, Imenouti.

Ma grand'mére, H. Innouti. F. Naquette.

La tante maternelle s'apelle Mere, Bibi.

La paternelle, Naheupouli. Mafille, H. Niananti, F. Ni-

raheu.

Ma Sœur, Nitou.

L'ainée, Bibi-Ouanouan.

La cadette, Tamouléloua. Bru, belle fille, & Niéce, Nibaché.

Ma Cousine, H. Youëlleri, c'est à dire, Ma femelle, ou ma promise; parce que naturelment elles sont deues pour femmes à leurs cousins. Les femmes disent Youellow.

Les enfans des deus fréres, s'apellent frères & sæurs: les enfans des deus fœurs,

tout de même.

#### III. CONDITIONS

#### QUALITEZ.

N homme, ou un masle, H. ouekelli : au pluriel, Ouekliem, F. Eyéri: au pluriel, Eyerium.

Une semme, ou une semelle, - H. Ouelle: au pluriel, F. Ouliem Inarou: au pluriel, Innoyum.

Un enfant, Niankeili.

Un garçon, Mouléke. Une fille, Niankeirou.

Un petit garçon, Ouekelli raeu, Proprement, Vn petit mafle.

Une petite fille, Ouelle raeu, Proprement, Vne petite femelle.

Un vieillard, ouaiali.

Un Pére de famille, Tionboutouli authe.

Un veuf & une veuve, Moincha.

Un camarade, banaré.

Un

Un amy, H. Ibaouänale, F. Ni-tignon.

Un ennemy, H. Etoutou, F. Akani.

Un ennemy contrefait, Etóntou noubi. Ainsi nomment ils tous ceus de leurs ennemis qui sont vétus.

Sauvage, Maron. Les Caraïbes ne donnent ce nom qu'aus animaus & aus fruits Sauvages.

Habitant, bonon.

Insulaire, ou Habitant d'une lle, Oubao-bonon.

Habitant de la terre ferme, balouë-bonon.

Homme de Mer, balanaglé. C'est ainsi qu'ils appellent les Chrétiens, parce qu'ils viennent de si loin par mer en leur païs.

Général d'armée navale, ou

Amiral, Nhalene.

Capitaine de vaisseau, Tionboutouli canaoua:

Grand Capitaine, ou Général, Ouboutou, au pluriel, Ouboutounum.

Lieutenant, Tiouboutoumali arici. C'est à dire proprement, la trace du Capitaine, ou ce qui paroit aprés luy.

Soldat, ou guerrier, Netoukouiti,

Sentinelle, Espion, Arikouti, Nabara.

Mon prisonnier de guerre,

Niouitouli, Niouëmakali.

Celuy qui a la charge de recevoir les hôtes, Nionäkaiti.

Mon serviteur à gage, tel que le Chrétiens en ont, Nabouyou.

Serviteur esclave, Tamon.

Un chasseur Ekerouti.

Gras, Tibouleli.

Maigre, Toulééli.

Grand, Mouchipééli.

Gros, Ouboutonti.

Petit, Nianti, Raeu.

Chétif, Pikenine. En langage bâtard.

Haut, Inoute.

Bas, Onabouti.

Profond, Ouliliti, Anianlitis,

Large, Taboubéreti.

Long, Mouchinagouti.

Rond, Chiririti.

Quarré, Patagouti.

Beau, Bouitouti.

Laid, Nianti ichibou.

Mol, Nioulouti.

Dur, Téleti.

Sec, Ouarrou, Ouarrouti.

Humide, Kouchakouali.

Le chaud & le froid sont exprimez au titre 1x.

Blanc, Alouti.

Noir, Oulti.

Jaune, Houeretie

Rouge, Ponati.

Ils ne savent nommer que ces quatre couleurs-là, & ils y rapportent toutes les autres.

Lar

Larron, You'alouti. Incestueus, Kakouyoukouâtiti. Adultere, Oulimateti. Paillard, Huéreti. Querelleus, Oulibimekoali, Koauaiti. Traitre, Nirobouteiti. Mauvais, Oulibati, Nianouanti. Bon, Iroponti. Sage, Kanichicoti. Adroit, Manigat. Fol, Leuleuti ao, Ou, Talouali ao. C'est à dire proprement, Qui n'a point de lumiere. Vaillant, Ballinumpti. Poltron, Abaouáti. Joyeus, Aouërekoua liouani. Trifte, Imouemeti. Yvre, Nitimainti. Riche, Katakobaiti. Pauvre, Matakobaiti. Piquant, Chouchouti. Mort, Neketali.

#### IV. ACTIONS.

PASSIONS.

Liefie en luy, Moingatteti loné. Atten moy, Iacaba, Noubara. Espere, atten, Alliré. Espere en luy, Emenichiraba. Esperance, Ementchira. Mon esperance, Nemenichi-Yacu.

Ma crainte, Ninonnoubouli. Ma joye, H. Naoueregon, F. Niouanni. Ma tristesse, Nitikabouë. Il est né, Emeignouali. Sois le bien venu, Halea tibou. 'ay faim, Lamanatina. l'ay soif, Nacrabatina. Donne moy à manger, ou, donne moy du pain, H. Yerebali um boman, F. Nouboute um boman. Donne moy à boire, Natoni boman. Mange, à l'imperatif, Baika. Manger, à l'infinitif, ce qui est peu en usage, Aika. e mange, Naikiem. Boy, Kouraba. le bois, Natiem, Natakayem. le suis échauffé de boire, Nacharouatina. Vien icy, Hac-yeté. Va t'en, bayouboukaa. Parle, Ariangaba. le parle, Nanangayem. Tay toy, Maniba. Affieds toy, Niouróuba. Couche toy par terre, Raoignaba. Léve toy, Aganekaba. Tien toy debout, Raramaba: Regarde, Arikaba. Ecoute, Akambabaë. Flaire, Irimichaba. Goutes-en, Aóchabaë. Touche le, Kourouabaë. Marche, bayoubaka. C

Je marche, Nayoubákayem.
Promene toy, Babachiaka.
Cours, Hehemba.
Danse, babénaka.
Jedanse, Nabinakayem.
Saute, Choubakouaba.
Je vay sauter, Choubakoua
niabou.

Ry, béérraka.

Je ris, ou je me réjouis, Naouerékoyem.

Pleure, Ayakouäba. Dors, baronka.

Réveille toy, Akakotouäba.

Veille, Aromankaba.

Travail, H. You'ategmali. F. Noumaniklé.

Repos, Nemervoni.

Combat, Tibouikenoumali.

Guerre, H. Nainkoa, F. Nihuctoukouli.

Paix, Ninemboulouli.

Il est défait, Niouellemaintj.

Il est vaincu, Enepali.

Respire, Aouraba banichi. Cela veut dire proprement,

Raffraichy ton cœur. Souffle, Phoubaë.

Crache, Choueba.

Tousse, Hymba.

Mouche toy, Nainraba.

Excrémenter, Houmoura.

Lave toy, Chibaba.

Arrose, Touba boubara.

Va baigner, Akao bouka. Je nage, Napouloukayem.

Il nage bien, Kapouloukatiti.

lla été noyé, Chalalaali.

Ila été étouffé, Niarakouäli.

Ouvre, Talába.

Ferme, Tába.

Cherche, Aloukaba.

Trouve, Ibikouabaë.

Vole, Hamamba.

Tu tombes, bâtikeroyen.

Perds le, Aboulekouäbaë.

Ven le, Kebeciketabaë.

Achere, Amouliakaba.

Il traitte ou trafique, baouânemeti.

Va à la chasse, Ekrekabouka.

Ma chasse, Nékeren.

Il tire bien de l'arc, Kachienratiti, boukatiti.

Il tire bien de l'arquebuse, Katouratiti.

Va pescher du poisson, Tikabouka authe.

Je pesche, Natiakayem.

Ma pesche, Natiakani.

Il est arrivé au port, Abourrikaali.

Je chante en l'Eglise, Nallalakayem.

Je chante une chanson, Naromankayem.

Il est amoureus d'elle, il la caresse, Ichoatoatitao.

Baise-moy, Chouba nioumoulougou.

Je veus estre nommé: nomme moy, Yetiklée yatek.

Il l'aime, Kinchinti loné, Tibouinati.

Il le hait, Terekati lone.

Querelle, Liouëlébouli.

Dddd Yvrog-

Yvrognerie, Linetimali. Frappe, fouëtte, Baikoaba. Fouet, Abaichagle. Bats-le, Apparabaë. Egratigne, Kiomba. Tuë le, Chiouibaë. Il se porte bien, Atouattienli. Il est malade, Nanégaeti. Nannêteiti. Maladie, Anek.

le m'a desorcelé, Naraliatina. e me vengeray, Nibanébouibatina.

Vengeance, Nayouibanabouli. Il l'a mordu, Kerrélialo. Il est blessé, Niboukabouali. Il vir encore, H. Nouloukeili, F. Kakékeili.

La vie, Lakákechoni.

Hest mort, H. Aoueeli, Nikatamainali, F. Hilaali.

La mort, Lalouëne.

Enterre le; ce qui ne se dit pas seulement de l'homme, mais en général de tout ce que l'on met en terre, comme d'une plante, Bonambaë. Enterrement, Tonamouli.

# V. MENAGE.

TRAFIC.

N Village, Authe. Une maison publique, Karbet. Une maison, H. Toubana:

F. Touhonoko.

Un appenty, un couvert, ou un auvent, Aioupa.

Un ardin, Maina, de a state

Mon jardin, H. Imainali, F. Nichali.

Fosse à manioc, Tomonak.

Le toict, Toubana ora. Proprement, Couverture de maison ou de case. 110 311

Muraille ou palissade, Kourara.

Plancher. Ils n'en ont point. Planche, Iboutou.

Porte, Béna.

Fenetre, Toullepen, proprement, un trou.

Lict, H. Amak & Akat, F. Nêkera.

Table, Matoutou.

Siége, Halaheu.

Cage, Tonoulou-banna.

Vaisseau, Takae. Ce qui s'applique à tout.

Vaisselle de calabasse, Coui.

Moitié de Coui qui sert de plat, Tauba. Ce mot signific proprement un costé.

Tasse à boire, Ritta.

Verre, flaçon, bouteille, boutella, de l'Espagnol.

Gril de bois, que d'autres Sauvages appellent Boucan Youla.

Pot defer, ou marmite, tourae. Pot de terre, Taumali akaë, & Canary.

Chandelier, ou ce qui tient quelquelque chose, Taketaklé. Chandelle, lampe, slambeau, Touli, c'est du sandal qui rend une gomme.

Mouchette, Tachackoutaglé.

Hameçon, Keouë.

Aiguilles, Akoucha.

Epingle, Alopholer.

Coffre, Arka.

Hotte, Alaouata, Catoli.

Tamis, pour passer la farine du Manioc, & pour couler le Ouïcou, Hibichet.

Fine farine de Manioc, Mouchache,

Viande, chair Tékeric.

Du roty, Aribelet, Achérouti. Une sausse, Taomali, ou Tau-

Un hachis, Natara. (mali

Un festin, Nátoni, Laupali, Eletoak.

Du poison, H. Tiboukoulou, F. Tibaukoura.

Marchandise, Eberitina.

Marchand, Baouanemoukou.

Piraugue, ou grand vaisseau de Sauvages, Canaona.

Petit vaisseau de Sauvages, que nous appellons Canot, Couliala.

Navire, Kanabire. Cela vient fans doute de notre mot François.

Corde, Ibitarrou.

Cable, Kaboya, C'est un mot qui sent le baragoin & qu'ils ont formé, sans doute, depuis qu'ils ont frequenté avec les étrangers; comme quelques uns des suivans.

Ancre, Tichibani & Ankourou-Couteau, Couchique. (te.

Ciscaus, Chirachi.

Beaucoup, Mouche. Mot du langage corrompu.

Dix, Chonnoucaboraim, c'est à dire, tous les doits de la main.

Vint, Chonnoucabo raim.
Chonnougouci raim, c'est à dire, tous les doits de la main.

& tous les orteils des pieds:
Ils ne savent pas conter plus avant.

Voila ton lict, bouëkra.

Voila ton manger, En yérés bali.

Voilaton bruvage, en batoni.

Grand mercy, Tao.

Ouy, Anhan. Non, Ouä.

Demain, Alouka.

Bon jour, Maboue.

Adieu, Huichan.

#### VI. ORNEMENS.

&

ARMES.

B Abioles ou bagatelles en general, Cacones.
Couronne, Tiamataboni.
Bague, Toukábouri.
Collier, Eneka,
Mon collier, Yenekali.
Bracelet, Noúrnari.

Dddd 2

Pens

Pendant d'oreille, Nari-

Ceinture, Ieconti, ou Ni-

Brodequin, Tichepoulou. Peigne de France, baïna.

C'est nôtre mot en Bara-

goin.

Peigne de roseaus, bouléra. Mouchoir, Wainraglé: Miroir, Chibouchi.

Epée, Echoubára.

Arquebuse, mousquet, Ra-

Pistolet, Rakabouchou raeu.
Proprement, petite arquebuse, ou petit mousquet.
Canon, Kaloon.

Pique, Halebarde, Ranicha.

La pointe, H. Lichibau, F. Laboulougou.

Le milieu, Lirana.

Le bout, Tiona.

- / X

Un arc, H. Oullaba, F. Chimala. Ces deus mots signifient aussi un Arbre.

La corde de l'are, Ibitarrou.

Des fléches, Alouani, bouleoua, Hippé.

Massurages se servent dans leurs combats au lieu d'épée, bouttous

Mon court, Pagelogic

Am i A Dissold

m PW STITLE

VII. ANIMAUS: de terre, d'eau,

Chienne, Ouëllé anly.
Proprement, femelle de chien.

Pourceau, bouïrokou. Ils le nomment quelquefois auffi, Coincoin.

Guenon, ou barbuë, Aloua-

Tortuë, Catallou: & en Baragoin, Tortille.

Gros lezard, Ouâyamaka, c'est le même que d'autres Indiens appellent Iganas.

Petit lezard, ou Gobe mou? che, oulleouma.

Rat, Karattoni. Chat, Mechou.

Soldat ou escargot, Makerê.

Fourmis, Hague.

Araignée, Koulaëlé. Serpent, Héhué.

Couleuvre, Couloubéra. De l'Esagnol.

Scorpion, Akourou.

Poisson, Authe. Et en langage corrompu, Pisker.

Coquillage, Vignotage. Ils disent le poisson, & ils ajoutent, Ora; Comme qui diroit, la coque, ou la couverture du poisson. Ainsi, Ouat-

tabo-

taboui ora, c'est ce que nous | Fleur, Illehuë. apellons communément un Lambis.

Mousquite, ou espece de moucheron, Aetera.

Autre espéce de moucherons, nommez communément Maringoins, & connus sous ce nom-là, Malü Kalábala. Qui ont les pieds blancs.

Mouche, Huërê-huëré.

Mouche luisante, Cogouyou, cela se rapporte au Cocuyos d'autres Indiens.

Oiseau, Tonoulou.

Coq-d'Inde, Ouekelli pikaka. Poule d'Inde, ouëllépikaka.

Poule commune, Kayou.

Canne, Kanarou.

Oison, Iriria.

Perroquet, Kouléhuec.

Pigeon, Ouakoukoua.

Tourte, Oulleou.

Perdrix, Ouallami.

Plume, Toubanna. C'est aussi une feuille.

Aile, ou bras, Tarreuna: Bec, ou bouche, Tiouma. Pied ou patte, Tougouti.

VIII. ARBRES

PLANTES.

Rbre, Huëhuë. Plante, Ninanteli.

Fruit, ou graine, Tun.

Feuille, Toubanna. C'est aussi une plume.

Branche, Touribouri.

Epine, scion, Huëhuë you. Proprement, le poil de l'arbre, ou, Huéhué akou: comme si vous disiez, Les yeus de l'arbre.

Une Forest, Arabou. Figues, Backôukou.

Ils nomment les Oranges & les Citrons comme nous, parce que ces fruits leur sont venus de l'Europe.

Cassier, ou Canificier, Malimali.

Cotton, Manoulou.

Cottonier, Monoulou akecha. Raisinier, Ouliem.

Raquette, fruit ainsi nommé par les François, Batta.

Gros chardon, nommé Torche ou Cierge, Akoulerou.

Tabac, Youli.

Melon, Battia.

Pois ou féve, Manconti.

Canne, ou roseau, en général, Mamboulou, Tikasket.

Canne de Sucre, Kaniche.

lus de Cannes, ou vin de Cannes, Kanichira.

Sucre, Choucre. C'est notre mot même, en Baragoin.

Une herbe, Kalao.

Racine à manger, Torole,

Diddd 3 IX. CHQ= IX. CHOSES E L Ementairés & inanimées.

E Ciel, & une Nucë, Oubékou.

Nuage blanc, Allirou.

Nuage noir, Ouällion.

Brouillart, Kemerei.

Etoille, Ouäloukouma.

Soleil, H. Huyeyou, F. Káchi.

Lune, H. Nonum, ce quisignisie aussi la terre, F. Káti.

Journée, Lihuyeouli.

Clarté & resplendeur, Lalloukone.

Lumiere, Laguenani. Nuit, Ariáboù. Ténébres, bourreli. Il est jour, Haloukaali. Il est nuit, boureokaali.

Air, Naouaraglé.

Vent, bebeité, il signifie aussi l'air quelquefois.

Feu, Ouättou. Cendre, ballisi. Pluye, Konôboui.

Gresle, glace, neige. Ils ne les connoissent pas.

Hyver, leur est inconnu tout de même.

Eté, Liromouli.

Le froid, Lamoyenli.
Le chaud, Loubacha.

Le beau-tems, Ieromonmééli ils l'appellent aussi du nom de l'Eté.

Il fait beau-tems, Hueoumeti. Il fait mauvais-tes, Teheuméti. Tonnerre, Oualou ouyoulou. Le bruit du tonnerre, Trirguetenni.

Tempeste, Youallou, bointara, Ourogan: qui est le nom le plus commun.

Arc-en-ciel, Alamoulou, ou Youlouca; comme qui diroit, plume, ou pannache de Dieu.

plume, ou pannache de Dieu Une montagne, Ouebo. Une vallée, Taralironne. Le montant, Tagreguin. Une plaine, Liromonobou.

Eau, riviére, Tôna.

Etang, Taônaba.

Source, fontaine, Taboulikani. Puits, Chiekáti.

Ruisseau, Tipouliri.

Mer, H. Balanna, F. Balaouâ.

Terre, H. Nonum. Cela fignific austi la Lune, F. Monã.

Excrément, Itika.

Sable, Saccao. Chemin, Ema.

Pierre, Tebon.

Rocher, Emetali.

Ile; Oubao.

Terre ferme, ou Continent,

Du bois, Huéhué, il signific aussi un Arbre.

Du fer, Crábou.

De l'or & de l'argent, boulâta.

De l'airin, Tialapirou.

Du letton, Kaouanam.

Un trou, Toullepen, cela fignifie aussi une fenétre.

Une rade, beya, c'est le mot de baye un peu changé.

Х. Сно-

X. CHOSES SPIRItuelles, ou de Religion.

'Ame est exprimée par le même mot qui signifie le cœur. Voyez au titre des parties du corps humain.

Un Esprit, H. Akambouë, F. Opoyem Ces noms sont generaus. C'est pour quoy ils s'appliquent parfois à l'Esprit de l'homme. Mais ils sont donnez en particulier aus bons esprits; au moins que les Caraïbes estiment tels, & qui leur tiennent lieu de Dieus.

Bon esprit, qu'ils tiennent pour une Divinité, & dont chacun d'eus a le sien pour son Dieu en particulier, est aussinommé, Icheiri, qui est le mot des hommes; & Chemün, qui est celuy des femmes, & dont le pluriel est Chemignum. De sorte que ces mots répondent à

ccluy de Dieu, & des Dieus. Mon bon esprit, ou, mon Dieu, H. Icheirikou, F. Wéchèmérakou.

Esprit malin, ou Diable. Hommes & semmes l'appellent, Maboya, comme prononcent tous nos François: Mais les Caraïbes prononcent icy le B. un peu à l'Allemande, comme si nous écrivions, Mopoya.

Ils donnent aussi le nom de Maboya à de certains champignons, & à de certaines plantes de mauvaise odeur.

Le Diable ou l'esprit malin est icy: Sauvons nous crainte de luy, Maboya Kayeu-eu: Kaima loari. Ils ont accoutumé de dire cela, lors qu'ils sentet une mauvaise odeur.

Offrandes qu'ils font aus faus Dieus, ou aus Demons, Anacri.

femmes, & dont le pluriel Invocation, priere, ceremoest Chemignum. De sorte que ces mots répondent à vent ce que c'est.

FIN.

## T A B L E D E S C H A P I T R E S

80

#### DES ARTICLES,

Du premier Livre de cette Histoire des Antilles.

#### CHAPITRE PREMIER.

E la situation des Antilles en general: de la Temperature de l'air; de la nature du païs & des Peuples qui y habitent. pag I

#### CHAPITRE II.

De chacune des Antilles en particulier.	pag. 7
Article premier, de l'Ile de Tabago.	7
Article second, de l'Ile de la Grenade.	23
Article troisiéme, de l'Ile de Bekia.	24
Article quatriéme, de l'Ile de Saint Vincent.	24
Article cinquiéme, de l'Ile de la Barboude.	25
Articlesixième, de l'Ile de Sainte Lucie.	27
Article settiéme, de l'Ile de la Martinique.	28
1	
CHAPITRE III.	
Des Iles Antilles qui s'étendent vers le Nord. pa	ıg. 35
Article premier, de l'Ile de la Dominique.	3 5
Article second, de l'Ile de Marigalante.	37
Article troisième, des Iles des Saintes & des Oiseaus.	38
Article quatriéme, de l'Ile de la Desirade.	38
Article cinquiéme, de l'Ile de la Gardeloupe.	39
Article sixième, de l'Ile d'Antigoa.	42
Article settième, de l'Ile de Mont-serrat.	42
Article huitième, de l'Ile de la Barbade, & de la Redonde.	
Article neufiéme, de l'Ilede Nieves.	44
	HA-

## TABLE.

CHAPITRE IV.	
De l'1le de Saint Christofle en particulier.	pag. 45
sizes are sure a reason time; as are	
CHAPITRESTY	1. 18
Des Iles de dessous le Vent.	pag. 56
Article premier de l'Ile de Saint Eustache.	pag. 56
Article second, de l'Ile de Saint Bartelemy.	58
Article troisiéme, de l'Ile de Saba.	58
Article quatriéme, de l'Ile de Saint Martin.	59
Article cinquiéme, de l'Ile de l'Anguille.	60
Article sixième, des Iles de Sombrere, d'Anegade & a	
ges.	61
Article settiéme, de l'Ile de Sainte Croix.	61
CHAPITRE AVI.	
Des Arbres qui croissent en ces Iles dont on peut	
le fruit, to an in the Marine 2000 to make hours but so we had	pag. 62
Article premier, Des Orangers, Grenadiers, & Citronier	s. 63
Article second, Du Goyavier.	64
Article troisiéme, Du Papayer.	65
Article quatriéme, Du Momin.	67
Article cinquiéme, Du Iunipa.	69
Article sixième, Du Raisinier.	71
Article settiéme, De l'Acajou.	72
Article huitième, Des prunes d'Icaque. Article neufième, Des Prunes de Monbain.	74
Article dixiéme, Du Courbary.	75
Article onziéme, Du Figuier d'Inde.	. 76
Article douziéme, Du Cormier.	7.7
Article treizième, Du Palmiste Epineus.	77
Article quatorziéme, Du Palmiste franc.	78
Article quinziéme, Du Latanier.	81
Article seizième, Du Cocos.	8/2
Article dixfettiéme, Du Cacao.	
	84
<b>Ε e c c</b>	84

## TABLE.

## CHAPITRE VII.

Des Arbres qui sont propres a bâtir: où qui servent	à la Me-
nuyserie: ou à la Teinture.	pag. 86
Article premier, De deus sortes d' Acajou.	86
Article second, De l' Acomas.	8.7
Article troisième, Dubois de Rose.	88
Article quatriéme, Du bois d'Inde.	89
Article cinquiéme, De plusieurs bois rouges qui sont	
bâtir, & des bois de fer.	90
Article sixième, De plusieurs Arbres dont le bois oft pu Teinture.	
Article settiéme, Du Roncou.	91
gamete terrolle, DW Nowows	74
CHAPITRE VIII.	
Des Arbres qui sont utiles à la Medecine. Et de que	laues au-
tres dont les Habitans des Antilles peuvent tirer a	
Avantaves.	24
Article premier Du California Camifician	0.0
Article fecond, Des Nois de Medecine.	95
Article troisséme, Du bois de Canelle.	98
Article quatriéme, Du Cottonnier.	9.9
Article cinquiéme, Du Savonnier.	100
Article sixiéme, Du Paretuvier.	100
Article settiéme, Du Calebassier.	101
Article huitième, Du Mahot.	103
CHAPITRE IX.	A Color
v - v - v - v - v - v - v - v - v - v -	· · · ·
Des Arbrisseaus du païs qui portent des fruits, ou qui des racines qui sont propres à la nourriture des Habi	pouffent
	pag. 104
1J	
Article premier, Du Manioc.	104
Article second, Du Ricinus ou Palma Christi.	106
Article troisiéme, Des Bananiers & Figuiers.	107
	Arti-

## TABLE

Article quatriéme, Du bois de Coral.	IIO
Article cinquiéme, Du Iasmin & du bois de chandelle.	110
	171/1
Des Plantes, Herbages, & Racines de la terres de Antilles.	111
Article premier, De trois sorte de Pyman.	111
Article second, Du Tabac.	113
Article troisiéme, Del'Indigo.	114
Article quatrieme, Du Gingembre.	115
Article cinquieme, Des Patates.	116
Article sixième, Del' Ananas.	118
Article settième, Des Cannes de Sucre.	122
The state of the s	
CHAPITRE XI.	
De quelques autres rares productions de la terre des Ant	illes.
& de plusieurs sortes de legumes, & de Fleurs qui y c	roif-
sent. pag.	123
Article premier, Des Raquettes:	124
Article second, Du Cierge.	125
Article troisième, De plusieurs sorte de Lienes.	125
Article quatriéme, Des Herbes toujours vives.	126
Article cinquiéme, Des plantes sensibles.	126
Article sixième, De plusieurs sortes de Pois:	128
Article settieme, Des Féves & Faseoles.	129
Article huitième, Des Plantes & Herbes qui peuvent avoir	·leur
usage en la Medecine ou au menage.	130
Article neufième, Des Melons d'eau.	131
Article dixième, Des Lys des Antilles.	132
Article onzieme, De deus fortes de Fleurs de la Passion.	133
Article douzième, De l'Herbe de Musc.	136
CHAPITRE XII.	1
De cing sortes de bestes à quatre pieds, qu'on a trouve dan	es ces
_1	. 137
Article premier, De l'Opassum.	
Article second, Du Iavaris.	137
	Arti-
	The season of Man.

## TABLE

Article troisième, Du Tatou.	139
Article quatrieme, De l'Agouty.	139
Article cinquiéme, Des Rats musquez.	140
CITADIT DE VIET	and a second
CHAPITRE XIII.	
Des Reptiles qui se voyent en ces Iles.	029.142
111	nolai iii
Article premier, De plusieurs especes de Serpens &	de Cou-
leuvres.	000142
Article second, Des Lezars.	0 9 0 44
Article troisiéme, Des Anolis.	146
Article quatriéme, Des Roquets.	147
Article cinquiéme, Des Mabouias.	147
Article sixiéme, Des Goubes Mouches.	148
Article settième, Des Brochets de terre.	149
Article huitième, Des Scorpions & d'une autre espece a	le dange-
reus Reptiles.	150
CHADITRE VIV	
	45,725
Des Insectes qui sont communs aus Antilles.	ag. 152
Article mannion Des Collete de Jes Times	
Article premier, Des Soldats & des Limaçons.	
Article second, Des Mouches Lumineuses.	154
Article troisième, Des Falanges.	
Article quatrieme, Des Millepieds.	
Article cinquième, Des Araignées.	
Article sixième, Du Tigre volant. Article settième, Des Abeilles & de quelques autres Insection	
Mile le le lielle, Des Motines O ut qui igues unites l'ojett	63. 101
CHAPITRE XV.	20/2
Des Oiseaus les plus considerables des Antilles.	ag. 163
Article premier, Des Fregates.	163
Article second, Des Fauves.	164
article troisième, Des Aigrettes & de plusieurs autres 0	iseaus de
Mer & de Riviere.	1.65
article quatrieme, Du Grand Gosier.	165
article cinquieme, Des Poules d'eau.	166
The state of the s	Arti-

## T A B L E.

article sixième, Des Flammans:	167
Article settieme, De l'Hirondelle de l'Amerique.	168
Article huitième, De plusieurs Oiseaus de Terre.	169
Article neufième, Des Arras.	170
Article dixième, Des Canides.	171
Article onzieme, Des Perroquets.	173
Article douzieme, Des Perriques.	173
Article treizième, Du Tremblo.	174
Article quatorzieme, Du Passereau de l'Amerique	174
Article quinziéme, De l'Aigle d'Orinoque.	175
Article seizieme, Du Mansfeny.	175
Article dixsettieme, Du Colibry.	176
CHAPITRE XVI.	
Des Poissons de la Mer, & des Rivieres des Antilles.	pag. 183
Article premier Dec Res Concardence	100
Article premier, Des Poissons volans.	183
article second, Des Perroquets de Mer.	185
article troisieme, De la Dorade.	
article quatrieme, De la Bonite.	187
article cinquieme, De l'Aiguille de Mer.	187
article sixieme, De plusieurs autres poissons de la Ma	188
Rivieres.	100
CHAPITRE XVII.	
CHATTIRE XVII.	4
Des Monstres Marins qui se trouvent en ces quartiers.	pag, 190
D 27 1	
article premier, De l'Espadon.	190
article second, Des Marsouins.	19.1
article troisième, Du Requiem.	19:1
article quatrieme, De la Remore.	1 9.3
article cinquième, Du Lamantin.	194
article sixième, Des Baleines & autres Monstres de Mes	
article settième, Des Diables de Mer.	196
article huitième, De la Becune.	197
article neufième, De la Becasse de Mer.	198
article dixieme, De l'Herisson de Mer.	198
Ecce 3	CHA-

#### TABLE.

#### CHAPITRE XVIII.

Description particuliere d'une Licorne de Mer, qui s'échouse à la rade de l'Ile de la Tortue en l'an 1644. Avec un recit curieus par forme de comparaison & de digression agreable, touchant plusieurs belles & rares cornes, qu'on a apportées depuis peu du d'étroit de Davis: & de la qualité de la Terre, & des Mæurs des Peuples, qui y habitent.

#### CHAPITRE XIX.

Des Poissons couverts de Croutes Dures, au lieu de Peau, & d'écailles: de plusieurs rares Coquillages: & de quelques autres belles productions de la Mer, qui se trouvent aus costes des Antilles. pag. 221

acticle was the many training to the contract of the contract	
article premier, Des Homars.	222
article second, De l'Araignée de mer.	222
article troisième, Des Cancres.	223
article quatrieme, Du Burgau.	223
article cinquieme, Du Casque.	224
article sixiéme, Du Lambis.	224
article settiéme, Des Porcelaines.	225
article huitieme, Des Cornets de Mer.	226
article neufième, Des Nacres de Perles.	227
article dixieme, De plusieurs autres sortes de Coqu	eilla-
ges.	229
article onzième, D'un Coquillage couvert de notes de	793U-
sique.	230
article douzième, Des Pierres aus yeux.	23 I
article treiziéme, Des Pommes de Mer.	233
article quatorziéme, Des Etoiles de Mer.	233

A B L E. article quinziéme, Des Arbres de Mer. 234 article seizième, Des Pannaches de Mer. 234 CHAPITRE XX. De l'Ambre-gris: de son Origine & des marques de celuy qui est bon & Sans melange. pag. 236 CHAPITRE XXI. De quelques Animaus Amfibies qui sont communs en ces Iles. pag. 241 article premier, Du Crocodille. 241 article second, Des Tortues franches. 245 article troisième, Des Tortues qu'on appelle Caouannes. 248 article quatrieme, Des Tortues qu'on appelle Carets. 248 article cinquiéme, De la fasson qu'on pesche les Tortuës, & tous les autres gros Poissons des Antilles. 2.50 article sixième, Des Tortues de terre & d'eau douce. 25.I CHAPITRE XXII. Contenant les descriptions particulieres de plusieurs sortes de Crabes qui se trouvent communement sur la terre des Antilles. pag. 253

article premier, Des Crabes qu'on nomme Tourlourou.	253
article second, Des Crabes blanches.	254
article troisième, Des Crabes peintes.	254

CHA-

#### T A B L E.

### CHAPITRE XXIII.

Des Tonnerres : des Tremblemens de Terre ; & des Temp	estes qui
-1	ag. 258
article premier, Des Tonnerres.	259
article second, Des Tremblemens de Terre.	259
article troisième, D'une Tempeste que les Insulaires a	ppelleni
Ouragan	259
	`
CHAPITRE XXIV.	
De quelques autres incommaditée du pais de des remed	es au an
De quelques autres incommoditéz du pais, & des remed	
y peut apporter.	ag. 265
article premier, Des Moustiques, & des Maringoins.	265
article second, Des Guespes & des Scorpions.	266
article troisième, Des Arbres de Mancenille.	267
article quatriéme, Des Pous de bois.	270
article cinquiéme, Des Ravets.	271
articlesixième, Des Chiques.	272
article settième, Remedes contre la morsure des Serpen.	
meus, & contre les autres poisons tant de la terre q	
mer des Antilles.	274
article huitième, De l'Ecume de mer.	277
article neufiéme, Des Rats qui sont commun en ces Iles:	277

### TABLE

Des Chapitres du second Livre de cette Histoire.

#### CHAPITRE PREMIER.

E l'Etablissement des Habitans Etrangers dans les Iles de Saint Christosle, de Niéves, de la Gardeloupe, de la Martinique, & autres Iles Antilles. pag. 281

#### CHAPITRE II.

De l'Etablissement des François dans les Iles de Saint Bartelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix.

#### CHAPITRE III.

De l'affermissement de la Colonie Françoise de la Gardeloupe, par la paix qui fut faite avec les Caraïbes de la Dominique, en l'an 1640.

#### CHAPITRE IV.

Du Trafic & des occupations des Habitans Etrangers du païs: Et premierement de la culture & de la preparation du Tabac.

#### CHAPITRE V.

De la maniere de faire le Sucre, & de preparer le Gingembre, l'Indigo & le Cotton.

#### CHAPITRE VI.

Des Emplois les plus honorables des Habitans Etrangers des Antilles: de leurs Esclaves, & de leur Gouvernement. 338

#### CHAPITRE VII.

De l'Origine des Caraïbes Habitans naturels du Païs. 344

71E . ...

28

The state of the state of the state of

### TABLE.

### CHAPITRE VIII.

Digression contenant un Abrege de l'Histoire Naturelle &	Morale
du Païs des Apalachites. p	ag. 373
Article premier, De l'étendue & de la nature du Pais de	s Apala-
chites.	374
Article second, De plusieurs rares singularitez, qui se t	rouvent
Article second, De plusieurs rares singularitez, qui se t dans les Provinces des Apalachites.	378
Article troisième, Du Corps des Apalachites, & de leu	ys Véten
mens.	288
Article quatrieme, De l'Origine des Apalachites & de	3.88
gage.	393
Article cinquieme, Des Villes, & des Villages des Apar	achites,
de leurs maisons & de leurs meubles	- 395
Article sixième, Des mœurs des Apalachites.	400
Article settiéme, Des Ocupations ordinaires des Apalachi	es. 404
Article huitième, De la Police des Apalachites.	406
Article neufiéme, Des Guerres des Apalachites.	410
Article dixième, De la Religion ancienne des Apalachite,	-
Atticle onzieme, Comment les Apalachites ont euconn	
de la Religion Chrestienne.	
	419
Article douzième, Des Mariages des Apalachites, a	ile Gest
cation de leurs enfans, & des maladies ausquelles	
sujets, & des remedes dont ils se servent.	427
Article treizième, De l'âge des Apalachites, de leur moi	re, or de
leurs enterremens.	43.1
OILA DITTOR IV	
CHAPITRE / IX.	
Du Corps des Caraïbes & de leurs Ornemens.	435
	The same of
CHAPITRE X.	
Remarques sur la langue des Caraïbes.	447
CHAPITRE XI.	,
Du Nasurel des Caraibes, & de leurs mœurs.	455
THE STORMS MES. CHENTRES. S. C. MA. COLLEGE HORSELLES	400
and the same of th	O ME A

## T A B L E.

CHAPITRE XII.	
De la simplicité naturelle des Caraïbes.	pag. 463
CHAPITRE XIII.	
De ce qu'on peut nommer Religion parmy les Caraït	bes. 468
CHAPITRE XIV.	
Continuation de ce qu'on peut appeller Religion parn	ny les Caraï-
bes : de quelques unes de leurs Traditions : & d	-
qu'ils ont de l'immortalité de l'ame.	478
CHAPITRE XV.	
Des Habitations & du Ménage des Caraïbes.	488
CHAPITRE XVI.	
Des Repas ordinaires des Caraïbes.	496
CHAPITRE XVII.	
Des Occupations & des Divertissemens des Caraïbe	s. 505
CHAPITRE XVIII.	
Du Traittement que les Caraïbes font à ceus qui le	e giant gift
ter.	\$12
CHAPITRE XIX.	
De ce qui tient lieu de Police chez les Caraïbes.	5) I 8a
CHAPITRE XX.	
Des Guerres des Caraïbes.	524
CHAPITRE XXI.	
Du Traittement que les Caraïbes font à leurs pri	sonniers de
querre:	536 CHA-

#### CHAPITRE XXII.

Des Mariages des Caraïbes.

1

544

#### CHAPITRE XXIII.

De la Naissance & de l'Education des Enfans des Caraïbes. 550

#### CHAPITRE XXIV.

De l'Age ordinaire des Caraïbes, de leurs maladies, des Remedes dont ils se servent pour recouvrer la santé, de leur mort, & de leurs funerailles.

> Fin de la Table des Chapitres de cette Histoire.



topic this comment of the best things we.



